



HAL
open science

Les salons berlinois, forges de la paix (1926-1933) ? Le rôle des salonniers dans la construction du dialogue franco-allemand pendant l'entre-deux-guerres

Cassandre Dupuis

► To cite this version:

Cassandre Dupuis. Les salons berlinois, forges de la paix (1926-1933) ? Le rôle des salonniers dans la construction du dialogue franco-allemand pendant l'entre-deux-guerres. Histoire. Sorbonne Université, 2021. Français. NNT : 2021SORUL167 . tel-03904612

HAL Id: tel-03904612

<https://theses.hal.science/tel-03904612>

Submitted on 17 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



SORBONNE UNIVERSITÉ

ÉCOLE DOCTORALE II

Histoire moderne et contemporaine (ED 0188)

UMR SIRICE

T H È S E

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ SORBONNE UNIVERSITÉ

Discipline : Histoire moderne et contemporaine

Présentée et soutenue par :

Cassandra DUPUIS

le : 16 décembre 2021

**Les salons berlinois, forges de la paix (1926-1933) ?
Le rôle des salonnières dans la construction du dialogue franco-allemand pendant l'entre-deux-guerres**

Sous la direction de :

M. Johann CHAPOUTOT – Professeur, Sorbonne Université

Membres du jury :

Mme Sabine JANSEN – Professeur, Conservatoire Nationale des Arts et Métiers

Mme Isabelle DASQUE – Maîtresse de conférence, Sorbonne Université

M. Bertrand GOUJON – Maître de conférence, Université de Reims Champagne-Ardenne

M. Jean-Michel GUIEU – Maître de conférence, Sorbonne Université

M. Cyril GRANGE – Directeur de recherche, CNRS

LES SALONS BERLINOIS, FORGES DE LA PAIX (1926-1933) ?
LE RÔLE DES SALONNIÈRES DANS LA CONSTRUCTION DU DIALOGUE FRANCO-
ALLEMAND PENDANT L'ENTRE-DEUX-GUERRES

J'aimerais dédier cette thèse à
Hans-Albrecht et Denise Schwarz-Liebermann von Wahlendorf,
qui ont bercé mon enfance bonnoise par leurs récits de la construction de l'Europe,
façonnant ainsi ma curiosité au monde

ainsi qu'à Berlin,
meine Heimat,
wo ich immer einen Koffer haben werde...

Et pour Ingrid, bien sûr

« Le voici, tel qu'il est, entouré, accompagné d'une troupe invisible de femmes qui auraient dû, peut-être, recevoir beaucoup plus tôt cet honneur, au point que je suis tentée de m'effacer pour laisser passer leurs ombres [...] »

Les femmes de l'Ancien Régime, reines des salons et, plus tôt, des ruelles, n'avaient pas songé à franchir votre seuil, et peut-être eussent-elles cru déchoir, en le faisant, de leur souveraineté féminine. Elles inspiraient les écrivains, les régentaient parfois et, fréquemment, ont réussi à faire entrer l'un de leurs protégés dans votre Compagnie [...] elles se souciaient fort peu d'être elles-mêmes candidates »

Marguerite Yourcenar

Discours de réception à l'Académie française (22.01.1981)

« Sa célébrité s'augmenta chaque jour, autant par l'influence de son salon que par ses réparties, par la justesse de ses jugements, par la solidité de ses connaissances. Elle faisait autorité, ses mots étaient redits, elle ne put se démettre des fonctions dont elle était investie par la société parisienne. [...] Elle est la Ninon de l'intelligence, elle adore l'art et les artistes, elle va du poète au musicien, du statuaire au prosateur. »

Honoré de Balzac, Béatrix

*« Puis, comme elle se plaignait en riant de n'avoir plus que des hommes à son thé de quatre heures, il s'oublia jusqu'à lâcher cette phrase :
- Je croyais trouver le baron Hartmann.
(...) Sans doute savait-elle qu'il venait chez elle uniquement pour s'y rencontrer avec le baron. »*

Émile Zola, Au Bonheur des Dames

Remerciements

Se lancer dans un doctorat est une grande aventure. Une épopée qui, par mer calme ou tempête, traverse les océans tumultueux de la recherche, de l'enthousiasme lors d'une découverte, du doute, de la solitude notamment en période de confinements et d'excitation. Effectuer la traversée du doctorat, c'est ainsi être transpercé de sentiments contraires qui nous laissent, alors qu'est venu le temps de mettre un point final à notre manuscrit, à la fois heureux et transfiguré de « bonne fatigue » - celle du travail accompli.

Réussir à me lancer dans cette belle aventure et parvenir à atteindre la ligne d'arrivée n'aurait certainement pas été possible sans l'attention bienveillante d'une petite foule de nombreuses personnes.

En premier lieu, je ne peux que remercier mon directeur de thèse, Monsieur le Professeur Johann Chapoutot. Sa disponibilité, son écoute, ses conseils ainsi que son intérêt pour mon sujet de thèse, m'ont permis d'avancer toujours droit. J'aimerais également remercier ici les membres du jury, Sabine Jansen, Isabelle Dasque ainsi que Bertrand Goujon, Cyril Grange et Jean-Michel Guieu pour leur disponibilité et leur engagement au sein de mon jury de thèse.

Je tiens également à remercier l'Université de la Sorbonne, le laboratoire UMR SIRICE ainsi que les nombreuses personnes qu'il m'a été donné de rencontrer au sein de cette vénérable institution dont j'ai eu la chance, pendant ces quelques années, de faire partie.

Raconter l'histoire ne serait pas possible sans la consultation d'archives et j'aimerais ici, tout particulièrement, remercier les Deutsches Exilarchiv de Frankfurt-am-Main, celle de la Humboldt-Universität de Berlin ainsi que les archives de la Bibliothèque Nationale de France où j'ai fait de nombreux passages. Enfin, j'aimerais mentionner ici spécialement le Centre national de littérature – Lëtzebuerger Literaturarchiv de Mersch au Luxembourg. La pandémie mondiale de Covid-19 puis les inondations qui ont ravagées le Duché ont empêché, consécutivement, ma visite du Fonds Mayrisch. Toutefois, la grande disponibilité de la conservatrice, Madame Ludivine Jehin, m'ont permis d'avoir un aperçu de ce que je manquais. Un Fonds que – il n'est jamais trop tard - je me souhaite de découvrir très bientôt.

Dans mon interminable litanie de remerciements, j'aimerais avoir une pensée pour tous les obstacles humains, toutes les phrases décourageantes et les complications franco-allemandes inhérentes à une thèse qui se voulait, au départ, à cheval sur deux pays chers à mon

cœur. Parce qu'on m'a appris que les obstacles n'existaient que pour être surmontés, merci à ceux que je n'aurais jamais pensé remercier ici.

Quand il est question d'obstacles et que l'essentiel de cette thèse a été rédigée tout au long des années 2020/2021, j'aimerais avoir une petite pensée pour les multiples confinements et autres solitudes extrêmes imposées par ces années chargées en situations exceptionnelles. Parce que, dans un sens, elles m'ont poussé au dépassement de soi.

J'aimerais également ici remercier tous ceux qui m'ont accompagné, accueilli, réconforté, rassuré, diverti et j'en passe...tout au long de ce marathon qu'est la thèse.

À toi Lina, bien sûr. Très bientôt, nous pourrions dire « vingt ans après ». Merci pour ton soutien, tes grands rires, tes appels visio et tes bras grands ouverts. Ainsi qu'à toi, Charlotte, qui a écouté courageusement les doléances d'une thésarde parfois découragée. Qui avait toujours du temps pour « un Rausch » avec un Everest de crème chantilly. Merci également à Marie qui sait si bien citer « Friends » dans les moments les plus improbables et dont la capacité à booster le moral est tout simplement extraordinaire. Merci à tous les autres - et ils sont si nombreux qu'il serait compliqué de les énumérer tous ici. Les amis d'Allemagne et de France. Tous ceux qui m'ont ouvert leurs portes, chez lesquels j'ai pensé ma thèse, je l'ai écrite et je l'ai oubliée le temps d'une soirée.

Sans oublier ma famille. Vous m'êtes précieux.

Enfin, bien sûr, merci à mes parents. Pour leur éducation, leur absolu dévouement, leur volonté implacable à nous voir acquérir la connaissance, la curiosité et le respect. Pour leur amour. Merci pour ces journées dédiées aux musées, ces livres mis à disposition, jamais interdits jamais tabous. Merci pour les longues discussions, les « remontées de moral » de papa et les « instants coaching » de maman. Merci de m'avoir donné, par les récits familiaux, la passion de l'histoire.

Merci à Vivien, cher big brother, pour lequel mon admiration reste et restera toujours intacte. Merci à Marie, pour son soutien, ainsi qu'à petit Ferdinand pour ses sourires.

L'avant-dernier « merci » est pour toi, Frédéric. My husband-darling. Qui m'a écouté raconter ma thèse avec patience (patience qui mériterait une place au Guinness World Book of Records). Pour ta force inébranlable, les pieds planté dans le sol et le regard vers l'horizon. Qui a juste été là, qui est toujours là. I love you to the moon and back.

Sans vous tous, cette thèse, n'aurait pas pu voir le jour.

Enfin, le tout dernier mot de la fin pour une si importante petite personne. Ingrid. J'espère que je parviendrais à te faire partager ce que d'autres ont partagé avec moi, avant toi.

La passion du savoir, de la culture, de la science, des livres, du chocolat. Et de l'histoire, bien sûr. Avec tout mon amour.

SOMMAIRE

BERLIN, CAPITALE FRANCO-ALLEMANDE

I. LOCARNO OU L'ÈRE DE L'APAISEMENT

II. POURQUOI BERLIN ?

III. CAPITALE D'UN IDÉAL

TOSIA, HÉLÈNE ET JENNY

I. ANTONINA VALLENTIN, DE JOURNALISTE À ÉGÉRIE POLITIQUE

II. JENNY DE MARGERIE, LE SALON DE L'AMBASSADE

III. HÉLÈNE VON NOSTITZ, LE COMITÉ FRANCE-ALLEMAGNE

MÉDIATEURS ET RÉSEAUX AU SERVICE DE LA PAIX

I. L'AGENT MÉDIATEUR

II. LES RÉSEAUX DE SALONS

III. LA PAIX AU FÉMININ

Introduction

Dans le Paris des années cinquante, Simone de Beauvoir rencontre régulièrement au « Procope », une habituée, à l'allure disgracieuse. « *Je m'étonnais quand sur une photo je la vis jeune et belle [...] amie de Stresemann, elle avait connu beaucoup d'hommes politiques.* »¹ Cette femme, c'est Antonina Vallentin. Elle était alors connue, dix années après la fin de la Seconde Guerre mondiale, pour ses biographies d'Einstein, de Heinrich Heine, de Mirabeau, de Leonard de Vinci ou encore, justement, de son « ami », Gustav Stresemann. Si Simone de Beauvoir la fréquente, c'est comme ça, en passant². Même si Antonina Vallentin est toujours proche d'un certain « monde » intellectuel, elle est alors déjà oubliée. Lorsqu'elle décède en août 1957, sa mort ne bouleversera personne, si ce n'est quelques amies berlinoises alors exilées loin d'Allemagne depuis la fin des années 1930. Une nécrologie assez longue fut publiée dans le journal de l'« Association of Jewish Refugees in Great Britain »³ en janvier 1958, par l'écrivain et journaliste allemande, amie d'Antonina Vallentin, Gabriele Tergit⁴.

Jusqu'au mémoire de master de l'américaine Anna Rabkin⁵ au début des années 2000, Antonina Vallentin n'avait jamais fait l'objet de quelconques travaux, historiographiques ou destinés au grand public. Depuis lors, la journaliste et biographe d'origine polonaise n'est mentionnée que rapidement dans certaines thèses ou ouvrages portant sur l'entre-deux-guerres à Berlin ou sur l'histoire du rapprochement franco-allemand.

Pourtant, elle tint salon dans le Berlin de la fin des années 1920 jusqu'aux balbutiements de 1930. Un salon réputé, tout tendu de rouge, dans une rue proche du Tiergarten, la Landgraffenstrasse, dans le quartier de Mitte. Une adresse comme celles des grandes salonniers de l'Ancien Régime à Paris, que l'on visitait avec habitude, dans l'espoir

¹ Simone de Beauvoir, *La force des choses*, Paris, Gallimard, 1976, t. I, p. 341

² D'après Simone de Beauvoir elle-même, elles se rencontrèrent lors d'un après-midi dans un grand hôtel parisien où avaient été réunis intellectuels français et américains. Simone de Beauvoir, *La force des choses*, Paris, Gallimard, 1976, t. I., p. 252

³ Gabriele Tergit, *Antonina Vallentin*, AJR. Information, vol. XII, n° I, (janvier 1958), p. 5, dans : www.ajr.org.uk, URL : https://ajr.org.uk/wp-content/uploads/2018/02/1958_january.pdf, consulté le 22 février 2020

⁴ Gabriele Tergit (1894-1982) : écrivain et journaliste pour le Berliner Tageblatt de 1925-1933. Émigrera en Palestine lors de l'arrivée au pouvoir de Adolf Hitler puis déménagera à Londres où elle continuera d'exercer son travail de journaliste. Elle est notamment l'auteure d'un roman qui eut un grand succès dans l'entre-deux-guerres : *Käsebiert erobert den Kurfürstendamm* (1931)

⁵ Anna Rabkin, *Antonina Vallentin. A European of Foreign Affairs*, mémoire de master sous la dir. Henry Reichmann, State University of California, 2003

d'alimenter son réseau ou de faire de sa carrière une étincelle. D'origine polonaise, née dans l'Empire austro-hongrois à la fin du XIX^{ème} siècle, Antonina Vallentin fit ses classes politiques, journalistiques et mondaines en Allemagne. Plus précisément à Berlin, ainsi qu'à Genève lors des séances de la Société des Nations, puis, après son mariage, dans le Paris des années 1930 et le Sanary-sur-Mer des exilés intellectuels allemands. Son salon la suit, de Berlin à Paris. Des Accords de Locarno jusqu'au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale.

À l'instar de Jenny de Margerie et de Helene von Nostitz, qui officièrent elles aussi comme « salonniers » à la même époque et dans la même ville, Antonina Vallentin fut une femme que l'on rencontrait par intérêt politique, social, mondain et littéraire.

Elles se voulaient sans doute influentes et à la tête de réseaux utiles qui rayonnaient jusqu'en France. S'il doit être question ici de ces « salonniers », il s'agit également de présenter leurs salons et les événements politiques qui définirent à la fois leur fonction et leur évolution à travers les années. Les raisons qui ont poussé Antonina Vallentin, Jenny de Margerie ou Helene de Nostitz à s'inscrire dans une dynamique de rapprochement franco-allemand, sont avant tout personnelles. Toutefois, la période historique dans laquelle elles s'inscrivent est consécutive de leurs salons. En effet, la fenêtre spatio-temporelle de ces salons - et qui justifie le choix d'étude de ces trois femmes en particulier - est très courte. Nous l'avons défini à partir de 1926, c'est-à-dire aux lendemains des Accords de Locarno jusqu'en 1933, année qui voit s'étioler au moins deux de ces salons à Berlin. En effet, même si Antonina Vallentin a réussi à faire perdurer son influence dans la capitale française puis, tous les étés, sur les bords de la Méditerranée, à Sanary-sur-Mer, c'est à Berlin que ces réunions mondaines trouvent leur apogée.

Parce que le salon est, par nature, officieux et intime, il ne nous a pas été possible de définir avec exactitude, leur début officiel - si ce n'est celui de Jenny de Margerie qui, comme belle-fille de l'ambassadeur de France à Berlin, devient outil de représentation et peut être, ainsi, daté. De fait, ces événements stratégiques de diplomatie et de rapprochement avant tout franco-allemands, sont issus d'une détente des relations entre les deux nations voisines à partir de la signature des Accords de Locarno : « *C'est ainsi que Locarno fut un des premiers essais réussis d'une réconciliation internationale accomplie sous des conditions climatiques favorables.* »⁶ Dix ans après la rencontre sur les rives du Lac Majeur, Antonina Vallentin

⁶ Antonina Vallentin, „*Les jardins de la paix. Locarno-Thoiry-Stresa. Mais où sont les oliviers d'antan*“, Le Petit Journal (10.04.1935), p. 1

s'inscrit, à travers son article particulièrement détaillé du « Petit Journal », comme une témoin privilégiée d'évènements qu'elle juge à l'aune de sa propre vie et des conséquences qu'ils eurent sur elle, c'est-à-dire, essentiels. En somme, la salonnière précise le rôle qu'elle a pu jouer, ou qu'elle dit avoir joué, dans une tentative de rapprochement au sein de laquelle, elle fut une des « mondaines » les plus en vues et certainement la plus fantasque. Si les salons de Jenny de Margerie, de Helene von Nostitz et d'Antonina Vallentin dépendent d'une même temporalité politique – la « détente » franco-allemande post-locarnienne – ils s'inscrivent également dans une dimension plus personnelle. Ainsi, nous l'avons vu, Jenny de Margerie est avant tout, la belle-fille de l'ambassadeur dont l'une des fonctions premières, si ce n'est la seule, est la représentation. Mais l'année 1926 est également celle de la création du « Comité franco-allemand d'information et de documentation », dont le salon de Helene von Nostitz, de par le rôle de son mari au sein de ce Comité, sera l'une des vitrines mondaines berlinoises, au même titre que les soirées de Pierre Viénot. Habitée de la vie mondaine, issue d'une noblesse très ancienne et très influente, Helene von Nostitz fera de son salon un lieu où se rencontreront les membres éminent d'un Tout-Berlin cultivé et les visiteurs français de passage dans la capitale allemande. Antonina Vallentin, enfin, est également directement liée à ces années post-locarniennes, notamment de par l'entrée de l'Allemagne au sein de la Société des Nations ; une entrée qu'elle défend notamment aux côtés de celui que ses contemporains décrivaient comme son amant, le Ministre des Affaires Étrangères allemand, Gustav Stresemann : « *sie sei die Maitresse des Außenministers Stresemann wie auch des langjährigen Oberbefehlshaber der Reichswehr, General von Seeckt, gewesen* »⁷. C'est par son rôle de journaliste au sein de la SDN, de sa présence assidue aux mondanités de Genève – où elle rencontrera d'ailleurs son mari – ainsi que par les connections sociales qu'elle apporta à Stresemann, qu'Antonina Vallentin vit sa position dans le monde politique être assurée à partir de 1926. Si les intellectuels européens, principaux acteurs de ces salons berlinois, n'ont pas attendu les Accords de Locarno ainsi que l'entrée de l'Allemagne à la Société des Nations, pour mettre en place les éléments d'un possible rapprochement, les évènements politiques permettent une dynamique plus officielle et un véritable élan vers Berlin.

De fait, la capitale allemande est saisie d'un véritable engouement des intellectuels européens, notamment français, au lendemain des Accords signés sur le Lac Majeur et la

⁷ Golo Mann, *Erinnerungen und Gedanken. Eine Jugend in Deutschland*, Frankfurt am Main, Fischer Verlag, 1986 [2ème éd.], p. 232

rencontre officieuse de Thoiry entre Stresemann et Briand. Les événements historiques et la dynamique intellectuelle européenne qui cherche à réparer les traumatismes inhérents à la Grande Guerre, font de Berlin la destination par excellence et rendent ainsi possible la rencontre de ceux que Pierre Viénot considère comme des futurs propagandistes. Berlin devient ainsi la ville de la médiation franco-allemande, la scène privilégiée d'un véritable travail de propagande dont l'objectif premier est de révolutionner les esprits. Si Berlin garde son aura de destination phare des intellectuels européens, voir même, internationaux après 1933, ce n'est plus le même élan qui les motive, ni les mêmes acteurs. L'idéologie du rapprochement par les élites, de la construction d'une potentielle et vaine « République des Lettres » à l'image de l'exemple platonicien, disparaît peu à peu au lendemain de la prise de pouvoir du national-socialisme. De 1926 à 1933, en effet, c'est plus encore qu'une fascination pour l'Allemagne qui poussera les rencontres, mais bien plutôt un travail de médiation, encouragé par des acteurs qui, dès le milieu des années 1930, n'auront plus guère de poids dans cette nouvelle Allemagne.

En effet, si 1926 est, nous l'avons vu, une étape pour chacune des « salonnières », 1933 est une date symbolique. Si elle est avant tout celle d'un changement politique brutal en Allemagne, elle est, pour les salons, le point final d'une histoire mondaine franco-allemande et berlinoise. En 1932, Pierre de Margerie d'abord, puis son fils Roland et sa belle-fille, Jenny de Margerie, quittent Berlin. C'est la fin d'une stratégie diplomatique active dont le succès réside avant tout sur la capacité des membres de cette famille de diplomates à considérer le palais de Pariser Platz comme un village étape d'une politique du rapprochement. En 1929, suite à son mariage avec Julien Luchaire, Antonina Vallentin s'installe à Paris. Si l'aube des années 1930 voit la fin des réseaux d'influences de ces salons berlinois, la mondanité de réseau d'Antonina Vallentin-Luchaire perdure toutefois dans la capitale française, où le couple fait son entrée au sein du microcosme politico-culturel parisien. Puis, par la force des choses, devient un lieu d'accueil et d'exil pour les anciens hôtes allemands et plus généralement germanophones d'Antonina Vallentin à Berlin, forcés de fuir l'Allemagne nazie. La mondanité de Helene von Nostitz, si elle ne disparaît pas, s'attache à une nouvelle idéologie. En effet, le couple Nostitz voit dans le national-socialisme un moyen de reconstruire leur pays et créer un ordre nouveau européen. Une conviction politique qui mettra un terme assez brutal, sans toutefois être violent ou vindicatif, avec leurs anciennes relations.

La période historique que l'on appelle aujourd'hui « entre-deux-guerres » - terme que nous avons pris le parti d'utiliser par souci de simplicité et de fluidité - n'est pas linéaire. En effet, elle se divise en deux : la décennie de 1920, celle de la reconstruction et de la tentative, dans le cas de l'histoire franco-allemande, de rapprochement et de réconciliation. La décennie

de 1930 marque une crise sociale, économique et, bien sûr, politique et idéologique. Ce n'est d'ailleurs pas à proprement parler de « l'entre-deux-guerres » dans son ensemble dont il est question ici mais, comme nous l'avons vu, d'une très courte période au cœur de ce « *chrononyme paradoxal* »⁸, presque une parenthèse. 1926-1933 est à cheval sur ces les deux parties qui composent cet « entre-deux-guerres mondiales ». En effet, les salons berlinois trouvent leurs racines à la fois dans une constitution historique et traditionnelle des « salons » eux-mêmes, ainsi que les rapports hommes / femmes que cela sous-entend ; ainsi que dans une période donnée, particulièrement courte mais également particulièrement riche pour l'histoire de la réconciliation franco-allemande. 1926-1933 marque l'apogée du rapprochement suite aux Accords de Locarno. Une apogée qui permet d'officialiser des initiatives déjà mises en place par des acteurs issus de la société civile dont font partie justement les salonnières dont il est question ici. Mais rapidement, la crise de 1929 puis la montée du national-socialisme en Allemagne et les différentes évolutions idéologiques prises par les acteurs de cette réconciliation ainsi que par les médiateurs eux-mêmes transforment cette parenthèse où la mondanité de ce microcosme franco-allemand berlinois trouva son climax, en une situation plus précaire pendant laquelle les acteurs présentés ici s'éloignent du centre que Berlin était devenu : les Margerie quittent l'ambassade, Pierre Viénot s'en va, Antonina Vallentin suit son mari à Paris et le couple Nostitz est séduit par la rhétorique de grandeur et de renouveau d'Adolf Hitler. Si cette thèse de doctorat, ainsi, est réduite dans le temps, au sein même d'une périodisation historique elle-même particulièrement réduite – entre les deux guerres mondiales, et dans le cadre qui nous préoccupe, entre deux guerres qui impliquèrent l'Allemagne contre la France et la France contre l'Allemagne – elle s'attèle à décrire le mieux possible des éléments mondains d'une société microcosmique basée sur l'illusion paisible que les intellectuels, à défaut d'avoir pu empêcher une première guerre mondiale saisissante, ont le devoir de se faire bâtisseur d'un monde nouveau. Ainsi, naquit Berlin, capitale d'une République des Lettres rêvée au sein de laquelle les trois salonnières se sont fait un nom de grande mondaine et de femme lettrée et influente. Ainsi, de fait, naquit ce projet de travail de thèse lorsque le silence autour de ces trois salonnières, certes pas tout à fait assourdissant mais certainement assourdi, nous sembla édifiant. Si Helene, Tosia et Jenny n'ont pas laissé de mémoires, ou, dans le cas de Helene von Nostitz, n'ont pas fait grand cas de leur fonction de salonnières dans leurs ouvrages personnels,

⁸ Dominique Kalifa, *L'entre-deux-guerres*, dans Dominique Kalifa (dir.), *Les noms d'époque. De « Restauration » à « années de plomb »*, Paris, Gallimard, 2020, p. 257

elles ont malgré tout joué un rôle dans ce grand rêve de rapprochement qui, s'il ne trouva pas au cours de cette période, un véritable succès, permit sa poursuite après 1945.

1926 et 1933 sont ainsi des dates charnières de l'histoire du rapprochement franco-allemand et la période qu'elles définissent, une véritable « détente » qui fera de Berlin une capitale transnationale, une ville-vitrine d'un projet franco-allemand. Les salons et les salonniers ont besoin de leurs hôtes au même titre que les hôtes ont besoin d'elles. Si la notion de réseau est un processus de services rendus et d'influence partagée, la période 1926/1933, particulièrement riche en rencontres et en projets franco-allemands, notamment dans les domaines artistiques (musiciens, peintres, romanciers, dramaturges) et purement intellectuels (principalement des universitaires), met les salons et les salonniers au centre d'une période centrale dans la construction d'un rapprochement franco-allemand. L'époque est ouverte à la médiation, portée par la conviction que les élites sont la base d'une future entente des peuples.

Si les années 1926-1933 sont propices à une forme de mondanité au sein de ce microcosme franco-allemand, ces « salons » s'inscrivent dans une tradition plus ancienne de cercle intime et influent. Si le « salon » est à sa création au XVI^{ème} siècle à Paris, avant tout, une pièce, un espace fermé, privé où reçoit la maîtresse de maison, il n'a guère changé de structure ni de système hiérarchique dans cette première moitié du XX^{ème} siècle. Dans l'Ancien Régime, en France, il est un carrefour de l'information où les hôtes et les rumeurs s'entrecroisent de manière inextricable dans l'objectif de faire de tout ceci un réseau. L'hôtesse, « la salonnière », reçoit ainsi chez elle, dans son intimité. Remplaçant ou concurrençant ainsi la cour, elle crée une société parallèle où l'influence est féminine et le pouvoir masculin. En effet, si les salons sont principalement tenus et régents par des femmes, devenant rapidement un *habitus* social dans l'Europe des Lumières puis tout au long du XIX^{ème} siècle jusqu'au lendemain de la Première Guerre mondiale, ce sont des hommes qu'elles reçoivent et dont elles régendent la carrière. La salonnière est certes, au centre de cette société microcosmique et mondaine, le plus souvent portée sur les arts mais aussi la politique, mais elle n'a d'influence que dans son salon. À l'extérieur de ce monde privé et intime, ce sont les hommes qu'elle a reçus, qui font carrière. Cette hiérarchie sociale, basée sur une inégalité homme / femme de mise à l'époque, perdure bien au-delà de 1918 et de la Grande Guerre, souvent considérée pourtant comme la pierre tombale des salons. De fait, les trois salonnières berlinoises auxquelles nous nous sommes intéressés ici, ne servent, à première vue, que les intérêts de leurs

maris : que ce soit Jenny de Margerie, qui tient salon au service de l'ambassade dans un objectif de représentation officielle, ou bien Helene von Nostitz qui inscrit ses codes mondains d'une famille de la haute noblesse au service d'une idéologie que, certes, elle partage – les intellectuels au service d'une dimension plus générale du monde – mais qui sert également les intérêts de son mari, Alfred von Nostitz, président d'honneur allemand du Comité Mayrisch. Antonina Vallentin, en revanche, si elle semble naturellement plus indépendante que ses consœurs, aurait placé son salon sous la houlette bienfaisante de Gustav Stresemann puis, une fois à Paris, sous celle de son mari français, Julien Luchaire qui voit en elle un mariage de raison et de stratégie mondaine. Ainsi, si les salonnières berlinoises ont, de fait, une certaine influence, notamment dans le choix de leurs hôtes et la constitution de leurs réseaux, elles s'inscrivent cependant dans une hiérarchie plus traditionnelle où elles sont au service de carrières masculines. Les salons berlinois de l'entre-deux-guerres présentés ici ne diffèreraient donc pas de la construction traditionnelle des salons européens.

Un salon est donc un lieu, un espace, privé et intime, où la salonnière décide qui elle reçoit et quand elle reçoit. C'est un outil mondain, un lieu de sociabilité, où l'expression d'une influence féminine se met ici au service d'une médiation franco-allemande. Si cet instrument mondain est, depuis plusieurs siècles alors, déjà un élément de société, principalement dédié aux femmes, il marque à Berlin, la création d'un microcosme, entre 1926 et le milieu des années 1930. Cette société construite en marge du Tout-Berlin germanophone, se veut franco-allemande, voire totalement européenne et gouvernée, au nom d'une élite intellectuelle au service d'une médiation jugée alors nécessaire. Les salons de Helene von Nostitz, Antonina Vallentin et Jenny de Margerie sont ainsi le symbole d'une société presque construite dans une ville en pleine ébullition et qui s'impose, aux yeux des principaux médiateurs de ce rapprochement franco-allemand des élites, comme la ville où tout est possible. Les salons des trois principales salonnières berlinoises de ce microcosme franco-allemand deviennent les espaces privilégiés qui permettent la rencontre, dans une sorte de no man's land des idéologies et des idées politiques ainsi qu'artistiques, des principaux acteurs, intentionnels ou non, de cette médiation. Ils sont un élément décisif de ce *soft power* que devient alors cette stratégie diplomatico-culturelle, mise en place, certes par l'ambassade de France mais également par les différents médiateurs issus de la société civile et des cercles intellectuels.

Si Antonina Vallentin, Helene von Nostitz et Jenny de Margerie sont au centre de ce travail de recherche, elles ont fait l'objet d'un choix cornélien entre les différentes formes de sociabilité ainsi que les différents salons de cet entre-deux-guerres berlinois. En effet, les

contemporains et hôtes de ces salons témoignent, dans leurs écrits, d'autres espaces ou lieux de rencontres. Si certains noms sont restés obscurs à notre recherche, ainsi le « couple Wilhelm du consulat » mentionné plusieurs fois par Jean-Richard Bloch dans sa correspondance berlinoise avec son épouse, d'autres, comme les thés de Brigitte Bermann-Fischer, fille de l'éditeur Samuel Fischer, notamment lieux de prédilection de Pierre Bertaux, jouèrent également un rôle de moindre importance dans cette société berlinoise franco-allemande. Il s'agit également de mentionner les soirées et les réseaux constitués par Pierre Viénot lui-même, membre fondateur du « Comité Mayrisch » et son représentant à Berlin, dont l'activité mondaine servait directement ses objectifs de « révolution psychologique » des consciences de deux nations longtemps ennemies. Ainsi, Harry Graf Kessler fut un visiteur assidu des salons de Jenny de Margerie et de Helene von Nostitz, mais également un hôte de déjeuners ou de dîners dont les principaux invités étaient tous issus de cette même société franco-allemande. Annette Kolb, Mechtilde Lichnowski ou encore le couple Münchhausen, sont tous à la tête de réseaux et d'événements mondains.

Pourtant, Antonina Vallentin, Jenny de Margerie et Helene von Nostitz nous ont paru des exemples représentatifs de ce microcosme. En effet, elles exercent la même fonction tout en évoluant dans des cercles légèrement différents au sein même de cette société. Si Helene von Nostitz et Jenny de Margerie sont issues d'une même classe sociale, elles se rencontrent également au sein des mêmes événements mondains. Antonina Vallentin, en revanche, établit son propre mode d'influence, qui s'éloigne des codes mondains traditionnels. Elle reçoit parfois en-dehors de son salon, déconstruisant ainsi la dynamique même des salons définis par l'espace fermé, privé et intime occupé par la salonnière. De fait, originaire de la petite bourgeoisie juive de Lodz, Antonina Vallentin, divorcée, que les rumeurs sur sa relation avec Gustav Stresemann sont connues de tous, bientôt remariée à Julien Luchaire dont ce sera le troisième mariage, ne s'identifie pas à la construction traditionnelle du salon et crée une sphère d'influence plus étendue, notamment dans les milieux *underground* du Berlin des années 1920. Le cabaret Schwanecke, lieu de vie et espace de rencontres de la vie de scène berlinoise, ainsi que politique et journalistique, fait partie des espaces itinérants où elle crée les rencontres.

Il nous a ainsi semblé nécessaire de mettre en parallèle ces trois vies. Trois salonnières partageant la même fonction, au cœur du rapprochement franco-allemand, tout en ayant une perception radicalement différente de cette même fonction. Si la classe sociale et le réseau déjà construit au préalable jouent un rôle prépondérant dans la constitution de ces salons, ils n'empêchent pas une certaine similarité. Antonina Vallentin, Helene von Nostitz et Jenny de Margerie, aux aspirations différentes, servent malgré tout une même idée du rapprochement

franco-allemand. Si Jenny de Margerie le fait au nom de l'ambassade de France, donc dans une notion de devoir et de fonction représentative d'un État auprès d'un autre ; Helene von Nostitz s'inscrit dans la démarche plus large du Comité Mayrisch, tout ne rendant pas son salon dépendant du Comité lui-même et Antonina Vallentin, plus indépendante, cherche à servir sa propre carrière de journaliste, de biographe et d'agent littéraire telle qu'elle s'est instituée pour ses hôtes au cours de la même période post-locarnienne.

Si la salonnière a été le plus souvent perçue comme une simple mondaine, à la tête de moments de divertissements et de légèreté, Antonina Vallentin, Helene von Nostitz et Jenny de Margerie s'inscrivent dans une continuité plus politique des salons. Ainsi, elles sont plus proches de leurs consœurs de l'époque napoléonienne – en France, comme en Allemagne – ou du Second Empire et de la période bismarckienne, que des précieuses de l'époque classique. Anne Martin-Fugier voit dans cette sociabilité mondaine que sont les salons un élément « *nécessaire pour exister politiquement* »⁹. Cette sociabilité mondaine devient vectrice de médiation, dans le sens où elle est, de fait, presque nécessaire dans la construction d'une société et d'une idéologie où l'objectif premier est de déconstruire des idées et en faire courir d'autres. Le rapprochement franco-allemand des élites, qui s'établit à Berlin dans la période de la fin des années 1920 jusqu'à l'arrivée au pouvoir du national-socialisme, cherche à faire évaluer les consciences et pour ce faire, a besoin de lieux et d'espaces où il est possible de faire se rencontrer différents acteurs potentiels, intentionnellement engagés ou non, pour les convaincre et/ou étendre leurs réseaux. Cette sociabilité mondaine que sont les salons, outils de la stratégie politico-culturelle qui voit les arts et la pensée comme premiers vecteurs de cette idéologie du rapprochement, font des salonnières des éléments d'importance de cette société franco-allemande. Antonina Vallentin, Jenny de Margerie ou Helene von Nostitz sont loin de créer une mondanité dite « légère ». Si elles n'ont de cesse de recevoir au sein de leurs cercles privés les hôtes utiles à la construction du rapprochement franco-allemand, elles s'inscrivent, pour ce faire, dans une dimension du salon plus politique que divertissante. Plus qu'un lieu de mondanité, « *on trouve dans un salon un certain nombre d'opinions et d'idées toutes faites, qu'on prend et qu'on répand ailleurs. C'est un arsenal où l'on va puiser des munitions pour faire du bruit.* »¹⁰ Le salon, ainsi, est un espace où, en parallèle de construire un réseau, on cherche à étendre une idée ou une idéologie dans un souci de stratégie de propagande. Ainsi,

⁹ Anne Martin-Fugier, *Les salons de la IIIe République. Art, littérature, politique*, Paris, Perrin, 2003, p. 65

¹⁰ Prosper Mérimée sur le salon de Juliette Récamier, dans Anne Martin-Fugier, *Les salons de la IIIe République. Art, littérature, politique*, Paris, Éditions Perrin, 2003, p. 8

ce lieu de mondanité, où tout le monde passe, où tout le monde se doit de passer, cet « arsenal », est un espace et un outil de médiation par excellence. Et la salonnière, de fait, se trouve devenir « médiatrice ». Si cela s'est traduit, pendant de nombreuses années, par une métamorphose des salons comme lieux de discussion et de loisirs en antichambres politiques – les salonnières devenant maîtresses de campagnes de personnalités, telles que Juliette Adam pour Gambetta ou, en Allemagne, Marie Radziwill et son salon « bismarckfeindlich » - l'entre-deux-guerres berlinois voit les salons se métamorphoser en espace de médiation dans un objectif de rapprochement des élites pour une réconciliation franco-allemande.

Un salon est un lieu dirigé principalement par une femme – « *un salon, c'est d'abord une femme* »¹¹ - qui a de l'esprit et dont l'attrait principal est le réseau qu'elle a constitué. Un jeu de réciprocité se met alors en place entre les hôtes et leurs hôtes : si la salonnière a besoin de personnalités politiques – « *il y avait toujours une star* »¹² - et de futurs génies dont elle doit se targuer de la découverte pour étendre son influence mondaine et son réseau ; ces derniers ont également besoin de l'hôtesse qui les reçoit pour les mêmes raisons.

Ainsi, si les salons font partie intégrante de la vie européenne du grand monde avant 1914, une hiérarchie au sein de ces événements mondains se doit d'être faite. S'il y a celles qui reçoivent pour *leur jour* ainsi que celles qui consacrent leurs salons à un artiste, devenant ainsi sa muse et, d'une certaine manière, jouant ainsi le rôle d'une mécène – les salons politiques font exceptions. En France comme en Allemagne, le XIXème siècle ainsi que le début du XXème siècle ont vu des carrières politiques se lancer ainsi dans le creux de salons intimes, de soirées privées où les habitués, triés sur le volet par la salonnière - dont le principal pouvoir consiste justement dans la liberté de choix de ses invités – dont le rôle est avant tout d'offrir à la personnalité politique qu'elles protègent et qu'elles lancent dans le monde, un réseau et des soutiens. Antonina Vallentin, en se présentant ainsi comme la muse mondaine de l'homme politique allemand Gustav Stresemann – « *tout ce qu'on peut faire dans un salon politique pour la carrière d'un homme d'État, elle l'avait fait pour lui* »¹³ - s'inscrit dans une même démarche à la fois de protectrice et de protégée d'un seul homme dont l'importance politique a assis, elle aussi, sa position dans le monde. De manière plus générale, les salons berlinois du microcosme franco-allemand dont il va être question ici, ont servi certes une cause mais ont été, de fait, utilisés comme instrument de médiation, voir même, de propagande idéologique et politique,

¹¹ Op. cit. p. 7

¹² Nicolaus Sombart, *Chronique d'une jeunesse berlinoise*, Paris, Quai Voltaire, 1992, p. 71

¹³ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1915-1950)*, vol. 2, Florence, Éditions Leo S. Olschki, 1965, p. 136

par les acteurs principaux de cette médiation. Ainsi, Pierre Viénot ou l'ambassadeur Pierre de Margerie, utilisent le « monde » qu'offrent ces salons, comme moyen de révolutionner les consciences et d'asseoir leur objectif d'apaisement par la connaissance des élites comme stratégie politico-culturelle. Cette transition des esprits, que Pierre Viénot considère comme psychologique, se doit d'être faite à travers les rencontres des intellectuels des deux pays comme par exemple, lors de conférences qui se terminent, par la suite, dans un cadre plus intime que sont les salons.

La médiation franco-allemande, ainsi, se conçoit dans un cadre plus intime, éloigné de la foule des conférences et des expositions organisées par l'ambassade de France ou des institutions comme la « Deutsch-Französische Gesellschaft » de Otto Grautoff. Cercles privés, officiellement éloignés du monde politique et, de fait, éloignés des gouvernements français comme allemands, ces salons reprennent le cadre traditionnel des salons d'avant-guerre. Si les salonnières peuvent être considérées comme « médiatrices » de ce rapprochement, elles le sont dans une dimension « d'organisatrices »¹⁴. C'est-à-dire, dans un souci de mise en place des relations et des rencontres transnationales au sein de ces cercles privés.

Cette thèse de doctorat est ainsi construite à la fois autour d'une apogée de rencontres intellectuelles transnationales dans le Berlin des années folles et à la fois autour du destin de trois femmes, membres reconnus alors mais oubliés depuis. Il est intéressant, en effet, de noter à quel point ces femmes ont été reconnues mais le plus souvent critiquées par leurs hôtes. L'oubli mémoriel, ainsi, a commencé dès leur existence même, c'est-à-dire, que leurs rôles n'ont jamais été reconnus comme tel, de leur vivant. Il serait possible d'expliquer ce manque d'intérêt mémoriel des hôtes mêmes, autrement dit, ceux qui ont usé de l'influence de ces salonnières, par une compréhension d'une société alors masculino-centrée. Si, de fait, l'histoire des femmes n'a été que tardivement faite et reste à faire, elle n'est pas la seule explication, le seul prisme par lequel il nous est possible d'observer le rôle, finalement un peu plus que mondain, des salonnières berlinoises de cet entre-deux-guerres particulièrement franco-allemand. Il nous serait également possible de résumer cette situation sociale contemporaine de ces femmes – ainsi, elles sont presque toutes considérées comme des éléments d'un paysage mondain connu – à un manque d'intérêt d'elles-mêmes pour la lumière. Si Marguerite

¹⁴ Katja Marmetschke, *Was ist ein Mittler ? Überlegungen zu den Konstituierungs- und Wirkungsbedingungen deutsch-französischer Verständigungsakteure*, dans Michel Grunewald, Jürden Lüsebrink, Reiner Markowitz, Uwe Puschner (dir.), *France-Allemagne au XXème siècle. La production du savoir sur l'Autre*, Berlin, Peter Lang, 2011, t. I., p. 192

Yourcenar considère cette plongée dans l'ombre des salonniers en général, par un choix librement fait tout en étant induit par la structure même de la société, de ces femmes, il serait malencontreux de l'appliquer à toutes les salonniers dont il est question ici. Avant de traiter ce silence mémoriel et cette discrétion historiographique – qui s'explique également par une difficulté à retracer les sources directes – il nous semble donc nécessaire de résumer l'intérêt de ces salonniers et de leurs salons dans la construction du rapprochement franco-allemand. En effet, si elles peuvent être considérées comme des « ovnis historiographiques », ces trois salonniers ont pourtant été les maillons d'un microcosme franco-allemand dont Berlin devint, de fait, la vitrine. Elles représentent la tentative de constitution hiérarchique de cette « République des Lettres » transnationales désirées par la foule des intellectuels portés par la conviction profonde qu'ils étaient les premiers interlocuteurs, voir même, les premiers acteurs, d'une réconciliation nécessaire. Antonina Vallentin, Helene von Nostitz et Jenny de Margerie, si elles sont toutes des êtres politiques, de par leurs fonctions et leurs carrières mondaines, sont avant tout les créatrices d'espaces neutres, remplaçant la cour des anciens rois, dans un objectif de constitution du groupe en tant que telle. Chez elles, si le réseau est au centre, c'est de par la faculté première de la « salonnière » telle qu'elle se définit : la capacité à créer un espace où il est possible de créer la rencontre et, au final, de permettre aux différents acteurs de différents domaines, de s'unifier en un groupe aux mêmes codes et, dans une certaine mesure, au même objectif.

De fait, c'est bien de cet oubli, de cette méconnaissance des « salonniers » berlinoises que ce travail de recherche est né. La période de l'entre-deux-guerres et ce qu'il représente dans la construction de ce qui est appelé aujourd'hui le « couple franco-allemand », c'est-à-dire, sa « préhistoire », nous intéressait tout particulièrement. L'histoire de la réconciliation, ou tout du moins, dans le cas des années 1918-1939, des différentes tentatives du rapprochement entre la France et l'Allemagne, ont été largement étudiées : que ce soit la reprise officielle des rapports entre les deux pays longtemps ennemis ou bien les initiatives plus officieuses, que ce soit celles d'associations, d'institutions, d'intellectuels, de diplomates, d'écrivains ou de groupes dédiés à la jeunesse. Si nous devons n'en citer qu'un, Hans Manfred Bock et Gilbert Krebs ont ainsi regroupé, dans un ouvrage général très complet, l'analyse du rapprochement franco-allemand dans la République de Weimar¹⁵. L'histoire franco-allemande, plus généralement, a été le sujet

¹⁵ Hans Manfred Bock, Gilbert Krebs (dir.), *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2005.

de divers ouvrages scientifiques ainsi que de collections d'éditions¹⁶. Dans une même démarche, Berlin et sa perception par les hôtes de passage qui fréquentaient justement les salons dont il est question ici, a également été le sujet d'ouvrages historiographiques¹⁷, notamment à travers l'analyse de ce nouveau genre que fut « le récit de voyage berlinois » dans les colonnes des journaux, par les personnalités artistiques françaises en vue¹⁸. C'est « l'Autre »¹⁹ que l'on découvre et que l'on cherche à justement découvrir en dehors des clichés, telles que des figures de la médiation franco-allemande de l'entre-deux-guerres, comme Pierre Viénot, ont cherché à le personnifier. « L'autre » que l'on - à la fois les Français et les Allemands - a la curiosité de voir autrement. Si l'Allemagne, dans son ensemble, est le théâtre de telles rencontres : « *Inutile de dire que chacun de ces apparitions en terre berlinoise est escortée d'une suite de réceptions, de thés, qui soulignent le caractère presque familial de la Société et qui donnent inmanquablement à chaque visiteur l'envie de revenir* »²⁰ - c'est Berlin qui est la première vitrine et la première scène de cette mutuelle découverte²¹. La capitale de la République de Weimar comme objectif de voyage ainsi que le Berlin du Troisième Reich ont ainsi fait l'objet de différentes études. Toutefois, ce n'est pas une dimension mondaine qui a été traitée, mais bien plus celle de stratégie de la découverte, une démarche du voyage initiatique du départ vers l'ancien ennemi que l'on cherche à comprendre et à apprivoiser. Pourtant, si Berlin a une place particulière dans le rapprochement franco-allemand de cette période d'entre-deux-guerres, c'est également pour le microcosme, déjà mentionné, par nature élitiste et intellectuel, qui y est mis en place et fait de la ville, une capitale éphémère et transnationale. Dans ce cadre, la mondanité des salons est un élément essentiel de cette construction sociétale. En effet, si Berlin reste au

¹⁶ Ainsi, la collection „Histoire franco-allemande“ des Presses Universitaires du Septentrion qui retrace sur onze volumes, du Moyen-Âge jusqu'à la deuxième moitié du XXème siècle, les différentes étapes de l'histoire croisée des deux pays.

¹⁷ Notamment : Hans-Manfred Bock / Ilja Mieck (dir.), *Berlin-Paris (1900-1933) : Begegnungsorte, Wahrnehmungsmuster, Infrastrukturprobleme im Vergleich*, Bern, Peter Lang, coll. „Convergences“ 2005.

¹⁸ Hans Manfred Bock, *Reisen zwischen Berlin und Paris in der Zwischenkriegszeit. Ein historisch-soziologischer Überblick*, dans Wolfgang Asholt / Claude Leroy (dir.), *Die Blicke der Anderen. Paris-Berlin-Moskau. Reisen Texte Metropolen*, Bielefeld, Aisthesis Verlag, 2006, t. II., pp. 25-46

¹⁹ Wolfgang Asholt / Claude Leroy (dir.), *Die Blicke der Anderen. Paris-Berlin-Moskau. Reisen Texte Metropolen*, Bielefeld, Aisthesis Verlag, vol.2, 2006.

²⁰ Henri Jourdan, « *L'activité de la société franco-allemande* », Revue d'Allemagne et des pays de langue germanique, n°28, février 1930, p. 153.

²¹ Lire notamment : Hans Manfred Bock, *Reisen zwischen Berlin und Paris in der Zwischenkriegszeit. Ein historisch-soziologischer Überblick*, dans Wolfgang Asholt / Claude Leroy (dir.), *Die Blicke der Anderen Paris-Berlin-Moskau. Reisen Texten Metropolen*, Bielefeld, Aisthesis Verlag, 2006, t. II., pp. 25-46

centre de cette thèse de doctorat, la ville reste le décor d'une mondanité dont il n'a pas été question jusqu'ici.

Les différentes initiatives de paix, qu'elles soient directement issues d'un sursaut d'horreur provoqué par la Grande Guerre ou bien inscrites dans le cadre d'une construction franco-allemande considérée comme nécessaire ou plus universelle, ont été l'objet de publications de nombreuses fois. La démarche des intellectuels dans la construction d'un « Locarno intellectuel », au même titre qu'il fut créé une Commission internationale de coopération intellectuelle en marge de la Société des Nations, a également été au centre d'ouvrages historiographiques. La place des femmes, de la même manière, a également été traitée dans une dimension de construction de la paix. C'est-à-dire qu'il a été le plus souvent question des femmes siégeant dans des commissions au sein de la SDN, des journalistes ou des membres d'associations féministes ou affiliés politiquement, servant les causes du pacifisme²². Celles que l'on appelait les « mondaines », celles que l'on disait « hanter » les couloirs du pouvoir et de la SDN, ont été traitées comme des sujets « périphériques ». C'est-à-dire qu'il n'a jamais été question des salons de Genève, des « précieuses » de la paix ou des médiatrices du rapprochement franco-allemand, comme des actrices intentionnelles et sincères. De fait, il y aurait encore un véritable travail à faire sur la mondanité genevoise, son rôle central dans la constitution des réseaux, voir même du rôle joué par elles comme espace de lobbying et de « diplomatie du secret » - malgré les promesses wilsoniennes à ce propos. Les salons berlinois, dans la constitution de la réconciliation franco-allemande pendant l'entre-deux-guerres, ont joué un rôle similaire. Les salonnières, dans ce cas, mériteraient, au même titre que la mondanité genevoise – dans laquelle Antonina Vallentin évolua notamment – une plus large couverture historiographique. Il s'agit, ainsi, du rôle des femmes dans un espace essentiellement masculin dont la position paradoxale et ambiguë – salonnière, c'est-à-dire, une fonction héritée de l'Ancien Régime. Autrement dit, si le silence autour des salonnières est véritablement assourdissant, il s'explique notamment par une méconnaissance de la fonction exercée par ces femmes et par l'importance du rôle qu'elles ont joué dans des processus politiques.

²² Notamment : Jean-Marc Delaunay (dir.), *Femmes et relations internationales au XXe siècle*, Paris, Sorbonne Nouvelle, 2007, 370 p. ; Francisca de Haan, *Les femmes européennes dans les principales organisations internationales de femmes*, dans Encyclopédie pour une histoire numérique de l'Europe [en ligne], mis en ligne (26/06/2020). Permalien : <https://ehne.fr/fr/node/21305> ; Glenda Sluga / Carolyn James (dir.), *Women, Diplomacy and International Politics since 1500*, Londres, Routledge 2015, 268 p. ; Christine Bard, *Les féministes de la première vague*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, 230 p.

Nous avons fait le choix de parler de « mondanité », plutôt que de « sociabilité ». En effet, si le terme « sociabilité » a été utilisé, à la fois par Maurice Agulhon dans le texte déjà cité puis confirmé, dans un sens, par Antoine Lilti, c'est la « mondanité » qui nous a intéressé dans tout ce que ce terme peut représenter. De fait, si ces salons berlinois nous paraissent intéressants, c'est parce qu'ils représentent l'utilisation des comportements du monde au sein d'une microsociété idéaliste, construites de toutes pièces et éloignée des cadres officiels de Berlin, de l'Allemagne ou de la France. Le Berlin franco-allemand dont il est question est une ville dans la ville, un monde post-locarnien où la révolution des consciences, tel que Pierre Viénot le voit, se doit d'être au centre des préoccupations. Cette « mondanité », dans laquelle s'inscrivent les salons, prouve le besoin de regroupement et de construction *d'habitus social* ainsi que l'expression d'un « monde » en parallèle du « Tout Berlin » plus officiel ou du grand monde parisien.

Les salons, de manière générale, ont fait l'objet de recherches poussées dans le cadre chronologique d'autres époques²³. Que ce soit, en France, l'Ancien Régime dans son ensemble – notamment l'ouvrage très complet d'Antoine Lilti²⁴ sur le concept de « sociabilité », sans oublier bien sûr Maurice Agulhon²⁵ – ou le très foisonnant, d'un point de vue mondain, XIX^e siècle²⁶. Ainsi, bien sûr, en ce qui concerne l'Allemagne, la « bible » des salons de Petra Wilhelmy²⁷ ainsi que des ouvrages plus spécifiques sur des salonnières en particulier, dont Marie Radziwill²⁸, dont il est question dans cette thèse de doctorat. Le XX^e siècle est souvent vu, à partir de la Grande Guerre, comme le point final de l'histoire des salons, en France comme ailleurs. Toutefois, comme l'a notamment démontré Alice Bravard²⁹, ainsi que ce que nos recherches ont confirmé, le « monde » des salons, sa sociabilité et la structure hiérarchique, des genres comme des classes sociales, a perduré au lendemain de 1918 jusqu'à la fin de la Seconde

²³ Verena von der Heyden-Rynsch, *Europäische Salons. Höhepunkt einer versunkenen weiblichen Kultur*, Munich, Artemis & Winkler Verlag, 1992, 244 p.

²⁴ Antoine Lilti, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2005, 568 p.

²⁵ Maurice Agulhon, *Le Cercle dans la France bourgeoise, 1810-1848*, Paris, Armand Colin, 1977, 108 p.

²⁶ Anne Martin-Fugier, *Les salons de la III^e République. Art, littérature, politique*, Paris, Perrin, 2003, 376 p.

²⁷ Petra Wilhelmy, *Der Berliner Salon im 19. Jahrhundert (1780-1914)*, Berlin, De Gruyter Verlag, 1989, 1044 p.

²⁸ Günter Erbe, *Das vornehme Berlin. Fürstin Marie Radziwill und die großen Damen der Gesellschaft 1871-1918*, Cologne, Weimar, Vienne, Böhlau Verlag, 2015, 329 p.

²⁹ Alice Bravard, *Le grand monde parisien (1900-1939). La persistance du modèle aristocratique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, 404 p.

Guerre mondiale. Les salons allemands ont également fait l'objet d'ouvrages historiographiques, plus généraux et dont la période, plus étendue, s'étend sur tout le XIX^{ème} siècle et le début du XX^{ème} siècle.

Ainsi, que ce soit en Allemagne comme en France, si les salons et les salonnières ont fait l'objets d'ouvrages, c'est bien dans une appréhension plus générale : que ce soit l'époque ou bien le pays, ils sont essentiellement basés sur le XIX^{ème} siècle, le XVIII^{ème} ou le début du XX^{ème} siècle. En effet, si la fin du « monde », de son influence et des salons qui en font partie, est communément admise avec le déclenchement de la Grande Guerre, il n'a, de fait, été très peu question des salons après 1918. Pourtant, la société, malgré ses bouleversements, n'a guère changé de structure avec la guerre puis l'armistice et les salons, comme « le monde » ont perduré tout au long de l'entre-deux-guerres, voir même, tout au long de la Seconde Guerre mondiale – ainsi, pour ne citer qu'elle, le salon de Florence Gould à Paris sous l'Occupation. Il nous a été possible d'établir une véritable continuité de cet *habitus social* que furent les salons et de remarquer à quel point ils sont constitutifs d'une société. En effet, s'ils sont présents à partir du XVI^{ème} siècle – en France, avec la Marquise de Rambouillet – puis dans toute l'Europe jusqu'au déclenchement de la Première Guerre mondiale, les salons sont présents dans un souci de perpétuation d'un regroupement mondain utile et nécessaire. Ainsi, les grands évènements historiques qui ont sous-entendu un regroupement social, que ce soit l'entre-deux-guerres berlinois franco-allemand tel qu'il est présenté ici, la Société des Nations ou l'Occupation, ont eu « leurs » salons. Ainsi, la tentative de rapprochement franco-allemand des élites qui à Berlin pour ville principale, possède aussi sa sociabilité et ses salons dont l'objectif central est de rendre la rencontre entre des médiateurs potentiels, possible. Il devient, ainsi, particulièrement intéressant de retracer la reconstruction chronologique et idéologique de ces salons berlinois dont il n'a encore été question « qu'en passant » dans certains ouvrages traitant de cette ère propice au rapprochement franco-allemand notamment à partir de Locarno. De fait, il s'agit donc de s'inscrire dans une continuité de l'historiographie des salons : c'est-à-dire, de perpétuer la recherche de cette forme spécifique de sociabilité tout en l'inscrivant dans une perception plus générale. Les salons berlinois de l'entre-deux-guerres - et, de fait, leurs hôtes - sont une expérience de l'histoire commune entre la France et l'Allemagne, mais ils portent aussi avec eux, de par leur grande discrétion historiographique et leur disparition totale des mémoires, une plus grande signification notamment d'un point de vue du genre, qui fait de cet objectif de recherche un projet multidisciplinaire. En effet, si l'histoire franco-allemande reste au centre de ce travail de recherche, il s'inscrit également dans une démarche d'histoire des intellectuels, d'une conception transnationale de l'entre-deux-guerres et, de fait, d'une

compréhension « genrée » de l'histoire et de l'historiographie. Si, pour Hans Manfred Bock, qui est celui qui a consacré aux salons berlinois dont il va être question ici, la réflexion la plus poussée, ils sont avant tout des « cercles de communication franco-allemandes », des « milieux socio-culturels » qui permettent aux acteurs de la médiation de cet entre-deux-guerres berlinois de se construire un réseau ; nous avons pris le parti de considérer ces salons, plus encore que des « milieux socio-culturels » transnationaux qu'ils sont en effet, comme des espaces à la structure hiérarchique traditionnelle mais dont la composante principale – l'hôtesse – est, elle-même, un objet d'analyse et de recherche.

La particularité d'Antonina Vallentin, de Jenny de Margerie et de Helene von Nostitz est le silence imposé sur leur vie et leur fonction de salonnières. Si Helene von Nostitz a publié ses mémoires^{30 31}, elle ne place pas au centre ses activités de salonnières, voir même, ne les mentionne pas. Elle continue de jouer, jusque dans ses écrits censés retracer sa vie, le rôle de salonnière dans le sens présenté par Marguerite Yourcenar dans son discours de réception à l'Académie française : celui de femme de l'ombre dont l'objectif essentiel est de s'effacer devant les personnalités rencontrées. « *Elles inspiraient les écrivains, les régentaient parfois et, fréquemment [...] elles se souciaient fort peu d'être elles-mêmes candidates* [à l'Académie française] »³². Cette volonté d'appartenir à l'ombre des grands hommes, partagée par les grandes salonnières de l'Ancien Régime, perdure tout au long du XIXème siècle et après la Grande Guerre. Cette absence de mémoires complique la recherche historiographique et n'a pas permis la publication d'ouvrages consacrés à ces trois personnages, si ce n'est la biographie laissée par Oswald von Nostitz-Wallwitz³³, fils de Helene. Cette publication, éditée au début des années 1990, c'est-à-dire soixante ans après la disparition de la salonnière démontre également une urgence de la mémoire, longtemps mise sous le boisseau historiographique. De fait, Jenny de Margerie, si elle occupe une place dans l'un des récits autobiographiques³⁴ de sa fille, Diane de Margerie, n'a pas non plus cherché à publier ses propres mémoires tout en occupant une place centrale dans celles de son mari, Roland de

³⁰ Helene von Nostitz, *Aus dem alten Europa*, Berlin, Insel Verlag, 1924, 318 p.

³¹ Helene von Nostitz, *Berlin. Erinnerung und Gegenwart*, Leipzig, Berlin, Beyer, 1938, 261 p.

³² Marguerite Yourcenar, Discours de réception à l'Académie française (22.01.1981), dans www.academie-francaise.fr, URL : <https://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-de-marguerite-yourcenar>, consulté le 10 avril 2021

³³ Oswald von Nostitz-Wallwitz, *Muse und Weltkind. Das Leben der Helene von Nostitz*, Munich, Zurich, Piper Verlag, 1991, 447 p.

³⁴ Diane de Margerie, *Dans la spirale*, Paris, Gallimard, 1996, 160 p.

Margerie³⁵. Antonina Vallentin, enfin, qui n'a jamais pu publier ses mémoires malgré son désir de le faire, est la seule à avoir fait l'objet d'un travail de recherche, grâce au mémoire de master de Anna Rabkin³⁶. De fait, le silence des salonniers sur leur propre rôle, leur fonction pourtant, nous le savons aujourd'hui, particulièrement influente dans la construction de cette réconciliation des élites franco-allemandes dans le Berlin de la deuxième moitié de l'entre-deux-guerres, impose justement un tel projet de recherche. De plus, ce silence mémoriel et historiographique s'explique également par des sources directes presque inexistantes ou des accès difficiles.

Étudier les salons est, de fait, particulièrement délicate. Par nature officieuse et privée, l'activité même des salons n'inclue aucun fond consacré ou aucune liste de membres. De fait, les salonniers dont il est question ici sont restées silencieuses, à l'instar de la majorité de leurs consœurs des époques passées, et leur correspondance, principale source possible pour reconstituer leurs réseaux de personnalités et d'hôtes, est difficilement accessible.

Il nous a fallu reconstituer la liste potentielle des visiteurs de ces salons, regrouper les noms et retrouver la correspondance plus foisonnante ou les carnets de bord de ces hôtes pour pouvoir constituer une possible liste de membres. Si certains n'ont gardé aucune trace, dans leurs écrits, de leurs visites auprès d'Antonina Vallentin, de Jenny de Margerie ou de Helene von Nostitz, d'autres sont des habitués et donnent à la postérité une véritable description, parfois détaillée, des salons, des traditions, des habitudes et des codes qui les constituaient. On peut également y découvrir certains traits caractéristiques des salonniers, ainsi, Harry Graf Kessler³⁷, Julien Luchaire³⁸, Pierre Bertaux³⁹, Golo Mann⁴⁰ ou Roland de Margerie⁴¹ sont les chroniqueurs privilégiés de ces salons et ont constitué la base des sources de ce travail de doctorat. Les salonniers ne « parlent » pas et s'inscrivent dans les conseils donnés par Marie d'Agoult à Juliette Adam : « *Faire bien comprendre à ceux qu'on groupe, et leur prouver,*

³⁵ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits. Mémoires inédites (1923-1933)*, New York, édité à compte d'auteur par Laure Meslay-de Margerie, 2013, t. II.

³⁶ Anna Rabkin, *Antonina Vallentin. A European of Foreign Affairs*, mémoire de master sous la dir. Henry Reichmann, State University of California, 2003.

³⁷ Harry Graf Kessler, *Das Tagebuch (1880-1937)*, Stuttgart, Klett-Cotta Verlag, 2019.

³⁸ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Editions Leo S. Olschki, 1965, 317 p.

³⁹ Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 200, 418 p.

⁴⁰ Golo Mann, *Erinnerungen und Gedanken. Eine Jugend in Deutschland*, Francfort, S. Fischer Verlag, 1986 [2eme. ed.], 576 p.

⁴¹ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits. Mémoires inédites (1923-1933)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure Meslay-de Margerie, 2012, t. II.

qu'on est plus occupé d'eux que de soi »⁴². Pourtant, nous avons fait le choix, malgré la difficulté archivistique, les sources presque inexistantes, de nous concentrer, non pas sur une conception générale « des salons » de cet entre-deux-guerres berlinois mais sur des biographies partielles, qui n'ont pas objectif à être complètes mais à être complétées, des trois salonnières elles-mêmes.

Travailler sur des correspondances sous-entend un parti pris et des avis personnels contextuels. Les lettres de Jean-Richard Bloch à son épouse, alors qu'il rallonge presque indéfiniment son voyage à Berlin et lui raconte, au grand déplaisir de cette dernière, ses soirées dans le Tout-Berlin franco-allemand, dans les cabarets et au sein de dîners, sont pleines de justifications d'un quotidien exceptionnel qui contrarie son épouse. Antonina Vallentin, figure féminine d'importance dans le séjour de Bloch de par sa grande implication dans la traduction de sa pièce « *Le Dernier Empereur* » en allemand, est ainsi décrite en détails et, le plus souvent, peu chaleureusement. Les femmes, dans les lettres de Bloch, sont sans talent véritable et sont toutes nimbées d'innombrables défauts. Si cet exemple est particulièrement intéressant concernant Antonina Vallentin – cette dernière le considérant comme un ami cher, une correspondance post-1945 entre les deux le démontrant – il prouve l'importance de différents niveaux de lectures de ces correspondances.

Concernant Antonina Vallentin, si certaines sources sont en Europe – comme le fond Antonina Vallentin au Deutsche Exilarchiv de Frankfurt am Main, malheureusement peu conséquent – la majorité de sa correspondance, qu'elle avait nombreuse, se trouve aux États-Unis et en Israël. Compte tenu de la pandémie mondiale de Covid-19, que ce soit en ce qui concerne Antonina Vallentin, Jenny de Margerie ou Helene von Nostitz, il ne nous a pas été possible de nous déplacer outre-Atlantique, ni même au sein des territoires de l'espace Schengen, exceptionnellement fermés. Ainsi, nous avons fait le choix, non pas de reporter l'échéance de cette thèse de doctorat, mais de nous concentrer sur les écrits des proches, la correspondance présente en Europe notamment des hôtes de ces salonnières ainsi que les extraits de lettres – notamment en ce qui concerne Antonina Vallentin – déjà citée dans les rares ouvrages scientifiques (et dans ce cas, le mémoire de master d'Anna Rabkin déjà cité). Il s'agit, bien sûr, de permettre à cette thèse de doctorat de perdurer au-delà de cette proposition de recherches que nous rendons ici et de composer avec les aléas pandémiques et autres

⁴² Lettre de Marie d'Agoult à Juliette Adam, citée par Anne Martin-Fugier, *Les salons de la IIIème République. Art, littérature, politique*, Paris, Perrin, 2003, p. 41

interdictions de voyages dans un futur proche. Les sources étant peu présentes, la pandémie de Covid-19 a encore amenuisé les quelques correspondances consultables. De plus, d'autres contraintes, géographiques, familiales et historiques ont compliqué la tâche titanesque qui consiste à regrouper le plus d'archives possibles concernant ces salonniers, se sont imposées à nous. En effet, Antonina Vallentin est née « Silberstein » à Lvov en 1890 sous occupation autrichienne et est d'origine juive. Malgré nos recherches en Ukraine et en Pologne, les possibles archives concernant la famille Silberstein ont, semble-t-il, disparu pendant la Seconde Guerre mondiale. La correspondance de Helene von Nostitz, tout comme celle de Jenny de Margerie, issues toutes les deux de familles de la haute noblesse, n'a jamais été publiée et n'a, pour le moment, pas vocation à l'être. Il semblerait, toutefois, que toutes les sources ne soient pas encore exploitées ni même recensées. À notre connaissance, des lettres et des effets personnels d'Antonina Vallentin seraient notamment possédés par un particulier – ainsi, un article scientifique de Françoise Simonet-Tenant de 2003⁴³ retrace le récit des lettres de Julien Luchaire à Antonina Vallentin. Malheureusement, malgré nos nombreuses prises de contact, Madame Simonet-Tenant n'a pas voulu nous communiquer ni le nom, ni la provenance de ces sources.

S'il est question principalement des trois salonniers, d'autres femmes, salonniers elles aussi, ont également fait l'objet de recherches dans le cadre de ce travail de doctorat. Parce qu'elles étaient les précurseurs de réseaux franco-allemands qui se sont ensuite retrouvés à Berlin, des figures telles qu'Aline Mayrisch de Saint Hubert, elle-même à l'initiative de rencontres artistiques et intellectuelles dans sa propriété luxembourgeoise de Colpach, il nous importait de les mentionner. Là encore, en raison de la pandémie de Covid-19, puis des inondations qui ont frappées le Luxembourg à l'été 2021, il nous a été impossible de pouvoir visiter ces documents. Toutefois, Aline Mayrisch⁴⁴, de par son rôle auprès de sa fille Andrée et de son gendre, Pierre Viénot, a joué un rôle, plus encore que de mécène, de pionnière et de femme influente dont les séjours de Colpach ont permis la constitution d'un premier réseau. En effet, les hôtes de Colpach, comme ceux de Pontigny qui nous a été possible de visiter, furent généralement les mêmes que ceux qui, par la suite, se retrouvèrent à Berlin. Pour contrer le manque de sources directes d'Antonina Vallentin, de Jenny de Margerie ou de Helene von Nostitz, il nous a fallu retracer les hôtes de leurs salons et de pouvoir retrouver leurs écrits où

⁴³ Françoise Simonet-Tenant, « Histoire d'une découverte épistolaire. Lettres de Julien Luchaire à Antonina Vallentin », *Revue de l'Aire*, n°29, hiver 2003, pp. 151-160.

⁴⁴ La correspondance d'Aline Mayrisch a vocation à être publiée en 2022.

il était fait mention de ces salons. Ainsi, certains chroniqueurs ont été les auteurs privilégiés de ce travail de recherche, grâce à leur correspondance détaillée et leurs carnets de bord particulièrement foisonnants. Plus épisodiquement, des récits comme ceux d'André Gide auprès d'Aline Mayrisch⁴⁵, des interviews publiés dans la presse⁴⁶, la correspondance de voyage de Jean-Richard Bloch⁴⁷ ou de Roger Martin du Gard⁴⁸ ainsi que les souvenirs et quelques autres récits mondains. Ainsi, l'histoire de ces salons n'est possible que par l'exploitation de ces correspondances et des récits personnels, avec toutes le parti pris et le contexte que ces sources impliquent. Il s'agit donc, à proprement parler, d'écrire l'histoire de femmes et de salons dont les sources sont difficilement consultables et ont toutes fait l'objet d'une recherche intensive. Ainsi, si les carnets de bord, les correspondances et les récits de voyages – notamment publiés dans la presse – donnent un aperçu de ces salonnières, de leurs salons et, plus généralement – justement grâce aux récits de voyage – une vision contextuelle du Berlin franco-allemand dans lequel elles évoluèrent, ils ne constituent cependant pas une source directe de ce que purent penser Antonina Vallentin, Jenny de Margerie et Helene von Nostitz de leurs salons et de leur place mondaine. De fait, les salonnières, indépendamment de leur époque d'origine - ces femmes de l'ombre telles qu'elle furent présentées par Marguerite Yourcenar – sont silencieuses. Si les sources n'ont pas toutes pu être exploitées pour ce travail de recherche, les questions qui sont soulevées sont nombreuses et ne peuvent pas être toutes traitées ici. Ainsi, de par le silence historiographique et celui qui plombe, par nature, la vie des salonnières presque dans leur ensemble, une grande partie de cette histoire reste à écrire.

Qui étaient-elles ? Quel rôle ont-elles pu jouer dans ce Berlin fou des années 1920/1930 où une société élitiste, aux allures de République des Lettres platoniciennes, dont l'objectif premier était la construction d'un vaste réseau d'intellectuels français et allemands, puis européens, dont les rencontres se devaient de déboucher sur une réconciliation historique. Antonina Vallentin, Jenny de Margerie et Helene von Nostitz, s'inscrivent, en effet, dans un

⁴⁵ La correspondance desquels a été publiée, André Gide / Aline Mayrisch : *Correspondance 1903-1946*, éd. Pierre Masson, Cornel Meder, Paris, Gallimard, coll. « Les Cahiers de la NRF », 2003.

⁴⁶ « Colette à Berlin. Le riant voyage...et elles ont toutes des robes longues », *L'Intransigeant*, (1.11.1929), p. 1

⁴⁷ Correspondance de Jean-Richard Bloch avec son épouse Madeleine (mars / avril 1928), BNF (Bibliothèque Richelieu, Manuscrit), NAF 28222 (110)

⁴⁸ André Gide / Roger Martin du Gard, *Correspondance I (1913-1934)*, éd. Jean Delay, Paris, Gallimard, 1968 ainsi que Roger Martin du Gard, *Correspondance générale V (1930-1932)*, éd. Jean-Claude Airal, Maurice Rieuneau, Paris, Gallimard, « Cahiers de la NRF », 1988.

rapprochement entre les deux pays dont les dimensions sont multi-sphériques. De fait, elles sont l'espace mondain essentiel à la constitution d'un réseau. Elles sont aussi le vecteur médiateur qui permet aux intellectuels de construire cette société illusoire qui se devait de répondre au vide béant que représentait la Grande Guerre dans les esprits horrifiés de leurs contemporains. Elles sont également des éléments qui démontrent une société encore dépendante des codes mondains et sociaux de l'avant-guerre, prouvant ainsi une continuité des *habitus sociaux* et la perdurance de la Belle Époque dans un monde pourtant déjà particulièrement changé. Enfin, elles sont l'espace neutre, l'occasion, l'outil utile où se font et se défont, au sein d'une société particulièrement hiérarchisée, les balbutiements d'une histoire franco-allemande.

Si la question posée ici repose avant tout sur l'influence possible et le rôle joué par ces trois salonnières, elle cherche également à décrire une ville-vitrine, un contexte historique et combler un silence mémoriel et historiographique assourdissant. Plus que de simples événements mondains, les salons sont ici considérés comme des éléments nécessaires et comme des espaces dédiés, au sein d'une société masculinisée, à une certaine influence féminine. Il s'agit, en effet, de nous intéresser également à la place que ces femmes ont occupée ou ont cherché à occuper et celle qu'on leur a laissée au cœur de ces rencontres presque essentiellement masculine. La question de l'intentionnalité de la médiation, le libre-choix qui peut donc être sous-entendu dans la création de ces salons, repose enfin, au cœur de notre problématique.

Le rôle de la salonnière dans le Berlin de l'entre-deux-guerres pose la question de l'influence qu'elles pouvaient avoir et le rôle qu'elles ont exercé au sein de cette tentative de réconciliation franco-allemande. Il est intéressant de noter à quel point les salonnières berlinoises de la fin des années 1920 ne sont pas si éloignées, dans la conception qu'elles ont de leur propre fonction et, par la même, dans la prise en compte de leur présence et de leur influence par ceux qui fréquentent leurs salons, ces « *femmes de l'Ancien Régime, reines de salons* » qui « *peut-être eussent-elles cru déchoir [...] de leur souveraineté féminine* »⁴⁹ si elles osaient, dans un sens, occuper la place qu'elles cherchaient à promettre aux hommes qu'elles protégeaient. Si elles ne se sont pas effacées au point de ce que Marguerite Yourcenar considère comme un silence symbole de puissance féminine, les salonnières berlinoises s'inscrivent de

⁴⁹ Marguerite Yourcenar, *Discours de réception à l'Académie française* (22.01.1981), dans www.academie-francaise.fr, URL : <https://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-de-marguerite-yourcenar>

fait dans une continuité plus ou moins directe des différentes « reines de salons » européennes qui traversèrent le XIX^{ème} siècle et la première moitié du XX^{ème} siècle. De fait, si nous cherchons ici à considérer une certaine « influence féminine » à travers le rôle mondain dans lequel on a cru pouvoir les cantonner – pour ne pas parler de « pouvoir féminin » - les salonnières berlinoises de l’entre-deux-guerres s’inscrivent véritablement dans une lignée de grandes dames européennes ; tel que Jules Cambon comparait déjà Marie Radziwill au début dans le Berlin hautement francophobe de l’après-1870⁵⁰. Ainsi, les salonnières sont les centres de cercles restreints et peuvent prétendre à une certaine influence, si ce n’est de « pouvoir » dans un notion plus large de « contre-pouvoir » féminin tel que l’entend Michelle Perrot⁵¹. C’est-à-dire, en somme, un « soft power », à la fois au service d’un rapprochement officiel franco-allemand et, à la fois, particulièrement féminin.

L’analyse de cette présence féminine dans les salons de l’entre-deux-guerres berlinois et franco-allemand, est de fait, nécessaire dans la construction de cette période de l’histoire des deux pays mais également, celle de la paix européenne et de ses tentatives opérées dès 1918 puis tout au long de l’entre-deux-guerres jusqu’au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. Si le silence « *convient à leur position [celle des femmes] seconde et subordonnée* »⁵², il en est de même pour celles qui s’inscrivent dans une époque au cours de laquelle les femmes n’ont, en France, toujours pas le droit de vote et en Allemagne, ont tout juste réussi, en 1918, à l’imposer. Les salonnières ne sont vues par leurs contemporains, ainsi que par l’historiographie plus tard, que comme des mondaines dont l’influence ne semble exister que grâce aux personnalités, avant tout masculines, qu’elles reçoivent.

En découvrant, par hasard, ces trois salonnières et leurs possibles rôles au cœur de cette période riche en interactions franco-allemandes, il nous a paru nécessaire de les convoquer au cœur de ce travail de recherche. Femmes de l’ombre, elles le sont restées à travers leur propre silence et à travers celui qui les recouvre. Si elles sont évoquées, Antonina Vallentin, Jenny de Margerie et Helene von Nostitz, ne le sont qu’en passant. Pourtant, c’est tout un monde que nous avons découvert à travers elle. Celui de cette intelligentsia franco-allemande et ces intellectuels convaincus du rôle nécessaire qu’ils se doivent de jouer au lendemain d’une guerre au cours de laquelle beaucoup de la nouvelle génération de grands penseurs européens sont

⁵² Michelle Perrot, *Les femmes ou les silences de l’histoire*, Paris, Flammarion, 2020 [2^{ème} éd.], p. 17

justement morts. Plus encore qu'un rapprochement, plus encore que de simples tentatives de réconciliation – que ce soit au rythme des rabibochages officiels ou bien sur l'initiative de certaines personnalités – c'est une microsociété, une tentative de République des Lettres, un univers avec ses habitudes sociales et des codes mondains, ainsi que sa hiérarchie sociale, qui se construit dans le Berlin des années 1920/1930. Berlin, enfin, est au centre. Une ville où tout est alors possible car où tout est changement, révolution. La capitale d'un pays complètement transformé. Sans Empereur ni Empire, avec une République qui peine à s'imposer et dont les bases - quel symbole - ont été bâties à Weimar pour échapper à la révolution. Berlin est une ville que sa caractéristique de *tabula rasa* rend toute espérance possible dans un monde profondément ébranlé par une guerre mondiale alors inégalée. La ville allemande, la ville-vitrine, est la scène où doit se dérouler la construction d'une « *mythologie de la collaboration franco-allemande* »⁵³.

Ainsi, il s'agit de situer les salonniers non seulement dans leur époque mais également dans un courant de pensée presque illusoire, ainsi que dans une société créée de toutes pièces, avec sa hiérarchie, ses classes sociales, ses événements mondains, ses figures de proue et sa mythologie. Un microcosme à la fois dédié au franco-allemand et, ainsi, plus généralement à la paix ainsi qu'à la « fondation d'un pouvoir spirituel des intellectuels »⁵⁴ dont l'objectif est l'illusoire création d'une République des Lettres, base d'une « Église spirituelle européenne »⁵⁵. Si cet état d'esprit presque mystique, n'est pas partagé par tous, la réconciliation franco-allemande est bien au centre des préoccupations. Une réconciliation qui se voit devenir comme la première étape essentielle vers une paix des peuples. Une paix qui, aux yeux de certains habitués des salons berlinois dont il est question ici, ne peut être servie que par la grande intelligence désintéressée de penseurs tels que André Gide, Heinrich Mann, Otto Grautoff, Pierre Viénot ou Ernst Robert Curtius, pour ne citer qu'eux. Toutefois, ce Berlin de l'esprit franco-allemand – habité, finalement, de « l'esprit de Locarno » - n'est pas seulement peuplé d'intellectuels idéalistes. Si tous croient à l'importance du rapprochement, ils servent cependant d'autres causes ou d'autres institutions, si ce n'est, eux-mêmes. Les salonniers sont au cœur d'un inextricable panier de relations, d'intérêts divers et de réseau mondain dont l'objectif,

⁵³ Pierre Bertaux, « *Préoccupations de part et d'autre* » (1.02.1933), dans Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes (1927-1933)*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Université Sorbonne Nouvelle, 2011, p. 354

⁵⁴ François Chaubet, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, p. 121

⁵⁵ Heinrich Mann, „*Europe, Etat suprême*“, *Europe*, n°6, (15.07.1923), pp. 129-149

quelque part, sert l'idéal de réconciliation franco-allemand, intentionnellement ou non. Véritable multiplicatrices de cet idéal, médiatrice de cette « mythologie » voulue par Pierre Viénot, au service des futurs « propagandistes » de cette mythologie et de cette micro-société, elles sont l'évènement mondain, l'espace relationnel neutre, le centre de réseaux dépendants d'elles seules, s'inscrivant ainsi dans la perpétuation de codes sociétaux traditionnels – ceux des salons comme objet de mondanité et de réseaux.

Si le silence – historiographique et mémoriel - persiste autour d'elles, elles sont partout dans les récits de ces habitués et il suffit de lire leurs noms pour connaître les avis de ceux qui les fréquentaient et, dans un sens, leur étaient redevables. La question de l'influence nous taraude justement de par cette complète indifférence, voir, surtout au sujet d'Antonina Vallentin, cette montagne de critiques auxquels leurs noms, sans qu'elles le sachent, ont été accolés dans les mémoires, carnets de bord et autres correspondances de leurs contemporains. Il est justement fascinant, lorsqu'il est question de leur influence possible, probable ou potentielle, de découvrir à quelle point leur silence, tout comme leur influence, a été tut par elles – à l'exception d'Antonina Vallentin qui a cherché à échapper à cette indifférence sociale et mémorielle, ce qui lui fut, justement, reproché – et par leurs contemporains dont la présence berlinoise, le réseau franco-allemand et, pour certains, le succès qui en a été issu, dépendaient en grande partie d'elles. Briser le silence, chercher leur influence – non pas pour elles-mêmes, mais dans le cadre contextuel et social dans lequel elles évoluaient – ont été les premiers objectifs de cette thèse de doctorat.

Ainsi, si la question de l'influence et du rôle joué par ces trois salonnières, au destin hors norme, est au centre de ce travail de recherche, il sous-entend, nous l'avons vu, une somme innombrable de questions, dont la première consiste à retrouver la place et la fonction de ces trois femmes dans le microcosme franco-allemand et berlinois des années 1926/1933. Ainsi, nous avons d'abord cherché à présenter le cadre de ce travail, c'est-à-dire le contexte franco-allemand et la période de « détente post-locarnienne ». Il s'agit, en effet, d'inscrire les salons et leurs hôtes, ainsi que les hôtes qui les présentaient, dans une démarche plus contextuelle et historique. De fait, s'il nous a été impossible, notamment de par leur caractère officieux, de définir d'une date de création des salons, ils sont nés des démarches de paix après 1918, puis celles qui, à partir des Accords de Locarno dont l'acte symbolique est fondateur, ont échelonné une courte réconciliation franco-allemande mis à mal à partir de la montée du nazisme en Allemagne. Dans cette première partie, si les évènements historiques fondateurs occupent une place prépondérante, nous avons avant tout cherché à démontrer pourquoi Berlin reste au centre de cette « détente post-locarnienne ». Ville choisie, ville vitrine, but d'un voyage initiatique

engagés par les intellectuels cherchant à s'insérer dans une politique européenne, au nom de conseillers des puissants. Ainsi, si Berlin se pare des aspects d'une ville franco-allemande au sein de ce microcosme sociétal que fut les réseaux des intellectuels concernés de l'entre-deux-guerres, elle devient finalement le seul lieu géographique où de tels réseaux, de tels espaces, au contraire de Paris, pouvaient se construire.

Dans une deuxième partie, c'est aux salonnières elles-mêmes, c'est-à-dire à leurs parcours biographiques que nous nous sommes intéressés. En effet, si la question de leur influence potentielle et de l'importance de leur fonction mondaine dans la construction de cette révolution psychologique franco-allemandes – pour reprendre les propos de Pierre Viénot – sont essentielles, elles se comprennent par la question de l'intentionnalité de cette fonction. En effet, on ne devient pas salonnière « par erreur » mais bien justement dans une volonté de faire de son « jour » un moment privilégié de la société mondaine ou bien dans un objectif politique. Helene von Nostitz, Jenny de Margerie et Antonina Vallentin ont toutes leurs raisons, privées comme officielles – notamment dans le cas de Jenny de Margerie – pour faire de leurs salons un espace et un moment privilégié de cette société franco-allemande berlinoise. Dans cette deuxième partie, nous cherchons à retracer, à la fois leurs récits biographiques et à la fois leurs parcours comme salonnières. Autrement dit, il nous a paru nécessaire de faire la « préhistoire » et l'histoire des salons berlinois dont il est question ici. Enfin, parce que cette période de détente 1926/1933 est particulièrement courte et qu'elle prend fin, finalement, de manière brutale du point de vue idéologique, il est également particulièrement intéressant, dans ce processus biographique, de poser la question de l'après-Locarno. C'est-à-dire, au cours des années 1930 et, bien évidemment, tout au long de la Seconde Guerre mondiale. Les salonnières ont, de fait, eu des expériences de guerre différentes, notamment du point de vue idéologique. Le rapprochement franco-allemand s'est alors étioilé pour ne devenir, pour certaines, qu'un engagement ancien.

Enfin, la troisième partie de cette thèse de doctorat est principalement consacrée à la question de la médiation et du réseau. Si, en effet, les salonnières dont il est question ici sont à la fois médiatrices et à la tête d'un réseau d'intellectuels franco-allemands, voir même, européens – réseau mis au service de leurs hôtes – elles font de leur participation mondaine une fonction d'influence notoire. Nous avons cherché à savoir quels étaient les liens construits entre ces hôtes – pour beaucoup, de passage à Berlin – et les salonnières, quels rôles elles jouaient auprès d'eux et de quelle manière elles exerçaient leur influence. Le terme de « médiateur » est, de fait, au centre de la réconciliation franco-allemande de l'entre-deux-guerres et si, pour Pierre Viénot, les « agents médiateurs » de cette réconciliation des élites sont des « propagandistes »,

les salonniers s'inscrivent en périphérie de ces rencontres, permettant avant tout la rencontre. S'il est question des salonniers, des salons et de ces femmes, notamment face à l'oubli dont elles ont fait l'objet, la question de la femme et de sa place dans l'historiographie de l'entre-deux-guerres et, plus généralement, dans celle de la construction de la paix après 1918, nous a paru la conclusion possible de cette thèse de doctorat et occupe, ainsi, une part non négligeable de cette troisième partie. Parce que ces trois salonniers, justement, ont un parcours basé sous le signe de la paix, de l'Europe et de la conviction profonde qu'elles ont un rôle à jouer tout en s'inscrivant dans une optique plus traditionnelle de ce qui pourrait être appelé « pouvoir féminin », la question de la mondanité comme « contre-pouvoir féminin » est au centre du dernier axe d'argumentation de cette thèse de doctorat. Parce qu'elles n'étaient qu'ombres et que, pour certaines, elles ont voulu quitter cette ombre inhérente au statut de salonniers, il s'agit de poser la question de l'influence féminine dans la construction des relations franco-allemandes de l'entre-deux-guerres et, plus largement, le rôle essentiel d'une mondanité pourtant jugée avant tout divertissante.

Cette « *maison de verre de ce qu'on pourrait appeler ma carrière* » écrit au lendemain de la Seconde Guerre mondiale Antonina Vallentin à Jean-Richard Bloch. Une carrière dont l'apogée sociale et mondaine a été le Berlin de 1926/1933, une période balayée par la guerre et la disparition des proches. Une maison de verre qu'elle dit avoir déjà commencé à détruire dans une France où, jusqu'à sa mort, elle cherchera toujours sa place et sa fonction, dans une époque où les salons n'ont plus cours et où son réseau s'est définitivement étioilé. La période 1926/1933 et l'influence possible de ces salonniers s'inscrivent dans un compte à rebours particulièrement court mais porté par la conviction certaine que seule la rencontre rendue possible des élites des deux nations pouvait construire une paix certaine.

BERLIN, CAPITALE FRANCO-ALLEMANDE

„J'aime à conduire dans des coins ignorés des Berlinois eux-mêmes les écrivains français qui sont de passage. – Vous en voyez beaucoup ? – Mais oui, ils se succèdent et ne se ressemblent guère, d'ailleurs. [...] J'en ai revu quelques-uns à leur retour de Berlin. Tous enchantés d'avoir découvert une ville nouvelle et naïvement étonnés de l'accueil qu'ils ont reçu. »⁵⁶

Au lendemain de la Grande Guerre, Berlin devient rapidement un objet de fascination pour les pays alentours. Pour ceux impliqués dans le premier conflit mondial, elle est la ville du Kaiser et la capitale d'un Empire belliqueux. C'est le symbole d'une nation que l'on désigne comme responsable de plusieurs millions d'hommes et d'un traumatisme planétaire. Pour les Français, Berlin est la ville honnie. Une cité que l'on imagine sombre et triste, particulièrement hostile à la France depuis le Traité de Versailles puis l'occupation des territoires allemands dans les premières années de 1920. Ainsi, Roland de Margerie traduit dans ses mémoires particulièrement bien la punition mondaine que représentait Berlin dans les consciences lorsqu'il considérait sa femme comme particulièrement courageuse de le suivre sans hésiter dans sa prise de fonction de poste : « *cela ne représentait en rien une faveur, car personne, à cette époque (1922), ne souhaitait y aller, tout le monde, au contraire, fuyait un post où la vie passait pour fort désagréable* »⁵⁷. Si le quotidien fut en effet socialement, particulièrement difficile pour les représentants français dans la capitale allemande, il s'améliora avec le temps et l'évolution politique. En effet, la période de l'entre-deux-guerres fut riche en métamorphoses politiques franco-allemandes. Une situation qui s'améliora pour quelques années de « détente » des rapports entre les deux nations ennemies à partir des Accords de Locarno en octobre 1925. Berlin, soudain, prit des allures de destination exotique et rêvée.

C'est en effet au cours d'une période relativement courte que s'opéra la tentative de séduction franco-allemande qui fit de Berlin la vitrine d'une certaine propagande destinée à séduire les voyageurs principalement issus d'une société intellectuelle. Si Berlin continua à

⁵⁶ Henri Jourdan, « Puzzle berlinois », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, n°28, 1930, p. 131

⁵⁷ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits. De l'enfance à 1922*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2011, t. I., p. 337

fasciner sous les balbutiements du Troisième Reich, c'est entre 1926 et 1933 qu'elle constitue l'élément central de cette politique de rapprochement franco-allemand par les élites des deux pays.

Plus encore que l'Allemagne, c'est Berlin qui fascine. Elle devient l'outil principal d'une réconciliation – alors en construction - des élites franco-allemandes. La ville devient alors le carrefour de voyages organisés de célébrités des arts et des lettres, parfois du cinéma et du théâtre, dont la présence à Berlin aide à la construction d'un mythe. Ainsi, l'ambassade de France ou des institutions officieuses servant une cause franco-allemande, s'inscrivent dans une politique de stratégie culturelle. Soft power et outil de médiation, les voyages des Français en Allemagne sont constitués comme des « city tours » où la ville devient vitrine de propagande et outil de médiation.

À la suite de Locarno, Berlin devient une scène. À la fois celle de la reprise officielle des rapports entre la France et l'Allemagne, notamment à travers le rôle de l'ambassade qui met en place une stratégie de diplomatie culturelle. Mais également par le biais des voyages, sur invitation ou de manière spontanée, des intellectuels, écrivains, journalistes ou compositeurs français. Voyages, dont la destination reste Berlin.

Si Berlin devient la capitale des plaisirs, celle où le monde se retrouve pour découvrir, éffaré, une ville mécanique, moderne, proche de l'imaginaire que l'on attribuait alors plutôt à l'Amérique, elle devient également outil de médiation aux yeux des médiateurs eux-mêmes. Ainsi, la ville est utilisée dans une dimension stratégique de propagande de la réconciliation. Il s'agit de convaincre les hôtes et changer les esprits. « *Berlin est une admirable ville, qui me conquiert [...] il me semble en savoir assez pour ne pas comprendre que nous ne parvenions pas à nous entendre avec ces gens [les Allemands]* »⁵⁸. Dans certains cas, la ville conquiert. Dans beaucoup, elle surprend, choque, notamment de par sa démesure et, surtout, ses allures de villes sans défaite. Une ville dont les visiteurs français ignorent les aspects les plus sombres et pauvres.

Destination phare, ville où, quand on appartient à une certaine intelligentsia, il faut être allé, qu'il faut avoir vu, Berlin devient, de fait, l'avant-scène de cette réconciliation franco-allemande des années 1926-1933. Si la ville est une vitrine que l'on construit pour convaincre,

⁵⁸ Roger Martin Du Gard, *Correspondance Générale (1930-1932)*, éd. Jean-Claude Airal, Maurice Rieunau, Paris, Gallimard, 1988, t. V., p. 378

les salons berlinois franco-allemands en sont l'un des éléments mondains, rassemblements d'un microcosme qui fit de Berlin, pour peu de temps, une ville franco-allemande.

I. Locarno ou l'ère de l'apaisement

A. Au lendemain de Versailles – une reprise officieuse au service de la paix

« Nous avons signé le traité [...] Mais nous croyons que l'Entente, dans son propre intérêt, considèrera comme nécessaire d'apporter à quelques articles des modifications lorsqu'elle se rendra compte que l'exécution de ces articles est impossible [...] L'Allemagne fera tous ses efforts pour prouver qu'elle est digne d'entrer dans la Ligue des nations »⁵⁹. Alors que les journaux français titrent la signature du traité et l'enthousiasme de la population, la déclaration des représentants allemands, Hermann Müller et Johannes Bell, sous-entend déjà un espoir de modifications des articles du traité de Versailles ainsi qu'une future place allemande sur la scène internationale.

Dès le lendemain de sa signature, le traité de Versailles crée des émules, que ce soit en France comme en Allemagne. Il a beaucoup été écrit sur ce traité de l'immédiat après-guerre, que ce soit sur ses conséquences comme ses interprétations. L'historiographie consacrée à ces vingt-deux années d'entre-deux-guerres a d'ailleurs fait du traité, voir même, des traités, l'un des points centraux portait à conséquence. Le « Schandevertrag » [traité de la honte] fut, très rapidement, le centre des préoccupations allemandes, occupant « parfois jusqu'à l'obsession les esprits »⁶⁰ tout au long de cette longue période entre 1919 et 1933. Du côté français, des voix discordantes au sentiment triomphaliste populaire, se font également entendre dont la plus célèbre, sans doute, est celle de Jacques Bainville qui, dans les colonnes du journal maurassien *L'Action française* contestant ce traité, fait dire à un Thiers sortit du passé le jugement prophétique de ce 28 juin 1919 : « Et l'expérience du sang versé et de la douleur ne vous a pas instruit »⁶¹. Le Traité de Versailles est, de fait, en France, un sujet qui rejoint la longue liste de

⁵⁹ *Le Gaulois* (29.06.1919), p.1

⁶⁰ Nicolas Beaupré, *Le traumatisme de la Grande Guerre. 1918-1933*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, coll. « Histoire franco-allemande », 2012, p. 53

⁶¹ *L'Action française* (29.06.1919), p. 1

ceux qui obnubilent l'opinion publique dans l'immédiat après-guerre, au sein d'un pays particulièrement touché par la guerre.

En Allemagne, c'est donc le « traité de la honte » qui laisse bientôt la place à ce que l'on appelle alors les « diktat de Versailles », c'est-à-dire, des décisions que le peuple allemand, peu préparé à une telle défaite et à, de leur point de vue, une si grande sévérité de la part des Alliés, ne peut véritablement accepter. Il ne s'agit toutefois pas ici de faire l'histoire du traité, maintes fois étudié, contesté et réinterprété depuis sa signature. Toutefois, la déclaration de Hermann Müller et de Johannes Bell, annonce déjà des lendemains peu enchanteurs pour une future politique entre les deux pays. Les représentants allemands font mention de deux points sensibles qui seront, entre autres, le nerf de la « guerre froide franco-allemande »⁶² jusqu'aux Accords de Locarno : la reconsidération de certains articles, dont principalement le 231ème qui rend l'Allemagne seule responsable de la guerre. Ainsi que l'entrée de l'Allemagne à la Société des Nations nouvellement créée, qui sera officielle en 1926 sur l'impulsion de la nouvelle dynamique franco-allemande. La culpabilité allemande sera le symbole d'une mésentente entre les deux pays, poussant à des actions, des deux côtés, dont les conséquences, joueront en leur défaveur. La période qui précède les décisions prises à Locarno ainsi que la portée symbolique d'accords signés entre la France et l'Allemagne, c'est-à-dire, de 1919 à 1924, marquent une continuité dans la guerre.

Des deux côtés du Rhin, les pertes sont énormes. Dans le Reich allemand, sur une population de 64,9 millions d'habitants, plus de 2 millions de soldats ont perdu la vie et près de 500 000 civils. En France, on dénombre 1 397 800 soldats décédés ainsi que 300 000 civils et ce, sur une population chiffrée à 39,6 millions d'habitants⁶³. La guerre franco-prussienne, moins de cinquante ans auparavant, a déjà laissé de lourdes traces dans les mémoires. Toutefois, les quelques 300 000 morts français et allemands de 1871 sont incomparables aux millions de disparus de cette guerre moderne. Le nombre de morts, la défaite et l'humiliation allemande s'inscrivent d'autant plus dans un contexte politique volcanique. En effet, que ce soit pour la France ou pour l'Allemagne, la fin de la guerre marque le début d'une période politique et sociale particulièrement agitée, si ce n'est chaotique en ce qui concerne l'Allemagne. La défaite de novembre 1918 a en effet sonné le glas du Reich des Hohenzollern et la domination

⁶² Jacques Bariéty, Raymond Poidevin, *Les relations franco-allemandes : 1815-1975*, Paris, Armand Colin, 1977 [2^e ed. 1979], p. 240

⁶³ Les chiffres cités sont issus du Centre Européen Robert Schumann.

prussienne sur une Allemagne unifiée par Bismarck. Cette agitation politique allemande post-1918 habitera les consciences du pays et des pays impliqués durant l'entre-deux-guerres.

L'armistice du 11 novembre puis la signature du traité de Versailles causent, en effet, en Allemagne essentiellement amertume et affliction. Une société allemande d'autant plus choquée à la signature de l'armistice signée à Compiègne, qu'elle n'y a pas, en soit, été préparée. Alors qu'en France, les cloches sonnent à onze heures le 11 novembre, la fin d'un conflit long de quatre ans et qu'à Paris « *les rues sont envahies par une foule en liesse qui porte en triomphe les soldats français ou alliés qui passent* »⁶⁴, l'humeur allemande est tout autre. Les quatorze points wilsoniens édictés par le Président américain avant la signature du traité ont donné l'illusion à la population allemande que leur pays aurait droit de profiter, lui aussi, du « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ». Le traité, une fois signé, fut peut-être d'autant plus humiliant, une fois l'amère désillusion actée. Cette « guerre froide franco-allemande » s'établit profondément dans les esprits des deux côtés du Rhin, que ce soit la haine de la France que l'on jugeait responsable de la sévérité du traité ou bien la haine du « Boche ». En effet, le gouvernement français est considéré comme l'auteur tout puissant d'un armistice et d'un traité particulièrement sévères envers l'Allemagne. Les voisins du Rhin sont alors dépeints dans la vindicte populaire et officielle comme l'ennemi redoutable qui cherche à venger l'humiliation de 1870 en punissant les anciens vainqueurs d'une guerre vieille de quarante ans :

*« (...) en déposant les armes pour une promesse d'armistice équilibré trahie par les Alliés, [les Allemands] peuvent se sentir dupes. D'autre part, l'enchaînement rapide des évènements favorise le soupçon d'une trahison intérieure (le coup de poignard) : alors même que l'armistice a été voulu par l'état-major et qu'il est la conséquence de ses erreurs stratégiques, la révolution et les civils sont accusés d'avoir provoqué la défaite »*⁶⁵.

Celle qui entrera dans l'Histoire allemande sous le nom de la « Dolchstoßlegende » (la légende du coup de poignard) appuiera la conviction que l'armée allemande aurait pu être victorieuse si elle s'était battue plus longtemps, tel que l'avait souhaité Luddendorf. Cette défaite injuste, au contraire, s'expliquerait par la revanche de « l'ennemi éternel » (Erbfeind) français de la guerre franco-prussienne ainsi que par le revirement civil allemand par la révolution spartakiste et les révoltes populaires durant la guerre, notamment induite par la faim.

⁶⁴ Jean-Michel Guieu, *Gagner la paix. 1914-1919*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Histoire de la France contemporaine » 2015, p. 166

⁶⁵ Mareike Könige, Elise Julien, *Rivalités et interdépendances 1870-1918*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2018, p. 226-227

Si l'Allemagne n'a pas capitulé, si, dans ce cas, l'Allemagne n'a pas vraiment perdu la guerre, c'est ainsi donc la France qui, par haine et par un esprit de revanche, a imposé à Berlin un humiliant diktat. Cette défaite est ainsi la conséquence d'un concours de circonstance malheureux. Une conséquence qui aboutira sur le diktat de Versailles. Grâce à cette théorie du déni, laquelle perdura en Allemagne tout au long des décennies suivantes, la stratégie et la puissance allemande sont sauvées, ainsi que son honneur. L'humiliation du Traité de Versailles n'en est alors que plus grande. Ainsi, l'article 231 du traité, celui où il est question de la responsabilité totale de « *l'Allemagne et [de] ses Alliés [...] pour les avoir causés, de toutes les pertes et de tous les dommages* » ; puis l'article 235 qui évalue les coûts totaux des réparations à payer, par l'Allemagne « *pendant les années 1919 et 1920 et les quatre premiers mois de 1921 [...] l'équivalent de 20 milliards marks-or* » sont pour le gouvernement allemand et sa population une injustice qui pousse à des comportements de rébellion.

L'agitation politique allemande post-1918 habitera alors les consciences du pays et celles des pays impliqués durant l'entre-deux-guerres et ce, jusqu'à l'avènement d'Adolf Hitler en 1933 et l'instauration du régime nazi. Le départ forcé en exil de Guillaume II aux Pays-Bas ainsi que de la déclaration de deux républiques un même 9 novembre 1918, l'une déclarée par Philipp Scheidemann à la fenêtre du Reichstag devant une foule déchainée et l'autre, quelques heures plus tard, annoncée par Karl Liebknecht, cette fois-ci « socialiste » à quelques kilomètres seulement des représentants de ce que deviendra la République de Weimar. L'accouchement de ce nouveau système politique se fait dans la douleur et dans le sang, la révolution spartakiste qui agitera à Berlin est écrasée dans la violence et la mort de ses principaux leaders. La République de Weimar, officielle depuis juillet 1919, se doit de remettre sur la scène internationale un pays morcelé, vaincu, amer et affamé. Le mouvement spartakiste étouffé en 1919 par la mort de Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht qui laissés planer, dans les rues de la capitale, une ambiance de guerre civile, s'est juxtaposé à la folie guerrière des « Freikorps » (corps francs). Anciens combattants de 1914-1918 démobilisés et désabusés par la situation politique et la défaite, ces corps armés continuent la guerre, notamment dans les pays Baltes avec pour objectif de réinstaurer le royaume des chevaliers teutoniques sur les terres de Lettonie. Le pouvoir, assuré par la République de Weimar en juillet 1919, vacilla sous différents coups d'état ou putsch d'extrême droite ainsi que des attentats et assassinats (notamment ceux de spartakistes comme, déjà cité, Rosa Luxemburg en janvier 1919 ou celui de Walther Rathenau en 1922 par les membres d'une organisation d'extrême-droite).

En France, le leitmotiv « L'Allemagne paiera » devient celui d'une population dévastée par la guerre et qui considère, dans son ensemble, son voisin allemand comme responsable d'une trop longue guerre. Toutefois, les penseurs de la paix, déjà à l'œuvre bien avant 1914, influencent une partie de la société, ouvrant une troisième voix à la haine fratricide installée. Concrètement, l'Allemagne perd une grande partie de son territoire et de sa population et, surtout, est considérée comme responsable d'une guerre qui a fait près de 10 millions de morts, civils comme militaires, dans le monde entier. « *Mais nous croyons que l'Entente, dans son propre intérêt, considèrera comme nécessaire d'apporter à quelques articles des modifications* »⁶⁶. C'est avant tout l'article 231 qui se doit d'être modifié pour la nouvelle République de Weimar. Jusqu'à l'avènement de Hitler, cette responsabilité allemande sera conspuée outre-Rhin et subira des tentatives de réécritures de différentes manières. Jusqu'aux pourparlers du traité de Locarno, le rapprochement officiel franco-allemand semble hors d'atteinte malgré le travail d'acteurs de l'ombre, lesquels, pour des raisons différentes, se font médiateurs d'une paix entre les deux pays ennemis. Pour les pacifistes, une organisation commune se devait de sceller le début d'une paix solide en Europe, d'abord, source du premier conflit mondial et, plus largement, internationale.

Par peur d'une nouvelle guerre, la France durcit ses ouvertures à l'Ouest et s'assure, notamment avec la Belgique et les pays de cette ceinture protectrice avec l'Allemagne, d'accords suivis de traité. La solution, si le danger vient de l'Est – c'est-à-dire de Berlin et de la toute nouvelle Union soviétique – est bien alors de confirmer la solidité de ses appuis à l'Ouest. La carte du monde se redessine sous diverses inquiétudes, officialisées, en ce qui concerne la France, par la signature du deuxième traité de Rapallo (16 avril 1922) entre les deux dangers d'alors, Moscou et Berlin.

Les tensions franco-allemandes augmentent autour de l'occupation françaises, belges et britanniques des régions allemandes de la Sarre et de la Ruhr. Les objectifs français sont avant tout financiers. Occuper les régions minières et industrielles du pays représentait le gage des réparations allemandes qui, impayées, ajoutaient à la rancœur française. En plus d'obliger l'Allemagne à payer, cette occupation du territoire permettait également, sur le plan politique et international, de rappeler à Berlin, suite au traité de Rapallo, qu'il fallait maintenant compter avec une France victorieuse et une Allemagne déçue.

⁶⁶ *Le Gaulois* (29.06.1919), p.1

Rapallo et l'occupation française en Allemagne ouvre une période, dès 1921 plus tendue encore entre les deux États voisins. En mai 1921, un ultimatum poussant Berlin à accepter de nouvelles modalités de paiement des réparations est envoyé par la France, donnant comme condition en cas de refus, l'occupation de la Ruhr. Pour Paris, c'est la poursuite d'une politique sévère dont les défenseurs ont eu leurs revendications justifiées par le traité de Rapallo signé un an plus tard. Un accord entre Loucheur et Rathenau en octobre 1921 à Wiesbaden stipulant, à condition de garanties économiques pour la France, l'abandon du projet d'occupation, aurait pu faire croire à un début de désescalade que le traité de Rapallo en 1922, ainsi que la décision du gouvernement Wirth⁶⁷ de laisser trainer le paiement des réparations, convainc la France du danger pour sa sécurité. De nouveau, la guerre économique et stratégique à l'Allemagne prend le pas à l'Assemblée et sur la scène politique française :

« Le gouvernement français, estimant que le traité germano-russe de Rapallo porte atteinte aux droits que le traité de Versailles confère aux puissances alliées et désireux d'appeler spécialement l'attention de ces puissances sur la violation du traité de paix, a donné mercredi à ses représentants dans les capitales de pays alliés (Belgique, Grande-Bretagne, Italie et Japon) et des pays de la Petite-Entente (Pologne, Roumanie, Tchécoslavie, Yougoslavie) des instructions leurs prescrivant de protester contre la conclusion du traité de Rapallo et d'en poursuivre l'annulation d'accord avec les États intéressés »⁶⁸.

La réaction française face à ce que beaucoup considèrent alors comme une trahison allemande ne se fait pas attendre. Elle résultera, notamment, à la décision radicale d'occupation de la Ruhr. Plus encore qu'une réponse à l'Allemagne qu'elle estime trop dangereuse, ainsi qu'une manière forte de récupérer en matières premières ce qu'elle considère comme lui étant dû, la France cherche à reprendre la main sur la scène européenne, face à un danger bolchévique d'un côté et allemand de l'autre, qu'elle estime particulièrement périlleux.

L'occupation française de cette région allemande particulièrement féconde en matières premières semble alors mettre définitivement fin à une quelconque possibilité de réconciliation franco-allemande. *« Nous sommes aussi consternés que vous de la tournure des événements politiques »⁶⁹* écrit Aline Mayrisch à son ami André Gide en janvier 1922. En Allemagne, la

⁶⁷ Qu'on retrouvera, comme nombre d'anciens hommes politiques de la République de Weimar, comme réfugiés allemands dans le salon d'Antonina Vallentin à Paris au cours des années 1930, Villa des Ternes.

⁶⁸ *L'Excelsior* (21.04.1922), p. 2

⁶⁹ Lettre d'Aline Mayrisch à André Gide (15.01.1922), dans, André Gide / Aline Mayrisch, *Correspondance 1903-1946*, éd. Pierre Masson, Cornel Meder, Paris, Gallimard, 2003, p. 254

situation pousse à plusieurs réactions qui vont, de la fermeté de Gustav Stresemann trop sévère face à la France, à l'appel à une résistance passive, en passant par la proposition de Konrad Adenauer qui propose la création d'un État rhénan ainsi que, pourquoi pas, en conséquence plus ou moins directe, au Putsch de la Brasserie d'un certain Adolf Hitler. À quelques années seulement de Locarno et de son volte-face politique, la situation pourtant semble inextricable et définitivement contre-productive pour un avenir de paix franco-allemande possible.

La crise du franc de 1924 oblige la France à dépendre des banques étrangères et, plus généralement, de la finance internationale. Il n'est plus possible, alors, pour Raymond Poincaré et son gouvernement, de décider seuls, notamment de leur politique stricte envers l'Allemagne. Parce que, justement, le monde de la finance, notamment américaine et britannique, appuis pour la reprise des affaires avec la République de Weimar. La politique intérieure française évolue également avec la fin de la suprématie de la droite et, de plus en plus, l'importance du Cartel des Gauches aux élections électorales de 1924. Ces changements, qu'ils concernent la politique intérieure ou extérieure française, ont des répercussions sur les rapports officiels franco-allemands. Le Bloc national, qui touche alors à sa fin de règne, voit sa rhétorique concernant l'Allemagne évoluer, voir radicalement changer. Vient alors l'époque de l'éloignement de l'intransigeance française envers l'Allemagne vers un pacifisme de bon aloi. Cette avancée des esprits, en France, est également largement soutenue et appuyé par la République de Stresemann qui, quelques mois avant les élections législatives de 1924, en février de la même année, développe dans un discours au Reichstag que si le rapprochement franco-allemand reste lettre morte, la faute est à imputée à la France :

« Il semble que, du côté français, on affecte à l'endroit de l'Allemagne une grande nervosité [...] on pourrait se souvenir aussi en France, que si tous les politiciens qui ont essayé d'arriver à une entente avec la France eut échoué, la faute en revient à la politique française »⁷⁰.

Gustav Stresemann, futur Prix Nobel de la Paix aux côtés d'Aristide Briand en 1926, joue le jeu de l'innocence tout en cherchant à faire oublier le traité de Rapallo qui inquiète tant les Français. Le principe des concessions allemandes joue sous la couverture du rapprochement pour mieux appuyer ses revendications dont, notamment, la fin de l'occupation des régions allemandes, l'entrée à la SDN et la reconsidération du traité de Versailles. Cette stratégie

⁷⁰ *L'Excelsior* (29.02.1924), p. 5

politique, regrettée à sa mort par Gustav Stresemann lui-même, paiera. Notamment parce qu'elle s'inscrit dans une politique plus générale de pacification des relations, notamment dans le cadre de la Société des Nations. Alors que des voix de l'extrême-droite s'élèvent en Allemagne – le putsch de la Brasserie d'Adolf Hitler a lieu en 1924 – la politique de « *normalisation* » des relations franco-allemandes »⁷¹ permet également à la République de Weimar d'assurer sur le front de politique interne une stabilité nécessaire. C'est par la fermeté de Stresemann, tel que le confirme Nicolas Beaupré, que les « tentatives centrifuges »⁷² des extrêmes allemandes ne parviennent pas à imposer leurs vues sur la scène politique de la République de Weimar.

Cette souplesse extérieure concernant son rapport avec l'Allemagne, est notamment soutenue en France par le Cartel des Gauches qui remporte les élections législatives de 1924. Naturellement plus ouverte à un échange avec le voisin allemand, la nouvelle donne politique française s'inscrit également dans une pensée plus générale de l'opinion publique française qui est sans illusion sur les réparations allemandes et sur les conflits engendrés par l'occupation de la Ruhr. Enfin, le Plan Dawes, instauré à partir d'avril, a pour objectif de rapprocher les anciennes forces de l'Entente (France, Angleterre et États-Unis) avec l'Allemagne, notamment sur le plan économique et financier. Associé aux Accords de Londres signés dans la foulée, le Plan Dawes marque le début d'une détente politique entre les deux pays ennemis qui mènera directement aux Accords de Locarno en octobre 1925.

⁷¹ Nicolas Beaupré, *Le traumatisme de la Grande Guerre. 1918-1933*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2012, p. 71

⁷² Nicolas Beaupré, *Le traumatisme de la Grande Guerre. 1918-1933*, *op. cit.*, p. 70

B. Une reprise officieuse au service de la paix ?

Les salons berlinois, dont il est question dans ce travail de recherche, s'inscrivent avant tout dans la période post-locarnienne, c'est-à-dire, comme suite consécutive des accords signés en octobre 1925 et qui, par un volte-face politique, transformèrent une situation tendue entre la France et l'Allemagne en une « mode » du rapprochement. Que ce soit Antonina Vallentin, Helene von Nostitz ou encore Jenny de Margerie, toutes ont vu leurs salons et leur influence de médiatrice se concrétiser immédiatement après 1925, tel que le décrit Roland de Margerie dans ses Mémoires :

« Aux environs de 1925, grâce à la politique menée par Briand et Stresemann, que concrétisèrent les accords de Locarno, un vif courant d'opinion s'était dessiné outre-Rhin en faveur d'une meilleure connaissance du voisin français [...] Ma femme et moi, de notre côté, rabattions les écrivains et les propriétaires de galeries de tableaux vers les salons du Pariserplatz »⁷³.

Cet esprit de Locarno qui s'insinua dans les esprits suite à l'étape que représentait ce premier pas d'une possibilité d'entente avec le voisin tant détesté, marque la victoire d'acteurs de la médiation qui cherchèrent à combattre la guerre par la paix et par le rapprochement. Que ce soit suite à des considérations politiques d'intérêts nationaux, telles que les choix de Stresemann ou de Briand, cette paix entre l'Allemagne et la France était, bien avant 1925, l'objectif recherché par des mouvements ou groupes, idéologiques, sociaux ou politiques qui, dès le lendemain du traité de Versailles, tentèrent de briser la glace entre les deux pays.

C'est à travers le prisme de groupes sociaux définis que l'historiographie a principalement traité la question du rapprochement franco-allemand de cette période. Que ce soit les relations entre les pacifistes des deux pays, des mouvements créés pour la paix à l'instar de celui de Marc Sangnier ou l'engagement des anciens combattants contre la guerre par le rapprochement, le sujet traité a été cloisonné par groupes, mouvements ou ligues. Les salons berlinois ne verront le jour qu'à partir du milieu des années 1920, dans le sillage du « Locarno intellectuel » et conséquence, à première vue directe, des accords signés en octobre 1925. Toutefois, leurs membres comme leurs hôtes, furent influencés par la politique de

⁷³ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur, préparé par Laure de Margerie-Meslay, 2013, t. II., p. 108.

rapprochement et les initiatives diverses, d'abord officieuses puis officielles, éclosent dès la reprise possible des contacts entre les deux après le Traité de Versailles du 28 juin 1919.

Les principaux visiteurs de ces salons berlinois des années 1925-1932, furent, dans leur grande majorité, des artistes ou de ceux que l'on conditionnait comme « intellectuels »⁷⁴. Fascinés par Berlin, la ville de l'ennemie sur laquelle les soldats de la Grande Guerre fantasmaient aux cris de « *À Berlin !* », les penseurs et écrivains français ont rapidement répondu à l'appel de la détente franco-allemande à partir de 1925. Fréquentant les salons et les autres lieux de sociabilité de la capitale weimarienne, la plupart répondait toutefois à un engagement préalable s'étant déjà intensifié aux lendemains de la guerre. Le chroniqueur des salons berlinois de ces années d'entre-deux-guerres est, par exemple, Pierre Bertaux, le fils de Félix Bertaux, germaniste habitué des Décades de Pontigny de Paul Desjardins créées dès 1923 et où les intellectuels français et allemands se retrouvaient en terrain neutre bien avant l'ère de ce qui devint ensuite le « Locarno intellectuel ». C'est-à-dire, dans le sillage de la Société des Nations et de la reprise diplomatique en Europe au lendemain d'une guerre mondiale, la prise en compte d'une élite intellectuelle sur l'horizon politique.

Engagés dans des mouvements pacifistes, anciens combattants ou curieux de l'autre et visiteurs, assidu ou non, des Décades de Pontigny, les hôtes des salons berlinois d'Antonina Vallentin, de Helene von Nostitz ou de Jenny de Margerie, ont, dans la majeure partie des cas, le même passé d'engagement pré-locarnien. Avant la politique officielle franco-allemande de 1925, une certaine reprise officieuse s'est structurée à travers divers mouvements et autres initiatives. Il ne s'agit pas, bien sûr, de retracer ici les entrelacs compliqués des différentes associations qui se sont multipliées après 1919 entre les deux pays anciennement ennemis dans un contexte finalement peu amène à ce genre d'initiatives. Toutefois, les salons, s'inscrivant dans la tradition des lieux de sociabilité et de conversations institués au cours des siècles précédents ont également leur préhistoire idéologique et contextuelle qu'il nous semble important de retracer ici.

⁷⁴ Il est intéressant, enfin, de noter que Paul Desjardins lui-même, ainsi que ses hôtes, conceptualisaient les « intellectuels » à l'image du « philosophe-roi » de l'Antiquité, c'est-à-dire, celui qui pense et qui conseille les têtes décisionnelles d'un État, gouvernement, unions étatiques, etc.

L'Abbaye de Pontigny

«...Tout contribuait, pour le jeune Trissotin métaphysique que j'étais, à faire de Pontigny un village magique, un lieu exceptionnel où la conspiration des circonstances et de la géographie rassemblait chaque été auprès d'un cloître cistercien les esprits les plus raffinés, les femmes les plus cultivées et les plus fameux écrivains de l'Europe »⁷⁵

Ces rencontres de dix jours, organisées par Paul Desjardins, sont indépendantes des événements historiques, contrairement aux initiatives post-1919 qui s'inscrivent dans un processus assumé de construction de la paix et d'une certaine idée de l'Europe. Au contraire, le professeur et journaliste Paul Desjardins, suite à son rachat de l'Abbaye de Pontigny dans le contexte de la politique de séparation de l'Église et de l'État, mit en place des rencontres essentiellement dédiées à des débats partagés par des représentants de professions et domaines de recherches dit « intellectuels ». Les domaines concernés sont avant tout ceux du monde de la philosophie, de l'histoire des religions ou de l'histoire plus générale ainsi que la littérature. Ces décades s'articulaient autour de sujets définis auxquels des intervenants et les invités pouvaient participer.

Le choix des Décades de Pontigny comme rencontre officieuse de la période pré-locarnienne s'explique dans cette thèse de doctorat par la similarité de fond et de forme de ces rencontres bourguignonnes avec les salons berlinois post-1925. Alors que l'époque est aux conférences internationales, les Décades de Paul Desjardins s'inscrivent dans une initiative de regroupement intime autour de débats et de mise en relations européennes. Découpée en deux périodes distinctes dont la séparation est essentiellement due au déclenchement de la Première Guerre mondiale, c'est celle d'après 1919, c'est-à-dire lors de sa reprise en 1922, qui nous intéresse ici de par son évolution et sa dimension européenne. À l'instar aux rencontres, par exemple, de Marc Sangnier⁷⁶ ou, bien contrairement et radicalement différentes, à celles du Cercle de Sohlberg⁷⁷, les Décades de Pontigny ne se veulent pas, de prime abord,

⁷⁵ Vladimir Jankélévitch, *Une vie en toutes lettres. Correspondance*, Paris, Liana Lévy, 1995, cité dans *1910-1920 Centenaire des Décades de Pontigny*, Abbaye de Pontigny

⁷⁶ Nous renvoyons plus généralement à : Olivier Prat, *Marc Sangnier et la paix : Bierville et les congrès démocratiques (1921-1932)*, Paris, Université Paris IV Sorbonne, 2003 t. II. ; Olivier Prat, *Marc Sangnier et la paix à la Chambre bleu horizon, 1919-1924*, dans Claude Carlier et Georges-Henri Soutou (dir.), *1918-1925 : Comment faire la paix ?*, Paris, Economica, 2001.

⁷⁷ Nous renvoyons, là encore, à la lecture d'œuvres-phares plus générales sur ce sujet, Barbara Lambauer, *Otto Abetz et les Français ou l'envers de la Collaboration*, Paris, Fayard, 2001, 895 p. ; Rita Thalmann, *Du Cercle de Sohlberg au Comité France-Allemagne : une évolution ambiguë de la*

essentiellement franco-allemandes. Au contraire du salon d'Antonina Vallentin, le rôle de médiateur franco-allemand que l'on a pu leur attribuer, les rencontres dans l'abbaye de l'Yonne, poursuivent d'abord un autre but que le rapprochement entre la France et l'Allemagne. C'est cette médiation non-intentionnelle qui, de par sa dimension européenne et grâce aux contacts entre le Français André Gide et l'Allemand Ernst Robert Curtius, a œuvré, dans un sens, à un rapprochement des intellectuels des deux pays. La deuxième similarité entre les Décades de Pontigny et les salons berlinois, s'inscrit également dans la volonté d'inclure intellectuels, grands penseurs et artistes dans un champ d'influence parallèle à celui du politique, dans une médiation sinon volontaire, du moins espérée.

Certains salons berlinois, tels que celui d'Antonina Vallentin, n'a pas eu, de prime abord, une vocation médiatrice entre les différents acteurs franco-allemands. Toutefois, plus que la médiation, c'est également le réseau qui, à l'instar du système de sociabilité mondaine qu'étaient les salons, permet de croiser une nouvelle similarité avec les Décades de Pontigny. C'est par ce réseau, en effet, que l'Allemagne s'invite à la première rencontre organisée par Paul Desjardins depuis la Première Guerre mondiale, en 1922 et ce, dans le contexte tendu de l'après-Versailles.

Créé en 1906, les Décades de Pontigny, se veulent annuelles et pleines d'esprit. Alors que la mode est aux conférences internationales, que ce soit pour la paix ou bien, plus officiellement, entre chef d'États, Paul Desjardins inscrit ses rencontres dans une tradition renouvelée des salons des Lumières et de la Belle Époque où la conversation et les débats tiennent alors le premier rôle. Plus qu'un salon, toutefois, les Décades se veulent une halte, un « *asile pour des amis travailleurs intellectuels* » tel que l'écrit Paul Desjardins à sa création⁷⁸. Congrès scientifiques, certes, mais également une *communauté* qui rappelle celle du château de Colpach où reçoivent Aline et Emile Mayrisch, industriels luxembourgeois, futurs créateurs en 1926 du Centre de Documentation et d'Information. Lieu de travail, de discussion, de débats, de connaissance de l'autre, les rencontres de Pontigny, à l'instar de celles de Colpach et des salons berlinois des années 1925-1933, se veulent également des lieux de réseaux entre intellectuels de différents pays européens. Une SDN officieuse avant l'heure où l'on discute

collaboration franco-allemande, dans Hans-Manfred Bock, Reinhard Meyer-Kalkus, Michel Trebtisch dir.), *Entre Locarno et Vichy. Les relations culturelles franco-allemandes dans les années 1930*, Paris, CNRS Editions, 1993, pp. 67-87 ; Barbara Unteutsch, *Vom Solhbergkreis zur Gruppe Collaboration : ein Beitrag zur Geschichte der deutsch-französische Monatshefte (1931-1944)*, Münster, Kleinheinrich Verlag, 1990, 427 p.

⁷⁸ Lettre à Alfred Loisy (16.08.1906), citée dans François Chaubet, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, p. 60

des arts, de sujets divers et où la figure de l'intellectuel, finalement, prend la place de conseiller des puissants. Sans afficher une véritable idéologie, un objectif partagé véritable, ces lieux de rencontres se veulent intimes et grandioses à la fois, proche des salons et des conférences scientifiques.

À Pontigny, en 1922, année de la reprise des Décades depuis la fin de la Grande Guerre, les représentants Allemands sont invités de manière imprévue. « *Mais la grande affaire de la décade fut l'invitation de Ernst-Robert Curtius. Gide et l'auteur des Pionniers littéraires de la France nouvelle s'étaient rencontrés pour la première fois chez Mme Mayrisch à Colpach (Luxembourg) en juin 1921 ; l'accord s'était établi immédiatement tant sur le plan humain qu'idéologique, avec le refus de la position internationaliste de Clarté* »⁷⁹. Il est intéressant de noter la construction du réseau qui, dans ce cas précis, invite à la construction d'un autre réseau, lui aussi franco-allemand. André Gide, fidèle ami⁸⁰ de Aline Mayrisch, par la mise en contact dont il a lui-même était le bénéficiaire via son amie mécène, offre aux Décades de Pontigny son virage européen déjà amorcé.

Cette décision de recevoir des hôtes allemands est, en 1922, sinon révolutionnaire, du moins particulièrement aventureuse. Même si Paul Desjardins n'est pas le premier à vouloir renouer un dialogue avec l'Allemagne trois années après la signature du traité de Versailles, recevoir Ernst-Robert Curtius ainsi que quelques autres célébrités allemandes (dont Rainer Maria Rilke) quelques années avant la conception même de Locarno, le place tout de même dans les pionniers du genre. L'époque est encore aux tensions dues à la question de la culpabilité allemande et cette Décade de l'année 1922 apportera son lot de difficultés inhérentes aux différents débats autour de l'attachement sentimental et intellectuel au pays, malgré la guerre. André Gide, pourtant, dans sa lettre à Ernst-Robert Curtius, se veut lui-même prudent, arguant que la « *participation effective des éléments germains* »⁸¹ ne devaient pas, théoriquement, avoir lieu avant l'année suivante.

Cette conférence intime qu'étaient les Décades de Pontigny, salon estival aux allures de rencontres internationales, se transforme à partir de 1922, de par l'invitation même d'intellectuels allemands, en un lieu privilégié où français comme allemands se rencontraient

⁷⁹ François Chaubet, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, p. 112.

⁸⁰ André Gide / Aline Mayrisch, *Correspondance 1903-1946*, éd. Pierre Masson, Cornel Meder, Paris, Gallimard, 2003, 384 p.

⁸¹ Lettre de André Gide à Ernst-Robert Curtius, citée dans François Chaubet, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, p. 112

sous le signe de la bonne entente. Une ambiance qui se veut apaisée mais qui, par les rancunes tenaces de la Grande Guerre si proche dans les esprits, offre quelques échanges vifs sur la culpabilité allemande. Ernst-Robert Curtius avait répondu favorablement à l'invitation d'André Gide à la condition *sine qua non* d'une rencontre d'égal à égal. Autrement dit, les hôtes allemands ne devaient pas être observés comme des éléments perturbateurs d'une cohésion sinon internationale, du moins européenne. Paul Desjardins, pacifiste, se voulait attentifs aux concessions inévitables des deux partis. Dans une lettre de janvier 1925 rapportée par François Chaubet, il exposait sa théorie quant à la reprise des relations avec les ennemis d'hier après le conflit extraordinairement meurtrier de quatre années. Desjardins voyait le rapprochement non pas comme une fin en soit, ni même un objectif concret, mais plus comme un espoir de reprendre les relations avec des Allemands « *baignés dans le même fleuve de l'humanisme européen* »⁸². Toutefois, la condition posée par Curtius, de ne pas mentionner, finalement, la Grande Guerre ou, du moins, une quelconque culpabilité allemande va chambouler le programme d'août 1922 et contraindre Paul Desjardins à modifier certaines conférences. D'après Gide dans une lettre à Aline Mayrisch, le créateur des Décades de Pontigny, malgré sa bonne volonté, se veut récalcitrant : « *J'ai revu Desjardins la veille de mon départ ; j'espère qu'il fera le nécessaire pour permettre à Curtius et à Rilke de venir. (Je parle de la modification du programme). Il m'a dit qu'il s'en occupait* »⁸³. Dans une lettre datée du lendemain à Schlumberger⁸⁴, Gide dit même avoir dû « secouer » Paul Desjardins. La Décade de Pontigny d'août 1922 est avancée de quelques jours, empêchant la venue de Rainer Maria Rilke mais pas celle de Curtius qui y assistera. Ce sont les questions concernant la place de l'Allemagne dans cette nouvelle Europe chamboulée par la Grande Guerre et ses conséquences, que Desjardins supprimera du programme pour accueillir Curtius selon ses conditions. Le rapprochement, voir, cela correspond mieux ici, la réconciliation franco-allemande au sein des Décades dès 1922, se fait délicate et ardue. Mais elle portera ses fruits, notamment par la création d'un réseau qui réaffirme les liens entre Colpach et les Pontigny, grâce à l'amitié qui se développera entre Aline Mayrisch, future hôte des Décades, et Curtius, habitué de Colpach. Cette *communauté* franco-allemande qui se met en place, trois ans avant Locarno et la reprise officielle des relations, crée

⁸² François Chaubet, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, *op. cit.*, p. 113

⁸³ Lettre d'André Gide et à Aline Mayrisch (3.07.1922), dans André Gide / Aline Mayrisch, *Correspondance 1903-1946*, éd. par Pierre Masson et Cornel Meder, Paris, Gallimard, 2003, p. 263

⁸⁴ André Gide / Jean Schlumberger : *Correspondance 1901-1950*, éd. Pascal Mercier, Peter Fawcett, Paris, Gallimard, 1993, p. 752

un « avant » nécessaire au futur « esprit de Locarno » et à la politique de détente politique, culturelle et intellectuelle de 1925 à 1933.

Suite à 1922, les Allemands sont reçus à Pontigny sous la houlette bienveillante de la pensée renouvelée du roi-philosophe et de « l'intellectuel » dans la compréhension générale du mot. Le rôle du « penseur » est, à Pontigny, le centre des débats et des rencontres. « *Les intellectuels se sentaient encore un rôle à jouer en ce temps-là, et se faisaient un devoir de penser l'avenir du monde* »⁸⁵ écrit très justement Pierre Masson dans la préface de la Correspondance entre André Gide et Aline Mayrisch. L'intellectuel, finalement, se veut conseiller voir même, médiateur. Cette médiation, intentionnelle cette fois, dans la construction de la paix s'inscrit dans le rôle de bouleversement de la société qu'a joué la Grande Guerre. Le philosophe, l'écrivain, l'universitaire, n'appartiennent plus à un monde cloisonné où la course du monde marche sans eux. C'est, de fait, grâce aux lieux de rencontres que furent les Décades de Pontigny, les rencontres du château de Colpach ou, plus tard, les salons berlinois qui sont la droite lignée de ces communautés déjà créées avant 1925, que le monde des lettres et de la pensée pure, côtoient dans un but assumé de paix et de médiation, le monde de la politique et de l'industrie.

Les Décades de Pontigny se veulent pacifistes avant d'être franco-allemande. Il serait d'ailleurs hasardeux de restreindre ces journées d'août entre 1922 et 1939, comme l'illustration seule d'une politique de réconciliation franco-allemande. Médiateurs pour la paix mais non-intentionnellement, finalement, médiateurs pour la France et l'Allemagne au lendemain du Traité de Versailles, les visiteurs des deux pays anciennement ennemis qui se rencontrent à Pontigny s'inscrivent dans l'idée plus générale d'un rapprochement possible et, surtout, de la construction d'un réseau par les figures d'intellectuels.

Il est particulièrement intéressant de noter, de plus, les liens créés entre les différentes rencontres qui ont alors lieu en Europe à cette époque. Il nous a alors semblé, dans le déroulement de notre pensée, de mentionner, à la suite de Pontigny, les discussions de Colpach et le rôle joué, également plus tard, par le couple luxembourgeois Mayrisch. Présents via leur « Comité » à Berlin dans les salons dont il est question dans cette thèse de doctorat, les Mayrisch se veulent vecteurs de paix et de construction européenne par les intellectuels. C'est avant tout Aline Mayrisch qui, plus encore qu'un salon, a mis en place cette communauté de pensée dans sa propriété du Luxembourg. L'hôtesse, aussi bien que le but recherché et assumé

⁸⁵ André Gide / Aline Mayrisch, *Correspondance 1903-1946*, éd. par Pierre Masson et Cornel Meder, Paris, Gallimard, 2003, p. 11

ainsi que la position géographique, font des rencontres de Colpach le prédécesseur logique des salons berlinois des années 1925-1933.

Un réseau franco-allemand luxembourgeois : Colpach

« *Je rêve à Colpach – oasis.* »⁸⁶

Dans l'introduction de l'ouvrage *Les féministes de la première vague*⁸⁷ qui fait suite à un colloque du même nom tenu à Sciences-Po en mai 2011, Christine Bard, analyse « l'histoire de l'histoire des féministes de la première vague » en considérant que la postérité est notamment fille de la poly-activité et passe par la littérature⁸⁸. Ainsi, c'est par leur silence mémoriel et littéraire que les « salonnières » Antonina Vallentin, Jenny de Margerie ou Helene von Nostitz, n'ont pas trouvé leur place, si ce n'est infime, dans l'historiographie de la paix, de la construction de la réconciliation franco-allemande voir même, du rôle des femmes dans cette même reconstruction de l'après-guerre. Si la poly-activité se veut maîtresse de la postérité, Aline Mayrisch, s'inscrit alors dans une première vague des salons franco-allemands à travers la mise en place de la communauté d'intellectuels qu'elle a voulu ériger suite à la Première Guerre mondiale. C'est ce « rôle d'intermédiaire »⁸⁹ qu'elle occupe et dont il est nécessaire de parler ici, qui fait d'elle une pionnière dans la construction de la genèse des salons berlinois de la décennie 1925-1935.

« [...] *La position sociale de son mari et la situation géographique du Luxembourg permirent à Aline Mayrisch de le tenir non seulement pour elle-même mais plus encore pour le bien de ses contemporains. De son domicile, elle aurait pu se contenter de faire un brillant salon littéraire [...] Sous l'impulsion de son mari, c'est un carrefour politique qu'elle s'efforça d'instaurer, et les écrivains, chez elles, côtoyaient des industriels aussi bien que des universitaires* »⁹⁰.

⁸⁶ André Gide à Aline Mayrisch (19.02.1922), dans André Gide / Aline Mayrisch, *Correspondance 1903-1946*, Paris, Gallimard, 2003, p. 255

⁸⁷ Christine Bard (dir.), *Les féministes de la première vague*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, 230 p.

⁸⁸ Christine Bard (dir.), *Les féministes de la première vague*, op. cit., p. 16-17.

⁸⁹ André Gide / Aline Mayrisch, *Correspondance 1903-1946*, éd. Pierre Masson et Cornel Meder, Paris, Gallimard, 2003, p. 10

⁹⁰ André Gide / Aline Mayrisch, *Correspondance 1903-1946*, op. cit., p. 10-11

Cette description fait d'Aline Mayrisch, née de Saint-Hubert, l'une des égéries de la paix franco-allemande et ce, avant 1914. Le couple Mayrisch a déjà fait l'objet d'études historiographiques centrales, notamment par Jacques Bariéty dont le travail précoce sur ce couple luxembourgeois reste aujourd'hui encore d'actualité : « [...] *les activités de M. Mayrisch et celles de Mme Mayrisch se rejoignent, l'un et l'autre se consacrant à travailler à combler le fossé entre la France et l'Allemagne, lui dans le domaine des industries de l'acier, elle dans le domaine des idées* »⁹¹. C'est ainsi un objectif de couple, tel que le décrit ici Jacques Bariéty, que poursuivirent Émile et Aline Mayrisch avant même les premiers balbutiements de la Première Guerre mondiale. L'objectif de renouer le dialogue entre des pays voisins, aux frontières proches et que l'Histoire avait jeté les uns contre les autres, ensemble ou séparés. L'origine géographique du couple Mayrisch elle-même est celle de la neutralité d'un territoire aux allures d'État-tampon entre deux pays très souvent, si ce n'est en guerre, du moins en conflits. Ce petit État qu'était le Luxembourg avait pour lui sa puissance productrice sidérurgique qui faisait la fortune d'Emile Mayrisch, maître des forges et homme d'affaires idéaliste. Avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale, en 1911, Emile Mayrisch est directeur général technique de l'ARBED (Aciéries Réunies de Burbach-Eich-Dudelange) dont l'initiative lui revient. Cette fusion de groupes producteurs d'aciers se veut vecteur de puissance et, aussi, de travail commun. Toutefois, comme le rappelle Jacques Bariéty, Emile Mayrisch est, « *en 1913, un grand sidérurgiste allemand et les ARBED, l'un des piliers de la puissance allemande* »⁹², le Luxembourg étant jusqu'à la fin de la Première Guerre, intégrée économiquement au Reich. Cette union économique et douanière fut rompue en 1919 et le Luxembourg se trouve alors démuné. C'est ensuite avec la France, que Mayrisch fait affaire puis la Belgique⁹³. C'est par ces tractations auprès de ses voisins et sa vision européenne, voir paneuropéenne, dans la lignée des théoriciens de l'époque tels que Richard Coudenhove-Kalergi, que l'industriel luxembourgeois se fait un nom sur la toute nouvelle scène européenne. Mais si lui est un homme d'affaires, c'est par son épouse que l'étendue de son influence atteint les intellectuels, écrivains et autres artistes belges, luxembourgeois, français et allemands qu'Aline Mayrisch a pris l'habitude de recevoir dans son château de Colpach.

⁹¹ Jacques Bariéty, « Sidérurgie, littérature, politique et journalisme : Une famille luxembourgeoise, les Mayrisch, entre l'Allemagne et la France après la Première Guerre mondiale », *Bulletin de la Société d'histoire moderne* n°10, 1969, pp. 7-12

⁹² Jacques Bariéty, « Sidérurgie, littérature, politique et journalisme : Une famille luxembourgeoise, les Mayrisch, entre l'Allemagne et la France après la Première Guerre mondiale », art. cit.

⁹³ Ce rapprochement avec la Belgique débouchera en 1921 sur « l'union économique belgo-luxembourgeoise »

C'est donc bien dans « le domaine des idées », que l'épouse de l'industriel tisse sa trame et son réseau. Aline Mayrisch avait la situation sociale, la culture, l'intelligence et la fortune, pour s'inscrire dans la lignée traditionnelle des salons de la bonne société européenne. Toutefois, « *c'est un carrefour politique qu'elle s'efforça d'instaurer* »⁹⁴, développant dans sa propriété, un véritable réseau des idées, européen et, notamment, franco-allemand.

« *Mme Mayrisch, qui s'ennuie dans la banlieue industrielle de Luxembourg, lit, écrit et fréquente les milieux littéraires et artistiques de Bruxelles et bientôt de Paris* »⁹⁵. Aline de Saint-Hubert, épouse Mayrisch, débute son parcours de salonnières comme la plupart de celles qui, déjà avant elle et ce, depuis plusieurs décennies, voir siècles, en France comme en Europe, ont ouvert leur esprit puis leurs salons à la littérature et au domaine des arts en général. Née en 1874 dans une famille de la bourgeoisie, c'est par son amie, Maria, épouse du peintre belge, Theo Van Rysselberghe, qu'Aline Mayrisch effectue ses premiers pas dans ce monde des arts et du réseau en rencontrant le déjà très célèbre écrivain français André Gide. C'est en effet à travers André Gide et le monde parisien des arts et des lettres qu'elle fréquente alors assidument, que la future hôtesse de Colpach, s'initie à un univers qui deviendra le centre de sa vie très rapidement et ce, dès avant la Première Guerre mondiale. Jacques Bariéty, dont l'article paru en 1969 dans le « Bulletin de la Société moderne » est particulièrement détaillé dans l'évolution du couple Mayrisch du monde de l'industrie à celui des arts. L'homme d'affaires Emile Mayrisch a d'abord développé une pensée industrielle belgo-luxembourgeoise et franco-allemande, fondant, dans un sens, les premiers accords économiques d'une partie des futurs pays fondateurs de l'Europe (Belgique, Luxembourg, France, Allemagne). À la tête d'une immense fortune, Emile et Aline Mayrisch développent une stratégie de mécènes tout en maintenant entre le monde économique dans lequel évolue Emile Mayrisch et celui, de mécénat, de son épouse, une barrière fermement close : « *Jusqu'à la guerre, il n'y a aucune relation entre les activités industrielles de M. Mayrisch dans le cadre du Reich allemand et les activités de littératures de Mme Mayrisch dans le petit monde parisien des « happy few » gidiens* »⁹⁶. C'est la Grande Guerre ou du moins sa fin, qui pousse les deux univers du couple à se rencontrer

⁹⁴ André Gide / Aline Mayrisch, *Correspondance 1903-1946*, éd. Pierre Masson, Cornel Weber, Paris, Gallimard, 2003, p. 11

⁹⁵ Jacques Bariéty : « Sidérurgie, littérature, politique et journalisme : Une famille luxembourgeoise, les Mayrisch, entre l'Allemagne et la France après la Première Guerre mondiale », *Bulletin de la Société d'histoire moderne* n°10, 1969, p. 7-12

⁹⁶ Jacques Bariéty : « Sidérurgie, littérature, politique et journalisme : Une famille luxembourgeoise, les Mayrisch, entre l'Allemagne et la France après la Première Guerre mondiale », art. cit.

pour faire du havre de paix que se voulait le château de Colpach, un réseau d'une future construction européenne.

Lorsqu'on étudie la correspondance entre Aline Mayrisch et André Gide, le lien entre les rencontres de Colpach avec les Décades de Pontigny et, plus généralement, la constitution d'un réseau d'intellectuels et de grands penseurs franco-allemands ou européens, transparaît clairement. Ainsi, à travers la rencontre entre Gide et Walther Rathenau en 1920 : « *Mais si tout s'arrange selon nos désirs* », écrit André Gide en août 1920 à Aline Mayrisch quant à un possible séjour à Colpach, « *évidemment cela m'intéresserait beaucoup de rencontrer Rathenau chez vous* »⁹⁷. Cette rencontre, qui aura bien lieu, marque le début d'échanges entre l'écrivain et l'homme politique allemand, à travers le contact permanent de l'hôtesse qui les a fait se rencontrer. Dans le livre d'or du château de Colpach, tel que le rapporte les éditeurs de la correspondance entre André Gide et Aline Mayrisch, l'écrivain français se rappellera de « *trois jours, d'inoubliables conversations* »⁹⁸ avec Walther Rathenau, assassiné quelques années plus tard par l'extrême-droite allemande dans les faubourgs de Berlin, au volant de sa voiture. L'exemple de l'amitié intellectuelle nouée entre l'homme politique allemand et le romancier français est un exemple, parmi d'autres, du rôle de l'hôtesse dont la position est indéfinie. À la fois « *salonnière* » mais sur une durée plus longue qu'une soirée tel que le veut la définition du « *salon* » traditionnelle mais aussi mécène, Aline Mayrisch offre des séjours dans son château dans les buts conciliés, de soutenir les intellectuels dont elle apprécie certes, le travail mais aussi la position politique. Il y a, finalement, une véritable dimension si ce n'est politique du moins idéologique dans l'approche d'Aline Mayrisch en son château de Colpach. Elle est entremetteuse de grands esprits dans un désir assumé de rassemblement, au lendemain de 1918 mais également avant, de représentants de nations qui se méconnaissent et sont encore ennemies. À l'image de son mari qui, plus encore qu'un projet économique, crée un véritable « *club* » des sidérurgistes européens⁹⁹, inspiré par les grands penseurs de l'Europe de l'époque

⁹⁷ Lettre de A.G. à A. M. (21.08.1920), André Gide / Aline Mayrisch, *Correspondance 1903-1946*, éd. Pierre Masson et Cornel Meder, Paris, Gallimard, 2003, p. 193-194.

⁹⁸ Maria Van Rysselberghe, *Cahiers de la Petite Dame*, Paris, Gallimard, coll. « Cahiers André Gide », 1974, t. III, p. 1127

⁹⁹ Lire à ce sujet notamment Charles Barthel, *La fusion des groupes sidérurgiques Arbed-Terres Rouges, reflet de la nouvelle diplomatie d'affaires dans l'Europe des années 1920*, dans Jean-François Eck / Michel-Pierre Chélini (dir.), *PME et grandes entreprises en Europe du Nord-Ouest XIXI-XXe siècle. Activités, stratégies, performances*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2012, pp. 61-79 ainsi que Charles Barthel, *Emile Mayrisch et les dirigeants de l'Arbed entre la Belgique, la France et l'Allemagne. Rivalités et complicités (1918-1925)*, dans Michel Dumoulin (dir.), *Economic Networks and European Integration*, Bern, Peter Lang, 2004, pp. 125-144 ou encore René Leboutte, *Histoire économique et sociale de la construction européenne*, Bern, Peter Lang, 2008

dont le conte Coudenhove-Kalergi¹⁰⁰, Aline Mayrisch crée une communauté de pensée dont le réseau devient l'un des centres des futures relations franco-allemandes, dans le cas qui nous intéresse, de la décennies 1920-1930. C'est à Colpach notamment que les univers d'Emile et Aline Mayrisch se téléscopent. « *Ils vont l'un et l'autre se consacrer à favoriser des rencontres intellectuelles, politiques et artistiques* »¹⁰¹, créant un « esprit » bien avant celui de Locarno dès 1925 : *l'esprit de Colpach*.

Artistes, intellectuels, grands penseurs, hommes politiques mais aussi journalistes ou industriels...la liste des hôtes des Mayrisch est longue et diverses. Elle ressemble, finalement, à celle d'un salon et, plus spécifiquement, elle est similaire, par bien des aspects aux salons berlinois de l'entre-deux-guerres. Il n'est pas dans nos intentions de tirer des conclusions hâtives, en reliant directement les salons berlinois, sujet de cette thèse de doctorat, comme descendants directs de Colpach. En effet, les salons sont des entités propres dont les origines et les inspirations sont héritières de réseaux, exemples et autres traditions intellectuelles et sociales. Genre à part par leur spécificité même, les salons berlinois de l'entre-deux-guerres, forment une entité discordante et hétérogène. Toutefois, l'univers bâti par Aline Mayrisch au Luxembourg fait partie intégrante du génome de ces salons.

De par son réseau, avant tout, monté par le biais de rencontres et cultivé par des correspondances soutenues, l'hôtesse de Colpach s'inscrit dans la tradition même des salonnières de l'Ancien Régime. Aline Mayrisch, en effet, noue et correspondent, invitant à tour de bras les intellectuels qu'elle prend sous sa protection, avant tout dans le but affiché d'offrir du repos aux esprits fatigués. Elle fait se rencontrer, ainsi, français et allemands dans une bonne entente que ses hôtesse reconnaissent et apprécient : « *Me voici installé aux palais*

et enfin Julie Anne Demel, « L'Esprit de Colpach ou l'esprit de la Nouvelle Europe. D'après la correspondance entre André Gide et Aline Mayrisch », *Synergies Pays germanophones*, n°10, 2017, pp. 15-29

¹⁰⁰ Richard Coudenhove-Kalergi (1894-1972), homme politique, philosophe, historien, essayiste d'origine austro-hongroise et japonaise, naturalisé Français. Considéré, généralement, comme l'un des « Pères fondateurs de l'Europe » pour laquelle il propose un projet d'union. En 1923, notamment, il propose cette vision politique dans un livre « Paneuropa » dont le retentissement fut grand. Inquiet face à une possible nouvelle guerre destructrice, il veut croire en l'Europe comme la seule solution face à un futur particulièrement sombre et à une Amérique incroyablement puissante. Fondateur du Mouvement paneuropéen, il fait de son action une véritable croisade aux idéaux parfois controversés (notamment autour de la question eugéniste). Personnalités du monde des arts et de la politique s'intéresseront à son appel, notamment Aristide Briand, Albert Einstein ou, dans le cas qui nous intéresse, de grands industriels tels qu'Emile Mayrisch.

¹⁰¹ Julie-Anne Demel, « L'Esprit de Colpach ou l'esprit de la Nouvelle Europe. D'après la correspondance entre André Gide et Aline Mayrisch », *Synergies Pays germanophones*, n°10, 2017, p. 18

des Mille et Unes Nuits (...) ma chambre donne sur un admirable parc au fond duquel on aperçoit les Ardennes »¹⁰². Par bien des aspects, la personnalité même d'Aline Mayrisch se rapproche de celle des « salonnières », mettant sa fortune au service de sa cause et de ses hôtes, maniant l'art de la conversation, éminemment cultivée et transposant presque un rôle maternel sur ses amis des arts et des lettres. De plus, elle n'est pas seulement « hôtesse » mais aussi remplie de projets, tel que cette maison d'édition franco-allemande qui fait penser à une initiative similaire d'Antonina Vallentin dont le projet de création, moins d'une décennie plus tard, se voulait s'inscrire dans la même veine, à travers la création, là encore restée lettre morte, d'une maison d'édition européenne. « Épouse de », certes mais dont le réseau construit par elle seule sert directement la cause de son mari.

Le réseau d'Aline Mayrisch se retrouve, presque intact, dans les salons des hôtesse berlinoises, que ce soit Helene von Nostitz¹⁰³, Antonina Vallentin ou, bien évidemment, les salons de l'ambassade de Jenny de Margerie. Certains s'investiront en parallèle dans diverses initiatives franco-allemandes, principalement post-locarniennes. Les rencontres de Colpach font dates dans la construction franco-allemande d'abord, puis européenne ensuite. Indépendante des événements politiques, à l'instar des Décades de Pontigny, car s'étant mise en place en marge des déclarations officielles, la communauté tenue par Aline Mayrisch, ainsi que les Décades de Paul Desjardins, ne s'arrêteront qu'à l'aube de la Seconde Guerre mondiale et ne dépendront pas, par exemple, de la signature d'accords, tel Locarno.

Nous avons fait le choix de traiter d'abord les Décades de Pontigny avant les rencontres de Colpach, même si, en ce qui concerne la constitution d'un réseau franco-allemand similaire voir perpétué dans les salons berlinois post-1925, « la communauté » instituée par le couple Mayrisch semble avoir été le maître initiateur. En effet, Paul Desjardins n'a pas, de prime abord, vocation à recevoir dans son abbaye de Pontigny, des invités allemands au lendemain d'une guerre qui, en 1922, semblait se perpétuer en un conflit pour la paix. Aline Mayrisch et son mari, au contraire, ont fait le choix, pour des raisons économiques d'abord en ce qui concerne Emile Mayrisch mais également idéologique reposant sur le mécénat ensuite, de la constitution d'une entente européenne que seule une réconciliation franco-allemande rendait possible. Les rencontres de Colpach et le réseau fidèle mis en place par les Mayrisch se veulent médiateur par essence et ont intentionnellement choisi leur engagement idéologique. Avant l'invitation

¹⁰² Lettre de Jacques Rivière à son épouse Isabelle (15.02.1921), cité par Alain Rivière, *Isabelle Rivière ou la passion d'aimer*, Paris, Fayard, 2014,

¹⁰³ Dont l'époux sera reçu à Colpach et le futur président allemand du « Comité Mayrisch »

même de Ernst Robert Curtius aux Décades de Pontigny, André Gide fait sa rencontre dans le fief luxembourgeois des Mayrisch, sous l'œil bienveillant de leur hôtesse : « *oui je serai curieux de voir celle [une lettre] de Curtius* »¹⁰⁴ écrit André Gide à Aline Mayrisch qui se veut alors poste restante de la correspondance des deux intellectuels en juillet 1921. « *Je vous communiquerai, à ma revisite à Colpach, celle que j'ai reçue hier, de Rathenau* » continue Gide dans la même lettre. Dans la très riche correspondance entre l'auteur français et Aline Mayrisch, les noms de personnalités françaises comme allemandes pleuvent en continue, relatant les futurs habitués des salons berlinois, à l'instar d'Annette Kolb, futur amie des Margerie à Berlin ; Thomas Mann ; Stefan Zweig ou encore, pour ne citer qu'eux, Aristide Briand. Toute l'intelligentsia de la future « détente politique locarnienne » se presse dans les relations des Mayrisch.

De manière général, rattacher les salons berlinois de l'entre-deux-guerres, c'est-à-dire, ces lieux de sociabilité de la paix et de la réconciliation franco-allemande que tenaient chez elles Antonina Vallentin, Helene von Nostitz et Jenny de Margerie, à toutes les formes de sociabilité mondaine et culturelle qui furent foisons aux XIX^{ème} siècle, semble une déduction logique. Mais en nous éloignant de la perspective manichéenne qui nous fait voir ces salons comme seuls héritiers d'une mondanité et d'un art de la conversation, c'est-à-dire, dans un sens, les descendants en ligne directe des après-midis des dames élégantes du XVII^{ème}, XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècle, nous semble particulièrement réducteur. En effet, bien plus qu'une norme sociale et qu'un réseau culturel et artistique, ceux que nous avons pris le parti de nommer ici « les salons berlinois de l'entre-deux-guerre », sont également une conséquence de la Grande Guerre, de la paix difficile qui s'ensuivit et, du rôle indéniable des femmes dans ce long processus de l'immédiat après-guerre.

Plus que des salons, Colpach et Pontigny favorisent les échanges européens et franco-allemands au cours de plusieurs jours programmes (dans le cas de Pontigny) ou simplement sous le signe du repos (dans le cas de Colpach). Préhistoires des salons berlinois, Colpach et Pontigny, sont liés par le même réseau franco-allemand qui s'y entrecroise. Les hôtes des Mayrisch se retrouvent dans l'Yonne dans le cadre de ces rencontres philosophiques, littéraires, culturelles et religieuses. Comme nous l'avons vu, c'est par Aline Mayrisch et André Gide que Paul Desjardins ouvre ses Décades à des hôtes allemands en 1922. Un an plus tard, Aline

¹⁰⁴ Lettre de AG à AM (5.07.1921), André Gide / Aline Mayrisch, *Correspondance 1903-1946*, éd. Pierre Masson et Cornel Meder, Paris, Gallimard, 2003, p. 234.

Mayrisch y rencontrera Pierre Viénot, son futur gendre et, surtout, le représentant français à Berlin du Comité franco-allemand d'Information et de Documentation créé le 28 mai 1926 à Luxembourg. Responsable du bureau de cette organisation dont le but premier est de permettre des échanges sains entre les deux pays – « *une intelligence franco-allemande* »¹⁰⁵ selon Wladimir d'Ormesson¹⁰⁶. Pierre Viénot tiendra, lui aussi, salon à Berlin dans le cadre de son activité au sein du Comité. Mondain, cherchant à appuyer les objectifs d'échanges entre les deux pays, il sera hôte des trois « salonniers » berlinoises, que ce soit Jenny de Margerie, Helene von Nostitz ou encore Antonina Vallentin. Les Mayrisch sont également liés directement avec les Nostitz dont l'époux, Alfred von Nostitz, n'est autre que le président allemand du Comité. Le salon des Nostitz, à Berlin-Mitte d'abord puis à Zehlendorf fera, dans un sens, office de vitrine du Comité Mayrisch dans le Tout-Berlin de la capitale. Le réseau d'Aline Mayrisch, déjà présents à Pontigny, se retrouve donc à Berlin.

Les rencontres de Colpach, de communauté mondaine et d'interaction sociales, se transforment peu à peu en un réseau dont les actions concrètes – la création d'un Comité dans lequel les anciens hôtes de Colpach seront parfois acteurs – se muent en une véritable organisation. Viénot, depuis Berlin, n'est autre que le médiateur officieux de différents cercles de communication berlinois dont les ramifications ramènent toutes, dans un sens, aux conséquences directes d'une Grande Guerre traumatisante et dans un désir de paix et d'échanges. Liés par une même conviction dans la nature pacifique de la connaissance de l'autre, les salonniers berlinois et Aline Mayrisch constituent l'arrière-garde officieuse mais efficace du rapprochement franco-allemand d'avant et d'après Locarno.

Les Décades de Pontigny ainsi que Colpach représentent à eux deux le centre du réseau européen dont l'influence devient certaine dans les années d'immédiat après-guerre et avant la signature des Accords de Locarno ainsi que ses conséquences. Partageant la même conception de la paix par la coopération des élites et des intellectuels en un lieu neutre, ils se rapprochent, là encore, de la conception des salons qui représentent une parenthèse neutre où peuvent se rencontrer des acteurs dont la rencontre se doit d'aboutir à une même perspective. Dans ses

¹⁰⁵ Guido Müller, *Europäische Gesellschaftsbeziehungen nachdem Ersten Weltkrieg. Das Deutsch Französische Komitee und der Europäische Kulturbund*, München, Oldenburg Verlag, 2005, p. 131

¹⁰⁶ Wladimir d'Ormesson (1888-1973) : écrivain, journaliste, ambassadeur français, président de l'ORTF et membre de l'Académie française. Convaincu d'une possible réconciliation franco-allemande, pacifiste catholique, il est membre un réseau avec des intellectuels et célébrités du monde culturel français partageant le même avis. Hôte des rencontres de Colpach, il est très tôt enthousiasmé par l'idée d'Emile Mayrisch et de Pierre Viénot.

Mémoires, Julien Luchaire, époux de la salonnière Antonina Vallentin, la décrit comme occupée, lors de ces après-midis de réception intime, à forger l'Europe¹⁰⁷. C'est-à-dire, extraire l'essentiel par l'art de la conversation ainsi que par la mise en place d'un réseau efficace qui, par la suite, dans le cas de Colpach comme du salon d'Antonina Vallentin, tentera d'aboutir à des actions concrètes (entraïdes, créations de comité, tentatives d'éditions, etc). Le réseau, qui se veut la conséquence directe de ces différentes formes similaires de sociabilité mondaine, agit particulièrement dans la construction d'un esprit de communauté qui crée l'entraide dont elle découle. Que ce soit les rencontres de Colpach ou les Décades de Pontigny, ou bien encore, plus tard, les salons berlinois eux-mêmes, l'objectif premier était avant tout de permettre une réconciliation officieuse qui aboutissait ensuite la continuité des rapports, notamment par la correspondance, entre les représentants intellectuels de différents pays notamment, dans ce cas-là, français et allemand : « *Une fois les décades terminées, les échanges se prolongeait ; des correspondances s'établissaient, des rendez-vous (parisiens souvent) se fixaient. Le réseau européen pontignacien se reconstituait* »¹⁰⁸. Cette mise en réseau constituée lors de ces rencontres intentionnelles chez les médiateurs concernés, que ce soient Aline Mayrisch, Paul Desjardins ou encore Antonina Vallentin, permet de mettre en place un carnet d'adresses dont l'utilité se reconnaît en tant de conflit ou d'actions plus concrètes. Ainsi, suite au lancement du Centre de Documentation et d'Information (ou « Comité Mayrisch ») en 1926, Aline et Emile Mayrisch, leur futur gendre, Pierre Viénot s'installe à Berlin dans le but de faire perdurer, dans un sens, le noyau européen et, surtout, franco-allemand, constitué à Colpach et lors des Décades de Pontigny, pour alimenter plus concrètement le projet de connaissance de l'autre que se voulait être le Centre de Documentation. Ce dernier fréquente assidument les salons et les autres lieux de sociabilité berlinois post-locarniens, développant le réseau franco-allemand dans une plus grande ampleur. Après Pontigny, dont les hôtes sont également à Berlin à la fin des années 1920, à l'instar de Pierre Bertaux, fils de Félix Bertaux proche de Paul Desjardins et dont la correspondance¹⁰⁹ avec son fils est l'une des sources centrales sur les salons berlinois.

¹⁰⁷ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 136

¹⁰⁸ François Chaubet, *Paul Desjardins et les décades de Pontigny*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, p. 124

¹⁰⁹ Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, 464 p.

Les Décades ainsi que le Cercle de Colpach n'ont pas, bien évidemment, l'exclusivité du franco-allemand ainsi que de la réconciliation désirée. Nous avons fait le choix de ces deux exemples de par la similarité du fond et de la forme avec les futurs salons berlinois ainsi que par les liens directs qui relient ces entités entre elles. En effet, dans le désert de sources et de témoignages que sont les salons pour l'historiographie, les Décades de Pontigny et les rencontres de Colpach, constituent l'une des seules possibilités de retracer le parcours de ceux qui, plus tard, ont constitué les hautes de cette sociabilité franco-allemande berlinoise dont la particularité historiographique réside notamment dans leur discrétion, que ce soit dans la littérature secondaire ou les témoignages de source directe. Il est intéressant, pour le chercheur dont la tâche considérable a été de reconstruire de toute pièce l'histoire de ces salons lors d'une nouvelle approche de cette période riche en échanges franco-allemands, de déconstruire puis reconstruire ces lieux de sociabilité qui restent, encore aujourd'hui, particulièrement riches en nouvelles découvertes.

C. Les accords de Locarno ou le volte-face politique

« [...] cette idylle au bord du lac, ce bras dessus bras dessous de Briand et Stresemann posant devant les photographes, comme à une noce ».¹¹⁰

Les Accords de Locarno, signés le 16 octobre 1925, puis officiellement ratifiés à Londres à la fin de la même année, restent une « première fois » symbolique depuis la fin de la Première Guerre mondiale entre les anciens protagonistes du conflit. La France et son voisin d'Outre-Rhin ne s'étaient plus associés dans des accords ou des traités depuis Versailles et c'est dans ce sens, notamment, que Locarno est devenu le symbole d'une période de « détente » politique sur la scène franco-allemande qui perdurera jusqu'aux remous des années 1930 et l'arrivée de Hitler au pouvoir. Aristide Briand et Gustav Stresemann, instigateurs et signataires de ces accords, reçurent pour leur velléité à la réconciliation, le Prix Nobel de la Paix en décembre 1926.

Quelques années auparavant, pourtant, lors de la conférence de Cannes (6-13 janvier 1922), Aristide Briand alors déjà Président du Conseil, était désavoué par le Président de la République, Alexandre Millerand, pour avoir prétendu reconsidérer, aux côtés du Premier Ministre britannique Lloyd George, la dette allemande sous la condition d'une garantie frontalière française. Briand est considéré par la presse et son Parlement comme l'instigateur d'un « consortium financier ». C'est-à-dire, plus simplement, à l'origine d'une conférence économique et financière à laquelle, la présence potentielle de l'Allemagne et la Russie, alors considérés comme les dangers européens, inquiète, déstabilise et, finalement, choque. De plus, des photographies du Président du Conseil français aux côtés de son homologue britannique jouant au golf face à l'horizon azurée parachève le scandale. « [...] il n'y a plus aucun doute possible sur la besogne accomplie par Briand, ni sur le but où conduit la confiance maintenue à Briand. Ce but, c'est Ludendorff-Rathenau – c'est-à-dire la guerre d'ici quelques années – et c'est Lénine, c'est-à-dire la Révolution »¹¹¹ écrit alors avec son agressivité de style reconnaissable, Léon Daudet dans le journal d'opposition L'Action française. La conférence de Cannes est un échec. Certains journaux moins intransigeants que l'organe maurrassien parlent

¹¹⁰ Bertrand de Jouvenel, *Vers les États-Unis d'Europe*, Paris, Valois, 1930, p. 144

¹¹¹ Léon Daudet, « De Briand à Lénine et à Ludendorff », *L'Action française* (11.01.1922), p. 1

de gâchis. Le départ fracassant d'Aristide Briand de la table des négociations ainsi que sa démission, installent à sa place Raymond Poincaré dont la radicalité politique débouchera, notamment, sur l'occupation controversée de la Ruhr un an plus tard.

Entre 1919 et 1924, à la veille de ce qui sera considéré comme une véritable « détente diplomatique » franco-allemande, la politique des deux pays suit deux voix particulièrement différentes et très éloignée de possibles accords. En France, trois gouvernements se succèdent [Millerand (1920-1921), Briand (1921-1922) et Poincaré (1923-1924)], dont les expériences pour la France restent, dans le fond et la forme, radicalement différentes. Toutefois, une certaine continuité dans la préservation de l'unité nationale mise en place pendant la guerre montre l'état d'esprit d'un pays dont la dynamique reste encore très influencée par la guerre. Non pas, cette fois, un conflit militaire et de territoires mais bien plutôt celui de « gagner la paix »¹¹².

Vulnérable sur beaucoup points, notamment économiques car monstrueusement endettée, la France s'inquiète avant tout de sa sécurité. Sa politique étrangère envers l'Allemagne découle en effet essentiellement de cette peur d'une future guerre ainsi que d'une victoire économique allemande dont le patrimoine industriel est, malgré le traité de Versailles dont les conditions sévères ont fait couler beaucoup d'encre, en grande majorité intacte. La question de la sécurité des frontières était pour la France particulièrement significative suite au rejet américain de la Société des Nations qui eut pour conséquence l'impression tenace française d'avoir une politique de défense boiteuse, notamment face à l'Allemagne et au danger du communisme en Russie. Ces deux inquiétudes du Nord et de l'Est de l'Europe occupait en effet une grande partie des affaires étrangères françaises, constituant les principales préoccupations de défense. Cette politique repose, de fait, sur la défiance qu'ont les dirigeants français envers la SDN et ce, malgré la création d'une Commission permanente consulaire (CPC) dont l'objectif était d'émettre et d'avoir un droit de regard sur l'ensemble des questions militaires. Tout au long des années jusqu'à la signature des accords de Locarno, cette politique de défiance de l'extérieur de ses frontières poussa la France à prendre notamment des décisions radicales concernant ce qu'elle considérait comme son plus grand danger : l'Allemagne.

Berlin, au contraire, poursuivait une politique de contestation passive et active des clauses du Traité de Versailles considérées comme particulièrement injustes et sévères Outre-Rhin. La jeune République de Weimar avait dû faire face, en effet, à une métamorphose de la

¹¹² Lire à ce sujet, notamment Georges-Henri Soutou, *La grande illusion. Quand la France perdait la paix 1914-1920*, Paris, Tallandier, 2015, 379 p.
Ainsi que Jean-Michel Guieu : *Gagner la paix 1914-1929*, Paris, Editions du Seuil, 2015, 544 p.

société allemande que Nicolas Beaupré compare très justement à « *un Janus avec un visage qui rit du retour à la paix et l'autre qui est tordu par la haine* »¹¹³. Sa politique étrangère cherche avant tout à assurer une place dans le concert si ce n'est mondial, du moins européen. Empire belliqueux et puissant devenu République haïe, l'Allemagne cherche, en plus de gérer un pays dont la défaite est contestée dans toutes les arcanes de la société, à revenir sur le Traité de Versailles dont la préoccupation tourne à l'obsession.

Une réconciliation franco-allemande, moins encore une entente, ne semble possible dans cette période de guerre froide et de déconstruction de la paix, au lendemain de Versailles jusqu'à 1924. L'occupation de l'Allemagne par les troupes françaises et le non-empressement allemand à payer les réparations, pousse à un conflit larvé ponctué principalement de conférences et sommets internationaux ainsi que de tentatives d'accords européens. L'ambassade de France à Berlin, où la mondanité est au service de la diplomatie et des intérêts français, ne reçoit que peu avant 1924, ne laissant pas la place à une véritable possibilité de rencontre hors des couloirs de discussions européennes. Dans son ouvrage sur la légation française à Berlin, Marion Aballéa explique que, contrairement à ce qu'il aurait pu être, originellement, c'est-à-dire un certain rapprochement franco-allemand par la mondanité sous la République de Weimar, c'est tout le contraire qui se produit jusqu'à 1924 :

« *L'installation du régime de Weimar aurait dû, du point de vue mondain, faciliter la tâche des hommes de la Pariser Platz en rapprochant les formes prises par la sociabilité politique dans les deux pays. La période de l'après-guerre marque pourtant un net recul de l'ambassade sur le terrain mondain* »¹¹⁴.

Même si cette indifférence mondaine entre les deux pays s'explique, également, par un changement de style diplomatique, les raisons en sont surtout politiques. Les « salonnières » berlinoises n'ont d'ailleurs pas de place dans ces relations tendues. Ce n'est qu'après Locarno que la mondanité culturelle, intellectuelle et politique, qu'elles représentent, ne peut voir le jour. Cette période de « guerre après la guerre »¹¹⁵ perdure ainsi jusqu'en 1924, c'est-à-dire un an avant le volte-face politique locarnien.

¹¹³ Nicolas Beaupré, *Le traumatisme de la Grande Guerre (1918-1933)*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2012, p. 63

¹¹⁴ Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France à Berlin – 1871-1933*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2017, p. 255

¹¹⁵ Nicolas Beaupré, *Le traumatisme de la Grande Guerre (1918-1933)*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2012, p. 61

Incapables, au fond, de tourner la page du conflit mondial, les deux pays se font la guerre dans le but de gagner cette nouvelle paix dont les enjeux sont immenses. C'est une période de cristallisations des esprits et des haines, conséquences directes de la guerre, qui débouche sur Locarno et cet « esprit » dont les acteurs principaux seront ceux de la réconciliation.

Le climax de la période pré-locarnienne est certainement l'occupation de la Ruhr dont la décision, prise par Raymond Poincaré, alors nouveau Président du Conseil, lui vaudra le surnom de « Raymond-la-Guerre » par ceux qu'une telle décision irritait pour la construction du monde d'après. C'est en effet, finalement, cette construction d'un monde d'après-guerre qui reste l'obsession première de la France et de l'Allemagne entre 1919 et 1924, mais dans des interprétations différentes qu'il faut savoir imposer.

Le traité de Rapallo en avril 1922 qui actait la reconnaissance germano-soviétique avait représenté, pour la France, l'entente de ses deux inquiétudes étrangères, d'un côté l'Allemagne éternellement ennemie et de l'autre la Russie bolchévique. La signature de Rapallo confirma alors à la France l'importance nécessaire, à ces yeux, de poursuivre une politique sévère à l'égard de Berlin dont la dette de réparations de guerre ne diminuait pas aussi considérablement que l'aurait voulu Paris. La France cherchait à consolider une entente à l'Ouest ainsi qu'à l'Est (notamment par le soutien de la Pologne) dont le but principal consistait en la déstabilisation de ses ennemis. Au lendemain, pourtant, de l'institutionnalisation du rêve wilsonien qui constituait, notamment, à la fin de la « diplomatie secrète » et des ententes, les pays européens continuent à chercher à sécuriser leurs ambitions et à répondre à leur peur de l'avenir par des sommets, ententes, traités et autres actes signataires dont la symbolique était encore plus importante, finalement, que l'acte lui-même. Éloigné des couloirs de la SDN, les traités signés dans différentes villes européennes, à l'instar de Locarno, se devait d'incarner l'avenir sans se fier, finalement, aux institutions établies par le traité de Versailles que le rêve wilsonien avait voulu créer.

La période 1919-1924 est consacrée à l'objectif qui consiste à gagner la paix, que ce soit en Europe ou, plus particulièrement, au niveau de la France comme de l'Allemagne. Locarno, le pacte Briand-Kellog qui s'ensuivit ainsi que, pourquoi pas, le plan Dawes ou le traité de Rapallo ont cette particularité de suivre la même politique de *containment* et de construction combative de la paix en dédaignant la toute jeune SDN : « *Ces accords ou pactes permettent de promouvoir un état d'esprit tout à fait positif, qui semble aller dans le droit fil du Pacte de la SdN. Mais ces débats n'ont pas lieu à Genève, dans l'enceinte de*

l'organisation »¹¹⁶. Dans ces cas, naturellement, il nous faut citer Locarno certes mais également, dans l'ère de « l'ancien monde », les rencontres officieuses franco-allemandes que fut, par exemple, celle de Thoiry. Michel Marbeau va même jusqu'à dire, très justement, que les « *puissances reprennent l'habitude de se réunir, parfois plus ou moins secrètement (Thoiry), de prendre des décisions ; sans consulter tous les membres du Conseil et de l'Assemblée* »¹¹⁷. Cette habitude du réseau, de la construction dans l'ombre d'accords plus officiels, se veut bien évidemment l'apanage des accords internationaux.

« *Ainsi voyons-nous de temps en temps, aux grands tournant de l'histoire, aux moments où il semble que la diplomatie internationale s'est de nouveau fourvoyée dans une impasse, une petite ville heureuse [...] devenir le point de mire du monde angoissé, conquérir une place ineffaçable dans l'histoire* »¹¹⁸.

Pour les contemporains actifs de l'époque de Locarno, spectateurs actifs dans un sens, d'une scène alors inédite, Locarno ressemble à « un tout à coup » historique. Dix ans après, Antonina Vallentin choisit, dans un contexte de nouvelles tensions politiques en Europe et notamment en Allemagne, de décrire ces rencontres de paix européennes et franco-allemandes comme un conte. L'article, publié dans les colonnes du Petit Journal pour lequel elle travaille, alors émigrée à Paris avec son mari français, Julien Luchaire, se veut comme le miroitement d'une époque révolue où un volte-face politique ayant permis à la catastrophe annoncée de ne pas arriver. Antonina Vallentin, au style enlevé et romanesque, dans ses écrits comme dans sa correspondance, cherchait peut-être à réveiller un nouveau tournant historique dans un contexte de conflits larvés du milieu des années 1930. C'est à Locarno, finalement, que se joua pour cette « salonnière » phare du Tout-Berlin de la fin des années 1920, son futur rôle de médiatrice du franco-allemand. Son regard sur ces Accords européens, dix ans après, est celui d'un espoir absolu envers l'avenir : « *Mais à Locarno, le soleil était en fête – ainsi que toute la ville [...] le sort de l'Europe se trouva mis en jeu* »¹¹⁹. Il est particulièrement intéressant d'avoir le témoignage, des Accords de Locarno à travers le regard d'une des protagonistes de cette thèse de doctorat, qui trouva un de ses plus grands rôles dans la suite directe de la détente politique

¹¹⁶ Michel Marbeau, *La Société des Nations. Vers un monde multilatéral 1919-1946*, Tours, Presses Universitaires François Rabelais, 2017, p. 153

¹¹⁷ Michel Marbeau, *La Société des Nations. Vers un monde multilatéral 1919-1946*, *op. cit.*

¹¹⁸ Antonina Vallentin, « Les jardins de la paix. Locarno-Thoiry-Stresa. Mais où sont les oliviers d'antan », *Le Petit Journal* (10.04.1935), p. 1

¹¹⁹ Antonina Vallentin, « Les jardins de la paix. Locarno-Thoiry-Stresa. Mais où sont les oliviers d'antan », *art. cit.*

entre la France et l'Allemagne que fut Locarno. Même si à travers les souvenirs nostalgiques d'Antonina Vallentin, dans un contexte alors d'inquiétude ambiante¹²⁰, Locarno semble, tel un miracle, avoir été la clef et la base de la construction européenne alors en déclin, les accords signés en octobre 1925 sont avant tout l'issue et la conséquence de décisions économiques et internationales.

Avec Locarno, toutefois, s'ouvre une nouvelle période qui, faisant suite à la guerre froide de 1919-1924, se veut dédiée à la construction de la paix et ce, également par le rapprochement franco-allemand. « *L'apaisement des relations franco-allemandes* »¹²¹ s'écrit alors de différentes manières, notamment dans le domaine culturel, des arts et des sciences. Ce volte-face dans les relations internationales marque le début d'initiatives concrètes, de rêves échangés dans des correspondances fournies entre intellectuels des deux pays, longtemps désirés par les pacifistes européens. Cet acharnement à la réconciliation qui perdurera jusque dans les années 1930 et la montée violente du nazisme, crée le réseau et pose les bases d'un futur couple franco-allemand et d'une pensée européenne : « *C'est ainsi que Locarno fut l'un des premiers essais réussis d'une réconciliation internationale accomplie sous des conditions climatiques favorables* »¹²². [Pour Antonina Vallentin, alors proche de Gustav Stresemann, c'est le début de son entrée dans la lumière.] Elle deviendra journaliste, puis rédactrice de la revue berlinoise « *Nord und Süd* » avant de se faire une place dans la mondanité franco-allemande montante du Berlin franco-allemand post-locarnien.

Une stabilité allemande, normalement économique ainsi qu'une crise du franc, donne l'élan, ainsi que d'autres facteurs, à une pacification des rapports entre les deux pays. En Allemagne, Gustav Stresemann est chancelier depuis 1923. Il poursuit alors une politique de reconsidération des clauses du traité de Versailles, dans la continuité certaine de ses prédécesseurs. Sa stratégie reste toutefois différente. Pour Stresemann, afin que la France et le

¹²⁰ Elle cherche, dans cet article, à tirer le lien entre Locarno, Thoiry et les deux conférences de Stresa de 1932 d'abord mais surtout celle d'avril 1935, rencontre franco-anglo-italienne dont l'objectif consistait en la réaffirmation des Accords signés à Locarno dix ans auparavant, suite au rétablissement de la circonscription dans le Troisième Reich au mois de mars de la même année. Il s'agissait également de s'assurer de l'indépendance de l'Autriche face aux appétits conquérants d'Adolf Hitler et à isoler cette nouvelle Allemagne nazie. Stresa, toutefois, n'aboutit à aucun consensus entre les trois États signataires – si ce n'est la volonté de maintenir la paix ainsi que la Société des Nations.

¹²¹ Nicolas Beaupré, *Le traumatisme de la Grande Guerre (1918-1933)*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2012, p. 71

¹²² Antonina Vallentin, « Les jardins de la paix. Locarno-Thoiry-Stresa. Mais où sont les oliviers d'antan », *Le Petit Journal* (10.04.1935), p. 1

monde accepte une révision du traité, il s'agit alors de concentrer ses efforts de telle manière à ce que l'Allemagne n'ait pas à payer plus et que l'occupation par les armées alliées cesse. De plus, le Plan Dawes d'abord puis les Accords de Locarno ensuite, devaient aider l'Allemagne à sortir de la crise dans laquelle la Ruhr avait jeté le pays, transformant une unité vengeresse contre la France alors d'autant plus détestée en tensions spectaculaires. Plus encore, peut-être, que la révision du traité de Versailles qui devient pourtant très vite une obsession allemande, c'est le climat de violence et de haine implacable qui traverse le pays qu'il faut alors réussir à calmer. Même si l'ennemi commun qu'est la France - dont les forces d'occupation représentent l'ennemi visible au cœur d'un mal être allemand toutefois largement invisible – ont, comme dit précédemment, permis à une certaine unité, la haine sévit également à l'intérieur du pays. Les causes de la défaite poussent un processus naturel de « bouc émissaire » qui, *a contrario* ne touche pas seulement les pays vainqueurs. Un antisémitisme d'une grande violence s'installe, dont le climax public sera la mort de Walther Rathenau¹²³ qui, à lui seul, réunit la religion juive et le symbole de la défaite.

« Il était primordial de désigner le responsable de la défaite, le traître, afin de pouvoir comprendre ce qui s'était passé. Le topos du « bolchévisme juif », d'une conspiration de fin du monde et d'un danger, paraissait tout aussi crédible que l'idée d'une révolution mondaine imminente »¹²⁴.

Cette « ablation de l'organe psychique »¹²⁵ que Sebastian Haffner décrit dans ses Mémoires qui pousse à la haine, ne favorise pas une réconciliation quelconque. Ces tensions

¹²³ Walther Rathenau (1867-1922) est mort le 22 juin 1922, assassiné par les membres de « l'Organisation Consul » dans sa voiture. Plus encore qu'un acte antisémite, son assassinat s'inscrit dans une politique secrète de démantèlement des grandes figures de la République de Weimar et de l'après-guerre, autrement dit, dans la pensée des corps francs d'extrême-droite, la défaite. L'un des protagonistes de l'armistice du 11 novembre 1918, Mathias Erzberger sera également la cible de cette haine, en 1921. L'assassinat de Walther Rathenau aura des conséquences publiques, notamment à travers une grève nationale. Dans son discours aux obsèques de l'homme politique, le chancelier Joseph Wirth – que la nazisme poussera à l'exil, notamment dans le salon alors devenu parisien d'Antonina Vallentin – déclarera que « l'ennemi est à droite ». Une loi de protection des représentants de la République (« Gesetz zum Schutze der Republik ») sera d'ailleurs promulgué en conséquence directe de l'assassinat de Walther Rathenau. Membre du Parti Démocrate Allemand, Rathenau était un industriel avant d'être un homme politique. S'étant d'abord déclaré opposant à l'armistice, il sera cependant une cible de la politique « du coup de poignard dans le dos » très populaire dans l'immédiat après-guerre en Allemagne. Ministre des Affaires Étrangères sous Joseph Wirth, signataire des Accords de Wiesbaden avec la France, il est également le représentant allemand à la Conférence de Gènes du printemps 1922 ainsi que le signataire du traité de Rapallo.

¹²⁴ Gerd Krumeich, *L'impensable défaite. L'Allemagne déchirée 1918-1933*, Paris, Éditions Belin, 2019, p. 219

¹²⁵ Sebastian Haffner, *Histoire d'un Allemand*, Paris, Actes Sud, coll. « Babel », 2005, p. 84

intérieures étaient également encouragées par une hyperinflation qui servit, certes, à l'Allemagne dans sa politique extérieure, mais exacerba la situation déjà extrêmement délicate d'un pays qui, depuis 1918, basculait facilement dans la violence. Ces meurtres politiques de représentants de la République de Weimar sont également un signe pour d'autres hommes politiques qui n'appelaient pas au chaos nationaliste. L'assassinat de figures politiques tels que Rathenau ou Erzberger, dont l'influence et la conciliation possible avec Paris notamment ainsi que sur le plan international, enlève à la France des interlocuteurs privilégiés. Les diplomates français en poste à Berlin voient se déstructurer leurs réseaux politiques : « *ils ont d'autant plus de mal à recruter les informateurs, ou simplement à trouver des interlocuteurs, que s'afficher avec les représentants de la France peut transformer [...] en cible des organisations nationalistes, et faire peser un risque sur sa vie* »¹²⁶. Les tentatives d'entremises entre les représentants officiels des deux pays sont compromises par ces climats de mésentente et de violence.

Gustav Stresemann, dans le but de servir les mêmes intérêts allemands – c'est-à-dire poursuivre la politique obsessionnelle du révisionnisme – enclencha toutefois le début d'une pacification des rapports de l'Allemagne avec le reste du monde, notamment ses voisins européens, par le biais une stratégie politique plus douce. Il s'agit, en effet, pour l'homme politique allemand, d'utiliser un pragmatisme conciliant, autrement dit, nécessaire, dans le but d'imposer la politique révisionniste.

En France, la victoire du Cartel des Gauches met fin à la politique jusqu'au-boutiste de Poincaré, mettant « *un bémol à une lecture à la lettre du traité de Versailles* »¹²⁷. Alors que l'Allemagne se jette dans un chaos haineux, la France se désintéresse en partie de la politique allemande. De plus, le nouveau Président de la République, Gaston Doumergue, se veut plus conciliant à l'égard de Berlin, soutenu par son Président du Conseil et Ministre des Affaires étrangères, Édouard Herriot. Le Plan Dawes, qui entre en scène dans un changement politique des deux côtés du Rhin, pousse à de premières concessions radicales notamment pour la France, par le point final à une quelconque politique rhénane.

Les changements politiques français soutenus, finalement, par une politique de conciliation allemande ainsi que la crise du franc pousse au premier pas du rapprochement que

¹²⁶ Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France à Berlin (1871-1933)*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2017, p. 136

¹²⁷ Nicolas Beaupré, *Le traumatisme de la Grande Guerre (1918-1933)*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2012, p. 72

fut le Plan Dawes. Cette initiative financière et politique américaine ne se veut pas un acte de réconciliation franco-allemand de prime abord. L'objectif politique recherché consiste avant tout à un rapprochement entre les trois pays alliés (Grande Bretagne, France et États-Unis) autour, notamment, de la grande question de la politique étrangère, de la sécurité et, bien sûr, de la finance. Il avait été impossible, finalement, d'obliger l'Allemagne à payer plus rapidement. Même si l'occupation de la Ruhr se devait initialement pousser à un compromis qui n'aboutit pas.

Le Plan Dawes se veut être la solution pour résoudre l'épineux problème qu'était l'hyperinflation en Allemagne ainsi qu'en Europe. Officialisé par les Accords Londres en août 1924, il met en place plusieurs décisions dont le paiement de l'Allemagne sous forme d'emprunts, des impôts, la fixation du montant des réparations et des gages sur l'industrie et les chemins de fer allemands. Surtout, la plus grande concession française, consiste en l'évacuation de la Ruhr. Une aide américaine de 800 millions de marks d'or ainsi que la préservation de l'unité allemande fait grincer les dents des représentants français qui ne sont pas soutenus face aux trois autres pays concernés, la Grande Bretagne, les États-Unis et l'Allemagne dont les intérêts se veulent contraire à ceux de la France.

Ainsi, Paris mettait fin à sa politique de pression sur l'Allemagne, ainsi que d'occupation de la Ruhr pour la récupération du charbon qui revenait alors aux Allemands. Négocié dans la douleur, le Plan Dawes ouvre une nouvelle période de stabilisation européenne et permet une politique de rapprochement. En effet, la prospérité nouvelle et la paix qui se dessine en filigrane permet aux deux États de commencer à enterrer la hache de guerre au profit d'une politique étrangère plus souple, sans oublier, toutefois, leurs intérêts dont, du côté de l'Allemagne, la révision obsessionnelle du traité de Versailles.

Locarno est ainsi une fenêtre ouverte sur un avenir que les acteurs pacifiques et du rapprochement franco-allemand imagine radieux. « *Locarno ne fut pas un rêve d'une belle nuit d'automne. Il resta comme une des rares nouveautés réelles parmi les décombres d'une paix précaire* »¹²⁸ écrit Antonina Vallentin en conclusion de son article nostalgique. En soit, même si Locarno, finalement, n'aboutit pas directement à la paix éternelle à laquelle l'univers intellectuel d'Antonina Vallentin aspirait, il marque un effet un volte-face et une période de détente qui s'ensuivit.

¹²⁸ Antonina Vallentin, « Les jardins de la paix. Locarno-Thoiry-Stresa. Mais où sont les oliviers d'antan », *Le Petit Journal* (10.04.1935), p. 1

La France et l'Allemagne y voyaient chacun leurs propres intérêts. Stresemann recherchait une stabilité en politique étrangère, avec notamment une place pour son pays sur la scène internationale, le premier pas vers la révision des clauses considérées comme humiliantes du traité de Versailles ainsi que, bien sûr, la fin de l'occupation française sur son sol.

Briand poursuivait une politique défensive pour la France, cherchant à préserver la sécurité de ses frontières, avant tout contre le danger allemand. La question de la sécurité respectait tout autant une obsession politique que la révision du traité de Versailles pour l'Allemagne. D'autant plus que Paris avait essuyé plusieurs revers depuis 1919, avec le rejet du traité de Versailles par le Sénat américain par défiance envers la SDN – ce qui avait impliqué un nouveau traité franco-américain qui ne garantissait plus à la France qu'une sécurité à leurs yeux imparfaite. Enfin, le Protocole de Genève, qui avait été adopté en septembre 1924 n'avait pas abouti pour cause d'opposition britannique suite aux élections en Grande-Bretagne. Ce « Protocole » d'arbitrage, qui poursuivait, pour le moins, un objectif relativement ambitieux, se devait de préserver la paix internationale par la résolution pacifique des conflits. Geneviève Tabouis, alors journaliste à Genève décrit longuement l'enthousiasme française pour ce Protocole :

« Mais pourtant, quel enthousiasme dynamique se dégageait de cette réunion du monde entier ! Il y avait vraiment une foi commune dans la construction d'un système international, qui assurerait le maintien de la paix tout au moins pendant de longues années ! [...] Et je constate alors avec une certaine émotion amusée que tous ceux qui ont une idée fixe, un « dada », objet de leurs préoccupations depuis des années, sont réunis à cette Société des Nations. Avec une ardeur nouvelle, ils s'efforcent d'obtenir de cette miraculeuse institution la réalisation de leur rêve ! »¹²⁹

Le Protocole abandonné, la France cherche toutefois toujours à assurer sa sécurité. Les Accords de Locarno d'octobre 1925 s'inscrivent dans cette dynamique pacifique d'entente et de convergence d'intérêts qui mèneront directement à l'apaisement entre les deux pays. C'est d'Allemagne que vient l'éclaircie, par Stresemann qu'Antonina Vallentin, très intime voyait comme l'homme providentiel d'Allemagne : *« Tout ce qu'on peut faire dans un salon politique pour la carrière d'un homme d'État, elle l'avait fait pour lui »¹³⁰*. Le chancelier allemand

¹²⁹ Geneviève Tabouis, *Ils l'ont appelée Cassandre*, New York, Éditions de la Maison française, coll. « Voix de France », 1942, p. 47-48

¹³⁰ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 136

propose dès l'hiver 1925 que l'Allemagne reconnaisse ses nouvelles frontières rhénanes et que les grandes puissances internationales fassent le choix d'arrêter la guerre. Ministre des Affaires Étrangères en 1925, Aristide Briand accepte la proposition allemande :

« Alexis Léger explique que, lorsque Briand avait pris possession des Affaires Étrangères [...] il s'était trouvé en présence d'une offre de pacte franco-allemand auquel pourraient participer l'Angleterre et l'Italie, offre qu'avait faite l'ambassadeur d'Allemagne à Herriot, avant sa chute. Briand avait dû passer, pour entamer la négociation, par-dessus la méfiance de Poincaré, les objections des Anglais et la mauvaise volonté de Mussolini »¹³¹ explique le témoin privilégié qu'était Geneviève Tabouis.

C'est alors le début de la grande affaire que fut Locarno ainsi que ses conséquences. Même si elle est plus largement une rencontre européenne et pas seulement franco-allemande, Locarno est bien l'officialisation d'une désescalade des tensions. Les décisions prises sur les bords du Lac Majeur concernent, pour ce qui est de la question franco-allemande, les frontières des deux pays qui sont alors reconnues mutuellement ainsi que le maintien de troupes alliées dans le Rhin. Ce dernier point est la garanti pour la France de la sécurité. L'entrée de l'Allemagne à la Société des Nations est décidée, ainsi que l'évacuation de Cologne et l'interdiction d'occupation de troupes étrangères du sol allemand en cas de crise à l'Est de l'Europe. Ainsi, la France comme l'Allemagne, concessions et conciliation aidants, voient leurs inquiétudes principales résolues. Témoin privilégiée, Geneviève Tabouis, malgré son parti pris certain pour la France, décrit l'ambiance spécifique de voir des Allemands signer un traité aux côtés de leurs anciens ennemis, moins d'une décennie après Versailles.

« Et le 16 octobre, au soir, je vis pour la première fois depuis Versailles et la cérémonie de la Galerie des Glaces, les Allemands signer un nouveau traité [...] Luther, chancelier du Reich signa le premier, Stresemann, d'une voix enrouée, fit en allemand une déclaration entortillée. Briand improvisa magnifiquement et Chamberlain, je le vois encore, les mains tremblantes d'émotion, prononcer quelques mots qu'on n'entendait pas et se rasseoir les larmes aux yeux, pendant que son monocle tombait sur ses genoux. Puis Briand entraîna Luther au balcon où ils furent longuement applaudis. J'étais littéralement ivre de joie et d'enthousiasme. L'Allemagne, ennemi d'hier, venait d'apposer sa signature sur huit protocoles de réconciliation ! La France obtenait enfin sa sécurité sur le Rhin ! Maintenant, automatiquement, les forces anglaises, italiennes viendraient aider la France si jamais les

¹³¹ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, op. cit.

Allemands manquaient à leur parole. Donc, dorénavant, plus de crainte pour l'avenir ! Plus de guerre ! L'Allemagne entrait à la SDN ! J'étais tellement enthousiaste que je courus à la poste envoyer des télégrammes à tous les membres de la famille. Hourrah ! Hourrah ! Ce soir-là, 16 octobre 1925, à Locarno, on avait vraiment confiance en l'avenir [...] Mais ce soir-là, tous les signataires du pacte de Locarno semblait partager mon enthousiasme aveugle [...] Des feux de joie s'étaient allumés sur les montagnes, pendant que des retraites aux flambeaux parcouraient les rues et qu'on dansait, chantait et soupaient dans tous les hôtels »¹³².

Il y aurait beaucoup à dire sur ce long extrait des Mémoires de Geneviève Tabouis¹³³. Habitée de la mondanité des salons de la SDN, elle est une amie des salonnières telles que Louise Weiss¹³⁴, Anna de Noailles ou encore Aline Ménard-Dorian¹³⁵. Elle fait partie, de plus, du cercle rapproché d'Édouard Herriot et d'Aristide Briand, qu'elle admire et dont les soirées post-séances à l'Hôtel des Bergues à Genève sont pour elle des lieux d'informations, de débriefing et de mondanités diplomatico-politico-journalistique.

C'est avec une certaine nostalgie, finalement, que Geneviève Tabouis fait le récit de la grande époque de la SDN dans ses Mémoires écrites, on le rappelle, en pleine guerre (1942) alors qu'elle est en exil aux États-Unis. Cette description de l'espoir qu'offrit alors Locarno marque l'enthousiasme d'une Europe encore profondément marquée par la guerre, moins d'une décennie après l'armistice et que ce premier acte de rapprochement franco-allemand se devait d'être célébré comme le symbole de la paix éternelle.

Antonina Vallentin, seule salonnière de cette thèse de doctorat dont l'avis sur Locarno est parvenu jusqu'à nous, est également témoin de cet enthousiasme presque délirant. Toujours dans son article du Petit Journal, rédigé lui aussi dans un contexte de tensions internationales, elle parle d'entente cordiale entre Aristide Briand, Gustav Stresemann ou encore Mme Chamberlain qui, comme à l'époque de la politique de l'ancien monde qu'avait voulu condamner Wilson, « jouait le rôle de maîtresse de maison et faisait les honneurs » sur le bateau de plaisance « Fleur d'orange » [mis à disposition de la France par Louis Loucheur lui-

¹³² Geneviève Tabouis, *Ils l'ont appelée Cassandre*. New York, Éditions de la Maison française, coll. « Voix de France », 1942, p. 62-63

¹³⁴ Lire notamment Louise Weiss, *Mémoires d'une Européenne*, Paris, Payot, 1968-1976, 6 tomes ; Célia Bertin, *Louise Weiss*, Paris, Albin Michel, 1999, 528 p.

¹³⁵ Lire notamment Françoise Blum, *Aline Ménard-Dorian, du salon à la scène politique*, dans Gilles Manceron / Emmanuel Naquet (dir.), *Être dreyfusard aujourd'hui*, Rennes, Presses Universitaires de 2009, p. 139-142

même]. Pour Vallentin, passionnée de la question européenne, c'est « *le sort de l'Europe [qui] se trouva mis en jeu* » à Locarno. Ainsi, l'hebdomadaire *L'Excelsior* rapporte le discours d'Austen Chamberlain à la Chambre des Communes le 18 novembre 1925, un mois après le sommet du Lac Majeur, se félicitant que « *les accords de Locarno ont fait régner un esprit nouveau dans les relations internationales ; Locarno ne marque pas le terme, mais le début d'une politique de réconciliation* »¹³⁶, rappelant également que « *le succès de la conférence de Locarno a été dû essentiellement à la personnalité du représentant de l'Allemagne et du représentant de la France à cette conférence* »¹³⁷. (Ainsi,) cette conférence internationale se transforme en plébiscite pour la réconciliation franco-allemande qui se met alors en marche dès cette fin d'année 1925/début d'année 1926. Le changement est radical, presque brutal. Les journaux passent de unes consacrées à la résistance passive allemande à une entente bonhomme dont la rencontre plus ou moins secrète entre Briand et Stresemann à Thoiry semble consacrer le ton de bonne entente. « *Dans l'ordre chronologique, après le « climat » de Locarno, il ya eu le « climat » de Thoiry* »¹³⁸ écrit Antonina Vallentin. « *Dans la petite chambre du premier étage, deux hommes et leur interprète se trouvèrent autour d'une table* »¹³⁹. Mis à part Oswald Hesnard, dont la présence et le rôle contesté dans la réconciliation franco-allemande, notamment auprès de la légation française à Berlin a été plus d'une fois mentionné dans divers témoignages et mémoires, personne n'assiste à cette entrevue privée. La rencontre de Thoiry se veut secrète, s'auroyant des habitudes d'avant-guerre, ce que Wilson appela la « diplomatie secrète ». Oswald Hesnard, de sa position d'unique témoin, témoigne de la présence envahissante d'Antonina Vallentin dans la construction de la mémoire de Thoiry :

« *Antonina raconte à tous les Français que ça ne va pas ; que les ennemis de Stresemann annoncent l'évacuation de la deuxième zone [...] elle m'annonce qu'il [Stresemann] est perdu, que dès Thoiry, il était sujet à des faiblesses, qu'il a la maladie de Basedow [...] Elle accuse Briand de fausseté, était sur le point d'écrire contre lui un article [...] Donc, elle a peur, Stresemann faisant défaut, de perdre toute importance politique* »¹⁴⁰.

¹³⁶ *L'Excelsior* (19.11.1925), p. 1

¹³⁷ art. cit.

¹³⁸ Antonina Vallentin, « Les jardins de la paix. Locarno-Thoiry-Stresa. Mais où sont les oliviers d'antan », *Le Petit Journal* (10.04.1935), p. 1

¹³⁹ Antonina Vallentin, « Les jardins de la paix. Locarno-Thoiry-Stresa. Mais où sont les oliviers d'antan », art. cit.

¹⁴⁰ *La recherche de la paix France-Allemagne. Les carnets d'Oswald Hesnard 1919-1931*, éd. Jacques Bariéty, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2011, p. 416

Ce témoignage particulièrement sévère envers Antonina Vallentin montre également la cohorte de mystères et de chimères qui auréola la rencontre de Thoiry, notamment dans l'univers franco-allemand. En 1928, Antonina Vallentin est entre Berlin et Genève, recevant déjà dans son appartement du 11 de la Landgrafenstrasse et son influence dans la médiation des élites culturelles et intellectuelles au cœur du Berlin locarnien, est certaine. Cette rencontre dans une auberge est précédée par l'entrée de l'Allemagne à la SDN – décision actée lors des Accords de Locarno – qui se fait en grande pompe le 10 septembre 1926, environ un an après la rencontre au bord du Lac Majeur. Pour le pays de Stresemann, c'était être reconnu comme un pays qui avait sa place aux côtés des vainqueurs et, ainsi, s'arroger une situation internationale plus confortable, quittant le statut de paria du monde dans lequel l'Allemagne se trouvait naturellement inconfortable depuis novembre 1918. « *La journée d'aujourd'hui, pour l'Allemagne et pour la France, veut dire : C'est fini !* »¹⁴¹ s'exclame avec lyrisme Aristide Briand après le discours de Gustav Stresemann qui fut également applaudit, notamment lorsqu'il chercha, à plusieurs reprises, à rassurer le monde des intentions allemandes pour la paix et la sécurité : « *Le gouvernement allemand est vraiment l'interprète de la plus grande partie du peuple allemand lorsqu'il déclare vouloir prendre part avec un entier dévouement aux tâches de la Société des nations* »¹⁴². Pour Antonina Vallentin, dont la présence active à Genève a laissé des traces dans certains témoignages de ses contemporains et comparses des couloirs de la SDN, l'entrée de l'Allemagne au sein de l'institution internationale de la paix, est l'aboutissement des espoirs qu'elle avait dans la réconciliation franco-allemande et, avant tout, dans le personnage de Gustav Stresemann¹⁴³.

Puis, Thoiry. L'objectif de cette rencontre, loin des fantasmes dont elle a été entourée par ses contemporains, reposait sur un accord économique, notamment concernant les réparations. La France cherchant encore un moyen de récupérer ce qu'elle estimait, presque dix ans après l'armistice, comme son dû chèrement payé en vies humaines et en destructions matérielles. L'Allemagne, par cet accord secret, demandait en contrepartie le retrait rapide des troupes françaises sur son sol. Cette démarche franco-allemande n'aboutit pas, la France n'ayant finalement pas eu besoin de l'aide économique de l'Allemagne pour sortir de l'impasse

¹⁴¹ *L'Intransigeant* (11.09.1926), p. 3

¹⁴² Gustav Stresemann à la tribune de la Société des Nations (10.09.1926), cité par Jean-Michel Guieu, « Les Allemands et la Société des Nations (1914-1926) », *Les cahiers Irice* (n°8), 2011, pp. 61-90, p. 86

¹⁴³ Notamment lire les mémoires de son mari, Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II, p. 136-148

monétaire dans laquelle elle se trouvait. Même si elle ne fut suivit, finalement, d'aucun accord officiel, la rencontre de Thoiry resta comme la première rencontre « amicale », loin des sommets et autres conférences internationales, sans oublier le monde feutré de la Société des Nations, entre les représentants des deux pays. On parla d'amitié franco-allemande, de celle qui liait Briand et Stresemann, alimentant les fantasmes et les haines de l'opposition, que ce soit en France comme en Allemagne. « *Briand avait de l'affection pour « son ami Gustav ». Gustav était vivement séduit par Briand, et quand il le sentait lui échapper, se désespérait. Antonina Vallentin me racontait ses crises de chagrin (...) Le Tout Genève était surexcité. Qu'avaient-ils conclu ?* »¹⁴⁴. La rencontre de Thoiry, en effet, fit jaser. En Allemagne, elle n'a aucun poids si elle ne permet pas l'évacuation rapide des troupes françaises. En France, « *le déjeuner avait fait mauvais effet dans les sphères gouvernementales et parlementaires françaises, où l'on redoutait par-dessus tout que Briand ne s'engageât dans de nouvelles concessions à l'Allemagne* »¹⁴⁵. Aristide Briand, suite à la Conférence de Cannes, puis Locarno et enfin Thoiry, passe, pour certains, comme celui dont les concessions avec l'Allemagne sont par trop scandaleuses. En Allemagne, Stresemann n'a, de son côté, pas fait assez, pour la réécriture du traité, notamment le départ immédiat des troupes sur le sol allemand et la fin de la culpabilité allemande.

Constituant, par bien des aspects, un volte-face politique, Locarno marque, si ce n'est la fin de la haine fratricide franco-allemande, du moins le début de la désescalade des émotions. C'est une véritable détente politique, au terme d'une guerre froide longue de cinq années, qui s'opère à partir des prémices de Locarno. Bien évidemment, plus réaliste encore qu'un certain idéalisme pacifique et de réconciliation, Briand comme Stresemann poursuivent une stratégie politique qui leur est propre. Toutefois, ils parviennent à concilier leurs deux visions de l'après-guerre en choisissant la voix de la conciliation. La période post-locarnienne qui s'ouvre alors, instituée par différents facteurs, dont les changements de régime respectif, une crise monétaire sévère ainsi qu'une stabilisation politique en Allemagne, marque le début d'un espoir enthousiasme dévorant. Très rapidement, des initiatives sont lancées. Qu'elles soient officielles et économiques, à l'instar de l'Entente internationale de l'acier, véritable cartel européen dont l'instigateur n'est autre qu'Émile Mayrisch ou encore différents pactes internationaux dont la

¹⁴⁴ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, op. cit.

¹⁴⁵ Geneviève Tabouis, *Ils l'ont appelée Cassandre*, New York, Éditions de la Maison française, coll. « Voix de France », 1942, p. 72

dynamique est toujours portée par cet idéal de paix, une harmonisation économique et une nouvelle entente internationale. Le Pacte Briand-Kellog ainsi que le Plan Young représentent, avec le discours de Briand à la tribune de Genève en 1929, quelques années à peine avant sa mort, le climax de ce qui pourrait s'appeler, de par son insouciance bienheureuse par certains côtés, les années folles franco-allemandes.

C'est au cours de cette parenthèse que les salons berlinois se créent et que la mise en réseau franco-allemand fonctionne alors à plein régime. Antonina Vallentin épouse en 1929 Julien Luchaire, rencontré à Genève. Symbole éminemment locarnien et franco-allemand, leurs témoins devaient être respectivement Aristide Briand et Gustav Stresemann : « *Briand et Stresemann devaient être nos témoins de mariage ; le projet ne fût pas réalisé pour une difficulté de dates ; nous nous mariâmes cependant à Genève, comme il se devait, mais sans cérémonie. C'était en juillet 1929* »¹⁴⁶.

1929 marque la fin du salon berlinois d'Antonina Vallentin et le début de sa seconde vie, à Paris. D'un lieu de conversation et de médiation dans la plus grande tradition du salon, il subit une métamorphose une fois en France, notamment par les événements historiques, transformant les conversations en lieu de refuge pour les exilés politiques et ethniques, anciens amis de Genève et de Berlin. L'esprit de Locarno, à l'aube de la décennie de 1930, s'essouffle. Toutefois, cette parenthèse enthousiasmante, accueillie avec des hourras et beaucoup d'espoir, avait permis à Berlin et Paris, le début d'initiatives concrètes pour la paix et la réconciliation. Dans ce kaléidoscope d'organisations, de comités et de rencontres, les salons berlinois sont les grands oubliés de l'historiographie franco-allemande.

¹⁴⁶ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 175

D. Locarno et ses conséquences socio-culturelles : un « esprit » à la mode

« Oscar Wilde professait que le rêve est la seule réalité, puisqu'il l'engendre. Magnifique précepte qui devrait être gravé en lettres d'or dans le marbre du futur palais de la Société des Nations. En attendant, nous l'appliquons. »¹⁴⁷

Pour le journaliste qui cite « une précieuse de Genève » - qu'il surnomme également la « Sybille genevoise » - la Société des Nations est gouvernée par des idéalistes, des rêveurs qui, ainsi qu'il le sous-entend dans son article, n'ont pas compris que cet « esprit de Locarno est si vigoureux qu'il a, dès sa naissance, enfanté plusieurs esprits »¹⁴⁸. Autrement dit, trois aspirations et interprétations différentes des Accords du Lac Majeur sont possibles : celle de la France, celle du Royaume-Uni ainsi que celle de l'Allemagne. Ces trois objectifs sont, à son avis, trois dimensions radicalement opposées sur l'Europe et l'avenir de leurs États respectifs. « L'esprit de Locarno, qui n'est déjà le même entre anciens alliés, à Paris et à Londres, souffle à Berlin dans une troisième direction »¹⁴⁹ conclut d'ailleurs l'article.

À partir de la fin 1925 et, surtout, de 1926 et ce, jusqu'à ce qui s'apparenta à la défaite d'une politique de détente au cours des années 1930, « l'esprit de Locarno » souffle sur l'Europe ainsi que, notamment, les relations franco-allemandes. On qualifie alors de ce dénominateur pleins d'idéal tout ce qui a trait au rapprochement et aux tentatives d'installation de rapports pacifiques entre les deux pays. Ainsi, dans un grand quotidien, on raconte l'anecdote de la centrale télégraphique parisienne qui souhaite les vœux de bonne année, dit-on, à son homologue berlinoise, terminant l'entrefilet par un « l'esprit de Locarno hante la ligne Paris-Berlin ! ».¹⁵⁰ L'essence idéalisée des accords signés en décembre 1925 à Londres et décidés sur les bords du Lac Majeur en octobre de la même année, se métamorphose en esprit vivant aux allures de spectres bienveillant habitant les esprits et les cœurs, des plus grandes personnalités politiques et littéraires aux plus humbles représentants des populations de France et d'Allemagne. Au-delà, bien sûr, de la dimension que l'on pourrait considérer de

¹⁴⁷ « L'esprit de Locarno », *Le Figaro* (29.01.1929), p. 1

¹⁴⁸ « L'esprit de Locarno », art. cit.

¹⁴⁹ « L'esprit de Locarno », art. cit.

¹⁵⁰ *Le Journal* (3.01.1927), p. 3

« publicitaires » qui a succédé au premier pas historique que fut Locarno, cet enthousiasme latent s'explique notamment par la dose extraordinaire d'espoir mis dans ce rapprochement inédit entre la France et l'Allemagne, oubliant, outre le « Pacte Rhénan », la signature d'autres accords européens au cours de ce sommet. Cette confiance en l'avenir dont parle Geneviève Tabouis dans ses Mémoires, tout comme Julien Luchaire, Antonina Vallentin ou encore Roland de Margerie, ainsi que d'autres témoins et acteurs de cette période et de l'entente franco-allemande, semble devoir, comme une obligation, se transformer en un « esprit » qui englobe, dans un même mantra, plusieurs règles d'ordre morale post-locarniennes. « Locarno » d'ailleurs, au même titre qu'un « esprit » ou qu'une mode de la pensée et du comportement envers les ennemis d'hier, devient, dans cette très courte période entre 1925 et 1930, un adjectif que l'on utilise à toutes les sauces. On est « *locarnistes* »¹⁵¹ comme Aristide Briand, rapporte Geneviève Tabouis, le dit à un journaliste allemand et les journaux s'amuse des « locarneries »¹⁵² dont le quotidien hebdomadaire Le Journal dédie une colonne en guise des actualités genevoises.

Bien plus qu'un « esprit » ou qu'une « mode », l'ère locarnienne des relations franco-allemandes est avant tout une dynamique. Une dynamique mentale qui encourage un sentiment pacifique et de détente politique allemande en France et française en Allemagne. « L'esprit de Locarno » a une durée de vie extrêmement courte dans la période déjà assez restreinte de ce que l'Histoire considèrera injustement comme une transition entre deux conflits mondiaux, un « entre-deux-guerres » qui rend les tentatives de rapprochement ainsi que les tensions d'après-Versailles, d'autant plus vaines. La pensée locarnienne qu'une paix véritablement installée se devait de remplacer l'horreur absolue de la Grande Guerre qui, moins de dix ans après, restait profondément ancrée dans les esprits, s'inscrit au contraire dans un espoir de longue-durée. L'impression partagée par beaucoup qu'ils atteignaient enfin le bout du tunnel et que les multiples tentatives opérées au cours de la « guerre froide » de 1919-1924, avaient fini par payer. « *Mais ce soir-là* » écrit encore Geneviève Tabouis dans ses Mémoires, « *tous les signataires du pacte de Locarno, semblaient partager mon enthousiasme aveugle* ». ¹⁵³ Sans tomber dans l'illusion d'une politique essentiellement désintéressée, ce que Locarno ne fut pas, cet espoir en l'avenir est toutefois partagé par beaucoup. Une politique

¹⁵¹ Geneviève Tabouis, *Ils l'ont appelée Cassandre*, New York, Éditions de la Maison française, coll. « Voix de France », 1942, p. 61

¹⁵² *Le Journal* (3.01.1927), p. 3

¹⁵³ Art. cit.

intéressée poursuivie par les deux parties, c'est-à-dire la France et l'Allemagne, n'empêchait pas une véritable illusion de la paix. Quand bien même, cela pouvait même d'autant mieux aboutir à une situation de stabilité.

La détente politique et la stabilité économique permirent au monde des arts et de la culture, sans oublier la science, à s'imposer en devenant, finalement, le moteur essentiel de cet « esprit de Locarno ». Alors que les mouvements entre la France et l'Allemagne s'intensifient, les initiatives déjà mises en place, telles que les Décades, permettent la création d'un réseau solide et non pas dépendant de rencontres ponctuelles que pouvaient représenter des conférences moins intimes. Locarno joue également un rôle dans la continuité d'une pensée franco-allemande pacifique, que ce soit à Pontigny ou à Colpach. Plus que des lieux de discussions et de débats, il se concrétisent en organisations plus engagées dans le réel. Ainsi, les Mayrisch lancent, avec leur gendre, Pierre Viénot, le Centre de Documentation et d'Information à l'aube de l'année 1926, c'est-à-dire, quelques mois après la signature des Accords de Locarno.¹⁵⁴ Les différentes couches sociales de la population, française comme allemande, sont touchées par les décisions officielles prises sur les bords du Lac Majeur. Le groupe très large des « intellectuels » ainsi que celui des artistes, des industriels sans oublier, plus particulièrement, le monde très fermé mais ouvert au pacifisme, qu'était celui des anciens combattants. Ainsi cette « atmosphère nouvelle »¹⁵⁵ basé sur le « désarmement moral » et la réconciliation pousse certaines associations d'anciens soldats de la Grande Guerre à « donner l'exemple », comme ce fut le cas de la Fédération nationale des combattants républicains, tel que rapporté par Jean-Michel Guieu¹⁵⁶. Cet évènement qui se veut, plus encore qu'historique, vecteur d'un enthousiasme particulièrement exalté dans plusieurs catégories socio-professionnelles et, avant tout, dans le monde des arts et de la culture, pousse à la mise en place d'une politique officielle de réconciliation et de détente dans la guerre froide de la paix de 1919-1924.

Les Accords de Locarno, en somme, donnent naissance à un véritable mythe, une dynamique plus encore qu'un simple esprit, qui dépasse les limites mêmes de ce que furent, sur le papier, les décisions prises dans cette ville du Lac Majeur. Le vocable « locarniste » englobe

¹⁵⁴ Appelé également „Comité Mayrisch“ sur lequel nous reviendrons plus en détail, notamment de par son lien ténu avec le monde des salons berlinois à travers la figure mondaine élitiste et intellectuelle de Helene von Nostitz

¹⁵⁵ Jean-Michel Guieu, *Gagner la paix. 1914-1929*, Paris, Éditions du Seuil, 2015, p. 452.

¹⁵⁶ Jean-Michel Guieu, *Gagner la paix. 1914-1929*, *op. cit.* pp. 452-453

une époque et ouvre une nouvelle période, excessivement brève, dans l'histoire européenne, c'est-à-dire entre 1925 et 1929, voir, peut-être, jusqu'en 1930. Pour ce qui est des salons, duquel ils sont issus, la grande époque florissante de leur influence berlinoise à la portée transnationale, ne dépasse pas les années 1927-1929, voir, pourquoi pas, jusqu'en 1932. Filles de la Grande Guerre, de la SDN et de Locarno, les salonnières berlinoises dont il est question ici, sont nées d'un rêve exalté qui dépasse l'action politique. « *Enfin, l'Allemagne admise dans le concert européen sur un pied d'égalité pourra désormais conférer avec la France dans le domaine intellectuel, aussi bien que dans le domaine économique (...) La Conférence de Locarno aura permis à un nouvel état d'esprit de s'imposer* »¹⁵⁷ écrit Le Figaro quelques jours avant la signature des Accords. C'est sous l'égide de ce « nouvel état d'esprit » qu'une véritable conséquence sociétale s'impose alors et, par là-même, l'instauration des salons.

En 1925, désireux d'entrer en contact avec son homologue allemand, C.H. Becker, le Ministre de l'Éducation, Anatole de Monzie, choisit la figure éminemment respectable ainsi que célèbre, de Heinrich Mann, pour ouvrir la porte encore fermée de l'Allemagne¹⁵⁸. À la veille de la décision qui mènera à Locarno, c'est une initiative française qui permet aux deux ministres de se rencontrer à Berlin dans une ambiance cordiale et plus ou moins officieuse. Lors d'une rencontre fortuite au cours d'une réunion du PEN-Club¹⁵⁹ à Paris au printemps 1925, Anatole de Monzie présente à Heinrich Mann sa requête de défendre son idéal de rencontre à Berlin, arguant que les écrivains font de bons « pré-diplomates » dans l'univers du franco-allemand. Parmi toutes les fonctions d'un représentant diplomatique, celles de la mise en place d'accords ainsi que la négociation, jouent un rôle prépondérant. Heinrich Mann appuiera la demande française auprès de son gouvernement allemand, jouant ainsi le médiateur d'un balbutiement de rapprochement.

On attribue à Anatole de Monzie et C.H. Becker les premiers pas de la future détente politico-culturelle que fut la période post-locarnienne. De plus, cette notion de « pré-diplomates » dédiée aux écrivains marque une certaine reconnaissance du rôle des hommes de lettres et, plus largement, des intellectuels dans la cité. Place, sur laquelle Heinrich Mann lui-

¹⁵⁷ *Le Figaro*, (11.10.1925), p. 3.

¹⁵⁸ Lire à ce propos Katja Marmmetschke, *Un tournant dans le rapprochement franco-allemand ? La rencontre entre C.H. Becker, ministre de l'Éducation de Prusse et Anatole de Monzie, ministre français de l'Instruction publique, en septembre 1925 à Berlin*, dans Hans Manfred Bock, Gilbert Krebs (dir.), *Échanges culturels et relations diplomatiques : présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2005. pp. 35-51

¹⁵⁹ Duquel était très proche la salonnière berlinoise puis parisienne, Antonina Vallentin

même, insistera. En effet, ce dernier, à l'image d'autres écrivains, Français comme Allemands, voit l'avènement d'une nouvelle ère, celle d'une présence particulière des intellectuels dans la construction du monde et de la paix. Le penseur se doit d'incarner la figure de « guide spirituel » dont Heinrich Mann se fait, là encore, l'écho. Le rapprochement franco-allemand et le rôle que ce mouvement pacifique se doit de jouer dans un monde d'après-guerre, obtient alors toutes les grâces des écrivains et autres représentants des arts et des lettres que cette réconciliation intéresse.

Les Accords de Locarno eurent en effet des conséquences profondes sur la scène politique mais, également, dans le domaine de la culture : initiatives culturelles, réunions binationales, rencontres, conférences et autres voyages auprès des ennemis d'hier se succèdent dans le microcosme de la pensée européenne des intellectuels de la toute fin des années 1920 et, en ce qui nous concerne, d'une vision franco-allemande.

Nous avons vu combien les Décades de Pontigny ainsi que le château de Colpach ont un rôle de premier plan dans la déconstruction de la figure de l'ennemi. Bien avant Locarno ainsi que l'initiative de de Monzie, un certain groupe socio-culturel, les « intellectuels », ont construit ce nouvelle « esprit » qui, dès l'automne 1925 et jusqu'en 1929, a soufflé sur l'Europe et, plus spécifiquement, sur la France et l'Allemagne.

C'est, au contraire des initiatives et de la pensée franco-allemande d'après 1945, essentiellement le monde de l'élite intellectuelle qui est touchée par cette vague idéocratique. En effet, par l'image du « guide spirituel », c'est celle platonicienne du philosophe-roi qui conseille les puissants. À l'issue d'une terrible Grande Guerre encore présente dans les esprits, l'intellectuel se veut porter soudain la responsabilité de la paix et de la construction d'un monde nouveau. À partir de Locarno et de la fin d'année 1925, l'officialisation de la détente politique entre la France et l'Allemagne, étoffe les domaines touchés par la ferveur locarnienne. Toutefois, les rencontres entre grands penseurs ainsi que le rôle que s'est attribué l'intellectuel au cours de la « guerre froide franco-allemande » de 1919-1924, continuent à jouer leur rôle prépondérant dans le « Locarno intellectuel »¹⁶⁰ vanté par Heinrich Mann.

Alors que des initiatives se veulent concrètes, comme la création du Centre de Documentation et d'Information (Comité Mayrisch) ainsi que la Deutsch-Französische Gesellschaft d'Otto Grautoff, il s'agit de « renoue[r] avec l'utopie d'un gouvernement mondial

¹⁶⁰ Heinrich Mann, « Un Locarno intellectuel? », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* (4.02.1928), pp. 291-301

des élites, d'une idéocratie mondiale »¹⁶¹. Les réseaux d'intellectuels européens mis en place notamment lors d'évènements annuels, à l'instar des Décades de Pontigny ou les rencontres de Colpach, se fortifient. En octobre 1924, alors qu'il projette d'assister aux rencontres organisées par Paul Desjardins, Ernst Robert Curtius écrit à son ami André Gide : « *Je ne veux plus faire aucune concession au nationalisme. On ne le peut plus. Il faut de nos jours avoir l'esprit européen* », disait Mme de Staël en 1813. *Aujourd'hui, l'esprit européen ne suffit pas : il faut le courage européen* ». ¹⁶² Ce volte-face de Curtius qui avait, en guise de protestation contre l'occupation militaire de la Ruhr, refusé de se rendre aux Décades de 1923, plaide pour une avancée significative d'un objectif franco-allemand qu'il est le premier, du côté Allemand, à avoir défendu. ¹⁶³ André Gide, Ernst Robert Curtius, Jacques Rivière, Rainer Maria Rilke, Charles du Bos ou encore d'autres intellectuels ou médiateurs tels qu'Aline Mayrisch, son amie Maria Van Rysselberghe ou encore Pierre Viénot ont eut un rôle de médiateurs, la plupart intentionnellement – sans oublier tous ceux dont les noms reviennent sans cesse lors des différentes rencontres, formelles ou informelles, ainsi que dans les correspondances et les réceptions mondaines : Roger Martin du Gard, la famille Mann, Jean Schlumberger, Drieu La Rochelle, Paul Valéry, Otto Grautoff, Richard Künzer, Mechtilde Lichnowsky, Jean-Richard Bloch, Harry Graf Kessler et tant d'autres. Issus de bords politiques divers ou bien, dans certains cas, indifférents à la vie politique de leur temps mais engagés dans une rénovation de la société européenne ; écrivains ou épouses d'influence, savants, intellectuels, journalistes ou universitaires, sans oublier les quelques diplomates de la société berlinoise. Il s'agit bien d'une véritable élite qui, déjà européenne, se veut également et parfois, avant tout, franco-allemande. Construit bien avant Locarno, cet « esprit » - qui deviendra central à partir de 1925 jusqu'aux balbutiements hitlériens en Allemagne – se veut un réseau élitiste. Cet « esprit de Locarno »

¹⁶¹ Henri Béhar, Pascaline Mourier-Casile, « L'Europe surréaliste ou la crise de la conscience européenne au XXème siècle », *L'Europe surréaliste. Mélusine. Cahiers du centre de recherche sur le surréalisme*, n° XVI, Paris, Éditions l'Âge d'Homme, 1994, pp. 9-21

¹⁶² Lettre de Ernst Robert Curtius à André Gide (10.01.1924), André Gide et Ernst Robert Curtius : *Correspondance (1920-1950)*, éd. Peter Schnyder et Juliette Solvès, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 121.

¹⁶³ Dans une lettre précédente à André Gide, Ernst Robert Curtius parlait de son rôle de médiateur, qu'il nommait « intermédiaire », dans l'entreprise titanique qu'il s'était fixé : une entente cordiale comme « *base par l'élite intellectuelle des deux nations* » (24.07.1921). Dans une lettre datée de décembre 1921 : « *aussi longtemps que je tiens à garder le rôle – assez modeste, je le sais bien – d'intermédiaire intellectuel entre nos deux pays. Rôle qui n'est pas facile – ni matériellement (à cause de l'ignorance forcée où me réduit l'impossibilité de me procurer tous les livres et revues dont j'aurais besoin) – ni moralement (à cause des attaques des extrémistes de droite et de gauche, et cela des deux pays)* », André Gide et Ernst Robert Curtius : *Correspondance (1920-1950)*, éd. Peter Schnyder et Juliette Solvès, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 79

qui soufflera sur les salons, tout en leur donnant l'impulsion d'évènements mondains nécessaires à l'unité d'un tel groupe si différent, est la représentation d'une aristocratie non pas sociale mais intellectuelle. C'est « l'idée platonicienne d'une Europe athénienne, guidant le monde au nom de la raison »¹⁶⁴ qui est poursuivie par les représentants de cette caste d'élites que Locarno a fortifié dans une idée déjà poursuivie dès l'aube des années 1920. Au nom du « roi-philosophe » proné par Heinrich Mann, l'intellectuel se voit attribué le rôle de l'arbitre en politique, débouchant « sur la mise en place de structures de dialogues politico-culturel ». Ces « structures » sont celles déjà citées tout au long de cette thèse de doctorat, que ce soit les rencontres françaises ou luxembourgeoises puis, plus tard, le Comité Mayrisch, la Société d'Otto Grautoff sans oublier, bien sûr, les salons berlinois.

Au-delà de la construction de cette aristocratie intellectuelle qui, dans un sens, pioche en Allemagne, dans la réserve de la caste de la « Bildungsbürgertum » ayant vu le jour au XIXème siècle – Locarno concrétise un idéal. Cette intellectualisation, cette « mise en raison » avant la « mise en réseau » d'accords politiques et officiels, met en lumière l'objectif poursuivi par les représentants français comme allemands, tout au long de la « guerre froide » de 1919-1924 puis jusqu'en 1933. La naissance de concrétisations d'idées, à l'instar de la création d'associations, de comités et autres sociétés dont les membres appartiennent tous à ce qui deviendra une nomenklatura franco-allemande et, par-delà, européenne – transforme Berlin, plus que Paris, en centre névralgique.

Cette thèse de doctorat reviendra ensuite sur la symbolique berlinoise et l'importance de ce choix que fut, finalement, la capitale allemande, voir même la capitale franco-allemande par exemple de ce premier climax d'entente et de réconciliation. Les salons berlinois, méconnus, sont de ces « intermédiaires », avant tout mondains, dont le rôle de sociabilité prétend à la « démultiplication » des contacts au sein même de cette élite, si ce n'est européenne, du moins française et allemande. Si les cercles de pensées sont des structures d'une possible et idéalisée « République des Lettres », Berlin en est, de par ses nombreuses initiatives sur son sol, certainement la capitale. Et les salons, sa cour.

¹⁶⁴ Henri Béhar, Pascaline Mourier-Casile, « *L'Europe surréaliste ou la crise de la conscience européenne au XXème siècle* », *L'Europe surréaliste. Mélusine. Cahiers du centre de recherche sur le surréalisme*, n° XIV, Paris, Éditions de l'Âge d'Homme, 1994, p. 33

S'inscrivent-ils toutefois en directe ligne des initiatives locarniennes qui ont, nous avons tenté de le montrer, accéléré un idéal et un réseau déjà préconstruit ? Ce qui pourrait être considéré comme la « préhistoire » du Berlin franco-allemand et de la période 1924-1929 sur laquelle souffla l'esprit de Locarno, c'est-à-dire : les rencontres et autres conférences intimes que furent les Décades de Pontigny ou les séjours dans le château de Colpach¹⁶⁵ s'effacent ensuite – même s'ils ne disparaissent pas – devant une autre forme de rencontre et de sociabilité, cette fois mondaine, que sont les salons. Ils sont un peu moins d'une dizaine – qui peuvent du moins être considérés comme les lieux officiels de rencontres franco-allemandes – dans la capitale allemande à drainer auprès de leurs hôtes et hôtesse, et ce dès après les Accords de Locarno, les acteurs ou figures de passages, des arts, de la culture, de la presse et également de la politique, franco-allemande. Helene von Nostitz, Antonina Vallentin, Jenny de Margerie mais également Pierre Viénot, gendre d'Emile Mayrisch et directeur du bureau du Centre de Documentation et d'Information à partir de sa création ou encore Brigitte Bermann-Fischer¹⁶⁶, fille du magnat de l'édition Samuel Fischer¹⁶⁷.

Des salons locarnien ? C'est ce que Brigitte B. Fischer nomme dans ses Mémoires un « *internationales Intellektuellenkreis* » qui, à partir de 1924, se transforma dans sa maison de Grunewald, en « *eine Art literarischen Salon* ». Des Allemands comme des Français se côtoient. « *Er umfasste von der deutschen Seite Carl Zuckmayer, Kurt Heuser, Alexander Lernet-Holeniar, Manfred Hausmann, Joachim Maas, Joseph Roth, Klaus Mann, Ernst Toller, Walter Mehring, Erwin Piscator und George Grosz* » énumère la „salonnière“ berlinoise, tout en citant par la suite, les invités français amenés notamment grâce à l'amitié de la famille Fischer avec le jeune Pierre Bertaux : Jean Giraudoux, Jean-Richard Bloch, l'inévitable alors Pierre Viénot, Raymond Aron, Roland de Margerie ou encore René Crevel, et bien d'autres. Brigitte Fischer - que nous présentons ici mais qui ne fait pas partie de la sélection de salonnières choisis – représente le Tout-Berlin qui, très vite, choisi l'univers franco-allemand, comme société. Au même titre qu'Antonina Vallentin, Helene von Nostitz ou encore Jenny de Margerie, elle est de ces femmes dont l'influence mondaine s'est illustrée dans leurs salons après les Accords et dans l'ère de détente politico-culturelle alors instituée.

¹⁶⁵ Que nous avons choisi délibérément comme les ascendants les plus directs des salons berlinois qui nous préoccupent ici.

¹⁶⁶ Lire à ce propos notamment les mémoires de cette dernière Brigitte B. Fischer, *Sie schrieben mir oder Was au meinem Poesialbum wurde*, Zürich, Stuttgart, Werner Classen-Verlag, 1978

¹⁶⁷ Samuel Fischer (1859-1934), dont le salon avait également une place non négligeable dans la sociabilité intellectuelle et artistique à Berlin.

Chronologiquement, ces « salonnières » et leur influence semblent directement liées à Locarno et aux initiatives qui s'ensuivirent.

Petra Wilhelmy¹⁶⁸ s'est déjà chargée de tracer une rétrospective de l'histoire des salons berlinois, lors de la période dorée de leur existence dans la capitale, c'est-à-dire tout au long du XIX^{ème} siècle jusqu'à l'aube de 1914. Cette mode de la conversation, qui a touché l'Europe dès l'époque classique, fut étayée de plusieurs climax liés aux grands événements historico-sociaux-culturels. Que ce soient les Lumières, la Révolution française ou encore le XIX^{ème} siècle dans son ensemble, période de révolutions (qu'elles soient sociales, culturelles, littéraires ou industrielles) et de découvertes scientifiques. Le salon, lieu d'influence féminine par excellence, a perduré à travers une grande période et ce jusqu'à 1914, date à laquelle l'historiographie y a vu sa déchéance puis sa disparition. Les lieux de discussions et de rencontres mis en place à Berlin dans la très courte période située entre Locarno et la montée du nazisme en Allemagne, s'inscrivent justement dans cette tradition séculaire où les femmes régnaient en maître sur les destinées des hommes.

C'est donc d'abord dans une tradition européenne que s'inscrivent les salons berlinois, comme lieux de sociabilité. Constituant une certaine pratique et de codes mondains qui poussent au jeu d'influence et à la construction d'un réseau de sociabilité. Même si la Grande Guerre a certainement réduit le cercle d'influence des salons, ainsi que leur nombre, que ce soit en Allemagne comme dans le reste de l'Europe, on les a souvent voués à disparaître à partir de 1914. Marie Radziwill, qui pourrait être considérée comme la première « influenceuse » ou « démultiplicatrice » d'une certaine idée franco-allemande à Berlin, voit son salon disparaître à la veille de l'éclatement de la Première Guerre mondiale. Décédée en 1915, en « exil » dans sa propriété silésienne pour cause d'origine française, elle est certainement la prédecesseure directe des salons de l'entre-deux-guerres dont il est question ici.

Helene von Nostitz, Antonina Vallentin ou, dans une certaine mesure, Jenny de Margerie, s'inscrivent ainsi dans une double continuité : celle des salons berlinois mais, également, européens dont l'origine est attribuée à la Marquise de Rambouillet au XVI^{ème} siècle. Elles sont également les héritières du salon franco-allemand dont Marie Radziwill est, nous l'avons vu, la principale représentante. Cette « Diplomatine ohne Amt » a une influence comparable, voir plus importante encore car possédant l'oreille de l'Empereur, à celles qu'auront, dans un cercle plus restreint, Helene von Nostitz ou encore Antonina Vallentin,

¹⁶⁸ Petra Wilhelmy, *Der Berliner Salon im 19. Jahrhundert (1780-1914)*, Berlin, New York, De Gruyter, 1989

« reine de Berlin ». Jenny de Margerie, belle-fille de l'ambassadeur de France en Allemagne, Pierre de Margerie, s'inscrit dans une généalogie parallèle des salons, c'est-à-dire, dans le devoir de représentation qu'avaient les ambassades ainsi que dans une stratégie diplomatico-mondaine instaurée par son beau-père dans un précédent poste à Bruxelles à l'aube des années 1920.

S'agit-il finalement d'une initiative post-locarnienne que ces salons qui voient le jour après la signature des Accords du Lac Majeur ? Héritiers d'une tradition plus ancienne, en ce qui concerne la forme, ils naissent dans la conviction locarnienne de l'importance du rapprochement, au nom d'une révolution des élites¹⁶⁹. Parce que leur époque d'influence est absolument restreinte, c'est-à-dire, entre 1925 et 1932, avec un climax dans les années 1927-1929, il est difficile de mesurer l'influence directe de ces salons sur le rapprochement franco-allemand et sur les initiatives directes. Ils n'ont pas à vocation de créer une dynamique mais sont au cœur de cette attractif franco-allemand, avec le but premier d'instaurer un climat de confiance entre les différents acteurs de cette dynamique. Les salons sont bien, toutefois, la cour et la mise en réseau possible d'une élite française et allemande dont Julien Luchaire déplorait le manque de racines : « *Cependant, cette société dirigeante de Berlin, si variée, si brillante, si intelligente des grands problèmes de l'heure, était à la surface de son pays, sans racines profondes* ». ¹⁷⁰ Cet entre-deux-guerres franco-allemand florissant et intellectuel a en effet regardé comme vain car essentiellement constitué d'élites qui, comme le fait remarquer Ernst Robert Curtius à André Gide¹⁷¹, est la base de cette nouvelle société. Les salons, de par leur tradition justement élitiste, représentent le milieu dans lequel cette idéal franco-allemand locarniste évoluait alors : « *écrivains, artistes, aristocrates, hommes politiques de tous les partis, financiers, diplomates* » ¹⁷² énumère Julien Luchaire lorsqu'il décrit les visiteurs du salon de celle qui deviendra son épouse, Antonina Vallentin. Ce sont les membres de cette « Bildungsbürgertum » tardive allemande et du Tout-Paris français qui se rencontrent et cherchent, tel présenté par Heinrich Mann, les rênes d'Accords politiques dont les conséquences intellectuelles sont incontestables.

¹⁶⁹ Lettre de Ernst Robert Curtius à André Gide (10.01.1924), André Gide et Ernst Robert Curtius : *Correspondance (1920-1950)*, éd. Peter Schnyder et Juliette Solvès, Paris, Classiques Garnier, 2019

¹⁷⁰ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 135

¹⁷¹ Lettre de Ernst Robert Curtius à André Gide (10.01.1924), André Gide et Ernst Robert Curtius, *Correspondance (1920-1950)*, éd. Peter Schnyder et Juliette Solvès Paris, Classiques Garnier, 2019

¹⁷² André Gide et Ernst Robert Curtius, *Correspondance (1920-1950)*, cit. op., p. 136

La mondanité et la sociabilité des initiatives : les salons

Dans l'introduction de la correspondance de Pierre Bertaux à son père pendant son échange universitaire à Berlin à la toute fin des années 1920, Hans- Manfred Bock parle très justement d'une « continuité entre les initiatives socio-culturelles du milieu franco-allemand à la fin des années 1920 [...] et les innovations universitaires et de politique d'échanges franco-allemands des années 1960 ». Il est intéressant de noter à quel point, finalement, cet « entre-deux-guerres » que le terme choisi par l'historiographie limite, finalement, à une longue entreprise vaine entre deux conflits mondiaux particulièrement destructeurs, apporte la pierre d'achoppement d'une pensée européenne et franco-allemande particulièrement féconde après 1945 mais dont les idées fondatrices appartiennent aux décennies 1920-1930. Les salons berlinois s'inscrivent à la fois dans la période post-locarnienne ainsi que dans une continuité future européenne et ce, à travers leurs réseaux particulièrement féconds. Il s'agirait, ainsi, de la même déduction en ce qui concerne les différentes initiatives post-locarniennes. Toutefois, les salons, de par leur caractère intime (absence de liste de membres, non régularité des hôtes, itinérance de l'hôtesse etc.), ont contribué, nous semble-t-il, à la mise en place de réseaux fondamentalement solides. La caractéristique première du salon, et ce dès sa prépondérance en Europe dès le XVIème siècle, repose essentiellement sur le lien de fidélité qui se crée entre les hôtes et leurs hôtes. Les salonnières berlinoises n'échappent pas ainsi à la règle.

La villa von Nostitz à Zehlendorf, l'appartement de la Landgraffenstrasse 11 près du Tiergarten d'Antonina Vallentin ainsi que les salons lambrissés de l'ambassade de la Pariser Platz sont les lieux où on vient, si ce n'est s'y trouver une place, du moins étoffer son réseau. C'est également le lieu où sont concrétisés certaines initiatives et où la conversation et la mise en relations a pour objectif de rendre possible certains projets. Ils sont également là pour appuyer des activités balbutiantes, ainsi Pierre Viénot qui ouvre le bureau berlinois du « Comité Mayrisch » tout juste créé. Cette initiative, qui s'inscrit en droite ligne des Accords de Locarno et leurs conséquences, marque la métamorphose d'une rencontre d'intellectuels dans tout ce qu'il y a de plus intime, vers une action volontairement plus concrète dans le sillage des décisions officielles étatiques françaises et allemandes, ainsi que, plus largement, européennes. Pierre Viénot s'attribue volontairement, dès sa création même, un rôle de médiateur intentionnel. Il est le premier acteur de la vie mondaine franco-allemande qui s'instaure à Berlin, celui qu'on rencontre dans les soirées et les différents salons. Ainsi Roland de Margerie le décrit comme le partenaire particulier de l'ambassade et des acteurs du rapprochement.

« [...] il faut ajouter un de nos compatriotes qui occupa très vite à Berlin une situation de premier plan : je veux parler de Pierre Viénot. Quand il arriva dans la capitale en 1925, il était encore dépourvu de toute qualité officielle [...] L'idée lui vint de fonder un comité composé de personnalités éminentes des deux pays, qui s'efforceraient, par des rencontres périodiques et grâce à des bureaux permanents, d'encourager l'action des hommes désireux, des deux côtés du Rhin, de promouvoir une meilleure compréhension entre Français et Allemands ». ¹⁷³

Ainsi, Pierre Viénot incarne ce qu'Anatole de Monzie considérait comme le rôle des écrivains, c'est-à-dire, le « pré-diplomate » ¹⁷⁴. Ou, plus justement, le « Comité Mayrisch » qu'il représente, marque une certaine diplomatie parallèle de représentation, de réseau et de mondanités dans l'esprit de l'Ancien Régime près-1914.

Homme politique, homme de réseaux, ancien combattant, Pierre Viénot voit le Comité d'autant plus comme le moyen d'organiser des événements culturels et, surtout, à fortifier un réseau d'élites et d'intellectuels qui avait déjà pu voir le jour entre Colpach et Pontigny. La métamorphose de cet art de la conversation dont les salons, par essence, nous l'avons vu, sont les garants, en une véritable institution qui se veut jouer un rôle important dans la marche du monde, nous semble particulièrement intéressante. En effet, au même titre que le salon d'Antonina Vallentin se transforme en lieu d'exil et de filière, finalement, d'évasion et de protection des opposants germanophones à Hitler ainsi que des représentants de la religion juive ; le « Comité Mayrisch » se veut une concrétisation des rencontres de Colpach. Le réseau constitué tout au long de la première moitié des années 1920 dans la maison du Luxembourg ainsi que par une correspondance accrue d'Aline Mayrisch, sans oublier, d'une certaine manière, le rôle en contre-point des Décades de Pontigny est utilisé à partir de 1925 en un véritable réseau d'influence présents en Allemagne comme en France. Un bureau français ainsi qu'un bureau allemand, tenus respectivement par un Allemand à Paris et par un Français à Berlin, désigne la parfaite adéquation égalitaire recherché par le Centre de Documentation et d'Information du duo Mayrisch / Viénot. C'est également une présidence à deux têtes, française et allemande, qui est privilégiée : Charles Laurent, ancien représentant de la France à Berlin et

¹⁷³ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 68

¹⁷⁴ Katja Marmmetschke, *Un tournant dans le rapprochement franco-allemand ? La rencontre entre C.H. Becker, ministre de l'Éducation de Prusse, et Anatole de Monzie, ministre français de l'Instruction publique, en septembre 1925 à Berlin*, dans Hans Manfred Bock, Gilbert Krebs (dir.), *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelles, 2018, pp. 35-51

Alfred von Nostitz-Wallwitz, ex-Ministre délégué de Saxe, exercent cette présidence à quatre mains. Les deux bureaux, l'un dans la capitale allemande et l'autre à Paris, sont également tenus respectivement par un Allemand en France et un Français en Allemagne. Au bord de la Seine, Gustav Krukenberg ; au bord de la Spree, Pierre Viénot lui-même dont la connaissance parfaite de l'Allemagne avant Locarno avait tout indiqué pour cette fonction.

L'initiative locarnienne que se veut être le « Comité Mayrisch » représente également l'apport et l'utilisation de la sociabilité mondaine berlinoise franco-allemande à partir de 1925. Pierre Viénot appliquait la même stratégie mondaine que l'ambassadeur de France, Pierre de Margerie qui voyait la réconciliation seulement possible par l'entente, pas seulement officielle, mais aussi culturelle et profonde, des deux pays anciennement ennemis :

« [II] considérait que deux peuples ne peuvent s'entendre qu'à condition de se connaître, de se comprendre, voire de s'aimer [...] Il fallait bien au-delà, rechercher des rencontres de toutes sortes, culturelles ou autres [...] dès l'application du plan Dawes en août 1924 et les accords de Locarno en 1925, ces rencontres entre Français et Allemands devinrent possibles et se multiplièrent bientôt à Berlin et dans bien des villes allemandes ». ¹⁷⁵

Cette politique de connaissance mutuelle consiste en la base même du Comité Mayrisch. Les salons berlinois dont il est question dans cette thèse de doctorat constituent, finalement, l'élément mondain, utilisé d'ailleurs par Pierre Viénot lui-même, de ces rencontres. Le Comité tente de s'imposer à Berlin, à travers la figure d'Emile Mayrisch, comme le premier médiateur franco-allemand, aux côtés de l'ambassade, voir même, parfois, en compétition d'influence avec cette dernière. Ainsi, comme le rapporte Pierre Bertaux, grand chroniqueur de ces années mondaines du Tout-Berlin franco-allemand : « Viénot, Krukenberg ¹⁷⁶ combinent quelque chose,

¹⁷⁵ Bernard Auffray, *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique de son temps*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1976, p. 481

¹⁷⁶ Gustav Krukenberg (1888-1980) : Officier de la Grande Guerre puis haut fonctionnaire allemand au parcours franco-allemand particulièrement tortueux, il devient directeur du bureau parisien du Comité Mayrisch en 1926, c'est-à-dire l'homologue allemand de Pierre Viénot qui lui, dirige le bureau berlinois. À partir de 1933, il adhèrera avec enthousiasme dans l'idéologie nazie, puis membre de la Waffen-SS pendant la guerre. Il terminera sa carrière comme commandant de la Division Charlemagne puis de la division-SS Nordland. Prisonnier après-guerre, il s'engagera dans diverses organisations d'anciens combattants puis renouera correspondance avec notamment, de grands penseurs européens rencontrés avant-guerre (comme Coudenhove-Kalergi) ainsi que des anciens de la Division Charlemagne. Lire notamment Peter Schöttler, « Trois formes de collaboration. L'Europe et la réconciliation franco-allemande – à travers la carrière de Gustav Krukenberg, chef de la Division Charlemagne », *Allemagne d'aujourd'hui*, n°207, 2014, pp. 225-246

mais ils ne savent pas quoi [...] Viénot écrit une lettre de Mayrisch, falsifie (!!!) des lettres, des textes, truque des documents, manœuvre les gens les uns par les autres par des procédés qu'il reconnaît petits. D'ailleurs, le Comité en a pour deux ans. Après, bonsoir. Voudront qu'on fonde alors un Institut français à Berlin, un Institut allemand à Paris ».¹⁷⁷ Il s'agit de nuancer, tout de même, les propos toujours très francs, directs et loin d'être bienveillants de l'étudiant-star que fut Pierre Bertaux à Berlin dans ces années-là. Reçu justement, dans tous les salons de la capitale qui se gargarisent de la présence d'un brillant chanteur du franco-allemand, au réseau très étendu, le fils du germaniste et ami de Paul Desjardins, Félix Bertaux, abonde dans sa correspondance de descriptions sévères des différents acteurs qu'il rencontre au cours de ses pérégrinations berlinoises. L'image qu'il donne de Viénot, toutefois, s'approche de celle que les témoins et historiens en ont fait, c'est-à-dire, un fin politique dont les actions se veulent précises, pour cause de construction de réseau d'influence. Le monde franco-allemand, en effet, est extrêmement réduit et compétitif ; la concurrence est rude.

Les salons – Pierre Viénot a également le sien – sont les vecteurs de ces organisations dont l'objectif consiste avant tout à engranger un réseau de connaissances dans le but de se faire rencontrer différentes figures de sphères socio-professionnelles diverses, d'Allemagne et de France. Que ce soit Grautoff, dans une moindre mesure, ou Viénot, le public touché par ces initiatives post-locarniennes est avant tout, élitiste. Cette caste socio-culturelle dont les intellectuels et, dans le cas du Comité Mayrisch, les industriels sont les premiers touchés, sont en effet vus comme des démultiplicateurs dont l'influence se devait d'être certaine dans leurs pays respectifs et, notamment, au plus haut de l'État. Roland de Margerie témoigne également d'une intense activité sociabilitaire, notamment mondano-intellectuelle. Les initiatives de rencontres franco-allemandes qu'il mentionne sont nombreuses, ainsi : « *d'autres initiatives se conjuguèrent avec les nôtres. J'ai signalé déjà celle de Richard Kuenzer, le rédacteur en chef du quotidien catholique Germania*¹⁷⁸ (...) et celle de Pierre Viénot, qui créa un comité franco-allemand d'études et d'informations. Aussi multiplièrent-ils les réceptions quand le comité se réunit pour la première fois à Berlin. Mon père, naturellement, en donna une aussi à

¹⁷⁷ Pierre Bertaux à son père (28.11.1927), dans Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 114

¹⁷⁸ Qui consacra, suite aux signatures de Locarno, des colonnes entièrement dédiées à la France et aux relations franco-allemandes. Juriste et diplomate, il s'engage comme directeur du magazine « Germania » aux noms de ses idéaux catholiques. Opposant à Hitler, il est arrêté et déporté à Ravensbrück alors que son épouse est également arrêtée sous le coup de la « Sippenhaft » suite à l'attentat contre Hitler du 20 juillet 1944. Ramené à la prison de Berlin-Moabit pour être jugé, il est est assassiné le 27 avril 1945 dans le chaos berlinois que précède l'arrivée de l'Armée rouge sur Berlin.

l'ambassade, au cours de laquelle j'aperçus, seul dans un coin et l'air mélancolique, le duc de Broglie, président de la section française ». ¹⁷⁹ Une concurrence, là encore et cette fois-ci, finalement, avant tout mondaine, se dessina également entre l'ambassade de France et Viénot.

Hans Manfred Bock a consacré un paragraphe de son introduction à la correspondance de Pierre Bertaux à sa famille¹⁸⁰, aux salons berlinois dont il est question ici. Il les décrit comme des « cercles de représentations franco-allemands »¹⁸¹ dont l'influence directe est bien celle des Accords de Locarno et la dynamique qui s'ensuivit. « Lieux éphémères », ils poursuivaient l'objectif de mettre en relation les différents acteurs des diplomaties parallèles, que ce soit l'ambassade qui les fréquentait assidûment ou bien les médiateurs ou « pré-diplomates » tels que, justement, Pierre Viénot. Avant même d'être des médiateurs, les salons sont des multiplicateurs au sein de cette société choisie élitiste. Les acteurs du « Locarno intellectuel » dont Berlin fut le centre ont utilisé cette tradition féminine ancienne pour agrandir le réseau. Le foisonnement du réseau franco-allemand était, en effet, l'objectif premier poursuivi par l'ambassade comme par les comités et autres initiatives post-locarniennes. Réseau dont les salons étaient les centres de regroupements des différents acteurs.

« Il [Oswald Hesnard] me donna de bons conseils : *'Déjeunez régulièrement à la mensa. Vous finirez par vous faire des relations* ». Deux jours plus tard, mes amis Fischer m'emmenait à une réception chez Antonina Vallentin [...] Elle dirigeait une revue politique et avait un salon très couru. On y rencontrait le Tout-Berlin. J'y trouvai dans un coin ce cher Hesnard, bien solitaire. Je lui dis non sans malice : *'Vous voyez, je me fais des relations'* ». ¹⁸²

Dans ses Mémoires, Pierre Bertaux décrit plusieurs fois, de manière détaillée, les méthodes utilisées pour « se faire des relations », agrandir son réseau et jouer le rôle d'observateur et de médiateur qui était au centre de son aventure berlinoise. ¹⁸³ Oswald Hesnard, figure légèrement picaresque d'un univers français à Berlin, installé dans la capitale près d'une

¹⁷⁹ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2013, t. II., p. 108

¹⁸⁰ Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 19

¹⁸¹ *Op. cit.*

¹⁸² Pierre Bertaux, *Mémoires interrompus*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2000, p. 78

¹⁸³ Dont la réalisation même – c'est à dire un échange universitaire entre la France et l'Allemagne – n'avait été possible que grâce à la dynamique et au souffle de « l'esprit de Locarno ». Pierre Bertaux, en effet, dont le père Félix, germaniste réputé, était un habitué des Décades de Pontigny, arriva à Berlin en 1927. Autrement dit, deux ans après la signature des Accords du Lac Majeur et avec difficultés – notamment dû aux réticences de certains de ses professeurs français inquiets d'un voyage chez l'ancien État ennemi.

décennie et traducteur de la rencontre de Thoiry entre Briand et Stresemann, errait dans les cercles courus de Berlin pour, justement, se faire des relations. Bertaux réussit très bien à se trouver une place privilégiée auprès de cette nomenklatura de la capitale, avec une vie mondaine extrêmement bien remplie, tel qu'il le décrit dans ses lettres à son père ainsi que ce que témoignent ses contemporains également habitués des mêmes cercles socio-culturels. Pour ce faire, il est, en plus de son poste d'assistant à l'Université Friedrich-Wilhelm-II de Berlin, il est de toutes les expositions, salons, soirées d'ambassade ou autres lectures d'écrivains français de passage dans la capitale. C'est d'abord dans les deux salons des Fischer (celui de Samuel Fischer puis celui de Brigitte Bermann Fischer) puis, peu à peu, dans ceux de Helene von Nostitz, Antonina Vallentin puis Jenny de Margerie, qu'il obtient son aura d'étudiant brillant qu'il faut compter parmi ses hôtes – « *Elle [Jenny de Margerie], parce que : 'qui est ce jeune Français que je ne connais pas et qui parle avec Madame de Nostitz !'* ».¹⁸⁴ Cette « bataille mondaine » qui fait partie intégrante des salons en général – un salon n'est reconnu et reconnaissable, en grande partie, que par l'éminence de ses invités et le vent moderne qui souffle sur eux, les rendant plus attrayants encore d'un point de vue mondaine ; cette règle inérente au salon ayant été de mise dans les exemples berlinois – donne l'aperçu de l'importance sociale ainsi que du point de vue du réseau, que représentaient ces après-midis ou soirées intimes auprès de acteurs du « Locarno intellectuel ».

¹⁸⁴ Pierre Bertaux, *Un Normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes (1927-1933)*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle 2011, p. 109

II. Pourquoi Berlin ?

A. La ville symbole

« *Il n'y avait pas au monde de capitale plus intéressante que Berlin pendant ces années de 1926 à 1930, où je m'y suis rendu fréquemment* »¹⁸⁵

C'est à Berlin que Julien Luchaire, l'auteur de ces lignes, fait la connaissance de celle qui deviendra sa femme en 1929, la salonnière Antonina Vallentin. C'est à Berlin, écrit-il ensuite, que se faisait et se défaisait la pensée franco-allemande de l'époque. C'est à Berlin, enfin, que se retrouvaient après Locarno les auteurs, journalistes et autres acteurs de la vie culturelle, artistique et intellectuelle de l'Europe d'alors.

Capitale d'une Allemagne chamboulée, d'une toute jeune République de Weimar ayant succédé à l'Empire déchu, Berlin est la ville que les soldats français de la Première Guerre écrivaient en toutes lettres sur leurs wagons. C'est également celle que mentionnaient les journaux et les discours, comme la cité de l'ogre allemand ; ville d'où étaient déjà venus, dans l'imaginaire français d'alors, à l'image des Huns déferlant sur le continent européen, les hordes de Prussiens de 1870.

Berlin, en effet, éveille chez beaucoup des visiteurs de l'entre-deux-guerres, des véritables mythes et fantasmes presque institutionnalisés que l'on retrouve dans les témoignages de ces derniers. Ainsi, la capitale de cette nouvelle Allemagne, est avant tout celle de la Grande Guerre voir même, celle de l'humiliante défaite de 1870. Lors de l'afflux de visiteurs tout au long des années 1920 mais, surtout, à partir de la période post-locarnienne 1926-1933, les Français qui s'y pressent sont avant tout des membres d'une certaine élite intellectuelle, avides de découvrir ou redécouvrir la ville sur la Spree. Ouverts à une possible

¹⁸⁵ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 134

sympathie avec les voisins allemands ou hostiles à toute forme de rapprochement, ces visiteurs déambulent dans les artères berlinoises avec curiosité.

Le processus de fascination d'une ville : de l'armistice à Locarno

Au lendemain de 1918, Berlin atteint un statut de « ville symbole » auprès des voisins français dans une indifférenciation sociale. En effet, comme la Grande Guerre a touché toutes les classes sociales, les sentiments paradoxaux à la fois de haine et de fantasmagorie sont le lot de tous. Une certaine fascination anime ceux dont les quatre ans de guerre passés sur le front ou à l'arrière dans l'attente de leur proche, ont eu pour but ce « Berlin ». Ainsi c'est avec une obsession déroutante que certaines visitent la ville : « *Berlin ! Enfin m'y voici. Je revois le nom inscrit à la craie, sur nos wagons bondés et la clameur bourdonne encore dans mes oreilles : « À Berlin ! À Berlin ! ». Je ne suis jamais que vingt-deux ans en retard de la date prévue* » écrit Roland Dorgelès lors d'un voyage dans la capitale allemande en 1937¹⁸⁶. La période entre les deux guerres mondiales donne à Berlin ses titres de ville-monde, ville-vitrine et d'objectif de voyage. En effet, pour ceux qui peuvent se le permettre, qu'ils soient germanophones ou pas, envoyés par un journal ou au compte de leur propre curiosité, Berlin est le but de voyages initiatiques que toute une frange intellectuelle et élitiste de la population entreprend jusqu'aux bords de la Spree.

Il est intéressant de comprendre le processus qui a fait de Berlin, dans ce court laps de temps entre les deux guerres mondiales, la ville de la construction franco-allemande – notamment pendant la période post-locarnienne. Les événements politiques, la symbolique que représente – tel que nous avons déjà tenté de le démontrer – la ville de l'ennemi pour la France, ainsi que le rôle de différents acteurs du rapprochement, notamment à travers une certaine médiation culturelle, ont fait de Berlin un lieu-objet symbolique et représentatif d'une avancée intellectuelle et pacifique.

La fascination post-1918 des Français pour l'Allemagne et, plus spécifiquement pour Berlin, constitue le premier élément de réponse. En effet, pourquoi particulièrement Berlin comme ville centrale d'une reconstruction intellectuelle franco-allemande dont l'objectif emplit les têtes de ses acteurs et médiateurs entre 1925 et 1933 ? « *Pour qui veut comprendre*

¹⁸⁶ Roland Dorgelès, « Vive la liberté ! », *L'Intransigeant* (24.01.1937), p. 1.

l'Allemagne, un autre effort est nécessaire que de prendre le train pour Berlin. Il faut s'y défaire quelque temps de la France [...] l'Allemagne doit être regardée de l'intérieur. »¹⁸⁷ C'est en effet un véritable processus initiatique que propose Viénot à ses lecteurs lorsqu'il entreprend son analyse du pays dans lequel il a passé plusieurs années, lui, l'ancien combattant de la Grande Guerre, et dont l'objectif premier était alors de combattre l'ignorance des ressortissants de deux pays envers l'autre.¹⁸⁸ Ce voyage vers l'ancien ennemi est souvent abordé par ses protagonistes avec une grande part de méconnaissance du pays qu'ils visitent, que les ombres des conflits précédents ont teinté de fantasmes. Toutefois, la curiosité qu'implique ce voyage vers Berlin doit être utilisée à des fins pacifiques tendant vers la rencontre de l'autre, tel que le considéraient comme nécessaire les pionniers de la réconciliation.

Il ne s'agit pas, bien sûr, de considérer Berlin au lendemain de la Première Guerre mondiale comme vierge de tous Français. À l'image d'autres pays de l'Europe élargie, l'Allemagne abritait des Français dont les professions avaient poussé à l'aventure : cuisiniers, gouvernante, femme de chambre ou répétitrice. C'est la guerre, en effet, qui en vient à changer le rapport, déjà compliqué, des visiteurs français avec l'Allemagne et, plus précisément, avec Berlin. Ainsi, Jean-Richard Bloch se remémore, à son arrivée en 1928 à Berlin, de son premier voyage dans la capitale au début du XX^{ème} siècle, avant la Grande Guerre.

Toutefois, sur le plan plus officiel et relié directement à une certaine idée d'un rapprochement possible entre les deux nations, des initiatives similaires à celles de Pierre Viénot avaient vu le jour dans l'immédiat post-1918. Ainsi, la mission Haguenin¹⁸⁹, de mars 1919 à juin 1920, est l'exemple d'une délégation française envoyée par le Ministère des Affaires étrangères à Berlin avec pour objectif de prendre connaissance et d'informer au sujet de l'Allemagne alors à feu et à sang. C'est une mission menée par des universitaires dans un pays dont on attend l'issue d'une révolution inquiétante. Ces agrégés deviennent diplomates et transforment, à travers cette année de présence française particulière en Allemagne, une métamorphose d'une certaine idée de la diplomatie d'Ancien régime. Oswald Hesnard, l'un des

¹⁸⁷ Pierre Viénot, *Incertitudes allemandes. La crise de la civilisation bourgeoise en Allemagne*, Paris, Librairie Valois, 1931, p. 14

¹⁸⁸ Notamment dans une lettre de Pierre Viénot à Pierre de Margerie (23.06.1925) citée par Bernard Auffray, *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique de son temps*, Paris, Librairie C. Klincksieck 1976, p. 482

¹⁸⁹ Lire à ce sujet Marion Aballéa, « Une diplomatie de professeurs au cœur de l'Allemagne vaincue : la mission Haguenin à Berlin (mars 1919-juin 1920) », dans *Relations internationales* (n°150), 2012, pp. 23-26 ou, du même auteur, « Émile Haguenin de l'université à la diplomatie : trajectoire berlinoise et médiation franco-allemande (1901-1924) », dans *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, 2015, n°47-2, pp. 517-530

membres de cette mission, figure parmi les acteurs de premier plan de la politique franco-allemande diplomatico-mondaine mise en place au cours des années vingt, personnage inévitable dans l'horizon berlinoise, que ce soit auprès de l'ambassade ou bien au cours des événements mondains et moins officiels. La présence française en Allemagne, toutefois, s'avère particulièrement difficile au cours de cette « guerre froide » franco-allemande jusqu'à la veille de la signature des Accords de Locarno. En ce qui concerne la présence française de visiteurs et de voyageurs, célèbres ou non, elle reste particulièrement timide jusqu'à la période post-locarnienne qui constitue un véritable « boom » des séjours berlinois.

C'est en effet à partir de la trêve locarnienne que l'Allemagne redevient fréquentable.¹⁹⁰ Elle est bientôt la destination phare pour l'intelligentsia française où il faut voir (visiter les expositions, salons et autres événements culturels qui se mettent en place peu à peu) et être vu. Dans ce dernier cas, les salons sont le parfait exemple de sociabilité mondaine auquel, lorsqu'on est André Gide, Jean-Richard Bloch, Colette ou encore Paul Valéry, on se doit d'assister. Berlin et l'Allemagne continuent de fasciner. Ils sont de ces lieux géographiques imprimés dans les journaux, effleurant toutes les lèvres. Versailles, l'occupation de la Ruhr, les dettes des réparations, la responsabilité de la guerre, la République, la chute de l'Empire, la révolution spartakiste... les événements politico-sociaux qui se succèdent par-delà le Rhin mettent l'ancien ennemi sous le feu des projecteurs. Il s'agit de regarder l'Allemagne se défaire, se détruire, sombrer et se reconstruire dans un mélange de pitié, de curiosité ethnologique et de grand intérêt :

*« L'Allemagne venait d'accomplir, après la catastrophe de l'inflation, un redressement financier extraordinaire. Une fièvre agitait le corps social, mal remis de l'incomplète révolution de 1918. Des abcès s'y formaient de toutes parts. Le régime de Weimar fourmillait d'incertitudes et de contradictions [...] Or, que l'Allemagne trouvât son équilibre importait à tous les autres peuples. Le spectacle était passionnant. Des observateurs étrangers arrivaient de toutes parts : outre les membres des commissions internationales installées pour veiller aux interminables suites du traité de Versailles. Que l'Allemagne, pour trouver son équilibre, eût besoin du monde entier, ouvrait les yeux de ses dirigeants sur le monde : du moins je trouvais que certains d'entre eux étaient exceptionnellement avertis, et prêts aux solutions nouvelles et de grande envergure ».*¹⁹¹

¹⁹⁰ Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France à Berlin 1871-1933*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2017, p. 270

¹⁹¹ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Editions Leo S. Olschki, 1965, t. II, p. 134

Julien Luchaire exprime ici le sentiment de beaucoup d'intellectuels qui, dans le même cas que ce dernier – alors directeur de l'Institut international de coopération intellectuelle - observent l'Allemagne comme un spectacle. Plus encore que Berlin, c'est l'Allemagne que l'on ausculte et dont le pouls est pris par le monde. C'est d'abord cette nouvelle Allemagne pour laquelle on se passionne, car c'est elle qui symbolise l'émergence d'un nouvel ordre du monde chaotique au lendemain de la Grande Guerre et des traités et accords qui s'ensuivirent. Ce nouveau pays est une « énigme à percer »¹⁹² et Berlin, avec son ambassade et son aura de cité libre et, dès les années 1920, son influence intellectuelle, devient la destination favorite des acteurs, passifs ou actifs, d'une certaine idée franco-allemande.

Cette politique de la construction sur des ruines d'un monde disparu fascine tous les domaines. On construit et déconstruit les genres : le mouvement Dada s'impose, le Bauhaus également, dans les rues, les cafés et l'architecture berlinoise. On y découvre ce qui paraît encore impensable à Paris : « *La femme de l'écrivain Carl Sternheim, Théa [...] le [André Gide] pilotait, lui faisait visiter l'Institut pour la Recherche Sexuelle, très audacieux pour l'époque, et son musée* ». ¹⁹³ Tout est possible à Berlin et c'est d'abord, plus encore que la construction d'une idée franco-allemande, que l'apprentissage d'un pays longtemps interdit, que ce soit officiellement comme, finalement moralement, que l'on recherche.

Un voyage d'apprentissage

Berlin, c'est la ville de l'ennemi qu'on visite enfin. C'est à la fois la cité qu'il faut avoir vue, parce que c'est la capitale des vainqueurs de 1870 et celle des vaincus de 1918. Paradoxalement, les visiteurs français entre 1918 et 1933 arrivent à Berlin avec une inquiétude latente et une fascination profonde. Aimer et connaître, tout en s'informant face à un potentiel nouveau danger allemand redouté.

Le voyage à Berlin devient, dans cette période locarnienne un voyage d'apprentissage, un séjour initiatique. Il est également source d'un nouveau genre dans la presse : le reportage berlinois publié dans les colonnes des journaux et des revues puis sous forme d'ouvrages qu'une majorité non contestable des grands noms du monde des lettres doit ajouter à sa bibliographie.

¹⁹² Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France à Berlin 1871-1933*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2017, p. 319

¹⁹³ Pierre Bertaux, *Mémoires interrompues*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2000, p. 83

Cécile Chombard-Gaudin¹⁹⁴ explique ce succès des reportages pour la ville de l'Autre par un intérêt certain du côté du public français qui mêle intérêt presque voyeur, – autrement dit, une curiosité extrême pour celui qu'on a combattu et vaincu – ainsi qu'une inquiétude que l'on a besoin d'assouvir : voir l'Allemagne à travers sa capitale et la juger incapable d'attaquer à nouveau. Cette fascination se transforme presque en enthousiasme émerveillé face à la ville si différente de Paris et de la France en général, plus proche de l'Amérique et de sa modernité exotique d'outre-Atlantique. Ainsi, Berlin devient cette pampa lointaine qu'il faut visiter quand on est journaliste mais surtout, écrivain, homme de lettres, homme d'esprit. Un monde à découvrir pour lequel on s'embarque en train comme on saute dans un paquebot en partance pour l'Argentine. Berlin, c'est la ville mystérieuse dont le voyage devient nécessaire pour la compréhension du monde.¹⁹⁵

Car, Berlin, avant tout, est une ville exotique. Notamment sur le plan purement géographique : elle est située très à l'est, au nord du continent européen et marque la limite de contrées qui, au-delà, paraissent inaccessibles. Tout fascine dans cet exotisme européen, notamment la météo qui répond ou détrompe certains mythes du grand nord : il fait froid comme prévu ou bien plus chaud que l'on aurait pu penser : « *Le temps est doux ; je le trouve même trop chaud et trop doux [...] je n'aurais jamais cru qu'il ferait trop chaud à Berlin* ». ¹⁹⁶ Ainsi, Jean-Richard Bloch mentionne régulièrement dans ses lettres à sa femme de la météo berlinoise, de l'hiver qui ne prend pas fin, collant ainsi à l'image d'une ville sans été, du moins, d'une ville glacée. Après avoir décrit la neige dans le Tiergarten, les « degrés au-dessous de zéro »¹⁹⁷ et « d'une bise du nord qui nous coupe en deux »¹⁹⁸, il parle d'un « petit printemps clair et encore vinaigre, comme le veut la latitude »¹⁹⁹. Cet exotisme est présent également dans la ville moderne, pleine de tramway et de téléphones dans les chambres d'hôtels ou sur les tables des restaurants²⁰⁰ que la plupart des visiteurs, s'ils sont impressionnés, regrettent tout de même.

¹⁹⁴ Cécile Chombard-Gaudin, « Berlin vu par les voyageurs français (1900-1933) », *Vingtième Siècle*, n°27, juillet-septembre 1990, pp. 27-42

¹⁹⁵ Frédéric Sallée, *Sur les chemins de terre brune : Voyages en Allemagne nazie (1933-1939)*, Paris, Fayard, 2017, 512 p.

¹⁹⁶ Pierre Bertaux à ses parents (30.10.1927), dans Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 68

¹⁹⁷ Lettre de Jean-Richard Bloch à son épouse Marguerite (18.3.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

¹⁹⁸ Lettre de Jean-Richard Bloch à son épouse Marguerite (21.3.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

¹⁹⁹ Lettre de Jean-Richard Bloch à son épouse Marguerite (26.3.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

²⁰⁰ Jean Giraudoux, *Berlin*, Paris, Éditions Emile-Paul Frères 1932, 117 p.

Berlin est la ville qui, depuis toujours, a possédé ce degré de fascination auprès des Français mais dont l'ambiance d'après-guerre puis, surtout, d'apaisement, déstabilise. Car finalement, plus encore que des voyages professionnels, des voyages organisés ou dans le but de tenir des conférences, invités par des hôtes tels que le Comité Mayrisch, l'ambassade de France ou, plus tard, la Maison académique, le départ vers Berlin répond également à des attentes et est loin d'être anodin dans l'esprit de tous. « Ville prophétique »²⁰¹, elle est le but à atteindre, la seule destination allemande de beaucoup des visiteurs qui en délaissent d'autres pour se consacrer à celle-ci. Berlin n'est pas l'Allemagne, « mais tout se passe comme si l'Allemagne était devenue Berlin ».²⁰²

Ce séjour d'apprentissage, donc, s'opère surtout dans le cas de voyageurs français ouverts au pays et non hostiles, tels que pouvaient être certains dont le séjour berlinois se devait de répondre à des questionnements critiques, ainsi Henri Béraud et son *Ce que j'ai vu à Berlin* qui s'inquiète, dès 1926, d'une Allemagne qu'il estime trop moderne et revancharde. Les autres, tels Bloch ou encore Gide, dont l'implication franco-allemande n'est pas non plus un fait militant tels que le pouvait être Pierre Viénot, s'enthousiasme d'interlocuteurs francophiles et ouverts à la discussion avec des Français. Comme dans tout parcours initiatique, des catégories différentes de témoignages s'affrontent et il est intéressant de noter, finalement, le manque d'objectivité, dans les deux cas, de ces visiteurs français à Berlin. Si les uns sont emplis de méfiance, les autres s'illuminent au souvenir de Berlin. Ainsi, Roger Martin du Gard dans sa lettre à Gide depuis Berlin en 1932 : « Oh, à quel point je goûte Berlin ! Je vis dans la rue. Je trouve toujours quelqu'un à qui parler ».²⁰³ Puis, dans une autre lettre, quelques jours plus tard, il s'exclame avec force démonstration être conquis par Berlin, une « admirable ville ». Le rapprochement avec les Allemands lui semble donc, dit-il, inéluctable face à « ces gens aimables, ronds, sociaux, intelligents, bien organisés ».²⁰⁴

Il s'agit, bien sûr, de faire la différence entre les trois périodes franco-allemandes de l'entre-deux-guerres. Ainsi, la « guerre froide » de 1919-1925 ne voit que de rares visiteurs - et dont il a été déjà question ici - au contraire de la période post-locarnienne qui assiste à un flux

²⁰¹ Marc Thuret, *Voyageurs français à Berlin 1918-1933*, dans Gilbert Krebs (dir.), *Sept décennies de relations franco-allemandes 1918-1988 : Hommage à Joseph Rovin*, Paris, Presse Sorbonne Nouvelle 1989, p. 22

²⁰² Cécile Chombard-Gaudin, « Berlin vu par les voyageurs français (1900-1939) », *Vingtième Siècle*, n°27, juillet-septembre 1990, p. 32

²⁰³ Roger Martin du Gard à André Gide (17.3.1932), dans André Gide-Roger Martin du Gard, *Correspondance I (1913-1934)*, éd. Jean Delay, Paris, Gallimard, 1988, p. 516

²⁰⁴ Roger Martin du Gard (19.3.1932), dans *Correspondance générale V (1930-1932)*, éd. Jean-Claude Airal, Maurice Rieuneau, Paris, Gallimard 1988, p. 378

d'hôtes français à Berlin. Enfin, l'époque hitlérienne jusqu'au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale est l'objet d'autres témoignages, plus sombres et moins enthousiastes – pour la plupart – quant à l'issue d'un possible rapprochement franco-allemand. C'est alors une « *Allemagne emmurée, presque insondable* »²⁰⁵ que celle de la dictature hitlérienne qui est présentée dans les récits publiés dans la presse²⁰⁶. Parce qu'il est question d'une période riche en rencontres franco-allemande dont l'objectif premier était bien évidemment l'entente entre les peuples, la plupart des témoignages restent essentiellement curieux, surpris voir même enthousiastes mais généralement positifs.

Ce parcours initiatique berlinois s'opère donc surtout à partir de la période post-locarnienne car les séjours y sont facilités, organisés. Les voyageurs français y sont reçus. Par la « colonie française » d'abord puis par les Allemands dont les portes ouvertes les enchantent et deviennent, peu à peu, le passage obligé de ceux qui y séjournent. De la facilité à visiter l'Allemagne et à rencontrer des Allemands, dépend la situation officielle entre les deux pays. Ainsi, l'opinion publique allemande est francophobe notamment lors des événements de la Ruhr – « *ces cochons de Français* »²⁰⁷ s'exclame un quidam rencontré dans la rue par l'ambassadeur de France Pierre de Margerie – puis francophile, du moins intéressés et curieux par la culture du voisin dont l'influence, notamment grâce à l'ambassade et les initiatives diverses, lors de la période post-locarnienne. Toutefois, tous témoignent de contacts cordiaux lorsqu'ils ont lieu ailleurs que dans les espaces officiels ou dans des foules – le visiteur français ne faisant rarement cas d'une rancune inexistante chez l'Allemand individuel.²⁰⁸ C'est ce Berlin que l'on voyait écrit sur les wagons vers le front, que les visiteurs sont venus chercher. À partir de 1926, ils séjournent à Berlin invités par des Français et des Allemands dans la métropole, avec l'objectif de donner, dans la plupart des cas cités ici, des conférences et faire acte de présence auprès d'un public choisi : « *Eduard Wechseller, professeur de lettres françaises à l'Université de Berlin, imaginait à son tour d'inviter un certain nombre de nos écrivains à venir dans la*

²⁰⁵ Frédéric Sallée, *Sur les chemins de terre brune : Voyages en Allemagne nazie (1933-1939)*, Paris, Fayard, 2017, p. 10

²⁰⁶ Ainsi, pour le citer une nouvelle fois, le long reportage de quatre mois de Roland Dorgelès au sujet de l'URSS et de l'Allemagne nazie publiée dans l'*Intransigeant* en début d'année 1937 en ce qui concerne l'Allemagne.

²⁰⁷ Bernard Auffray, *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique de son temps*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1976, p. 408

²⁰⁸ Marc Thuret, *Voyageurs français à Berlin 1918-1933*, dans Gilbert Krebs (dir.), *Sept décennies de relations franco-allemandes 1918-1988 : Hommage à Joseph Rovin*, Paris, Presse Sorbonne Nouvelle 1989, p. 21

capitale parler de leurs œuvres ou de tout sujet qui leur conviendrait à ses étudiants »²⁰⁹. Ils s'inscrivent alors dans la dynamique franco-allemande et deviennent pour certains objets de médiation.

Une Allemagne déroutante à travers l'extravagance berlinoise

La capitale allemande répond donc à un fantasme : connaître l'Allemagne. Dans la plupart des récits des voyageurs français entre la période 1926-1932, on retrouve les mêmes motifs d'une métropole qui semble plus moderne que Paris, plus proche de l'Amérique que de l'Europe, plus riche – avant le crash financier international – que leur propre pays pourtant vainqueur : « *Des rues immenses, où jamais un encombrement vous arrête, et que double, pour aller au Wannsee, une autostrade, vous livrent une ville ouverte, aérée et dont les immenses monuments publics [...] semblent en tout cas inspirés par l'architecture modèle du futur* ». ²¹⁰

Au même titre que beaucoup d'Allemands qui entretiennent eux-mêmes alors un rapport d'amour-haine avec leur métropole, les Français sont admiratifs et suspicieux, curieux mais prudents face à la grandeur d'une cité gigantesque où électricité, tramways et téléphones, sans oublier le cinéma qui bat son plein à Babelsberg, se télescopent dans les correspondances et les témoignages aux retours de voyages, formant un kaléidoscope d'admiration prudente. Berlin, c'est l'Amérique avec sa technologie mise au service du quotidien, ses grandes avenues, ses métros aériens et ses enseignes lumineuses – et pas seulement pour le voyageur français : « *Pour ce qui est des réclames lumineuses et des automobiles, Berlin imitait New York* »²¹¹ écrit Elias Canetti à la même époque. Ainsi, Bloch se plaint du téléphone qui le surprend dans son sommeil, qui voit la ville envahir jusque sa chambre d'hôtel. Le monde qu'il fréquente, c'est-à-dire le Tout-Berlin artistique, mange beaucoup, dépense trop pour ce Français dont le change, due à l'inflation, fait du mark une monnaie forte. Tout est cher pour Bloch et il est intéressant de noter que, plusieurs fois dans ses lettres à son épouse, il note les prix du pain ou d'un café.

²⁰⁹ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2011, t. II., p. 110

²¹⁰ Jean Giraudoux, *Berlin*, Paris, Éditions Emile-Paul Frères, 1932

²¹¹ Elias Canetti, *Die Fackel im Ohr*, cité par Françoise Kenk, *Entre Vienne et Berlin* dans Gilbert Krebs (dir.), *Berlin, carrefour des années vingt et trente*, Paris, Presse Sorbonne Nouvelle, 1992, p. 120

Finalement, c'est une Allemagne vaincue mais triomphante que le voyageur découvre à Berlin. Cantonnés aux grandes artères, la plupart des conférenciers français qui arpentent la ville ne connaissent de Berlin que les enseignes lumineuses, les allées propres du Tiergarten, le bruit des tramways et l'effervescence d'une métropole en marche.

Signe de modernité peut-être, tous mentionnent les mœurs libérales de Berlin. C'est le Berlin des clubs, des cabarets, des bars et des nuits homosexuelles qui fascinent des Français dont la capitale, à la réputation pourtant de ville de la nuit, semble dépassée par cet état de fait. Ainsi, Jean Giraudoux mentionne les « *quelques adolescents vêtues en femmes du Kurfürstendamm [...] et que l'on coudoie sous leurs robes et leurs petits chapeaux sans soupçonner leur sexe* »²¹² Roger Martin du Gard, au même titre qu'André Gide, visite l'Institut de sexologie du Docteur Magnus Hirschfeld²¹³ « *célèbre spécialiste berlinois des questions sexuelles, et particulièrement de l'homosexualité, militant en faveur de la libération des mœurs et des lois, en matière d'homosexualité* »²¹⁴ écrit-il justement à Gide lors d'un voyage en mars 1932.

Dans ses lettres à sa femme, Jean-Richard Bloch lui, évoque les cabarets et les rencontres de la nuit avec des figures allemandes issues des arts que celle qui se veut son chaperon, Antonina Vallentin, lui présente justement là-bas. Il est également au centre de ce qu'il considère comme un tourbillon mondain, entraîné par le consulat, l'ambassade, Antonina Vallentin, les Bermann-Fischer ou encore le PEN-Club.

« *Puis j'ai mené bébé Luchaire au Schwanecke [...] et nous avons regardé débiter le gratin de la bohème politique et littéraire. [...] Drôle de monde. Je ne mets pas à Paris, le pied à la Rotonde et dans les boîtes similaires, et ce n'est pas autre chose. [...] Mme Vallentin nous ayant entourés, Luchaire et moi, de beautés germaniques en grand décolleté, toutes plus célèbres, plus bas bleu, plus pâmées les unes que les autres* ». ²¹⁵

La comparaison avec « La Rotonde » parisienne qui, sur le boulevard du Montparnasse, était l'un des centres mondains de la bohème artistique et littéraire dans l'entre-deux-guerres,

²¹² Jean Giraudoux, *Berlin*, Paris, Éditions Emile-Paul Frères, 1932

²¹³ Magnus Hirschfeld (1868-1935), médecin allemand, pionnier dans l'étude de la sexualité. Fondateur de l'Institut de sexologie de Berlin, il s'investit dans les mouvements homosexuels. Il réalise également les premières opérations de changement de genre. Juif et homosexuel, il quitte Berlin sous le régime hitlérien notamment pour la France où il mourra à Nice en exil.

²¹⁴ Lettre de Roger Martin du Gard à André Gide (21.3.1932), dans Roger Martin du Gard, *Correspondance générale V (1930-1932)*, éd. Jean-Claude Airal, Maurice Rieuneau, Paris, Gallimard, 1988, p. 550

²¹⁵ Lettre de Jean-Richard Bloch à son épouse Marguerite (23.3.1928), dans BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

symbole avec d'autres brasseries, du quartier Montparnasse marque justement la fascination de cet état des faits, de cette normalité des mœurs berlinoises.

Ainsi, Berlin surprend. Ce n'est pas la ville vaincue, ni celle de l'ennemi que l'on croise dans les nuits berlinoises mais celle des mœurs libertaires qui peuvent choquer certains. Ainsi, l'épouse de Bloch s'offusque de le voir fréquenter ce « milieu » qui le traîne tous les soirs dans les cabarets de la ville. Dans sa correspondance, en effet, le protégé d'Antonina Vallentin au printemps 1928 passe ses soirées dans les dédales enfumés de cette « Gomorrhe » berlinoise qui en enchantent beaucoup. D'autres, comme Jean Cassou, dénoncent cet état de fait. Dans son article sur son séjour berlinois « Le comique et le tragique de Berlin », l'écrivain fait une ville à deux têtes dont la nuit est érotisée :

« Un comique plus actuel, ensuite, celui des mœurs, de la gaité à la mode, de la fièvre qui se porte, des thèmes intellectuels fabriqués en série, des diverses atmosphères méthodiquement réparties dans les restaurants qui composent l'extraordinaire Haus Vaterland, des ouvrages, magazines, tracts, traités métaphysiques et pièces à thèse qui se réfèrent à la culture sexuelle, tel ce film sur « l'érotisation du mariage » hérissé de barèmes et de graphiques et où l'on assiste à une ardente chevauchée de spermatozoïdes qu'accompagnent à l'orchestre – au moment décisif – les péremptoires et mélancoliques accents du prélude de « Parsifal ». (...) Ainsi peut-on sans gêne aucune, accompagner Berlin jusqu'au bord extrême de ses élans vers la nouveauté, vers l'extravagance, l'hygiénique et sportive extravagance, Berlin lumineux et délié, la ville la plus jeune du monde, la plus systématiquement folle, la plus innocemment perverse ». ²¹⁶

Le Berlin de Jean Cassou²¹⁷ est un tableau à double face, comique et libéré mais aussi moderne, de par son architecture qui impressionne les visiteurs par sa verticalité et sa modernité révolutionnaire. L'Allemagne en crise n'est que rarement mentionnée dans les récits de voyage et la correspondance de ces Français à Berlin. Jean-Richard Bloch s'étonne du train de vie allègre de ses hôtes, à la veille de la crise de 1929 et cette naïveté face à la vie réelle, l'allant de Berlin, surprend et enchante : *« Un luxe, une dépense folle, un bluff, une énergie, une vitalité,*

²¹⁶ Jean Cassou, « Le comique et le tragique de Berlin », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, n°4, février 1930, pp. 97-98

²¹⁷ Jean Cassou (1897-1986) : écrivain, éditeur, critique, traducteur, résistant, poète et conservateur de musée – fondateur du Musée national d'Art moderne à Paris, Compagnon de la Libération pour son engagement auprès du journal du groupe « Résistance », organe de presse du réseau de résistance du « Musée de l'homme » puis agent du « Réseau Bertaux » (créé par le germaniste et, entre 1927 et 1932, étudiant à Berlin, Pierre Bertaux. Conservateur, professeur à l'École du Louvre, militant auprès du Mouvement pour la paix, il est directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études.

un besoin de s'étourdir qui n'ont aucune commune mesure avec notre vie ». ²¹⁸ Cette non perception d'une crise sociale et économique, s'explique aussi par le Berlin que les voyageurs fréquentent. La plupart essaient le centre. De plus, les tramways lumineux, les métros, la circulation et la vie de bohème cache le verre à moitié vide. Jean-Richard Bloch, toutefois, note sans le savoir, la différence de la femme de la rue et de celle qu'il fréquente. Il en dresse des femmes de la rue un portrait très peu flatteur, accentuant la pauvreté visible sur leurs traits, notant chez « *la femme de ménage, le teint couperosé, la figure sèche ou soufflée, l'air stupide, l'œil vide* ». ²¹⁹ Lui qui croit décrire la preuve même de l'absence de féminité chez la femme allemande et, par-là, écrit-il, l'explication de l'homosexualité très présente à Berlin, entrevoit le monde plus pauvre d'une ville à deux vitesses : la fébrilité exacerbée au cœur d'une crise d'une République encore neuve et chancelante.

Berlin et ses hôtes français comme outils de la médiation

L'intérêt des Allemands, plus spécifiquement des Berlinoises, pour le voisin Français, a grandi et la résistance passive de la Ruhr ainsi que les insultes lancées aux membres de l'ambassade en 1923 ne sont plus d'actualité. ²²⁰ Ainsi, Pierre Bertaux témoigne auprès d'un Ernst Robert Curtius inquiet de l'enthousiasme des visiteurs français à Berlin qui, dit-il, attendent déjà de revenir : « *Tous les Français à Berlin cette année [...] tous, veulent revenir [...] vous êtes pessimiste Monsieur Curtius !* ». ²²¹

Avant même l'idéal franco-allemand, les visiteurs qui se pressent à Berlin sont avant tout des voyageurs qui cherchent à découvrir un pays aux portes longtemps fermées. Roger Martin du Gard, qui effectuera trois séjours consécutifs à Berlin dira plus tard qu'il se tint toujours éloigné du rapprochement franco-allemand. Il est toutefois maintes fois cité au cœur des soirées berlinoises, notamment auprès des Margerie. ²²² Les visiteurs français de Berlin ne

²¹⁸ Lettre de Jean-Richard Bloch à son épouse Marguerite (18.3.1928), dans BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

²¹⁹ 2 Lettre de Jean-Richard Bloch à son épouse Marguerite (24.3.1928), dans BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

²²⁰ Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France à Berlin 1871-1933*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2017, notamment p. 131-144

²²¹ Pierre Bertaux à ses parents (30.04.1928), dans Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 68

²²² Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 119

sont pas les médiateurs mais bien plutôt les outils de ceux qui organisent ces rencontres berlinoises. Ils suivent un « city tour » programmé, où se mêlent tous les aspects d'une ville que l'on cherche, si ce n'est à faire aimer, du moins à faire comprendre, à faire connaître. Si bien que les fameuses nuits berlinoises de ces « Années folles », citées dans la majorité des récits de séjour, des correspondances ou des reportages-témoignages de ces visiteurs Outre-Elbe, sont défendues par Pierre Viénot. En effet, face à ceux qui s'offusquent de ces cabarets et autres « boîtes » où la liberté des mœurs choque certains, il défend cet état des choses, l'assumant totalement et estimant « *qu'il ne doit pas être interprété comme un signe de décadence, mais au contraire comme un stade plus avancé dans l'évolution des mentalités* ». ²²³ Ainsi, Berlin, ses mœurs, l'Allemagne... chaque critique ou remarque constitue un élément de réponse à la construction d'un modèle franco-allemand.

S'ils ne sont pas forcément venus dans le but de jouer un rôle dans cette médiation soudain très active au cours de la période post-locarnienne, les voyageurs français marquent l'élément constitutifs d'une possibilité du voyage vers l'Allemagne, donc de la rencontre avec l'Autre. Même si l'évidence même de leur présence outre-Rhin marque un intérêt et une ouverture pour le pays voisin, elle n'est pas la marque d'un engagement volontaire et véritable si ce n'est dans la construction d'une réconciliation franco-allemande, du moins dans la pacification des rapports. Jean-Richard Bloch ne semble ainsi pas particulièrement porté sur l'Allemagne ni sur les Allemands qu'il étudie de manière presque anthropologique dans sa correspondance. Présent pour la mise en scène, en allemand (langue qu'il maîtrise), de sa pièce « Le Dernier Empereur », il est malgré tout invité à prononcer une conférence devant le PEN-Club berlinois²²⁴, prévoit d'aller écouter Albert Thomas dès son arrivée à Berlin à la mi-mars 1928, est reçu par des membres du consulat, ainsi que, bien sûr, dans le salon d'Antonina Vallentin ainsi que plusieurs fois chez les Bermann-Fischer. Le cas Bloch est justement intéressant car sa présence en Allemagne est avant tout professionnelle. Cette initiative de traduction et mise en scène ne fut possible, notamment, que grâce à l'intervention d'Antonina Vallentin elle-même, dont la traduction de l'œuvre, toutefois, fut particulièrement critiquée ainsi que par l'auteur lui-même. Cependant, plus encore que traductrice, la salonnière, journaliste et biographe se veut avant tout médiatrice entre la scène berlinoise qu'elle connaît

²²³ Marc Thuret, *Voyageurs français à Berlin 1918-1933*, dans Gilbert Krebs (dir.), *Sept décennies de relations franco-allemandes 1918-1988 : Hommage à Joseph Rovin*, Paris, Presse Sorbonne Nouvelle 1989, p. 17

²²⁴ Lettre de Jean-Richard Bloch à son épouse Marguerite (18.3.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

– c’est-à-dire notamment le célèbre, alors, Erwin Piscator – et l’auteur français. Elle s’inscrit ainsi dans un travail de médiation directe et de connaissance de la culture française en Allemagne. La présence de Bloch est « utilisée » par les différents objets médiateurs à Berlin, que ce soit dans le cadre d’une sociabilité mondaine traditionnelle à travers les soirées dansantes des Bermann Fischer dans leur villa de Grunewald, les déjeuners du couple Wilhelm du consulat ou, bien sûr, dans une forme plus particulière, à travers les soirées d’Antonina Vallentin.

Outils de la médiation, les auteurs français qui viennent en Allemagne en réponse des invitations plus directes d’organisations ou de l’ambassade, œuvrent à une idée de reconnaissance d’une culture française auprès de la population allemande. Cette dynamique, commencée véritablement à partir de Locarno, s’intensifie jusqu’aux années 1930 et par-delà la fin de fonction de Pierre de Margerie au poste d’ambassadeur et l’arrivée de son prédécesseur, André François-Poncet. Ainsi, Roland de Margerie énumère un véritable catalogue de personnalités diverses qui se pressent à Berlin et dans les soirées organisées en leur honneur.

*« 8.11.1932 – Drieu La Rochelle a fait hier une conférence sur les surréalistes à l’université, à la suite de quoi nous avons donné la petite soirée habituelle, à laquelle assistaient aussi Roger Martin du Gard et Philippe Barrès comme hôtes extraordinaires. François-Poncet s’est entretenu longuement dans un coin avec le comte Kessler, Alexandro Shaw et Martin du Gard. Celui-ci est de plus en plus passionné par le spectacle de rue à Berlin. Il voit dans l’Allemagne le pays de l’avenir et fait partager son enthousiasme à son ami André Gide. Shaw avait déjeuné le matin avec le chancelier von Papen qui se déclarait satisfait du résultat des élections ».*²²⁵

Dans ce bref résumé d’une soirée mondaine type, instaurée par le couple Margerie justement au début de la période locarnienne, c’est un véritable aperçu de qui nous est donné d’être vu de ce microcosme, de ses codes et de son fonctionnement : une conférence destinée au public allemand, probablement dans le cadre du « Romanisches Seminar » de Eduard Wechsler pour lequel Pierre Bertaux travaillait lors de son temps d’échange étudiantin berlinois ; la soirée de type « salon » que les Margerie organisent pour tous les auteurs et autres intellectuels français dont la présence dans la capitale weimarienne inclue la mise en réseau avec leurs homologues allemands ainsi que toute une haute société berlinoise et en présence,

²²⁵ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d’auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 180

également, de cette « colonie française » éparse. Enfin, plus encore que la rencontre entre Alexandro Shaw et le chancelier, qui démontre une certaine « infiltration » de ces réseaux au sein même de l'Etat ; c'est l'enthousiasme de Martin du Gard qui est également intéressant et mérite qu'on s'y attarde un instant. En effet, en plus de confirmer la correspondance presque extatique de l'auteur des « Thibault » qui a déjà été citée ici, le témoignage de Roland de Margerie confirme également le succès de la dynamique de réconciliation mise en place dans la période directement post-locarnienne. Si l'objectif, en effet, était de faire se connaître deux peuples qui, pour Pierre de Margerie, « ne peuvent s'entendre qu'à condition de se connaître, de se comprendre, voire de s'aimer » - conception de la réconciliation partagée par Pierre Viénot lui-même, ainsi que les différents acteurs, aux degrés différents, de cette dynamique – il semble réussi en ce début des années 1930. Alors que le nationalisme et le nazisme s'installe à grande échelle en Allemagne, les élites franco-allemandes, dont les habitudes de rencontres et les réseaux, sont constitués alors depuis 1926, ne semblent pas connaître de crise dans leurs relations. Elles sont d'ailleurs au climax de cette politique qui poursuivait donc l'objectif de faire connaître et de faire aimer à travers les deux flux transnationaux. Roger Martin du Gard est de ceux-là qui, à l'instar, par exemple, de Ernst Robert Curtius, ont adhéré à ce voisin et à sa culture, si ce n'est à son mode de vie. Si Ernst Robert Curtius se passionne dès 1922-1923, pour une coexistence d'une élite française et allemande – objectif particulièrement partagé dans sa correspondance avec André Gide et dans l'essence du projet de la Nietzsche-Gesellschaft – Roger Martin du Gard est admiratif d'une Allemagne particulièrement moderne, libérale, neuve. C'est cette nouveauté des mœurs, des techniques et, il le mentionne souvent, de l'hygiène – l'effervescence de cette ville qu'est alors Berlin, qui le fait séjourner dans la capitale plusieurs fois de suite jusqu'en 1934. La dynamique de rapprochement des élites, dont Berlin constitue le premier centre, notamment en étant le premier espace mondain et de réseau de ces élites, est un succès chez certains, dont Roger Martin du Gard est l'exemple. Une véritable effervescence des visites est palpable dans les Mémoires de Roland de Margerie. Ainsi, quelques jours après la conférence de Drieu La Rochelle citée ci-dessus, il mentionne la visite d'Edmée de La Rochefoucauld, la présence de personnalités allemandes au salon dont elle est, ce soir-là, le centre. Puis le secrétaire d'ambassade, dont la mission berlinoise touche alors, en cet automne 1932, à sa fin, termine ce catalogue de visites et rencontres par la curiosité insatiable des Français pour Berlin²²⁶.

²²⁶ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 182

Ces « city tour » sont ainsi des voyages organisés dans le but de faire connaître et faire aimer, poursuivant là l'objectif d'institutions non officielles, à l'image du « Comité Mayrisch » de Pierre Viénot ou celle de l'ambassade dont le rayonnement de la culture française reste la priorité. Même si les voyageurs sont libres de faire leurs propres découvertes, ils suivent pour la plupart un programme précis : réception, conférence à l'ambassade ou à la Maison académique française à partir des années 1930, lieux de vie berlinois, rencontres avec des homologues allemands ou des figures de la société berlinoise et du Tout-Berlin, etc. Plus encore qu'un séjour programmé, c'est une mission d'information qu'ils suivent, confiés à des membres de cette colonie intellectuelle française ou bien allemande. Ainsi, Jean-Richard Bloch partage ses quelques mois berlinois entre Antonina Vallentin, les Bermann-Fischer ainsi que, entre autres, un couple de Français qu'il appelle « ceux du consulat », les Wilhelm. Ainsi Otto Grautoff, Pierre Bertaux et Pierre Viénot reçoivent et font parcourir Berlin à ces visiteurs occasionnels et de plus en plus nombreux.

À première vue, nous pourrions nous approcher de ces voyages organisés par le Troisième Reich, notamment en 1941²²⁷ ou en 1942²²⁸, pour des personnalités publiques françaises à Berlin. Tout est fait dans le but de rapprocher les peuples par l'élite, encourageant les intellectuels français curieux, à se rendre dans la ville symbole qu'est alors Berlin. Plus que de la propagande des esprits – Pierre Viénot, d'ailleurs s'en inquiète dans une lettre à Pierre de Margerie en juin 1925, il s'agirait « d'information psychologique » :

*« C'est en partant de ces idées que je vous avais parlé de la fondation d'un organisme à caractère franco-allemand – pour éviter tout soupçon de propagande nationale – dont le travail devrait être avant tout d'information psychologique. Expliquer, expliquer et expliquer, voilà ce qu'il y a lieu de faire à l'heure actuelle. Il faut à cette fin l'action d'hommes, capables d'un véritable bilinguisme intellectuel, difficiles à trouver ».*²²⁹

Ainsi, les visiteurs reçus dans les différents lieux de sociabilité berlinois de cette période post-locarnienne triomphante, s'inscrivent dans la mission d'explication et d'information voulue notamment par Pierre Viénot et soutenue par l'ambassade. Il s'agit alors de convaincre de l'importance du rapprochement, notamment intellectuel, de ces figures ainsi « capables de

²²⁷ Lire à ce propos, François Dufay, *Le voyage d'automne. Octobre 1941, des écrivains français en Allemagne*, Paris, Perrin, 2008, 224 p.

²²⁸ Séjour controversé des stars du cinéma françaises à Berlin entre le 18 et le 23 mars 1942 : Cinémondial (27.03.1942), (17.04.1942), (1.05.1942), (15.05.1942), (22.05.1942)

²²⁹ Lettre de Pierre Viénot à Pierre de Margerie (coll. privée famille de Margerie), 25.06.1925, cité par : Bernard Auffray, *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique de son temps*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1976, p. 482-483

bilinguisme intellectuel » que le fondateur du « Comité Mayrisch » estime seul moyen véritable pour un rapprochement durable. Cette information psychologique dont il est question dans la lettre témoigne d'une certaine utilisation de ces hôtes français comme outils de la médiation. Ces « city tour » dont ils sont alors l'objet volontaire, se doivent de montrer plusieurs milieux, plusieurs facettes de la ville symbole qu'est Berlin.

Plus qu'une ville, Berlin devient le décor d'une mission informatrice que ses acteurs estiment au-delà du nécessaire. Berlin devient objet de curiosité pour ses visiteurs et, dans un sens, une vitrine du rapprochement franco-allemand.

Berlin, la ville symbole, plus qu'une construction mentale, est issue du premier conflit mondial et des mythes qu'elle colporte. La médiation franco-allemande du Locarno intellectuel, cependant, offre au Français puis, dans le sens de la réciprocité des flux transnationaux franco-allemands, à l'Allemand, la possibilité de connaître les centres de vie intellectuels du voisin ; c'est-à-dire Berlin et Paris.

La capitale allemande, toutefois, s'impose face à sa voisine française, en devenant le centre premier d'une sociabilité et d'une mondanité essentiellement franco-allemande. Même si Paris est l'objet de visites allemandes et que, par les réseaux constitués à Berlin, une société parisienne reçoit les hôtes d'Outre-Rhin, c'est de Berlin, finalement qu'il s'agit. C'est elle que l'on cite et que l'on rapporte dans ses témoignages, qu'ils soient français ou germanophones. C'est là où on se rencontre et où les réseaux, en marge des rencontres plus internationales que sont Pontigny ou Colpach, se créent et se développent.

B. Berlin, la ville choisie

« À Heidelberg, j'ai pu me rendre compte de l'influence considérable dont Curtius jouit [...] c'est pour nous un véritable propagandiste et de l'espèce la plus précieuse, un propagandiste avec des racines profondes dans le sol national et capable de se faire écouter de tous les milieux y compris le plus international. »²³⁰

Le terme de « propagandiste » utilisé délibérément par Pierre Viénot dans sa lettre à l'ambassadeur de France à Berlin apparaît plusieurs fois dans sa correspondance avec ce dernier. Particulièrement lorsqu'il est question, en cette année 1925, de la mise en place du futur Centre de Documentation et d'Information - ou « Comité Mayrisch » - officiellement fondé au printemps 1925. Viénot est en effet la figure de proue de cette organisation dont le principe même repose sur le rapprochement bilatéral par la connaissance de l'autre. « Expliquer, expliquer, voilà ce qu'il y a lieu de faire à l'heure actuelle. », continue-t-il dans une lettre à Pierre de Margerie datée de juin 1925.²³¹

Le rôle de Pierre Viénot dans la mise en place de l'une des premières initiatives de rapprochement concret entre les deux nations encore particulièrement fermées vers leur voisin d'outre-Rhin suite à la Grande Guerre, est primordial. En effet, même si l'organisation se veut portée et financée par le grand industriel luxembourgeois Emile Mayrisch, elle est maintenue jusqu'à sa dissolution en 1929 par son futur gendre, le Français Pierre Viénot dont le bureau berlinois devient le centre d'une médiation et d'un rapprochement intellectuel franco-allemand. Presque mystique, finalement, dans sa vision de l'entente entre les deux peuples longtemps ennemis, le futur député des Ardennes et ancien combattant, se lance presque à corps perdu dans son entreprise pacifique de réconciliation des peuples. Pour lui, en effet, c'est en ce qu'il appelle « l'information psychologique » que repose la solution du problème, voir même, pourquoi pas, la solution d'une paix relativement éternelle. « L'information psychologique » est une technique qui recèle à elle-seule un grand nombre de questions que nous voulons aborder ici. Le « Comité Mayrisch » et ses acteurs ont déjà fait l'objet de plusieurs études

²³⁰ Lettre de Pierre Viénot à Pierre de Margerie (17.11.1925), coll. privée., cité dans Bernard Auffray, *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique de son temps*, Paris, Librairie Klincksieck, 1976, p. 483

²³¹ Lettre de Pierre Viénot à Pierre de Margerie (25.06.1925), coll. privée, cit. op., p. 482

biographiques et d'ouvrages très présents dans l'historiographie de cette période ; toutefois la question des moyens mis en place à travers l'utilisation de Berlin et de ses visiteurs nous intéressent ici tout particulièrement. Berlin, ainsi, devient la vitrine d'une Allemagne que l'on se doit de faire aimer à un public-cible – les intellectuels – qu'il s'agit d'attirer et de convaincre à se ranger dans le camp de l'idéal franco-allemand. C'est par-là ce qu'entend réussir Pierre Viénot lorsqu'il aborde la question de « l'information psychologique ». Plus encore que « faire connaître », il faut « faire aimer », convaincre et, pourquoi pas, changer le regard sur l'Autre dont on sait, finalement, peu de choses. S'agit-il, en soit, d'une liberté d'opinion offerte aux visiteurs intéressés ou d'une stratégie de propagande d'une idée que l'on veut élargir au plus grand nombre dans un objectif de pérennité d'une pensée nouvelle que l'on croit juste ?

Au cours des quelques années passées à Berlin, que ce soit seul d'abord puis avec son épouse Andrée Mayrisch, Pierre Viénot s'est justement attelé à la tâche titanesque de faire découvrir l'Allemagne à la France et la France à l'Allemagne dans la poursuite d'une stratégie de prise de contact, de construction de réseaux et de mise en place d'évènements mondains et de voyages organisés des élites dans la capitale de la République de Weimar.

Pierre Viénot, toutefois, n'est certainement pas le seul « propagandiste », pour reprendre ses termes, du rapprochement bilatéral. La période post-locarnienne, notamment berlinoise, est riche en figures de proue de cet idéal dont les principales actions se veulent suivre un « plan de campagne » dans un objectif de rapprochement. Ainsi, la Deutsch-Französische Gesellschaft d'Otto Grautoff suit le même parcours et obtient les mêmes résultats, mettant en place conférences et autres évènements destinés à l'élargissement des relations et des contacts, ainsi que de l'intérêt de cette élite intellectuelle dont, dans un sens, on attendait tout. L'ambassade de France à Berlin, également, suit une politique d'information psychologique sans la nommer, en faisant découvrir à travers des expositions et des soirées mondaines ou des dîners en l'honneur de personnalités allemandes, la culture française. À Paris, les actions mises en place par la Ligue d'études germaniques, mais qui touche majoritairement les villes de province, peuvent également être considérées comme poursuivant également une stratégie dans un sens « propagandiste ». En ce qui concerne les salons, peuvent-ils eux-mêmes être considérés comme une part non négligeable de cette politique poursuivie assidûment dans le Berlin de l'entre-deux-guerres franco-allemand ?

Cette idée de « propagande » franco-allemande - déjà soulevée par Hans Manfred Bock²³² - figure donc le centre de ce questionnement. En parallèle du climat politique qui se veut, en effet, particulièrement fécond dans la reprise des relations bilatérales, c'est une véritable dynamique qui se met alors en place, encouragée par la politique d'apaisement et par l'action de ces organisations diverses. Les publications dans les revues telles que la Deutsch-Französische Rundschau ou la Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande, spécialement conçues à cet effet, sont un échelon dans cette dynamique de « publicité de l'autre » mise en place justement dans cette période particulièrement riche en flux transnationaux et en échanges bilatéraux. Plus encore que destinés à ceux qui voyagent, c'est-à-dire, les acteurs de ces flux, les reportages et articles publiés dans ces revues – ainsi que dans la presse nationale – servent avant tout à construire l'imaginaire de ceux qui restent dans leurs pays respectifs. L'intérêt que ces diverses interventions dans la presse suscite²³³ prouve également un véritable engouement pour la question franco-allemande ou, plus généralement, un désir de curiosité pour cet « Autre ».

Cette période post-locarnienne, particulièrement entre 1926 et l'aube des années 1930, marquent une véritable période de bilatéralisme, notamment intellectuel, plein d'espoir dont le premier objectif est l'apprentissage de l'autre par la connaissance, à travers les récits et mises en scène les acteurs directs de cette médiation.

Une propagande stratégique ?

Le terme de « propagande » pourrait porter à confusion tant il convoque à lui un XXème siècle très chargé en censure politique et autres stratégies étatiques et idéologiques destinées à la dissimulation et à l'oppression des peuples. Ainsi, en est-il du national-socialisme d'abord, dont les arcanes du pouvoir reposent également sur la propagande d'État et, bien sûr, le communisme aux grandes heures de l'URSS. La propagande à travers le prisme de la figure de l'intellectuel est justement un élément essentiel de cette propagande idéologique, poursuivant la logique de séduction et conviction de public-cible dans un but, notamment, de justification

²³² Notamment dans, Hans Manfred Bock, *Reisen zwischen Berlin und Paris in der Zwischenkriegszeit. Ein historisch-soziologischer Überblick*, dans Wolfgang Asholt / Claude Leroy (dir.), *Die Blicke der Anderen Paris-Berlin-Moskau. Reisen Texte Metropolen*, Bielefeld, Aisthesis Verlag, 2006, t. II., p. 25-46

²³³ Lire à ce propos, Cécile Chombard-Gaudin, « Berlin vu par les voyageurs français (1900-1939) », *Vingtième Siècle*, n°27, juillet-septembre 1990, pp. 27-42

d'une idéologie politique et sociale. Il s'agit, bien sûr, de ne pas comparer de manière primaire la propagande communiste ou national-socialiste avec la stratégie de séduction des intellectuels mise en place dans les années post-locarniennes – dont le processus était déjà engagé avant les Accords du Lac Majeur d'octobre 1925 – par des organisations officieuses et soutenues par les politiques officielles des pays respectifs. Toutefois, la question d'une propagande réelle et de la justification de celle-ci dans l'élaboration de cette politique de rapprochement bilatéral entre 1926 et les années 1930 (c'est-à-dire, notamment, avant l'avènement de Hitler au pouvoir en Allemagne), nous semble essentielle dans la déconstruction du processus de pensée qui fait de Berlin à cette époque, une ville franco-allemande.

Mais justement parce que le terme « propagande » lui-même porte avec lui une connotation avant tout péjorative, notamment depuis le premier grand conflit mondial, c'est-à-dire dès le début du XX^{ème} siècle, qu'il peut être hasardeux de mentionner ici le rapprochement franco-allemand des années post-locarniennes à travers les actions d'associations diverses et d'actions bilatérales codifiées, comme outil de « propagande ».

Le terme « propagande » lui-même est, de fait, constitué d'une pluralité des significations déconcertante. De plus, il se veut empreint d'une historicité particulièrement lourde qui empêche, dans un sens, une compréhension et une utilisation plus globale et générale du terme en tant que tel. L'histoire du mot découvre en effet une multiplicité des phénomènes et des mises en pratique du terme *propagande* « *que l'on peut définir génériquement comme un ensemble variable dans le temps de techniques de diffusion idéologique, de savoirs et de stratégies de pouvoir mis en forme par des groupes aux prétentions monopolistes ou hégémoniques et destinés à construire ou à maintenir des allégeances sociales* ». ²³⁴ Il n'est pas question ici de refaire l'histoire du terme propagande ni même d'en donner une nouvelle définition. Toutefois, il est essentiel de noter que, en parallèle de « stratégies de pouvoir » proposées et présentés par l'auteur de la définition ci-dessus, la « propagande » se veut avant tout outil d'une stratégie en effet, dont l'objectif premier est, aux côtés d'un asservissement possible dans certains cas, la persuasion du bien-fondé d'une idéologie à travers différents moyens intellectuels et sociaux. Dans la vision qui nous préoccupe ici, la « propagande » se fait objet d'un cadre intellectuel dont se doit d'être emprunt l'opinion publique ou, ici, un public ciblé – c'est-à-dire, plus largement, la catégorie sociale qualifiée d'« intellectuelle ». Cette

²³⁴ Xavier Landrin, s. v. « Propagande », dans Encyclopaedia Universalis [en ligne], consulté le 6 octobre 2020. URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/propagande/>

opinion ou doctrine se doit, en effet, d'être acceptée à l'aide d'outils et de moyens multiples et pousser à un comportement général qui va dans le sens de cette idéologie.

Dans le cas du rapprochement franco-allemand, il n'est question directement d'une propagande étatique, ni même celle d'un parti politique, mais bien plus tôt, dès l'origine, d'une constatation d'une certaine élite, issue du contexte de l'immédiat après-guerre, d'une nécessité urgente du rapprochement bilatéral entre les deux nations. Cette notion de « roi-philosophe », partagée par différents intellectuels, qu'ils soient Français ou Allemands, couplés à un véritable désir de « pacifisme » dont le terme lui-même était partagé par une part non négligeable de publics divers au lendemain d'une Grande Guerre particulièrement meurtrière. Il s'agit, finalement, d'un processus de réappropriation du monde et de la politique par les intellectuels ou « penseurs », qu'ils soient européens ou internationaux. L'idée du rapprochement est visible notamment, nous l'avons vu, dans la mise en place de conférences internationales et collégiales toutefois dans un cadre intime, très courantes dans ces années d'après-guerres, à l'exemple des Décades de Pontigny. Ce sont également ces lieux d'enclaves intellectuelles où on repense le monde tel qu'il est et tel qu'il devrait être dans un idéal pacifique qui ouvrent leurs portes au rapprochement franco-allemand. Ainsi, l'invitation de Ernst Robert Curtius aux Décades d'août 1922 par André Gide et Paul Desjardins, sur l'initiative, notamment, d'Aline Mayrisch à Colpach.

Si la « propagande » est une stratégie consistant à mettre en place le plus de moyen possible dans le but de convaincre du bien-fondé d'une idée, d'une idéologie ou d'un mouvement, ainsi l'action médiatrice franco-allemande menée de front durant cette période active et dynamique post-locarnienne s'apparente à une « propagande indirecte »²³⁵ mais systématique des idées. Elle se traduit par différents champs d'action poursuivant le même processus et le même objectif. C'est-à-dire, la mise en place, d'abord, de contacts et, plus généralement, de véritables réseaux – autrement dit, s'assurer d'abord une place dans la mondanité essentielle à la propagation d'une idée. Puis, le rapprochement avec diverses institutions plus officielles – en ce qui concerne le Comité Mayrisch ou la DFG de Grautoff, pour ne citer qu'eux – dans le but d'une légitimation et d'un soutien plus directe. Enfin, la mise en place de conférences, d'invitations et de voyages d'intellectuels vers Berlin qu'il s'agira de

²³⁵ Hans Manfred Bock, *Reisen zwischen Berlin und Paris in der Zwischenkriegszeit. Ein historisch-soziologischer Überblick*, dans Wolfgang Asholt / Claude Leroy (dir.), *Die Blicke der Anderen Paris-Berlin-Moskau. Reisen Texte Metropolen*, Bielefeld, Aisthesis Verlag, 2006, t. II., p. 33

convaincre pour qu'eux-mêmes, dans un effet de « multiplicateurs », donnent de l'Allemagne et de ce rapprochement franco-allemand, une image positive à un plus grand nombre.

Ainsi, c'est un ensemble de technique dont le but ultime est la persuasion que l'on voit se développer dans cet entre-deux-guerres locarnien, à la fin des années 1920 et à l'aube des années 1930, entre la France et l'Allemagne et, surtout, dans le cadre de Berlin. La capitale de la toute jeune République de Weimar se veut alors à leurs yeux, une ville choisie, une ville vitrine dont le but premier, finalement, est de convaincre par son existence même.

Pierre Viénot, le « propagandiste » ?

C'est à partir de Locarno et de l'idée, notamment du « Locarno intellectuel » proposé par Heinrich Mann, qu'une véritable action médiatrice se fait jour plus officiellement au moment de la reprise des flux transnationaux bilatéraux. Ainsi, c'est d'abord dans les propos de Pierre Viénot que l'on découvre les premières traces de cette motivation « propagandiste » dont l'enthousiasme, porté par son projet, se doit d'être le moteur principal. Les procédés de cette action de rapprochement franco-allemand que l'on pourrait qualifier « d'à tout prix », se concrétisent notamment par des initiatives destinées à ouvrir coûte que coûte à un bilatéralisme pacifique que Viénot s'imagine être la seule solution pour sortir de la guerre et, dans un sens, construire un nouvel ordre européen. Ainsi, le chroniqueur le plus bavard de cette période post-locarnienne berlinoise que fut Pierre Bertaux dans ses lettres à son père fait état des moyens utilisés par Viénot pour convaincre du bien-fondé de son projet et le mener à bien :

«Viénot écrit une lettre de Mayrisch, falsifie (!!!) des lettres, des textes, truque des documents, manœuvre les gens les uns par les autres par des procédés qu'il reconnaît petits. D'ailleurs, le Comité en a pour deux. Après, bonsoir. Voudrait qu'on tonde un Institut français à Berlin, un Institut allemand à Paris. »²³⁶

Cet état des choses n'est pas, à proprement parler, la description d'une action de propagande mais montre toutefois, alors que le Comité Mayrisch et son Bureau berlinois n'ont qu'un peu plus d'une année d'existence, la motivation totale de Viénot à atteindre son objectif c'est-à-dire la mise en place d'une certaine « information psychologique » dans une lettre déjà

²³⁶ Lettre de Pierre Bertaux à sa famille (28.11.1927), dans Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001 p. 117

citée destinée à Pierre de Margerie. Il s'agit, dans un sens, de mettre en place tous les moyens possibles pour convaincre et pour, dans un sens, séduire.

C'est finalement l'utilisation de l'adjectif « psychologique », couplé aux nombreuses mentions de « propagandiste » qui marque les esprits, d'abord dans les propos de Pierre Viénot puis dans la mise en place d'évènements et de méthodes stratégiques par les différents acteurs directs de cette idéologie franco-allemande. Si Hans Manfred Bock mentionne une « propagande indirecte », il est intéressant de noter à quel point, toutefois, les actions mises en place s'apparentent justement à une propagande.

En utilisant le terme « psychologie », Viénot marque ainsi bien sa volonté de séduire aux idéaux franco-allemands qu'il désire voir étendus aux deux nations, voir même une volonté de changer les processus mentaux auprès des Français comme des Allemands. Ainsi, dans cette même lettre à Pierre de Margerie, le futur directeur du Bureau berlinois du Comité Mayrisch expose justement sa théorie de mésentente psychologique franco-allemand à combattre par l'information : « *Le conflit franco-allemand, ou si vous aimez mieux l'état d'hostilité politique dans lequel vivent la France et l'Allemagne, l'une vis-à-vis de l'autre, est, pour une grande partie, et peut-être avant tout, d'ordre psychologique. Peut-être n'existe-t-il que par la force d'une habitude d'esprit qui fait considérer aux deux pays ce conflit comme « une donnée » de leur vie nationale* ». ²³⁷

Dans cet extrait de sa correspondance accrue avec l'ambassadeur de France qu'il cherche à convaincre du bien-fondé de son idéal et de sa méthode de conviction, Pierre Viénot théorise la mésentente franco-allemande en une habitude nationale, une sorte de raccourci intellectuel que tous ressortissants de l'Allemagne ou de la France, porte en lui. Il s'inscrit ainsi dans la vision de l'Erbfeind utilisée Outre-Rhin, c'est-à-dire, le concept d'ennemi héréditaire qui concerne, dans un sens large, la période entre Louis XIV et la fin de la Seconde Guerre mondiale. Pour Pierre Viénot, il s'agit alors de déconstruire cette habitude de l'esprit qui fait de l'Allemand forcément l'ennemi du Français et vice-versa. Cette justification psychologique du conflit latent entre les deux pays ne peut donc qu'être attaquée par une campagne de propagande, mise en place rapidement, qui cherche à « faire aimer » deux nations qui se

²³⁷ Lettre de Pierre Viénot à Pierre de Margerie (23.06.1925), coll. privée, dans Bernard Auffray, *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique de son temps*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1976, p. 482

détestent pour Viénot, par simple habitude due au cours de l'Histoire. Ainsi, si les conflits ne sont qu'un souci d'ordre psychologique, la propagande mentale semble la seule solution.

Si on délimite l'entre-deux-guerres franco-allemande en trois parties distinctes – à l'instar de la théorisation chronologique qu'en a fait Hans Manfred Bock²³⁸ – la période post-locarnienne se veut propice justement à l'élaboration de cette propagande indirecte qui a pour objectif de révolutionner les esprits et déconstruire les habitudes nationales. Portée par un enthousiasme pacifique et un regain d'intérêt pour l'Autre, les quelques années qui séparent Locarno des années 1930 – c'est-à-dire, seulement cinq années – sont le centre névralgique chronologique des flux transnationaux et le « Wendepunkt » (tournant périodique) d'une dynamique franco-allemande. La propagande semble donc, dans cette logique partagée et décrite par Pierre Viénot, absolument nécessaire voir même, salutaire et, dans un sens, urgente.

Toutefois, si la propagande poursuit comme objectif celui de convaincre, de séduire, un public cible par différents moyens rhétoriques, économiques, politiques ou culturels, changeant possiblement les états d'esprits ; c'est bien de « propagande » indirecte ou non, qu'il s'agit dans le cas de la mise en place de la véritable campagne de séduction et d'éducation franco-allemande au sein d'organisation officieuse voir même, dans un sens, au sein de l'ambassade de France elle-même mais à un moindre niveau.

Autrement dit, si on s'en tient aux seules associations que furent le Comité Mayrisch et la DFG à Berlin entre 1926 et 1930, on obtient une liste d'actions multiples dont l'objectif partagé était de faire connaître ainsi que de métamorphoser, en effet, les habitudes intellectuelles. Cette révolution des esprits à travers le public-cible qui reste, pour commencer, l'élite intellectuelle des deux pays ainsi que la jeunesse représentante d'une nouvelle génération d'intellectuels²³⁹, se doit de s'opérer à travers des actions précises. À Berlin, il s'agit avant toutes choses d'entrer en contact avec la haute société, notamment intellectuelle, et de se faire une place dans la mondanité de la capitale. Les voyageurs français, dont la présence est très riche justement à la fin des années 1920, se doivent d'être véhiculés à travers la ville, dans le but de leur donner une image de Berlin acceptable, révolutionnaire et enthousiasmante. La

²³⁸ Hans Manfred Bock, *Reisen zwischen Berlin und Paris in der Zwischenkriegszeit. Ein historisch-soziologischer Überblick*, dans Wolfgang Asholt / Claude Leroy (dir.), *Die Blicke der Anderen Paris-Berlin-Moskau. Reisen Texte Metropolen*, Bielefeld, Aisthesis Verlag, 2006, t. II., p. 27-30

²³⁹ Lire notamment, Dominique Bosquelle, *La maison académique de Berlin*, dans Gilbert Krebs / Hans Manfred Bock (dir.), *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2005, p. 143-158

plupart, qui visiteront également les salons, les soirées mondaines et tiendront des conférences applaudies par un public allemand choisi et évidemment francophile, publieront pour la plupart de leur voyage un récit dans des revues spécialisées ou dans des journaux nationaux pour les plus célèbres. Ainsi, le récit de Colette qui a déjà été mentionné ici dans « L'Intransigeant » est l'exemple type d'un rôle de « multiplicateur » dans la médiation dont l'objectif premier est de donner de l'Allemagne, à travers leur séjour berlinois, une image positive avec une population francophile et francophone, curieuse de connaître le voisin français. Berlin devient ainsi la vitrine d'un pays de cocagne que l'on veut à l'image d'une campagne publicitaire, comme objet de communication. Ainsi, Roger Martin du Gard s'enthousiasme dans sa correspondance au sujet des Allemands : « *Mais tout de même, il me semble en savoir assez pour ne pas comprendre que nous ne parvenions pas à nous entendre avec ces gens aimables, ronds, sociaux, intelligents, bien organisés, beaucoup plus proche de nous que l'Anglo-Saxon.* »²⁴⁰

Ainsi, Berlin et les intellectuels français de passage marquent les premiers outils de cette propagande indirecte, de par son rôle de vitrine, voir même de décor, pour la première ; et son rôle de multiplicateur de cet idéal franco-allemand pour les seconds.

Même s'il a été beaucoup question de Pierre Viénot, de par son utilisation très personnelle de la « propagande », il n'est bien évidemment pas le seul dont l'action peut être considérée comme s'inscrivant dans cette possible « propagande indirecte ». Ainsi, Otto Grautoff, de par son action au sein de la Société franco-allemande (ou DFG), l'invitations d'auteurs français à s'exprimer face à un public allemand francophile, de par sa velléité au rapprochement, est un membre à part entière de cette médiation franco-allemande. « *Car il ne s'agit pas ici d'aboutir avant tout et à tout prix au rapprochement franco-allemand. Il s'agit bien plutôt d'en élucider toutes les conditions, historiques, morales et psychologiques [...] Il faut que de part et d'autre soit créé un plan où puissent se rencontrer l'élite et les forces actives des deux nations, un milieu qui [...] embrasse tous les éléments nécessaires à la compréhension du peuple voisin.* »²⁴¹ Très actif au sein de la DFG, Henri Jourdan décrit dans son article dédié à l'action d'Otto Grautoff au sein de l'univers franco-allemand, les objectifs justement poursuivis par la société dans le cadre d'une action qualifiée là encore de « psychologique ».

²⁴⁰ Roger Martin du Gard à André Gide (19.3.1932), dans *Correspondance général V (1930-1932)*, éd. Jean-Claude Airal, Maurice Rieuneau, Paris, Gallimard, 1988, p. 378

²⁴¹ Henri Jourdan, « L'activité de la Société franco-allemande », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, n°4, février 1930, p. 130

Plus encore que de médiation, qui reste au centre de ces années de flux transnationaux des élites, c'est, plus généralement, une pensée de métamorphose psychologique des populations que recherchent les acteurs de cette « propagande indirecte ».

Si la médiation, en effet, reste l'action concrète menée par les acteurs du franco-allemands, intentionnellement ou non, c'est bien un objectif plus général que recherchent ses acteurs. C'est-à-dire, finalement, un projet bien plus grand qui cherche à transformer les esprits, les habitudes nationales voir même, les mythes et clichés portés sur l'Autre de chaque côté de la frontière. Ainsi, Otto Grautoff ou Pierre Viénot, sans oublier, dans un sens, le rôle de l'ambassade et – nous le verrons – celui des salons, s'attellent à une tâche titanesque qui est celle de la construction d'une nouvelle génération dont, ils en sont convaincus, ne sera issue aucune guerre.

Les outils d'une propagande des esprits

Les actions mises en place dans ce but sont multiples et révélatrices d'un véritable processus dans ce sens. Il est avant tout intéressant de noter à quel point, comme décrit rapidement ci-dessus, la notion même de « propagande » est mentionnée par les acteurs eux-mêmes de cette dynamique. Il a été beaucoup question de l'influence des médiateurs présents à Berlin sur les voyageurs invités ou de passage dans la capitale allemande. En effet, les médiateurs directs, que furent par exemple Otto Grautoff et la DFG ou Pierre Viénot avec le Comité Mayrisch, sans oublier le rôle non négligeable dans ce domaine de Roland de Margerie et de l'ambassade elle-même à partir de 1922.

La période dont il est particulièrement question dans ce chapitre se concentre essentiellement dans celle que Hans Manfred Bock, dans sa répartition chronologique du rapprochement franco-allemand de l'entre-deux-guerres, considère comme la deuxième sur une échelle de trois. C'est-à-dire, à partir des Accords de Locarno jusqu'aux changements politiques et économiques de l'aube des années 1930. Autrement dit, ce qui pourrait être considéré comme l'âge d'or des flux franco-allemands et de l'intensification des rapports bilatéraux. Toutefois, la période dite de « guerre froide » entre les deux nations n'est pas à négliger dans le processus de rapprochement, d'une part et de construction d'une propagande « psychologique », pour reprendre le terme de Pierre Viénot et d'Henri Jourdan, d'autre part. Comme nous l'avons vu, c'est par la mise en place de réseaux à partir de l'immédiat après-guerre, notamment grâce à l'organisation de séminaires d'été officiel – comme ce fut le cas des Décades de Pontigny – ou lors de rencontres officieuses et plus intimes sous la houlette de mécènes d'une paix européenne à l'instar d'Aline Mayrisch. Il n'est pas question ici de résumer ce qui a déjà été dit au cours de

cette thèse de doctorat, toutefois, il est nécessaire de considérer cette notion de « propagande » comme l'issue d'un long processus de rapprochement tout d'abord, puis du résultat d'une théorie sur laquelle repose la nécessité du rôle des intellectuels dans la société. C'est-à-dire, également, la nécessité – voir même, l'urgence, d'une certaine union et, bien sûr dans le cas de l'Allemagne et de la France, la bilatéralité entre les membres de l'élite intellectuelle des deux nations.²⁴² Cette notion de propagande n'est toutefois visible qu'à partir 1926, autrement dit la création de véritables organisations concrètes. En effet, ces organisations ou sociétés, peuvent être considérés comme l'aboutissement en actions concrètes de cette dynamique franco-allemande. S'il s'agit bien, en effet, de faire des intellectuels le fer de lance d'une nouvelle politique des esprits, des actions concrètes sont alors mises en place. Il est intéressant de noter à quel point, elles furent organisées par la DFG, le Comité Mayrisch, l'ambassade de France ou bien des éléments isolés et indépendants s'inscrivant dans ce rapprochement, ces actions sont très similaires.

Parce qu'elles poursuivent un même objectif avec les mêmes moyens, c'est-à-dire, la séduction des intellectuels à travers le champ d'action qui les concernent le plus, autrement dit, la présentation de leurs travaux, de leurs écrits ou de leurs pays à un public plus large (qui ne contient pas essentiellement des intellectuels) mais francophiles mais également avec des membres de la même caste socio-professionnelle. Ainsi, dans l'article de Henri Jourdan sur l'activité de la DFG à Berlin au cours de cette période, il est caractéristique de recenser avant tout des conférences qui sont le cœur de ce rapprochement des intellectuels à Berlin entre Locarno et l'avènement de Hitler au pouvoir. En effet, dans son article consacré à Otto Grautoff et à sa société²⁴³, Hans Manfred Bock recense 36 conférences d'écrivains, de poètes, d'acteurs ou d'intellectuels français à Berlin entre 1928 et 1930. Roland de Margerie témoigne²⁴⁴ également de cette présence française lors de conférences qui se clôturent le plus souvent dans les grands salons du palais de la Pariser Platz, témoignant ainsi d'événements organisés de concert entre les différents acteurs de la médiation de ce « Locarno intellectuel ». En marge de ces conférences, des dîners, des rencontres et des événements culturels, tels que la première au

²⁴² Voir ainsi, le concept de Locarno intellectuel et de l'intellectuel engagé présenté par Heinrich Mann dans la Revue d'Allemagne : Heinrich Mann, « Pour un Locarno intellectuel », dans *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, 1928, pp. 292-299

²⁴³ Hans Manfred Bock, *Otto Grautoff et la Société franco-allemande de Berlin*, dans Hans Manfred Bock, Gilbert Krebs (dir.), *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2005, pp. 69-105

²⁴⁴ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 110

théâtre de pièces françaises traduites²⁴⁵ ou encore des expositions organisées par l'ambassade de France, sont les différents éléments constitutifs de cette médiation.

S'ils s'inscrivent directement dans cette dynamique franco-allemande mise en place dès le lendemain de Locarno, notamment par la création de ces organisations dont il est question, ces événements sont également des exemples concrets, dans leur ensemble, d'une certaine « propagande indirecte » par de multiples aspects. Ainsi, ce n'est pas l'action elle-même qui fait office d'argumentaire à une « propagande » possible mais bien le processus et son organisation. Ainsi, s'ils séjournent à Berlin pour une conférence, les hôtes français effectuent avant tout un voyage initiatique dans cette Allemagne nouvelle.

Les médiateurs mettent en place le décor d'un pays dont l'objectif premier consiste à convaincre, à faire connaître. Il ne s'agit pas, en somme, de faire découvrir l'Allemagne mais de donner une image de l'Allemagne qui consisterait à déconstruire la désinformation psychologique, pour reprendre les termes de Pierre Viénot. Ainsi, dans le but de poursuivre cette politique d'« *expliquer, expliquer, expliquer* », il faut, en plus de rendre une ville attractive, la faire découvrir. Lorsque les hôtes français arrivent à Berlin, ils répondent le plus souvent à une invitation qui centre ainsi la ville dans le cadre d'un voyage organisé. Ainsi, on montre de la capitale ce qui en fait l'essence, ce qui peut convaincre et ce qui peut séduire, cherchant à résumer en quelques visites une capitale foisonnante et déroutante pour des Français encore novices dans la découverte de l'Allemagne. Ces « city tour » sont ainsi donc des voyages organisés, destinés à faire aimer, poursuivant là l'objectif d'institutions non officielles, à l'image du « Comité Mayrisch » ou de la DFG. Même si les voyageurs, bien sûr, sont libres de faire leurs propres découvertes, ils sont encadrés par des Français membres de cette « colonie française » berlinoise, tels que Pierre Bertaux ou Henri Jourdan devenus des spécialistes du genre [mettre citation que je n'ai pas sous la main]. Ils suivent ainsi, pour la plupart, un programme précis : réceptions, conférences à l'ambassade ou à la Maison académique française à partir des années 1930, lieux de vie berlinois, rencontres avec leurs homologues allemands ou des figures de la société berlinoise et du Tout-Berlin, etc. Plus encore qu'un séjour programme, c'est ainsi une mission d'informations qu'ils suivent. Ainsi, Pierre Bertaux, Henri Jourdan, Antonina Vallentin, les Bermann-Fischer, Pierre Viénot ou encore Otto Grautoff, pour ne citer qu'eux, sont là pour donner de l'Allemagne à travers Berlin une image francophile, de capitale

²⁴⁵ La pièce „Le Dernier Empereur“ de Jean-Richard Bloch au printemps 1928

ouverte vers l'extérieure, profondément intellectuelle et en même temps incroyablement moderne. La facette d'une ville, certes mais une seule facette seulement.

C. L'ambassade : attractivité et mondanité

*« Peut-être n'existe-t-il que par la force d'une habitude d'esprit qui fait considérer aux deux pays ce conflit comme « une donnée » de leur vie nationale [...] Il suffirait sans doute que l'un des deux pays se libère de cette condition pour que l'autre soit obligé de perdre la sienne. Pour arriver à ce résultat, tout l'effort à faire est donc avant tout d'information ou, pour mieux dire, de compréhension et d'exacte interprétation des sentiments et des façons de voir l'adversaire ».*²⁴⁶

L'extrait cité ci-dessus n'est autre que la profession de foi du futur Centre de Documentation et d'Information, dont il a été plusieurs fois question dans cette thèse de doctorat et, pour cause, dont l'importance est considérable dans la médiation officieuse franco-allemande culturelle. Pierre Viénot, fondateur, avec son beau-père Emile Mayrisch du justement nommé « Comité Mayrisch » décrit là en quelques lignes l'objectif premier de ce qu'il considère véritablement comme la seule issue possible à un conflit toujours en escalade. Cet ancien de la Grande Guerre estime que seule la connaissance de l'autre peut enrayer la contamination de haine qui fuse entre les deux nations éternellement ennemie – d'où la définition même du terme allemand « *Erbfeind* » qui pose l'inimitié franco-allemande comme héréditaire donc, par déduction, pratiquement insoluble.

« Expliquer, expliquer et expliquer, voilà ce qu'il y a lieu de faire à l'heure actuelle »²⁴⁷ continue d'ailleurs le germaniste avec emphase dans cette même lettre. Son interlocuteur est, finalement, le premier concerné et, surtout, le candidat le plus sérieux pour la mise en place d'une stratégie de séduction française en Allemagne. L'ambassadeur de France, Pierre de Margerie, a déjà utilisé la culture comme vecteur de connaissance et de médiation lors de son précédent poste à Bruxelles au début des années 1920. Le défi berlinois est plus grand encore, voir même le plus important de sa carrière que le diplomate, haut gradé des Affaires étrangères, estimaient avant d'être nommé en Allemagne, comme touchant à sa fin. Il restera près d'une décennie dans le Palais de la Pariser Platz, notamment secondé dans son travail de médiation

²⁴⁶ Lettre de Pierre Viénot à Pierre de Margerie (23.06.1925), coll. privée, dans Bernard Auffray, *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique de son temps*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1976, p. 482

²⁴⁷ Lettre de Pierre Viénot à Pierre de Margerie (23.06.1925), coll. privée, op. cit.

culturelle et mondaine, par son fils Roland de Margerie et, dans le cas qui nous intéresse, par sa belle-fille, Jenny dont le salon de l'ambassade jouera un rôle essentiel dans l'influence française des arts auprès de l'intelligentsia du Tout-Berlin. Même si cette politique que l'on pourrait, finalement, qualifier de « résistante » face à l'hostilité ambiante présente dans toute l'Allemagne à l'égard des Français, d'abord après Versailles puis accentuée par l'occupation de la Ruhr, s'est engagée dès avant Locarno, la période à partir de 1926 jusqu'aux premières années de la décennie de 1930, fut particulièrement fertile pour l'ambassade de France à Berlin : « *L'ambassade se prêta d'autant plus volontiers aux manifestations qui en résultèrent que mon père portait le plus grand intérêt, depuis sa jeunesse, à tout ce qui relevait du domaine de l'esprit et qu'il avait acquis à Bruxelles sur ce plan une expérience précieuse du rayonnement intellectuel et moral de notre pays* ». ²⁴⁸

L'ambassade, en effet, devint bientôt le centre de l'attractivité des intellectuels et artistes français en Allemagne. Organiseurs de réceptions, rencontres, expositions et autres soirées théâtrales, le Palais de la Pariser Platz acquiert une réputation et une influence considérable dans le domaine de la culture. Représentants officiels de la France dans l'Allemagne vaincue, elle use de médiateurs officieux, à l'image, justement, de Pierre Viénot, pour s'imposer dans le paysage de la société berlinoise. Là encore, Roland de Margerie parle « d'expositions retentissantes, consacrées à Manet, à Daumier, à Toulouse-Lautrec » dont le succès immense auprès « du public allemand le plus cultivé » ²⁴⁹ déconstruisait, peu à peu, le mythe entretenu par une part de la population et de la scène politique allemande – ainsi que, précisons-le, française.

Au même titre que sa mission diplomatique dans les domaines de l'économie ou encore de la politique, l'ambassade de France à Berlin s'impose comme un partenaire privilégié du monde intellectuel à une période où ces derniers constituent une caste auxquels Locarno va permettre de devenir indispensable. Au cœur de ce « Locarno intellectuel » [Heinrich Mann] dont l'importance devient primordiale dans le processus de rapprochement, le palais de Pariser Platz joue le rôle d'entremetteur. ²⁵⁰ Ce n'est pas, bien sûr, une nouveauté exclusivement datable à cette période riche en rencontres universitaires, artistiques et intellectuelles. Justement, l'ambassade utilise la tradition et l'organisation déjà de mise dans ce domaine depuis la fin du

²⁴⁸ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II, p. 108

²⁴⁹ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, *op. cit.*

²⁵⁰ Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France. 1871-1933*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2017, p. 291

XIX^{ème} siècle sur le sol allemand et, dans un processus de continuité, intensifie son travail de médiation.

Sous la République de Weimar, toutefois, le palais de la Pariser Platz voit comme nécessaire l'intensification de cette stratégie diplomatico-mondaine dans le domaine des arts et des sciences, de par la poursuite d'une politique de détente d'une part ainsi que dans l'obligation de s'imposer face à la multiplication des ambassadeurs officieux de cette réconciliation. Le « Locarno intellectuel » poursuivit par les écrivains, philosophes, universitaires et autres acteurs de prime abord éloignés de la scène politique, peut à première vue en effet, jouer en défaveur de l'influence de l'ambassade. « *D'autres initiatives se conjugaient avec les nôtres* »²⁵¹ se rappelle Roland de Margerie dont le rôle fut également essentiel dans cette évolution de vue diplomatique. En effet, dans la même veine que son père Pierre de Margerie et sa première expérience bruxelloise, Roland de Margerie impose une diplomatie politico-mondaine dans laquelle les réseaux évoluant dans d'autres domaines et d'autres sphères que les canaux habituels, sont le centre. Secondé de son épouse, Jenny, qui tient le rôle d'ambassadrice suite au décès de la deuxième épouse de son beau-père ambassadeur, Roland de Margerie impose le salon comme l'un des centres officiels d'influence française en Allemagne. Il utilise, également, les réseaux déjà constitués de certains autres acteurs, tels que, le déjà cité Pierre Viénot, qui renseignera en effet l'ambassade en contrepartie du soutien de cette dernière pour le « Comité Mayrisch » dont le bureau berlinois ouvre ses portes en 1926. Cette « diplomatie de la culture »²⁵² permet à l'ambassade de s'inscrire comme acteur privilégié d'un univers franco-allemand en construction.

De la mondanité

S'il est communément admis que la mondanité issue de l'Ancien Régime et de la Belle Époque ont disparu avec la Grande Guerre, des travaux récents, dont celui d'Alice Bravard²⁵³ au sujet du grand monde parisien, ont démontré que cette disparition des codes sociaux issus

²⁵¹ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 109

²⁵² Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France. 1871-1933*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2017, p. 267

²⁵³ Alice Bravard, *Le Grand monde parisien. 1900-1939. La persistance du modèle aristocratique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, 404 p.

de l'univers aristocratique fait partie de ces imaginaires colportés sur la mondanité et, par là même, les salons. Une persistance des éléments symboliques des codes sociaux aristocratiques, dont la mondanité est l'une des pierres angulaires, est présente dans le fonctionnement structurel de la société mondaine au lendemain de 1918 et ce, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Ce travail s'intéresse généralement à des salonnières de France et d'Allemagne. Cependant, dans le cas de Jenny de Margerie, la mondanité de l'ambassade s'inscrit dans une continuité directe avec les us et coutumes sociétaux du « grande monde ». Cette mondanité « type » peut s'expliquer de différentes manières. Mais si le milieu diplomatique est, nous le verrons, particulièrement sensible aux valeurs et traditions de l'Ancien Régime, la période post-1918 dévoile une France victorieuse qui voit dans la mondanité un outil particulièrement efficace, notamment au sein des ambassades, dans la transmission de valeurs que l'on estime particulièrement françaises. En effet, pour Christophe Charles dans sa préface à l'ouvrage d'Alice Bravard déjà cité, la Troisième République « profite de sa victoire pour diffuser dans le monde le modèle culturel français où tout l'acquis de la mondanité [...] est largement mis en valeur à travers la célébration de l'art de vivre du XVIII^e siècle, du « bon goût » et de la civilisation dont la nation française [...] revendique l'héritage aux yeux du monde entier »²⁵⁴. Ainsi, Pierre de Margerie dont la stratégie diplomatico-culturelle est particulièrement féconde à Berlin, s'inscrit dans une politique plus générale de médiation française par la mondanité.

S'il est nécessaire de faire la différence entre la « mondanité », qui peut notamment induire dans la compréhension du terme dans l'Ancien Régime une certaine frivolité et la « sociabilité », c'est bien la mondanité qui est de mise à l'ambassade de France à Berlin. Autrement dit, l'utilisation des traditions de l'aristocratie - dont la diplomatie est directement dépendante par la forte proportion des membres de l'aristocratie au sein de la « carrière » - par la mondanité, est avant tout une stratégie plus généralement partagée par la France post-1918 et particulièrement mis en pratique à l'ambassade de France de Berlin dans la période l'entre-deux-guerres.

Il s'agit en effet d'évaluer le rôle de l'ambassade dans ce rapprochement par la sociabilité et les moyens utilisés pour faire du palais de la Pariser Platz un lieu d'attractivité intellectuelle et mondain. Le « salon de l'ambassade » ainsi que les soirées et autres événements appartenant à la vie sociale intense des différents acteurs qui la constituent, s'inscrit dans le rôle

²⁵⁴ Christophe Charles : *Préface*, dans Alice Bravard, *Le Grand monde parisien. 1900-1939. La persistance du modèle aristocratique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes 2013, p. 11

de représentation de cette dernière. Représentant de la France à l'étranger, l'ambassade utilise une mondanité institutionnelle et organisée dans un but de renseignement et de prise de connaissance, tout en affichant une image représentative du pays. « *Je compte beaucoup sur elle pour nous permettre de lutter, socialement, contre nos rivaux* »²⁵⁵ écrit l'ambassadeur Jules Cambon à Pierre de Margerie lorsqu'il est muté à Washington au début du siècle. Cette lutte sociale dont il est question constitue en effet le « b.a.ba » de la diplomatie de salon. Dans ses mémoires, Roland de Margerie raconte à quel point la vie sociale de sa mère, femme d'ambassadeur s'articulait autour de deux axes, c'est-à-dire : la représentation de la France à l'étranger ainsi que la visite de salons pour constituer à son époux, un réseau et, par déduction, une source de renseignements.

De par la foisonnante histoire croisée franco-allemande, Berlin constituait une ambassade où la lutte sociale et mondaine jouait un rôle d'autant plus déterminant qu'à partir de 1870 puis, d'après-1918, représentait la seule source possible de renseignements. La période pré-locarnienne ouvre à la mise en place, au sein de l'ambassade, d'une politique basée sur la mondanité, notamment de par le rôle de Pierre et Roland de Margerie, ainsi que l'épouse de ce dernier, Jenny, dont le salon s'impose auprès de la société berlinoise. Cette « diplomatie de salon »²⁵⁶ s'articule autour de trois axes essentiels à la construction de l'attractivité berlinoise sur lesquels nous reviendrons.

En effet, au même titre que les intermédiaires ou médiateurs officieux, l'ambassade se veut l'un des grands pôles de l'attraction des intellectuels français à Berlin dans le cadre de rencontres avec « l'ennemi allemand ». Dans sa longue préface à la correspondance de Pierre Bertaux à son père entre 1927 et 1933²⁵⁷, Hans Manfred Bock énumère trois milieux de communication dans lesquels le jeune étudiant français à Berlin – l'un des seuls à l'époque – se constitue ses réseaux : le « milieu littéraire » et, plus précisément, le monde autour de la famille d'éditeurs Fischer ; celui de l'université de Berlin de la Unter den Linden où Pierre Bertaux travaille, et plus précisément le « Romanisches Seminar » du romaniste Eduard Wechsler ; enfin, le « milieu socio-culturel » que constitue l'ensemble des « lieux de rencontres franco-allemandes de la capitale allemande », c'est-à-dire, des cercles officieux ou

²⁵⁵ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits. De l'enfance à 1922*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2011, t. I., p.15

²⁵⁶ Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France. 1871-1933*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2017, p. 216

²⁵⁷ Hans Manfred Bock, *Les « années folles » de Berlin (1927-1933). Le témoignage de Pierre Bertaux*, dans Pierre Bertaux : *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, pp. 13-46

officiels, que ce soit les salons du Tout-Berlin dont il est question dans cette thèse de doctorat, la vie mondaine de l'ambassade de France ainsi que les autres initiatives post-locarniennes berlinoises.

L'ambassade de France à Berlin a elle-même plusieurs cercles d'influence et, par là-même, d'attractivité potentielle des intellectuels intéressés par le rapprochement des deux pays. L'initiative mondaine qu'elle tente de mettre en place dès 1922, c'est-à-dire, dès la nomination d'un ambassadeur destiné à plus de stabilité et ce, depuis 1919 – poursuit pourtant les mêmes objectifs. Dans ses mémoires, Roland de Margerie, à la fois acteur et spectateur, témoigne justement d'une évolution progressive dès 1922 jusqu'au climax des conférences et des rencontres organisées par l'ambassade à partir de 1926.

L'officialisation de la politique de détente et de rapprochement orchestrée à partir des Accords de Locarno facilite en effet le travail de représentation des diplomates qui devaient faire face, depuis 1919, à une hostilité franche de la population allemande et, de fait, de la haute société berlinoise. L'occupation des régions allemandes proches de la France, par les armées belges et françaises, avaient accentué cette haine sociale et assumée : « *Au bout de quelques semaines, il ne fut guère possible d'entrer dans un milieu allemand sans risque de subir un flot de reproches indignés [...] Les commerçants se soulageaient volontiers en adoptant les pancartes vengeresses : « ici, l'on ne reçoit ni les chiens, ni les Français ».*²⁵⁸ Oswald Hesnard, dont l'influence en milieu allemand n'est alors plus à faire, véritable interface direct avec l'Allemagne pour l'ambassade, également traducteur et seul témoin de l'entrevue de Thoiry entre Briand et Stresemann, s'inscrit ici dans les différents témoignages similaires des Français en Allemagne avant 1925.

Si les rapports sont extrêmement tendus et les portes du « Tout-Berlin » définitivement fermé, l'assouplissement des relations est vécu par l'ambassade de France, justement comme une libération. Il semblerait même que la période de détente que furent les années 1926-1931 permet alors une véritable frénésie des rapports qui se traduiront, dans le cadre du palais de la Pariser Platz, par des conférences, des expositions, la prise en influence du salon de Jenny de Margerie ainsi que l'invitations d'intellectuels français, notamment des écrivains ainsi que des gens du spectacle, à l'image de l'hommage à Yvette Guilbert, figure de la chanson et du café-concert.

²⁵⁸ Oswald Hesnard, *Notes inédites*, cité dans Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France. 1871-1933*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2017, p. 140

Les cercles de communication de l'ambassade reposent d'abord sur les relations nouées entre les diplomates et les quelques Berlinois ouverts à une reprise des contacts au début des années 1920 et, surtout dans le contexte de l'Occupation de la Ruhr. Ce sont tout d'abord principalement les membres de la communauté juive de la haute société berlinoise qui reçoivent les Français. Ce cercle essentiellement s'élargit en effet qu'à partir de Locarno, même si certains milieux et salons nationalistes, resteront définitivement fermés aux représentants de l'ambassade. Le monde représenté est constitué de différents milieux sociaux et professionnels, que ce soit des banquiers, des industriels, des universitaires ou encore des politiques, sans oublier le domaine artistique, notamment les galeristes d'art et le monde du théâtre ardemment fréquenté. « *Peu à peu, le cercle de nos relations berlinoises s'étendait sérieusement. Il était composé d'abord de quelques puissantes familles israélites que leur cosmopolitisme protégeait contre la tentation d'une attitude nationaliste et contre les préjugés d'une aristocratie militaire ou administrative où l'on n'arrivait pas à surmonter les souvenirs de la défaite et de l'Empire allemand* ». ²⁵⁹ Ce cosmopolitisme ouvre différentes portes, dont celle du monde artistique notamment. Très rapidement, en effet, l'ambassade se fait une place auprès des milieux artistico-intellectuels, que ce soit les dramaturges, les écrivains ou poètes – tels Annette Kolb – ainsi que les comédiens. Dans ses Mémoires, Roland de Margerie, principal mémorialiste direct de cette expérience d'ambassade chez l'ennemi durant la foisonnante période locarnienne, cite un véritable catalogue de personnalités allemandes qui, de par leur intérêt pour la France, constituait les interfaces privilégiées de l'ambassade dans le monde berlinois mondain. Il est intéressant de noter à quel point ces cercles de communications allemands dans lesquels évoluèrent les diplomates français représentent un certain cosmopolitisme de milieux, de métiers et de place sociale. L'aristocratie allemande, bientôt, notamment à travers la figure de Mechtilde Lichnowski ou encore, Katharina von Oheimb ou Helene von Nostitz-Wallwitz occupe une place dans le carnet d'adresse de l'ambassade.

Ce catalogue représentatif du monde berlinois « *extraordinairement bigarré, comme dans toute capitale qui vient de traverser une révolution* » ²⁶⁰ sert ensuite de vivier pour la mise en place d'une politique culturelle française en terre allemande. La diplomatie culturelle qui se met en place à partir de 1926 applique la règle décrite par Pierre Bertaux dans une lettre à son père, résumé des relations mondaines dans l'objectif de se constituer un réseau : « *Réflexion*

²⁵⁹ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1922-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 68

²⁶⁰ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1922-1939)*, *op. cit.*

d'ordre général : quand on a 1 relation, on peut en avoir 2 ; mais quand on en a 2, en en jouant, on peut en avoir 5. De même pour les renseignements : tous les tuyaux que j'ai, que je peux utiliser, me servent à en avoir d'autres ; j'ai déjà épaté Viénot parce que je savais – et il me renseigne »²⁶¹. Cette politique de la mondanité, déjà de cours avant Locarno, devient la règle d'or des acteurs officiels de l'ère de détente franco-allemande que sont les diplomates et l'ambassade ainsi que, comme nous le démontre l'exemple présenté ici, les acteurs officieux, comme le furent Pierre Viénot ou Pierre Bertaux.

En effet, alors qu'une certaine fluidité des rapports se met en place au milieu des années 1920, les évènements mondains se multiplient et deviennent la véritable « diplomatie culturelle » qui sera la base de la stratégie de l'ambassade de France à Berlin jusqu'à la fin de la mission de Pierre de Margerie. Les Margerie, père et fils, considéraient en effet l'apport culturel comme essentiel à l'édifice diplomatique et aux intérêts français à défendre à l'étranger. Pierre de Margerie avait déjà utilisé une même stratégie diplomatique à Bruxelles au lendemain de la Première Guerre mondiale, tel que Bernard Auffray, son biographe le décrit avec l'appui de plusieurs lettres personnelles de l'ambassadeur. Pour Pierre de Margerie, le domaine culturel représente un univers où il était possible d'avancer sans froisser une quelconque susceptibilité, sans commettre le moindre faux pas sur la scène politique tout en poursuivant, dans un sens, un idéal de francophonie et en répondant à une dynamique plus générale partagée par la Troisième République elle-même. Lettres, universitaires, peinture et, surtout, théâtre – ce sont les mêmes motifs qu'utilisera la famille Margerie à Berlin entre 1922 et 1931 : « *Ma femme et moi, de notre côté, rabattions les écrivains et les propriétaires de galeries de tableaux vers les salons du Pariserplatz* »²⁶² écrit Roland de Margerie, tout en évoquant les multiples expositions très prisées par le public allemand de plus en plus intéressé par ce voisin français longtemps détesté et finalement méconnu.

À travers ces initiatives interculturelles, l'ambassade berlinoise tente d'éveiller les consciences allemandes à l'attrait, non pas de la France de Poincaré, de Briand ni de celle de la Grande Guerre ; il s'agit, au contraire, d'évoquer la culture française, les trésors artistiques qu'elle recèle, développant une nouvelle image et, en somme, détournant l'attention de ce qui est haï outre-Rhin, c'est-à-dire la politique d'occupation et la défaite.

²⁶¹ Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 101

²⁶² Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1922-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 108

C'est par les salons et ces conférences qui en découlèrent que l'ambassade articule son deuxième axe de communication avec la population allemande. Puisque, en somme, les portes des grandes maisons berlinoises restent closes, c'est le décorum du palais de Pariser Platz qui reçoit. Ainsi, Roland de Margerie décrit l'évolution de cette politique de rapprochement en une véritable diplomatie de séduction par la culture à travers des événements mondains réguliers dont, notamment, le salon de Jenny de Margerie. Belle-fille de l'ambassadeur, elle fait office d'ambassadrice officieuse après la mort de la deuxième épouse de Pierre de Margerie, Nicole Delorme, harpiste réputée dont les premiers pas de salonnière musicale avaient déjà marqué les esprits. Roland de Margerie évoque son épouse comme l'instigatrice de ces réunions spontanées à l'issue de conférences d'invités de marque de l'ambassade : « [...] réunir autour d'eux [les intellectuels et autres écrivains français reçus à l'ambassade] un certain nombre de personnalités allemandes qui s'intéressaient aux choses de France. Venaient le plus souvent Helene Nostitz, le comte Kessler, Kurt Reizler, gendre du peintre Max Liebermann et futur recteur de l'Université de Francfort, la comtesse Roedern, les Münchhausen, quelques diplomates aussi comme le baron Plasson, Herbert Mumm et le baron Pulitz [...] tout un essaim d'agréables jeunes femmes les entourait [...] André Maurois se promenait avec ravissement au milieu de ces belles personnes et toutes, un soir, elles écoutèrent avec fascination le très jeune André Malraux [...] ce fut une autre fois Drieu La Rochelle, après qu'il eût parlé devant les étudiants de « L'Europe contre les patries ». Et bien d'autres encore ».²⁶³

La liste des invitées de ces soirées-là est certainement longue – des soirées qui ressemblaient, plus encore que des thés d'après-midi qui sont l'apanage alors de la bonne société allemande – et dont Pierre Bertaux se plaint dans ses mémoires ; des soirées à thème pendant lesquelles évoluent des écrivains et autres intellectuels français au milieu de la meilleure société berlinoise. Il s'agit bien là d'une véritable prise de contact, voir même, quand on lit cet extrait des mémoires de Roland de Margerie, jouer les entremetteurs entre les invités français et les hôtes allemands. Les salons de l'ambassade s'ouvrent alors pour les innombrables Français soudainement intéressés par l'Allemagne et dont le relais que représente le palais de la Pariser Platz, constitue un gage de sécurité et de sérieux pour leur voyage. « Viénot trouve qu'il y a un peu beaucoup de conférenciers français en ce moment : deux ou trois par semaine. Duhamel, Anatole de Monzie, Champetier de Ribes, peut-être Bernard Fay,

²⁶³ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1922-1939)*, op. cit. p. 110

un protégé de Mme l'Ambassadrice ». ²⁶⁴ Nous sommes alors à l'automne 1927 et les Accords de Locarno ont deux ans. Les voyages vers l'Allemagne de ces Français avides de connaître l'ancien ennemi se multiplient. Sous prétexte d'une conférence organisée par l'ambassade de France, ils organisent un tour d'Allemagne et, surtout, un tour de cette bonne société berlinoise cultivée dont la curiosité s'assume au lendemain de 1925. Il s'agit, en plus de répondre à l'engouement des salons de Pariser Platz, visiter les salons des autres chantres de ce qui deviendra le rapprochement franco-allemand. « *L'amabilité des Berlinoïses grignote mes journées, il n'en reste presque rien pour le travail ou le plaisir. C'en serait un de vous raconter nos empêtements dans les barbelés de la société allemande. Quelques vrais amis, dont Pierre Viénot, m'épargnent les faux-pas et me mettent en garde contre les indésirables* » ²⁶⁵ écrit André Gide à Aline Mayrisch lors d'un voyage à Berlin en janvier 1928. Ce témoignage du célèbre écrivain français, corroboré par les récits de Pierre Bertaux notamment, démontre une véritable évolution dans une certaine partie de la société berlinoise cultivée et intéressée par le dialogue : dix ans après l'armistice, Gide devient la coqueluche de certains salons lors de son voyage en Allemagne. Dans une lettre à son père, en effet, Pierre Bertaux témoigne d'une véritable folie mondaine, un engouement social qui faisait de la réception d'André Gide dans son cercle comme un trophée.

Le foisonnement des rapports qui s'établit surtout dès 1927 marque le début d'un rapprochement franco-allemand réussi avant tout à travers le prisme social et mondain. L'ambassade reçoit abondamment et voit d'un bon œil les différentes initiatives porter leurs fruits, notamment à travers la reprise des contacts et des accords universitaires, dont Pierre Bertaux, finalement, est l'exemple – effectuant un séjour universitaire inédit dans la capitale allemande et devenant, par là même, la coqueluche mondaine des salons. ²⁶⁶

L'attractivité de l'ambassade française à Berlin encourage, de par sa flexibilité et son accueil, l'arrivée de visiteurs « *de toutes sortes [qui] affluaient, depuis mon beau-frère, l'écrivain Alfred Fabre-Luce et sa femme [...] jusqu'à Paul Reynaud* ». ²⁶⁷ Plus encore que les

²⁶⁴ Lettre de Pierre Bertaux à sa famille (19.11.1927), dans Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 106

²⁶⁵ Lettre d'André Gide à Aline Mayrisch (30.01.1928), dans André Gide / Aline Mayrisch, *Correspondance 1903-1946*, éd. Pierre Masson, Cornél Meder, Paris, Gallimard, 2003, p. 299

²⁶⁶ Golo Mann, *Erinnerungen und Gedanken: Eine Jugend in Deutschland*, Francfort, Fischer Verlag, 1991.

²⁶⁷ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1922-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 182.

salons, Pierre de Margerie cherche à concrétiser ces rencontres en des objectifs destinés à durer, tels que la création de la Maison de France, ou Maison académique²⁶⁸. La création de ce centre destiné aux chercheurs français voulant passer plusieurs mois en Allemagne dans le but de « connaître l'Allemagne autre que de loin et par des livres »²⁶⁹ symbolise cette volonté de concrétiser les contacts et, surtout, de métamorphoser des rencontres et des événements mondains en objectifs clairs et à la vocation de long terme. Cette « Maison de France » inaugurée en 1930 recevra, entre autres, Jean-Paul Sartre et Raymond Aron ainsi que plusieurs chercheurs ou jeunes universitaires dans différents domaines et ce jusqu'à la déclaration de guerre. Pour Margerie et l'ambassade de France, en général, c'est s'insérer en Allemagne dans des projets qui favorisent le développement des relations universitaires et scientifiques, destinés à durer dans le temps et, surtout, qui impliquent la jeunesse. À l'instar de Pierre Viénot, avec lequel il correspond et qu'il rencontre très régulièrement à Berlin, le but premier est de changer les états d'esprit « à la racine ». Plus encore de se faire rencontrer les élites culturelles des deux pays, il s'agit également de mettre en place une compréhension mutuelle au sein de la future génération d'élite.

Ainsi, l'ambassade de France, soutenue par les organisations pionnières officielles, poursuit la politique étrangère française qui repose en grande partie sur la notion de sécurité. La sécurité des frontières d'une menace extérieure ne peut venir que de la pacification des rapports au sein de la société civile et au sein de la jeunesse. Enfin, alors que l'Allemagne représente le premier des dangers et celui qui, dans l'état d'esprit français depuis 1918 et ce, malgré la nouvelle dynamique qu'est censé représenter Locarno, il s'agit également d'une certaine unification contre les autres voisins au potentiel tout aussi angoissant, dont la toute nouvelle URSS. Pour l'Allemagne, se protéger du communisme naissant et de la crainte d'un nouveau spectre révolutionnaire dont le pays cherche à se sortir, repose également sur une entente européenne.

Cette politique de sécurité par la pacification des masses et la rencontre des élites repose essentiellement sur les techniques employées par les organisations telles que le Comité Mayrisch ou la Société d'Otto Grautoff appuyée par le concours d'une ambassade convaincue : rencontres, correspondances entre la jeunesse et les universitaires, conférences, expositions,

²⁶⁸ Dominique Bosquelle, *La maison académique française à Berlin*, dans Hans Manfred Bock / Gilbert Krebs (dir.), *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2005 pp. 143-158

²⁶⁹ Bernard Auffray, *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique de son temps*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1976, p. 490-491

manifestations culturelles en tout genre (voir même, rencontre avec des stars de cinéma françaises dont, par exemple, la comédienne alors très célèbre Cécile Sorel dont la venue offre l'occasion d'une réception grandiose : « *On a fait à Mme Cécile Sorel, à Berlin, un accueil tel qu'il n'en avait pas été vu depuis longtemps [...] on remarquait dans l'assistance de nombreux ambassadeurs, les hommes de lettres berlinois et les plus hautes personnalités de la capitale du Reich. Ajoutons que l'ambassadeur de France, M. de Margerie [...] a donné une réception de deux cents couverts après le théâtre, où son président glorifia « l'illustre représentante » de l'art français. Il termina son discours au milieu des exclamations en criant : « Vive la France ! Vive l'Allemagne »* ».²⁷⁰

Cette réception de décembre 1930 est un exemple typique du rôle joué, en ce qui concerne cette approche des rapports franco-allemands, par l'ambassade, autrement dit un soutien mondain sous le signe de la réconciliation. Même si 1930, trois ans avant l'avènement de Hitler à la fonction de chancelier, marque le début de la chute de ce climax d'entente que nous pourrions dater principalement entre 1927 et 1929/1930 pour sa période la plus prospère.

L'ambassade de France dévoile ainsi, plus qu'une politique de réconciliation basée sur une stratégie de réseau et d'entente diplomatico-mondaine, un objectif dont l'internationalité et l'euro-péanisme est de plus en plus présent. Ainsi, dans son discours traditionnel du Nouvel An, Pierre de Margerie défend une politique extérieure reposant de plus en plus sur « *le développement croissant dans notre pays de ce sens européen* ».²⁷¹ Plus encore, en somme, qu'une politique franco-allemande, c'est une stratégie à plus long terme avant tout européenne, voire même, d'entente internationale que Pierre de Margerie défend. L'univers culturel, en marge de la politique plus prosaïque et plus directe, est considéré comme le premier entremetteur d'un objectif sur le long terme. Les organisations de la société civile, dont surtout, le monde universitaire et des lettres, comme celle de Pierre Viénot devient les ambassadrices de l'ambassade ; s'offrant en somme un rôle de soutien réciproque. « *Rapports de Viénot avec l'ambassade quelque chose de curieux ; personnellement très bien, et rôle politique de Viénot, dont je ne puis vous parler. Très symptomatique d'ailleurs, qu'on passe par-dessus l'ambassade. Le plus rigolo, c'est que je ne sais toujours pas ce que c'est que ce Comité* »²⁷²

²⁷⁰ *Comoedia* (16.12.1930), p. 4

²⁷¹ *Le Petit Journal* (2.01.1928), p. 3

²⁷² Lettre de Pierre Bertaux à ses parents (19.11.1927), dans Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 106

écrit Pierre Bertaux à son père. Le Comité Mayrisch, en effet, même si indépendant de par sa création et ses objectifs, œuvre dans le même travail de réseau que Roland de Margerie ou encore, électron libre, Oswald Hesnard, dans le milieu mondain berlinois.

Les cercles dans lesquels évoluent Roland de Margerie et Pierre Viénot ainsi que, observateur privilégié et presque omniscient des événements mondains, Pierre Bertaux, sont similaires voir même, absolument identiques. Il s'agit en effet des manifestations culturelles instaurées par l'ambassade de France ou par les acteurs évoluant autour d'elle. Ainsi, la mise en scène par Erwin Piscator d'une pièce du dramaturge français communiste Jean-Richard Bloch qui, malgré la critique, permettra au dramaturge français de prolonger sa tournée en Autriche après Berlin.

Le centre de cette vie mondaine sur laquelle reposait, en somme, la stratégie du réseau sur les salons. Centres géographiques de cette diplomatie culturelle et mondaine à la fois, ils avaient pour rôle premier le regroupement de différents acteurs, médiateurs, entremetteurs ou simples éléments du Tout-Berlin ou de la société élitiste française qui, toujours, voulait revenir en Allemagne, dévorée par la curiosité²⁷³. Nous avons fait le choix, dans cette thèse de doctorat, de nous centrer sur les trois muses, finalement, de cette société berlinoise, aux approches sociales et mondaines résolument différentes mais dont le rôle de prise de contact était le même. Antonina Vallentin, Jenny de Margerie et Helene von Nostitz, n'étaient pas, toutefois, les seules médiatrices franco-allemandes de ces rencontres berlinoises entre 1926 et 1932. D'autres figures, dont résolument des femmes, telles que Brigitte Bermann Fischer²⁷⁴ – fille de l'éditeur Samuel Fischer – dont le domaine restait celui des lettres et de la littérature. La femme politique Katharina von Oheimb, épouse von Kardorff - « *une des figures les plus pittoresques de la République de Weimar* »²⁷⁵ - reçoit également, à l'instar des dames de son temps dont l'appartenance à la bonne société passait les jours de réception, essentiels marqueur mondain et social. Roland de Margerie comme Pierre Bertaux, toujours témoins privilégiés essentiels de ces rencontres franco-allemandes dans le Berlin des années folles, décrivent un membre du Deutsche Volkspartei (DVP – ou Parti Populaire allemand, sur la scène politique de 1918 à

²⁷³ Lettre de Pierre Bertaux à ses parents (30.04.1928), dans Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 228

²⁷⁴ Brigitte Bermann-Fischer, *Sie schrieben mir oder was aus meinem Poesiealbum wurde*, Zürich, Stuttgart, Werner Classen Verlag, 1978

²⁷⁵ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t.II., p. 80

1933) dont le salon politique de l'entre-deux-guerres berlinois se veut absolument engagé. Katharina von Kardorff défend la cause féminine et le droit de vote des femmes [à partir de 1918 en Allemagne], s'exprime au Reichstag où elle siège aux côtés de son mari et qui reçoit dans son appartement de la Kurfürstendamm – « *il me semblait parcourir toute l'Europe en me promenant sur le Kurfürstendamm* »²⁷⁶ - artistes, hommes de lettres, universitaires et, bien sûr, hommes politiques ainsi que diplomates. Si on s'en tient aux souvenirs de Roland de Margerie, elle est de celle qui ont permis, au début des années 1920, de briser la glace entre l'ambassade de France et de possibles interfaces allemandes rebutés par des contacts avec les Français suite à l'occupation d'une partie de leur territoire ; posant ainsi « peut-être le premier jalon de l'abandon de la résistance passive ».²⁷⁷ Les rencontres franco-allemandes ont lieu dans différents lieux de médiation. Ainsi, Katharina von Kardorff invite Pierre Bertaux à rencontrer Ernst Robert Curtius chez elle, au printemps 1928. Philologue et romaniste, ce professeur de l'université d'Heidelberg et de Berlin notamment, est alsacien allemand. Habitué des cercles pro-européens des lendemains de Versailles et de Locarno, il constitue la figure de proue allemande vers la réconciliation universitaire et élitiste allemande. Proche de Aline Mayrisch, invité permanent de Colpach puis hôte honorifique et attendu des rencontres de Pontigny, il se veut le premier intermédiaire d'une possible médiation, notamment à travers sa correspondance assidue avec André Gide.²⁷⁸ Tout au long de sa foisonnante correspondance avec le célèbre auteur français pendant trente ans, Ernst Robert Curtius tente plusieurs initiatives de rapprochement concrète comme son enthousiasme pour la Nietzsche-Gesellschaft qu'il décrit comme « une tentative de véritable européenisme ».²⁷⁹ Dans une lettre de fin avril 1928, Pierre Bertaux fait part à sa famille d'un débat entre Ernst Robert Curtius et lui, à la sortie d'une soirée justement chez les Von Kardoff, qui avaient invité Bertaux auparavant justement dans le but de rencontrer l'universitaire allemande francophile.²⁸⁰ Il ressort dans le compte-rendu succinct que fait l'étudiant à ses parents une inquiétude de la guerre et de sa volonté de voir l'Allemagne rester nationale du côté de Curtius et une certaine indolence maîtrisée et jouée, comme à son habitude, du côté de Bertaux. Un certain désamour, du moins du côté de l'étudiant

²⁷⁶ Janine Bouissounouse, *La nuit d'Autun : le temps des illusions*, Paris, Calmann-Lévy, 1977, p. 44

²⁷⁷ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 79

²⁷⁸ André Gide et Ernst Robert Curtius, *Correspondance (1920-1950)*, éd. Peter Schnyder, Juliette Solvès, Paris, Classiques Garnier, 2019

²⁷⁹ Lettre de Ernst Robert Curtius à André Gide (17.02.1922), op. cit. , p. 91

²⁸⁰ Lettre de Pierre Bertaux à sa famille (26.04.1928), dans Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 224

germaniste français montre une certaine difficulté de la concordance des vues entre les différents acteurs, pourtant très impliqués, d'une cause franco-allemande, voir européenne : « *Il aime la France en conquistador et en « guerrier » [...] merci de cet amour, on s'en passe* ». ²⁸¹

Roland de Margerie, premier chevalier de la cause du rapprochement de l'ambassade, est assidu auprès des salons et des événements mondains de ce milieu, réitérant là une stratégie de la Pariser Platz pour approcher une société plutôt timorée envers la France depuis 1871. ²⁸² Dans ses Mémoires, il énumère certes, les hôtes de l'ambassade mais également leurs hôtes des grands appartements berlinois, ceux du Kurfürstendamm, du Tiergarten ou, plus simplement, du quartier de Mitte, c'est-à-dire, des alentours de l'ambassade. Il sera question, au cours de cette thèse de doctorat, de la cartographie des salons berlinois. Que ce soit celles dont il sera question plus largement prochainement ; autrement dit Antonina Vallentin, Helene von Nostitz-Wallwitz ou encore Jenny de Margerie ; mais aussi les salons moins franchement franco-allemands, mais dédiés à une cause, qu'elle soit politique ou littéraire et artistique. Nous avons déjà cité Katharina von Oheim, épouse von Kardorff, dont le salon politique régnait sur son parti ainsi que sur une partie du Reichstag allemand. Il est également intéressant de noter Brigitte Bermann Fischer, dont la culture littéraire acquise dès l'enfance auprès de son père animant lui-même un salon, Samuel Fischer, fit de sa villa de Grunewald, un lieu tout entier dédié aux arts, qu'ils soient plastiques ou littéraires et, par là-même, à l'entente franco-allemande mais sans véritable engagement. De ces salons, l'ambassade était un hôte habitué, à travers notamment, la figure de Roland de Margerie et sa stratégie diplomatico-culturelle. ²⁸³ Ainsi raconte Brigitte Bermann Fischer elle-même dans ses mémoires : « *Pierre bezog eine Studentenbude im Grunewald, ganz in unserer Nähe, und wurde häufig Gast bei uns. Er brachte seinen Freund Pierre Viénot, den Leiter des deutsch-französischen Studienkomitees in Berlin, zu uns und andere seine Freund und Studiengenossen, auch seinen Freund Roland de Margerie, den Sohn des damaligen französischen Botschafters, der uns später, inmitten der ersten Bedrohung durch die Nazis, hilfreich zur Seite stand.* " ²⁸⁴

²⁸¹ Lettre de Pierre Bertaux à sa famille (30.04.1928), op. cit. p. 229

²⁸² Lire à ce propos, notamment Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France à Berlin – 1871-1933*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2017.

²⁸³ Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France à Berlin – 1871-1933*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2017

²⁸⁴ Brigitte Bermann Fischer, *Sie schrieben mir oder was aus meinem Poesiealbum wurde*, Zürich, Stuttgart, Werner Classen Verlag, 1978, p. 283

On retrouve, finalement, une certaine unité de groupe dans les visiteurs de ces salons – dont Brigitte Bermann Fischer est un exemple – et qui, proche de l’ambassade ou la représentant, recrutait leur réseau mondain lors de ces événements, le plus souvent informels, mais résolument mondains. Réseaux qui, ayant aidé à construire, dans un sens, cette idée d’élite unie pour la paix dont Ernst Robert Curtius²⁸⁵ et Pierre Viénot, chacun à leur manière, sont d’ardents défenseurs, se concrétisèrent et se métamorphosèrent en solidarité lors de la montée du nazisme et l’explosion de violence dès 1933. Roland de Margerie, comme le rapporte Brigitte Bermann Fischer, aida de son mieux en réveillant l’administration diplomatique et reçut chez lui, à Paris, les exilés de cette ancienne vie berlinoise.²⁸⁶

Les Mémoires de Roland de Margerie sont peuplés de rencontres mondaines qui se terminent à l’heure du dîner et se déroulent l’après-midi, dans des appartements ou des villas berlinoises. Lorsqu’il a retracé, au début des années 1970, sa période de jeune conseiller de l’ambassadeur son père à Berlin, il a surtout été question d’amitiés et de rencontres. C’est un milieu « *aussi cosmopolite qu’allemand qui s’est formé peu à peu à la faveur de contacts entre intellectuels des deux pays, grâce au fait que la capitale allemande fut, jusqu’à l’avènement de Hitler, l’un des centres principaux de l’activité littéraire ou artistique en Europe* ». ²⁸⁷ Berlin, aux yeux de ses témoins et acteurs tels que le jeune diplomate, est alors l’un des nœuds artistiques et intellectuels et, par ce fait, a permis l’expansion de cercles, clubs ou de réseaux justement des membres de cette élite intellectuelle française, allemande et, plus largement,

²⁸⁵ „On aura beaucoup avancé si la prise de position que je formule, et avec laquelle vous êtes d’accord, était adoptée comme base par l’élite intellectuelle des deux nations », Ernst Robert Curtius à André Gide (24.07.1921), André Gide et Ernst Robert Curtius : *Correspondance (1920-1950)*, éd. Peter Schnyder, Juliette Solvès, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 69

²⁸⁶ Ainsi, Roland de Margerie relate dans ses Mémoires inédits la lettre reçue par Theodor Wolff, rédacteur en chef de l’organe de presse « Berliner Tageblatt » qui, exilé en France, fut livré par la police française à l’Allemagne nazie, suite à l’une des clauses de l’armistice de 1940 qui stipulait le renvoi en Allemagne des réfugiés politiques allemands. Theodor Wolff appartenait à l’élite journalistique qui, de par sa position, tenait des dîners ouverts à toute l’intelligentsia anti-nationaliste puis, anti-hitlérienne et que Roland de Margerie fréquentait assidûment « *Bien des mois plus tard, je reçus à Shanghai deux lettres pathétiques, dans leur discrétion, mais où l’on sentait l’angoisse à chaque ligne. La seconde, datée du 22 juin, à Montauban, me suppliait en termes très retenus de faire en sorte qu’il put obtenir l’autorisation de quitter la France avec sa femme et ses enfants, étant donné le sort qui les attendait. Tous deux avaient largement passé soixante-dix ans. Quand me parvint ce message de détresse, écrivit alors que j’avais déjà quitté la France, toute intervention était devenue impossible (...) ce n’est qu’après la guerre que j’appris la mort de Theodor Wolff et de sa femme, vers 1942 ou 43, dans le camp de concentration d’Oranienbaum* », dans Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d’auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 79

²⁸⁷ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, *op. cit.*

internationale. Le choix de Roland de Margerie comme personnage-témoin principal s'explique notamment par sa stratégie, certes inscrite dans la tradition filiale et inspirée de la diplomatie de son père à Bruxelles, à allier son propre réseau culturel dans l'expansion d'une certaine idée de la France. Personnage-témoin, ce diplomate traverse Berlin là où la ville reçoit et où elle cultive le rêve international et, plus précisément, de rapprochement franco-allemand.

Il s'agit, finalement, de démêler l'origine de ce Berlin charismatique, internationale, capitale des arts et des lettres de l'entre-deux-guerres ainsi que, bien sûr, métropole franco-allemande. Berlin est-elle celle qui, par son dynamisme, a drainé les foules d'intellectuels et de Français passionnés par cette ville – « *Tous les Français à Berlin cette année [...] tous veulent revenir* »²⁸⁸. Ce sont d'abord les événements historiques qui ont fait de Berlin, la destination phare de ceux qui cherchaient à connaître puis à comprendre « l'éternel ennemi ». Au lendemain de Versailles, puis tout au long de l'insoutenable guerre pour la paix, voir même « guerre froide » qui s'étendit jusqu'à 1924, la capitale de cette toute jeune République de Weimar fit la une des journaux, plus encore peut-être, que pendant la Grande Guerre. Berlin est le centre des inquiétudes et des gros titres, non plus, cette fois, de l'avancée des troupes mais bien plutôt du front européen prêt à craqueler sous les coups de la peur rouge, la révolution spartakiste que la France, à partir de 1920, voyait comme le nouveau danger de l'Europe. Berlin est également le nerf central d'un pays immense et angoissant, où, dans les contes populaires, des armées se massent pour attaquer la France. C'est la capitale déchue d'un Empire en miettes que Versailles a cherché à atomiser de manière diplomatique, lui donnant la responsabilité des près de 10 millions de morts du champ de boue que fut la Grande Guerre. Dans ce sens historique, Berlin est la ville sur lesquels s'attardent les yeux angoissés de milliers de Français ; c'est également l'inquiétude de l'élite allemande dont le but reste la reconstruction du pays.

Socialement parlant, la ville au bord de la Spree est celle de la révolution puis de la folie des années 1920, à la tête d'un pays dont la culture cinématographique, musicale, artistique triomphe dans ses aspects les plus fous. C'est également là-bas que les interdits sociaux-culturels, le « underground Berlin » de *L'Adieu à Berlin*²⁸⁹ que vient chercher et étudier l'écrivain américain Christopher Isherwood. C'est la ville folle et sans rêve qui fascine, pleine de paradoxes politiques et sociaux, éparpillée parmi les ruines d'un socle socio-politico-

²⁸⁸ Lettre de Pierre Bertaux à sa famille (30.04.1928), dans Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 228

²⁸⁹ Christopher Isherwood, *L'Adieu à Berlin* (1939) – adapté sur grand écran dans *Une fille comme ça* (1955) et le célèbre *Cabaret* (1972)

économique absolument à reconstruire. Cette ville de tous les possibles fascine et draine à elle les intellectuels français qui, ébahis, rencontrent leurs collègues allemands.

L'époque de l'entre-deux-guerres a en effet fait de Berlin le centre d'une pensée sur laquelle règne l'idée d'une abbaye de Thélème à construire avec le mythe du « philosophe-roi » conseiller des puissants. C'est également la période des conférences internationales et intimes, à l'instar des Décades de Pontigny, où le monde est réécrit, la Grande Guerre ayant démontré le besoin de la figure du « philosophe-roi » pour penser la marche du monde en donnant une impulsion éloignée de la simple stratégie politique. Cette démarche s'inscrit notamment dans le rapprochement franco-allemand des élites dans une ville encore fascinante et, dans un sens, inexplorée : Berlin.

Avec Locarno, cette dimension de réconciliation est officialisée et le souffle du « Locarno intellectuel » de Heinrich Mann souffle alors sur Berlin. La capitale de la jeune République devient, à travers le prisme franco-allemand, le terrain de jeu d'un rapprochement par la culture et, du point de vue français, un moyen de développer à grande échelle une campagne de valorisation et de connaissance de la France. Un Institut et une Maison académique voient le jour, sous la houlette bienveillante et dynamisante des organisations officieuses et sous la tutelle de l'ambassade. « *Depuis toujours, l'une des caractéristiques de la société berlinoise a été le rôle qu'y jouaient les ambassades, rôle plus important que dans d'autres capitales, Vienne ou Paris, par exemple* » rapporte Nicolaus Sombert dans ses Mémoires²⁹⁰, ajoutant ensuite à propos des Margerie que « *l'un de leurs principes politiques était d'entretenir les meilleurs relations avec la société berlinoise et de ne pas se limiter, dans cette tâche, aux gens exerçant des fonctions ou à la smart set, mais de chercher activement des contacts dans le monde de l'esprit et les représentants de la culture allemande* ». ²⁹¹ Pierre et Roland de Margerie, ainsi que son épouse Jenny née Fabre-Luce, étaient des habitués de la maison Sombart et du salon de la mère de l'auteur, elle-même intime de figures telles que Helene von Nostitz.

Le Berlin de l'entre-deux-guerres s'impose comme une ville de salons où l'on se côtoie et desquels les Margerie sont les hôtes habitués. Car, en parallèle de la fonction de Berlin inérant aux événements historiques et à l'évolution intellectuelle que voulait lui donner une certaine élite, ce rôle représentatif essentiellement culturel de la France, est dû, nous l'avons vu au travail

²⁹⁰ Nicolaus Sombert, *Chroniques d'une jeunesse berlinoise, 1933-1943*, Paris, Quai Voltaire, 1984, p. 100

²⁹¹ *op. cit.*

de conviction de l'ambassadeur et de son fils. Les Margerie renouent avec une habitude de l'ambassade française à Berlin de la Belle Époque, appuyant son rôle lors d'évènements mondains. Jenny de Margerie et, pendant quelques temps, sa belle-mère Nicole Delorme rapidement décédée, imposent également leur salon, dépassant le rôle attribué à ce dernier à l'ambassade et s'imposant sur la scène berlinoise comme le lieu où il fallait être.

L'attractivité de la ville de Berlin est multiple et il serait aventureux de voir en l'ambassade le seul lien avec la profusion d'intellectuels français qui organisent, tel un voyage initiatique, un séjour berlinois. Toutefois, à partir de Locarno, le palais de la Pariser Platz offre un certain guide dans les « barbelés de la société berlinoise »²⁹² ainsi qu'un interlocuteur rassurant et propice, au même titre que les salons, à des rencontres officielles avec les grands noms allemands.

²⁹² André Gide à Aline Mayrisch (30.01.1928), André Gide / Aline Mayrisch, *Correspondance 1903-1946*, éd. Pierre Masson, Cornél Meder, Paris, Gallimard, 2003, p. 299

D. Berlin-Paris, une asymétrie mondaine des rapports franco-allemands

« (...) *Je fus saisi de ce que tous les Français éprouvent pour l'Allemagne d'affection, de confiance, d'admiration. 'Grand peuple naïf qui nous aime, que nous rebutons, et sans lequel nous ne pourrions rien. Et quels travailleurs ! Quels braves gens !' C'est le refrain* ». ²⁹³

Lorsque l'homme de lettres français, Jean-Richard Bloch, écrit ces quelques lignes à son épouse Marguerite, il se trouve à Berlin depuis presque un mois déjà, dans le cadre de l'adaptation, en allemand, de sa pièce « *Le Dernier Empereur* ». Nous sommes au printemps 1928 et le souffle du « Locarno intellectuel » surplombe la capitale et ceux qui, à l'instar de l'intelligentsia que Jean-Richard Bloch fréquente, en sont imprégnés. Ainsi, quelques jours avant il écrit que « *tout le monde se dit francophile et républicain* » ²⁹⁴. La métropole que décrit l'auteur français avec forces détaillées truculents quant à la vie nocturne berlinoise dans laquelle il est emporté plus ou moins contre son grès, est celle des conférences d'auteurs français à la Maison du livre, des soirées de l'ambassade, des dîners en ville et de la société berlinoise, auquel appartient - central dans la correspondance de Bloch à sa femme entre mars et mai 1928 - le salon d'Antonina Vallentin.

Aux yeux de Jean-Richard Bloch et du monde qu'il fréquente, il semblerait que Berlin fut une capitale francophile. Du moins, comme le rappelle Marguerite Bloch avec un certain dédain dans une lettre précédente : « *et l'état social en Allemagne ? Mais pour cela, il faudrait sortir de Berlin et de ces milieux particuliers que tu vois uniquement* ». ²⁹⁵ Ces milieux dans lesquels Jean-Richard Bloch est plongé peuvent, à la première lecture de sa correspondance, donner un aperçu de la capitale digne des romans de Christopher Isherwood ou les reportages de Joseph Kessel ²⁹⁶. C'est une ville fantasque, que décrit en effet le dramaturge, où les rencontres de théâtre louvoient entre les actrices androgynes et, surtout, les cabarets où,

²⁹³ Lettre de Jean-Richard Bloch à son épouse Marguerite (4.4.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

²⁹⁴ Lettre de Jean-Richard Bloch à son épouse Marguerite (18.3.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

²⁹⁵ Lettre de Marguerite Bloch à son époux (23.3.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (130)

²⁹⁶ Joseph Kessel, *Bas-fonds de Berlin*, Paris, Christian Bourgeois Éditeur, 1990

finalement, tout se fait, tous se rencontrent, hommes politiques, diplomates, écrivains ou intellectuels. Ce « milieu » que Marguerite reproche, dans un sens, à son mari, c'est celui des clubs, du cosmopolitisme et de la folie de cette ville dont l'effervescence devient presque légendaire. Le rapprochement franco-allemand et les actions médiatrices mises en place ne se font pas dans les locaux enfumés des cabarets berlinois. Toutefois, c'est ce monde fou de la fin des années 1920 qui voit évoluer, dans une dynamique semblable, les rendez-vous culturels au théâtre ou lors de conférences, les soirées jusqu'au matin – qui consistent en des réunions de travail, c'est-à-dire, des prises de contact – sans oublier, bien sûr, les différents lieux mondains que sont les salons, le bureau berlinois du Comité Mayrisch, les grandes salles de l'ambassade de France ou les avenues de la Kurfürstendamm.

Bloch, à l'instar de ses semblables, c'est-à-dire toute cette élite intellectuelle française qui déboule à Berlin entre 1926 et le milieu des années 1930, évolue alors dans une ville à un seul regard, celui que leur offre les médiateurs et acteurs du franco-allemand qui les ont invités. La métropole pressée qu'est la capitale de la République de Weimar semble ainsi aux yeux de ces hôtes de passages, particulièrement francophile, très portée sur le franco-allemand. De ces événements mondains, les salons constituent l'un des centres. Cette mondanité de tous les instants, en majorité au service d'un idéal franco-allemand, ne constitue pas seulement l'apanage des visiteurs de marque qui se suivent dans la capitale. Mais elle est centrale dans l'organisation de cette « colonie franco-allemande » qui peuple alors un Berlin privilégié, marquant l'un des centres d'une « haute société » aux allures d'hydres.

Même si la toute jeune République allemande ne vit pas au rythme d'une histoire franco-allemande, suite à la « guerre froide » instituée entre 1919 et, justement, les pourparlers du Lac Majeur, ont ouvert la voie à un intérêt nouveau de la population allemande vers ses voisins français, curiosité clairement encouragée par les quelques acteurs de ce rapprochement. Berlin, ainsi, devient, plus encore que la capitale de l'Allemagne, le centre névralgique des actions médiatrices et, par la même, d'une mondanité franco-allemande, au centre du cercle de cette « colonie française » très spéciale. Paris, ainsi, semble délaissée dans cette course au rapprochement. Alors qu'une mobilité transnationale, particulièrement timide dans l'immédiat après-guerre, si ce n'est à l'arrêt, s'intensifie suite à la nouvelle ère locarnienne, c'est à Berlin

que les flux se font les plus conséquents. Une situation transnationale dévoilant une profonde asymétrie²⁹⁷ entre les deux capitales de deux pays voisins, Paris et Berlin.

Si l'année 1924/1925 est considérée comme charnière dans la construction du rapprochement franco-allemand au cours de l'entre-deux-guerres ; elle marque en effet une intensification de la mobilité transnationale. Cette nouvelle dynamique franco-allemande se traduit notamment, et de manière active, au sein de la société civile et au rythme des rencontres socio-culturelles. Si Berlin et Paris se distinguent effectivement par cette asymétrie dans la dynamique franco-allemande, il y a également une différence notable dans le traitement même de cette reprise des rapports bilatéraux au cours de la période post-locarnienne. Hans Manfred Bock²⁹⁸ voit justement deux catégories de reprise bilatérale au lendemain de Locarno : les rapports essentiellement culturels mais fictifs, qui passent à travers la musique, les arts et dont Paris reste le centre. Ainsi que le rapprochement basé sur des rencontres concrètes et des rapports de médiation, dans un objectif de compréhension et de découverte direct de l'Autre. Dans ce dernier cas, c'est bien Berlin qui, à travers justement la mondanité qui en est une forme, y joue le premier rôle.

Les acteurs des salons et des réseaux qui s'en suivent appartiennent à une caste d'élite – le « elitär-koopative Gruppe » - dont l'objectif repose dans l'expansion du cercle restreint de ces rencontres dans une pensée plus « multiplicatrice » que « médiatrice ». En effet, l'hôtesse, de par sa position de mise en contact, n'exerce aucunement un rôle de médiation auprès des acteurs, dans ce cas, du franco-allemand mais bien plutôt celui de la multiplication des contacts par l'agrandissement d'un ou de plusieurs réseaux. C'est par cette forme de sociabilité mondaine que la « salonnière » permet la rencontre de médiateurs intentionnels – comme c'est le cas des membres du Comité Mayrisch – avec des potentiels médiateurs ou bien d'autres à première vue non-intentionnels mais dont les actions peuvent s'exercer dans un cadre qui sert à la cause franco-allemande.

Les salons, en effet, sont une manifestation de ces groupes « coopératifs » dont l'objectif premier consiste dans la découverte et la rencontre de l'étranger. À l'image des organisations ou des clubs, dont le Comité Mayrisch, la Deutsch-Französische Gesellschaft ou encore, dans

²⁹⁷ Hans Manfred Bock, *Berlin-Paris, Paris-Berlin : Zur Topographie zivil-gesellschaftlicher Begegnung in der Locarno-Ära*, dans Hans Manfred Bock, *Berlin-Paris (1900-1933) Begegnungsorte, Wahrnehmungsmuster und Infrastrukturprobleme im Vergleich*, Bern, Peter Lang, 2005, 376 p.

²⁹⁸ Hans Manfred Bock, *Berlin-Paris, Paris-Berlin : Zur Topographie zivil-gesellschaftlicher Begegnung in der Locarno-Ära*, *op. cit.*

un sens le PEN-Club, les salons d'Antonina Vallentin ou de Helene von Nostitz sont représentatifs de cette sociabilité médiatrice essentiellement élitiste. C'est à Berlin, en effet, que cette mondanité du rapprochement prend forme, au cœur des initiatives les plus concrètes de ce deuxième champ d'interaction franco-allemande dont l'essence même est la rencontre. Alors qu'à Paris sont privilégiés les rapports indirects, c'est-à-dire l'ouverture d'éléments de la culture allemande dans le champ des arts : les concerts de musique classique, la traduction d'œuvres allemandes en français, etc. À Berlin, ce sont, plus encore que la traduction de pièces de théâtre françaises en langue allemande – à l'image de Jean-Richard Bloch et la traduction et mise en scène du « Dernier Empereur » par Antonina Vallentin et Erwin Piscator – les conférences et autres événements de rencontres essentiellement mondaines qui sont l'apanage du rapprochement franco-allemand. Ainsi, Berlin, par la multiplication des flux transnationaux et par la position solide de lieux de rencontres et de sociabilité – qu'ils soient essentiellement français, franco-allemands, allemands ou plus généralement internationaux - marque ainsi une attractivité particulière dans le champ socio-culturel. La métropole allemande, en effet, se veut alors le centre de ces rencontres privilégiées franco-allemandes qui se distinguent par la discussion bilatérale et le plus souvent officieuse entre membres de l'élite des deux pays, que ce soit des problèmes culturels, scientifiques ou politiques. Les salons, ainsi, sont le lieu par excellence où les débats sont possibles et les plus représentatifs en termes de variétés des hôtes. Ainsi, Julien Luchaire au sujet du salon berlinois de sa future épouse, Antonina Vallentin : « [...] *l'in vraisemblable paraissait vrai quand Antonina Vallentin était là, ardente, pénétrante, allant d'un mot tout droit au fond des êtres en présence, acharnée à multiplier ces contacts, à en tirer toutes les étincelles propres à entretenir le foyer où se forgeait l'Europe* ». ²⁹⁹

Au cours de cette période riche en rencontres bilatérales, Berlin s'impose alors dans une asymétrie mondaine avec Paris, devenant le lieu d'un champ d'interaction franco-allemande différent que dans la métropole française.

Une mondanité multiple

Si les salons sont bien au centre de cette thèse de doctorat, il s'agit toutefois de ne pas faire l'impasse sur les différentes formes de cette mondanité berlinoise franco-allemande. En

²⁹⁹ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 136

effet, si les rencontres bilatérales qui s’instaurent entre la France et l’Allemagne - et, plus spécifiquement, entre Berlin et Paris - après la détente consécutive aux Accords de Locarno, s’intensifient particulièrement ; la mondanité franco-allemande de fait qui se créent à Berlin ne dépend pas seulement des salons.

Les salons, de par leur spécificité, du manque d’information concrète que nous possédons, par l’absence de véritables travaux à leur sujet dans l’historiographie de ces dernières années – si ce n’est leur mention rapide dans certains ouvrages comme exemple d’une époque élitiste berlinoise que l’on pourrait qualifier d’européenne – sont par là-même intéressants. C’est-à-dire qu’ils englobent, en même temps que les traditions de la sociabilité mondaine vieille de plusieurs siècles notamment en Europe et le rôle de la femme, des femmes, dans la construction d’une paix par la mondanité.

Toutefois, les salons ne sont pas les seuls centres de cette sociabilité franco-allemande, même s’ils en constituent une part importante. En effet, les acteurs de cette médiation ainsi que les voyageurs ou tout simplement contemporains de cette époque berlinoise, témoignent de centres multiples à l’importance de gravitation variable.

Ainsi, les salons d’Antonina Vallentin, de Jenny de Margerie ainsi que de Helene von Nostitz ne sont pas les seuls éléments de sociabilité comparables. Il en effet nécessaire d’indiquer le rôle du couple Bermann-Fischer, dont l’influence dans le monde des arts et, plus spécifiquement de par leur présence dans le milieu, dans le monde de l’édition et de la littérature, est conséquente. Brigitte³⁰⁰ et Gottfried Bermann-Fischer ont en effet marqué cette période à travers les différents événements institués par eux et assidument fréquentés par cette même élite et ces mêmes hôtes français, dans leur ensemble. Ainsi, Brigitte « Tutti » Fischer mentionne elle-même dans ses mémoires ³⁰¹ ce cercle qui se constitue d’auteurs et d’intellectuels, qu’ils soient allemands, germanophones ou, comme dans l’exemple de Pierre Bertaux ami de la famille, français, qui se rencontrent chez elle. Il est intéressant de noter que Brigitte Fischer, plus encore que de salon, parle de « cercle » dont les membres sont multiples et dissonants, ainsi Roland de Margerie, Pierre Bertaux, Alfred Döblin ou encore la journaliste américaine Dorothy Thompson.³⁰² Les après-midis des Bermann-Fischer, dans leur villa de

³⁰⁰ Fille du grand éditeur juif allemand Samuel Fischer (date de naissance / mort) lui-même proche de l’ambassade à travers la figure des Margerie auxquels il avait été présenté par Pierre Bertaux.

³⁰¹ Brigitte Bermann-Fischer, *Sie schrieben mir oder was aus meinem Poesiealbum wurde*, Zürich, Stuttgart, Werner Classen Verlag, 1978, p. 283

³⁰² Il est intéressant de noter que Dorothy Thompson, figure très célèbre du monde journalistique américain ainsi que sur la scène internationale, fut également une visiteuse assidue, semble-t-il, du salon d’Antonina Vallentin. En effet, il est mentionné deux fois – dans les mémoires de Julien

Grunewald, sont mentionnés en effet par Pierre Bertaux mais également par Jean-Richard Bloch dans les lettres à son épouse – « *Les Bermann Fischer sont l'amabilité même (...) Madame Bermann Fischer veut m'apprendre à danser !* »³⁰³ - ou encore Roland de Margerie sans oublier les nombreux autres. Le couple d'éditeurs, ainsi que Samuel Fischer lui-même, furent toutefois, plus encore que des médiateurs franco-allemands, avant tout des éditeurs, c'est-à-dire des professionnels de la littérature dont l'objectif clair était en effet de pourvoir à l'Allemagne la publication d'œuvres engagées vers cet idéal d'entente entre les peuples et, également, d'œuvre françaises traduites. Toutefois, les Bermann-Fischer n'ont pas directement été des acteurs intentionnels de la médiation, mais bien plutôt des éléments non-intentionnels quoique actifs d'un dynamisme et d'un bilatéralisme culturel entre les deux pays, pourvoyant ainsi à la connaissance de l'Autre, recevant autant auteurs français de passage qu'allemands.

Dans la catégorie de cette mondanité intime, officieuse, au cœur des salons et des appartements privés des acteurs impliqués de la cause franco-allemande, il est nécessaire de mentionner également le rôle joué par Pierre Viénot lui-même, d'abord seul puis aux côtés de son épouse Andrée Mayrisch. Lieu de médiation et de professionnalisation du rapprochement, le « Bureau du Comité Mayrisch » que dirigeait Viénot était également un lieu de mondanité. S'inspirant d'abord des salons déjà existants, il reçoit également, que ce soit à son bureau, chez lui ou bien dans des lieux publics comme les restaurants, Pierre Viénot se fait déjà un nom dans le Tout-Berlin puis élargit ses contacts en recevant lui-même du beau monde rencontré, qu'il estime à même de servir la cause franco-allemande. Cette vie mondaine lui faisait recevoir des personnalités diverses, à l'image des salons dont la particularité reste avant tout la multiplicité des profils de ses hôtes : « *Zu seinen Gästen zählten unter anderem die Politiker Yvon Delbos, Paul Reynaud, Georges Bonnet und Adolf Reichwein, der Journalist Fernand de Brinon, der Schriftsteller Gabriel Marcel sowie die Professoren Henri Lichtenberger, Alfred Weber und Ernst Robert Curtius* ». ³⁰⁴ Au contraire du couple Bermann-Fischer déjà cité, Pierre Viénot privilégie les politiques français comme allemands, les journalistes ou les universitaires, sans oublier les écrivains – toutes catégories dont la fonction même pouvait avoir le rôle de

Luchaire en 1965 ainsi que dans une lettre d'AV à son ami Jean-Richard Bloch au lendemain de la guerre en 1945, l'envoi de passeport par Dorothy Thompson depuis les États-Unis pour permettre à la famille Vallentin-Luchaire de fuir la France alors occupée par l'Allemagne. Décision que Julien Luchaire lui-même refusera de prendre.

³⁰³ Lettre de JR Bloch à son épouse Madeleine (18.03.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

³⁰⁴ Gaby Sonnabend, *Pierre Viénot (1897-1944) : Ein Intellektueller in der Politik*, Oldenbourg, De Gruyter Verlag, 2005, p. 176

« multiplicateurs »³⁰⁵ des contacts et, ainsi, de la cause franco-allemande. Ainsi, les exemples et témoignages de la stratégie mondaine de Viénot pour la mise en place de son projet de rapprochement franco-allemand à travers la création du « Comité Mayrisch » sont maintes fois citées et explicitées dans les témoignages de ses contemporains. Le grand chroniqueur de ces années franco-allemandes que fut Pierre Bertaux, cite tout au long de sa correspondance à sa famille, une centaine d'exemples de ces rencontres de sociabilité de Viénot avec des acteurs allemands comme français de ce rapprochement des élites. En parallèle de ces rencontres avec des industriels, hommes politiques et autres membres du « Tout-Berlin », Viénot se veut également soutenu par l'ambassade de France elle-même, s'inscrivant dans sa politique culturelle mise en place dès avant Locarno, à partir de 1922.

Mondanité multiple par ses formes – nous y reviendrons – mais également par ses acteurs. Ainsi, des diners moins importants que ceux de l'ambassade sont ceux instigués par les membres moins importants de la légation française mais dont les soirées sont tout de même visitées par certains hôtes étrangers. Ainsi, Jean-Richard Bloch fait mention d'invitations d'un certain Wilhelm et de son épouse – « *la coqueluche de Berlin [...] une délicieuse et intelligente petite française* »³⁰⁶ - qu'il rencontre plusieurs fois durant son séjour et dont il accepte les invitations. Il témoigne de deux visites consécutives à leur domicile début avril 1928, pour une invitation informelle puis un déjeuner le 4 avril où il semble rencontrer essentiellement des Français dont l'enthousiasme pour l'Allemagne le stupéfait au point qu'il s'étend sur son sentiment à son épouse. Les témoignages des acteurs de cette mondanité peuvent être toutefois multiples, voir même, radicalement différents. Pierre Bertaux fait ainsi mention des Wilhem, qu'il rencontre chez Antonina Vallentin, « *un type louche, à tout faire, fait des fiches sur tout, sait tout, etc – avec l'aide de sa femme qui a l'air aussi d'un drôle de personnage* ».³⁰⁷ Cette différente appréciation des mondanités et des figures qui la constituent, est particulièrement intéressante dans le sens où elle est perceptible de manière différente, ce qui prouve justement sa diversité.

³⁰⁵ Katja Marmetschke, *Was ist ein Mittler? Überlegungen zu den Konstituierungs- und Wirkungsbedingungen deutsch-französischer Verständigungsakteure*, dans Hans Jürgen Lüsebrink, Michel Grunewald, Reiner Marcowitz, Uwe Puschner (dir.), *France-Allemagne au XXe siècle – la production du savoir sur l'autre*, Bern, Peter Lang, 2011, t. I., p. 183-199

³⁰⁶ Lettre de JR Bloch à son épouse Madeleine (4.04.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

³⁰⁷ Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes (1927-1933)*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 96

Cette « vie de pandour »³⁰⁸ que dit mener Jean-Richard Bloch à sa femme, est celle de la mondanité berlinoise qui, il faut le préciser, ne se prétend pas seulement être franco-allemande. Ainsi, Antonina Vallentin reçoit l'ambassadeur italien comme les représentants d'autres nations européennes, « *serbes, bulgares, grecs* ». ³⁰⁹ À l'image d'une métropole qui se veut centrale sur la scène internationale, notamment dans le domaine de la culture et des arts, Berlin a une mondanité multiculturelle et pas seulement à deux visages, l'un français l'autre allemand. La capitale allemande se veut également le centre d'une vie intellectuelle européenne et c'est ce que viennent chercher, pour beaucoup, les membres de passage de cette élite française ou européenne que la modernité berlinoise fascine. Cet « avenir multipolaires »³¹⁰ se retrouve dans la mondanité multiple proposée à Berlin.

En parallèle des dîners, les conférences, expositions et autres débats ou causeries organisées par les différentes associations – que ce soit le Comité Mayrisch ou la Deutsch-Französische Gesellschaft -, par des privés – comme l'exemple de la Maison du Livre de Berlin³¹¹ - ou par l'ambassade elle-même ; ces événements mondains se veulent fédérateurs et médiateurs. Ainsi, Henri Jourdan liste les activités mises en place par la « Deutsch-Französische Gesellschaft » et par son fondateur, Otto Grautoff dans un exemplaire de la Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande de février 1930 : « *Il ne s'est pas contenté de fonder une Revue. Il a organisé des conférences. Il a fait venir de France des Français. Il les a introduits dans les différents milieux qui s'intéressent à son effort* ». ³¹² Cette mondanité-ci se veut éloignée des dîners, des salons et des thés dansants organisés dans la société berlinoise. Toutefois, elle en est une part importante. Ainsi, suite aux conférences organisées par Otto Grautoff ou bien, par exemple, par l'ambassade de France – les hôtes comme le public choisi se retrouve autour d'un débat ou d'une soirée où il est question de littérature allemande et française et de ce qui fait l'unité entre deux pays que l'on veut proche. Ainsi, Colette, Henri Focillon, Maurice Martin du

³⁰⁸ Lettre de JR Bloch à son épouse Madeleine (4.04.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

³⁰⁹ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 175

³¹⁰ Wolfgang Asholt, *Europe du milieu (Mitropa) ou le modèle d'une autre culture européenne*, dans Wolfgang Ahsolt, Claudine Delphis, *Jean-Richard Bloch ou À la découverte du monde connu : Jérusalem et Berlin (1925-1928)*, Paris, Honoré Champion, 2010, p. 74

³¹¹ Corine Defrance, *La Maison du Livre français à Berlin (1923-1933) et la politique française du livre en Allemagne*, dans Hans Manfred Bock / Gilbert Krebs (dir.), *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 159-174

³¹² Henri Jourdan, « L'activité de la Société franco-allemande », dans *Revue d'Allemagne et des pays de langue germanique*, n°28, (fév. 1930), Paris, Éditions Émile-Paul Frères, p. 151

Gard ou encore Victor Marguerite sont quelques conférenciers invités par la DFG à Berlin, entre mai 1928 et mai 1933. Ces grands moments mondains faisaient partie des événements au plus grand impact auprès d'un public choisi, trouvant de l'écho dans la presse berlinoise. L'objectif de ces événements mondains, au même titre que les grandes expositions de peintres français organisées par l'ambassade sur la Pariser Platz – « *ce fut l'époque des expositions retentissantes, consacrées à Manet, à Daumier, à Toulouse-Lautrec* »³¹³ - était destiné, dans le cadre de la DFG, plus encore de faire connaître la France aux Allemands, d'informer le public des expériences bilatérales mises en place et, bien sûr, de centrer la presse et le débat, pendant quelques heures, sur la société d'Otto Grautoff dans une stratégie publicitaire.

Ainsi, cette mondanité de la coopération directe – c'est-à-dire, par la mise en place d'une stratégie de communication envers l'Allemagne et envers les Français invités, de bilatéralisme possible – diffère avec la sociabilité mondaine déjà mentionnée, consacrée essentiellement à la création de cercles et de réseaux.

Européennes, voir même internationales, avant même d'être franco-allemandes, les formes de sociabilité berlinoises dont il est question ici constituent le socle traditionnel d'une capitale où se côtoient les légations des pays étrangers dont la « lutte mondaine »³¹⁴ reste l'un des axes de stratégie diplomatique. Ces cercles sociétaux, fermés, se rencontraient et se reconnaissaient comme membres d'une même famille, celle de la diplomatie. Sous l'Empire wilhelmien, la fréquentation assidue des membres des ambassades des salons et autres dîners mondains, ainsi que la constitution, à travers l'influence des femmes, était déjà très imprégnée au sein de la société berlinoise, à l'instar des grandes capitales d'Europe. Ainsi, les salons de la Pariser Platz au cœur de l'entre-deux-guerres, sans oublier les autres salons berlinois éloignés pourtant des couloirs diplomatiques mais toutefois lieux de mondanité des diplomates. Toutefois, ces formes de mondanité, c'est-à-dire, les salons, les dîners et autres réceptions données en l'honneur des visiteurs français ou allemands, marquent une intimité de la sociabilité dont l'objectif essentiel est la préservation du cercle et l'étendue des contacts dans une stratégie de construction de réseau.

³¹³ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II, p. 108

³¹⁴ Lettre de Jules Cambon à Pierre de Margerie (1901), citée par Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits. De l'enfance à 1922*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. I., p. 15

Les institutions telles que la Deutsch-Französische Gesellschaft dont il a été ici montré l'exemple, marquent, au contraire des « salonniers », une mondanité à deux temps. Si, en effet, à l'instar de Pierre Viénot, les réunions intimes où la discussion se doit d'être au centre, marquent une part non négligeable de la construction de cette mondanité ; les événements mondains à tendance plus dynamique et, par la même, à la bilatéralité plus directe, sont le deuxième axe de cette mondanité essentiellement franco-allemande. En effet, les réunions, conférences et autres débats ou autres activités destinées à donner une image bienveillante de la culture française et de la culture allemande, appartiennent à une stratégie mondaine mais à l'action plus officielle.

Plus encore que des salons traditionnels où des personnalités diverses se rencontrent à l'instar de Paris, les salons berlinois dont il est question ici, ont pour but l'extension de réseaux binationaux. Malgré quelques initiatives sur le sol français – tel que la ligue d'études germaniques, dont le champ d'influence s'étend avant tout en province plutôt qu'à Paris, les conférences, qui marquent le centre de la coopération intellectuelle franco-allemande, sont là encore, une spécificité berlinoise dans cette période post-locarnienne.

Une asymétrie de fait

C'est Berlin qui devient ainsi le centre d'un rapprochement franco-allemand. Cette « capitale plus intéressante entre 1926 et 1930 » à la société « si variée, si brillante, si intelligente des grands problèmes de l'heure »³¹⁵. Du moins, les actions concrètes de reprise de contacts entre la France et l'Allemagne se multiplient, voyant se presser dans ses artères palpitantes, les « Verständigungsakteure » - acteurs de la réconciliation – dont le rôle de médiateur auprès des instances officielles se veut primordial.

Contrairement à Paris, c'est la capitale allemande qui devient le centre de cette mobilité et des rencontres entre représentants aussi bien français que allemands – qu'européens – d'une certaine classe sociale élitiste dont sont issus la majorité des acteurs de cette première tentative

³¹⁵Lettre de Jules Cambon à Pierre de Margerie (1901), citée par Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits. De l'enfance à 1922, cit. op.* p. 134

de réconciliation au lendemain de la Grande Guerre. Même si Paris garde son attractivité de ville des arts, redevenant à partir de la toute fin des années 1920, la destination de voyages d'acteurs potentiels de la réconciliation, organisés dans ce but (notamment dans le cadre de la DFG), c'est Berlin qui devient le centre des activités sociales et mondaines du rapprochement.

Ainsi, le Comité Mayrisch, même s'il se partage entre les deux villes en ouvrant un bureau à Berlin comme à Paris, devient, dans la capitale allemande et à travers la figure de son représentant Pierre Viénot, le centre des informations, l'ambassadeur officieux de l'ambassade³¹⁶, « centre de gravitation de la circulation des visiteurs français »³¹⁷.

Cette « asymétrie »³¹⁸ entre Paris et Berlin dans la construction franco-allemande s'exprime notamment dans la prépondérance des figures de médiateurs au sein de la métropole allemande. Même si à Paris, le thème « allemand » n'est plus, en général, proscris, c'est à Berlin que sont convoqués par la curiosité les grands intellectuels de l'heure dans le cadre de conférences et que des organisations à durée indéterminée voient le jour. Ainsi, le Centre de documentation et d'information (ou Comité Mayrisch), la Deutsch-französische Gesellschaft ou encore, dont l'influence n'est certainement pas à négliger dans le processus de paix et de rapprochement par la culture, les différentes institutions mises en place par la France que ce soit la Maison Académique (fondée en 1930) ou l'Institut français.

Les salons comme vecteur d'asymétrie

L'asymétrie des représentations et des rapports dans la médiation franco-allemande entre Berlin et Paris se voit également dans le domaine de la mondanité et de la sociabilité. La capitale française, bien sûr, n'est pas en reste. Ainsi, Harry Graf Kessler témoigne dans son journal de retrouvailles avec le couple Margerie rencontrés lors de leur mission à l'ambassade

³¹⁶ « *Rapports de Viénot avec l'ambassade quelque chose de curieux ; personnellement très bien, et rôle politique, dont je ne puis vous parler. Très symptomatique, d'ailleurs, qu'on passe par-dessus l'ambassade* », dans Pierre Bertaux à ses parents (18.11.1927), *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 102

³¹⁷ Hans Manfred Bock, *Berlin-Paris, Paris, Berlin : Zur Topographie zivil-gesellschaftlicher Begegnung in der Locarno-Ära*, dans Hans Manfred Bock, Ilja Miecek (dir.), *Berlin-Paris (1900-1933). Begegnungsorte, Wahrnehmungsmuster, Infrastrukturprobleme im Vergleich*, Bern, Peter Lang, 2005, p. 58

³¹⁸ Hans Manfred Bock, *Berlin-Paris, Paris, Berlin : Zur Topographie zivil-gesellschaftlicher Begegnung in der Locarno-Ära*, op. Cit.

de France à Berlin en 1933³¹⁹ – même si l'année marque la fin de l'hégémonie franco-allemande berlinoise. Parmi les multiples exemples de sociabilité et mondanités franco-allemande, Paris s'imposera après l'arrivée au pouvoir de Hitler et la fuite d'une grande partie de l'intelligentsia allemande et germanophone qui régnait sur Berlin et ces années locarniennes. Toutefois, les réseaux noués à Berlin permettent, tout au long de la période 1926-1931, aux voyageurs allemands de trouver un accueil et de nouveaux cercles de sociabilité à fréquenter et, nous le verrons plus tard, serviront par la suite sur les chemins de l'exil. Ainsi, le deuxième salon d'Antonina Vallentin ouvert à Paris à partir de 1929 qui deviendra une plaque tournante des réfugiés et anciens compagnons des soirées berlinoises à partir de 1933 puis, bien sûr, Sanary-sur-Mer et cette enclave germanique en Méditerranée.

C'est à Berlin, en effet, qu'on trouve les principaux salons de ce rapprochement. Créés justement pour répondre à une affluence cosmopolite et, de fait, française, dans la métropole allemande ou bien, tout simplement, en réponse à l'enthousiasme locarnien, ils forment les îlots de communications, de réseaux et de contacts qu'il faut avoir visité. Dans une description peu flatteuse à son épouse d'Antonina Vallentin qui s'est imposée comme son chaperon auprès de la société berlinoise, Jean-Richard Bloch parle de l'appartement de la Landgrafenstrasse près du Tiergarten comme « *le seul salon de Berlin* ». ³²⁰ Les salons peuplent la capitale allemande et si certains ont fait plus parler d'eux, d'autres s'imposent également mais dans des domaines plus spécifiques, ainsi la villa des Bermann Fischer à Grunewald, éditeurs et dont les traductions françaises ou allemandes, font de leur intérieur une sociabilité grandement franco-allemande mais surtout littéraire. D'autres également dont il serait peut-être plus laborieux encore d'énumérer et de faire l'histoire, mais qui ont, dans un sens, contribué à ce rapprochement franco-allemand et à l'expansion de la métropole allemande, de cette Babylone berlinoise, cosmopolite et ouverte à tous les vents.

Paris, au contraire, même si les salons sont partie intégrante des codes de la société, ne s'impose pas comme la ville à la sociabilité essentiellement franco-allemande ou européenne. Les auteurs français qui débarquent à Berlin dans la deuxième moitié des années 1920 possèdent leurs habitudes mondaines à Paris ainsi que leurs bienfaitrices ou salonnières. Ils fréquentent d'ailleurs, dans la capitale française, parfois les mêmes salons littéraires, ainsi Paul

³¹⁹ Harry Graf Kessler, *Das Tagebuch 1880-1937*, Stuttgart, Klett Cotta Verlag, t. V., p. 600

³²⁰ Lettre de Jean-Richard Bloch à son épouse Marguerite (24.3.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

Valéry et André Gide qui se retrouvent chez Mme Mühlfeld ou chez Véra Nimidoff qui tient alors le plus important salon médico-littéraire de Paris. Sans oublier, bien sûr, le salon d'Adrienne Monnier rue de l'Odéon où les écrivains se retrouvent depuis la Grande Guerre. Les salons de l'entre-deux-guerres parisiens sont avant tout littéraires, musicaux ou artistiques, avec, pour certains, quelques tendances politiques, ainsi la Princesse Eugène Murat bienfaitrice de l'Action française dans les années 1920 – sans oublier la « Duchesse rouge », Elisabeth de Gramont, Duchesse de Clermont-Tonnerre dont les idées dites subversives, c'est-à-dire, éloignées des pensées conservatrices de son milieu, choquent. Toutes reçoivent des hommes politiques comme des intellectuels que les séjours berlinois réunissent dans les mêmes cercles de sociabilité. Aucune salonnière parisienne, toutefois, si elle s'intéresse à la politique – à l'instar d'Elisabeth de Gramont – ne fait de son salon un lieu de mondanité franco-allemand. Louise Weiss, qui pouvait être la plus proche de ce qui se faisait à Berlin, est par exemple avant tout centrée sur une pensée plus largement pacifique et européenne qu'essentiellement franco-allemande. Il en va de même pour Aline Ménard-Dorian, une de ses mentors.

Il est intéressant de noter à quel point la sociabilité mondaine va de pair avec un idéal commun partagé et, bien sûr, une communauté d'individus. Ainsi, chaque période politique comporte, à Paris comme à Berlin, ses salons, ses clubs et ses différentes institutions mondaines non officielles qui soutiennent ou s'opposent au régime établi. Plus encore qu'une période politique, qu'elle fut monarchique, impériale ou républicaine, cette mondanité autour de laquelle tout se fait et, surtout, tout se discute, s'exprime également sur un terrain que l'on pourrait qualifier de « neutre » mais fertile en idéal. C'est le cas, ainsi, de Genève à l'époque de la SDN qui devint, en un sens, le nouveau centre européen des salons mondains où se retrouvaient, lors des sessions de la Société des Nations, les grandes dames de la sociabilité des métropoles européennes, voir internationales. « *Genève est subitement devenu la capitale du monde* »³²¹ rapporte ainsi la journaliste Geneviève Tabouis dans ses Mémoires au sujet de la ville du Lac Léman lorsqu'en 1923, elle y est envoyée par son journal. Ainsi, elle rapporte en effet les longues soirées à l'hôtel des Bergues où Aristide Briand vient discuter avec une panoplie bigarrée des figures des arts, de la politique et du journalisme à la fin des réunions ou encore les mondanités, que ce soit Aline Ménard-Dorian, européenne militante et convaincue ou bien Louise Weiss. Ces salonnières de la paix et de la mondanité genevoise sont également

³²¹ Geneviève Tabouis, *Ils l'ont appelée Cassandre*, New York, Éditions de la Maison Française, coll. « Voix de France », 1942, p. 45

moquées par certains écrivains, tel Molière les « précieuses ridicules » et, par la même, le rôle et l'influence que pouvaient avoir les femmes dans cette institution nouvelle.³²² Ainsi, cette sociabilité mondaine semble être inéluctable dans le cadre d'un regroupement d'hommes et de femmes divers qui partagent ou contestent une même opinion politique, un même idéal (dans le cadre de la SDN, le plus souvent, la paix) ou, comme ce fut le cas à Berlin, un même rôle de médiateurs.

Le Berlin des années post-locarniennes jusqu'à l'arrivée de Hitler au pouvoir en 1933 voit naître, en effet, les mêmes codes de sociabilité mondaine qu'à Genève, qu'à Paris à différentes époques ainsi qu'à Berlin jusqu'au déclenchement de la Première Guerre mondiale. Cette mondanité, aux objectifs multiples, est diverses. Toutefois, on remarque une véritable multiplication soudaine des salons dont l'attrait premier devient la constitution d'un terrain neutre franco-allemand, dès après 1925. Ainsi, les trois salons dont il est question ici, ainsi que certains autres dont le rôle, mineur, s'inscrit malgré tout dans une médiation le plus souvent non-intentionnelle, représentent la sociabilité mondaine du Berlin franco-allemand.

Si la dynamique du rapprochement franco-allemand pouvait être considérée comme une hydre à deux têtes, que seraient Paris et Berlin, c'est bien la capitale allemande, tel que nous avons tenté de le démontrer, qui s'impose comme le centre d'attractivité et de mondanité jusqu'au milieu des années 1930. Cette asymétrie entre les deux villes, très prononcée entre 1926 et 1931, s'observe nettement dans ce rôle de métropole franco-allemande.

Le Comité Mayrisch, créé au printemps 1926, ouvre deux bureaux dans chaque métropole. C'est bien pourtant celui de Berlin, dirigé par Pierre Viénot, moteur premier de ce comité, qui œuvre le plus comme médiateur. Il reçoit différentes figures, les habitués qui hantent les succursales berlinoises de la reconstruction franco-allemande ainsi que des allemands, comme des français, des visiteurs de passage ou des membres de ce qu'on appelait alors « la colonie française », autrement dit les employés de l'ambassade et les expatriés. C'est Pierre Bertaux qui décortique le mieux, depuis son poste d'observation dont il rapporte toutes les trouvailles, toutes les analyses de cette société franco-allemande berlinoise à son père, cet embriquement de réseaux et de sociabilité mondaine dont l'objectif premier, est de se faire des contacts. « *Viénot remet à son retour l'entrevue avec le fils Becker. Le père Becker qui a des emm...avec Keudell (Reichsminister) qui gaffe et manifeste contre lui – vous l'aurez appris –*

³²² Robert de Flers / Francis de Croisset, *Les précieuses de Genève*, Paris, Les Éditions des Portiques, 1929

ne veut pas se compromettre avec des Français. Alors Viénot m'invitera à déjeuner avec le fils, le fils me présentera au père, etc. On rigole, on manœuvre, on apprend ». ³²³ Cette simple anecdote rapportée par le jeune étudiant germaniste témoigne d'une stratégie véritable – dont l'étudiant a d'ailleurs tendance à se moquer dans ses lettres – de médiation mondaine et de mise en réseau par la sociabilité. Viénot reçoit, invite à déjeuner et à dîner, met en relations et guette les contacts possibles avec d'autres potentiels candidats à son projet d'entente et de connaissance de « l'Autre » dont cet ancien de la Grande Guerre, futur homme politique, germanophone et proche de l'industrie luxembourgeoise, se fait le chantre. Ainsi, plus encore que le bureau de Paris, tenu par Gustav Krukenberg – qui se considérait lui-même comme seul défenseur des intérêts allemands, ce qui donna lieu à des conflits internes – c'est Pierre Viénot qui arrange les situations diplomatiquement délicates. ³²⁴ L'activité de Viénot est multiple : prise de contacts avec les ministères allemands, pression sur la presse française pour qu'elle soit objective envers l'Allemagne, rencontre de la « colonie française » de Berlin, protégée par une tutelle bienveillante de part une stratégie commune par les Margerie et l'ambassade, mise en place de séjours berlinois pour les auteurs et autres intellectuels français intéressés, réception chez lui à des dîners de petits couverts dans le but de façonner les relations et aboutir à son objectif ultime : créer une sorte de couple franco-allemand plus ou moins indestructible en travaillant au corps l'élite déjà établie ainsi que les futurs intellectuels et la jeunesse : « *Ce serait déjà un grand point, une vraie victoire, si l'on arrivait à faire comprendre à des gens qui croient être en plein jour qu'ils se meuvent en réalité dans les ténèbres. Cela écarterait les idées de « faute » et de « mauvaise foi » [...] Enfin, cela conduirait nécessairement à une volonté toute nouvelle d'information objective* ». ³²⁵ Dans cette même lettre à l'ambassadeur de France à Berlin, Pierre Viénot expose justement l'idée d'un « organisme à caractère franco-allemand » - ce qui deviendra le Comité Mayrisch. Le directeur du bureau berlinois se rend indispensable, sur le plan mondain également. Il fréquente les salons et est à découvrir dans la plupart des pages de lettres, de mémoire ou de journaux de bord de ses contemporains. Que ce

³²³ Pierre Bertaux à ses parents (1.12.1927), dans Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 121

³²⁴ Pierre Bertaux à ses parents (1.12.1927), dans Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, *op. cit.*, p. 120

³²⁵ Lettre de Pierre Viénot à Pierre de Margerie (23.06.1925), coll. privée, dans Bernard Auffray, *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique de son temps*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1976, p. 482

soit Jean-Richard Bloch qui le croise dans le salon d'Antonina Vallentin³²⁶, de multiples fois dans la correspondance de Pierre Bertaux déjà citée, mais aussi dans les mémoires de Roland de Margerie ou bien dans le journal de bord de Harry Graf Kessler. Cette idée de rapprochement ne peut, en soit pour Viénot, ne se faire qu'à Berlin, « au cœur du problème ».

Une utilisation géographique et mondaine de la ville

Le Comité Mayrisch et sa présence à Berlin à travers la figure de son représentant français s'inscrit pleinement dans le rapprochement par l'élite et, par la même, par la mondanité et la sociabilité. Il constitue l'un des centres de la nouvelle dynamique berlinoise qui ne touche, finalement, qu'un cercle restreint d'acteurs du franco-allemand. Ainsi, plusieurs lieux se transforment en point de rencontre : le Berlin franco-allemand n'est pas si vaste et les mêmes figures s'y rencontrent plusieurs fois, malgré quelques rivalités entre elles. À l'exemple de Pierre Viénot que l'on croise dans différents salons et autres cercles mondains, les diplomates de l'ambassade hantent également ces lieux poursuivant une stratégie « diplomatico-mondaine »³²⁷. Les salons privés, les hôtels qui s'affirment justement au cours de cet après-guerre, ainsi que les réceptions des légations deviennent des éléments, à l'image d'une tradition mondaine déjà respectée tout au long des siècles précédents que ce soit en France, en Allemagne ou ailleurs, représentatifs du paysage berlinois. Jean-Richard Bloch, dans sa correspondance berlinoise à son épouse en mars/avril 1928, témoigne également de lieux moins traditionnels mais absolument constitutifs de la métropole des Années Folles : les cabarets. Même s'il ne s'agit pas là d'une tradition et que ces cafés et bars enfumés sont boudés par une grande partie du public mondain et aristocratique, ils constituent une forme plus populaire des rencontres franco-allemandes. Le couple Bermann-Fischer ainsi qu'Antonina Vallentin, tous trois très implantés dans la haute société berlinoise franco-allemande des arts et des lettres, entraînent à leur suite Jean-Richard Bloch comme un passage obligé du processus de découverte de l'Allemagne. C'est également un lieu où les rencontres sont faites, pas seulement avec le monde de la nuit berlinoise mais également, voir même, avant tout, avec des figures de la scène littéraire et politique : « *J'ai été passé la soirée chez Mme Vallentin qui voulait me présenter*

³²⁶ „Viénot, un ami de Desjardins, grand jeune homme ami de Lyautey, que j'ai connu à l'union pour la vérité“, lettre de Jean Richard Bloch à son épouse Marguerite (4.4.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF28222 (110)

³²⁷ Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France à Berlin 1871-1933*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2017, p. 216-217

*Paul Lévy, le député au Reichstag, socialiste de gauche. Nous étions morts de sommeil, lui et moi. Elle nous a mené finir la soirée au Schwannecke, un cabaret littéraire où déjà les Bermann Fischer m'avaient conduit, jeudi. Vu des tas de gens, Walter Mehring, l'écrivain [...] Granach, [...] Katz, Lenhard Franck [...] une foule de gens, d'artistes, d'hommes politiques, d'écrivains – le président de la république badoise etc. Madame Vallentin, élégante, excitée, se multipliant, me présentant à tout le monde [...] j'ai appris davantage sur l'Allemagne dans les huit premiers jours qu'en 20 ans ».*³²⁸

Antonina Vallentin, salonnière, utilise alors la ville et la vie berlinoise comme élément de sa propre stratégie mondaine. Plus encore que son salon rouge de la Landgrafenstrasse, elle puise dans le Berlin des années folles pour planter un décor et y déposer, finalement, son visiteur en plein centre. Le « Schwannecke » - que Bloch orthographie avec un seul « n » - fut ouvert dans les années 1922 par un comédien allemand, Viktor Schwannecke (1880-1931), grand nom de la scène munichoise d'abord puis berlinoise ensuite, lorsque, après-guerre, la nouvelle capitale de la toute jeune République de Weimar, devient le centre artistique allemand et européen. Son cabaret fut jusqu'à sa mort un rendez-vous d'artistes – « [où] *il est de bon ton de se rendre après le théâtre. On y rencontre tout la bohème berlinoise* »³²⁹ - et d'autres figures d'une certaine société berlinoise dont, les visiteurs de passage à Berlin qu'on amenait pour goûter à la nuit des « années vingt dorées » de l'Allemagne.

Ainsi, cette mondanité n'est pas qu'élégante, ni même essentiellement bourgeoise mais s'adapte, que ce soit dans le cas des Bermann-Fischer ou d'Antonina Vallentin, à la cartographie mondaine et sociable de Berlin. Il s'agit de séduire, en somme, son hôte et de le plonger tout entier dans la vie berlinoise.

Mais ces lieux de la nuit berlinoise restent toutefois des éléments de décor, même si propices aux rencontres. Ils ne constituent pas le centre de cette mondanité avant tout traditionnelle, c'est-à-dire, répartie en divers lieux de rencontres, suivant les règles tacites des codes sociaux. Le « succès mondain » de Pierre Bertaux loué par Golo Mann dans ses *Mémoires*³³⁰, témoigne de l'importance capitale que représentaient ces divers événements au sein de cette « colonie franco-allemande » et, avant tout, berlinoise. Le premier étudiant français en Allemagne depuis la guerre, fils d'un germaniste réputé au réseau allemand étendu

³²⁸ Lettre de Jean-Richard Bloch à son épouse Marguerite (21.3.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

³²⁹ Lettre de Jean-Richard Bloch à son épouse Marguerite (22.3.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

³³⁰ Golo Mann, *Erinnerungen und Gedanken. Eine Jugend in Deutschland*, Fischer Verlag, 1991

– notamment de par sa collaboration au sein des *Décades de Pontigny*³³¹ – font de Pierre Bertaux l’hôte à recevoir que cette société s’arrache. Plus encore que ses occupations à l’université, le jeune germaniste passe beaucoup de temps à se faire des relations et à évoluer dans un Berlin essentiellement franco-allemand, dans des cercles semblables.

Mais les salons restent avant tout traditionnels, c’est-à-dire, regroupés autour d’une hôtesse qui reçoit chez elle des personnalités et autres figures du monde culturel, politique ou scientifique et devient ainsi l’un des centres de gravitation des membres de cette petite communauté internationale et, surtout, franco-allemande. Que ce soit la villa à Zehlendorf des Nostitz, l’appartement de la Landgrafenstrasse, les salons de l’ambassade de France et, dans une moindre mesure la villa des Bermann-Fischer à Grunewald – ils constituent ainsi les lieux principaux d’une sociabilité franco-allemande qui fait de Berlin l’un des centres d’une mondanité transnationale et, de fait, au cœur de ces flux de métropole à métropole. Par les salons, il nous est possible, également, de dresser une cartographie berlinoise de la mondanité qui marque finalement là encore la différence avec Paris.

Cette mondanité berlinoise s’inscrit dans une vie hygiénique de cet entre-deux-guerres allemand qui fascine, d’ailleurs, les visiteurs français. Ainsi, Jean Giraudoux s’éternise sur la pratique du sport, sur le lac de Wannsee et sur la vie saine que mène une certaine classe sociale berlinoise. Ainsi, les salons berlinois sont constitués de plusieurs lieux géographiques différents que la métropole, très étendue et dont les habitudes de vie sociale diffèrent d’avec celles de Paris, permet. Les Bermann-Fischer, ainsi, reçoivent dans leur villa de Grunewald, ainsi que beaucoup d’autres bonnes familles de la « Bildungsbürgertum », c’est-à-dire la bourgeoisie intellectuelle, déjà installée dans la hiérarchie socio-culturelle allemande et berlinoise ; dont la position se comprend également d’un point de vue géographique. C’est donc dans les quartiers chics et excentrés de la ville que les Bermann-Fischer puis, dans un deuxième temps, Helene von Nostitz-Wallwitz reçoivent la gente intellectuelle berlinoise, française et internationale. Il n’est plus question de la noblesse allemande dont les châteaux de Haute-Silésie ou du Brandenburg restaient les demeures principales. La triomphante Bildungsbürgertum de la fin du XIXème siècle, s’initie à sa propre géographie sociale : « *Dans les années vingt et trente, la*

³³¹ „J’ai déjeuné avec Viénot dimanche ; ça s’est prolongé jusqu’à plus de 6h. C’était sympathique. Il m’a montré une photo de Pontigny où il se trouve entre Heinrich Mann et papa“, Lettre de P.B à sa famille (11.12.1928), dans Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes (1927-1933)*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 255

noblesse, qui aurait dû marquer le visage de la ville, était totalement hors du coup »³³² écrit dans ses mémoires le sociologue allemand Nicolaus Sombert, dont la mère tenait un salon hautement intellectuel et mondain dans les années 1930 dans leur maison de la Humboldtstrasse entre Hallensee et Grunewald. Ainsi, après avoir longtemps reçu dans son appartement du centre de Berlin, Helene von Nostitz-Wallwitz recevait à partir de 1928 dans le quartier de Berlin-Zehlendorf³³³.

Jenny de Margerie, de par sa fonction d'épouse de diplomate, avait le privilège de recevoir dans le cadre d'une certaine nouvelle aristocratie au cœur de Berlin : les ambassades dont les palais étaient devenus le centre d'une vie à part, ces *« lieux qui donnaient le ton »*.³³⁴ Ainsi, dans les mémoires des contemporains, le palais de la Pariser Platz et son rôle social représentaient l'un des centres de gravitations de l'interaction bilatérale franco-allemande d'abord ainsi que, plus largement, internationale.

Au contraire, Antonina Vallentin, situe son salon en plein centre, proche du Tiergarten. Cette cartographie très spéciale – elle qui reçoit aussi dans les lieux de la nuit berlinoise comme nous l'avons vu – s'apparente également à son statut particulier due à son ascension sociale fulgurante : *« cette Polonaise, d'une famille bourgeoise de Lwow, et sans fortune, était parvenue en peu d'années à grouper autour d'elle les meilleurs éléments de la société berlinoises [...] ce tour de force n'aurait peut-être pas été possible si la capitale allemande n'avait pas été récemment secouée dans ses profondeurs »*.³³⁵

Cette cartographie berlinoise diffère en effet de Paris, dans le sens où l'on reçoit ailleurs et partout, éloignés des quartiers qui donnent le ton – c'est-à-dire celui des ambassades et des ministères – mais cependant pas pour le moins décentrés du dynamisme mondain et locarnien. Ainsi, Jean-Richard Bloch fait le récit des Bermann-Fischer l'attendant à son hôtel dans leur voiture pour l'emmener directement « à la campagne », c'est-à-dire, loin de l'agitation de la métropole.

³³² Nicolaus Sombert, *Jugend in Berlin. 1933-1943. Ein Bericht*, Munich, Hanser 1984

³³³ Oswald von Nostitz, *Muse und Weltkind. Das Leben meiner Mutter Helene von Nostitz*, Munich, Piper Verlag, 1991, p. 344-346

³³⁴ Nicolaus Sombert, *Jugend in Berlin. 1933-1943. Ein Bericht*, Munich, Hanser 1984

³³⁵ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 136

Un point de rencontre de flux transnationaux franco-allemands

Cette mondanité franco-allemande repose, en effet, sur le flux de visiteurs conséquent qui se pressent à Berlin et le réseau de communication transnational prépondérant en cette période post-locarnienne. Ce sont ces « elitär-kooptativen Gruppe »³³⁶ qui constituent cette sociabilité. La particularité de ces groupes repose justement, non pas sur le devoir de médiation comme principal objectif, mais le cercle mondain dans lequel ils évoluent. Il s'agit donc de préserver ces cercles mondains dont l'existence même est due à la reprise des mouvements transnationaux, tout en servant, intentionnellement ou non, l'idéal franco-allemand.

La mondanité berlinoise est multiple. Elle repose à la fois sur la sociabilité classique qui, de par un regroupement de têtes pensantes et de la bonne société ainsi que par ce flux incessant de visiteurs étrangers, pousse la nécessité à se regrouper en groupe pour créer un réseau mondain. Ce premier aspect repose en effet sur le simple fait de vivre en société ainsi que la volonté naturelle de l'individu à fréquenter ses semblables. Cette aptitude est décuplée dans un milieu étranger, c'est-à-dire, dans cette « colonie française » à Berlin ; la majorité des visiteurs de ces salons étant seulement de passage dans la capitale allemande.

Le deuxième aspect de cette mondanité berlinoise post-locarnienne repose justement, sur la dynamique locarnienne. Parce que rencontrer « l'Autre » est désormais encouragé, adoubé par la politique officielle des deux pays, elle a permis la création d'institutions, de regroupements, de clubs ou d'associations d'individus dans le but premier de servir ce rapprochement. C'est ainsi le cas de la Deutsch-Französische Gesellschaft de Otto Grautoff, du Bureau de Viénot à Berlin et, ainsi, du salon d'Helene von Nostitz qui sert plus ou moins directement le « Comité Mayrisch ». De son côté, le salon de Jenny de Margerie qui sert à la fois la mondanité traditionnelle et le devoir de représentation de l'ambassade ainsi que la médiation au service de la France.

Ces flux transnationaux qui mènent à Berlin, mènent également à Paris. Les contacts noués lors de ces rencontres berlinoises permettent aux intellectuels allemands de trouver le même accueil en France lorsqu'ils sont en visite. Ainsi, Thomas Mann dont le séjour parisien

³³⁶ Hans Manfred Bock, *Berlin-Paris, Paris-Berlin: Zur Topographie zivi-gesellschaftlicher Begegnung in der Locarno-Ära*, dans Hans Manfred Bock, Ilja Mieck (dir.), *Berlin-Paris (1900-1933). Begegnungsorte, Wahrnehmungsmuster, Infrastrukturprobleme im Vergleich*, Bern, Peter Lang, 2005, p. 55

en 1926 est pris en charge par différentes figures françaises³³⁷, comme Charles Du Bos dont l'appartement devient l'un des points de rencontres d'une certaine élite, si ce n'est exclusivement allemande, du moins européenne et proche d'une pensée conservatrice catholique. L'auteur des *Buddenbrook* sera accueilli par Pierre Viénot ou encore Paul Desjardins, autant de figures déjà rencontrées et centrales dans la mise en réseaux franco-allemande et européenne des élites tout au long de ces années de rapprochement. Reçu par l'association œcuménique « Union pour la vérité » de Paul Desjardins ainsi que par le PEN-Club dont l'influence, dans la médiation et l'accueil des figures françaises à Berlin et allemandes à Paris mériterait de s'y attarder plus longuement. Cet accompagnement mondain, dans l'exemple de Thomas Mann, marque une similarité avec Paris qui n'est toutefois pas comparable avec celle de Berlin. Les contacts parisiens de Mann n'ont pas été construits dans la capitale, mais bien plutôt dans différents lieux éloignés de la capitale. Ainsi, lorsqu'un visiteur allemand, voir même berlinois, s'attarde à Paris ce sont à ses contacts mondains issus de la vie berlinoise qu'il fait appel. De plus, les salons que l'on pourrait qualifier de « franco-allemands », influents à Berlin, sont inexistantes à Paris. Plus spécifiquement, même si des maisons ou des personnalités des arts reçoivent en effet, ces hôtes allemands de passages – aucun lieu n'est entièrement dédié à une cause franco-allemande. Cela s'explique notamment de par le fait qu'aucune réelle nécessité ne s'offre à Paris.

³³⁷ Op. cit., p. 60-61

III. Capitale d'un idéal

A. Ville carrefour de l'intelligentsia : une médiation des élites

« *Berlin ne se met pas au lit à minuit comme mon brave Paris bourgeois et provincial. Les gens avec qui j'ai passé la nuit sont presque tous des hommes d'affaires, des médecins, des travailleurs intellectuels [...] Quand dorment-ils ? Aurait-ils résolu l'un des problèmes consensuels de la vie ? Serait-ce là leur « neue Sachlichkeit » ?* ». ³³⁸

C'est à son retour d'Allemagne que Jean-Richard Bloch publie le récit romancé de ses propres expériences dans la ville qui ne dormait alors jamais, le Berlin de l'entre-deux-guerres. Cette citation, extraite justement de « Mitropa » témoigne des thématiques des intellectuels alors intéressés par ce Berlin flamboyant et par ses promesses. En effet, si la capitale allemande est montrée là sous ses aspects les plus nocturnes, c'est dans le but, notamment de la comparer à Paris dont le premier rôle dans le monde des arts et des idées n'est pourtant plus à faire. Ainsi, Berlin est la ville qui ne dort jamais, mais dont la vie véritable, c'est-à-dire, celle du quotidien, ne fait malgré tout pas défaut. Les habitants de la cité moderne sont considérés doués de pouvoirs presque surnaturels, soupçonnés d'avoir, peut-être, résolu « l'un des problèmes consensuels de la vie ». C'est cependant à travers la mention de la « neue Sachlichkeit » que Bloch traduit la fascination ressentie par une grande partie des intellectuels de passage à Berlin. Cette « *nouvelle attitude de l'esprit, réaliste, positive et non sentimentale* » telle que Bloch en fait lui-même l'explication, développe la symbolique de Berlin dans un nouveau monde de l'esprit désiré par une majorité de ces intellectuels, si ce n'est engagés dans une idéologie franco-allemande, du moins dans une nouvelle réalité européenne. Autrement dit, le besoin, au lendemain de la Grande Guerre, d'une voix nouvelle, le besoin d'engagement des grands penseurs. C'est-à-dire, la création d'un monde nouveau où les élites ont une place

³³⁸ Jean-Richard Bloch, *Europe du Milieu (Mitropa) ou le modèle d'une autre culture européenne*, dans Wolfgang Asholt, Claudine Delphis, *Jean-Richard Bloch ou À la découverte du monde connu : Jérusalem et Berlin (1925-1928)*, Paris, Honoré Champion, 2010, p. 120-121

prépondérante. Ainsi, l'entre-deux-guerres se veut être une époque riche en rencontres internationales entre grands intellectuels (les Décades de Pontigny). Berlin, ses visiteurs étrangers et cet engouement pour la capitale s'inscrit dans une dynamique plus globale d'une certaine « Europe des Esprits » au centre de laquelle l'engagement de l'intellectuel se doit de devenir la norme. La capitale allemande, toute jeune République, emportée par un progrès et un modernisme du quotidien qui fait rêver ses visiteurs à l'Amérique, devient ainsi la ville carrefour d'un idéal européen pour ces intellectuels qui ont embrassé la cause de l'engagement au lendemain de la Première Guerre mondiale. Ce sont des « éclaireurs » qui se voient comme les initiateurs d'un projet plus grand, celui du pan-européanisme qui passe par le rapprochement franco-allemand. Par sa modernité, où tout semble encore à l'état brut, où tout semble nouveau ou encore à faire, Berlin est la ville initiatique où, à l'instar de Bloch, certains ont rencontré et embrassé la cause européenne.

Ville carrefour, cosmopolite et multiculturelle, Berlin devient l'apanage d'un engagement véritable d'une certaine frange de l'intelligentsia européenne. Au lendemain d'une Grande Guerre, alors plus grande faucheuse alors de l'histoire des guerres et, surtout, de l'histoire mondiale, les intellectuels embrassent une cause. C'est-à-dire, l'engagement dans une dynamique politico-sociale. Si l'univers des esprits, dans la suite immédiate de l'armistice, s'engage dans deux chemins radicalement opposés – l'internationalisme de Henri Barbusse ou de Romain Rolland ou le nationalisme, en France notamment, des partisans de l'Action française – certains choisissent un chemin encore différent qui s'approche plus d'un cosmopolitisme des esprits et d'un « *Geist* européen ». Il s'agit alors de construire une « Europe des Esprits », proche du mythe de la République athénienne idéocratique qui se veut transnationale. Ainsi, même si la notion de « nationalisme » garde une place dans cette nouvelle voix proposée par cette frange élitiste – au contraire des théories internationales – Berlin devient la ville d'un rêve pacifique transnational, où l'intellectuel est le nouveau « roi-philosophe ».

Une « ville-carrefour » ?

Si Berlin, de par son histoire, particulièrement à l'échelle européenne, est par nature même une voie de passage, elle embrasse particulièrement la notion de « ville-carrefour » au cours de ces années d'entre-deux-guerres. De par sa position géographique, tout d'abord, elle est à la frontière entre l'Est et l'Ouest de l'Europe ; la destination de flux provenant aussi bien du grand Est que de la Scandinavie, de la Mitteleuropa, de l'ancien Empire ottoman et, bien

sûr, de la France. Elle est, pour les voyageurs français, l'aboutissement le plus exotique³³⁹ d'un voyage à travers l'Allemagne dont le terminus reste Berlin, géographiquement très à l'Est et très au Nord pour ses visiteurs parisiens.

Si sa position géographique joue en effet un sens particulier, c'est avant tout la signification plus symbolique du terme de « ville-carrefour » qui reste toutefois le premier attribut d'une intelligentsia itinérante et transnationale. Ainsi, si au cours des années 1920 et jusque dans le milieu des années 1930, Berlin fut la ville-vitrine ou scénarisée d'une propagande idéologique franco-allemande, elle fut également l'un des centres symboliques d'une dynamique du transnationalisme de la figure intellectuelle.

Contrairement à Paris, dont l'importance et la célébrité dans le monde de l'esprit et des arts n'est certainement plus à faire, notamment au cours des années 1920-1930 – étant elle aussi le but de voyages d'étrangers en quête de cette particularité française et parisienne ; Berlin n'est pas un centre ni un aboutissement de voyage. Si à Paris, on vient apprendre de cette culture qui se veut supérieure, « pour s'approprier la culture de l'autre »³⁴⁰, Berlin est le symbole d'une *terra incognita*, d'une République neuve et tournée vers l'avenir. « Ville-carrefour », elle l'est par le rendez-vous de la multiculturalité et du cosmopolitisme, alors capitale transnationale plus encore que celle d'une Allemagne qui ne la voit pas toujours comme partie intégrante du pays. Elle l'est également dans le sens le plus cru de la « Ville-carrefour », c'est-à-dire, la ville sans personnalité si ce n'est celle d'un renouveau qui en fait un « bouillon de culture », un « melting-pot » de cultures, de flux transnationaux. C'est à Berlin que converge les nouveautés intellectuelles et artistiques d'Europe ainsi que politico-culturelles, devenant ainsi « un lieu privilégié de convergence et d'hétérogénéité, où devient possible un échange entre soi et les autres »³⁴¹.

À l'image de Bloch qui cherche sa « leçon d'europanisme » dans les grandes avenues berlinoises en 1928, les voyageurs français qui se pressent en un flux sans précédent vers la capitale allemande à partir de 1925 et la signature des Accords de Locarno, cherchent également la modernité d'une ville où le nouveau monde dont il est encore possible de rêver construire, semble alors proche d'aboutir. Si Berlin, aux yeux de visiteurs fascinés, avec ses enseignes

³³⁹ Marc Thuret, *Voyageurs français à Berlin 1918-1933*, dans Gilbert Krebs (dir.), *Sept décennies de relations franco-allemandes 1918-1988 : Hommage à Joseph Rovin*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle 1989, p. 12

³⁴⁰ Wolfgang Asholt, *Europe du Milieu (Mitropa) ou le modèle d'une autre culture européenne*, dans Wolfgang Asholt, Claudine Delphis : *Jean-Richard Bloch ou À la découverte du monde connu : Jérusalem et Berlin (1925-1928)*, Paris, Honoré Champion, 2010, p. 70

³⁴¹ *Op. cit.* p. 72

lumineuses, ses tramways, ses métros aériens et ses larges autoroutes, est l'image d'une Amérique européenne ; elle est aussi un territoire neuf où il est encore possible de construire l'Europe des Esprits : « *Telle est la mission du Berlin nouveau [...] la culture d'un bacille humain tout spécialement résistant et provisoirement amoral.* »³⁴² Cette conclusion de Jean Giraudoux à son reportage exalté sur la capitale allemande, cette nouvelle Amérique, fait de Berlin, plus encore qu'un Grand Ouest des intellectuels européenistes et franco-allemands, le lieu d'expérience d'un homme nouveau, le laboratoire d'une civilisation dont les mœurs et le modernisme, dans le cas de Giraudoux, le choque. C'est également la métaphore de la tentative intellectuelle socio-culturelle d'une nouvelle République des Lettres et des Esprits dont les salons, constituent, nous le verrons, l'un des centres mondains.

Si l'image même du « philosophe-roi » et de cette « abbaye de Thélème » que l'on peut distinguer dans les espoirs de cette frange d'intellectuels dans la reprise des rapports culturels transnationaux et, notamment, franco-allemands au lendemain de la Première Guerre mondiale, peuvent faire penser notamment à une « République athénienne européenne »³⁴³, elle rappelle également l'Ancien Régime. On trouve dans l'état d'esprit de ce « Locarno intellectuel » et de cet européenisme enfiévré dont il est question ici, un certain état de grâce qui peut rappeler, dans un sens, « le siècle français l'un des plus optimistes que l'histoire du monde ait connus »³⁴⁴, Les Lumières. Ainsi, cette « Europe des Esprits » se veut l'écho d'un Ancien Régime, avec ses attributs. Ainsi, l'intellectuel se fait ambassadeur ou médiateur, notamment grâce à son voyage perpétuel, à son flux transnational intellectuel important à travers l'Europe. Cette « République des Lettres » telle que la présente, notamment, Marc Fumarolli, trouve en effet ses principaux échos dans ce lendemain de premier conflit mondial, au cœur d'une époque où l'on croyait sincèrement à un nouveau monde et à l'engagement enthousiaste des élites auprès des puissants et sur les scènes internationales. Ainsi, en amont de Berlin, de nouveau l'exemple des Décades de Pontigny, qui se veulent être le climax des rencontres internationales intellectuelles et scientifiques, dans un cadre intime mais ouvert aux représentants étrangers. Si à première vue, que ce soit l'époque des Lumières ou l'intensivité des rapports à partir des

³⁴² Jean Giraudoux, *Berlin*, Paris, Éditions Émile-Paul Frères, 1932

³⁴³ François Chaubet, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, p. 109 ; voir également Michel Treibtsch, « L'Europe des Esprits : les réseaux intellectuels européens dans l'entre-deux-guerres », Table ronde à Berlin, 22-24 avril 1994

³⁴⁴ Marc Fumarolli, *Quand l'Europe parlait français*, Paris, Éditions de Fallois, 2001, p. 10

Décades de Pontigny ou de Colpach puis de Berlin, les milieux concernés semblent avant tout d'ordre privé, ne touchant essentiellement qu'un public intellectuel, artistique et littéraire ; un rôle plus politique se fait jour. La première des caractéristiques est bien celle de la prise de contacts destinés à durer et la récolte d'informations à travers la figure et la personnalité de ces intellectuels, « avants-diplomates »³⁴⁵. Ainsi, on trouve une corrélation intéressante avec ces « *gens de lettres, artistes, musiciens [...] souvent en route d'une capitale à l'autre, souvent en correspondance avec les princes et les souverains, se révèlent toujours, à y regarder de plus près, tantôt des collaborateurs conscients d'une négociation amorcée, tantôt des catalyseurs sans le savoir des relations diplomatiques, stabilisées et/ou en voie de réchauffement.* »³⁴⁶ Cette définition des médiateurs intellectuels par l'art au service, intentionnellement ou non, de la politique étatique des pays qu'ils représentent auprès des pays qu'ils visitent, semble toute faite pour celles et ceux dont il est question ici, autrement dit les intellectuels adhérant à cette idée de « Locarno intellectuel » et les salonnières, véritables plaques tournantes de l'information et du réseau internationale et transnational.

Ainsi, cette « Europe des Esprits », qui s'inscrit dans une continuité beaucoup plus ancienne et, nous l'avons vu, en corrélation directe avec la pensée des Lumières et le rôle que les intellectuels ont cherché à y jouer, a pour centre, non pas Paris mais Berlin. Parce que l'Europe passe à travers le rapprochement franco-allemand et la réconciliation entre deux nations qui peuvent sembler, en 1918, résolument irréconciliables, c'est la capitale vide, vidée et nouvelle, Babel de cette République européenne, qui en est le premier centre. Ainsi, Gide dans ses « *Réflexions sur l'Allemagne* » résume l'entente franco-allemande en une pensée européenne : « *À dire vrai, cette culture nouvelle promettait d'être non tant spécialement française qu'européenne, il semblait qu'elle ne put pas se passer plus longtemps de la collaboration de l'Allemagne* ». ³⁴⁷ Une collaboration « nécessaire » qui fit de Berlin, sa « ville carrefour ».

³⁴⁵ Lettre de Heinrich Mann à Carl Heinrich Becker (30.05.1926), citée par Katja Marmetschke, *Un tournant dans le rapprochement franco-allemand ? La rencontre entre C.H.Becker, ministre de l'Éducation de Prusse, et Anatole de Monzie, ministre français de l'instruction publique, en septembre 1925 à Berlin*, dans Hans Manfred Bock, Gilbert Krebs (dir.), *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 38

³⁴⁶ Marc Fumarolli, *Quand l'Europe parlait français*, Paris, Éditions de Fallois 2001, p. 12

³⁴⁷ André Gide, « *Réflexions sur l'Allemagne* », *Nouvelle Revue Française*, n° 69, (1.06.1969), p. 40, dans André Gide / Ernst Robert Curtius, *Correspondance (1920-1950)*, éd. Peter Schnyder, Juliette Solvès, Paris, Classiques Garnier 2019, p. 297

Le caractère transnational de cette nouvelle Europe pour laquelle le rapprochement franco-allemand est la première étape avant une unité intellectuelle européenne plus complète. « *En outre, je vous prie de retenir, une fois pour toute, que « on » n'existe pas* »³⁴⁸ fait s'exclamer Jean-Richard Bloch à un de ses personnages de « Mitropa ». Il s'agit en effet, porté par l'espoir que donne le courant pacifiste des élites au lendemain de la Grande Guerre, de faire de l'Europe une cause à elle seule. Bien sûr, les visiteurs français de la capitale allemande ne partagent pas tous cette vision du monde et tous ne sont pas des collaborateurs zélés d'une idéocratie rêvée. Toutefois, ce sont ces élites européennes qui sont les pionnières d'un balbutiement de rapprochement, dès le tout début des années 1920 et qui font de Berlin, la cité symbolique. Ainsi, cette minorité d'intellectuels se voulaient « éclaireurs, loin devant les hommes politiques [...] assume[a]nt ainsi un rôle politique ou parapolitique »³⁴⁹. C'est ce travail d'ambassadeur officieux, de « pré-diplomate » tel que le voit Anatole de Monzie, qui est conféré aux élites dont la construction de leur abbaye de Thélème passe visiblement par Berlin, la ville-carrefour.

Pourquoi Berlin ? s'interroge Wolfgang Asholt dans sa préface à l'œuvre de Jean-Richard Bloch. C'est bien la modernité et la nouveauté de la ville, là où tout semble possible, « carrefour de l'Europe » qui attire et fascine. Justement parce qu'on y vient pour comparer Berlin à Paris ou à d'autres capitales européennes, on y voit tout ce qui n'est pas ou plus dans les autres grandes métropoles que la guerre n'a pas changée au point de Berlin. Ainsi, il s'ensuit finalement une suite logique entre les Décades de Pontigny, dont l'intimité internationale, inspirée des grandes conférences scientifiques alors à la mode mais dans un cadre convivial, voir familial et les voyages pour Berlin. Si l'abbaye désacralisée de l'Yonne fait les contacts et les réseaux d'une nouvelle Europe qu'on espère proche, là où le « roi-philosophe » trouve une nouvelle place de conseillers des puissants, c'est à Berlin que la plupart des grands noms de l'élite notamment artistique et littéraire, s'est retrouvée par la suite, dans une dynamique de concrétisation de réseaux et d'idéologie. La « ville-carrefour » se transforme alors aux yeux des futurs hôtes des salons d'Antonina Vallentin, de Helene von Nostitz ou de Jenny de Margerie, comme un lieu possible de l'engagement.

³⁴⁸ Jean-Richard Bloch, *Europe du Milieu (Mitropa) ou le modèle d'une autre culture européenne*, dans Wolfgang Asholt, Claudine Delphis, *Jean-Richard Bloch ou À la découverte du monde connu : Jérusalem et Berlin (1925-1928)*, Paris, Honoré Champion, 2010, p. 83

³⁴⁹ François Chaubet, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, p. 109

Si Berlin est la ville-carrefour du cosmopolitisme d'une certaine frange des élites européennes, les salons en constituent l'un des centres, essentiellement mondains, où cet engagement peut se concrétiser à travers la constitution d'un réseau. « *C'était probablement le lieu de Berlin où se discutaient avec le plus d'ampleur et de liberté les problèmes de l'heure, en des langues variées : la jeune maîtresse de maison, pour son compte, en parlait cinq avec la même aisance [...] rencontres souvent paradoxales, mais l'in vraisemblable paraissait vrai quand Antonina Vallentin était là, ardente, pénétrante, allant d'un mot tout droit au fond des êtres en présence, acharnée à multiplier ces contacts, à en tirer toutes les étincelles propres à entretenir le foyer où se forgeait l'Europe* »³⁵⁰ se souvient Julien Luchaire du salon de son ex-épouse dans ses mémoires. Si certains de ses détracteurs – nombreux – l'accusèrent plus tard d'utiliser l'idée européenne à son profit dans un but de reconnaissance, son salon fut tout de même l'un des centres de cette ville-carrefour cosmopolite et intellectuelle qu'était alors Berlin, la médiatrice de ceux qui recherchaient le réseau et l'engagement.

Berlin : capitale de l'esprit « cosmopolite » ?

« *L'humanité est comparable à ce navire des Argonautes, où la diversité des dons de chacun des membres de l'équipage ne permettait la suprématie d'aucun d'entre eux ; où chacun, si excellent qu'il fût dans son genre, reconnaissait avoir besoin de tous les autres ; où la force restait heureusement et harmonieusement au service de l'esprit* ». ³⁵¹

Si Berlin est bien une ville-carrefour, elle est avant tout, au cœur de la fin des années 1920, une ville transnationale dans la définition totale du mot. C'est-à-dire, une ville où se rassemblent les élites dont l'objectif commun est celui exposé ci-dessus par André Gide, l'écrivain cosmopolite comme il se définissait lui-même : une Europe des Esprits où l'intellectuel a toute sa place, dirigée à être gouvernée par un monde censé loin des guerres. Une ville qui se trouve ainsi propulsée, au lendemain du premier grand conflit mondial absolument meurtrier, comme porte-étendard d'une élite choisie européenne dont l'engagement

³⁵⁰ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II, p. 135

³⁵¹ André Gide, *Allocution prononcée à Francfort*, citée par Jacques Cotnam, « André Gide et le cosmopolitisme littéraire », dans *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n°2 (mars-avril 1970), p. 282

est dédié à la construction d'une entente menée par une commune intelligence cosmopolite. Ainsi, Ernst Robert Curtius s'enthousiasme-t-il dans une lettre à André Gide en 1921, quelques temps après leur rencontre à Colpach : « *J'ai également en tête [...] une manière de penser cosmopolite (non pas internationaliste) européenne fondée sur un sentiment national (non pas nationaliste) sans préjugés et non déformés* ». ³⁵² Le ton, ainsi, est donné. Il s'agit, non pas de s'inscrire dans les deux courants qui ont alors le vent en poupe auprès des autorités intellectuelles européennes ; c'est-à-dire les nationalistes intégraux (ainsi, en France, Henri Massis ou l'Action française) ou les internationalistes « pour le plus grand bien ». Une troisième voix est alors proposée par les intellectuels cosmopolites européens dont André Gide est l'une des grandes figures : un esprit européen intégral tout en conservant les particularités notamment culturelles des nations individuelles.

Ainsi, si les rencontres de ces grandes figures d'une future médiation d'un cosmopolitisme européen ont lieu d'abord en France, lors d'évènements privés dont il a déjà été question ici (Colpach, les Décades de Pontigny etc), Berlin devient par la suite le nouveau centre, le nouveau carrefour de cet idéal. Si la figure de l'intellectuelle doit jouer un rôle dans le nouvel ordre mondial à construire sur les ruines d'une guerre sans précédent – « *Et de même les ruines atroces, inévitables hélas ! de la guerre, n'aplatissent pas seulement un peuple, mais toute l'humanité cultivée. Les ennemis de la culture sont nos ennemis communs et c'est ensemble que nous devons lutter contre eux* » ³⁵³ écrira André Gide au sujet d'une Seconde Guerre mondiale plus meurtrière encore que celle après laquelle le monde se relevait dans les années 1920-1930 et qui avaient vu son utopie cosmopolite universaliste prendre corps – cet engagement trouve son articulation première dans la capitale allemande où tout semble neuf. Une Europe nouvelle, que Jean-Richard est convaincu d'avoir également rencontré à Berlin lors de son voyage en 1928. Ernst Robert Curtius, pour ne citer que l'une des grandes figures allemandes du rapprochement franco-allemand, découvre ce nouvel aspect européen à travers le prisme de Colpach et de Pontigny, ainsi que par le biais de sa correspondance avec Gide.

Berlin, la nouvelle Amérique, est la nouvelle Abbaye de Thélème, utopie d'une Europe des Esprits où la guerre ne peut plus exister, grâce à l'entente des grands esprits. « *On aura*

³⁵² Lettre de Ernst Robert Curtius à André Gide (12.07.1921), dans André Gide et Ernst Robert Curtius, *Correspondance (1920-1950)*, éd. Peter Schnyder, Juliette Solvès, Paris, Classiques Garnier 2019, p. 59

³⁵³ André Gide, *Allocution prononcée à Pertisan* (18.08.1946)

*beaucoup avancé si la prise de position que je formule*³⁵⁴, *et avec laquelle vous êtes d'accord, était adopté comme base par l'élite intellectuelle des deux nations* »³⁵⁵ espère Ernst Robert Curtius dans une lettre justement adressée à Gide. C'est en effet essentiellement une entente de l'élite intellectuelle que les figures qui se presseront à Berlin et dont l'objectif jusqu'à l'avènement du nazisme, reposera essentiellement sur un rêve européen des esprits emporté par une dynamique de rapprochement franco-allemand. Il ne s'agit pas, d'abord, de Berlin mais de la rencontre entre la France et l'Allemagne, le renouveau d'un rapprochement entre deux pays longtemps ennemis.

À travers le travail de réappropriation de la scène politique des intellectuels dans ce contexte d'après conflit mondial, c'est une médiation qui se doit de reposer essentiellement sur les élites qui se met alors en place à Berlin. Si l'ambassadeur de France, Pierre de Margerie, évoque plusieurs fois vouloir y introduire la jeunesse³⁵⁶, cela aboutit avant tout à la création de la Maison académique française en 1930³⁵⁷ dédiée essentiellement à la science et aux meilleures élites françaises sous la houlette, notamment, des plus grandes personnalités françaises dans leurs milieux respectifs : Paul Langevin, Edmond Vermeil ou encore Henri Lichtenberger. C'est, là encore, finalement, le rapprochement avec la vision des élites à l'époque des Lumières, une « minorité clandestine mondiale »³⁵⁸ qui, dans l'entre-deux-guerres, même si Paris garde son cap de capitale de la culture, se cantonne notamment autour de Berlin. Cet élitisme se veut très fermé et il est difficile de s'y faire une place. Il découle, finalement, de leur réseau d'origine qui reste, avant tout, les Décades de Pontigny où la plupart des visiteurs de Berlin y ont fait un aparté, où ont été approchés pour y assister, à partir de l'après-guerre. Ainsi, cet élitisme mondain et presque sectaire comme le démontre une lettre d'Aline Mayrisch à son ami Jean

³⁵⁴ Ernst Robert Curtius fait ici référence à son article « Deutsch-Französische Kulturprobleme » paru dans la revue *Der Neue Merkur* en juin 1921 et traduite en français en octobre de la même année dans « Revue rhénane ». Il y fait le constat des conséquences de la guerre sur les esprits allemands et français – se faisant un apôtre sévère pour la France – et rêve d'un nouveau rapprochement intellectuel spontané.

³⁵⁵ Lettre de Ernst Robert Curtius à André Gide (12.07.1921), dans André Gide et Ernst Robert Curtius, *Correspondance (1920-1950)*, éd. Peter Schnyder, Juliette Solvès, Paris, Classiques Garnier 2019, p. 63

³⁵⁶ Bernard Auffray, *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique de son temps*, Paris, Librairie C. Klincksieck, p. 482-485

³⁵⁷ Lire notamment à ce sujet Dominique Bosquelle, *La Maison académique française à Berlin*, dans Hans Manfred Bock, Gilbert Krebs, *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, pp. 143-158

³⁵⁸ Marc Fumaroli, *Quand l'Europe parlait français*, Paris, Editions de Fallois 2001, p. 27

Schlumberger à l'été 1926 : « *d'abord éviter la candidature du nommé Franz Clément qui vient de m'écrire pour s'imposer, comment on fait pour aller à Pontigny et qui, quoique brave type au fond, n'est tout de même pas d'un niveau d'éducation et de délicatesse suffisant* ». ³⁵⁹ Cette médiation par les élites est essentielle dans la construction du mythe berlinois comme nouvelle « abbaye de Thélème » de ces intellectuels européens. Ce « niveau d'éducation et de délicatesse suffisant » qui semble nécessaire aux yeux d'Aline Mayrisch, maîtresse incontestée de Colpach et du réseau qui en découle, pour assister aux Décades de Pontigny, s'inscrit dans le même état d'esprit de la colonie intellectuelle franco-allemande berlinoise des années 1925-1932.

Toutefois, la ville elle-même prend de plus en plus de place dans le parcours de cette dynamique européenne qui se doit de passer, finalement, par le rapprochement franco-allemand avant toutes choses. La finalité franco-allemande de Berlin dans les années vingt passe par un constat. Le constat d'une angoisse, finalement, de l'être intellectuel et du monde de l'esprit face à une époque dont les tenants et aboutissants – autrement dit, la guerre – ont désarçonné. Il s'agit maintenant de s'inscrire dans la continuité politique du monde.

« *Et moi, se dit-il, l'intellect européen, que vais-je devenir ? Et qu'est-ce que la paix ? La paix est peut-être l'état des choses dans lequel l'hostilité naturelle des hommes entre eux se manifeste par des créations, au lieu de se traduire par des destructions* ». ³⁶⁰ Dans un essai publié en 1919 au sein de la Nouvelle Revue Française, alors prochainement engagée dans cette dynamique de mythe européen de l'intellectuel, notamment franco-allemand, Paul Valéry se fait la voix qui crie dans le désert. Terrifié par « *cette immense terrasse d'Elsinore, qui va de Bâle à Cologne, qui touche aux sables de Nieuport, aux marais de la Somme, aux craies de Champagne* », l'écrivain français est l'une des grandes figures de ce cosmopolitisme européen et sera le premier intellectuel à être invité à l'ambassade de France en 1926, sa visite marquant le « point de départ retentissant » ³⁶¹ d'une tradition de conférences et de réceptions d'auteurs, de célébrités des arts, de la musique et de grands esprits français au sein du palais de la Pariser Platz.

« *De Monzie expliqua à Heinrich Mann que les écrivains lui paraissaient tout particulièrement aptes à jouer le rôle d'« avants-diplomates » dans le domaine du*

³⁵⁹ Lettre d'Aline Mayrisch à Jean Schlumberger (6.07.1926), cité par François Chaubet, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, p. 125

³⁶⁰ Paul Valéry, *La Crise de l'Esprit*, dans *Variété*, Paris, Éditions du Sagittaire, 1934, t. I., p. 21 (publié initialement en 1919 dans la *Nouvelle Revue Française*)

³⁶¹ Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France à Berlin 1871-1933*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion 2017, p. 268

*rapprochement franco-allemand et il demande explicitement à son interlocuteur allemand « de le faire savoir à Berlin ».*³⁶²

Parce qu'il cherchait absolument à entrer en contact avec son homologue allemand, le Ministre Anatole de Monzie décida, face aux difficultés qui se faisaient alors jour, de faire appel à un illustre auteur allemand francophile et engagé, Heinrich Mann. C'est en effet la première stratégie de l'homme politique français pour ouvrir les pourparlers avec l'Allemagne et ce, quelques mois avant Locarno. Cette initiative française, qui aboutira à une rencontre officielle à Berlin le 15 septembre 1925, avait débuté dès le printemps de la même année. Anatole de Monzie compta sur sa rencontre avec Heinrich Mann à Paris en mai 1925 lors du congrès annuel du PEN-Club pour avancer ses pions. En effet, il s'agit pour lui d'utiliser ces « avants-diplomates » pour faire connaître sa volonté de rencontrer un homologue allemand. Pour lui, l'univers de l'élite intellectuelle est le plus facilement atteignable et, surtout, le meilleur moyen pour faire entendre sa voix dans une période, même si moins troublée qu'immédiatement après la Grande Guerre et le Traité de Versailles, se voulait tout de même délicate en matière de rapprochement officiel franco-allemand. En effet, les Décades de Pontigny avaient déjà reçu Ernst Robert Curtius et Aline Mayrisch avait orchestré la rencontre entre Walther Rathenau et André Gide dans son château de Colpach. Mais ces initiatives, pour ne citer qu'elles, sont essentiellement officieuses et n'engagent aucunement une politique étatique officielle de l'un des deux côtés du Rhin. En septembre 1925, toutefois, les pourparlers pour Locarno sont lancés, presque signés, et la situation s'améliore entre les deux nations encore à couteaux tirés. Toutefois, l'initiative d'Anatole de Monzie n'a rien de naturel et fait face à de nombreux obstacles. Même si, au final, elle éveillera chez ce dernier et son homologue allemand, une certaine déception quant à l'aboutissement réel et aux résultats de cette rencontre sans précédent, elle intéressante toutefois par l'utilisation même de cette élite intellectuelle dont la place dans le rapprochement franco-allemand n'est pas sous estimable. Car si Anatole de Monzie choisit Heinrich Mann pour être son messenger, il le fait à raison, ce dernier ayant accompli sa mission de transmission et, dans un sens, de médiation auprès du ministre prussien Carl Heinrich Becker. Ce n'est qu'ensuite que les difficultés naissent, ombragées par la surprise

³⁶² Katja Marmetschke, *Un tournant dans le rapprochement franco-allemand ? La rencontre entre C.H. Becker, ministre de l'Éducation de Prusse et Anatole de Monzie, ministre français de l'Instruction publique, en septembre 1925 à Berlin*, dans Hans Manfred Bock, Gilbert Krebs, *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2005, p. 38

d'une telle initiative et les réflexions allemandes quant à l'engagement que représenterait une rencontre officielle. Heinrich Mann, toutefois, a effectué son travail « d'avant-diplomates » dont le terme lui-même est intéressant. Si un diplomate est lui-même celui qui prépare les réunions entre personnages officiels des pays pour lesquels ils travaillent, l'intellectuel devient ainsi, selon Anatole de Monzie, le médiateur de la médiation. Autrement dit, celui dont le réseau et les contacts permettent à l'administration officielle et aux diplomates de justement effectuer leur travail de médiateur.

Cette position d'Anatole de Monzie ne peut que trouver un écho chez Heinrich Mann dont le « Locarno intellectuel » est l'un des fers de lance de sa position dans le monde d'après-guerre. En 1927, deux ans après sa rencontre avec le Ministre de l'Instruction Publique, la « Dépêche » de Toulouse lui consacre ses colonnes et beaucoup de ses éditions, notamment dans le cadre de ce « Locarno intellectuel ». Une conférence de Mann est retranscrite en décembre³⁶³, ainsi qu'une de ses lettres en août³⁶⁴. Le terme « Locarno intellectuel », ainsi que la place même des intellectuels et des écrivains dans le rapprochement franco-allemand fait l'objet de discussions et d'interventions d'autres grands noms, tels que Rudolf Kayser et Henri Lichtenberg, toujours dans la « Dépêche » de Toulouse³⁶⁵.

³⁶³ « Une conférence allemande », *La Dépêche*, (9.12.1927), p. 1

³⁶⁴ « Pour un Locarno intellectuel. Le romancier Heinrich Mann répond à „La Dépêche“ », *La Dépêche*, (22.08.1927), p. 1

³⁶⁵ « Vers un Locarno intellectuel. Ce qu'en pensent les écrivains de France et d'Allemagne », *La Dépêche*, (18.10.1927), p.1

B. Les rendez-vous des élites au salon

« Après les Bermann-Fischer m'ont emmené chez Frau Vallentin, la maîtresse de Stresemann, traductrice de je ne sais qui (Upton Sinclair, ou quoi ?) animatrice de « Nord und Süd », la revue de Prof. Ludwig Stein, que je dois voir aussi. Arrivé là, voici les gens repérés : des Français, M. et Mme. Wilhelm, Mlle Britton, journaliste qui te connaît [...] l'ambassadeur de Grèce ; un jeune journaliste du « Chicago Daily News » [...] vu aussi Leonhard Frank, l'air d'un vieux beau [...] causé aussi avec Prof. Haas de la Hochschule für Politik que je devais aller voir [...] Présenté à Mme de Nostitz à qui on (Viénot ?) avait déjà parlé de moi ; m'invite pour mercredi 6 heures. Tombé sur Hesnard, un peu flanqué sur le cul de me voir là. Quel gros âne ! [...] j'ai entrevu Ludwig Stein ; j'aurai l'occasion de le revoir. Haas m'a dit de lui téléphoner. En somme, intéressant ; presque uniquement des gens que je connaissais déjà de nom. Aussi un Bleichröder, famille de banquier, un Graf Montgelas. Je commence à connaître des gens ».³⁶⁶

Ce long extrait d'une lettre du jeune normalien Pierre Bertaux à son père, le germaniste Félix Bertaux, est pleine d'informations concernant justement la structure des salons berlinois dont il est question dans cette thèse de doctorat. À l'image des traditionnels salons du siècle précédent, ils sont axés autour d'une même personne : l'hôtesse ou « salonnière » qu'on visite et qui, surtout, invite et met en relations. Surtout, l'exemple décrit ici met en lumière la notion de « pôles » ou de « centres gravitationnels » que représentaient les salons dans la construction de la dynamique franco-allemande. En effet, les personnages énoncés par Pierre Bertaux sont issus de milieux socio-professionnels radicalement différents, que ce soit le monde journalistique, les arts, la littérature ou encore les milieux universitaires, de la diplomatie ou encore de la banque. Cette dernière, d'ailleurs, n'est pas épargnée par les descriptions parfois à l'emporte-pièce du très jeune Pierre Bertaux – « la maîtresse de Stresemann, traductrice de je ne sais quoi » - qui démontre non pas l'importance de la position socio-professionnelle de cette dernière dans la société mais bien plutôt l'élément fédérateur qu'elle organise autour de son

³⁶⁶ Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 85

salon. Ce jugement direct, que beaucoup reprendront au sujet d'Antonina Vallentin relativement peu aimée et très critiquée dans l'univers franco-allemand berlinois de ces années, est une caractéristique que les « salonnières » d'alors se partagent. Elles s'exposaient en effet, de par leur influence certes discrète – elles n'écrivaient que peu, ne publiaient pas, n'apparaissaient pas dans les comptes rendus d'évènements mondains comme les éléments incontournables d'une rencontre sociabilitaire – aux jugements, hâtifs ou non, de leurs contemporains notamment masculins qui, toutefois, estimaient bon de fréquenter leur entourage. Ainsi, si Antonina Vallentin, de par ses origines et son parcours radicalement éloignés de la caste sociale dans laquelle elle évolue alors, son influence dans le monde des arts et de littérature, notamment entre la France et l'Allemagne, même si contestés et contestables, ne poussent cependant pas ses contemporains et ses obligés à fuir sa compagnie mondaine. En effet, à l'instar de ses semblables, elles représentent par leurs salons, le point de mire d'une mondanité qui partage le même idéal mais dont les domaines d'action peuvent parfois être radicalement éloignés. Les salons sont donc des centres de communication de cette colonie franco-allemande. L'une des principales caractéristiques de ces lieux de socialisation, réside justement dans leur capacité à réunir les membres éloignés d'une même famille idéologique lors d'un même évènement mondain. Cette influence octroyée par elle-même, et dans le cadre d'une tradition ancienne des salons, se veut d'ailleurs, dans certains cas, à l'origine de tensions entre les « salonnières », dont l'influence est également le gage d'une position sociale.

Ces « lieux éphémères de convivialité » peuvent justement être considérés comme les seuls lieux où la mondanité se veut absolument neutre. C'est-à-dire, que les hôtes sont tous issus, certes, de l'élite mais d'horizons différents. Le salon, ainsi, est le lieu où se rencontrent et se côtoient des personnages à même de trouver un écho dans une certaine idéologie – le rapprochement des élites d'Allemagne et de France – mais dont les avis, politiques comme culturels ainsi que les domaines de prédilections, sont éloignés les uns des autres. La salonnière berlinoise de l'entre-deux-guerres, *typos* dont il est question ici, répond ainsi à la définition même de sa fonction, c'est-à-dire : un « tohu-bohu »³⁶⁷ politique et d'avis contradictoires mais résolument attaché aux mêmes valeurs.

³⁶⁷ *Le Matin* (17.03.1887), p. 2

Hans Manfred Bock, dans son chapitre préfaçant la correspondance de Pierre Bertaux, décrit trois « milieux culturels et centres de gravitation »³⁶⁸ qui constituent ainsi les axes de sociabilité et de réseau du jeune universitaire ainsi que de ses semblables. Si Bock, dans le cas particulier de Bertaux, mentionne certains milieux dont il ne sera pas question ici, tel que le « Romanisches Seminar » du professeur Eduard Wechsler de l'Université de Berlin – qui mérite toutefois d'être mentionné pour son travail dans la connaissance de la France en Allemagne, notamment de la jeunesse allemande – il est surtout question du milieu littéraire à travers la maison d'édition Fischer, dont l'héritière, Brigitte Fischer-Bermann recevait en sa villa de Grunewald mais également ce que Bock appelle les « divers lieux de rencontres franco-allemandes » de Berlin. Ces cercles « privés ou officiels [qui] reflétaient le plus directement la nouvelle inspiration donnée par le Traité de Locarno aux relations entre les deux pays ».³⁶⁹ Ainsi, les salons constituent l'un de ces centres gravitationnels de communication, principalement concernant le domaine socio-culturel, dont le caractère est bien évidemment d'ordre privé. Ces « lieux éphémères de convivialité franco-allemande » sont, nous l'avons vu, un axe important de la dynamique de rapprochement mise en place dans cette période post-locarnienne. Ils sont un élément, parmi d'autres initiatives, dont nous avons cité précédemment quelques exemples, ainsi la Deutsch-Französische Gesellschaft, mais aussi la « Maison du livre français »³⁷⁰ ou encore, pourquoi pas, des initiatives plus intimes telles que la Nietzsche-Gesellschaft que Ernst Robert Curtius mentionne plusieurs fois avec André Gide. Voir même, à partir de 1929, la Maison académique de Berlin.³⁷¹

Les salons constituent donc l'un des axes de cette convivialité franco-allemande, le plus mondain mais également, dans un sens, le plus officiel. En effet, de par sa fonction même, le

³⁶⁸ Hans Manfred Bock, *Les « années folles » de Berlin (1927-1933). Le témoignage de Pierre Bertaux*, dans Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 15

³⁶⁹ Hans Manfred Bock, *Les « années folles » de Berlin (1927-1933). Le témoignage de Pierre Bertaux*, *op. cit.*, p. 18

³⁷⁰ Corine Defrance, *La Maison du Livre français à Berlin (1923-1933) et la politique française en Allemagne*, dans Hans Manfred Bock, Gilbert Krebs, *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 159-174

³⁷¹ Dominique Bosquelle, *La Maison académique française à Berlin*, dans Hans Manfred Bock, Gilbert Krebs, *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 143-158

salon invite à un caractère plus privé où les invités ne sont pas toujours les mêmes et qu'ils ne savent pas, avant d'y assister, quelles personnalités ils y trouveront. C'est finalement cette caractéristique qui fait du salon le « lieu éphémère de convivialité » le plus intéressant dans le cadre de la rencontre et de l'interaction franco-allemande du Berlin post-locarnien. En effet, comme Pierre Bertaux le rapporte dans sa lettre à son père déjà citée, la diversité des figures présentes dans le salon d'Antonina Vallentin est grande et, surtout, à chaque fois, une nouvelle découverte. Ceux qui ont pris la peine dans leur correspondance, leurs journaux ou leurs mémoires, de noter les noms de ceux qu'ils rencontraient dans ces salons berlinois, ne citent que très rarement les mêmes personnes à chaque fois, sans oublier toutefois que chaque salonnière avait ses habitués. « *Rencontres souvent paradoxales* »³⁷² écrit Julien Luchaire, rappelant que le seul lien constitutif de ces rencontres, si ce n'est une même idéologie ou ouverture d'esprit franco-allemande, est avant tout la « salonnière ». Cette dernière est finalement la pièce maîtresse, la clef d'une convivialité et d'une sociabilité dont la présence même dans son salon n'est redevable qu'à sa seule invitation. Ainsi, le futur mari d'Antonina Vallentin fait le portrait d'une femme au courant de tout et absolument décidée à tirer le meilleur parti de ses hôtes dans un objectif idéalisé, bien sûr, mais avant tout de constitution de réseau : « *Non seulement elle connaissait à fond l'histoire récente de ce monde enfiévré, mais elle avait des divinations surprenantes. Je ne crois qu'il y eût alors une tête où fut mieux conçue l'Europe telle qu'elle aurait dû être, et où même temps fût mieux senti, dans un constant frémissement, l'incertitude de l'avenir, tous les dangers amassés sur le proche horizon* ». ³⁷³

Si la citation est celle d'un homme qui, à l'aube des années 1960, se souvient de la femme qu'il avait épousé trente ans auparavant, elle est toutefois, malgré ses nombreux superlatifs, partagée également par les nombreux détracteurs de la salonnière. Julien Luchaire, en effet, centre son approche sur la capacité partagée par toutes les salonnières, qu'elles furent celles du Berlin des années 1920/1930 ou bien celles d'un XIX^{ème} siècle déjà lointain : c'est-à-dire, l'ingéniosité des rapports, du choix des hôtes et la fine connaissance du monde et des sujets qu'elles se chargeaient de lancer dans les conversations. Ainsi, le quotidien « Le Matin » se souvient en 1887 des après-midis politiques de la princesse Troubetzkoi, célèbre pour l'absolue diversité politique de son salon « *Souriante, elle allait de l'un à l'autre, présentant l'ambassadeur de l'empire allemand dans un groupe où on parlait déjà de revanche, riant des*

³⁷² Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 136

³⁷³ *Op. cit.*

« *impairs* » qu'elle pouvait faire [...] pour les excuser tout à fait, brodant avec son accent slave, sur ce thème inconnu, que des adversaires politiques ont tout intérêt à se rapprocher sur un terrain neutre ». ³⁷⁴

Similaire dans un sens à celui de Lise Troubetzkoi, célébrité en son temps, le salon d'Antonina Vallentin, particulièrement tourné vers la littérature cherchait également à se situer au centre de réalités politiques et diplomatiques. Cette convivialité franco-allemande qu'étaient les salons se voulait avant tout réaliste et pleine de sens au lendemain d'une période particulièrement difficile dans le rapprochement entre deux pays ennemis.

Que ce soit le salon d'Helene von Nostitz, de Jenny de Margerie ou d'Antonina Vallentin, c'est en effet la diversité de leurs hôtes qui marque l'essentiel de leurs caractéristiques comme centres gravitationnels. Même si d'autres « salonnières » reçurent chez elle notamment avec des figures de la médiation franco-allemande, ils constituent avant tout des salons plus centrés sur un domaine dont les hôtes sont principalement issus. Ainsi, il a beaucoup été fait mention des Bermann-Fischer dont la villa Grunewald recevait en effet une panoplie diverse d'écrivains allemands ou français, comme le témoigne Brigitte Fischer elle-même. ³⁷⁵ Mais les trois salonnières dont il est question ici sont justement intéressantes par la diversité de leurs hôtes. Il s'agit en effet, plus encore que de s'abriter derrière un domaine particulier – à l'instar de la tradition des salons européens – d'articuler son salon autour d'un axe plus idéologique de pacifisme et de rapprochement. Ainsi, si Julien Luchaire donne aux réceptions mondaines de son épouse une dimension politique voir même, dans son langage, visiblement prophétique, il en est de même dans un sens pour Helene von Nostitz dont le salon est l'élément mondain et social du Comité Mayrisch, épouse du président allemand : « *Elle appartenait de toutes ses forces, par tous ses goûts, à cette société des esprits, qui fait passer la culture avant les antagonismes nationaux [...] sa compagnie et sa conversation [étaient] si attrayantes que convergeaient tout naturellement dans son salon les personnalités des paroisses les plus diverses.* » ³⁷⁶ Il en va de même pour Jenny de Margerie, dont la fonction essentielle, comme représentante de son époux et, ainsi, de la présence officielle française en Allemagne notamment auprès de « la société des esprits », encourageait naturellement à la diversification de ses hôtes.

³⁷⁴ *Le Matin* (17.03.1887), p. 2

³⁷⁵ Brigitte Bermann Fischer, *Sie schrieben mir oder was aus meinem Poesiealbum wurde*, Zurich, Stuttgart, Werner Classen Verlag, 1978, p. 292

³⁷⁶ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 89

Ces salons dont les hôtes appartiennent à des « paroisses les plus diverses » se font donc les centres de convivialité finalement extrêmement neutres d'une société bigarrée mais à l'ouverture d'esprit similaire. Si la plupart des écrivains qui visitent ces salons cherchent avant tout à se faire connaître – ce qui constitue, en somme, l'essence du salon tout au long de l'existence - ils sont pour la plupart traduits en France ou en Allemagne et ont avec le pays voisin un lien qu'ils cherchent à privilégier ou qu'ils assument. Les diplomates, dont l'activité mondaine essentielle repose en effet sur les salons, éléments hautement attractifs d'une société, cherchent également à nouer des contacts, approfondir les liens et faire connaître leur pays au sein d'une élite qui se veut, dans les cas qui nous préoccupent, pacifique et internationale. Le salon berlinois devient ainsi, l'un des vecteurs premiers d'une mondanité franco-allemande dont l'objectif est de séduire en douceur une élite intéressée en lui faisant rencontrer d'autres membres d'une élite mais étrangère. C'est-à-dire, dans notre cas, majoritairement française et allemande mais aussi plus largement européenne : « *Die Geselligkeit, die sich hier entwickelte, hatte viele Gesichter.* »³⁷⁷.

Centres gravitationnels d'une élite française de passage à Berlin et qui fréquente, dans ces salons, leurs homologues allemands. Ainsi, Jean-Richard Bloch cite à sa femme une longue liste de personnalités diverses rencontrées chez Antonina Vallentin, de l'ambassadeur de Grèce, à une française épouse d'un officier allemand rencontré pendant la Grande Guerre, les belles silhouettes de la société berlinoise « *entre Estelle et Kitty Strauss, vous voyez ça d'ici* »³⁷⁸, sans oublier les habitués dont les ombres errent de salons en salons avec le même objectif de médiation franco-allemande, Pierre Viénot ou Oswald Hesnard. Le dramaturge français égrène les invitations dans des événements mondains divers où ils rencontrent, finalement, les mêmes visages : « *j'ai du décliner deux invitations à des thés chez les Bermann Fischer et chez Mme Schneider-Baillard (...) demain je déjeune chez Mme Vallentin avec des gens de la vieille aristocratie (...) mardi chez Viénot, mercredi chez les Wilhelm (...) jeudi à la légation de Grèce* ». ³⁷⁹

Centres éphémères et officieux, voir intimes, d'une convivialité et sociabilité franco-allemande qui se veut l'élément neutre et débonnaire d'un rapprochement dont Berlin devient

³⁷⁷ Oswald von Nostitz, *Muse und Weltkind. Das Leben meiner Mutter Helene von Nostitz*, München Zürich, Piper Verlag, p. 331

³⁷⁸ Lettre de Jean-Richard Bloch à sa femme Marguerite (4.4.1928) BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

³⁷⁹ Lettre de Jean Richard Bloch à sa femme Marguerite (8.4.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

le principal décor entre 1926 et les premières années de la décennie 1930, les salons sont le point de rencontre d'une élite et des réseaux qui en découlent.

Les élites aux salons : des trophées mondains ?

« *Ne riez pas Gambetta* » écrit la salonnière Juliette Adam à son protégé politique, « *et soyez certains qu'à Paris, on ne va pas loin quand on ne fait pas partie des gens qu'on peut voir [...] C'est à Belleville, c'est au grand U qu'on fait les révolutions et les oppositions ; c'est dans les salons qu'on fait les gouvernements* ». ³⁸⁰

Les salons berlinois de l'entre-deux-guerres ne peuvent prétendre à une telle influence, que celle décrite par la célèbre Juliette Adam dont l'amitié avec Gambetta s'étiolera justement lors de la tentative de rapprochement entre l'homme politique français et le chancelier Otto von Bismarck après 1870 et par l'entremise de la controversée Païva dont le salon était l'antichambre de son influent et richissime amant puis mari allemand, Henckel von Donnersmarck. Antonina Vallentin, Helene von Nostitz ou Jenny de Margerie n'ont jamais eu, au cours de leur carrière de salonnière, d'abord à Berlin puis, dans le cas de Tosia Vallentin, à Paris à partir de 1929, une influence telle. Toutefois, ce sont bien les élites qu'elles reçoivent. Si un salon est constitué sur la base d'une relation réciproque, c'est-à-dire que les hôtes et les hôtesse cherchent à bâtir un même champ d'influence au cours de ces soirées ou après-midi, il en est de même dans les microcosmes berlinois de cette détente franco-allemande. Il s'agit, pour les hôtes de marques, qu'ils soient français ou allemands, de passer dans les salons, ainsi Jean-Richard Bloch, André Gide et bien d'autres encore dont les soirées berlinoises sont accaparées par une mondanité qu'ils jugent parfois excessive. De leur côté, les hôtesse cherchent à recevoir absolument la célébrité intellectuelle qui fera de leur salon, l'évènement mondain franco-allemand du moment et les propulsera en haut d'une haute société bigarrée et changeante. Ainsi, Pierre Bertaux s'amuse de la curiosité qu'il inspira, lors de ses premiers succès mondains, auprès de Jenny de Margerie qui ne l'a pas encore reçu dans le palais de l'ambassade de France. Le chroniqueur mondain de cette colonie franco-allemande rapporte également le désespoir social de Helene von Nostitz un soir de décembre 1927 face à l'annulation en cascade des grands noms dont elle avait prévu d'agrémenter sa soirée : « *Cette*

³⁸⁰ Anne Martin-Fugier, *Les salons de la IIIe République. Art, littérature, politique*, Paris, Editions Perrin, 2003, p. 65

*brave baronne, à 5h30, affolée, aucune « Star » ne venait, ni le violoncelliste, ni la pianiste française (j'y pense, ça doit être Lucie Caffaret »), ni Wassermann (Jakob) annoncé ».*³⁸¹ Ou encore, l'excitation sociale d'Antonina Vallentin face à l'arrivée d'André Gide à Berlin et l'absolue nécessité de l'inviter dans son salon rouge de la Landgrafenstrasse près du parc du Tiergarten.

Cette nécessité sociale est propre justement, à l'essence même du salon. Toutefois, le fait même que cette sociabilité soit à Berlin, c'est-à-dire rythmée par l'arrivée et le départ de personnalités, présentes sur un temps court dans la capitale allemande et déjà accaparées par de multiples événements mondains, créent une véritable guerre des « stars » qui est évoquée par de divers contemporains. En effet, si Marie d'Agoult reprochera à Juliette Adam d'avoir, à son insu, monté un salon plus influent et plus puissant que le sien, les salonnières berlinoises, même si elles se reçoivent, semblent mener une véritable lutte mondaine les unes envers les autres, arguant ainsi d'une nécessité sociale d'exhiber, tels des trophées, les personnalités présentes le temps d'une soirée.

Si la célébrité de ses hôtes est l'un des points les plus importants du salon, la rivalité mondaine repose justement sur lui. Dans le cas de Berlin, il s'agissait alors d'exhiber la célébrité la plus en vue de passage dans la capitale allemande. Ainsi, Pierre Bertaux témoigne d'une véritable guerre mondaine autour d'André Gide que toutes se disputent. Dans une lettre à sa famille, il note l'impatience d'Antonina Vallentin autour de la venue du célèbre auteur français : « *À l'académie vu Mme Vallentin qui veut absolument recevoir Gide. Nous nous la renvoyons, Viénot et moi [...] Il faudrait éviter que Gide soit la proie de gens comme ça* ». ³⁸² Quelques jours plus tard, il rapporte avoir assisté à un après-midi chez Vallentin en compagnie d'André Gide, notant finalement une victoire de la salonnière qui présente Gide à son thé, son salon berlinois, au milieu de ses autres habitués et invités d'alors. Dans le cas d'Antonina Vallentin, cette invitation va encore plus loin. En effet, parce que cette dernière voit son salon comme le moyen d'étendre son influence dans le milieu de la littérature et de l'édition, elle cherche à plaider sa cause auprès de Pierre Bertaux en arguant une possible traduction de « Voyage au

³⁸¹ Lettre de Pierre Bertaux à ses parents (12.12.1927), dans Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p.

³⁸² Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 176

Congo » en allemand : « veut donner une trentaine de pages de « Voyage au Congo » dans un numéro colonial de « Nord und Süd », à l'occasion traduira peut-être le tout...c'est tout ». ³⁸³

Le salon découvre ainsi sa première raison concrète qui est, à travers la prise de contact, la réalisation de projets. Si la salonnière est, traditionnellement, celle qui soutient les projets de ses hôtes comme ce fut le cas de beaucoup d'hôtes du XIX^{ème} siècle notamment dans le domaine de la politique, l'influence qu'elle se doit d'exercer peut également lui servir.

Les élites sont ainsi, de par leurs multiples champs de possibilités concrètes, le pilier d'un salon. Ils constituent le deuxième centre de la sociabilité de salon. Parce que Berlin est une capitale où les célébrités françaises et européennes ne sont que de passage, c'est une course contre la montre et une concurrence entre les hôtes qui est alors de mise. Ainsi, si Antonina Vallentin réussit à recevoir André Gide, ce n'est pas forcément le cas de Helene von Nostitz, laquelle, d'après les témoignages directs, rencontre l'auteur français chez Pierre Viénot. Parce qu'elle est la représentante mondaine française en Allemagne, Jenny de Margerie a plus de chance de recevoir les célébrités françaises lorsqu'elles sont de passage à Berlin, l'arrêt mondain à l'ambassade devenant une étape obligatoire. Lorsqu'elle rencontre pour la première fois Pierre Bertaux, dont le succès mondain est total dès son arrivée à Berlin, Jenny de Margerie s'étonne : « qui est ce jeune Français que je ne connais pas et qui parle avec Madame von Nostitz ? » ³⁸⁴ et invite dans ses soirées la nouvelle figure intellectuelle du Berlin franco-allemand.

Égérie des intellectuels et neutre ?

« Ce mot seul a perdu bien des femmes. (...) cependant, une véritable Égérie n'est point une amoureuse, c'est un diplomate en jupes, un confesseur indulgent, un confident désintéressé, une inspiratrice habile et discrète ». ³⁸⁵ L'auteur aux relents misogynes de cet article du Figaro de la fin du XIX^{ème} siècle, se veut pourtant le zélé admirateur de ces « cerveaux féminins » sans lesquels, d'après lui, la politique et ses hommes de main, ne pourraient être. Il reste

³⁸³ Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, op. cit., p. 206

³⁸⁴ Lettre de Pierre Bertaux à ses parents (21.11.1927), Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p.

109

³⁸⁵ *Le Figaro* (25.09.1882), p. 2

toutefois vague sur la définition même du terme « égérie » qu'il voit comme des femmes particulièrement discrètes mais habiles, défiant les royaumes et renversant les républiques.

Les salonnières berlinoises n'ont peut-être pas grand-chose de comparable avec des Princesses Troubetzkoy que l'on disait diplomate officieuse du tsar en France, Comtesse de Belgiojoso, combattante de la cause italienne ou autres Luise Voß, dont l'engagement contre la France a été jusqu'à la mort d'un de ses hôtes. Elles se tiennent, pour la plupart, éloignée du « pouvoir » tout en en étant accointée et, surtout, se voulant pleine d'influence. Antonina Vallentin, toutefois, est reconnue par ses contemporains, comme une très proche de Gustav Stresemann – intimité qui est, ou bien source de rumeurs désobligeantes ou bien contestée par certains de ses hôtes : « *Elle s'y donnait pour l'égérie de Stresemann à l'époque où celui-ci négociait l'Allemagne à la Société des Nations. Stresemann reconnaissait l'influence d'Antonina des limites infiniment plus modestes que celles dont se targuait son amie* ». ³⁸⁶ Même si les témoignages des contemporains sont à prendre avec tout le recul possible et que, dans le cas de Louise Weiss, une véritable concurrence entre salonnières est palpable dans ses Mémoires, il est notable qu'Antonina Vallentin a constitué sa célébrité mondaine par sa proximité avec des hommes politiques bien en vue.

Si une « égérie » est « *une inspiratrice et/ou une femme qui joue le rôle de conseillère auprès d'un homme ou d'un groupe politique* » ³⁸⁷, une salonnière engagée dans un mouvement culturel, artistique ou, justement, en politique, correspond en effet à la définition du terme « égérie ». Son salon devient la scène ou la vitrine sur laquelle ce mouvement ou cette célébrité, peut s'exprimer non pas officiellement mais socialement. Plus encore, l'égérie est le moyen de socialisation - dans le cas des salonnières berlinoises de l'entre-deux-guerres – voir même de multiplication de celui ou de ce qu'elle représente. Ainsi, le dynamisme du rapprochement franco-allemand des élites, dont les salons locarniens sont, comme nous l'avons vu, l'un des centres gravitationnels, tend à se multiplier justement à l'aune des salonnières.

Si les salonnières sont bien des médiatrices, c'est-à-dire qu'elles permettent justement à plusieurs acteurs d'une même pensée, ou ouverts à celle-ci, de se rencontrer, elles peuvent être aussi considérées, dans un sens, comme des « multiplicatrices » d'une idée à travers les rencontres qu'elles permettent et les projets plus concrets qui sont issus de ces salons. Plus

³⁸⁶ Louise Weiss, *Combats pour l'Europe (1919-1934)*, Paris, Albin Michel, 1976, p. 63

³⁸⁷ Dictionnaire Larousse en ligne, dans www.larousse.fr, URL : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/%C3%A9g%C3%A9rie/28015>

encore qu'un lieu de discussion, en effet, le salon se veut un lieu de concrétisation future de projets ou d'initiatives, dont l'idée même a germé justement grâce à la rencontre rendue possible par ces salonnières. Médiatrices, multiplicatrices, elles se veulent, finalement, d'une neutralité plus ou moins affirmée. Une neutralité qui, dans un sens, reste toutefois représentative d'une même idéologie ou d'un même mouvement. Ainsi, elles permettent la rencontre entre différents horizons culturels et professionnels tout en œuvrant à étendre cette idéologie à un plus grand nombre. Ainsi, l'extrait de la lettre de Pierre Bertaux à ses parents citée en début de chapitre prend ici tout son sens car elle témoigne, ainsi que d'autres, une multiplicité des hôtes de la salonnière polonaise.

Si cette fonction d'égérie est, certes, partagée par les trois salonnières dont il est question ici, cette qualification est toutefois plus prégnante chez d'autres. Ainsi, Jenny de Margerie, de par sa position sociale d'épouse de diplomate français en Allemagne, autrement dit de représentant d'un pays dans un autre, se voit dans l'obligation de recevoir les élites françaises de passage dont beaucoup ont été invités par l'ambassade elle-même. Son salon ne peut, en soit, de par sa position diplomatique même, être considérée comme un lieu de médiation et de neutralité. En effet, si les diplomates tels que son mari ont besoin des salons et de leur sociabilité et réseaux pour évaluer la pensée du pays qu'ils observent, les soirées ou après-midis de l'ambassade se doivent d'être avant tout dans un seul sens : c'est-à-dire la connaissance de la France auprès d'un public allemand. Ainsi, si les hôtes français sont à l'honneur lors de dîners ou de conversation plus ou moins non-protocolaires, ils sont également exhibés auprès d'hôtes allemands choisis pour leur ouverture d'esprit et leur francophilie. Égérie d'ambassade, figure du Tout-Berlin, le salon « diplomatico-culturel »³⁸⁸ de Jenny de Margerie est avant tout un instrument de l'engrenage diplomatique qui, même si encouragé par la politique culturelle de Pierre de Margerie, se veut avant tout servir la France.

En ce qui concerne, Helene von Nostitz, cette neutralité est plus vaste et plus définie, de par sa position non-officielle au sein de la société berlinoise. Toutefois, elle se trouve être salonnière « franco-allemande » de par la fonction honorifique de son mari au sein du « Comité Mayrisch » tout en recevant dans son salon toutes les personnalités intellectuelles d'une Europe des esprits alors en ébullition : « *Une grande faculté d'enthousiasme, qui n'allait pas, à l'occasion, sans naïveté [...] rendai[ent] sa compagnie si attrayante que convergeaient tout*

³⁸⁸ Marion Aballéa, « Une diplomatie culturelle entre ambitions et limites de l'action officielle : l'ambassade de France à Berlin et le rapprochement culturel franco-allemand sous la République de Weimar », *Synergies Pays germanophones*, n°10, 2017, p. 93-94

naturellement dans son salon les personnalités des paroisses les plus diverses : on y voyait Hugo von Hofmannsthal et Lanza del Vasto, Jean Giraudoux et Nabokob, le comte Kessler et le peintre Leonid Pasternak ». ³⁸⁹ Harry Graf Kessler, grand ami de la salonnière allemande et dont le journal fait souvent mention de ses soirées, témoigne également au tout début des années 1930 de la grande multiplicité des profils qui se rencontrent et se croisent dans la villa de Zehlendorf d'Helene von Nostitz.

Le terme « égérie » a souvent été lié directement aux salonnières dans la presse française, notamment en ce qui concerne celles que l'on considérait comme « salonnières politiques ». Une définition que les salonnières elles-mêmes ne se donnèrent pas mais qu'on leur attribua, le plus souvent, quelques années après leur disparition, dans des articles particulièrement élogieux voir même, nostalgiques, d'une époque qui semblait, à la fin du XIX^{ème} et au début du XX^{ème} siècle, révolue. Il est intéressant de noter également que ce sont les salonnières étrangères qui, en France, passionnaient la presse, de par leurs liens considérés comme mystérieux avec une puissance lointaine et leur pouvoir de nuisance ou d'influence sur le territoire français à travers leurs salons.

Une « égérie » est alors une femme dont l'influence imaginée se joue également à travers l'imagerie que le salon transporte avec lui. Parce que ce lieu de sociabilité n'a rien d'officiel, il est le centre où peut tout se jouer, notamment à travers la multiplicité des relations, notamment politiques. Au XIX^{ème} siècle en effet, ainsi qu'au début du siècle suivant, que ce soit en France comme en Allemagne, une différence radicale est faite entre les salons politiques et les salons littéraires ou du moins « culturels ». Ce n'est pas le cas du salon berlinois de l'entre-deux-guerres. Finalement, Antonina Vallentin, Helene von Nostitz ou encore Jenny de Margerie, ne sont ni tout à fait exclusivement politiques, ni totalement apparentées au domaine du culturel. Autrement dit, elles évoluent et font évoluer leurs salons dans cet entre-deux « diplomatico-culturel » ³⁹⁰ qui crée une forme d'hybridité de l'influence et des milieux concernés. C'est ce qui fait de ces salons, des centres gravitationnels d'une colonie franco-allemande berlinoise diverse et multiple, donc neutres – non pas d'idéal, qui reste axé autour du franco-allemand – mais d'avis politiques ou de mouvement culturel. Ainsi, si égéries il y a,

³⁸⁹ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 89

³⁹⁰ Marion Aballéa, « Une diplomatie culturelle entre ambitions et limites de l'action officielle : l'ambassade de France à Berlin et le rapprochement culturel franco-allemand sous la République de Weimar », *Synergies Pays germanophones*, n°10, 2017, p. 93-94

ces égéries d'une certaine vie berlinoise, transportent avec elle plusieurs mondes dont le lien seul reste l'ouverture au rapprochement. Ces centres de convivialité, se veulent justement essentiellement « sociables », où l'essence même est, non pas de créer un homme politique ou un monde nouveau, mais de construire des réseaux dans le but d'étendre, finalement, un nouvel idéal auprès des élites.

Si le salon est, par essence même, un lieu de regroupement des intellectuels et des élites, ceux de Berlin ne dérogent pas à la règle et les salonnières sont les égéries de cette vision nouvelle où l'intellectuel – à l'image de Heinrich Mann – se veut le nouveau maître à penser d'un nouvel espoir européen. Elles constituent l'un des points de rencontres ou « lieux de convivialité » nécessaires à cette nouvelle communauté des esprits dont le centre géographique est Berlin. Aux côtés d'autres lieux de société civile, les salons et leurs hôtes se veulent des événements d'ordre privés et intimes, dont l'objectif premier est de créer des contacts. Plus qu'égérie, elles sont le lien entre les différents domaines touchés par l'idéologie franco-allemande et la dynamique du rapprochement, invitant une diversité d'horizons différents au sein de leurs salons : « *Tee bei Helene. Ziemlich viel Menschen: Jenny de Margerie und Henri Bidou, die Fürstin Troubetzkoi, die Gräfin Roedern, Willy Seidl, Bagarotti, Oscar Fried, Moufangs, eines französischen Journalisten* »³⁹¹.

Le salon n'est toutefois pas un lieu neutre, même s'il se veut divers et ouvert à toutes les convivialités partageant certes le même idéal ou, du moins, prêtes à le partager. Même si, tout au long de l'histoire des salons politiques, il y eut une véritable volonté, chez certaines salonnières, d'imposer une neutralité des avis et des partis – ainsi la princesse de Lieven ou la princesse Lise Troubetzkoi, toutes deux cependant médiatrices étrangères de la politique française de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle en France – il s'agit toutefois de se rattacher à une idée, un courant ou un mouvement. Il en va de même d'ailleurs, en Allemagne, où les salons aristocratiques se divisaient en « bismarckfreundlich » et « bismarckfeindlich » sous le règne de Guillaume I^{er} ou encore, les salons littéraires politisés sous l'occupation napoléonienne, ainsi Luise Voß déjà citée.

Ainsi, les salons franco-allemands berlinois se veulent, avant tout, justement « franco-allemands », c'est-à-dire, dans beaucoup de cas, contraire à un mouvement de pensée répandue auprès des deux populations. Les visiteurs sont ainsi directement liés à cet esprit de

³⁹¹ Harry Graf Kessler, *Das Tagebuch (1880-1937)*, Stuttgart, Klett Cotta Verlag, 2004, t. VII., p. 515

rapprochement et, ainsi donc, éloignés de toute neutralité. Ils se construisent toutefois autour de la diversité des parcours intégrés au sein de ce cheminement de réconciliation franco-allemande, principalement des élites, certes, issus du monde intellectuel en grande partie proches des sciences humaines et sociales, les membres de la culture aussi diversifiée est-elle, mais également les acteurs plus directs et plus officiel de deux États, ainsi les diplomates sans oublier les « multiplicateurs » que sont les journalistes. À l'image des « bismarckfreundlich » ou « bismarckfeinflich » de l'ère d'Otto von Bismarck sur l'Empire allemand, ils sont donc « Versöhnungsfreundlich », c'est-à-dire assidûment engagés pour le rapprochement franco-allemand.

C. Une histoire berlinoise franco-allemande des salons

« *Nach den Siegen Napoleons über Preussen hatte Luise [von Voß] eine geradezu patriotische Gesinnung entwickelt, die dann ihren Salon prägen sollte* ». ³⁹²

Le salon de Luise von Voß, salonnière berlinoise dont les idéaux patriotiques et romantiques de la période Sturm und Drang allemande du début du XIX^{ème} siècle, devint, plus encore qu'un lieu de rassemblement d'opposants à l'occupation napoléonienne, une nébuleuse d'opposition active. Ainsi, c'est au cœur de son salon berlinois que la jeune comtesse, fait de ses rencontres un lieu d'opposition morale à la conquête napoléonienne en Europe et, de fait, en Prusse. Proche du mouvement « Tugenbund » que les Français voyaient justement comme un mouvement de résistance armée – mais dont le but premier était, bien plus que de réinstaurer la puissance prussienne par les armes, le rétablissement moral d'une Prusse rêvée – le salon de Luise von Voß se veut patriotique et mouvant, tout en étant ce qu'on appelait alors « francophile », c'est-à-dire les salons élégants et proches de la mode et de la culture française. Lieux de complots rhétoriques, le salon de la jeune comtesse (1780-1865) s'inscrit dans la dynamique des salons berlinois patriotiques très en vogue à partir de 1808, appelés les « salons du patriotisme romantique ». ³⁹³

Il n'est pas question ici, de faire une rétrospective détaillée des salons berlinois et leurs rapports à la France. Toutefois, l'exemple de Luise von Voß est justement intéressant car il démontre une politisation de certains salons de Berlin par rapport à la France. Si l'occupation napoléonienne, notamment de la capitale prussienne au début du XIX^{ème} siècle, ainsi que l'expansion territoriale française, représente pour une grande partie des pays européens concernés par cette conquête militaire, un grand changement dans l'appréhension du monde et de la politique étrangère, les salons patriotiques romantiques s'y inscrivent directement. Il ne s'agit pas, là encore, de définir les termes exacts de ce « patriotisme romantique » qui repose, en plus de la politique, sur la conception de la nation du mouvement romantique alors européen. Toutefois, le salon de Luise von Voß se différencie de ses semblables berlinois par son influence lors d'une action concrète et non plus passive, qui est la tentative de rébellion de Ferdinand von

³⁹² Urte von Berg, *Patriotische Salons in Berlin 1806-1813*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2012, p. 29

³⁹³ Petra Wilhelmy, *Der Berliner Salon im 19. Jahrhundert (1780-1914)*, Berlin, Walter de Gruyter, 2001, p. 95

Schill (« schillischer Aufstand ») en avril 1809 qui est son protégé.³⁹⁴ Même s'il a beaucoup été écrit sans véritables preuves, sur la relation privilégiée entretenue entre Luise von Voß et Ferdinand von Schill, dont la tentative se soldera par un échec et sa mort à Stralsund au printemps 1809, à peine un mois après son départ de Berlin en compagnie de ses hussards, l'importance que l'on donne au salon est par-là même intéressante. Ainsi, Luise von Voß, qui semblerait avoir soutenu, influencé et bien connu Ferdinand von Schill, principalement dans le cadre de son salon, semble alors particulièrement importante pour qu'on lui attribue la première des influences sur l'un de ceux qui tenta de se rebeller contre les Français. Le salon politisé des berlinoises de ce début de siècle se veut alors comme, plus encore qu'un lieu de discussion, un centre d'opposition, gravitant autour d'une animosité envers l'occupant français.

L'expérience malheureuse de Ferdinand von Schill, dont la personnalité joue, en quelque sorte, la figure de proue d'un salon d'opposition politique, montre, de prime abord, les limites du salon ainsi que la binarité de ces centres mondains berlinois avec la France dès l'aube du XIX^{ème} siècle.

Les limites d'un salon, dont le premier rôle est l'art de la discussion ainsi que la mise en réseaux de différents acteurs, se distingue par la difficulté à rendre les projets qui en sont discutés efficaces et crédibles. L'exemple de Ferdinand von Schill, la célébrité du salon de Luise von Voß démontre également l'apanage d'une célébrité et son importance pour ces lieux de mondanité et de sociabilité qui ne fonctionnent qu'à travers leurs hôtes et les quelques habitués ou figures centrales qui le constituent. Les salons sont avant tout objets d'évènements politiques et sociaux dont le rôle principale reste, non pas la concrétisation de projets, mais la possibilité d'en débattre voir même, l'émergence de ces dit-projets.

Enfin, il nous a paru important de montrer une continuité véritable des salons franco-allemands dans la capitale. Non pas, dans l'objectif trop ambitieux d'en faire une histoire, mais contextualiser les salons de l'entre-deux-guerres berlinois dans une tradition franco-allemande berlinoise. Laquelle, finalement, s'inscrit dans une tradition beaucoup plus ancienne. Si les salons sont dépendants et, le plus souvent, issus d'un mouvement, d'une époque ou d'évènements historiques – ainsi, la fin de la Première Guerre mondiale et la dynamique de rapprochement dans le cas des salons berlinois dont il est question ici – ils s'inscrivent également dans une historicité et une continuité chronologique propres.

³⁹⁴ Urte von Berg, *Patriotische Salons in Berlin 1806-1813*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2012, p. 44

Le cas de Luise von Voß, enfin, est intéressant car, salon parmi d'autres, il montre le début d'une véritable politisation des salons dont la métamorphose n'est pas seulement berlinoise ou allemande, mais plus généralement européenne tout au long du XIX^{ème} siècle. En effet, si la tradition du salon littéraire ou musical dédié absolument à l'art et éloigné de toute politique perdure et, à travers la modernisation industrielle et le climax de la science tout au long du siècle de la Révolution industrielle, s'étend justement à la science – ainsi, par exemple, le salon de Anna von Helmholtz à Berlin³⁹⁵ ou encore le salon médico-littéraire de Vera Nimidoff à Paris³⁹⁶ – le salon se veut éminemment plus politique tout au long du XIX^{ème} siècle³⁹⁷ jusqu'à la déclaration de guerre de 1914. En France, cette politisation, même si déjà présente sous Napoléon Ier - notamment, à travers la célèbre figure de Juliette de Récamier – s'intensifie sous la II^e République puis sous le Second Empire et, plus intensément encore, sous la III^e République. Tout comme les salons, en effet, et tel qu'il a déjà été précisé ici, il est intéressant d'observer la parallèle entre les salons et les événements historico-politiques ou politico-sociaux, que ce soit en France, en Allemagne comme dans le reste de l'Europe.

La Païva, médiatrice malgré elle ?

« Toujours des hommes d'État crurent que la paix pouvait être établie entre les peuples [...] par des conversations, des rendez-vous, des séductions, des regards, des sons de voix, des engagements amphigouriques [...] Un des cas les plus étranges qu'on ait jamais vus est bien certainement celui de Gambetta pris au piège chez la Païva. »³⁹⁸

Si l'article du Figaro est daté de 1929, c'est-à-dire en pleine période post-locarnienne, l'auteur ne fait pas partie des convaincus de la paix et des Accords de Locarno tout juste signés. Il l'est encore moins de la figure déjà controversée de son vivant de « la Païva », née Esther Lachmann à Moscou. La vie de cette salonnière et « belle horizontale » s'égrène au long de ses nombreux mariages et de ses quelques amants. Elle épouse le marquis portugais « Araujo de Païva » dont elle garde le nom. La controverse autour de la salonnière dont le somptueux et

³⁹⁵ Petra Wilhelmy, *Der Berliner Salon im 19. Jahrhundert*, Berlin, Walter de Gruyter, 1989

³⁹⁶ Laure Rièse, *Les salons littéraires parisiens du Second Empire à nos jours*, Paris, Privat Éditeur, 1962

³⁹⁷ Anne Martin-Fugier, *Les salons de la III^e République*, Paris, Perrin, 2003

³⁹⁸ « Le Locarno de la Païva », *Le Figaro*, (10.10.1929), p. 2

grandiose hôtel particulier se situe sur les Champs-Élysées³⁹⁹ est dû dans les mémoires, plus encore qu'à son comportement considéré par ses contemporains comme scandaleux, à la tentative de rapprochement entre Otto von Bismarck et Léon Gambetta à la fin des années 1870. En effet, connue sous le nom de « la Païva », la salonnière avait épousée en troisièmes noces son amant de longue date, le comte Guido Henckel von Donnersmarck (1830-1916), dont la richesse était l'une des plus importantes de l'Empire allemand. Proche de Otto von Bismarck, il semblerait que l'homme d'affaires et industriel prussien, ait profité du salon et des connections de son épouse avec le Tout-Paris et la haute société des arts français pour entrer en contact avec l'homme politique Léon Gambetta, alors adulé au lendemain de la défaite de 1870. Dans une lettre à Bismarck datée de 1877, le comte prussien précise que ce dernier est bien le seul homme politique français pouvant être intéressé par un contact, voir une alliance, avec l'Allemagne : « *Übrigens ist es der einzige Franzose, welcher über deutsche Verhältnisse zuverlässig und informiert ist, und zwar auf Grund eigener in den letzten Jahren wiederholten Anwesenheit in Deutschland, bei welchen er die Augen nach allen Richtungen offen gehalten hat und die ihm Gegenüberstehenden wohl meist nicht gewusst haben dürften, mit wem sie es zu tun hatten* ». ⁴⁰⁰

On sait en effet que Gambetta est un visiteur plus ou moins assidu du salon des Champs-Élysées de la Païva, habitude mondaine pour laquelle sa salonnière attitrée, la célèbre Juliette Adams lui tiendra éternellement rigueur.⁴⁰¹ On sait relativement peu de choses sur le salon de La Païva, cette dernière ayant été relativement oubliée par les récits de ses contemporains et il faut attendre les années 1910/1930 pour que les auteurs et historiens⁴⁰² s'intéressent, plus ou moins véridiquement, à la salonnières. Cet oubli généralisé ainsi que la manière dont l'histoire de la salonnière fut traitée – c'est-à-dire essentiellement à travers le prisme du scandale et de la légende, ont poussé à voir la franco-russe essentiellement comme une « belle horizontale » et non pas comme une salonnière à part entière. Statut qui lui était déjà contesté de son vivant par les autres salonnières parisiennes que la vie particulièrement libérée de La Païva choquait.

³⁹⁹ Aujourd'hui siège du „Travellers Club »

⁴⁰⁰ Lettre de Guido Henckel von Donnersmarck à Otto von Bismarck (17.10.1877), dans *Otto von Bismarck : Aus Bismarcks Briefwechsel*, Stuttgart, Berlin, J.G. Cotta'sche Buchhandlung Nachgolger, 1901, p. 493

⁴⁰¹ Anne Martin-Fugier, *Les salons de la IIIe République*, Paris, Perrin 2003, p. 67

⁴⁰² Emile Le Senne, *Madame de Païva*, Archives Karéline, republiée en 2018 (1. Ed. : 1908) ainsi que Frédéric Loliée, *La Païva. La légende et l'histoire de la Marquise de la Païva. D'après les pages retrouvées sur sa vie*, Paris, Editions Taillandier, 1920 ou encore Marcel Boulenger, *La Païva*, Paris, Éditions M-P Trémois, 1930

Dans son salon, toutefois, l'ancienne courtisane recevait une grande partie de l'élite masculine de la capitale. Conseiller de Bismarck et « ambassadeur officieux pendant les négociations de paix »⁴⁰³, le comte Henckel von Donnersmarck rencontre Gambetta justement dans le salon de son épouse en 1876. Il semblerait que la volonté de rencontrer Bismarck soit venu à Gambetta à la suite d'un voyage en Allemagne la même année dont les avancées technologiques, notamment, avait impressionné et inquiété dans le cas échéant d'une future guerre. Le salon de La Païva prend alors des allures de médiation, peut-être non-intentionnelle au premier abord, mais dont les conséquences auraient pu être particulièrement politiques si le projet de rencontre entre Bismarck et Gambetta au château de Barzin avait abouti.

La correspondance entre Henckel von Donnersmarck et Bismarck est pleine d'espoir concernant la rencontre avec Gambetta. Surtout, elle mentionne des points politiques, semble-t-il promis par Léon Gambetta, notamment en ce qui concerne la politique franco-allemande et le remplacement de l'ambassadeur français à Berlin, Gontaut-Biron, peu apprécié, par un « protestant ». Plus encore qu'une simple rencontre d'intérêts, c'est une politique nouvelle que cherche l'Allemagne et ce, à travers la figure de Gambetta. C'est grâce au salon de son épouse que Henckel von Donnersmarck a la possibilité d'entretenir l'homme politique français d'une entente franco-allemande. Ce lien est bien évidemment secret, au lendemain d'une guerre franco-prussienne dont l'issue – notamment la proclamation impériale de Guillaume Ier dans la galerie des glaces de Versailles – a laissé des traces symboliques dans les consciences françaises. Peu de temps avant le voyage vers l'Allemagne, Gambetta se rétracte et évoque un départ précipité pour Nice pour raisons familiales – une excuse qui, d'après Henckel von Donnersmarck, s'avèrera inventée – pour éviter le faux-pas politique qu'il semblait, aux yeux d'une grande partie de la France d'alors, à commettre.

Les rumeurs concernant un tel projet dans le Tout-Paris et ses conséquences mondaines eurent raison, semble-t-il, de Léon Gambetta. Ainsi, Juliette Adam, dont il est le protégé mondain, utilisera cette raison pour rompre les ponts avec lui, estimant la tentative ratée d'escapade allemande particulièrement indigne. L'influence sociale des salonniers parisiennes joua également un rôle important dans la disgrâce mondaine de La Païva dont le salon, brillant repère d'artistes français, ne fut plus que considéré comme un lieu d'espionnage au profit de l'Allemagne. À la fin des années 1880, le couple Henckel von Donnersmarck et la Païva furent

⁴⁰³ Anne Martin-Fugier, *Les salons de la IIIe République*, Paris, Perrin, 2003, p. 67

obligés de quitter la France et la salonnière française, tapageusement scandaleuse, mourut en Allemagne.

Le salon de La Païva se démarque par plusieurs caractéristiques qui lui sont particulière et qui, dans un sens, démontrent une certaine multiplicité des parcours et des profils dans la chronologie et l'historiographie des salons. Si elle est bien une courtisane aux mœurs considérées alors comme scandaleuses, elle n'est toutefois pas la seule à tenir un salon. Toutefois, elle transparaît comme une salonnière particulière de par ses invités, tous membres de l'élite essentiellement littéraire parisienne. Dans un article mondain de 1884, *Le Figaro* note : « Parmi les habitués du vendredi et des dimanches de la marquise [...] MM. Le marquis de la Valette, Persigny, le général Fleury, Edmond et Jules Goncourt, de Castellanne, etc ». ⁴⁰⁴ on note également Houssaye, Sainte-Beuve ou encore Hippolyte Taine. Elle trouve sa place dans le journal de Delacroix ainsi que celui des Goncourt, toujours particulièrement critiquée ce qui, en soit, pourrait presque être considéré comme une marque de respect concernant Edmond et Jules Goncourt. Critiquée pour son passé de courtisane et ses mœurs, elle parvient tout de même à réunir autour d'elle une société essentiellement masculine – les femmes, justement, refusaient de la fréquenter – et brillante qui font de son salon un lieu de sociabilité recherché où on rencontre « tous les jours de nouvelles figures ». ⁴⁰⁵ Salon essentiellement tourné vers la culture française, dans un pays particulièrement hostile, au lendemain de 1870, à un rapprochement avec l'Empire allemand tout juste créé, le salon de la Païva devient, de fait, un salon ouvert à l'Allemagne de par son protecteur puis mari, le comte Henckel von Donnersmarck. Ce dernier utilise les contacts de son épouse avec pour objectif une rencontre, tel que nous l'avons vu, avec le chancelier allemand et au profit des intérêts de l'Allemagne. Salon parisien, français et francophile mais également tourné vers l'Allemagne de par le scandale Gambetta, les ors du palais des Champs-Élysées marquent le constat d'échec d'une possible politique de rapprochement allemand vers la France, évitant ainsi de passer directement par l'ambassadeur français à Berlin, Gontaut-Biron, c'est-à-dire, d'éviter la voie officielle et diplomatique pour ouvrir une troisième voie avec la France.

⁴⁰⁴ *Le Figaro* (25.01.1884), p. 2

⁴⁰⁵ Journal d'Eugène Delacroix, cité par *Le Figaro* (19.07.1930), p. 1

Marie Radziwill, une influence française dans un Berlin hostile

« Sa maison était située Pariser Platz, précisément en face de l'hôtel de l'Ambassade. On respirait dans son salon un air de France »⁴⁰⁶

Marie Radziwill était, si ce n'est la plus célèbre, l'une des figures françaises du Berlin du Reich allemand. Petite-fille de la Duchesse de Dino, elle-même européenne convaincue, elle épouse en 1856 le prince Antoine Radziwill, aide de camp de Guillaume Ier, dont la carrière se fera au plus près de la couronne impériale prussienne, à Berlin. Mariée à seize ans, elle s'installe alors à Berlin qu'elle ne quittera plus, jusqu'à exil forcé au début de la Grande Guerre dans son domaine de Sagan, en Silésie où elle décèdera. La période d'influence berlinoise, notamment et surtout dans les relations entre la France et l'Allemagne, se termine donc avec le début de la Première Guerre mondiale. Il semble donc, au premier abord, inutile pour cette thèse de doctorat de consacrer quelques paragraphes à cette princesse d'un autre siècle. Toutefois, Marie Radziwill peut être considérée comme la doyenne des futurs « salonnières » franco-allemande dont il est question dans ce travail de recherche. Si elle n'est pas la première de celle qui décidèrent de s'allier à une cause de paix entre les deux pays déjà ennemis, elle reste néanmoins une figure brillante de ce Tout-Berlin décidé, en 1870, à haïr la France et qu'elle tentera de pousser à l'entente.

Reine d'un Berlin impérial, elle est proche des Impératrices, notamment Augusta alors que son époux est l'aide de camp, lors de la guerre franco-prussienne, de Guillaume Ier. Définitivement contre Bismarck, son salon sera d'ailleurs considéré comme « *Bismarckfeindlich* » (anti-Bismarck), Marie Radziwill fait de ses réceptions et de ses thés des parcelles françaises où la langue de Molière est de mise et celle de Goethe proscrite. Née française d'une grand-mère germanophone, mariée à un prince Allemand de la Pologne alors morcelée et inexistante, Marie Radziwill s'appliquera toute sa vie à véhiculer une image de son pays natal auprès de l'Allemagne. Son salon est le seul, dit-on, où Guillaume II accepte de se rendre et sa correspondance avec son mari, alors en France pour régler la paix en 1870, porte une véritable conscience d'une politique à la stratégie « franco-allemand » nécessaire. Décédée avant de voir la fin du premier grand conflit mondial, qu'elle avait prédit dès 1871 et

⁴⁰⁶ Jules Cambon (préface), *Une Française à la cour de Prusse. Souvenirs de la Princesse Antoine Radziwill (née Castellane) 1840-1873*, Paris, Plon, 1931 – en ligne : www.gallica.bnf.fr, URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k97612480.r=une%20fran%C3%A7aise%20%C3%A0%20la%20cour%20de%20prusse?rk=21459;2>

la proclamation de l'Empereur Guillaume Ier dans la Galerie des Glaces du Château de Versailles, elle s'éteint dans la crainte absolue d'un carnage pour la paix.

Née en 1840 à Paris, Marie de Castellane est petite-fille de Boniface de Castellane, maréchal et pair de France, proche de Napoléon Ier puis actif sous la Restauration. Sa grand-mère maternelle est une célèbre salonnière, la Duchesse de Dino, celle que Jules Cambon considérait comme « *la plus européenne des femmes du dix-neuvième siècle* »⁴⁰⁷. La « grande internationale » passait les frontières avec un esprit transnational naturel et inné qu'elle voulut transmettre à sa petite-fille dont elle s'occupa de l'éducation. La Duchesse de Dino, compagne de Talleyrand, après avoir été l'épouse de son neveu, œuvra pour la stratégie diplomatique de son oncle et compagnon, à Vienne puis à Londres. Retirée en Allemagne, elle décéda dans sa demeure de Sagan après avoir lancé sa petite-fille dans la société berlinoise. « Salonnière » elle-même, la duchesse de Dino, princesse de Courlande, duchesse de Talleyrand-Perigord et de Sagan, avait régné sur une société d'un dix-neuvième siècle balbutiant et européen. Cette internationalité des salons véhicula des femmes de la haute aristocratie, étrangères, qui s'installèrent à Londres, à Berlin mais surtout à Paris pour y faire de la politique par la mondanité. Que ce soit Lise Troubetzkoy, Mme de Kruedener ou la Princesse de Lieven, ou bien, encore, la Duchesse de Dino, les femmes tenaient des salons politiques où des hommes célèbres avaient leur cour et leur audience.

Une fois princesse Radziwill, Marie de Castellane est très vite introduite à la cour de Prusse où elle acquiert une vue d'ensemble des décisions politiques de son pays d'adoption. Les visiteurs privilégiés de son salon restent les ambassadeurs français, tels Jules Cambon – qui devint un proche de la famille Radziwill tout au long de son poste à l'ambassade. « *Sa maison était largement ouverte [...] la princesse Radziwill accueillait chaque soir dans son salon des amis attirés par le charme de sa conversation, des diplomates à la recherche de nouvelles, des étrangers de distinction de passage à Berlin* »⁴⁰⁸ se souvient le Général de Robilant dans la préface à sa correspondance avec Marie Radziwill. Française de naissance mais Allemande par mariage, Marie Radziwill fait partie de ces quelques « épouses de » qui épousèrent l'Allemagne en même temps que leur mari. Son salon français et francophone devient l'épicentre d'une contestation contre Bismarck et contre la guerre de 1870. Convaincue de son importance et aux

⁴⁰⁷ Monsieur de Robilant (préface), *Une grande dame d'avant-guerre. Lettres de la princesse Radziwill au Général de Robilant 1889-1914*, Paris, 1933, t. I.

⁴⁰⁸ *Op. cit.*

avis tranchés, les conseils et les conclusions de Marie Radziwill sont parfois craint, notamment par les représentants français eux-mêmes, considérant ce salon voisin de l'Ambassade comme particulièrement réactionnaires pour certains. Son salon et sa place dans la société berlinoise deviennent incontournables pour les diplomates étrangers et les membres de la cour impériale.

« *En relisant ces vieux papiers, je suis frappée de ce fait que l'Europe, subitement, était devenue introuvable en un moment où elle aurait eu besoin de toute sa clairvoyance et de toute son habilité. Surprise par les évènements, elle ne sut pas voir les dangers qu'allait lui faire courir le prodigieux agrandissement de la Prusse, et ne comprit pas la domination écrasante que celle-ci exercerait sur tous ses voisins, si une influence modératrice ne venait contrebalancer l'appétit vorace que la Prusse développe dès les premiers succès de son incomparable stratégie* »⁴⁰⁹.

Que ce soit Antonina Vallentin, Helene von Nostitz ou encore Jenny de Margerie, les « salonnières » dont il est question dans cette thèse de doctorat, sont toutes nées à la toute fin du XIX^{ème} siècle. Elles furent contemporaines de la Première Guerre mondiale et c'est ce conflit, le premier planétaire, qui les poussèrent, intentionnellement ou non, à devenir médiatrices des relations franco-allemandes à travers leurs salons. Marie Radziwill est le témoin d'une autre guerre, la première des trois qui virent s'opposer la France à la Prusse coalisée avec les autres principautés allemandes. « *Née Française, mariée en Prusse où je partageais les devoirs d'un mari auquel j'étais très attachée, mon cœur saignait à la pensée de tous ceux que j'avais laissés en France et des dangers qu'ils couraient* »⁴¹⁰ : la position de Marie Radziwill est délicate. Il s'agit pour elle de défendre les intérêts de son mari, dont la nationalité est dorénavant la sienne mais son éducation française et sa famille restée en France la font se positionner également du côté des armées de Napoléon III. Finalement, Marie Radziwill représente, dans ce conflit, la neutralité obligée. Elle usera de sa position privilégiée à la cour et notamment celle de son mari auprès de Guillaume Ier, pour appuyer si ce n'est les intérêts français, du moins une paix moins sévère pour son pays de naissance. Efforts qui se révéleront vains et dont les conséquences l'inquiètent, prophétisant en 1871, déjà une nouvelle guerre.

⁴⁰⁹ *Une Française à la cour de Prusse. Souvenirs de la Princesse Antoine Radziwill (née Castellane) 1840-1873*, Plon, Paris 1931 – en ligne : www.gallica.bnf.fr, URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k97612480.r=une%20fran%C3%A7aise%20%C3%A0%20la%20cour%20de%20prusse?rk=21459;2>

⁴¹⁰ *Une grande dame d'avant-guerre. Lettres de la princesse Radziwill au Général de Robilant 1889-1914*, Paris, 1933, t. I., p. 166

Dans son introduction à sa propre correspondance d'avec son époux lors de la guerre de 1870, Marie Radziwill est amère quant à son combat : celui d'empêcher une nouvelle guerre. Même si elle-même ne se considérait pas comme telle et que ce terme, dans son contexte historique, peut paraître anachronique, cette Française en cour de Prusse se démontre « pacifique ». En effet, ses réactions concernant les conséquences immédiates de la paix imposée à la France au lendemain de 1870 se dévoilent prophétiques plus de cent ans plus tard.

Marie Radziwill joue son rôle de médiatrice particulièrement par le biais de sa correspondance avec son mari lors de la paix de 1870. Cette guerre l'épouvante, alors que son mari et son frère se battent chacun dans un camp différent. Une fois la guerre terminée, elle reproche à son mari que la Prusse ait fait prisonnier Napoléon III : « *Il aurait fallu faire le possible pour tout terminer après Sedan ; ne pas accepter l'empereur comme prisonnier et mettre un terme à cette lutte qui prend un caractère de plus en plus inhumain* »⁴¹¹ écrit-elle avec reproche à son mari, le Prince Antoine Radziwill à la fin septembre 1870.

Elle ne cherche pas, cependant, à défendre la France coûte que coûte. L'esprit de vengeance de son pays de naissance depuis Sadowa a poussé à la guerre, d'après elle. Dans ses souvenirs, elle dit ne se faire aucune illusion en juillet 1870, lorsque les relations, suite à l'évènement de la Dépêche d'Ems, commencent à se tendre entre les deux pays. Pour elle, c'est alors la France qui se regardant « *comme ayant été battu à Sadowa [...] ne pouvait prendre son parti de voir une autre nation occuper un rôle militaire prépondérant en Europe. Le désir d'une revanche était dans tous les cœurs* »⁴¹². Ne cherchant pas à excuser le comportement français, qu'elle juge inopportun et revancharde, Marie Radziwill rentre à Berlin à l'annonce de la guerre de 1870. Une fois dans la capitale allemande, elle choisit, là encore, la position neutre de la médiatrice, cherchant à voir son peuple d'adoption avec la componction qu'il se doit. Toutefois, c'est principalement au moment de la paix, après la défaite de Sedan, qu'elle fera montre d'un profond esprit de médiation et, surtout, de réconciliation. Il s'agit pour elle de mettre un terme à cette guerre inutile et de renouer les liens entre les deux nations et ce, le plus rapidement possible.

« *La nouvelle de la capitulation de Sedan causa à Berlin un saisissement presque aussi grand qu'à Paris. Il semblait que ce fût le plus gros évènement du siècle, car depuis François Ier, aucun souverain n'avait été fait prisonnier [...] Si la Prusse ne montrait pas une sage*

⁴¹¹ *Op.cit.* p. 183

⁴¹² *Op. cit.* p. 156

modération, elle pouvait prévoir que la France ne restât pas seule pour prendre sa revanche ; elle pouvait s'attendre à voir éclater une coalition. La nécessité d'une paix durable m'apparaissait clairement et je pressentais qu'on ne pouvait y atteindre en demandant deux provinces. Or, à Berlin, la surexcitation des esprits, après ces énormes succès, rendait certain qu'on ne serait pas modéré et que l'on entrait dans une ère de guerre dont on ne sortirait plus. L'enthousiasme était à son comble et le peuple semblait fou. Il ne parlait de rien moins que de proclamer le Roi Empereur d'Allemagne et de France »⁴¹³.

Cette analyse inquiète de Marie Radziwill présente les leitmotivs de ses futures lettres à son époux resté en France aux côtés de Guillaume Ier. Née en 1840, plus proche des guerres napoléoniennes que des guerres modernes que sera le premier conflit mondial de 1914-1918, Marie Radziwill observe le conflit et ses conséquences en puisant dans l'histoire proche. Véritable Cassandre, elle prédit des coalitions, des ententes et une future guerre. Il est intéressant de noter que son analyse politique des événements n'est pas très éloignée de la vérité. Écrits à l'automne 1870, ces mots sont une représentation du prochain conflit qui opposera, quarante ans plus tard, l'Allemagne à la France et la France à l'Allemagne. Des ententes et des alliances furent en effet signées entre les différentes puissances européennes qui, sous des abords de coalitions, cherchaient avant tout à protéger ses signataires des velléités territoriales des voisins étatiques. Marie Radziwill est contre le rattachement de l'Alsace et de la Lorraine à l'Allemagne, estimant que cette demande prussienne ne pouvait qu'exacerber les passions. Strasbourg, en effet, resta l'un des symboles de ce combat avec « l'Erbfeind », l'ennemi éternel.

La proclamation de l'Empire dans la Galerie des Glaces de Versailles choque également Marie Radziwill, ainsi, il est vrai, que son mari. Dans leur échange de lettres, le couple se montre sceptique quant à la nécessité d'un tel geste. La famille impériale, toutefois, resta fidèle au couple Radziwill ; le salon de la Pariser Platz 3 face à l'Ambassade de France, restant la « seule maison que fréquentât l'empereur »⁴¹⁴ au début du XXème siècle. Son « autorité sociale » était grande à la fin de sa vie, tel que le décrit l'ambassadeur et ami Jules Cambon. Toutefois, dès ce lendemain de guerre franco-prussienne, alors qu'elle n'est âgée que de trente ans tout juste, elle fait montre d'une autorité politique que son époux, à travers sa

⁴¹³ *Op. cit.*, p. 170

⁴¹⁴ Jules Cambon (préface) : *Une Française à la cour de Prusse. Souvenirs de la Princesse Antoine Radziwill (née Castellane) 1840-1873*, Paris, Plon, 1931

correspondance, semble respecter. « Diplomatin ohne Amt »⁴¹⁵ [diplomate officieuse], Marie Radziwill choisit la voix de sa grand-mère en usant d'une place dans le monde politique, à travers son époux et sa place à la cour de Prusse.

Trente ans avant « l'invention » même du néologisme « pacifisme » par Émile Arnaud⁴¹⁶, Marie Radziwill adopte cependant une doctrine proche de celle des pacifistes franco-allemands de l'entre-deux-guerres. Il serait toutefois aventureux de rapprocher la princesse slave, établie à la cour de Prusse et d'origine française, aux combattants du rapprochement entre les deux pays ennemis dans l'immédiat après-guerre, au lendemain de l'armistice de 1918. Si l'on considère le pacifisme comme un « *groupement des hommes et des femmes [...] qui recherchent les moyens de supprimer la guerre, d'établir l'ère sans violence et de résoudre par le droit les différends internationaux* »⁴¹⁷, Marie Radziwill ne peut être considérée comme une militante d'un mouvement et d'une doctrine alors considérée en 1900 comme « révolutionnaire ». Ses choix et ses discours, presque doctoraux, dont elle abonde dans sa correspondance à son mari dans le contexte de la guerre, peuvent toutefois s'approcher à une solution diplomatique sans violence et, surtout, sans humiliation qui pourrait amener à un esprit de revanche. Marie Radziwill est d'ailleurs profondément pessimiste quant à un prochain conflit beaucoup plus sérieux et mortel entre la France et le tout nouvel Empire allemand : « *Tout cela me désole. Tout le monde ici croit à la durée de la guerre pour l'hiver. Quant à moi, je suis convaincue que nous commençons une autre guerre de Trente ans et qu'avec de telles prétentions d'un côté et de l'autre, une si belle ténacité nationale, il faudra détruire des générations entières avant d'en finir. Cela devient, pourtant, un crime d'humanité que de continuer ainsi* »⁴¹⁸.

Ainsi la nation de « crime d'humanité » prend ici une mesure toute particulière dans la bouche d'une princesse franco-prussienne par mariage et qui mourut aux prémices de la Première Guerre mondiale qu'elle prédit inlassablement depuis 1871. Pythie pessimiste ou

⁴¹⁵ Günter Erbe, *Das vornehme Berlin. Fürstin Marie Radziwill und die großen Damen der Gesellschaft 1871-1918*, Köln, Böhlau Verlag, 2015, p. 118

⁴¹⁶ Émile Arnaud (1864-1921), avocat militant pacifiste, président de la « Ligue internationale de la Paix et de la Liberté » (fondée à Genève par Frédéric Passy en 1867) ; auteur du « Code de la Paix » (1901)

⁴¹⁷ Définition du pacifisme – 16ème congrès universel de la paix de Munich, septembre 1907, cité par : Sophie Lorrain, *Des pacifistes français et allemands, pionniers de l'entente franco-allemande 1871-1925*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 15

⁴¹⁸ *Une grande dame d'avant-guerre. Lettres de la princesse Radziwill au Général de Robilant 1889-1914, op. cit.*, p. 183

visionnaire réaliste, Marie Radziwill poursuit son travail de « diplomate sans fonction » dans son salon qui fut l'un des phares politico-mondains de la cour de Prusse jusqu'à la déclaration d'une nouvelle guerre.

Dans sa préface aux souvenirs de Marie Radziwill, l'ambassadeur Jules Cambon décrit longuement le salon de son amie et voisine, sur la Pariser Platz de Berlin. « *On respirait dans son salon un air de France [...] Elle n'eût pas souffert qu'on parlât chez elle une autre langue que le français. Elle recevait tous les soirs [...] avait à l'extrême le goût de la conversation et savait, d'un mot, provoquer et exciter les causeurs* »⁴¹⁹.

Par sa description, Jules Cambon donne l'image de l'hôtesse de salons par excellence. Excitant la conversation, provoquant les causeurs, Marie Radziwill s'inscrit dans la droite ligne de sa grand-mère, la Duchesse de Dino et de Sagan, ainsi que toutes les ombres des « salonnières » ou « hôtesse de salons » qui recevaient chez elle, que ce soit en France, en Allemagne ou ailleurs. Lieux dédiés par essence même « à la parole, à l'échange intellectuel, au mot d'esprit »⁴²⁰, les salons sont avant tout des lieux d'influence et de mise en réseaux. Marie Radziwill ne fait pas objection à cette tradition dans son domaine, touchant essentiellement la politique, avant tout étrangère. Recevant les ambassadeurs de France, elle choisit qui elle veut voir. Herbette, jugé peu convenable et n'appartenant pas à la noblesse ne trouve, par exemple, pas grâce à ses yeux. Dans ses mémoires, elle le dépeint particulièrement ridicule, ne cherchant pas à dissimuler son animosité au premier ambassadeur français n'appartenant pas à l'aristocratie, description que Marion Aballéa⁴²¹ compare même à un étrange Monsieur Jourdain dans un milieu entièrement dédié au culte d'un Ancien régime disparu. Cet « air de France » qu'on respirait au Palais Wrangel, demeure de la famille Radziwill, n'est pas sans parti pris. Médiatrice d'une paix franco-allemande au lendemain d'une guerre qu'elle ne soupçonnait pas, Marie Radziwill se fait ensuite l'hôtesse principale de l'univers français dans une Allemagne alors, si ce n'est hostile, du moins dédaigneuse face à un pays voisin Bien informée, elle distillait ses conseils, ses avis et ses informations de première main en termes de

⁴¹⁹ Jules Cambon (préface), dans *Une Française à la cour de Prusse. Souvenirs de la Princesse Antoine Radziwill (née Castellane) 1840-1873*, Paris, Plon, 1931

⁴²⁰ Anne-Marie Lugan Dardigna, *Ces dames au salon. Féminisme et fêtes galantes au XVIIIème siècle*, Paris, Odile Jacob, 2014, pp. 15-16.

⁴²¹ Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France à Berlin – 1871-1933*, Villeneuve d'Ascq, Septentrion Presses Universitaires, 2017, p. 128.

politique étrangère⁴²². Cette « grande dame de l'avant-guerre » menait donc son univers et son salon à l'image de ces européennes du début du XIX^e siècle, époque où régnait « *dans les hautes classes de la société européenne un esprit international* »⁴²³.

Médiatrice franco-allemande ou salonnière d'un autre temps ? Il ne s'agit pas ici de comparer Marie Radziwill, point par point, aux « salonnières » de l'entre-deux-guerres dont il est question dans cette thèse de doctorat. Cependant, son parcours d'hôtesse franco-allemande est particulièrement intéressant comme exemple d'actions similaires à celles mises au cours de la période locarnienne. Française en Prusse, proche du pouvoir, éminemment politique, Marie Radziwill s'engage lors de la guerre de 1870-1871, tentant de ménager, auprès de son mari aide de camp de l'Empereur Guillaume Ier, les relations françaises et allemandes. Conseillère plus que médiatrice, elle donne un aperçu d'un caractère français qu'elle estime sensible et revanchard, prédisant, avec raison, une nouvelle guerre particulièrement meurtrière. Marie Radziwill est plus proche des salonnières de l'entre-deux-guerres de cette thèse de doctorat que Luise von Voß ou La Païva. Ancrée dans la société berlinoise, éminemment politique et peu portée sur la culture – au contraire des trois salonnières phares de l'entre-deux-guerres, elle fait de son salon un rendez-vous obligatoire dans la société berlinoise.

Une histoire franco-allemande des salons ?

Au regard des parcours radicalement différents que nous avons voulu retracer ici, serait-il possible de constituer les premières étapes d'une histoire franco-allemande des salons ? Si la marquise de la Païva, ne s'inscrit pas, à proprement parler dans une catégorisation des salons berlinois, elle a cependant une place dans une vision plus générale des salons construits autour de la question franco-allemande ou confrontés à des épiphénomènes entre les deux pays. Dans le cas de Luise von Voß, ce n'est tant pas une poursuite de l'idéologie franco-allemande qui est au centre de son salon, mais une crispation autour des questions politiques et des évènements ayant alors lieu entre les deux pays. Marie Radziwill, au contraire, s'inscrit plus directement dans un objectif de médiation française en Allemagne, marquant, finalement, le début d'une continuité qui peut se retrouver auprès des salonnières que furent Antonina Vallentin, Helene

⁴²² Günter Erbe, *Das vornehme Berlin. Fürstin Marie Radziwill und die große Dame der Gesellschaft 1871-1918*, Köln, Böhlau Verlag, 2015, p. 118

⁴²³ Jules Cambon (préface) : *Une Française à la cour de Prusse. Souvenirs de la Princesse Antoine Radziwill (née Castellane) 1840-1873*, Paris, Plon, 1931, page III

von Nostitz ainsi que Jenny de Margerie dans une moindre mesure, sans oublier toutefois que la différence entre ces quatre salons reste avant tout son centre. Si Marie Radziwill ne se situe principalement qu'autour de la politique de son pays ainsi que de celle de la France, les trois salonnières berlinoises de l'entre-deux-guerres utilisent la culture comme moyen de médiation. Leurs salons furent, en soit, des lieux indirectement influents, si ce n'est politiquement, du moins dans une perspective plus générale d'une idéologie ou d'un avenir entre deux pays longtemps ennemis.

Mis à part la marquise de la Païva dont le salon reste à Paris – même si elle tenta de s'imposer à Berlin après son exil forcé hors de France – il semblerait que, de par son histoire proche de la France, Berlin est le centre de salons eux aussi directement influencés par la France. Si les salons peuvent être objet multiplicateur d'une cause, politique ou idéologique, justement de par leur capacité à rassembler, officieusement, différentes influences portées par un même objectif, ils furent lieux d'opposition politique, de mouvements ou d'idéologie sociale. Ainsi, à Paris au XIX^{ème} siècle, la comtesse Belgiojoso, se faisait le chantre d'une république italienne pour laquelle elle complota, construisit des réseaux d'influence jusqu'à son choix fantasque de prendre les armes et de marcher sur l'Italie. Intimement liés avec les phénomènes politiques, les salons furent donc tout autant sensible à une politique d'opposition contre la France ou l'Allemagne ainsi qu'à une médiation possible entre les deux partis.

Il serait hasardeux de comparer les salonnières entre elles sans prendre en compte leurs époques respectives, ainsi que l'avancement ou l'aggravation des relations entre les deux pays. Même si une continuité, en soit, n'est pas retraçable, justement de par cette complexité et diversité des parcours et des époques concernées, il est intéressant de noter toutefois que les trois salonnières dont il est question ici s'inscrivent, plus largement, dans une histoire commune plus ou moins lointaine. Cela démontre également un véritable parallélisme entre les salons et les événements politiques ou grands événements historiques, notamment de par leur présence franco-allemande à Berlin, dans une ville justement fortement imprégnée par une historicité des flux entre la France et l'Allemagne.

D. Un conflit mondain et mémoriel ?

« *La troisième femme de Julien, Antonina Vallentin, vaut également mention. Cette juive polonaise, journaliste d'envergure, s'était incrustée à Berlin. [...] Antonina était l'intrigue faite femme, une intrigue politique assez élevée mais qui, n'étant associée d'aucune beauté, ne la mena jamais au panthéon des déesses de l'histoire dont elle aurait voulu faire partie.* »⁴²⁴

Louise Weiss, également salonnière au lendemain de la Première Guerre mondiale, dresse ici un portrait particulièrement peu flatteur d'Antonina Vallentin et de son influence berlinoise. Si les portraits rétrospectifs de Louise Weiss sont généralement peu amènes à l'égard de ses contemporains, notamment féminins, celui qui concerne la salonnière berlinoise ne cherche guère à se complaire à la moindre sympathie.⁴²⁵ Toutefois, le témoignage de Louise Weiss dément ici un gouffre mémoriel concernant les salonnières berlinoises, dont pourtant, elle tait la fonction même de « salonnière » au profit d'une simple intrigante. Ces quelques lignes, peu amènes également envers Julien Luchaire – « *la Coopération Intellectuelle avait mal nourri Julien dont les quatre mariages furent tous également impécunieux* »⁴²⁶ - illustre le désamour enthousiaste dont faisait preuve une grande majorité des habitués du salon d'Antonina Vallentin à Berlin. Ces critiques, parfois violentes et personnelles, résolument axées, le plus souvent, sur la vie privée aux mœurs légères de la salonnière austro-polonaise, sont dans la plupart des souvenirs, des mémoires et des lettres de ceux qui la fréquentent : Oswald Hesnard, Pierre Bertaux (dont la jeunesse autoritaire n'épargne personne), Jean-Richard Bloch ou encore Arthur Hollitscher – « *Le Schwanecke et Antonina Vallentin, les deux plus grandes saletés de Berlin me rugit Hollitscher au téléphone* ».⁴²⁷

Si le cas d'Antonina Vallentin est flagrant par les remarques dont elle est sujette auprès de ses contemporains, la plupart ne cherchent de toute manière pas à filtrer leurs propos dans

⁴²⁴ Louise Weiss, *Mémoires d'une Européenne. Combat pour l'Europe, 1919-1934*, Paris, Albin Michel, 1976, p. 63

⁴²⁵ La journaliste, députée européenne, femme de lettres, journaliste Louise Weiss fait preuve d'une agressivité mémorielle également envers d'une autre salonnière, Bertha Zuckerkandll – cette dernière autrichienne dont le salon fut célèbre à Vienne

⁴²⁶ Louise Weiss, *Mémoires d'une Européenne. Combat pour l'Europe, 1919-1934*, op. cit.

⁴²⁷ Lettre de Jean Richard Bloch à sa femme (25.03.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

leurs correspondances privées. Ainsi, Pierre Bertaux s’amuse de la « Baronne » - Helene von Nostitz – et Harry Graf Kessler parle de Jenny de Margerie comme de la « kleine Margerie », rapportant ses conflits personnels et mondains avec sa très jeune belle-mère, Nicole Delorme. Jean-Richard Bloch, enfin, même s’il est très entouré par Antonina Vallentin et la salonnière et éditrice, Brigitte Bermann-Fischer, dont la sociabilité l’aide grandement à se faire un nom et une place à Berlin, est sévère, voir injuste, dans les propos qu’il rapporte à son épouse – « *Je ne crois pas du tout que Brigitte B. Fischer soit intelligente. Elle n’est même pas très jolie* ». ⁴²⁸

Il s’agit, bien sûr, de relativiser les propos échangés dans de la correspondance privée, le contexte étant incertain. Toutefois, les critiques sont nombreuses envers ces femmes d’influence, dont les salons étaient, finalement, un moyen d’exacerbation des critiques envers une même personne. Cette stigmatisation sociale ⁴²⁹, inhérente aux salons, est la même dans ce microcosme berlinois et les salonnières sont sujettes tout autant au jugement mondain et social que les ancêtres européennes des XIX^{ème} ou XVIII^{ème} siècles.

Antonina Vallentin, ainsi que Jenny de Margerie, Helene von Nostitz dans une moindre mesure, se dévoilent ainsi à la vie mondaine impitoyable et à ses critiques et moqueries sociabilaires de différentes sortes. Il s’agit donc d’étudier les salons à travers le prisme de leurs contemporains les moins agréables, à travers finalement, le prisme du conflit mondain entre salonnières d’abord ainsi qu’auprès directement de leurs hôtes. La perception de ces salons en marge, dont l’objectif premier est la médiation dans une vision, si ce n’est franco-allemande, du moins, plus largement, européenne. Enfin, il nous a intéressé ici de découvrir également la perception de la salonnière comme figure féminine dans un monde toujours rigoureusement représenté par la gent masculine.

Trophées mondains et conflit de sociabilité

« *Die kleine Margerie, die ich zu Tisch führte, sprach ziemlich bitter über ihre Schwiegermutter, die Botschafterin. Es schein sich da ein Familien Drama zu spielen, eine Frauen Rivalität. [...] Die beiden Frauen bekämpfen sich gesellschaftlich, daraus machte sie keinen Hehl.* » ⁴³⁰

⁴²⁸ Lettre de Jean Richard Bloch à sa femme (09.04.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

⁴²⁹ Norbert Elias, *La Société de Cours*, Paris, Calmann-Lévy 1994, 326 p.

⁴³⁰ Harry Graf Kessler, *Das Tagebuch 1923-1926*, Stuttgart, Klett-Cotta Verlag, 2004 t. VII., p. 761

Le récit de cette soirée mondaine à laquelle assiste Harry Graf Kessler, grand habitué des salons berlinois dont il est question ici, et, principalement, de celui de l'ambassade, est presque entièrement consacré, en ce mois de mars 1926, au conflit mondain entre Jenny de Margerie et Nicole Delorme. Cette dernière est la deuxième épouse, résolument plus jeune, de l'ambassadeur de France à Berlin, Pierre de Margerie dont la première épouse s'est donnée la mort quelques années auparavant⁴³¹. Nicole Delorme, harpiste de talent, est une amie de Jenny de Margerie que cette dernière présente à son beau-père sans prévoir que cette amie, invitée d'un été, tiendra à l'ambassade le rôle représentatif d'ambassadrice, s'élevant ainsi dans la hiérarchie sociale. Cette « guerre mondaine » - « sie bekämpfen sich gesellschaftlich »⁴³² - n'est pas, en soit, une nouveauté. Elle se doit même, finalement, d'exister dans les rapports mondains et, surtout, de sociabilité, entre les grandes dames d'une société donnée. Ainsi le conflit entre Marie d'Agoult et Juliette Adam sur la décrépitude du salon de la première, pourtant le mentor, et la flamboyance du salon de Juliette Adam, égérie politique notamment de Léon Gambetta.⁴³³ Ou encore, Louise Weiss dont les Mémoires d'une Européenne ne sont guère tendres à l'égard des salonnières contemporaines de son époque.

Françaises à l'étranger, épouses de diplomates prestigieux, Jenny de Margerie et Nicole Delorme tiennent toutes les deux salons, s'abrogeant des spécialités – que ce soit la littérature et la culture plus générale en ce qui concerne l'épouse de Roland de Margerie ou la musique, pour l'ambassadrice – *Die Mme de Margerie möchte ein Konzert veranstalten*⁴³⁴, rapporte Harry Graf Kessler dans son journal, citant Darius Milhaud ou Poulenc, comme invités spéciaux. Il s'agit en effet de garder une certaine première place au sein de la société mondaine, dans le but d'avoir de l'influence et une certaine aura, c'est-à-dire dans un sens, pouvoir ainsi regrouper autour de soi les noms les plus célèbres. Jenny de Margerie, comme Nicole Delorme, appartiennent à une catégorie de salonnières relativement privilégiées, parce qu'appartenant à la « Carrière », à la vie diplomatique qui inclut une position sociale accrue, un devoir de représentation ainsi, surtout, une réputation qui fait venir les visiteurs français, en plus de ceux que l'ambassade invite spécialement, et les Berlinoises curieuses. Le palais de la Pariser Platz de

⁴³¹ « Souffrant depuis un an d'une maladie nerveuse [...] la garde malade s'étant absentée quelques instants, Mme de Margerie est tombée par la fenêtre », dans *Le Petit Journal* (16.07.1922), p.3

⁴³² Harry Graf Kessler, *Das Tagebuch* (1923-1926), Stuttgart, Klett-Cotta Verlag, t. VII, 2004 p. 761

⁴³³ Anne Martin-Fugier, *Les salons de la IIIe République. Art, littérature, politique*, Paris, Perrin, 2009, p. 35-39

⁴³⁴ Harry Graf Kessler, *Das Tagebuch* (1923-1926), Stuttgart, Klett-Cotta Verlag, 2004 t. VII, p. 761

ces années de reprise culturelle s'inscrit dans une continuité mondaine qui se veut être l'apanage de la fonction diplomatique. Ainsi, déjà au lendemain de la guerre de 1870 ou à la veille de la Première Guerre mondiale, les éléments féminins de l'ambassade – le plus souvent l'épouse, les filles ou, dans le cas de Jenny de Margerie, la belle-fille de l'ambassadeur – reçoivent. Ainsi, Marion Aballéa, en s'appuyant sur les souvenirs de Geneviève Tabouis alors nièce de l'ambassadeur de France en Allemagne au début du XX^{ème} siècle, Jules Cambon, rapporte les nombreux et multiples visiteurs de l'ambassade, permettant au Cambon « d'acquérir dans la société berlinoise des amitiés de choix et une excellente situation »⁴³⁵, recevant promeneurs aristocrates, membres du corps diplomatique, hauts fonctionnaires allemands ou personnalités diverses. Cette tradition et ce devoir de réception deviennent toutefois une véritable stratégie diplomatique sous les Margerie qui, nous l'avons vu, mettent à contribution la culture et les arts au profit d'un rapprochement réussi entre la France et l'Allemagne. « *Ma belle-mère, Nicole Delorme, de son côté, excellente musicienne, jouait de la harpe avec talent et réunit bientôt autour d'elle les amateurs berlinois de musique de chambre. Ma femme et moi, de notre côté, rabattions les écrivains et les propriétaires de galeries de tableaux vers les salons de la Pariser Platz* ». ⁴³⁶ Dans ses Mémoires, Roland de Margerie mentionne le salon essentiellement musical de sa jeune belle-mère en précisant toutefois les deux salons séparés de celui de Nicole Delorme et du sien. Comme deux cercles de sociabilité résolument différents et qui ne se mélangent pas, si ce n'est, peut-être, en s'invitant de part et d'autre. Toutefois, les hôtes de leurs salons respectifs ne semblent pas se lier, le couple Margerie ayant choisi un domaine, certes artistique et culturel, mais éloigné de l'univers réservé à Nicole Delorme. Si Roland de Margerie ne mentionne pas les conflits entre les « deux reines » de l'ambassade, c'est-à-dire son épouse et sa belle-mère, c'est, dans la tradition mémorielle des salons mondains, aux hôtes eux-mêmes de le faire. Cette « stigmatisation sociale », voulue dans un sens par les salonnières elles-mêmes dont, finalement, la fonction sous-entend indubitablement les jugements et les commérages de la société qu'elles reçoivent, font également partie du décorum de ces salons.

Il est intéressant de noter d'ailleurs à quel point, dans le cercle relativement restreint de cette colonie si ce n'est, dans ce cas, franco-allemande, du moins française, les us et coutumes de la mondanité ont tout autant leur place. Cette « opinion sociale »⁴³⁷ décrite par Norbert Elias – c'est-à-dire celle qui fixe la position d'un individu dans la société - fait partie intégrante des

⁴³⁵ Geneviève Tabouis, *Jules Cambon par l'un des siens*, Paris, Payot, 1938, p. 164

⁴³⁶ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 108

⁴³⁷ Norbert Elias, *La Société de Cours*, Paris, Calmann-Lévy 1994, 326 p.

salons et se doit d'exister pour faire exister par eux-mêmes ces lieux officiels de la rencontre mondaine⁴³⁸. Si le conflit entre les deux présences féminines mondaines du palais de la Pariser Platz est véritable, il prend fin rapidement, suite au décès soudain de Nicole Delorme, comme le rapporte notamment Jean-Richard Bloch à son épouse : « *Chez Fischer, Mme de Margerie, la femme de l'ambassadeur de France, sa seconde femme, beaucoup plus jeune que lui, est morte la semaine dernière, ici, après avoir mis au monde un enfant. L'ambassade, en grand deuil, ne reçoit pas* ». ⁴³⁹ Suite au décès de Nicole Delorme, Jenny de Margerie et son époux la remplacent définitivement sur la scène mondaine berlinoise franco-allemande jusqu'à la fin de la fonction de Pierre de Margerie en 1931.

À l'instar du conflit au sein de l'ambassade, d'autres influenceurs médiateurs qui évoluent dans la colonie franco-allemande berlinoise ne s'entendent pas. Ainsi, les Bermann-Fischer et Helene von Nostitz ne s'apprécient guère, d'après Bertaux qui le souligne dans une lettre à son père peu de temps après qu'il soit arrivé à Berlin.⁴⁴⁰

Enfin, même si les salons n'ont pas, contrairement aux clubs, des listes où trouver le nom de ceux qui y ont, ou pas, assisté, les témoignages des visiteurs, notamment les journaux de bord, témoignent d'une société sous forme de microcosme. Ainsi, il est possible de dresser une liste des habitués de chaque salon en se conformant, de manière plus ou moins vérifiable, aux noms rapportés dans les journaux de bord ou les correspondances. Il semblerait donc que, si certaines salonnières se fréquentaient, d'autres n'évoluaient pas dans les mêmes cercles. Si Helene von Nostitz est mentionnée plusieurs fois dans les salons de la Pariser Platz et les Margerie, en retour, comme des invités réguliers de la maison Nostitz de Mitte puis de Zehlendorf – elle y est même considérée comme une amie par Roland de Margerie⁴⁴¹ - il n'en est pas de même pour Antonina Vallentin. Cette dernière semble n'avoir eu que peu de contacts avec Helene von Nostitz, elle n'est du moins mentionnée à ses côtés auprès d'aucunes des sources qu'il nous a été possible de consulter. Toutefois, il semblerait qu'elle ait été en contact avec le couple Roland et Jenny de Margerie, son ami Klaus Mann lui demandant dans une lettre d'intercéder auprès d'eux dans l'espoir d'obtenir un visa français longtemps après la fin des

⁴³⁸ Lire à ce sujet Antoine Lilti, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2005, 572 p.

⁴³⁹ Lettre JR Bloch à sa femme (8.4.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

⁴⁴⁰ Lettre de Pierre Bertaux à ses parents (16.11.1927), Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes (1927-1933)*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 102.

⁴⁴¹ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 89

fastes franco-allemands berlinois, à la fin des années 1930.⁴⁴² C'est avec le couple Bermann-Fischer, qu'Antonina Vallentin paraissait le plus proche, tel que Jean-Richard Bloch le laisse entendre dans sa correspondance à son épouse durant son séjour berlinois au printemps 1928.

Le conflit mondain entre les deux salonnières de l'ambassade, dont la deuxième, Jenny de Margerie, restera dans un sens la plus « célèbre » auprès de ses contemporains, marque la perception entre les salonnières elles-mêmes les unes envers les autres. Les exemples de ce désamour, de cette compétition mondaine de la fonction, est intéressante car justement indentifiable auprès de leurs semblables que ce soit leurs contemporaines berlinoises ou européennes, les siècles précédents. Si les salonnières dont il est question partagent un même idéal, du moins un même panel d'hôtes – parfois les mêmes – leur conflit mondain est donc avant tout dû, logiquement, à une guerre d'influence. Cette influence est également exacerbée par la situation géographique de ces femmes dont les hôtes, mis à part les Allemands, sont avant tout des invités de passage qu'il faut être parvenu à inviter à temps. Ainsi, si Antonina Vallentin, d'après Pierre Bertaux⁴⁴³, insiste bien avant l'arrivée d'André Gide pour le recevoir dans son salon, Jenny de Margerie s'insurge de n'avoir encore jamais rencontré le jeune Pierre Bertaux, justement, après son arrivée à Berlin en 1927 alors que ce dernier a déjà fait son entrée dans le monde berlinois.

Si cette course aux trophées mondains est finalement institutionnalisée dans l'essence même des salons et de la vie mondaine, elle est exacerbée par la situation géographique et la durée limitée du séjour de certains hôtes célèbres dont l'utilité principale, en plus d'agrandir le réseau, est d'apporter plus d'influence encore au salon et à la salonnière. Toutefois, si les salonnières étaient en concurrence, elles étaient aussi en contacts et étaient même parfois intimes. Ainsi, Helene von Nostitz est proche de l'ambassade et du jeune couple de Margerie. Aristocrate, nièce d'ambassadeur, Helene von Nostitz est également la femme du président allemand du « Comité Mayrisch » dont la dynamique active pour le rapprochement franco-allemand s'approche de la stratégie diplomatico-culturelle poursuivie par l'ambassade de France à Berlin à partir de Locarno. Ces cercles de rapprochement que furent les salons évoluaient de manière concentrique, se recoupant par intimités politiques et diplomatique ainsi

⁴⁴² Lettre Klaus Mann à Antonina Vallentin (28.03.1934), Exilarchiv Frankfurt am Main, EB2001/072 I.A.010

⁴⁴³ Lettre de P.B. à ses parents (19.11.1927), dans Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 105

que, surtout, par stratégie d'influence. Reposant sur le mantra énoncé par Pierre Bertaux à ses parents en 1927 : « *Quand on a 1 relation, on peut en avoir 2, mais quand on en a 2, en en jouant, on peut en avoir 5. De même pour les renseignements, tous les tuyaux que j'ai, que je peux utiliser, me servent à en avoir d'autres ; j'ai déjà épaté Viénot par ce que je savais – et il me renseigne* ». ⁴⁴⁴ Cette loi du réseau est également la même pour Antonina Vallentin dont le rapprochement avec les Bermann-Fischer, éditeurs, s'explique premièrement par le milieu dans lequel elle évolue, qui demeure avant toutes choses celui de la littérature (notamment comme traductrice et biographe) ainsi que par son ambition de créer une maison d'édition européenne.

Les affinités entre salonnières sont ainsi dépendantes des milieux dans lesquels elles évoluent, qu'ils soient littéraires ou plus ouvertement politiques. Leurs contacts sont également témoins d'une importance de la classe sociale ou du milieu professionnel, dans ce cas, de leurs époux – comme par exemple Helene von Nostitz et Jenny de Margerie. De plus, les salons de ces deux dernières salonnières poursuivent un objectif d'ouverture, l'une étant l'épouse du président du « Comité Mayrisch » dont la création dépend d'un idéal et d'une volonté de rapprochement ; l'autre représentant la présence officielle française en territoire allemand, poursuivant une politique interne diplomatique tournée vers l'entente entre les deux pays à travers les arts. En ce qui concerne, Antonina Vallentin, sa position reste moins flagrante. Elle n'a pour soutien aucune ascendance aristocratique ni, en soit, le soutien d'un époux haut placé. Journaliste indépendante, rédactrice en chef d'un magazine, traductrice, elle est finalement surtout considérée dans les correspondances et les mémoires de ses contemporains comme la potentielle maîtresse de Gustav Stresemann. Relation qui l'aurait propulsé sur le devant de la scène. Ainsi, Golo Mann la mentionne ainsi dans ses mémoires : « *eine Dame von Welt und literarischen Talenten, von der es hieß, sie sei die Maitresse des Außenministers Stresemann wie auch des langjährigen Oberbefehlshaber der Reichswehr General von Sekt, gewesen* » ⁴⁴⁵, tout comme Louise Weiss qui ajoute, plus perfidement encore, l'indifférence de Stresemann lui-même à l'encontre de celle qui se déclarait comme son égérie : « *Stresemann reconnaissait à l'influence d'Antonina des limites infiniment plus modestes que celles dont se targuait son*

⁴⁴⁴ Lettre de P.B à ses parents (16.11.1927), dans Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 101

⁴⁴⁵ Golo Mann, *Erinnerungen und Gedanken. Eine Jugend in Deutschland*, Francfort, Fischer Verlag 1986, [2. ed].

amie ». ⁴⁴⁶ Les mœurs libertines d'Antonina Vallentin sont ainsi donc un scandale social dans la colonie intime française et l'univers franco-allemand berlinois. Une « célébrité » qui colle à la peau de la salonnière dont les exploits privés sont le premier apanage qu'on lui octroie dans les papiers privés et les mémoires de ses contemporains résolument peu aimables. Même si son mari, Julien Luchaire, comme on pourrait s'en douter, ne mentionne aucunement ces rumeurs dans ses mémoires publiées au milieu des années 1960, il s'étonne de cette ascension sociale vertigineuse qu'il explique finalement par le non-conformisme du Berlin de ces années : « *Ce tour de force n'aurait peut-être pas été possible si la capitale allemande n'avait pas été récemment secouée dans ses profondeurs ; le Berlin chaotique, brillant et fragile d'après-guerre avait fait une reine d'Antonina Vallentin* ». ⁴⁴⁷ Il ne nous a pas été possible de retrouver la preuve véritable d'une relation entre la journaliste et l'homme politique allemand dont le rôle dans les Accords de Locarno, expliquerait l'engagement européen et franco-allemand d'Antonina Vallentin. Dans la biographie qu'il consacre à son père, Hans Joachim Stresemann ne mentionne bien évidemment pas les écarts amoureux du politique allemand des années 1920. ⁴⁴⁸ La position sociale d'Antonina Vallentin n'a donc pas de socle valide et c'est sur ses insistances mondaines, notamment auprès de Pierre Viénot dont elle sait qu'il possède une grande partie des clefs de ce rapprochement franco-allemand par les élites, notamment le carnet d'adresse, qu'elle s'impose au centre de cette vie berlinoise qui se veut alors européenne.

Il s'agit de construire un réseau plus général tout en gardant sa spécificité de milieu. Ainsi, si la construction des salons s'inscrit dans une pensée plus générale du rapprochement et qu'elles se font, intentionnellement ou non, médiatrice de cette dynamique de réconciliation par les élites, ils comportent chacun leur réseau propre. Tout en se partageant, toutefois, les mêmes hôtes, c'est-à-dire, finalement, les mêmes trophées mondains. Si la notion centrale du salon est bien celle de la réciprocité des relations, elle est basée avant tout sur la « protection ». Si les élites ont besoin de la balance mondaine qu'offrent les salons, les salonnières elles-mêmes ont besoin de leurs hôtes, notamment les célébrités, pour la capacité d'influence de leurs réseaux et, logiquement, de leur médiation. Ainsi, si Antonina Vallentin parvient bien à recevoir

⁴⁴⁶ Louise Weiss, *Mémoires d'une Européenne. Combat pour l'Europe, 1919-1939*, Paris, Albin Michel, 1984, p. 63

⁴⁴⁷ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen*, Florence, Editions Leo. S. Olschki, 1965, t. II., p. 136

⁴⁴⁸ Proches, il semblerait toutefois qu'ils l'aient été – Gustav Stresemann et Aristide Briand devant officier comme témoins à leur mariage à Genève en 1929. Projet qui fut annulé par le décès de ces deux grandes figures de Locarno.

Gide, ce dernier, qui ne la mentionne pas dans sa correspondance, fait de la mondanité berlinoise une métaphore de la prison à travers celle des fils barbelés : « *L'amabilité des Berlinoises grignote mes journées, il n'en reste presque rien pour le travail ou le plaisir. C'en serait un de vous raconter nos empêtements dans les barbelés de la société allemande* ». ⁴⁴⁹

André Gide n'a justement pas besoin de la protection d'Antonina Vallentin, toutefois cette dernière lui est redevable pour le placement de son salon dans la petite colonie franco-allemande berlinoise de la fin des années 1920. Cette notion de « protection » des hôtes par leurs salonnières, tradition et usage du salon depuis sa création parisienne, n'a plus cours à Berlin. La codification mondaine des salons de l'Ancien Régime, qui a également régit ceux du XIX^{ème} siècle, est en effet très différente. Si les intellectuels restent recherchés par les salons pour « la considération dont jouissent ceux qui les reçoivent », c'est-à-dire la conséquence de leur visite pour les salonnières, ils n'ont pas besoin d'une protection de leurs hôtes pour se faire un nom. Les personnages qui se pressent dans les salons de Helene von Nostitz, Jenny de Margerie ou d'Antonina Vallentin, sont déjà célèbres. C'est là la différence première avec les salons que l'on pourrait qualifier de « traditionnels ». En effet, c'est parce qu'ils amènent avec une aura bien française, qu'ils représentent à travers leurs écrits, leur art et leur position dans la société intellectuelle allemande ou française, que ces intellectuels sont invités au salon. La salonnière n'a ici qu'un rôle de médiatrice transnationale. Autrement dit, la corrélation entre deux mondes, deux nations, dont les spectateurs présents sont ouverts à un rapprochement mais ont pour cela, besoin d'un guide ou d'une main médiatrice au foisonnant réseau.

Ainsi, les hôtes des salonnières berlinoises, constituent bien là les trophées d'une soirée mondaine classique, reflétant leur renommée dans le champ d'influence du salon. Les intellectuels, de passage ou établis, français ou allemands, ne constituent pas toutefois le seul socle des salons berlinois. En effet, si Jenny de Margerie reçoit les diplomates d'autres pays, Antonina Vallentin en fait de même. « *il y eut des chagrins allemands, anglais, italiens, serbes, bulgares, grecs* » ⁴⁵⁰ écrit Julien Luchaire suite à son annonce de mariage avec Antonina Vallentin auprès de « la cour qui l'entourait à Berlin, cour internationale » ⁴⁵¹. Dans ses lettres,

⁴⁴⁹ Lettre d'André Gide à Aline Mayrisch (30.01.1928), dans André Gide - Aline Mayrisch, *Correspondance 1903-1946*, éd. Pierre Masson, Cornel Meder, Paris, Gallimard, p. 299

⁴⁵⁰ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Editions Leo. S. Olschki, 1965, t. II., p. 174

⁴⁵¹ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, *op. cit.*

Jean-Richard Bloch mentionne des soirées aux côtés de l'ambassadeur italien ou d'un diplomate grec, notamment. Cette internationalité et cette diversité des hôtes est toutefois propre, semble-t-il, à Antonina Vallentin elle-même et moins aux deux autres salonnières dont il est question ici.

Si les salons du XVIII^{ème} siècle français, c'est-à-dire les ancêtres directs et premiers des futurs salons qui en dériveront ensuite, sont construits sur un rapport inégalitaire entre l'hôtesse et ses visiteurs, il n'en est donc pas de même pour ceux franco-allemands du Berlin des années locarniennes. Dans son ouvrage sur les salons, Antoine Lilti démontre les rapports asymétriques entre salonnières et auteurs dans les salons littéraires parisiens du XVIII^{ème} siècle, précisant que : « *cette relation, où l'homme de lettre reçoit protection et gratifications, en échange du prestige et de la réputation qu'il procure directement ou indirectement au maître et à la maîtresse de maison* »⁴⁵². Si cette relation inhérente aux salons est reconnaissable dans ceux du début du siècle, ainsi La Païva à Paris à la fin du XIX^{ème} siècle déjà citée ici ou bien celui de Marie Radziwill dont l'influence, essentiellement politique, était véritable auprès de ses visiteurs, ce n'est pas le cas des salons de l'entre-deux-guerres présentés ici. Ils se veulent en effet des salons, non pas de protection, mais de carnets d'adresses, de réseaux et de médiation où la relation asymétrique est, en somme, non pas en faveur de la salonnière mais bien plutôt en faveur du visiteur, qu'il soit intellectuel, diplomate ou journaliste. Si l'hôtesse se doit de mettre en relations, notamment Français et Allemands, mais également Européens en général, elle n'apporte pas de protection ni même d'influence bienvenue à ses visiteurs dont la plupart, de passage, n'ont pas besoin. Elles sont, bien plus qu'une base mondaine, un maillon dans la construction d'une pensée européenne et d'un rapprochement franco-allemand. Intentionnellement ou non, elles constituent un passage obligé, un élément mondain nécessaire dans une société aux codes similaires à ceux d'une nation ou d'un État mais à l'aune d'une colonie franco-allemande ou européenne peu nombreuse mais idéalisée. Elles sont l'élément médiateur, une plateforme mondaine de mise en réseau, dans un exercice beaucoup plus général d'utilisation des élites au profit d'une pensée européenne alors nouvelle dont le rapprochement franco-allemand constitue le premier jalon.

⁴⁵² Antoine Lilti, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2005

Où sont les femmes ? Récits de salons

Les salons sont, depuis leur création, associés à un espace féminin. Ils sont, par définition même, l'espace où la femme peut recevoir, dans le lieu clos de sa maison et nulle part ailleurs où, issue d'une bonne société codifiée, elle ne peut apparaître. À la différence des clubs, des cafés ou des lieux plus impersonnels et, surtout, extérieurs, où se réunissent les hommes, les salons sont des lieux privés et officieux où les hôtes sont libres ou pas, d'y participer, dans un souci de conversation et de politesse. « *Un salon, c'est d'abord une femme. Et de préférence, une femme qui a de l'esprit* ». ⁴⁵³ Cette association à une « culture féminine », même si critiquée, perdura à travers les siècles et ce furent, à quelques exceptions près, les femmes qui régnèrent, dans toute l'Europe, sur une société choisie par elle. Les salonnières qui ont traversé l'histoire sont des femmes, qu'elles furent politiques ou littéraires. S'ils ont été vus comme des lieux féministes, voir même d'opposition à la Cour et à l'opinion publique préétablie ⁴⁵⁴, les études historiographiques, nous l'avons vu, du féminisme de salon ou du salon comme espace féminin, se sont intéressées avant toutes choses aux Lumières, c'est-à-dire, finalement, à la création et à l'apogée de l'art de la conversation que fut le XVIIIème siècle et ce, notamment en France, pays d'origine de ces espaces de sociabilité. Ces femmes au salon, dont l'influence s'inscrit dans un engrenage plus grand qui est « le monde » ou « la société », furent le symbole d'une volonté de croire que cet espace d'influence possible, notamment en politique ou dans le rôle plus communément de « muse » des artistes et des philosophes, n'avait été l'apanage que de seules femmes. Cet esprit féminin qui intervient dans une continuité, qu'il est possible de retracer, des salons en France et en Europe, se veut la victoire possible de la femme dans une société d'hommes. Il est toutefois élémentaire de rappeler qu'au XVIIIème comme au XIXème siècle, ainsi que les balbutiements du siècle suivant, cette influence féminine se limitait toutefois à des classes sociales choisies – l'aristocratie d'abord, puis la bourgeoisie – ainsi qu'à des cercles restreints de la sociabilité et de mondanité. ⁴⁵⁵ Cette

⁴⁵³ Anne Martin-Fugier, *Les salons de la IIIe République. Art, littérature, politique*, Paris, Perrin, 2003, p. 3

⁴⁵⁴ Lire à ce sujet Dena Goodmann, *The Republic of Letters : A Cultural History of the French Enlightenment*, Ithaca, Cornell University, 1994 ; ou encore Anne-Marie Lugan Dardigna, *Ces dames au salon. Féminisme et fêtes galantes au XVIIIe siècle*, Paris, Odile Jacob, 2014

⁴⁵⁵ Thèse notamment retenue, en ce qui concerne le XIXème siècle et plus précisément l'Ancien Régime jusqu'à la Restauration, par Steven Kale, *French Salons. High Society and Political Sociability from the Old Regime to the Revolution of 1848*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2004

influence féminine, que retrace Anne Martin-Fugier dans ses deux ouvrages⁴⁵⁶ de références sur la société parisienne du XIX^e siècle, n'a pas intéressée l'historiographie par-delà 1914, c'est-à-dire, ce qu'on considère comme la fin de la Belle Époque et la victoire des arts.

Parce que l'entre-deux-guerres, notamment à Berlin, marque un sursaut artistique et intellectuel dans le monde de la politique et, par là même, le soutien mondain des salons et des femmes qui les tenaient à Berlin, il serait intéressant d'y consacrer un travail plus approfondi. Toutefois, le rôle de la femme, s'il est essentiel dans la multiplication des contacts, la médiation entre les homologues français et allemands du monde intellectuel et de l'univers diplomatique, ainsi qu'en tant que vecteurs d'une pensée européenne et franco-allemande, reste peu représentatif d'une véritable influence féminine voir même, féministe.

En effet, où sont les femmes dans les témoignages et les correspondances de ces salons ? À quel rôle sont-elles cantonnées et comment sont-elles traitées par les hôtes de leurs salons ? Il s'agit d'abord de rappeler à quel point les salons de l'entre-deux-guerres et, par là même, les salonnières, sont pour le moment encore dans un relatif désintérêt historiographique. Si les salons en eux-mêmes ont été étudiés comme cercles de communication, notamment par Hans-Manfred Bock dans sa préface aux lettres du jeune universitaire Pierre Bertaux⁴⁵⁷, ainsi qu'à plusieurs reprises notamment dans la thèse de Marion Aballéa⁴⁵⁸ sur l'ambassade de France à Berlin, les salonnières ne sont mentionnées, nous l'avons vu, que rapidement. Et pour cause, elles sont restées, à l'image de la citation de Marguerite Yourcenar⁴⁵⁹, fort peu soucieuses d'elles-mêmes et de ce qui resteraient d'elles dans le processus mémoriel. Si certaines ont écrit leurs mémoires, la plupart sont à l'image de celles mentionnées dans le discours de Marguerite Yourcenar.

« [...] *das ich ganz besonderes unglücklich bin, dass Tosia nicht mehr Zeit hatte, ihre Memoiren zu schreiben, die für spätere Historiker so unendlich aufschlussreich gewesen*

⁴⁵⁶ Anne Martin-Fugier, *La vie élégante ou la formation du « Tout-Paris » (1815-1848)*, Paris, Fayard 1993

Ainsi que Anne Martin-Fugier, *Les salons de la III^e République. Art, littérature, politique*, Paris, Perrin, 2003

⁴⁵⁷ Hans Manfred Bock, *Les « années folles » de Berlin (1927-1933). Le témoignage de Pierre Bertaux*, dans Pierre Bertaux, *Un Normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes (1927-1933)*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, pp. 13-46

⁴⁵⁸ Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France à Berlin (1871-1933)*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2017

⁴⁵⁹ Discours de réception de Marguerite Yourcenar à l'Académie française (22.01.1981), dans www.academie-francaise.fr, URL : <http://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-de-marguerite-yourcenar>

wäre⁴⁶⁰ écrit ainsi, dans sa lettre de condoléances, Marie Louise Hiller depuis la Nouvelle-Zélande où elle s'est réfugiée pendant la Seconde Guerre mondiale. Si, dans les propos de cette amie d'avant-guerre, il semblerait qu'Antonina Vallentin ait eu pour projet d'écrire ses Mémoires, cette biographe célèbre pour ses œuvres sur les grands noms – tous masculins – de la littérature (Heinrich Heine), de la science (Albert Einstein) et des arts (Goya) européens, n'a pas pris la peine de coucher sur le papier sa vie pourtant rocambolesque. Dans le cas de Jenny de Margerie, ce sont les Mémoires de son époux, l'ambassadeur Roland de Margerie, qui ont été publiées par sa famille dans les années 2000. Il y mentionne beaucoup son épouse, notamment dans son rôle d'hôtesse berlinoise mais Jenny de Margerie elle-même, n'a pas pris publiquement la parole sur sa vie ni sur son salon. Helene von Nostitz est bien la seule dont les « Erinnerungen »⁴⁶¹ sont le seul récit publié par l'une des salonniers dont il est question ici. Toutefois, elle ne mentionne que rapidement son salon⁴⁶². Ces salonniers de l'entre-deux-guerres furent d'autant plus discrètes dans leurs archives, introuvables, privées ou rares. Cela nous a donc poussé à nous tourner vers les hôtes de ces salons et ce, à travers leurs correspondances privées, publiées ou pas, et leurs mémoires.

Il est intéressant de noter à quel point la grande majorité des témoignages de ces salons de l'entre-deux-guerres berlinois, sont écrits par des hommes. Cela est dû à une massive représentation masculine dans les milieux intellectuels et au sein des représentants de la question européenne et franco-allemande au lendemain de la Première Guerre mondiale. Si le salon est un espace féminin, il est par essence même visité essentiellement par des hommes. Les Décades de Pontigny ou Colpach sont, au même titre, presque essentiellement visitées par des hommes et les rares femmes qui y sont représentées, sont ou bien les épouses des dits intellectuels ou écrivains ou des médiatrices elles-mêmes, à l'instar, par exemple, d'Aline Mayrisch ou de Clara Malraux. On fait ainsi face à un tableau essentiellement traditionnel où la femme est maîtresse dans son salon, certes libre – sans l'être toutefois exagérément comme ce fut le cas d'Antonina Vallentin et des critiques qu'inspirèrent ses « mœurs libérées » - mais dédiée, justement, à une place de médiation multiplicatrice qui ne la place pas au centre et, par là même, certainement pas au premier rang des représentations mémorielles.

⁴⁶⁰ Lettre de condoléances de Marie Louise Hiller à Mme Silberstein mère (16.09.1957), Deutsche Exilarchiv, Frankfurt am Main, EB 2001 / 072 I.D 001

⁴⁶¹ Helene Nostitz, *Berlin. Erinnerung und Gegenwart*, Leipzig und Berlin, Otto Beyer Verlag, 1938, 263 p.

⁴⁶² Dans une moindre mesure, Brigitte Bermann-Fischer mentionne ses après-midi et soirées dédiées à la littérature dans ses mémoires : Brigitte Bermann-Fischer, *Sie schreiben mir oder was aus meinem Poesiealbum wurde*, Berlin, W.Classen, 1978

En ce qui concerne les salons berlinois de l'entre-deux-guerres, il est intéressant de noter à quel point les commentaires au sujet de ces salonnières sont rarement de nature essentiellement positive. Que ce soit Helene von Nostitz, Jenny de Margerie ou encore, dans une mesure plus grande encore, Antonina Vallentin, elles font toutes face, si ce n'est à dévalorisation de leur fonction, potentiellement à une critique de leur personne ou de leur manière d'exercer ce rôle de salonnières. Tous les hôtes de ces salons, dans leurs mémoires ou dans leur correspondance, ne mentionnent pas forcément les salons dans lesquels ils avaient l'habitude d'aller ou qu'ils avaient visité occasionnellement lors de leur présence berlinoise. Ces salons ne représentent donc pas, pour tous, le même enjeu de réseau, de médiation ou d'influence. Ainsi, si les membres concernés de la petite colonie française et franco-allemande de Berlin font de l'arrivée d'André Gide un véritable évènement – « *J'en ai vraiment assez. Heureusement que Gide va bientôt repartir. Demain soir. Je me suis réjoui de sa venue ; je me réjouis à présent de son départ [...] ce n'était pas de tout repos* »⁴⁶³ écrit Pierre Bertaux à ses parents après que l'écrivain ait été reçu partout les premières semaines de janvier 1928 – André Gide, lui-même ne résume leur présence en quelques phrases peu enthousiastes, même si reconnaissantes, à son amie Aline Mayrisch⁴⁶⁴. Surtout, il n'y est nulle part fait mention des salons où il a été reçu, que ce soit chez Viénot, où il a rencontré la fine fleur de la société intellectuelle francophile berlinoise ou bien chez les Margerie ou Antonina Vallentin que l'arrivée de Gide éblouissait.⁴⁶⁵

«*Es scheint sich da ein Familien Drama zu spielen, eine Frauen Rivalität*»⁴⁶⁶. Cette note de Harry Graf Kessler, presque lapidaire, résume le ton qu'il est commun de trouver dans les comptes-rendus de ces salons ou soirée. Cette injonction « *Frauen Rivalität* » enlève en effet à la salonnière – Jenny de Margerie est mentionnée ici – toute importance intellectuelle et révèle un certain sentiment de supériorité. Ces « histoires de femmes » dont il est question, transparaissent de même dans les lettres de Pierre Bertaux qui fait part de conflits entre les Bermann-Fischer et les Nostitz plusieurs fois dans ces lettres. Il est aussi question de cette « brave Baronne », au sujet de Helene von Nostitz dont l'insolence de ton, propre aux lettres

⁴⁶³ Lettre de Pierre Bertaux à ses parents (30.01.1928), dans Pierre Bertaux, *Un Normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes (1927-1933)*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 179

⁴⁶⁴ Lettre d'André Gide à Aline Mayrisch (30.01.1928), dans André Gide / Aline Mayrisch, *Correspondance 1903-1946*, éd. Pierre Masson, Cornel Meder, Paris, Gallimard, p. 299

⁴⁶⁵ Lettre d'André Gide à Aline Mayrisch (30.01.1928), dans André Gide / Aline Mayrisch, *Correspondance 1903-1946, op. cit.*, p. 153

⁴⁶⁶ Harry Graf Kessler, *Das Tagebuch (1923-1926)*, Stuttgart, Klett-Cotta Verlag, 2004, t. VII, p. 761

du alors très jeune et très adulé étudiant qu'est Pierre Bertaux à cette époque, correspond à celle utilisée envers Antonina Vallentin. Jean-Richard Bloch, enfin, est le plus sévère lorsqu'il fait à sa femme une analyse lapidaire des femmes qui l'entoure, dont Brigitte Bermann-Fischer :

« Nous avons été reçus au champagne chez les Bermann-Fischer. Je ne crois pas du tout que Brigitte B. Fischer soit intelligente. Elle n'est même pas très jolie. Mais elle a une douceur enfantine si charmante, une tendresse si spontanée, une telle absence d'affectation [...] que c'est une fraîcheur et un repos. Sybille Binder, elle, maigre comme un échalas, malade, fébrile, est d'une intelligence (féminine) extrême. Quant à la Vallentin, c'est un cerveau masculin, et une forte une grande intelligence, mais au service du plus entièrement féminin des tempéraments. Trois aspects de la femme. »⁴⁶⁷

Cet extrait d'une lettre de Jean-Richard Bloch à son épouse est bien évidemment à remettre dans son contexte, c'est-à-dire, celui d'un homme dont l'absence à Berlin, au milieu d'un monde très mondain, très aux prises avec sa pièce mais également avec les soirées au « Schwanecke », qui écrit à sa femme et qui, semble-t-il, cherche toujours à discréditer celles qu'il côtoie lors de son séjour berlinois. Toutefois, cet extrait est également la substance essentielle de la considération masculine envers ces figures féminine, malgré le rôle et l'influence que ces trois femmes jouent dans la vie quotidienne et professionnelle de Jean-Richard Bloch au moment où il écrit cette lettre. Ainsi, Brigitte Bermann-Fischer ainsi qu'Antonina Vallentin sont les premières à avoir ouvert les portes d'un Tout-Berlin artistique et intellectuelle – voir même interlope et souterrain, en ce qui concerne Antonina Vallentin – au dramaturge français dès son arrivée dans la capitale allemande au mois de mars 1928. Ainsi, sa correspondance est remplie de mentions aux deux femmes qui l'invitent et lui font découvrir différentes facettes de la ville et de la vie mondaine, au profit de sa pièce « Le Dernier Empereur » traduite en allemand et alors en cours de montage dans le théâtre d'Erwin Piscator, célébrité du théâtre berlinois. Si la femme est « fraîche », « maigre comme échalas », « malade », elle a aussi ou bien une « intelligence féminine » ou « un cerveau masculin ». L'exemple de Jean-Richard Bloch est une des nombreuses perceptions peu admiratives que les hôtes des salons tenaient envers les salonnières qui les recevaient. Ainsi, Pierre Bertaux mentionne régulièrement s'ennuyer ou passer en coup de vent lors des soirées de Helene von Nostitz qu'il taxe de « brave Baronne ». Oswald Hesnard, habitué des salons et des mondanités

⁴⁶⁷ Lettre de Jean-Richard Bloch à sa femme (9.4.1928), BNF Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

qu'il hante comme agent de renseignement politico-diplomatico-mondain⁴⁶⁸, accuse dans ses carnets Antonina Vallentin de colporter des rumeurs et de s'affirmer plus informée qu'elle n'est : « *du côté allemand, on est très nerveux. Antonina raconte à tous les Français que ça ne va pas ; que les ennemis de Stresemann annoncent l'évacuation de la deuxième zone [...] elle m'annonce qu'il est perdu, que dès Thoiry, il était sujet à des faiblesses, qu'il a la maladie de Basedow*⁴⁶⁹ [...] *Au fond, elle a peur, Stresemann faisant défaut, de perdre toute importance politique. [...] Elle bavarde avec Pertinax, fait l'importante, commence toutes ses phrases par « je ».* »⁴⁷⁰ Par ses critiques, Oswald Hesnard est proche du style de Louise Weiss. Ajoutons que, si Antonina Vallentin semble avoir une réputation de mondanité insistante et de s'octroyer plus d'importance qu'elle ne paraît avoir, Oswald Hesnard, de sa qualité d'interprète et de seul témoin de Thoiry, cherche, là aussi, à garder sa place et son rôle dans une représentation franco-allemande complexe. Enfin, si les informations d'Antonina Vallentin concernant la santé de Stresemann s'avèrent justifiées, Hesnard refuse de le reconnaître et la rend responsable : « *La situation de Stresemann qu'on s'imagine désarmé par son parti, et malade – peut-être une conséquence des bavardages pessimistes de la Vallentin* »⁴⁷¹ écrit-il en mars 1929, à quelques semaines du décès de Gustav Stresemann.

Si les commentaires ne sont pas toujours positifs voir même résolument indifférents, les qualités de réseau et de multiplication des salonniers sont reconsidérées. Ainsi, Julien Luchaire – dont l'impartialité est, en tant qu'ex-mari soupçonnable – voit en son épouse un véritable mécène de la politique européenne.⁴⁷² Relativisant sa présence à la tête de cette intelligentsia politico-diplomatico-culturelle par le chaos berlinois de l'entre-deux-guerres que les soucis de classes ne semblaient plus, d'après lui, intéresser. Pierre Bertaux, lui aussi, reconnaît à Antonina Vallentin un talent d'entremetteuse politique et de salonnière : « *J'admire l'habilité de Frau Vallentin qui tout de suite savait mon nom, ce que je faisais, me présentait aux gens intéressants* »⁴⁷³, ajoutant tout de même peu après, citant Roland de Margerie « *dangereuse,*

⁴⁶⁸ Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France à Berlin (1871-1933)*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2017, p. 216

⁴⁶⁹ Il souffrait en effet de la maladie de Basedow dès avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale

⁴⁷⁰ Oswald Hesnard, *La recherche de la paix France-Allemagne. Les carnets d'Oswald Hesnard (1919-1931)*, éd. Jacques Bariéty, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2011, p. 416

⁴⁷¹ *Op. cit.*, p. 485

⁴⁷² Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 135-136

⁴⁷³ Lettre de Pierre Bertaux à ses parents (6.11.1927), dans Pierre Bertaux, *Un Normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes (1927-1933)*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presse Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 85

donne ici du fil à retordre »⁴⁷⁴. Pour Jean-Richard Bloch, son salon « *le seul salon de Berlin* »⁴⁷⁵ mais précise, dans ce même paragraphe, son « *vaste passé d'aventurière cosmopolite* ».

Jenny de Margerie est encensée par son mari qui consacre également une longue critique positive à Helene von Nostitz dans ses Mémoires qui « *appartenait de toutes ses forces, par tous ses goûts, à cette société des esprits, qui fait passer la culture avant les antagonismes nationaux* »⁴⁷⁶, citant son salon de Zehlendorf comme « *toujours prête à accueillir les Français de passage que Pierre Viénot et moi lui amenions* »⁴⁷⁷. Il est intéressant de noter ici que si les qualités d'esprit et d'âme de Helene von Nostitz sont plusieurs fois mentionnée, c'est grâce à Viénot, Roland de Margerie et, également, à la fonction honorifique de son mari au sein du « Comité Mayrisch » que la Baronne reçoit l'élite franco-allemande de l'époque. Son salon, s'il est important, est alors ramené à une capacité féminine d'accueil et de réception, ainsi que d'ouverture, plus que d'esprit d'initiative.

Si elles sont reconnues comme de talentueuses entremetteuses du franco-allemand et d'une certaine idée européenne, les salonnières de l'entre-deux-guerres dont il est question ici sont cependant tombés dans l'oubli. Suivant là le destin de la plupart de leurs semblables à travers l'Histoire dont les mémoires n'ont, dans la majorité des cas, pas été écrites par elles et dont le silence mémoriel est aujourd'hui une chose acquise pour l'historiographie. Il est intéressant de constater à quel point les trois salons du Berlin franco-allemand et européen des années locarniennes sont d'autant plus pris dans le tourbillon de l'Histoire. L'historiographie faisant la part belle aux grands noms de la médiation, essentiellement masculins, si ce n'est Aline Mayrisch mais dont l'action n'était pas berlinoise. Lorsqu'il est question d'elles, à travers les récits de leurs contemporains, on ne retient des salonnières qu'une vision avant tout mondaine, voir pourquoi pas, frivole ou, dans le cas d'Antonina Vallentin, presque choquante.

Si elles ont constitué des pôles de mises en réseau, des lieux parallèles de médiation, les salonnières ont quasiment toutes disparues de la circulation et des milieux dans lesquels elles influençaient, dès la fin de l'ère locarnienne et à partir de la montée du nazisme en Allemagne. Si Helene von Nostitz choisit, au grand désarroi des habitués de son salon, l'admiration pour le

⁴⁷⁴ (19.11.1927), Pierre Bertaux, *Un Normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes (1927-1933)*, op. cit. p. 105

⁴⁷⁵ Lettre de Jean-Richard Bloch à sa femme (24.3.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

⁴⁷⁶ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 89

⁴⁷⁷ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, op. cit.

nouvel ordre mondial nazi – « *les Nostitz se laissèrent gagner par le raz de marée qui submergeait l'Allemagne [...] jusqu'à se montrer sensibles à ces enthousiasmes de masse* »⁴⁷⁸ - Jenny de Margerie ouvre un salon à Londres et continue ainsi sa fonction de représentation diplomatique dans les différentes capitales où son mari est en fonction. Seule Antonina Vallentin, de par ses origines juives et son mariage français avec un opposant intellectuel à Vichy et l'occupation allemande, fait de son salon transnational, qu'elle a ouvert à Paris à partir de 1929, un lieu d'opposition, de débats puis un véritable réseau d'exfiltration de ses amis écrivains germanophones juifs et opposants à Hitler. Malgré tout, elle est considérée par les quelques mémoires où elle est mentionnée, avant tout comme une femme fantasque et désordonnée, que seule la lumière attirait. Il ne s'agit pas ici de porter un jugement sur les comportements réels de ces femmes mais de se poser la question de leur disparition de l'historiographie, de la primauté des hommes dans les mémoires et, dans les rares mémoires féminines qui les mentionne, la cruauté dont font preuve les « concurrentes » mondaines de certaines salonnières, à l'instar de Louise Weiss ou Janine Bouissounouse⁴⁷⁹ envers Antonina Vallentin.

Si ces femmes sont oubliées ou vues moins sérieusement que, par exemple, Aline Mayrisch, elle aussi très investie dans la cause franco-allemande et européenne, qui recevait toute l'intelligentsia européenne dans son domaine de Colpach au cours de ces mêmes années, cela repose notamment sur leur fonction de salonnière. Si en 1908, le journal à grand tirage « Gil Blas » écrivait en première page : « *Les femmes qui s'occupent de politique sont généralement insupportables. Elles n'agissent que par sympathie ou antipathie personnelle. Elles ne comprennent rien à rien. Elles intriguent à tort et à travers. Elles ne sont que des maniaques surexcitées.* »⁴⁸⁰ il semblerait que cette position, bien que diluée, n'ait pas tellement évolué vingt ans plus tard et, en guise d'exemple, les « cerveaux masculins » ou « l'intelligence (féminine) » des femmes présentées par Jean-Richard Bloch dans une lettre à son épouse en 1928.

La question de l'oubli mémoriel de ces salonnières, ainsi que des commentaires et jugements de leurs contemporains (tous masculins, à quelques exceptions près), est par la même intéressante car elle pose le constat d'un manque visible de sources et, surtout, d'un intérêt de

⁴⁷⁸ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 89

⁴⁷⁹ Janine Bouissounouse, *La nuit d'Autun. Le temps des illusions*, Paris, Calmann-Lévy, 1977 (notamment les pp. 41-42 et 53-54)

⁴⁸⁰ « Salons politiques », dans *Gil Blas* (28.10.1908), p. 1

l'historiographie à l'égard de ces femmes dont les salons furent toutefois considérés comme appartenant à part entière au « milieu socio-culturel » présenté par Hans Manfred Bock dans sa préface aux lettres berlinoises de Pierre Bertaux⁴⁸¹. Cette déconsidération de la part de leurs contemporains et, plus tard, de l'historiographie, est finalement visible dès l'existence des salons eux-mêmes, par l'indifférence ou les jugements - certes imputables à tout événements impliquant de la mondanité et donc une opinion publique – mais particulièrement sévères envers elles, en particulier Antonina Vallentin et Helene von Nostitz, non protégée par la fonction représentative de l'ambassade de France. Si leur fonction inhérente à celle d'une salonnière impliquait forcément une concurrence mondaine ainsi qu'une course aux « trophées » que pouvaient représenter certaines personnalités intellectuelles, leur rôle était cependant similaire. C'est-à-dire, permettre un lieu de débat et de rencontre dans un espace relativement neutre mais dédié à la « cause » européenne et/ou franco-allemande et ouvrir le champ des possibles, dans un objectif de « multiplication » des contacts.

⁴⁸¹ Hans Manfred Bock, *Les « années folles » de Berlin (1927-1933). Le témoignage de Pierre Bertaux*, dans Pierre Bertaux, *Un Normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes (1927-1933)*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, pp. 13-46

TOSIA, HÉLÈNE ET JENNY

« Un salon est un cercle de personnes, toutes liées à une femme qui en constitue le centre [...] Le point décisif, c'est l'autorité incontestée et incontestable, discrète ou légèrement agressive, bavarde ou muette « d'une » femme »⁴⁸².

Jenny, Tosia et Helene. Issues de milieux sociaux, de nations, d'espace linguistique, de parcours professionnel et biographique différents, les trois femmes dont il va être question ici ont pour point commun d'avoir, de fait, été des « centres ». Elles ont régné sur un espace limité – leur salon – constitué de figures choisies par elles. Habitant Berlin à la même époque, c'est-à-dire au cœur de la période de l'âge d'or de la capitale alors weimarienne, elles ont contribué à une richesse des rapports européens et franco-allemands dans une dimension intellectuelle. De fait, elles ont joué un rôle, intentionnellement ou non, dans le processus de rapprochement des élites intellectuelles allemandes et françaises, au lendemain du premier grand conflit mondial et à la veille du second.

Antonina Vallentin, Helene von Nostitz-Wallwitz et Jenny de Margerie furent les instruments mondains d'une société en marge de deux nations, presque totalement constituée d'élites intellectuelles et dont l'objectif principal reposait dans la constitution d'une réconciliation des peuples sur le modèle d'une République des Lettres platonicienne⁴⁸³. Si, à première vue, les salons de ces trois muses politico-culturo-mondaines ne sont que l'apanage d'habitudes sociétales issues de l'Ancien Régime, ils constituent cependant l'un des cercles de la société civile où débattent et se rencontrent les membres de ces « elitär-kooperativen Gruppe » défini par Hans-Manfred Bock⁴⁸⁴. Elles sont ainsi des membres de cette tentative de rapprochement de l'entre-deux-guerres dont les existences transnationales sont régies par les rencontres provoquées grâce à leur expertise mondaine et la fonction même de « salonnières » qui sous-entend, de fait, un réseau étendu. Ainsi, que ce soit Antonina (Tosia), Helene ou Jenny, elles ont toutes, chacune à leurs mesures et avec les moyens qui leur était offert, contribué à

⁴⁸² Nicolaus Sombart, *Chronique d'une jeunesse berlinoise*, Paris, Quai Voltaire, 1992 [pour l'édition française], pp. 69-70

⁴⁸³ Harro Muller, « La conception de l' « Art social » chez Heinrich Mann », *Raison présente*, n°68, 1983, pp. 7-27, dans www.cairn.info.com, URL : https://www.persee.fr/doc/raipr_0033-9075_1983_num_68_1_2331 (consulté le 3 mai 2020)

⁴⁸⁴ Hans Manfred Bock, *Berlin-Paris, Paris-Berlin: Zur Topographie zivil-gesellschaftlicher Begegnung in der Locarno-Ära*, dans Hans-Manfred Bock, Ila Mieck (dir.), *Berlin-Paris (1900-1933). Begegnungsorte, Wahrnehmungsmuster, Infrastrukturprobleme im Vergleich*, Bern, Peter Lang, 2005, p. 55

une ouverture et un rapprochement des élites intellectuelles françaises et allemandes dans un objectif de révolution des esprits.

Si cette tentative directement issue des conséquences de la Première Guerre mondiale qui implique la volonté d'une certaine élite intellectuelle de reprendre la main, par devoir, du monde ayant alors évité sa destruction systématique, ne fut pas à première vue concluante, elle marque la base d'un processus intellectuel dont les éléments fondateurs furent repris en 1945. Ayant contribué à cette révolution des esprits par l'Esprit, les « salonniers », que nous avons choisi de mentionner ici, ont tous un parcours biographique particulier et peu similaire. Ainsi, Antonina Vallentin, comme Jenny de Margerie ou Helene von Nostitz, n'ont que peu en commun, si ce n'est leur rôle essentiel, au cours de la même période charnière des décennies 1920-1930 et ce, dans un même espace géographique et mondain : le Tout-Berlin.

Il nous semble nécessaire, afin de comprendre le processus de cette construction mondaine impliquant la mise en place de réseaux transnationaux étendus, d'évoquer les parcours biographiques de ces trois figures centrales. Si leurs fonctions furent en effet similaires, leur engagement ainsi que les éléments de vie ayant mené à une telle carrière mondaine sont radicalement différents. Ils impliquent une intentionnalité possible et, surtout, un oubli historiographique et mémoriel fascinant. À l'image de leurs prédécesseurs des salons de l'Ancien Régime, allemands comme français, elles « *inspiraient les écrivains, les régentaient parfois* »⁴⁸⁵ et ont cherché à contribuer à l'âge d'or du rapprochement franco-allemand entre deux guerres mondiales.

⁴⁸⁵ Discours de réception de Marguerite Yourcenar à l'Académie française (22.01.1981), dans www.academie-francaise.fr, URL : <https://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-de-marguerite-yourcenar>

I. Antonina Vallentin, femme du monde, journaliste, égérie ?

Née à la fin du XIX^{ème} siècle à Lemberg, en Galicie austro-hongroise, Antonina Vallentin verra sa vie marquée par une itinérance européenne. Elle sera à la fois une ardente défenseuse de la cause d'indépendance polonaise, tout en étant berlinoise d'adoption après des études d'histoire de l'art à Florence puis parisienne par mariage et française pour raison d'exil. Avant tout, elle restera juive de par sa pratique de la religion, son réseau étendu et les poursuites dont elle sera victime dans la France occupée. Proche de la cause communiste, amie de Jean-Richard Bloch, cachée avec son mari par le réseau communiste Front National à Clermont-Ferrand, elle sera une femme profondément à la page de la scène politique internationale de son époque, une femme habituée des organisations internationales d'après-guerre puis post-1945. Femme de passion, on lui prêta des amants illustres, comme Gustav Stresemann ou le général von Seeckt, pour ne citer qu'eux, se maria deux fois, eut une fille et fut considérée par ses contemporains comme une aventurière aux mœurs faciles – trop, pour l'époque et la société dans laquelle elle évoluait. Car Antonina Vallentin fut salonnière, maîtresse du salon de la Landgrafenstrasse 11 aux abords du Tiergarten, le grand parc berlinois, puis de la vaste maison de la Villa des Ternes dans le XV^{ème} arrondissement de Paris. Son salon, éloigné des codes traditionnels de la hiérarchie sociabulaire, dédaigné par les membres de la haute société, fut ouvert aux écrivains, aux artistes, aux intellectuels – Antonina Vallentin se targuant d'être une femme de lettres, traduisant – mal, d'après la plupart – les œuvres de Jean-Richard Bloch ou d'André Gide. Proche des grands noms de la littérature française et allemande, proche de la cause de la réconciliation, elle fut entremetteuse de rencontres, de mise en scène de pièces françaises dans les théâtres berlinois tout en rêvant à la création d'une maison d'édition internationale.

Antonina Vallentin est à la fois journaliste politique et à la fois passionaria de la politique internationale, se voulant égérie de grands noms politique desquels, d'après les mauvaises langues, sa carrière dépendait totalement. Elle fut à la fois salonnière et à la fois une habituée des cabarets berlinois interlopes de la capitale allemande de l'entre-deux-guerres, déplaçant son salon de l'intimité raisonnable et sage de la Landgraffenstrasse 11 à la bohème enfumée et homosexuelle du Schwanecke où elle se fait se rencontrer hommes politiques, diplomates et autres intellectuels français de passage à Berlin. Elle est à la fois la polonaise

indépendante et convaincue ainsi que la défenseuse d'une politique allemande à la Société des Nations. Antonina Vallentin est médiatrice, comme elle est actrice d'une cause qu'elle soutient de par sa présence en Allemagne, comme elle s'engage pour la Pologne et comme elle s'engagera contre les crimes nazis à travers notamment la publication d'articles et de brochures. C'est une femme d'engagements pour lesquelles elle s'embrase et pour lesquels on la fréquente. Une femme du monde à l'appartenance sociale et à la vie bien trop fantasque pour les habitués des salons de l'ambassade de France ou de la vertueuse et aristocratique Helene von Nostitz-Wallwitz.

Antonina Vallentin est une Berlinoise de l'entre-deux-guerres qui fume et boit du whisky dans les cabarets, fait s'entrechoquer le monde des intellectuels et l'univers interlope du Berlin des années 1920. De par sa vie, de par son parcours professionnel et, finalement, de par sa naissance même – Lemberg, ville cosmopolite s'il en est – elle est une figure transnationale. Une passe-frontière qui fait de son salon, non pas un lieu fixe mais un espace de médiation en perpétuel mouvement, traversant les frontières, l'installant à Paris puis à Sanary-sur-Mer où elle cultive ses relations.

Personnage fantasque, elle est critiquée et critiquable. Montrée du doigt pour sa vie privée jugée trop indépendante dans un Berlin pourtant loin d'être particulièrement stable, elle est critiquée pour ses promesses, qu'elle ne tient pas. Pour ses traductions, qu'elle vante et qui déçoivent. Pour ses mensonges, peut-être, ses zones d'ombres dans une vie déjà fortement marquée par les départs et les passions.

Elle est pourtant, la moins oubliée des salonnières berlinoises de l'entre-deux-guerres, dédiées à la cause franco-allemande, dont il est question ici. Celle dont il est encore possible de remonter la source, même difficilement, de retrouver des articles de journaux et des lettres rédigées dans des langues européennes au style bien à elle, pleines d'une ponctuation aléatoire.

Comment et pourquoi est-elle devenue « salonnière » ? En quoi son parcours est-il à ce point différent et éloigné de celui de Jenny de Margerie et de Helene von Nostitz-Wallwitz ? Si les sources directes sont, de fait, plus faciles d'accès – et surtout, existantes – que celles des deux autres salonnières dont il est question ici, elles sont éparpillées sur plusieurs continents, notamment les États-Unis et une grande partie de l'Europe. Il ne nous a pas été possible, pour des raisons évidentes notamment en raison de la pandémie sanitaire, de ne pas les visiter toutes. Toutefois, grâce à la publication de certaines ainsi que la mention d'autres dans des travaux universitaires ou des ouvrages dédiés à quelques habitués du salon d'Antonina Vallentin, il nous est finalement possible de livrer ici un aperçu de la biographie, de cette biographe elle-

même réputée en son temps, avant tout tournée vers son rôle et son engagement de salonnière au sein d'une certaine idée de la réconciliation franco-allemande, à travers le rapprochement des élites dans l'entre-deux-guerres et suite à son officialisation par les Accords de Locarno.

Antonina Vallentin fut une figure reconnue de son temps. Une personnalité mondaine et importante de cette petite République des lettres, ce monde d'intellectuels majoritairement français et allemands, dont l'objectif premier, dans ce Berlin de l'entre-deux-guerres, où tout semblait alors possible, consistait dans le rapprochement des élites. Dans le renouvellement d'un monde traumatisé par une Grande Guerre profondément destructrice. À l'instar de ses consœurs également salonnières dans le même cadre social et idéologique, Antonina Vallentin est aujourd'hui oubliée et n'a pas fait l'objet de recherches poussées ou d'ouvrages universitaires. La place de ces femmes, pourtant, même si à première vue semblant absolument mondaine, mérite d'être mentionnée et étudiée comme des éléments essentiels dans la construction de ce rapprochement franco-allemand.

A. Une jeunesse transnationale. Le choix de la diaspora

« Vallentin's salon was unusual among Berlin's many political and literary salons. Typically, salons were hosted by wives of prominent men or women of the aristocracy [...] What drew people to Vallentin's salon? [...] People were captivated by her probing attention, her familiarity with interesting people in society, her understanding of politics, her photographic memory, and her boundless enthusiasm [...] It was perhaps the uniqueness of her role that made her salon singular. She attracted not only writers, but leaders of international institutions and politicians. »⁴⁸⁶

Antonina Vallentin est la moins silencieuse des salonnières. Articles de journaux, correspondance partielle et incomplète, mention de son nom dans plusieurs carnets de bords, lettres ou mémoires de ceux qui fréquentaient son salon berlinois ou parisien : une certaine quantité de sources s'offrent à l'historien et au chercheur. Toutefois, même si ces sources restent, comme il fut de mise pour les trois femmes qui sont au centre de ce travail de doctorat, particulièrement absentes et peu foisonnantes, elles nous ont permis d'avoir un aperçu plus large de sa vie et d'entrevoir le parcours qui la mena à tenir salon à Berlin puis à Paris. Polonaise de Galicie, juive pratiquante, Antonina Vallentin, née Antonina Silberstein, connue sous le surnom de « Tosia » auprès des habitués de son salon, rien ne prédestinait la jeune bourgeoise de Lemberg⁴⁸⁷, étudiante en Histoire de l'Art, à devenir la confidente supposée de Gustav Stresemann et de s'imposer comme « égérie politique », journaliste et biographe notamment au cours de l'entre-deux-guerres.

Aujourd'hui oubliée, Antonina Vallentin a cependant régné plusieurs années durant sur la société élitiste franco-allemande berlinoise, puis, dans un sens, parisienne. Présente à la Société des Nations, au cœur de la mondanité genevoise, elle s'imposera comme une des « reines de Berlin », notamment à partir des Accords de Locarno. Son salon, en effet, fut considéré par certains comme l'un des centres mondains incontournables de cette colonie franco-allemande de Berlin. Née en 1893 en Galicie orientale, alors dépendante de l'Empire austro-hongrois, sous le règne de François-Joseph et d'Elisabeth d'Autriche, sa vie est marquée

⁴⁸⁶ Anna Rabkin, *Antonina Vallentin. A European of Foreign Affairs*, mémoire de master sous la dr. Henry Reichmann, State University of California, 2003, p. 40

⁴⁸⁷ Aujourd'hui Lviv, en Ukraine

par une identité polonaise très forte puis par un transnationalisme persistant. Antonina Vallentin est à l'image des femmes de l'Ancien Régime qui, à l'instar de la Duchesse de Dino, princesse de Sagan – « *la plus européenne des femmes du XIX^{ème} siècle* »⁴⁸⁸ - cherchait à régner sur le monde des arts, des lettres et de la conversation dans l'Europe des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles : elle fait de son salon un lieu de discussions, de rencontres et, plus tard, de concrétisation de réseau. Cette journaliste, traductrice, biographe, qui se rêvait également éditrice d'une maison d'édition européenne, de par son parcours transnational, pouvait se comparer aux intellectuels des Lumières « *souvent en route d'une capitale à l'autre* »⁴⁸⁹, médiateurs inconscients et bavards. Si Antonina Vallentin elle-même ne peut être considérée comme une intellectuelle en soit, elle fut de celles qui, traditionnellement, permettent le contact, à l'aide des réseaux de la mondanité, différents acteurs de cet intellectualisme européen dont les années d'entre-deux-guerres berlinoises sont une variante proche du foisonnement européen des Lumières. Le parcours d'Antonina Vallentin, toutefois, n'a, à première vue, pas vocation à transformer une étudiante en histoire de l'art issue d'une société polono-juive de l'Empire austro-hongrois, spécialiste notamment de Léonard de Vinci, en médiatrice franco-allemande puis en opposante au nazisme durant l'Occupation de la France. Que ce soit sa nationalité, sa religion ou son identité, rien ne prédestinait cette fille d'un bourgeois de Lemberg – aujourd'hui, Lvov en Ukraine – à créer de toutes pièces un salon, lieu de discussion, de médiation, d'influence puis, nous y reviendrons, lieu de refuge des exilés de l'Allemagne nazie et d'opposition à l'idéologie du Troisième Reich.

Antonina Vallentin, en effet, appartenait à plusieurs nations sans pouvoir, en soit, être citoyenne du pays qui la préoccupe le plus, c'est-à-dire la Pologne, s'établissant avec naturel dans différentes capitales européennes, transportant dans son sillage un certain idéal d'union de l'Europe à travers les arts et l'entente franco-allemande intellectuelle. Son salon, lieu concret de toutes ses ambitions, d'abord berlinoise à partir de 1925 puis parisien dans les années 1930 jusqu'à la déclaration de la Seconde Guerre mondiale, vit défiler les grands noms du rapprochement franco-allemand et les étoiles des arts et de la littérature, avant tout, des deux pays ainsi que d'une poignée européenne. Journalistes, écrivains dramaturges, mais aussi

⁴⁸⁸ Jules Cambon, *Une Française à la cour de Prusse. Souvenirs de la Princesse Antoine Radziwill (née Castellane) 1840-1873*, Paris, Librairie Plon, 1932, p. III, dans www.gallica.bnf.fr, URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k97612480/f15.image.texteImage>

⁴⁸⁹ Marc Fumaroli, *Quand l'Europe parlait français*, Paris, Éditions de Fallois 2001, p. 12

journalistes ou diplomates : elle transforma son salon de la Landgrafenstrasse 11⁴⁹⁰, en un lieu « où se discutaient avec le plus d'ampleur et de liberté les problèmes de l'heure, en des langues variées »⁴⁹¹. Elle se construisit, d'abord à travers son intimité politique et sociale supposée avec Gustav Stresemann, notamment à Genève puis son influence berlinoise et parisienne, un rôle de médiatrice, à l'image des salonnières de l'Ancien Régime ou de la Belle Époque. Si l'histoire des salons européens se veut souvent arrêtée en 1914 par l'historiographie, la place des salons berlinois franco-allemand dans la construction d'une dynamique franco-allemande, démontre une continuité certaine de cette tradition des lieux d'influence féminine des capitales européennes.

Sa vie d'avant-Berlin, autrement dit, sa vie dans l'ombre des projecteurs, reste ainsi particulièrement trouble et méconnue. Si certains documents, comme le registre de l'université Friedrich-Wilhelm-III de Berlin où elle est « Gaststudentin » dans les années 1920, ainsi que les annuaires téléphoniques berlinois qui confirment son adresse et sa fonction, ce sont surtout les correspondances et les journaux de bords des hôtes de son salon, les mémoires de son mari Julien Luchaire ainsi que ses articles de journaux et les souvenirs de quelques rivales (telles que Louise Weiss) ou habitués de sa sociabilité mondaine. L'utilisation d'archives personnelles, notamment des mémoires, c'est-à-dire écrites plusieurs années après les faits, reste délicate notamment en ce qui concerne la justesse et la véracité du récit ainsi que le parti-pris des auteurs envers un évènement ou un de leurs contemporains. La correspondance est également sujette à de multiples réécritures, parti-pris, voir même une volonté de fausser le récit ou de l'exagérer. En ce qui concerne Antonina Vallentin – ainsi que les autres salonnières – ces sources écrites furent en effet particulièrement peu amènes envers elle. Il nous a fallu recouper les informations à travers les lettres de plusieurs acteurs d'un même évènement ou entre de la correspondance et des mémoires. Il est intéressant, enfin, de noter à quel point Antonina Vallentin, dans une mesure plus importante que les salonnières contemporaines de son époque et de son milieu,

⁴⁹⁰ Dossier des étudiants de la Friedrich-Wilhelm-III Universität, 1920-1932 et Telefonbuch (en ligne sur www.digita.zlb.de) Zentralbibliothek Berlin des années :

1924 : https://digital.zlb.de/viewer/image/34115495_1924/3168/LOG_0197/

1927 : https://digital.zlb.de/viewer/image/34115495_1927/3605/LOG_0214/

1928 : https://digital.zlb.de/viewer/image/34115495_1928/3657/LOG_0221/

1929 : https://digital.zlb.de/viewer/image/34115495_1929/3760/LOG_0222/

1932 : https://digital.zlb.de/viewer/image/15849352_1932/1369/LOG_0055/

⁴⁹¹ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 135

notamment idéologique, fut la cible de critiques envers elle de la part de la presque entière majorité des personnalités qu'elle fréquentait ou qui fréquentaient son salon. Cela est dû, notamment, à sa non-appartenance à certains milieux socio-professionnels ainsi qu'à la liberté de mœurs dont elle fit preuve tout au long de son rôle de « salonnière » berlinoise notamment. Ses origines, son identité floue et sa forte transnationalité sont également pour beaucoup dans la construction de ce rejet social profond envers Antonina Vallentin. Ce rejet, enfin, il nous semble important de le noter avant d'y revenir plus avant, se joue sur deux fronts. C'est-à-dire, à la fois sur le plan mondain, par l'indifférence de son salon par certains membres de cette colonie franco-allemande berlinoise, notamment par les autres salonnières – contrairement aux deux autres, il n'y aura pas d'interactions mondaines et sociales officielles entre Helene von Nostitz et Jenny de Margerie avec Antonina Vallentin. Enfin, ce rejet, plus sévère encore, se joue également sur le tableau mémoriel. Antonina Vallentin ayant été encensée, contrairement aux deux autres, dans les mémoires et les correspondances de ses hôtes. Elle fut, la plupart du temps, justement reconnue comme issue d'un univers et d'une classe sociale étrangers.

Fille de Lemberg

« *Personne ne semble plus avoir souvenir des massacres de ma ville natale* »⁴⁹². Cette constatation nostalgique d'Antonina Vallentin à son ami Jean-Richard Bloch à la fin du printemps de 1945, est l'une de ses seules mentions de cette « ville natale » où elle restée peu de temps mais à laquelle, à travers son combat pour l'existence de la Pologne, elle reste toutefois attachée. Née le 15 octobre 1893, Antonina Vallentin est austro-hongroise de naissance, la ville de Lemberg appartenant alors, suite au partage de la Pologne en 1772, à la puissante Autriche-Hongrie. Son lieu de naissance est lui-même une ville aux identités multiples. Ville polonaise, puis autrichienne mais surtout, ville où la population juive y est nombreuse⁴⁹³. Plus ou moins autonome, c'est une capitale de région aux allures de carrefour aux quatre-vents : on y parle polonais, russe, allemand et yiddish. On y est catholique, orthodoxe ou juif. Lviv, Lwow, Lemberg...la longue histoire de la capitale de Galicie lui fera changer d'appartenance et

⁴⁹² Lettre d'A.V. à J.R.B. (29.05.1945), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (188) série XLVI, sous-série f. 271-290

⁴⁹³ The United States Holocaust Memorial Museum, à travers son Holocaust Encyclopedia, recense environ 200 000 juifs en 1939 (dont 100 000 réfugiés de villes déjà occupées par l'Allemagne), dans www.encyclopedia.ushmm.org, URL : <https://encyclopedia.ushmm.org/content/fr/article/lvov>

d'identité officielle presque une dizaine de fois avant la mort d'Antonina Vallentin en 1957. Aujourd'hui située en Ukraine, à la frontière de la Pologne, la population juive fut exterminée dans sa presque totalité⁴⁹⁴ au cours de la Seconde Guerre mondiale, sur fond de conflit slavophile (notamment entre Ukrainiens et Polonais) et d'idéologie nazie antisémite. Une destruction qu'Antonina Vallentin, depuis la France des années 1930, a toujours cherché à dénoncer : « *Les surveillants nazis guettent les ravages de la mort : un juif de moins dans le monde. La mort travaille vite* »⁴⁹⁵ écrit-elle dans un essai paru en 1940. Ces atrocités allemandes seront en effet son grand combat à partir de la guerre, se désintéressant, dans un sens à une dynamique franco-allemande qui semble alors une belle illusion d'un entre-deux-guerres complètement disparu. Dès 1934, sa croisade antinazie se fait plus pressante et plus réelle. Julien Luchaire, dans une lettre à leur ami commun Jean-Richard Bloch, fait le récit de leur salon parisien de la Villa des Ternes alors résolument engagé dans la lutte contre le nazisme, d'une part et pour la Pologne, d'autre part : « *Je l'ai retrouvée dans son salon, devant une table chargée de cocktails et de gâteaux, entourée de la moitié de la Pologne et de la moitié de l'Allemagne.* »⁴⁹⁶ Cet engagement, qui la fera visiteuse de l'armée polonaise à Coëtquidan, rédactrice d'articles vengeurs au service d'une cause polonaise qu'elle défend avec force⁴⁹⁷, témoigne d'une transnationalité européenne très forte, certes, mais dont l'identité reste avant tout polonaise.

À la naissance d'Antonina Vallentin, à la fin du XIX^{ème} siècle, Lemberg est donc une ville austro-hongroise, mais dont la majorité de la population est slave, parle ukrainien, polonais ou yiddish. Vienne est loin et se désintéresse de cette Galicie perdue aux confins d'un Empire multiethnique. Certains rêvent d'indépendance, celle de la Pologne – d'autre d'une Ukraine libérée. Véritable melting-pot et vitrine de l'Empire austro-hongrois avant 1914 de par son importance dans le monde de la pensée et des arts, la ville natale d'Antonina Vallentin fut, dans son histoire, avant tout une ville-province rattachée à des villes-mondes trop lointaines, que furent Vienne, Varsovie ou Moscou. Berlin est plus loin encore. Ainsi que Florence, Genève,

⁴⁹⁴ On y recense 4% de survivants à la fin de la Seconde Guerre mondiale, dans

www.encyclopedia.ushmm.org, URL : <https://encyclopedia.ushmm.org/content/fr/article/lvov>

⁴⁹⁵ Antonina Vallentin, *Les atrocités allemandes en Pologne*, Paris, Robert Denoël, 1940, p. 74

⁴⁹⁶ Lettre de Julien Luchaire à Jean-Richard Bloch (2.01.1934), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (188) série XLVI, sous-série f. 271-290

⁴⁹⁷ Janine Bouissounouse, *La nuit d'Autun. Le temps des illusions*, Paris, Calmann-Lévy, 1977

ou Paris. Les trois villes européennes où Antonina Vallentin, née Antonina Silberstein, poursuivit sa vie de journaliste, biographe, traductrice et mondaine effrénée mais fantasque.

Naître à Lemberg à la toute fin du XIX^{ème} siècle constitue ainsi un premier élément de réponse à cette identité transnationale que l'on retrouve ensuite imprégnée dans la vie de « Tosia » Vallentin. Ville multiculturelle, même si dépendante de Vienne, elle est avant tout divisée en trois catégories ethnico-religieuses. Dans l'entre-deux-guerres, environ la moitié de sa population est polonaise, 35% environ est juive et les Ukrainiens, qui la voit comme un motif et une scène d'indépendance, représentent entre 12 et 20%.⁴⁹⁸ Antonina Vallentin est et restera jusqu'à sa mort, polonaise et juive ; juive et polonaise. Si bien qu'elle le rappellera à Julien Luchaire lors de sa demande en mariage comme ce dernier le rapporte : « *Cependant, quand je lui avais proposé de l'épouser, elle m'a dit, la voix un peu changée : « Mais je suis juive » [...] Je devais m'apercevoir plus tard que ce n'était pas une affaire sans importance. Sans beaucoup tarder [...], le gouvernement hitlérien mettait les juifs hors la loi, et les pogromes commençaient – début de l'incroyable massacre de millions d'être inoffensifs* ». ⁴⁹⁹

Vassale de différents rois, empereurs et gouvernements multiples, idéologiquement éloignés, l'identité polonaise et juive de Lemberg, aujourd'hui relativement oubliée⁵⁰⁰, fut presque totalement détruite pendant la Shoah puis, en ce qui concerne la population juive, expulsée en 1946⁵⁰¹. Ainsi, juive polonaise, Antonina Vallentin fit de ses deux univers les combats centraux de sa vie, notamment à travers sa popularité d'écrivain – son essai sur les « *Atrocités allemandes en Pologne* » sera inscrit sur la Liste Otto⁵⁰² – et de journaliste ainsi que de salonnière, dénonçant, recevant et consolant, les exilés de cette cité natale mais lointaine.

« *Born in the wrong place, at the wrong time, and into the wrong religion* »⁵⁰³, Antonina Vallentin est issue de la classe moyenne juive polonaise à l'aube des années 1890 qui vit la ville

⁴⁹⁸ Delphine Bechtel, « Lemberg / Lwow / Lvov / Lviv, identités d'une "ville aux frontières imprécises », *Diogène*, n° 210, 2005, dans www.cairn.info, URL : <https://www.cairn.info/revue-diogene-2005-2-page-73.htm>

⁴⁹⁹ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 226

⁵⁰⁰ Delphine Bechtel, « Lemberg / Lwow / Lvov / Lviv, identités d'une "ville aux frontières imprécises », *Diogène*, n° 210, 2005, p. 73-84, dans www.cairn.info, URL : <https://www.cairn.info/revue-diogene-2005-2-page-73.htm>

⁵⁰¹ *Art. cit.*

⁵⁰² Ouvrages retirés de la vente par les éditeurs ou interdits par les autorités allemandes, « Liste Otto », Septembre 1940

⁵⁰³ Anna Rabkin, *Antonina Vallentin. A European of foreign affairs*, mémoire de master sous la dir. Henry Reichman, California State University, 2003, p. 16

justement sous la domination d'une polonisation⁵⁰⁴ par les élites de la cité ainsi que de la province, autonomie permise par les autorités austro-hongroises elles-mêmes à cette province lointaine. Son départ de Lemberg ainsi que ses raisons sont difficiles à dater. Il semblerait qu'elle ait quitté le carcan d'une famille de la bourgeoisie juive pour continuer ses études d'Histoire de l'art. Son amie, Gabriele Tergit date son départ, d'abord pour Florence puis pour Berlin, après la Première Guerre mondiale: « *She had studied art but had realized, at an early stage, that though she was a gifted painter this was not her forte. In Florence, she studied history of art and, after the First World War, came to Berlin as the wife of a healthy German-Jewish husband, whose name she made famous* »⁵⁰⁵. Il semblerait toutefois que dès 1916, Antonina Vallentin fut dans la capitale allemande, même si le Telefonbuch ou la Friedrich-Wilhelm-II-Universität où elle s'inscrira dans les années 1920, n'en garde encore aucune trace. Toutefois, un laissez-passer⁵⁰⁶ signé par les autorités austro-hongroises et daté de 1914, l'autorisant à voyager entre Berlin et Lemberg, prouve bien sa présence dans la capitale prussienne. Enfin, une correspondance avec Johann von Boloz Antoniewicz⁵⁰⁷, historien de l'art autrichien réputé, entre 1915 et 1917, alors qu'Antonina Vallentin se trouve alors déjà à Berlin, en constitue une nouvelle fois une preuve ainsi que son engagement pour un art polonais dans un pays encore officiellement inexistant mais à l'identité forte.⁵⁰⁸

Son appartenance polonaise va de pair avec son identité juive qui semble l'avoir marquée et poursuivie tout au long de sa vie, même si son attachement religieux ne transparaît pas directement dans son salon et son rôle mondain. Ainsi, si Julien Luchaire témoigne d'une inquiétude de la part d'Antonina Vallentin elle-même, lors de leur mariage, au sujet de sa judaïté, d'autres ne font aucunement mention du fait religieux d'Antonina Vallentin. Elle semble avoir été pratiquante, toutefois, Jean-Richard Bloch précisant dans une lettre à sa femme que « *les Vallentin allaient faire peshar chez des amis* ». ⁵⁰⁹ Ce n'est que bien plus tard que

⁵⁰⁴ Delphine Bechtel : « Lemberg / Lwow / Lvov / Lviv, identités d'une "ville aux frontières imprécises », *Diogène*, n° 210, 2005, p.73, dans www.cairn.info, URL : <https://www.cairn.info/revue-diogene-2005-2-page-73.htm>

⁵⁰⁵ Gabriele Tergit, "Antonina Vallentin", dans *Association of Jewish Refugee in Great Britain*, January 1958, p. 5

⁵⁰⁶ EB 2001 / 072 I. A. 008, Deutsche Exilarchiv, Frankfurt am Main

⁵⁰⁷ Johann von Boloz Antoniewicz (1858-1922), historien de l'art autrichien d'identité polonaise, profondément nationaliste et défenseur de la cause indépendante polonaise, responsable alors d'une « Polnische Kunstausstellung » à Vienne, au sujet de laquelle, avant tout, il correspond avec Antonina Vallentin.

⁵⁰⁸ EB 2001 / 072 I. A. 002, Deutsche Exilarchiv, Frankfurt am Main

⁵⁰⁹ Lettre de JR Bloch à sa femme (4.4.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

l'identité juive de la salonnière et journaliste sera de nouveau soulevée, notamment dans un journal suisse francophone durant la Seconde Guerre mondiale où son importance et son influence sont mis en parallèle avec un antisémitisme primaire. Cette « *israélite de Pologne, secrétaire de Lord d'Abernon, ambassadeur britannique à Berlin, puis rédactrice en chef de 'Nord und Süd', moniteur d'idées locarniennes et maçonniques* »⁵¹⁰ y est en effet vue comme un danger pour Vichy et Pétain.

Si son appartenance à la religion juive revêt, finalement, beaucoup plus d'importance, elle constitue une part non négligeable de son identité aux côtés de son combat pour la Pologne. Son récit déjà cité « *Les Atrocités allemandes en Pologne* »⁵¹¹ est avant tout un plaidoyer pour ce qu'elle considèrera ensuite, en 1945, comme l'indifférence du monde, face au massacre de la population juive – elle y dénonce en effet, avec force détails, le sort du ghetto de Lublin et ce, dès 1940 : « *À travers toute la Pologne, des camps de concentration témoignent du « travail germaniquement exécuté* ». *Les témoignages directs sur les chambres de torture nazies manquent encore* »⁵¹². Les propos sont clairs, directs, accusateurs. Les nazis enverront son livre sur le répertoire de la liste Otto dès les débuts de l'Occupation allemande. Une dénonciation qui lui semble nécessaire et qui font de cette salonnière, cette femme du monde au premier abord, une combattante des invisibles d'alors.

Avant d'être salonnière, journaliste ou médiatrice du franco-allemand dans un Berlin alors minoritaire et fortement imprégné des idées intellectuelles de l'entre-deux-guerres pacifique et avide de rapprochement, Antonina Vallentin est donc issue d'une ville austro-hongroise et appartient à une religion à laquelle elle restera attachée. Elle n'est pas membre de l'aristocratie, au contraire de Helene von Nostitz ou de Jenny de Margerie et n'a, à première vue, aucune chance, dans sa jeunesse, d'atteindre les fastes d'une femme d'influence auprès des puissants. Ses études, ainsi que son travail de journaliste auprès du « Manchester Guardian » qui l'envoie à Genève pour couvrir la SDN permettent à Antonina Vallentin de toucher du doigt un monde qu'elle ne lâchera plus mais qui, finalement, ne la reconnaîtra jamais comme l'une des leurs. Étudiante à Florence, elle y apprend l'italien et y fait une thèse sur Jacopo da Pontormo,

⁵¹⁰ Silhouettes françaises contemporaines. III. Les ennemis du maréchal, dans La Liberté. Journal politique, religieux et social (22.02.1941), p. 2

⁵¹¹ Antonina Vallentin, *Les atrocités allemandes en Pologne*, Paris, Éditions Robert Denoël, 1940

⁵¹² Antonina Vallentin, *Les atrocités allemandes en Pologne*, op. cit., p. 44-45

compagnon d'art de Leonard de Vinci⁵¹³. Si Anna Rabkin assure, sans sources, qu'elle fut promise à la chaire d'Histoire de l'art de l'Université de Varsovie, c'est par son travail au sein du journal polonais *Gazeta Poranna* ainsi que ses interviews des hommes politiques de la toute jeune République de Pologne, comme par exemple, Josef Pilsudski, qu'elle s'affirme comme un animal politique et est embauchée comme correspondante européenne, notamment à Berlin, pour le « *Manchester Guardian* ». Mariée à un commerçant juif allemand, Franz Vallentin⁵¹⁴, les nouvelles occupations d'Antonina, qui est soudain accaparée par la politique et le journalisme international, poussent au divorce. Femme libérée, elle devient une femme du monde, future salonnière, mondaine de la SDN et du Berlin de l'immédiat après-guerre.

Ainsi, Antonina Vallentin est une polonaise juive aux mœurs que l'on considère bientôt comme scandaleuse lorsque les rumeurs de sa relation amoureuse avec Gustav Stresemann s'établissent pour devenir un fait connu, mais sans source, dans le Tout-Berlin des années 1920 et 1930. Fait véritablement établi au point qu'elle est présentée comme la maîtresse de Stresemann dans les lettres et les mémoires de ses hôtes et des grandes figures du rapprochement franco-allemand post-locarnien. Si son mari, bien sûr, n'en fait pas mention dans ses lettres, il semble unanimement établi qu'une femme d'une classe sociale dégradée, étrangère de surcroît, ne peut avoir gagné sa place sur la scène mondaine et européenne, qu'en ayant accepté de se dévoyer publiquement. Ainsi, même Julien Luchaire cherchera une explication dans ses *Mémoires*, parlant d'un « Berlin chaotique » dont la liberté de mœurs, notamment, de la fin de ces années 1920, lui semble être la première grande explication de son succès mondain et social, précisant donc que « *ce tour de force n'aurait pas pu être possible si la capitale allemande n'avait pas été récemment secouée dans ses profondeurs* ». ⁵¹⁵ Si la position d'une femme d'une naissance que l'on considérerait alors encore comme inférieure, notamment en comparaison avec les milieux dont étaient issus Helene von Nostitz, Jenny de Margerie voir même, l'héritière Brigitte Bermann-Fischer, avait pu atteindre de tels sommets d'influence mondaine, cela ne pouvait ainsi n'être que dû à une révolution des mœurs et de la scène politique d'un pays tout entier, et notamment d'une ville ainsi qu'à sa position amoureuse

⁵¹³ Anna Rabkin, *Antonina Vallentin. A European of Foreign Affairs*, mémoire de master sous la dir. Henry Reichman, University of California, 2003

⁵¹⁴ L'éphémère époux de Tosia Silberstein n'est surtout mentionné qu'à quelques reprises, notamment dans des questions de conflits entre les deux ex-époux dans le fond Antonina Vallentin de Frankfurt am Main.

⁵¹⁵ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschick, 1965, t. II., p. 135

avec un homme politique allemand alors à l'apogée de sa puissance. Ainsi, Pierre Bertaux la présente dans une lettre à son père comme « *Frau Vallentin, la maîtresse de Stresemann, traductrice de je ne sais qui* »⁵¹⁶. La vie privée d'Antonina Vallentin devient, ainsi, son premier qualificatif mondain. Ainsi, si la distinction du public et du privé s'est axée notamment autour du rapport aux sexes, tel que le rappelle Michelle Perrot⁵¹⁷, il semble alors qu'Antonina Vallentin, comme femme mondaine, se doit d'affronter sa vie privée pour avoir une place et une influence dans la vie publique. La vie privée et la vie publique vont alors de pair pour la femme qu'elle est, issue d'un milieu qu'elle se doit également d'assumer.

Ainsi, Antonina Vallentin est pour ses contemporains, surtout d'ailleurs, avant d'être la femme d'influence, journaliste et surtout biographe de renom, qu'elle cherchait justement à devenir. Pour Louise Weiss, qui ne l'aime guère, elle est avant tout une « *juive polonaise* »⁵¹⁸ et pour tous, elle est avant tout l'étrangère qui n'a pu réussir qu'avec l'appui d'hommes politiques célèbres.

Les origines d'Antonina Vallentin, enfin, sont également l'un des éléments fondateurs d'un engagement politique et profond pour la paix ainsi que la construction européenne future. En effet, l'identité multiple de Lemberg comparable à celle d'Antonina, dont l'appartenance à une religion bientôt exterminée et par nature transnationale ainsi que son attachement et son engagement pour la Pologne avant même l'existence officielle de l'État polonais, fait d'elle une personne transnationale à part entière dont le salon berlinois puis parisien, en somme, peut être vu comme un élément fondamental de sa vie. À l'instar du reste de sa génération, la Première Guerre mondiale fut pour Antonina Vallentin, l'évènement traumatisant suite auquel l'humanité avait pour devoir de ne pas ajouter un *bis repetitas*. Son engagement pour la paix, qui fut celui de beaucoup de femmes et d'intellectuels, s'affermi notamment à travers ses origines triplement défavorisées : femme éduquée, juive, polonaise au début du XX^e siècle. Elle met à profit ses multiples engagements ainsi que son rôle de correspondante pour le « *Manchester Guardian* » afin d'avoir de l'Europe une vision générale dont l'extrême connaissance qu'elle en avait, joua un grand rôle dans son salon et auprès de ses hôtes. Femme, Antonina Vallentin trouva en l'Allemagne impériale un pays peu amène envers l'engagement féminin sur la scène publique. Elle profita notamment de la révolution des esprits dans le Berlin

⁵¹⁶ Pierre Bertaux, *Un Normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes (1927-1932)*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 85

⁵¹⁷ Michelle Perrot, *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, p. 309-3010

⁵¹⁸ Louise Weiss, *Combats pour l'Europe, 1919-1939*, Paris, Albin Michel, 1977, p. 63

de l'entre-deux-guerres pour s'imposer d'autant plus dans un rôle qui lui fut tout de même particulièrement reproché – « *Madame Vallentin et Schwanecke ! Les deux plus grandes saletés de Berlin* »⁵¹⁹ s'écrit au téléphone Gustav Hollitscher tel que le rapporte Jean-Richard Bloch dans une lettre à sa femme.

Ainsi, si Antonina Vallentin fut reconnue et utilisée au service d'une cause qu'elle servit c'est-à-dire, à travers l'engagement franco-allemand à Berlin, plus largement l'Europe ; elle fut également peu soutenue et peu reconnue dans son rôle de salonnière et de journaliste dont elle semblait pourtant très consciente. Seul son métier de biographe, principalement dans le milieu francophone, fut reconnu par ses pairs, notamment à partir des années 1930⁵²⁰ et jusque dans les années 1950. Un article paru dans le magazine « *The Sphere* » de Londres, écrit par la célèbre femme du monde Lady Drummond Hay en 1929, dont le sujet est celui des femmes européennes qu'elle considère alors avec un plus grand engagement sur la scène politique, mentionne également Antonina Vallentin, cette fois comme rédactrice en chef de la revue « *Nord und Süd* » - « *adds to the list of German women not inseparable from the international activities of new Germany* ». ⁵²¹ Si Antonina Vallentin est reconnue hors d'Europe, notamment dans le milieu anglophone, elle est relativement peu célébrée sur la scène européenne qu'elle cherche pourtant à animer, notamment à Berlin puis à Paris. Cela est dû, notamment à ses origines et sa non-appartenance à des univers fermés. Si son mari lui-même, met sa réussite sur la folie nouvelle de Berlin, il trouve ainsi à sa femme aucun véritable talent intellectuel. Pour ses contemporains, toutefois, Antonina Vallentin fut toujours considérée comme une slave fantasque et enthousiaste dont le « *cerveau masculin* » à la forte intelligence est toutefois « *au service du plus entièrement féminin des tempéraments* »⁵²².

Transnationale par naissance, Antonina Vallentin l'accentue par sa carrière profondément européenne. Austro-hongroise mais polonaise, étudiante à Berlin ainsi qu'à Florence, allemande d'adoption, elle est à Londres, à Paris, à Genève, à Berlin. Elle fait de son identité transnationale, de sa capacité à changer de capitales et de pays, à en parler les langues, tout en

⁵¹⁹ Lettre de Jean-Richard Bloch à sa femme (23.3.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28 222 (110)

⁵²⁰ Des critiques très positives sont également consultables dans des exemplaires de journaux américains et canadiens – ainsi le journal „The Province“ de Vancouver consacre un article dithyrambique à la biographie de Gustav Stresemann par Antonina Vallentin : « Gustav Stresemann, Forgotten Patriot », dans *The Province* (30.11.1935), p. 1

⁵²¹ Lady Drummond Hay, “Why American Women Do Not Make History”, dans *The Sphere*, cité par, *The Tribune*, (17.03.1929)

⁵²² Lettre de JR Bloch à sa femme (8.4.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

restant au service d'une République allemande dans laquelle elle a décidé de croire, son premier atout. Contrairement à une salonnière, dont la première des particularités, par essence même, est la part statique de sa fonction : un salon est d'abord une pièce où l'influence féminine, à sa création et par-delà les années, était alors la plus forte – c'est-à-dire éloigné de la scène publique où les femmes ne sont pas les bienvenues ; Antonina Vallentin est itinérante. Son salon est berlinois, parisien mais s'établit également, à partir des années 1930, l'été, à Sanary-sur-Mer. Dans la capitale allemande, elle ne se contente pas des frontières de son salon rouge de la Landgraffenstrasse, proche du Tiergarten. Elle reçoit dans les cabarets, fait découvrir le monde de la nuit à ses hôtes français et joue sur les géographies de mœurs et de milieux de la capitale allemande. « *Tosia m'apportait en dot de précieux appuis politiques en Allemagne et en Grande Bretagne surtout. J'accentuais le caractère international de ma personne et de mon activité* »⁵²³ confesse sincèrement Julien Luchaire dans ses Mémoires, qui dresse alors de son mariage qu'il veut considérer d'abord comme un mariage d'amour, avant tout comme un contrat entre deux êtres qu'il voit comme « ayant vécu », et dont la popularité sur la scène européenne intellectuelle est le premier critère. Ainsi, Antonina Vallentin, si elle se sert semble-t-il également, dans un sens, de la popularité de son mari dans le monde intellectuel et, surtout, le monde de la politique intellectuelle de par sa fonction à la Commission internationale de coopération intellectuelle en tant qu'expert et proche collaborateur de son président, Henri Bergson ; elle est également un pion mondain et surtout, transnational, dans la perspective de carrière de son mari à l'aube des années 1930.

Antonina Vallentin, ainsi, polonaise, juive, née à Lemberg, austro-hongroise, allemande par mariage puis française, est par naissance la figure de l'Européenne dont la création d'une coopération européenne, notamment à travers le domaine des arts, semble une continuité de son passé et de ses origines. Salonnière par ambition politique et littéraire, elle touche l'apogée de sa carrière mondaine à travers, notamment, la figure de Gustav Stresemann avant de retomber, à l'aube des années 1960, totalement dans l'oubli.

⁵²³ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Editions Leo S. Olschki,, t.II., 1965, p. 174

B. Le temps de l'engagement

Si la vie « d'avant » Berlin d'Antonina Vallentin reste particulièrement trouble, son engagement est véritable dès le lendemain de la Première Guerre mondiale. Il est également multiple. La cause polonaise, d'abord, occupera toute sa vie. Que ce soit dès avant la Grande Guerre voir même, nous l'avons vu à travers sa correspondance avec l'historien de l'art autrichien d'origine polonaise, comme elle, Johann von Boloz Antoniewicz⁵²⁴, ou bien aux côtés de l'armée polonaise pendant la Seconde Guerre mondiale, notamment à Coëtquidan – son engagement pour la Pologne, dont les grands noms sont reçus dans son salon parisien, est profond. Sa judaïté est également centrale, à travers l'attachement qu'elle porte à la Pologne d'abord, puis à travers l'importance que sa religion semble avoir dans sa vie. Sa dénonciation des crimes nazis dans son pays, surtout auprès de la population juive, dans son ouvrage « Les atrocités allemandes en Pologne »⁵²⁵ reste son principal engagement. Une publication qui la mettra, juive en France occupée, particulièrement en danger et fera de sa brochure, un des titres inscrits sur la Liste Otto. Cette dénonciation, qu'elle poursuivra après la guerre comme elle le témoigne auprès de ses lettres à Jean-Richard Bloch, se révèle aussi à travers le gîte qu'elle offre aux écrivains germanophones juifs dans sa maison de la Villa des Ternes à Paris dès 1933 puis, son cri, qu'elle juge inaudible auprès de la société française, lors du bilan des morts juifs polonais au lendemain de 1945. Enfin, Antonina Vallentin, si elle s'engage pour la politique, dans un sens, à travers son travail de journaliste et ce, notamment, pour la revue « Nord und Süd » dont elle devient rédactrice, est en effet une « bête politique ». Malgré les critiques nombreuses des écrits personnels de ses contemporains et des hôtes de son salon, elle est considérée par tous comme un animal politique de talent, qui connaît chaque événement européen, notamment ceux en rapport avec l'Allemagne et la France. Antonina Vallentin est à Genève, à la SDN, sur les quais des Eaux Vives. Elle est, dans un sens, une Geneviève Tabouis germanophone et ses Mémoires, peut-être, si elles avaient pu exister, auraient pu ressembler au « *Ils l'ont appelée Cassandre* »⁵²⁶ publiée par la journaliste française pendant la Seconde

⁵²⁴ EB 2001 / 072 I. A. 002, Deutsche Exilarchiv, Frankfurt am Main

⁵²⁵ Antonina Vallentin, *Les atrocités allemandes en Pologne*, Paris, Robert Denoël, 1940

⁵²⁶ Geneviève Tabouis, *Ils l'ont appelée Cassandre*, New York, Éditions de la Maison française, coll. « Voix de France », 1942 ; ou encore : Geneviève Tabouis, *Vingt ans de suspens diplomatique*, Paris, Albin Michel, 1958

Guerre mondiale. Antonina Vallentin fut justement là où on l'attendait, auprès des grands seigneurs de la politique européenne, s'investissant pour la cause du rapprochement à travers les arts et les intellectuels européens. Dans son salon berlinois, signe premier de cet engagement, elle reçoit aussi bien des écrivains, des dramaturges que des diplomates, des journalistes. Elle se veut garante d'une nouvelle Europe et combattra, durant les années 1930 depuis Paris et pendant toute la guerre, le nazisme et la destruction de ses idées bâties tout au long de l'entre-deux-guerres.

Antonina Vallentin est donc une femme d'engagement. Celui pour son pays, traversé par les conquêtes et les guerres ; pour sa religion, sacrifiée et exterminée. Puis, enfin, pour un idéal de paix européenne, à travers la figure de l'intellectuel, qui lui tenait à cœur. Elle-même, biographe de renom, journaliste, se voyait et était perçue par certains, comme une figure politique mais également, éminemment littéraire tout en étant multilingue reconnue.

Il s'agit ici de décrire, à travers le parcours d'Antonina Vallentin, celui d'une femme dont le salon, bien plus que l'élément central de sa vie d'engagement, représente un moyen, parmi d'autres, de s'exprimer à travers un outil mondain, d'influence – féminine notamment – et d'expression sociale, politique et littéraire. Antonina Vallentin, en plus de son travail de journaliste, utilise en effet la sociabilité franco-allemande berlinoise comme instrument mondain et vice versa. Le moyen d'investir un milieu où elle estime avoir une voix et sa place mais qui reste fermé aux non-initiés. Si les paroles d'Aline Mayrisch au sujet des Décades de Pontigny au sujet d'un homme qu'elle voit comme cherchant à s'imposer – « *comment on fait pour aller à Pontigny et qui, quoique brave type au fond, n'est tout de même pas d'un niveau d'éducation et de délicatesse suffisant* »⁵²⁷ - sont celles d'une élite supérieure, d'un monde intellectuel absolument fermé, peu accessible et avant tout peu ouvert, c'est un comportement qui reste la norme également pour les « outsiders » dont Antonina Vallentin, malgré son expérience et ses contacts auprès de grands hommes politiques allemands, fait partie.

C'est par la Pologne qu'Antonina Vallentin entre dans le journalisme politique. Elle travaille pour la *Gazetta Poronna* après-guerre. Ce sont les interviews de grands leaders polonais au lendemain de la Conférence de Paris qui lui permettront d'être repérée par le

⁵²⁷ Lettre d'Aline Mayrisch à Jean Schlumberger (6.07.1926), cité par François Chaubet, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, p. 125

« *Manchester Guardian* » pour lequel elle écrira régulièrement au sujet de la politique européenne et, notamment, de la toute jeune Pologne. Ces contacts avec les hautes sphères polonaises continueront notamment dans les années 1930 lorsque la Pologne était en difficulté sur la scène européenne, notamment face à l'Allemagne et à l'Union soviétique : « *Si je me tins mieux au courant de la question polonaise, c'est que ma femme en était fort occupée. Elle avait vu le général Sikorski dès son arrivée à Paris ; elle passait une partie de son temps à l'hôtel Regina, avec lui ou ses officiers, travaillant avec eux à leur sol de France* ». ⁵²⁸

Si la Pologne devient essentielle dans la vie d'Antonina Vallentin à partir des années 1930, il semblerait qu'elle ne se soit jamais éloignée de son pays alors nouvellement créé au lendemain de la Première Guerre mondiale après un partage et une inexistence sur la carte européenne de 150 ans. La journaliste en fait son cheval de bataille dès le lendemain de la Première Guerre mondiale en interviewant des hommes politiques polonais célèbres, père de la nouvelle nation, tels que Pilsudski. Il semblerait toutefois que son action berlinoise, même si elle avait pour objectif, une pensée européenne plus générale, se voulait avant tout franco-allemande, notamment à travers son engagement total pour Gustav Stresemann qui lui ouvre les portes du monde à la SDN ainsi que celle de la scène publique allemande. Si cet engagement pour Stresemann, sur lequel nous reviendrons, agace ses contemporains, en particulier ceux qui cherchent à avoir une même influence au sein des mêmes milieux – ainsi, par exemple, l'universitaire et omni politico-mondain berlinois Oswald Hesnard – il ne remplace pas son action auprès de la Pologne pour laquelle elle se donne entièrement dès les premiers remous politiques et militaires dans son pays qu'elle considère comme sa première nation. Ainsi, dans les années 1930, elle visite les troupes polonaises ⁵²⁹ et en 1939, elle fréquente assidument l'ambassade de Pologne à Paris où elle a ses entrées : « *À l'ambassade de Pologne, pour la fête nationale du 20 juillet, dans les somptueux salons de la rue de Varenne [...] Antonina Vallentin me présenta les membres de la délégation polonaise revenant de Londres. Iwakiewick en était* ». ⁵³⁰

Si Antonina Vallentin fait de la Pologne son premier cheval de bataille, un engagement pour lequel elle ne faillira jamais, elle n'y retournera cependant jamais. En 1953, dans une interview, elle dit s'être vue proposée la chaire de professeure d'histoire de l'art à l'université

⁵²⁸ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Edition Leo S. Olschki, t. II., 1965, p. 257

⁵²⁹ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, op. cit.

⁵³⁰ Janine Bouissounouse, *La nuit d'Autun. Le temps des illusions*, Paris, Calmann-Lévy, 1977, p. 266

de Varsovie, alors dans la toute nouvelle Pologne.⁵³¹ Antonina Vallentin décèdera en 1957 à Paris, à l'instar de sa mère, Edwina Silberstein, qui la rejoignit à Berlin, probablement au lendemain de la Première Guerre mondiale pour ne plus la quitter. Sa famille, toutefois, résidait toujours dans les alentours de Lwow. En 1945, dans une lettre à son ami Jean-Richard Bloch qui revient, lui, de Moscou où il a passé la guerre, elle avoue n'avoir aucune nouvelle de sa famille en Pologne : « *Les amis et camarades sont revenus de Buchenwald. Mais je n'ai aucune nouvelle de ma famille déportée. Personne ne semble plus se souvenir des massacres de ma ville natale* »⁵³² écrit-elle d'abord en mai 1945. Quelques mois plus tard, à l'automne 1945, elle fait de nouveau mention, et pour la dernière fois, de cette famille à jamais engloutie : « *Je me retrouve moi aussi dans un vaste cimetière. De toute ma nombreuse famille dans ma ville natale, il n'y a que quatre survivants. Les visages chers de mon enfance qui ont sombré dans un train de sang. Mais pire que la mort a dû être la vie qu'ils ont mené, leur lutte vaine et pitoyable contre l'horreur* ». ⁵³³ Cette simple et atroce constatation – « dans un vaste cimetière » - prend toute sa consistance lorsque l'on sait qu'Antonina Vallentin fut dès le début consciente des risques que courait la Pologne, ainsi que la population juive, face à l'Allemagne nazie.

Son engagement pour la Pologne, et notamment la Pologne juive à l'aube de la Seconde Guerre mondiale, se découvre également à travers sa dénonciation immédiate du nazisme en Allemagne. Ce « *great generous heart of Polish Jewess* »⁵³⁴ dont la famille, elle le répète fut « *déportée dans les fours crématoires ou fusillée par les Allemands* »⁵³⁵, s'engage également auprès des opposants politiques allemands à Hitler. Elle les reçoit, nous le verrons, dans son salon parisien de la Villa des Ternes, leur offrant un refuge mais surtout, une voix. Ainsi, dans le journal L'Excelsior, elle dénonce, en avril 1933, la « *grande action d'épuration qui se poursuit actuellement, avec violence, en Allemagne, correspondant rigoureusement au programme du parti national-socialiste, tracé longtemps avant l'arrivée de Hitler au*

⁵³¹ Rolf Italiaander, „...und alles stimmt genau“, *Journalist*, Juin 1953 – interview d'Antonina Vallentin cité dans Anna Rabkin, *Antonina Vallentin. A European of foreign affairs*, mémoire de master sous la dir. Henry Reichmann, California State University, 2003, p. 20

⁵³² Lettre d'A.V. à JR B. (29.05.1945), dans BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (188) série XLVI, sous-série f. 271-290

⁵³³ Lettre d'A.V. à JR B. (10.1945), dans BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (188) série XLVI, sous-série f. 271-290

⁵³⁴ Gabriele Tergit, “Antonina Vallentin”, *AJR Information, Association of Jewish Refugees in Great Britain*, Vol. XIII, Londres, Janvier 1958, p. 5

⁵³⁵ Lettre d'A.V. à Klaus Mann, Exilarchiv de Francfort sur le Main, EB 2001/072. IC / 002

pouvoir ». ⁵³⁶ Elle fréquente le Cercle Lutetia en 1935/1936, reçoit chez elle ses membres, fait de l'antifascisme, là encore, une scène sur laquelle elle veut être présente et avoir son mot à dire. Elle dénonce, elle publie des articles, elle écrit.

Si Antonina Vallentin s'engage dans le journalisme politique, elle en fait plus généralement la base de sa vie professionnelle. Ainsi, comme beaucoup de semblables, à l'instar de Louise Weiss ou de Geneviève Tabouis, c'est en grande partie au sein de la Société des Natins qu'elle fait ses classes. Elle est de cette sociabilité politico-mondaine qui se presse sur les bords du lac de Genève. Sans faire partie des associations féministes ou pacifistes féminines qui ont une tribune dans l'hémicycle et les couloirs de la Société des Nations, Antonina Vallentin, en tant que journaliste politique et égérie de Gustav Stresemann, est surtout impliquée dans les discussions qu'elle se vante d'influencer et les soirées genevoises internationales. Ces « saisons » que Geneviève Tabouis ⁵³⁷ compare à Deauville fait de la ville suisse « la capitale du monde » où Antonina Vallentin cherche à trouver sa place. Si les journaux font de cette société un déluge de snobisme féminin, dans un élan, pour la plupart, de misogynie non déguisée – « *il y a des femmes, beaucoup de femmes. La curiosité féminine n'est pas un vain mot* » ⁵³⁸ - Antonina Vallentin veut être beaucoup plus que celles que l'on surnomme « les précieuses de Genève » ⁵³⁹.

« *Je voyais Antonina Vallentin à Genève* » écrit justement Julien Luchaire dans ses Mémoires, « *un jour je la vis, sur le quai des Eaux Vives, accompagnée d'un jeune ministre lithuanien, s'embarquer rieuse et légère, sur les eaux transparentes. Elle n'était pas seulement une femme politique ; on pouvait glaner avec elle les quelques brins de poésie épars dans la Genève de la SDN [...] on pouvait d'abord croire qu'on était, parmi les grands et petits seigneurs internationaux, deux d'entre eux qui s'offraient le luxe d'une vive et délicate fantaisie* » ⁵⁴⁰.

Si cet extrait permet notamment à Julien Luchaire, dans ses Mémoires, de justifier et expliquer, dans le travail d'introspection que sont ces deux tomes de ses « Confessions », son

⁵³⁶ Antonina Vallentin : « L'Allemagne décapitée » (26.04.1933), *L'Excelsior*, consulté sur : www.gallica.bnf.fr, URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k46095260.item>

⁵³⁷ Geneviève Tabouis, *Ils l'ont appelée Cassandre*, New York, Éditions de la Maison française, coll. « Voix de France », 1942, p. 45

⁵³⁸ François Gignon, « La capitale du monde », dans *L'Illustration* (20.09.1930), p. 2

⁵³⁹ Notamment repris dans la pièce de théâtre non terminée de Robert de Flers et Francis de Croisset, *Les précieuses de Genève*, Paris, Les Éditions des Portiques, 1929

⁵⁴⁰ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Edition Leo S. Olschki, t. II., 1965, p. 174

mariage avec Antonina Vallentin, il donne un aspect de cette importance de Genève dans la construction de la mondanité politique de la ville suisse. « *Il [ce mariage] n'était pas seulement fait d'un attrait sentimental et sensuel. C'était un alliage où entraient comme composantes la politique et la mondanité* » continue Julien Luchaire⁵⁴¹. Cet engagement décrit par l'intellectuel français fait état, plus qu'un mariage d'amour, d'un accord politico-mondain et prouve un attachement aux causes jusque dans la vie privée d'Antonina Vallentin.

En dehors des cercles de Genève, la journaliste se présente comme l'égérie de Stresemann, dont la position politique la place dans un cercle restreint mais également au centre des critiques. Cet engagement pour la SDN, au sein de laquelle elle se place justement, plus encore que journaliste politique, comme le soutien mondain et curieux de l'homme politique allemand, prend de l'ampleur au moment des Accords de Locarno. Éloignée du cœur de Genève, où il est difficile de se faire une place dans la cour mondaine qui s'y déplace, c'est pour ce tournant dans le rapprochement franco-allemand qu'Antonina Vallentin s'engage. Ce choix politique se comprend dans une continuité. Antonina Vallentin a un parcours éminemment européen. Les Accords de Locarno, symbole d'une ère de réchauffement entre la France et l'Allemagne, se veut, plus généralement, la possibilité pour l'Allemagne d'entrer sur la scène publique européenne, tout en signant des accords avec ses voisins et ses anciens ennemis. Mais c'est bien le rapprochement entre Aristide Briand et Gustav Stresemann qui restera dans les mémoires et qui occupe Antonina Vallentin.

L'écheveau qui la lie à Gustav Stresemann est toutefois difficile à démêler. Les rumeurs du Tout-Berlin des années post-locarniennes voulaient qu'elle ait été, justement lors de sa présence à la Société des Nations, la maîtresse de Stresemann. Ainsi, que ce soit Pierre Bertaux, le chroniqueur de la période 1927-1932 ou Jean-Richard Bloch, ainsi que les proches contemporains de son salon ; tous mentionnent cette particularité de sa vie privée qui, malgré la libération des mœurs dont Berlin se veut la capitale, choque les esprits. Pour Louise Weiss, amère mémorialiste de ses contemporaines féminines, Antonina Vallentin joue surtout un rôle d'égérie ratée, terme sur lequel nous reviendrons : « *Elle s'y donnait pour l'égérie de Stresemann à l'époque où celui-ci négociait l'admission de l'Allemagne à la Société des Nations* »⁵⁴². Si son intimité avec Stresemann semble être établie, critiquée ou non, l'influence qu'elle joua auprès de lui est très contesté, ainsi, toujours par Louise Weiss qui ajoute :

⁵⁴¹ *Op. cit.*

⁵⁴² Louise Weiss, *Combats pour l'Europe (1919-1939)*, Paris, Albin Michel, 1979, p.63

« Stresemann reconnaissait à l'influence d'Antonina des limites infiniment plus modestes que celles dont se targuait son amie. Antonina était l'intrigue faite femme, une intrigue politique assez élevée mais qui, n'étant assortie d'aucune beauté, ne la mena jamais au panthéon des déesses de l'histoire dont elle aurait voulu faire partie. »⁵⁴³

La présence de Stresemann dans le salon d'Antonina Vallentin, notamment, n'est à proprement parler pas directement rapportée dans les lettres ou mémoires de ses contemporains. Seul son mari, Julien Luchaire, voit les rapports entre le ministre et sa future épouse comme une évaluation politique d'envergure d'Antonina Vallentin, reconnaissant qu'elle « était – personne ne pouvait l'ignorer bien qu'elle prit soin de ne pas en faire montre – la confidente et la conseillère du ministre des affaires étrangères de la nouvelle Allemagne »⁵⁴⁴. C'est bien pour cette « nouvelle Allemagne », en effet, qu'Antonina Vallentin s'engage. Elle fait de ce combat, son énième engagement, celui qui la fera, finalement, épouser un Français, déménager à Paris et entrer dans les opposants directs à Hitler dès le milieu des années 1930.

Mais, plus encore qu'à Genève et avant son véritable engagement mondain à travers son salon berlinois, c'est par les Accords de Locarno qu'elle entre dans les grandes pages de l'Histoire européenne et franco-allemande. Même si, toutefois, là encore, Antonina Vallentin est montrée du doigt comme usurpatrice par certains de ses contemporains, comme par exemple Oswald Hesnard qui l'accuse « d'abonder en racontars »⁵⁴⁵, elle s'impose dans le discours franco-allemand locarnien dont elle fera son fer de lance mondain. Pour Oswald Hesnard, Antonina Vallentin, qui semblait faire le pendulaire entre Paris et Genève, ainsi que Berlin, soutenait l'Allemagne avant tout dans le but de servir ses propres intérêts, notamment mondains. Ainsi, il en fait avant tout une « salonnière » intéressée, une femme du monde, dont l'objectif premier reste avant tout sa place dans la société. Ses carnets abondent en effet de critiques envers Antonina Vallentin, notamment après Locarno et Thoiry, sur un laps de temps assez court d'une année entre 1928 et 1929. Elle y est nommée « la Vallentin » et, même si Hesnard avoue souvent lui faire une visite – ce qui prouve son influence, si ce n'est politique, du moins mondaine – elle y est montrée comme une femme peu sérieuse.

⁵⁴³ *Op. cit.*

⁵⁴⁴ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Edition Leo S. Olschki, Florence, 1965, t. II., p. 136

⁵⁴⁵ *La recherche de la paix France-Allemagne. Les carnets d'Oswald Hesnard (1919-1931)*, éd. Jacques Bariéty, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2011, p. 391

« Antonina raconte à tous les Français que ça ne va pas ; que les ennemis de Stresemann annoncent l'évacuation de la deuxième zone, afin de le faire tomber là-dessus quand il sera avéré que ladite zone n'est pas lâchée par nous. Elle m'annonce qu'il est perdu, que dès Thoiry, il était sujet à des faiblesses, qu'il a la maladie de Basedow ; qu'Éric, en le voyant descendre de chez Poincaré, a pensé aux derniers jours de son père. Elle accuse Briand de fausseté, était sur le point d'écrire contre lui un article [...] Elle veut le voir, lui parler. Au fond, elle a peur, Stresemann faisant défaut, de perdre toute importance politique. Elle voudrait, en voyant Briand avant Müller, se rendre utile, jouer un rôle auprès du chancelier qui doit un peu se défier d'elle (Breitscheid). Elle bavarde avec Pertinax, fait l'importance, commence toutes ses phrases par « je » »⁵⁴⁶.

Si les témoignages sur Antonina Vallentin sont relativement rares, celui-ci se veut complet et relativement peu flatteur. Même si « l'importance politique », comme dans la plupart des récits de ses contemporains, y est reconnue, Antonina Vallentin est avant tout désignée comme une femme du monde dont l'influence est exagérée. Oswald Hesnard, germaniste et germanophone réputé, français infiltré dans la société berlinoise, informateur de l'Ambassade de France de la Pariser Platz, est également celui qui fut présent à Thoiry lors de la rencontre entre Briand et Stresemann qui enthousiasma l'univers franco-allemand et la SDN. Si Hesnard veut garder, à l'instar de Louise Weiss, sa primauté et son influence dans la question franco-allemande, pour le premier, ou la présence féminine européenne pour la deuxième, et que cet aspect de l'auteur lui-même ne doit pas être perdu de vue, les critiques envers Antonina Vallentin peuvent tout de même être considérées comme particulièrement sévères pour une femme qu'ils s'ingénient à désigner comme essentiellement mondaine et dont la présence politique n'est due qu'à un rôle de journaliste, presque celui d'une courtisane.

Il est intéressant toutefois, à travers ce long commentaire, d'avoir un aperçu du rôle d'Antonina Vallentin auprès de Gustav Stresemann. Le témoignage d'Oswald Hesnard est le seul que nous ayons au sujet des relations de la salonnière et de l'homme politique. Si beaucoup mentionnent l'intimité qui les liaient, aucun n'avait encore fait état de l'activité d'Antonina Vallentin dans ce domaine. À travers plusieurs extraits, Oswald Hesnard mentionne la journaliste comme la seule informatrice – qu'il considère comme une menteuse la plupart du temps – au sujet de Gustav Stresemann. Même si son influence est contestée, les détails sont

⁵⁴⁶ *La recherche de la paix France-Allemagne. Les carnets d'Oswald Hesnard 1919-1932*, éd. Jacques Bariéty, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2011, p. 416

intéressants, nombreux et prouvent quand même une bonne connaissance de l'homme politique allemand. À l'instar de la majorité des hôtes de son salon, l'influence politique d'Antonina Vallentin est justifiée par Oswald Hesnard, non pas à travers ses propres capacités, qu'elles soient journalistiques ou autres, mais à travers Gustav Stresemann lui-même. « *Au fond, elle a peur, Stresemann faisant défaut, de perdre toute importance politique* » : cette constatation, particulièrement sévère quant à une possible place d'Antonina Vallentin au cœur de la dynamique de rapprochement franco-allemand alors naissante, résume une influence féminine à la seule existence d'une personnalité masculine. Ce jugement a concerné, nous le verrons, également les autres salonnières de l'entre-deux-guerres berlinois dont il sera question ici, les rabaissant, en somme, à la vision traditionnelle des salons tenus par des femmes : c'est-à-dire, la vision mondaine d'une tradition féminine justifiée par la présence d'hôtes masculins célèbres.

Si Genève et la Société des Nations permet à Antonina Vallentin de confirmer sa place de journaliste politique mais, surtout, d'accroître son influence dans le milieu mondain de la sociabilité européenne – « *On pouvait s'échapper des salons encombrés de l'hôtel Carlton, et, en frac et grande toilette de soirée, trouver que les jardins, dans la nuit, s'emplissaient soudain d'un délicieux mystère* »⁵⁴⁷ - ce sont les Accords de Locarno qui lui permettent d'asseoir sa place dans cette société franco-allemande qui se réunit dans la capitale allemande, en grand nombre, au lendemain de 1925. De par le tournant que ces Accords représentent, d'abord – dont les conséquences sont avant tout la visite, en masse, d'intellectuels français à Berlin – puis par le réseau qu'elle se crée. Ainsi, le grand événement de rapprochement que sont Locarno et la rencontre de Thoiry, pour lequel elle s'enthousiasme, couplés à la vie genevoise, ouvrent son carnet d'adresses et font de son salon berlinois un des lieux les mieux informés de la pensée européenne à Berlin. L'un des objectifs consiste en la résolution internationale des conflits politiques à travers des organisations pacifiques comme la Société des Nations ou des associations de la société civile pour lesquels elle s'engage, comme le PEN-Club ou le Wednesday Society Club⁵⁴⁸ grâce auxquelles elle étend son réseau intellectuel.

Si la figure de Gustav Stresemann se voulait outil de la position dans la société berlinoise et, avant tout, franco-allemande, d'Antonina Vallentin, elle ne semble toutefois pas être le seul

⁵⁴⁷ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Edition Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 174

⁵⁴⁸ Dédié aux arts et à la littérature, le Wednesday Society Club invite des écrivains, personnalités politiques ou diplomates européens à Berlin pour y intervenir dans le cadre d'une pensée européenne ouverte et pacifique.

socle sur lequel repose le réseau de la salonnière. À la mort de l'homme politique allemand en 1929, Antonina Vallentin, mariée à Julien Luchaire en juillet de la même année quitte en effet Berlin pour Paris où elle ouvre son salon. Les mêmes hôtes, alors de passage en France, trouveront porte ouverte à la Villa des Ternes, dans le 15^{ème} arrondissement. Antonina Vallentin, en effet, use de son réseau germanophone, bientôt en exil dans la capitale française suite à l'avènement de Hitler au pouvoir en Allemagne, pour assurer la continuité d'un salon qui se veut itinérant mais au réseau solide. Femme engagée, elle prend position pour les réfugiés allemands, hommes politiques et hommes de lettres, et tourne ainsi la page de l'Allemagne et de Berlin, où elle ne va plus guère, en choisissant l'opposition au nazisme. Si son engagement pour la Pologne menacée et, bientôt, la population juive exterminée, fait d'elle une opposante directe et acharnée à Hitler, c'est également ses nombreux articles dédiés aux personnalités allemandes poursuivies Outre-Rhin ou réfugiée à Paris, qui confirme cet engagement. En effet, par son travail de journaliste aguerrie, Antonina Vallentin use des colonnes des journaux de L'Excelsior, notamment, pour dénoncer les crimes nazis en Allemagne à l'égard d'une élite alors poursuivie et arrêtée. Ainsi, le 26 avril 1933, dans les colonnes du journal français, elle dénonce officiellement « *la grande action d'épuration qui se poursuit actuellement, avec violence, en Allemagne, correspondant rigoureusement au programme du parti national-socialiste, tracé longtemps avant l'arrivée de Hitler au pouvoir* ». ⁵⁴⁹

Dans cet engagement, elle utilise non pas la sociabilité mondaine que ses détracteurs et hôtes de salon ont tendance à dénoncer ou à moquer dans leurs journaux et leurs correspondances. Au contraire, Antonina Vallentin utilise ici son rôle de journaliste politique, pour lequel son mérite est justement reconnu. Ainsi, elle prend la défense pour le cercle des intellectuels et des écrivains allemands et autrichiens, juifs ou simplement opposants politiques à Hitler, pour dénoncer régulièrement, et ce dès le début des années 1930, les agissements du national-socialisme en Allemagne. Déplorant le morcellement et l'extermination de l'esprit allemand, elle fait du combat contre Hitler son énième engagement. Le 5 septembre 1933, elle continue sa dénonciation systématique des crimes alors commis en Allemagne, défendant les anciens habitués de son salon, qu'elle avait côtoyée dans la capitale allemande au cours des années 1920. Et ce, presque dix ans avant que la France ne soit véritablement concernée et occupée par la dictature nazie.

⁵⁴⁹ Antonina Vallentin, « L'Allemagne décapitée », (26.04.1933), dans *L'Excelsior*, consulté sur : www.gallica.bnf.fr, URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k46095260.item>

« Il faut lire le Livre Brun pour connaître la tragédie Outre-Rhin, pour voir de ses yeux cette nuit de Walpurgis, cette incroyable sarabande de visages ensanglantés et de soudard agitant la croix gammée, la symphonie sinistre des cris de douleur, des coups sourds des matraques ou des règles d'acier et des claquements de revolver, dominés par les hurlements de « Heil Hitler » et le « Hors Wessel Lied ». ⁵⁵⁰

À l'image des écrits d'Antonina Vallentin, que ce soit ses articles, ses ouvrages ou bien encore sa correspondance, le ton tragique est de mise. Il s'agit pour elle, en plus d'accentuer un style littéraire qu'elle affectionne, de réveiller une France éloignée des horreurs allemandes, peu concernée par les drames qui se jouaient alors Outre-Rhin, envers une population juive et/ou appartenant à l'élite intellectuelle allemande – « C'est ainsi que l'Allemagne [...] prive la nation de beaucoup de ceux que l'étranger comptait parmi les plus illustres représentants de l'esprit allemand ». ⁵⁵¹

Si les années 1930 sont consacrées à la dénonciation de la politique nazie en Allemagne, le début de la Seconde Guerre mondiale est dédiée, là encore, à la Pologne. Elle n'utilise, cette fois, pas le monde du journalisme dont elle fait pourtant sa scène de prédilection pour son engagement, mais sa plume de biographe et publie un essai dès 1940. « Les atrocités allemandes en Pologne » porte justement un titre direct, clair et dénonce, sans ambages, en moins d'une centaine de pages, ce qu'elle a entendu et lu, par des compatriotes polonais ayant fui leurs pays, suite à l'occupation de la Pologne par l'Allemagne nazie après la défaite de celle-ci. Le ton tragique, marque de fabrique littéraire d'Antonina Vallentin, est là encore de mise. Il s'agit de convaincre par une réalité qu'elle veut crue mais vérifiée – « beaucoup de détails révoltants ont été écartés, s'ils ne se trouvaient pas corroborés par des sources nazies ; les cris des victimes ont été passés sous silence, quand les aveux des bourreaux faisaient défaut. Par crainte d'exagération, ce petit récit pêche, peut-être, par un excès de prudence » ⁵⁵² - sans œillères, qui se doit de dénoncer et d'accuser ceux qu'elle nomme avant tout « les allemands » et non pas forcément « les nazis ». Elle qui a soutenu l'Allemagne lors de son entrée à la SDN en septembre 1926, à travers son soutien indéfectible à Gustav Stresemann, qui s'est fait enthousiaste envers ce pays d'adoption, accuse cette nouvelle Allemagne, à des années lumières

⁵⁵⁰ Antonina Vallentin : « Le Livre Brun et la terreur brune » (5.09.1933), dans *L'Excelsior*, consulté sur : www.gallica.bnf.fr, URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4610164s.item>

⁵⁵¹ Antonina Vallentin, « L'Allemagne décapitée » (26.04.1933), dans *L'Excelsior*

⁵⁵² Antonina Vallentin, *Les atrocités allemandes en Pologne*, Paris, Éditions Robert Denoël, 1940, p. 5

de celle qu'elle a voulu bâtir dans le court laps de temps de l'apaisement franco-allemand post-locarnien. C'est son ennemi premier, celui qu'elle dénoncera par la suite, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, terriblement amère. Ainsi, dans son essai « Les atrocités allemandes en Pologne », Antonina Vallentin livre un reportage très documenté où elle cite des noms comme le Frank, le gouverneur de la Pologne occupée ainsi que des témoins polonais ainsi que juifs polonais dont elle garde toutefois l'anonymat pour leur sécurité. L'essai est constitué essentiellement de faits atroces décrivant les crimes commis par les nazis. Elle y cite des extraits du « Mein Kampf » de Hitler et, plus encore que de reporter simplement des horreurs, elle cherche à expliquer l'idéologie nazie : « *Comme un refrain, ce mot « la race des maîtres » revient dans tous les articles consacrés à la question polonaise [...] La race des maîtres ne connaît ni indulgence ni hésitation. Une cruauté intransigeante doit servir à prouver la supériorité ethnique...Les fondements de cette conception ont beau être chimériques, le programme d'exécution en est de plus méthodique et précis* ». ⁵⁵³ Si elle dénonce, si elle accuse, si elle témoigne, Antonina Vallentin veut surtout prévenir la France, son nouveau pays d'adoption après l'Allemagne, devenu un pays d'exil pour celle qui, arrivée à Paris suite à son mariage, ne peut plus, de par ses origines juives et polonaise, rentrer à Berlin. La dernière partie de l'ouvrage est dédiée à la « réserve juive » de Lublin, ville universitaire pluricentenaire et bijou architectural de la Pologne, proche de Lemberg où elle a grandi. « *Les trains juifs roulent à toute vitesse vers Lublin. Aux dernières nouvelles, ils emportent aussi des femmes [...] Là-bas, on couche en plein air, sous la pluie, sous la neige. Dans les baraques surpeuplées, la vermine pullule. Les maladies se propagent, les médicaments manquent ; les surveillants nazis guettent les ravages de la mort : un juif de moins dans le monde. La mort travaille vite. Toute la réserve de Lublin est une immense fosse commune, qui s'ouvre au cœur de la Pologne. Muette comme la tombe* ». ⁵⁵⁴ L'immobilisme de la scène internationale, de la Société des Nations devenue inutile en laquelle, pourtant, elle a tant crue, révolte Antonina Vallentin qui cherche à éveiller les consciences, dénonçant les « camps de concentration », les morts atroces et les tortures nazies. Elle termine toutefois sur une note d'espoir, dédiée à l'âme indestructible de la Pologne – « *elle a la foi ardente des vrais croyants : elle sait que le jour de la délivrance approche* » ⁵⁵⁵ - appelant les Alliés à se tourner vers ces crimes pour y remédier enfin.

⁵⁵³ Antonina Vallentin, *Les atrocités allemandes en Pologne*, op. cit. , p. 61

⁵⁵⁴ Antonina Vallentin, *Les atrocités allemandes en Pologne*, op. cit. p. 74

⁵⁵⁵ Antonina Vallentin, *Les atrocités allemandes en Pologne*, op. cit. p. 78

Que ce soit l'extermination de la population juive, notamment en Pologne, l'occupation ultra-violente de la Pologne par l'Allemagne nazie, ou bien la dénonciation des crimes du nazisme envers ses anciens protégés, Antonina Vallentin porte l'engagement comme base de son existence. Le salon paraît ainsi comme un élément, un outil, dans sa dynamique professionnelle. Européenne convaincue – « *a european of foreign affairs* »⁵⁵⁶, de par son parcours de vie, premièrement, ainsi que ses choix professionnels, Antonina Vallentin est journaliste, femme de lettres, biographe mais aussi salonnière et « multiplicatrice » de réseaux dans la dynamique franco-allemande des années 1920/1930.

⁵⁵⁶ Anna Rabkin, *Antonina Vallentin. A European of foreign affairs*, mémoire de master sous la dir. Henry Reichman, California State University, 2003

C. Une reine berlinoise

« *Le Berlin chaotique, brillant et fragile d'après-guerre avait fait une reine d'Antonina Vallentin : Polonaise, correspondante du « Manchester Guardian », directrice de la revue internationale « Nord und Süd », journaliste accréditée à Genève, qu'on voyait souvent au bord de la Tamise. »*⁵⁵⁷

Une reine du Tout-Berlin ? Qu'elles furent d'une métropole européenne ou, pourquoi pas, d'Outre-Atlantique, les salonniers ont souvent été décrites par leurs contemporains comme des « reines » avec une cour, régnant sur la société. Des reines multiples aux divers royaumes qui se partageaient les attentions, les géographies de quartier des villes et les courants, s'inscrivant comme essentielles dans un domaine donné. Ce dénominateur se veut couronner une carrière féminine où la femme, bien loin de viriliser sa situation, est toutefois vue par ses contemporains comme ce qu'elle ne peut qu'être : c'est-à-dire une femme de l'aristocratie, avec le qualificatif qui la place en haut d'une échelle sociale aux codes traditionnels (une femme ne peut être que « reine », cela n'engage pas, en soit, ses contemporains) et, en même temps, la laisse dans l'antichambre de l'action artistique et/ou politique. Chaque milieu, chaque domaine, chaque regroupement d'hôtes, à sa « reine ». Ainsi, si Antonina Vallentin l'est aux yeux de son ex-mari lorsqu'il rédige ses mémoires presque vingt ans plus tard ainsi qu'à ceux de son ami Jean-Richard Bloch qui justifie également ainsi, dans une lettre à sa femme datée du printemps 1928, sa promiscuité avec celle qui a beaucoup fait pour la traduction et l'adaptation de sa pièce « *Le Dernier Empereur* », Helene von Nostitz est vu par Harry Graf Kessler et certains autres contemporains, comme chercheurs, comme celle qui régnait alors sur le salon le plus central de Berlin, au réseau le plus accru et, surtout, aux codes les plus proches des traditions de cette sociabilité mondaine.

« Régner sur Berlin » c'est également régner sur une certaine élite, une certaine bourgeoisie ou aristocratie de la pensée que le champ intellectuel a colonisé, faisant de la capitale allemande la vitrine d'une cause. C'est bien un certain Berlin des années 1920 qui fera d'Antonina Vallentin, l'immigrée universitaire de Galicie, la journaliste, la traductrice, une

⁵⁵⁷ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Editions Leo S. Olschki, 1965, t. II.

« reine ». Le Berlin d'une élite intellectuelle baignant dans le révolutionnaire « esprit de Locarno ». Plus encore qu'un dénominateur mondain, « reine de Berlin » est la carte de visite dans un univers auquel, au premier abord, Antonina Vallentin n'appartient pas. C'est à Berlin qu'elle rencontrera celui qui lui ouvrira les portes du « Tout Berlin » de l'entre-deux-guerres, donnant à son parcours un aspect politique qu'elle ne quittera plus : Gustav Stresemann. Ce dernier utilisera à son tour, dans un rapport de donnant-donnant propre aux salons, la position de force de son mentor mondain.

Si les salons sont basés sur un échange de rapports et de réseaux⁵⁵⁸ entre l'hôtesse et ses hôtes, c'est-à-dire, un flux mondain de rencontres utiles, la seule présence de Gustav Stresemann dans la vie d'Antonina Vallentin, même si elle est essentielle dans la construction de sa carrière de salonnière et de « reine de Berlin », ne doit pas sous-évaluer les événements historico-politiques d'importance qui représentent une opportunité certaine à la journaliste au cours de sa carrière mondaine. Si les Accords de Locarno d'octobre 1925, permettent une présence française « officielle » et une dynamique de voyages pendulaires notamment des intellectuels entre Berlin et Paris, l'entrée de l'Allemagne à la Société des Nations place le rapprochement franco-allemand au centre d'une politique étrangère internationale mais surtout, bilatérale. Ainsi, cette entrée fracassante de l'ancien ennemi des nations européennes au sein de l'hémicycle du palais de Genève officialise, en parallèle des Accords de Locarno dont la portée symbolique est conséquente, l'entrée de l'Allemagne et de la France dans une nouvelle ère politique. Pour Antonina Vallentin, c'est le début d'un rôle « d'influenceuse », de « pygmalion » mondain et politique qu'elle revendique auprès de Gustav Stresemann.

L'entrée de l'Allemagne à la Société des Nations représente la réhabilitation de l'Allemagne. Son entrée sur la scène internationale mais aussi la première pierre d'une reconstruction systématique d'un pays plongé dans un chaos politique soudain. Une reconstruction que les visiteurs de la fin des années 1920 décrivent encore comme fragile mais qui offre la visibilité d'une « *tabula rasa* » où il est de nouveau possible de tout entreprendre : « *Ce qui les attire [les intellectuels français] à ce moment précis à Berlin est qu'un autre avenir puisse y être envisagé pour l'Allemagne et la Mitteleuropa. [...] Dans une carte adressée à son frère Pierre Abraham le 3 mai 1928, il écrit : « Un grand destin, inquiétant et magnifique, se*

⁵⁵⁸ Antoine Lilti, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 2005

prépare là » »⁵⁵⁹ L'Allemagne et, pour les intellectuels français dont il est question ici, Berlin, se doit d'être à la taille d'un destin qui leur échappe. Pour ce faire, il s'agit de construire sur les ruines : le pays comme le moral des habitants ébranlé par la guerre puis par la défaite ainsi que la construction de la paix. Cette politique de la paix, promulguée et défendue par une certaine élite intellectuelle, est déjà inscrite dans le paysage européen et ce dès avant 1914. La Grande Guerre exacerbe et convainc certains autres grands esprits, poussant les limites dans plusieurs directions, dont l'une amènera aux tentatives de rapprochement franco-allemand des intellectuels au cours de l'entre-deux-guerres et dans lesquelles, les salonnières berlinoises vont jouer un rôle majeur de médiatrices, de construction de réseaux et d'appui mondain.

Les accords de Locarno, signés en octobre 1925 puis l'entrée de l'Allemagne à la Société des Nations le 10 septembre 1926, soutenu par Aristide Briand alors Président du Conseil français, marque une deuxième étape considérable dans cette nouvelle politique franco-allemande. Le mythe de l' « Erbfeind » bien ancré dans la culture de masse et élitaire des deux pays ; dû notamment aux deux guerres quasiment successives que la France et la Prusse, puis l'Allemagne se sont livrées entre 1870 et 1914-1918, tend alors à disparaître. Du moins, c'est le souhait et la stratégie opérés par Aristide Briand et Gustav Stresemann alors Ministre des Affaires étrangères allemand. « *Monsieur, la paix pour l'Allemagne et pour la France, cela veut dire : [...] Arrière les fusils, les mitrailleuses, les canons ! Place à la conciliation, à l'arbitrage, à la paix !* ».⁵⁶⁰ Cette exclamation retentissante d'Aristide Briand enthousiasme les passions. Geneviève Tabouis, alors jeune journaliste, décrit dans ses « Mémoires », l'espoir que représentait alors ce rapprochement franco-allemand notamment au lendemain de la signature des Accords de Locarno :

*« J'étais littéralement ivre de joie et d'enthousiasme. L'Allemagne, ennemie d'hier, venait d'apposer sa signature sur huit protocoles de réconciliation ! La France obtenait enfin sa sécurité sur le Rhin ! Maintenant, automatiquement, les forces anglaises, italiennes, viendraient aider la France si jamais les Allemands manquaient à leur parole. Donc, dorénavant, plus de crainte pour l'avenir ! Plus de guerre ! L'Allemagne entrait à la S.D.N ! [...] Ce soir-là, 16 octobre 1925, à Locarno, on avait vraiment confiance en l'avenir. »*⁵⁶¹

⁵⁵⁹ Wolghang Abholt, Claudine Delphi, *Jean-Richard Bloch ou à la découverte du monde connu : Jérusalem et Berlin (1925-1928)*, Paris, Honoré Champion Éditeur, 2010, p. 78

⁵⁶⁰ Aristide Briand le 10.09.1926 à la Société des Nations, dans, *Journal officiel de la SDN* (11.09.1926), cité par Jean-Michel Guieu, *Gagner la paix 1914-1929*, Paris, Éditions du Seuil 2015, p. 448-449

⁵⁶¹ Geneviève Tabouis, *Ils l'ont appelée Cassandre*, New York, Éditions de la Maison française, coll. « Voix de France », 1942, p. 63

On remarque toutefois, dans ce court extrait, que l'enthousiasme dithyrambique et l'espérance d'un monde débarrassé du danger de la guerre ne sont pas maniés sans une rhétorique prudente.⁵⁶² Il s'agit d'empêcher l'Allemagne « de manquer à sa parole » et de protéger son pays face à une nouvelle potentielle menace d'agression. En effet, même si les ennemis d'hier entraient à la SDN, symbole d'espoir, et au mécontentement de certains, dont ce n'était pas sans assurer des règles de prudence qui paraissaient alors aux yeux de certains voisins, dont la France, assurément élémentaire. Aristide Briand se montre plus prolix dans ses discours officiels mais n'oublie pas toutefois que ce rapprochement franco-allemand ne s'inscrit pas exclusivement dans une idéologie pacifiste désintéressée. La France, comme l'Allemagne, sert ses propres intérêts. Si, pour Berlin, il faut s'assurer une place sur la scène internationale ainsi que délivrer le pays du carcan dans lequel, estime-t-on Outre Rhin, le Traité de Versailles l'a enfermée en juin 1919 ; Gustav Stresemann cherche également à récupérer les régions occupées dans le giron allemand, à supprimer la Commission interalliée, autrement dit à mettre fin à l'occupation du territoire et que la population allemande, dans sa majorité, trouve injustifiée, notamment bercée par la « Dolchstoßlegende » qui fait de l'Allemagne un pays vaincu non pas par faits mais par malchance. Points que Stresemann appuiera lors de sa rencontre à Thoiry avec Aristide Briand en septembre 1926, une semaine seulement après l'entrée de l'Allemagne à la Société des Nations. Pour Paris, et plus spécifiquement pour Briand, il s'agissait d'avoir conscience de l'objectif allemand, autrement dit d'empêcher l'Allemagne une trop grande liberté qui aurait pu lui donner des velléités de grandeur et potentiellement mener à un nouveau conflit. La signature de traités et d'accord, ainsi qu'une place à la Société des Nations, œuvraient dans ce sens. La stratégie politique pacifique de Briand reposait ainsi sur ces traités, dont Locarno était le symbole d'une première étape vers une paix durable mais contrôlée. Malgré tout, suite à la conférence de Locarno, le mot « Europe » est lancé. Par Briand, d'abord qui estime devant la Chambre des Députés en février 1926 au sujet de Locarno, que l'entente avec l'Allemagne est possible sous la condition de s'unir comme européens : « *J'y suis allé, ils y sont venus et nous avons parlé européen. C'est une langue nouvelle qu'il faudra bien que l'on apprenne* ». ⁵⁶³ Puis par Gustav Stresemann enfin dont le fils rapporte son discours à la clôture des Accords de Locarno : « *Wir haben ein Recht,*

⁵⁶² Notamment, en ce qui concerne Geneviève Tabouis, en 1942, c'est-à-dire, en plein cœur d'une nouvelle guerre mondiale qui implique de nouveau l'Allemagne et la France une nouvelle fois ennemis.

⁵⁶³ « Aristide Briand devant la Chambre des Députés le 26 février 1926 », dans *Le Temps* (28.02.1926), p. 3

von einer europäischen Idee zu sprechen [...] uns kettet eine Schicksalsgemeinschaft aneinander ». ⁵⁶⁴

L'influence de la Société des Nations

C'est dans ce contexte politique qu'Antonina Vallentin fait ses classes. Au cœur de l'entrée de l'Allemagne à la Société des Nations, de Locarno et des tractations de Thoiry – la « rencontre secrète » sur laquelle il fut tant écrit par ses contemporains - qu'elle jure connaître mieux que personne. Dès 1926, Antonina Vallentin, à travers la figure de Stresemann, se fait la médiatrice, l'informatrice, la mieux au courant d'une crise qu'elle annonce sans hésitation : « *Je fais une visite à Madame Antonina Vallentin de retour de Paris. Elle n'a vu ni Briand ni Poincaré. Mais elle abonde en racontars [...] fort peu rassurée de ce qu'elle a observé là-bas, Antonina Vallentin ne l'est guère davantage en ce qui touche Berlin. Elle prévoit la crise.* » ⁵⁶⁵

La journaliste et salonnière se fait informatrice. Elle dont la formation est avant tout l'histoire de l'art – domaine au sein duquel elle reviendra très rapidement – elle devient journaliste politique au sein du grand bain de la Société des Nations et de la difficile reconstruction franco-allemande. Rétrospectivement, Antonina Vallentin témoignera elle-même de l'enthousiasme post-locarnien qui fit d'elle une femme mondaine et politique. Ainsi, elle décrit Locarno, en avril 1935, dans un article publié dans « Le Petit Journal » comme « *un des premiers essais réussi d'une réconciliation internationale accomplie sous des conditions climatiques favorables* » ⁵⁶⁶, ajoutant ensuite que cette rencontre « *ne fut pas un rêve d'une belle nuit d'automne. Il reste comme une des rares nouveautés réelles parmi les décombres d'une paix précaire* » ⁵⁶⁷. Antonina Vallentin fait partie des convertis de la paix et du rapprochement franco-allemand comme vecteur principal d'un pacifisme international nécessaire à un monde tout juste sorti d'une guerre choquante, mondiale et carnivore de vies. Son silence nous empêche de savoir ce qu'elle pensait réellement des accords et des fondations d'un rapprochement qui se mettait peu à peu en place et pour lequel elle œuvrait, à sa manière, dans l'ombre. Grâce aux mémoires et aux souvenirs d'acteurs qui l'ont côtoyée, tels que son mari,

⁵⁶⁴ Gustav Stresemann, cité dans, Wolfgang Stresemann: *Mein Vater Gustav Stresemann*, Munich, Berlin, Herbig Verlag, 1979, p. 396.

⁵⁶⁵ *La recherche de la paix France-Allemagne. Les carnets d'Oswald Hesnard 1919-1931*, éd. Jacques Bariéty, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2011, p. 391

⁵⁶⁶ Antonina Vallentin, « Les jardins de la paix. Thoiry...Locarno...Stresa », *Le Petit Journal* (10.04.1935), p. 1

⁵⁶⁷ Antonina Vallentin, « Les jardins de la paix. Thoiry...Locarno...Stresa », art. cit.

bien sûr, ainsi que des personnages hauts en couleurs tels qu'Oswald Hesnard, Louise Weiss ou encore Pierre Bertaux nous donnent un aperçu de sa place dans l'univers fermé du rapprochement franco-allemand et de la Société des Nations. Publié en 1935, l'article du « Petit Journal » est fait d'une nostalgie d'une époque déjà révolue, au lendemain de la présence hitlérienne à la tête de l'Allemagne alors qu'elle est déjà en France où elle accueille les inquiétudes et les angoisses des ressortissants allemands qui déplaisent au nouveau régime. À la même époque, en effet, elle reçoit une lettre de Zweig dont la nostalgie équivalente témoigne d'un souci commun : « *il faut se recueillir pour faire face à cette époque terrible [...] espérons que le poids qui pèse sur les réfugiés de Paris s'est allégé et quelques-uns sont casés* »⁵⁶⁸. Au lendemain d'une époque totalement révolue, époque berlinoise avant tout, sur laquelle elle a donc régné et en laquelle elle a cru, Antonina Vallentin se perd dans les souvenirs de Thoiry, de Locarno et de la Société des Nations, où elle connaît ses heures de gloire de salonnières et où on peut trouver un début de politisation de sa carrière professionnelle. C'est bien au cours de cette période genevoise, dans les couloirs de l'illustre institution de Genève, qu'Antonina Vallentin forge sa carrière journalistique puis de salonnière et de mondaine instruite et au courant des grands secrets politiques dont elle se vante peut-être un peu trop.

« *Je voyais Antonina Vallentin à Genève. Une grande intelligence et beaucoup de grâce composaient une vive séduction. [...] Un jour je la vis [...] accompagnée d'un jeune ministre lithuanien, s'embarquer rieuse et légère, sur les eaux transparentes. Elle n'était pas seulement une femme politique ; on pouvait glaner avec elle les quelques brins de poésie épars dans la Genève de la SDN* »⁵⁶⁹. Les souvenirs de Julien Luchaire sont à considérer avec prudence. Si les deux époux se seraient semble-t-il rencontrés grâce à l'entremise de leur ami commun Jean-Richard Bloch – « *L'homme que j'épouserai est un très bon ami de vous et vous n'y êtes pas pour rien dans notre mariage. C'est Julien Luchaire, l'homme que vous m'avez fait comprendre d'estimer. Vous vous rappelez la soirée quand Luchaire est venu pour la première fois avec vous chez moi ?* »⁵⁷⁰ - c'est à Genève, où Julien Luchaire travaille comme expert à la Commission internationale de coopération intellectuelle de la Société des Nations. La présence d'Antonina Vallentin y est cependant plus floue. Y est-elle dans le cadre de son travail de

⁵⁶⁸ Stefan Zweig à Antonina Vallentin (12.05.1935), dans *Correspondance Stefan Zweig 1922-1944*, Paris, Grasset, 2005, p. 134

⁵⁶⁹ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Edition Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 174

⁵⁷⁰ Lettre d'Antonina Vallentin à Jean-Richard Bloch (début novembre 1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (188) série XLVI, sous-série f. 271-290

journaliste, plus précisément comme correspondante politique du Manchester Guardian ? Ou bien comme intime et conseillère de Gustav Stresemann ?

Pour beaucoup de ses contemporains, notamment ceux qu'elle fréquentait au sein de son salon ou dans l'univers franco-allemand, le comportement d'Antonina Vallentin relevait surtout d'un certain opportunisme. « *La Vallentin y est-elle pour quelque chose ?* »⁵⁷¹ s'interroge Pierre Bertaux dans une lettre à ses parents suite à un discours de Stresemann qui, dit-il, aurait embarrassé le « franco-germanophile » Pierre Viénot. Antonina Vallentin utilise certes, à des fins mondaines, la figure d'un homme politique comme protecteur et comme protégé, à l'instar des grandes salonnières des siècles précédents. Ainsi, Marie Radziwill fait de son animosité pour le chancelier Otto von Bismarck l'un des éléments politiques de son salon : « *Monsieur de Bismarck [...] prend, autour de lui, tout ce qu'il y a à prendre, il écrase tout le monde, sans autre droit que sa force triomphante* »⁵⁷². Juliette Adam protège Gambetta, la comtesse de Belgiojoso se fait l'égérie de l'unité italienne. À leur image, Antonina Vallentin fait de Gustav Stresemann la figure de proue de sa politique et, surtout, de sa position mondaine. « *La plus remarquable des divinations d'Antonina Vallentin avait été Gustav Stresemann. Tout ce qu'on peut faire dans un salon politique pour la carrière d'un homme d'État, elle l'avait fait pour lui. Elle était – personne ne pouvait l'ignorer [...] la confidente et la conseillère du ministre des affaires étrangères de la nouvelle Allemagne. [...] Stresemann avait besoin d'une informatrice de cette valeur. C'est par elle que je l'approchais, de même que beaucoup des hommes que je viens de nommer* »⁵⁷³.

Antonina Vallentin s'inscrit ainsi dans la tradition de ce qu'Anne Martin-Fugier considère comme les « compagnes utiles » de la politique, « les matrices d'une existence politique »⁵⁷⁴. Ne cherche-t-elle pas, dans un sens, à devenir « l'égérie » d'une cause ?

⁵⁷¹ Pierre Bertaux à ses parents (1.02.1928), dans Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p.182

⁵⁷² *Une française à la cour de Prusse. Souvenirs de la Princesse Antoine Radziwill (née Castellane) 1840-1873*, Paris, Librairie Plon, 1931, dans www.gallica.bnf.fr, URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k97612480/f16.item.r=une%20fran%C3%A7aise%20%C3%A0%20la%20cour%20de%20prusse> page 10

⁵⁷³ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Editions Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 136

⁵⁷⁴ Anne Martin-Fugier, *Les salons de la IIIe République. Art, littérature, politique*, Paris, Perrin, 2003, p. 65

Une égérie ?

Le qualificatif est utilisé par Louise Weiss à propos d'Antonina Vallentin dans ses Mémoires : « elle s'y donnait pour l'égérie de Stresemann »⁵⁷⁵. Il reste, dans les écrits amers de la députée européenne et elle aussi, un temps, salonnière – notamment à l'époque de la Société des Nations – particulièrement critique. Une « égérie », dérivé de la nymphe du même nom qui conseillait Numa Pompilius, roi des Romains – est une « femme qui passe pour l'inspiratrice d'un homme politique, d'un écrivain, d'un artiste »⁵⁷⁶. Si le rôle d'Antonina Vallentin est contesté par Louise Weiss et certains autres de ses contemporains, il semblerait pourtant que c'est la place qu'elle cherche à entretenir sur la scène mondaine franco-allemande.

Le terme est intéressant car il marque une certaine continuité avec les salonnières des siècles précédents. Dans la plupart des journaux de l'époque, les hôtes de salons politiques étaient en effet décrites comme égéries d'un homme politique qu'elles choisissaient de soutenir. Ainsi, leur salon devenait l'antichambre de campagne d'un éminent personnage, le lieu où il lui était possible de rencontrer d'autres courants de pensées, des célébrités du monde des arts, des sciences ou de l'industrie, de nouer des contacts ou de conclure des projets de loi. Certains salons recevaient ainsi exclusivement les membres d'un parti politique ou l'entourage de la figure qu'elles soutenaient. La célèbre duchesse de Dino par exemple, « la plus européenne des femmes du XIX^{ème} siècle »⁵⁷⁷, fut ainsi donc l'égérie de son oncle Talleyrand ; Juliette Adam celle des Républicains et de Léon Gambetta ; la princesse de Lieven celle de Thiers et de Guizot. « Une véritable Égérie n'est point une amoureuse, c'est un diplomate en jupes, un confesseur indulgent, un confident désintéressé, une inspiratrice habile et discrète »⁵⁷⁸, comme le décrit Étincelle, la chroniqueuse mondaine du « Figaro » en 1882. La journaliste fait ainsi, dans un long article, la description complète de ce que doit être, conforme aux codes sociaux de cette fin de siècle, ce que nous pouvons considérer ici comme une « salonnière politique ». De cours à la Belle Époque, que ce soit en France comme en Allemagne ainsi qu'au long du XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème}, ces « magiciennes en robe de cachemire sombre [...] qui tiennent

⁵⁷⁵ Louise Weiss, *Combats pour l'Europe, 1919-1939*, Paris, Albin Michel, 1979, p. 63

⁵⁷⁶ Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales. Égérie. Dans Dictionnaire en ligne, consulté le 3 mars 2021 sur : <https://www.cnrtl.fr/definition/%C3%A9g%C3%A9rie//0>

⁵⁷⁷ Jules Cambon : Préface, dans *Une Française à la cour de Prusse. Souvenirs de la Princesse Antoine Radziwill (née Castellane) 1840-1973*, Librairie Plon, Paris 1931, dans www.gallica.bnf.fr, URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k97612480/f15.image.texteImage> p. III

⁵⁷⁸ Étincelle, « Les Égéries », *Le Figaro* (25.09.1882), dans www.gallica.bnf.fr, URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2783354/f1.item.zoom>, p. 1

parfois les fils des évènements les plus graves »⁵⁷⁹, ne servent ainsi pas leurs intérêts mais ceux d'un homme, d'un parti ou d'une idéologie. Plus spécifiquement, elles ont été lancées par un haut personnage et en ont lancé ensuite, grâce à leurs salons, d'autres sur la scène publique.

Il est intéressant de découvrir une certaine continuité entre ces « égéries » décrites par Étincelle dans « Le Figaro » et Antonina Vallentin, cinquante ans plus tard, à Berlin puis à Paris. Égérie de Gustav Stresemann, du moins, considérée comme telle par Louise Weiss, elle se forge un nom et une réputation dans l'univers de la Société des Nations et, plus particulièrement, du rapprochement franco-allemand. Tels que la décrivent ses contemporains, Antonina Vallentin est la « compagne utile » d'un homme politique, qu'elle soutient et qui lui permet l'ascension dans l'échelle sociale. Dans son mémoire de fin d'études, Anna Rabkin⁵⁸⁰ pose la question de cette inexplicable ascension d'une juive-polonaise devenue confidente et défenseure de la réconciliation franco-allemand grâce à son intimité inattendue avec Gustav Stresemann. Présentés, semblerait-il, par Henry Benrath⁵⁸¹, également journaliste au « Manchester Guardian », l'homme politique allemand et Antonina Vallentin se construisent une relation.

Une égérie politique ainsi qu'une « salonnière » plus généralement dans le monde des arts et des lettres, se doit de promouvoir son salon par ses hôtes de marque ainsi que par ce qu'elle représente et qu'elle défend. C'est aussi à elle, de « faire » l'homme politique, de le propulser sur le devant de la scène au même titre qu'il lui permet d'entrer dans la lumière. Le rapport des hôtes de salons et de ses hôtes est un rapport de réciprocité. Une solidarité d'intérêt mutuel se met en place. D'une certaine manière, en servant la cause de l'autre, l'hôtesse ou l'hôte servent leurs propres intérêts.

Dans ses mémoires, nous l'avons vu, Julien Luchaire est le premier à décrire sa femme comme « égérie », semblant ainsi lui reconnaître les lettres de noblesse de la salonnière politique traditionnelle et influente. Antonina Vallentin est selon son mari « *l'informatrice* » de Gustav Stresemann qui lui raconte « *les crises de chagrin* »⁵⁸² de l'homme politique lors des discussions entre le ministre allemand et Aristide Briand. Selon d'autres témoignages, il semblerait qu'Antonina Vallentin se soit déclarée elle-même « égérie » de Gustav Stresemann,

⁵⁷⁹ Étincelle, « Les Égéries », op. cit.

⁵⁸⁰ Anna Rabkin, *Antonina Vallentin. A European of foreign affairs*, mémoire de master sous la dir. De Henry Reichman, State University of California, 2003, p. 22-26.

⁵⁸¹ Antonina Vallentin, « Wie « Ball auf Schlos Kobolbow » entstand », dans Rolf Italiaander (dir.), *Henry Benrath in Memoriam*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Antstalt, 1954, pp. 41-42

⁵⁸² Antonina Vallentin, « Wie « Ball auf Schlos Kobolbow » entstand », op. cit.

à l'instar des Mémoires de Louise Weiss déjà cités ou des carnets d'Oswald Hesnard. Malgré tout, elle semblait assez proche de Gustav Stresemann pour rapporter ses états de santé fragile à partir de 1929, témoignages qu'Oswald Hesnard tel qu'il le rapporte ne croit qu'à moitié. « *La Vallentin continue à faire ses confidences pessimistes : il n'est pas sûr que Stresemann soit là dans trois mois. Il est usé* »⁵⁸³ ajoutant quelques jours plus tard que les rumeurs sur la mauvaise santé du ministre des affaires étrangères allemand qui courent dans Genève sont « *peut-être une conséquence des bavardages pessimistes de Vallentin* »⁵⁸⁴. Les témoignages d'Hesnard et de Louise Weiss sont toutefois à prendre avec une certaine prudence, la santé de Stresemann s'altérant dans les mois qui suivirent jusqu'à son décès en octobre 1929. L'intimité de Gustav Stresemann avec Antonina Vallentin, certes contestée par ses contemporains, devait tout de même être profonde puisque, d'après son ex-mari « *Briand et Stresemann devaient être nos témoins au mariage ; le projet ne fut pas réalisé pour une difficulté de dates* »⁵⁸⁵.

En effet, les Accords de Locarno, puis l'entrée de l'Allemagne à la Société des Nations ainsi que la rencontre de Thoiry, pendant laquelle Aristide Briand et Gustav Stresemann se sont entretenus sur un potentiel avenir pacifique franco-allemand, ont déclenché une ère nouvelle entre les deux pays. « Locarno » devient dès ces années-là une expression, un mot symbolique que l'on utilise pour décrire le rapprochement franco-allemand. « Le Locarno intellectuel » pousse notamment les élites intellectuelles allemandes à changer de comportement envers la France et leurs homologues d'outre-Rhin et vice versa. Des initiatives culturelles et de médiation franco-allemande se développent. Roland de Margerie, conseiller d'ambassade à Berlin à cette époque-là et dont l'épouse, Jenny de Margerie, tenait un salon réputé décrit cette période comme un vent nouveau qui souffle sur l'ambassade de France en Allemagne. La représentation française à Berlin était depuis la guerre particulièrement ignorée par le « Tout-Berlin » et la société allemande dans son ensemble.

« *Aux environs de 1925, grâce à la politique menée par Briand et par Stresemann, que concrétisèrent les accords de Locarno, un vif courant d'opinion s'était dessiné outre-Rhin en faveur d'une meilleure connaissance du voisin français, de sa vie littéraire et artistique et de*

⁵⁸³ *La recherche de la paix France-Allemagne. Les carnets d'Oswald Hesnard 1919-1931*, Jacques Bariéty, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2001, p. 483

⁵⁸⁴ *La recherche de la paix France-Allemagne. Les carnets d'Oswald Hesnard 1919-1931*, Jacques Bariéty, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2001, p. 485

⁵⁸⁵ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Editions Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 175

*ses possibilités économiques. [...] Ce fut l'époque des expositions retentissantes, consacrées à Manet, à Daumier, à Toulouse-Lautrec ».*⁵⁸⁶

Cette politique à laquelle l'ambassade de France se plie, d'autres la poursuivent également. Que ce soient des initiatives artistiques ou plus extravagantes, pour l'époque, tel que la création du « Comité d'études franco-allemand » (aussi appelé Comité Mayrisch) dont Pierre Viénot, futur homme politique français et gendre de l'industriel luxembourgeois pacifique Emile Mayrisch, est l'auteur.

Le salon d'Antonina Vallentin n'est autre qu'une suite logique de ces résolutions franco-allemandes. Elle utilise ses relations avec Gustav Stresemann ou, pourrait-on dire, sa position « d'égérie » de l'homme politique allemand pour asseoir sa place à travers son salon berlinois, à l'image, en somme, des femmes de l'ancien temps, qu'elles soient de France ou d'Allemagne.

*« Mais l'in vraisemblable paraissait vrai quand Antonina Vallentin était là, ardente, pénétrante, allant d'un mot tout droit au fond des êtres en présence, acharnée à multiplier ces contacts, à en tirer toutes les étincelles propres à entretenir le foyer où se forgeait l'Europe. Non seulement, elle connaissait à fond l'histoire récente de ce monde enfiévré, mais elle avait des divinations surprenantes. Je ne crois pas qu'il eût alors une tête où fut mieux conçue l'Europe telle qu'elle aurait dû être [...] l'atmosphère de la Landgraffenstrasse était en permanente et complexe vibration, qu'accentuait l'incessante sonnerie du téléphone ».*⁵⁸⁷

Cette atmosphère enfiévrée décrite par Julien Luchaire dans cette capitale allemande imprégnée de « l'esprit de Locarno » symbolise le « *Berlin chaotique, brillant et fragile* »⁵⁸⁸ d'alors. Le salon d'Antonina Vallentin s'inscrit alors dans cette atmosphère d'un monde que les visiteurs de son salon voulaient nouveau. Soutenue par la grande figure de Gustav Stresemann, le lieu de discussion, de réseaux et de médiation qu'Antonina Vallentin met en place dans son salon de la Landgraffenstrasse 11, à Berlin, devint l'un des espaces de mise en réseaux et de rencontre du franco-allemand. Critiquée par ses contemporains dans leurs mémoires, que ce soit Oswald Hesnard, Louise Weiss ou encore, dans ses lettres à ses parents, le brillant mais parfois intransigeant Pierre Bertaux, ou encore Simone de Beauvoir dans ses mémoires lorsqu'elle la rencontre dans les années 1950 au « Procope » à Paris, Antonina Vallentin tint sa ligne politique jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale. Égérie,

⁵⁸⁶ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits. De l'enfance à 1922*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. I., p. 108

⁵⁸⁷ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 136

⁵⁸⁸ *Op. cit.*

intentionnelle ou pas, déclarée comme telle par elle-même, elle fut une vraie admiratrice de l'œuvre de Gustav Stresemann envers l'Allemagne d'abord, puis pour l'Europe à travers ses tentatives de rapprochement avec la France. C'est la journaliste Gabriele Tergit, amie d'Antonina Vallentin dans ces années-là et réfugiée au Royaume-Uni où elle resta après la Seconde Guerre mondiale, qui décrit cette relation spéciale d'une égérie et d'un homme politique.

« *She was the very first to recognize the genius of Stresemann. In 1933, she said of Stresemann: « That man is the coming German statesman ». [...] She admired Stresemann and she had faith in the correctness of his policy. Stresemann never forgot this. There was never a more important dinner party at the German Foreign Ministry without Tozia ».*⁵⁸⁹

De son admiration pour Stresemann ainsi que de son désir de paix, dû à sa nationalité transnationale, et à son parcours, Antonina Vallentin en fait un salon, un « parlement mondain »⁵⁹⁰ où se rencontrent les grands noms de la littérature, des arts et de la politique d'alors, intéressés intentionnellement ou non au rapprochement franco-allemand.

Landgraffenstrasse 11

Situé à son domicile, Landgraffenstrasse 11, dans un immeuble aujourd'hui disparu, son salon du rez-de-chaussée recevait les hôtes d'Antonina Vallentin. Il est impossible de poser une date de création du salon, toutefois c'est à l'époque de ses accointances avec Gustav Stresemann que la correspondante du « *Manchester Guardian* » fait de son salon « tendu de rouge sombre » un lieu de rencontre de l'intelligentsia française, allemande voir européenne dans ce Berlin weimarien. Suite à un conflit de vue sur la Société des Nations et la situation des Alliés en Allemagne, notamment sur la position de Stresemann face à l'occupation de la Ruhr. Ardente défenseuse de celui que certains qualifièrent d'amant, un conflit ouvert par lettres interposées fit alors rage entre son collègue, Augustus Voigt, le chef de bureau du « *Manchester Guardian* » qui poussa le rédacteur situé à Manchester à la remercier en juillet 1925.

Ce revers de carrière poussa alors Antonina Vallentin à utiliser ses relations et son réseau pour devenir traductrice d'ouvrages, notamment de pièces de théâtre (elle maîtrisait, plus

⁵⁸⁹ Gabriele Tergit, "Antonina Vallentin", *AJR Information, Association of Jewish Refugees in Great Britain*, Vol. XIII,1, Londres, Janvier 1958, p. 5.

⁵⁹⁰ *Le Matin* (17.03.1887), p. 1.

ou moins bien, cinq langues) et agent d'écrivains célèbres qui cherchaient, ou bien à se faire éditer en Allemagne ou bien à voir leur œuvres traduites et publiées en France. En 1927, elle reprend également la revue « *Nord und Süd* » au sein de laquelle elle devient éditrice, acceptant la proposition de Ludwig Stein, professeur de Philosophie et ami de Gustav Stresemann. La revue devient alors ouvertement supportrice du Ministre des Affaires étrangères allemand et de la Société des Nations. Antonina Vallentin voit alors son influence grandir ; une influence qui a alors des répercussions sur son salon.

« *Mme Vallentin est une juive polonaise sur le retour, tournant en ce moment à la grosse petite dame, avec quelques beaux restes : Haguenin, Rilke, Stresemann, etc. Un peu bas bleu. Le seul salon de Berlin.* »⁵⁹¹

Dans le Berlin de l'entre-deux-guerres, les initiatives culturelles, franco-allemandes notamment, sont nombreuses. Cette « situation pionnière », telle que la décrit Hans Manfred Bock dans la préface aux lettres de Pierre Bertaux⁵⁹², pousse à la constitution d'une intelligentsia de plus en plus intime qui se rencontre dans les mêmes cercles ou se croise dans un éventail de salons. Roland de Margerie, alors conseiller d'ambassade à Berlin, décrit « *un milieu aussi cosmopolite qu'allemand, qui s'est formé peu à peu à la faveur de contacts entre les cercles intellectuels des deux pays, grâce au fait que la capitale allemande fut, jusqu'à l'avènement d'Hitler, l'un des centres principaux de l'activité littéraire ou artistique en Europe* »⁵⁹³. Le fils de l'ambassadeur de France en Allemagne, qui restera une dizaine d'années en poste à Berlin, décrit dans ses mémoires inédites, une ville aux détours de laquelle on croise des hôtes et des hôtesse, allemands et/ou francophones, dont les salons sont ouverts dès l'aube des années 1920 à la cause si ce n'est européenne, du moins franco-allemande. Intentionnellement ou non, ces dames de la haute noblesse ou de la très fortunée bourgeoisie juive œuvrent à l'entente entre les deux pays en permettant aux ressortissants français, alors méprisés par le Tout-Berlin, de se faire une place dans la haute société. Il y a les salonnières officielles, celles dont le salon est reconnu et décrit comme telle par les contemporains dans leurs mémoires ou leurs correspondances. Puis il y a les femmes influentes qui ouvrent leurs portes pour des soirées, à l'image des « jours » des femmes de la bonne société du XIX^{ème}

⁵⁹¹ Lettre de JR Bloch à sa femme (24.3.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

⁵⁹² Hans Manfred Bock, *Les „années folles“ de Berlin (1927-1933). Le témoignage de Pierre Bertaux*, dans, Pierre Bertaux : *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes (1927-1933)*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 14-15

⁵⁹³ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits. De l'enfance à 1922*, Dallas, édité par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. I., p. 79

siècle. Ainsi, « *la vieille madame von Friedlander-Fuld* »⁵⁹⁴ dans la maison de laquelle on « *respirait un air international* »⁵⁹⁵ ⁵⁹⁶ ou bien Katharina von Oheimb, future femme politique dont l'entretien avec l'ambassadeur de France Pierre de Margerie « *posa peut-être le premier jalon de l'abandon de la résistance passive* »⁵⁹⁷ qu'avait la société berlinoise envers l'ambassade de France dans ces années post-1919. Parmi les grands noms féminins de cette mondanité berlinoise cosmopolite, la princesse Mechtilde Lichnowsky avait également une place à part, notamment auprès des cercles de l'ancienne aristocratie et des ambassades que Roland de Margerie mentionne également, ainsi que la femme de lettres Annette Kolb dont l'originalité l'amuse : « *Je manquerais à un devoir de reconnaissance si je ne mentionnais à ce propos une personnalité franco-allemande qui ne cessa de servir de trait d'union entre les deux pays avant et après la Deuxième guerre : je veux parler de la romancière et musicologue Annette Kolb, probablement issue des Wittelsbach par son père et de mère française* »⁵⁹⁸. La mondanité ouverte au rapprochement franco-allemand, dans laquelle les cercles français pouvaient se mouvoir sans crainte de tensions comme cela était courant d'y être confronté après la défaite allemande de 1918, est multiple. Toutefois, elle s'inscrit en grande partie dans la vieille et haute aristocratie, dans une continuité d'habitude mondaine et de codes aristocratiques européens⁵⁹⁹. Antonina Vallentin, toutefois, ne fait pas partie de ces sphères et n'y semble que relativement peu invitée, car jamais mentionnée dans les journaux ou les correspondances des habitués de ces salons aristocratiques.

En effet, le salon d'Antonina Vallentin, au contraire de celui de Helene von Nostitz-Wallwitz, n'est pas cité dans les mémoires de Roland de Margerie. Cela s'explique par la diversité des visiteurs qui se pressaient dans les salons franco-allemands du Berlin des années folles et dont les origines sociales, notamment, ne correspondaient pas aux hôtes-types que l'on pouvait croiser dans les salons des autres hôtesses berlinoises. Helene von Nostitz-Wallwitz est la nièce d'Hindenburg. Dépourvue de fortune, elle était rattachée toutefois à un monde dans lequel évoluaient diplomates et haute noblesse. Car, même si une grande majorité des visiteurs

⁵⁹⁴ Op cit.

⁵⁹⁵ Op. cit.

⁵⁹⁶ Dont la fille aux nombreux mariages, la jeune « Baby Friedlander », Marianne de son prénom, est également, dès avant 1914, citée par Geneviève Tabouis dans ses Mémoires.

⁵⁹⁷ Roland de Margerie : *Tous mes adieux sont faits. De l'enfance à 1922*, Dallas, édité par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. I., p. 82

⁵⁹⁸ Op. cit. p. 68

⁵⁹⁹ Alice Bravard, *Le grande monde parisien. 1900-1939. La persistance du modèle aristocratique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, p. 58

se retrouvaient aux différentes adresses, certains se cantonnaient, comme le veut d'ailleurs la tradition des salons, à leur « salonnière ». On remarque dans la liste des visiteurs une nette différence sociétale en comparaison avec le salon d'Antonina Vallentin où se rencontraient, originellement, des personnages du Berlin bohème de la scène théâtrale tel que Bertold Brecht ou Erwin Piscator. Ce n'est que peu à peu, semble-t-il, que le salon s'ouvre au monde franco-allemand et aux supporters de la Société des Nations rencontrés par la journaliste dans les couloirs de l'institution genevoise. Suite à son renvoi du « *Manchester Guardian* » en juillet 1925, elle s'initie au métier d'agent de célébrités littéraires, tels que Stefan Zweig qui la tutoie dans ses lettres, ou encore Joseph Roth, Lion Feuchtwanger et Jean-Richard Bloch.

Se voulant égérie de Gustav Stresemann, Antonina Vallentin sert la cause européenne à travers les arts et, plus précisément, la traduction d'œuvres allemandes en France et françaises en Allemagne. Dans une lettre à ses parents, Pierre Bertaux, relate une représentation d'une pièce de Jean-Richard Bloch traduite en allemande par Antonina Vallentin elle-même et montée par Erwin Piscator sur la scène berlinoise : « *En ce qui concerne Jean-Richard Bloch...[...] Madame Vallentin a mal traduit, le metteur en scène a détesté la pièce* [« Le Dernier Empereur » monté par Piscator en 1928 à Berlin] [...] *mais je pense quand même que la pièce va marcher* »⁶⁰⁰. La mauvaise traduction est confirmée par Bloch dans une de ses lettres à sa femme, précisant que « *je vais revoir toute la traduction Vallentin, qui n'est pas du tout si bonne qu'on l'a dit* »⁶⁰¹. Si elle s'octroie la fonction de traductrice grâce à sa maîtrise plus ou moins accrue de nombreuses langues, Antonina Vallentin est avant tout une journaliste, une femme qui se veut politique et défenseuse des arts à la fois, au service d'une cause.

Le salon rouge de la Landgraffenstrasse 11 est de ces lieux où le monde se fait et se défait entre les grands acteurs de l'heure. Julien Luchaire se lance dans ses Mémoires dans une description détaillée du salon de son épouse, d'après lui le seul lieu véritablement engagé à la mode de « l'esprit de Locarno » :

« *Dans une rue paisible et élégante des environs du Tiergarten habitait Antonina Vallentin. Je vins chez elle pour la première fois un soir très tard, introduit par Jean-Richard Bloch. Nous causâmes tous trois jusqu'à la nuit avancée. C'était la coutume dans cette grande pièce recueillie, tendue de rouge sombre, tapissée de livres. C'était probablement le lieu de*

⁶⁰⁰ Pierre Bertaux à ses parents (16.04.1928), dans Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne-Nouvelle, 2001, p.221

⁶⁰¹ Lettre de JR Bloch à sa femme (15.3.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

Berlin où se discutaient avec le plus d'ampleur et de liberté les problèmes de l'heure, en des langues variées [...] Séduisante, des yeux de flamme dans un dramatique visage de slave, débordante d'enthousiasme, de jolis rires sonores et de colères, douée d'une mémoire impeccable et d'un rare inlassable intérêt pour les êtres humains, sachant tout de tous en Europe et ailleurs, cette Polonaise, d'une famille bourgeoise de Lwow, et sans fortune, était parvenue en peu d'années à grouper autour d'elle les meilleurs éléments de la société berlinoise : écrivains, artistes, aristocrates, hommes politiques de tous les partis, financiers, diplomates ; et il était rare que les étrangers notables de passage ne vinsent pas sonner au rez-de-chaussée de la Landgraffenstrasse »⁶⁰².

Une « self-made-woman » avant l'heure en somme que semble bouder, toutefois, la bonne société berlinoise et l'aristocratie. Chez Antonina Vallentin se retrouvent surtout les écrivains et les journalistes, ainsi que certains hommes politiques curieux. Les soirées à la Landgraffenstrasse 11 se déroulaient dans une construction traditionnelle des salons, c'est-à-dire un noyau de fidèles autour de l'hôtesse qui se charge de créer des liens entre les invités. « J'admire l'habileté de Frau Vallentin qui tout de suite savait mon nom, ce que je fais, me présentait aux gens intéressants »⁶⁰³ écrit Pierre Bertaux, décrivant ainsi le rôle type d'une salonnière, à l'instar de ceux des siècles précédents. Antonina Vallentin s'inscrit dans cette sociabilité mondaine, transformant son cercle en une institution régulière et une réunion intime. Très rapidement, son salon devient l'un des plus célèbres avec cette réputation qu'on y « rencontre tout l'Allemagne »⁶⁰⁴.

Le salon d'Antonina Vallentin a cependant une particularité géographique que ne partagent pas les autres salons berlinois : il est itinérant. En effet, la journaliste « transporte » son réseau et permet les rencontres dans les divers lieux de nuit de Berlin, utilisant la cartographie mondaine et, surtout, festive de la ville, pour y permettre de nouer les contacts entre les membres de son réseau. Ainsi, le cabaret Schwannecke en est l'un des centres : « Puis j'ai mené bébé Luchaire au Schwannecke où nous attendait, buvant whisky sur whisky, la célèbre Antonina, et nous avons regardé débiter le gratin de la bohème politique et littéraire. Fait la connaissance d'un tas de gens. »⁶⁰⁵ Contrairement à la configuration plus classique du

⁶⁰² Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. I, p. 136

⁶⁰³ Pierre Bertaux à ses parents (6.11.1927), dans Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p.85

⁶⁰⁴ Pierre Viénot à son père (11.12.1925), dans Gaby Sonnabend, *Pierre Viénot (1897-1944). Ein Intellektueller in der Politik*, München, Oldenburg, 2005

⁶⁰⁵ Lettre de JR Bloch à sa femme (23.3.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

salon, Antonina n'attend pas que la société vienne à elle, elle monte son salon là où se retrouvent les grands noms de la scène berlinoise, qu'elle soit littéraire, artistique, journalistique ou politique. C'est là, en effet, qu'elle rompt avec le schéma classique du salon qui, par essence même, est censé être défini par le « salon », c'est-à-dire la pièce où recevait la salonnière. Antonina Vallentin, femme du XXème siècle, à la réputation déjà entachée, s'inscrit dans Berlin et y impose sa marque en se téléportant, ainsi que son réseau, dans les lieux réputés de la vie berlinoise où elle est plus à même de permettre les rencontres et, dans le cas de Jean-Richard Bloch, les contrats : « *En attendant, Mme Vallentin [...] a pratiqué une offensive forcenée sur le célèbre acteur Steinrück qui demande 300M par soirée pour jouer Longpré et que Katz ne peut engager à ce prix. Elle a fini par l'avoir à 200. Une maîtresse femme.* »⁶⁰⁶

Si, nous le verrons, le salon et le réseau qui en découle, d'Antonina Vallentin, sont destinés au transnationalisme : par ses hôtes, d'abord, qui sont issus d'Europe et, avant tout, de France et d'Allemagne puis par sa délocalisation réussie à Paris à partir de 1929 ; il l'est aussi à Berlin de par la capacité de la salonnière à faire de n'importe quel lieu mondain ou de bohème berlinoise, son salon. S'éloignant ainsi des dikdats traditionnels du salon en tant que telle et qui semble n'avoir guère changé depuis l'Ancien Régime. Le salon d'Antonina Vallentin est en même temps profondément révolutionnaire par certains aspects, notamment d'espace.

Les hôtes d'Antonina Vallentin sont divers. Il y a les habitués, des intellectuels dédiant leur vie à la paix et rédigeant, comme elle, divers articles dans les journaux soutenant la Société des Nations. Il y a aussi ceux dont on ne peut légitimement pas ranger dans la catégorie des combattants de la cause franco-allemande, telle qu'Erwin Piscator ou Bertold Brecht. Plus généralement en effet, « Tosia » ouvre ses portes du Landgraffenstrasse 11 aussi et surtout à des artistes, des écrivains et des dramaturges, dont elle « collectionne » les vedettes, comme l'arrivée de Gide à Berlin qu'elle cherche absolument à recevoir : « *À l'académie vu Mme Vallentin qui veut absolument recevoir Gide. Nous nous la renvoyons, Viénot et moi [...] Il faudrait éviter que Gide soit la proie de ces gens-là* »⁶⁰⁷, écrit Pierre Bertaux, ajoutant peu après avoir pris le thé avec André Gide chez Vallentin.

« La proie de ces gens-là ». L'expression utilisée par Pierre Bertaux peut paraître particulièrement sévère. Qui sont ces gens-là ? Les salonnières en général qui, déjà les siècles

⁶⁰⁶ Lettre de JR Bloch à sa femme (23.3.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

⁶⁰⁷ Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presse Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 105

précédents se faisaient la course aux vedettes, cherchant le nom qui sortirait de l'ombre de leur salon ? Pierre Bertaux ne semble toutefois pas avoir le même discours à propos des autres « salonnières » berlinoises évoluant dans le monde fermé du franco-allemand, à l'instar d'Helene von Nostitz-Wallwitz. Antonina Vallentin semble, d'après les témoignages de beaucoup de ses contemporains, tels que Louise Weiss ou encore Oswald Hesnard, n'avoir pas été particulièrement appréciée dans son milieu. Son salon, toutefois, n'est pas en reste pour recevoir les grands noms de la littérature française et allemande. « Tosia » est d'ailleurs sur tous les fronts : en plus de son activité de salon, elle s'active comme agent littéraire et traductrice. Les critiques, toutefois, sont tout de même à analyser avec prudence, Antonina Vallentin ayant une cour de hauts personnages, tels que Klaus Mann et Stefan Zweig, qui louent son dévouement dans leur correspondance.

Les hôtes de son salon sont donc aussi ceux que l'on peut rencontrer dans d'autres formes de sociabilités mondaines et d'autres cercles, comme par exemple le Wednesday Society Club duquel elle est secrétaire. Ce club mondain invite des écrivains, des hommes politiques et des diplomates pour des débats et des discussions. C'est dans cet univers fermé, dont l'objectif s'apparente à celui d'un salon qu'elle étend son réseau, invitant ses nouvelles connaissances à rejoindre la Landgrafenstrasse 11, à l'instar de H. G. Wells ou de Heinrich Mann. Le salon rouge est donc un lieu de rencontres multiples qui émerveille Jean-Richard Bloch par sa diversité : « *Je n'ai eu que le temps [...] de me mettre en tenue pour le thé que Mme Vallentin offrait. J'y ai vu : le ministre plénipotentiaire de Grèce et un de ses conseillers ; le premier secrétaire d'ambassade d'Italie, Mme Rathenau cousine de l'assassiné – une Mme Jacobson belge qui a épousé pendant la guerre un très riche officier allemand, très belle, entre Estelle et Kitty Strauss, vous voyez ça d'ici, très coquette, très élégante. Viénot, un ami de Desjardins [...] Hesnard, recteur de l'académie de Dijon en congé et qui vient ici dans son titre vague, le véritable ambassadeur, bras droit de Briand, ami de Stresemann, l'homme de Thoiry, le pilier de l'entente franco-allemande [...] Wilhelm, du consulat et sa charmante femme, qui m'a invité à déjeuner, elle est la coqueluche de Berlin [...]* »⁶⁰⁸.

Contrairement à d'autres grandes figures, Antonina Vallentin n'était pas destinée, par son parcours, à s'engager pour la cause franco-allemande. Finalement, il n'est pas possible de la considérer comme une médiatrice intentionnelle, mais bien plutôt comme une médiatrice

⁶⁰⁸ Lettre de Jean-Richard Bloch à sa femme (4.4.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

d'abord ponctuelle dont l'engagement a basculé dans une forme plus définitive, notamment lorsqu'elle quitta l'Allemagne pour Paris suite à son mariage en juillet 1929 avec Julien Luchaire. Le départ de Berlin transforma son salon essentiellement artistique en salon radicalement engagé. Une fois en France, Antonina Vallentin utilise ses compétences journalistiques et son réseau créé à Genève et à Berlin dans son combat contre le nazisme et la répression mise en place dès 1933 contre les opposants au régime hitlérien. Son salon, qu'elle reconstruit dans sa maison de la Villa des Ternes à Paris (XV^{ème}), devient un lieu de combat idéologique et quitte le carcan mondano-littéraire pour un univers à la rhétorique plus combative et plus engagée. Alors qu'au rez-de-chaussée de la Landgrafenstrasse 11, on y respirait « *toutes les étincelles propres à entretenir le foyer où se forgeait l'Europe* »⁶⁰⁹, celui du 96 avenue des Ternes recevait des « *échantillons de toute une élite qui avait fui sa patrie* »⁶¹⁰. Le salon berlinois s'efface alors devant le salon parisien qui, toujours mondain, se transforme avant tout en lieu de refuge. Le réseau construit par Antonina Vallentin, renforcé par son mariage avec Julien Luchaire, n'a plus, à partir de 1929, la vocation d'une influence dans le monde de l'édition et des arts. Mais bien plutôt dans la mise en place d'un réseau d'exil, c'est-à-dire, l'aboutissement même de la notion même de réseau, dans un objectif de solidarité et d'utilisation à des fins concrètes graves, voir de survie.

Le salon berlinois d'Antonina Vallentin ne reste toutefois pas essentiellement mondain et n'est pas dédié au divertissement. Il y est question d'affaires sérieuses, du monde sur lequel elle cherche à influencer. Elle y crée son réseau déjà solide de par ses pérégrinations genevoises et l'étend à une échelle plus spectaculaire dont elle fera un usage plus concret une fois en France à partir des années 1930. Dans le salon pourpre de la Landgraffenstrasse 11, il est question de politique et de l'avenir de l'Europe, le tout mêlé aux arts. Julien Luchaire mentionne une longue liste de visiteurs divers, arguant que « *Albert Thomas pouvait trouver chez elle le banquier von Mendelssohn, H.G. Wells causer avec Stefan Zweig, Ramsay Mac Donald avec le General von Seckt, rencontres souvent paradoxales, mais l'in vraisemblable paraissait vrai quand Antonina Vallentin était là, ardente, pénétrante, allant d'un mot tout droit au fond des êtres en présence, acharnée à multiplier ces contacts* »⁶¹¹. Pierre Bertaux ajoute dans ses Mémoires qu'on

⁶⁰⁹ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 136

⁶¹⁰ Op. cit. p. 227

⁶¹¹ Op. cit. p. 136.

rencontrait dans son salon le « Tout-Berlin »⁶¹², tout en listant lui aussi dans une lettre à ses parents une certaine diversité de visiteurs, venus de tout bord politique et corps de métier, diplomates, journalistes, universitaires ou écrivains.

Un salon influent et critiqué ?

La problématique de l'influence des salonnières, c'est-à-dire, la véritable influence qui fait d'elle une figure dont on cherche la fréquentation pour pouvoir se faire un nom, a déjà été évoqué dans cette thèse de doctorat. Il serait intéressant toutefois avant de clore le chapitre du salon berlinois d'Antonina Vallentin de s'interroger sur l'influence concrète du rez-de-chaussée de la Landgraffenstrasse 11.

D'après les témoignages de ses contemporains, qui sont assez peu bavards, Antonina Vallentin a utilisé son réseau berlinois avec un objectif artistique : la mise en place de pièces de théâtre française en Allemagne et en proposant à ses nombreux hôtes écrivains, ses capacités linguistiques. Ce travail de traduction, ainsi que celui de biographe, deviendront d'ailleurs sa véritable source de revenus, à côtés de ses articles parus dans de nombreux journaux allemands et français. Sans oublier son rôle dans la reprise en main du magazine « *Nord und Süd* » avec Ludwig Stein. Travail qui lui permettra d'étendre toujours plus son réseau d'artistes et de personnalités du milieu franco-allemand.

Le salon d'Antonina Vallentin, finalement, fut, en plus d'être mondain, avant tout dédié aux arts, à l'instar de ses prédécesseurs berlinoises et parisiennes de l'Ancien Régime et du XIX^{ème} siècle. C'est alors que l'amertume de Louise Weiss, sentiment dont la mémorialiste fit preuve à l'encontre de beaucoup de monde dans son « Combats pour l'Europe », nous apparaît plus compréhensible. Pour la journaliste et alors future députée européenne, Antonina Vallentin était avant tout « *l'intrigue faite femme, une intrigue politique assez élevée mais qui, n'étant assortie d'aucune beauté, ne la mena jamais au panthéon des déesses de l'histoire dont elle aurait voulu faire partie* »⁶¹³. Pour une femme comme Louise Weiss qui a dédié sa vie à la seule politique, une rivale sur les bords du lac de Genève dont le centre d'intérêt de son salon

⁶¹² Pierre Bertaux, *Mémoires interrompus*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2000, p. 78.

⁶¹³ Louise Weiss, *Combats pour l'Europe, 1919-1939*, Paris, Albin Michel, 1979, p. 63

reste le domaine des arts, l'amertume est grande. Oswald Hesnard ou Pierre Bertaux voient également dans Antonina Vallentin un personnage à la toile tentaculaire qui cherche, par tous les moyens, à appuyer son influence auprès des plus grands. Même si cet aspect du caractère de « Tosia » a vraisemblablement sa part de vérité, il serait sévère de ne voir dans Antonina Vallentin qu'une intrigante dont l'objectif premier consistait à se faire un nom.

Lorsqu'on analyse ses lettres, qu'elles soient datées du début des années 1930 ou d'après 1945, on découvre une femme certes convaincue de la nécessité à se faire une place dans le monde franco-allemand et dans l'univers des lettres ; ce à quoi son salon berlinois servit avant tout dans l'entre-deux-guerres. Son idéal d'une édition internationale par exemple, décrit une femme emplie d'un rêve pacifique tel que pouvaient l'avoir une partie de la population européenne au lendemain d'un conflit mondial meurtrier.

Antonina Vallentin ne trouvera finalement véritablement sa place politique que lors de son départ pour Paris suite à son mariage avec l'intellectuel Julien Luchaire. C'est en effet dans la capitale française que son salon prend toute sa dimension internationale et, principalement, franco-allemande. Dans sa maison de la Villa des Ternes, elle recevra avec son mari, tout ce que le nazisme a jeté sur les routes ; intellectuels et écrivains surtout, habitués du salon de la Landgraffenstrasse 11 avant 1933, ils firent appel à l'ex-salonnière berlinoise, dont le salon s'était d'ailleurs reformé à Paris, pour les loger, les protéger le temps qu'ils quittent l'Europe dans l'espoir d'un meilleur avenir. Le salon berlinois et le réseau d'Antonina Vallentin, plus concrètement d'ailleurs, son influence, se concrétisèrent ainsi et se révélèrent utiles lorsqu'elle quitta Berlin.

Égérie, influenceuse, médiatrice, multiplicatrice, biographe, journaliste, femme de l'ombre du politique... les qualificatifs possibles concernant Antonina Vallentin sont nombreux et divers, tant les remarques à son égard le furent également. Il semble que l'on apprécie la salonnière autant qu'on la déteste et, surtout, qu'on adore la détester. Très critiquée, elle est d'abord de par ce que Jean-Richard Bloch appelle sa vie « d'aventurière cosmopolite », rapportant à son épouse les nombreux amants qu'on lui attribue. Chez Bloch, contrairement à Bertaux ou à Golo Mann qui se contentent de nommer Stresemann et von Seekt, la liste s'agrandie et il semble se vanter, auprès de son épouse éloignée, en même temps qu'il s'en offusque, de sa proximité avec une telle femme : *« qui a un vaste passé d'aventurière*

cosmopolite : Haguenin⁶¹⁴, Rilke⁶¹⁵, Stresemann, etc. [...] Elle cherche à m'atteler à son char et trouve que je ne déparerais pas à sa collection. »⁶¹⁶ Toute sa vie, malgré elle ou non, Antonina Vallentin gardera cette réputation de femme du monde et de femme aux mœurs considérées alors comme trop faciles pour appartenir à la haute société. Ainsi, à l'aube de 1940, Janine Bouissounousse s'amuse d'un soi-disant intérêt d'Antonina Vallentin envers André Malraux : « Nous étions, une fois encore, André et moi, au bar de Pont-Royal. Il me dit qu'Antonina Vallentin lui avait demandé quels étaient au juste les rapports entre lui et moi. [...] Chère Antonina ! Avait-elle oublié que c'était moi qui lui avais fait connaître André et s'il aimait, par-dessus tout l'intelligence, un minimum de physique devait lui être nécessaire. »⁶¹⁷ Ce « body-shaming » envers Antonina Vallentin se retrouve chez Louise Weiss qui voit en elle une intrigante « n'étant assortie d'aucune beauté, ne la mena jamais au panthéon des déesses de l'histoire »⁶¹⁸ ou encore chez Simone de Beauvoir⁶¹⁹ qui, alors qu'elle rencontre régulièrement Antonina Vallentin au Procope dans le Paris des années 1950 s'étonne, en voyant une photographie, qu'elle aits été belle dans sa jeunesse.

Si Antonina Vallentin est surtout décrite comme une femme aux mœurs faciles et à la beauté chancelante, elle est également peu considérée comme femme politique et informatrice par ses contemporains. Ainsi, Oswald Hesnard, qui fréquente pourtant son salon berlinois régulièrement dresse d'elle un portrait peu flatteur de menteuse invétérée dans ses carnets⁶²⁰, elle est également souvent peu prise au sérieux par Pierre Bertaux, qui fait pourtant également

⁶¹⁴ Emile Haguenin (1872-1924), romaniste, germaniste, professeur à partir de 1901 de littérature française à la Friedrich-Wilhelms-Universität de Berlin (aujourd'hui, la Humboldt-Universität). Grand connaisseur de l'Allemagne, il travaillera dans le sens du rapprochement à partir de 1919, en étant notamment à la tête d'une mission d'information – « Mission Haguenin ». Lire notamment : Marion Aballéa, « Une diplomatie de professeurs au cœur de l'Allemagne vaincue : la mission Haguenin à Berlin (mars 1919 – juin 1920) », dans *Relations internationales* n°150, 2012, pp. 23-36 ainsi que Marion Aballéa « Émile Haguenin de l'université à la diplomatie : trajectoire berlinoise et médiation franco-allemande (1901-1924) », dans *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, 2015, pp. 517-530

⁶¹⁵ Il semblerait que ce soit Helene von Nostitz et Jenny de Margerie qui partageaient une véritable correspondance avec le poète autrichien Rainer Maria Rilke. L'épouse de Roland de Margerie passant pour une spécialiste des œuvres de ce dernier.

Rainer Maria Rilke, *Correspondance avec une dame, Helene von Nostitz (1910-1925)*, Paris, Flammarion, 1979. La correspondance de Jenny de Margerie avec Rainer Maria Rilke a été remise par sa fille, Diane de Margerie, à la Fondation Rilke en 1993 (www.fondationrilke.ch)

⁶¹⁶ Lettre de JR Bloch à sa femme (24.3.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

⁶¹⁷ Janine Bouissounousse, *La nuit d'Autun. Le temps des illusions*, Paris, Calmann-Lévy, 1977

⁶¹⁸ Louise Weiss, *Combats pour l'Europe, 1919-1939*, Albin Michel, Paris 1979, p. 63

⁶¹⁹ Simone de Beauvoir, *La force des choses*, Paris, Gallimard, 1963, t. I., p. 341

⁶²⁰ *La recherche de la paix France-Allemagne. Les carnets d'Oswald Hesnard 1919-1931*, éd. Jacques Bariéty, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2011

partie des habitués de la Landgrafenstrasse ainsi que par Jean-Richard Bloch lui-même. Si les avis et les descriptions sont toujours à prendre avec des précautions nécessaires – Jean-Richard Bloch, dans les lettres à son épouse, semble chercher à discréditer le plus possible les femmes qu’il fréquente assidûment tout au long de son séjour au printemps 1928 ; le jeune Pierre Bertaux se montre peu charitable envers ses contemporains dans ses lettres à sa famille lors de son échange à Berlin – ils semblent donner de la salonnière une image peu flatteuse. Toutefois, tous recherchent sa compagnie dans un souci d’information et de relations dont ils semblent malgré tout avoir besoin.

La présence des femmes a fait l’objets de critiques diverses et Antonina Vallentin ne fait pas exception. Toutefois, il semblerait que son originalité sociale ait particulièrement déplu. Attitude du « grand monde » qui prouve un certain traditionalisme dans l’appréhension de la présence féminine au sein de discussions et de réunions politiques. Il s’agit en effet de préciser que c’est avant tout la présence d’Antonina Vallentin dans le grand bain politique qui fait d’elle un objet de critiques. Ses informations concernant les rapports franco-allemands ou Gustav Stresemann lui-même sont, par excellence, critiqués par Oswald Hesnard qui la voit, au lieu d’une personne aux avis vérifiables et sérieux, comme une « colportrice » de rumeurs. Ainsi, dans ses carnets, l’universitaire la décrit comme une femme bavarde qui « *abonde en racontars* »⁶²¹, « *bavarde avec Pertinax, fait l’importante, commence toute ses phrases par « je »* »⁶²² ou bien « *continue à faire ses confidences pessimistes* »⁶²³. Oswald Hesnard se fait ainsi le portraitiste d’une avalanche de clichés sur des femmes qu’on retrouve dans d’autres comptes-rendus sur la présence féminine dans certains milieux politiques ou intellectuels – ainsi Jacques Nantet qui proteste face aux femmes présentes aux rencontres de Cerisy qui s’insurge des « *bonnes dames auxquelles il fallait faire la conversation* »⁶²⁴. Si Helene von Nostitz et Jenny de Margerie ne semblent pas être sujettes aux mêmes salves de critiques, l’explication la plus plausible consiste en effet en une position sociale accrue, reconnue et un fonctionnement traditionnel de la société élitiste du « grand monde ». Ainsi, Antonina Vallentin « choque » par sa volonté d’évoluer dans les différents milieux, surtout ceux de la nuit, de Berlin, mettant la

⁶²¹ *La recherche de la paix France-Allemagne. Les carnets d’Oswald Hesnard 1919-1931*, éd. Jacques Bariéty, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2011, p. 391

⁶²² Op. cit. p. 416

⁶²³ Op. cit. p. 483

⁶²⁴ Pierre Gremion, *La plume et la tribune. Jacques Nantet, homme de lettres parisien*, Paris, Gallimard, 2002, p. 179, cité dans Anne-Marie Duranton-Crabol, Nicole Racine, Rémy Rieffel (dir.) : *Pontigny, Royaumont, Cerisy : au miroir du genre*, Paris, Le Manuscrit, 2008, p. 14

ville et ses caractéristiques, au service de son réseau et de ses hôtes – comme son insistance, d’après Jean-Richard Bloch, à lui faire visiter les milieux homosexuels berlinois⁶²⁵.

Si le salon se veut un milieu réservé à une certaine élite, d’autant plus dans l’univers du rapprochement franco-allemand de ces années 1920 finissantes qui, dans ce nouveau Berlin, sont imprégnées, en ce qui concerne les milieux dans lesquels évoluent Antonina Vallentin, d’une intelligentsia franco-allemande particulièrement sélective ; il est en effet marqué d’un vernis traditionnel où la position des femmes, même si relativement plus libres qu’avant la Grande Guerre, se doit de suivre certaines traditions aristocratiques dont la sociabilité de salon est imprégnée.

« Contre-pouvoir » féminin, le salon reste avant tout un élément aux codes strictes et relativement peu ouverts à certaines pratiques sociales dont le Berlin des années folles pourrait être friand. En s’inscrivant à la fois dans un monde du passé mais dans la géographie d’une ville qui se veut non-conformiste, Antonina Vallentin s’écarte de la position d’influence et de « puissance féminine » qui aurait pu être son salon. Toutefois, c’est par son parcours atypique de multiplicatrice et de médiatrice hors cadre, qu’elle se fait une place dans le monde politique de cet entre-deux-guerres franco-allemand.

⁶²⁵ Lettre de JR Bloch à sa femme (18.3.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

D. Paris et Sanary, le salon de l'exil et du refuge

« Cela ne vous étonne pas que je quitte tout ici, que je demande encore existence pour me créer une autre à Paris – vous avez peut-être – comme tant d'autres – surestimé mon intérêt intellectuel – la prise qu'une œuvre a sur moi. Je ne vis que pour l'amour et par l'amour »⁶²⁶.

Ces quelques lignes ont été écrites par Antonina Vallentin elle-même et sont tirées d'une des quelques lettres du Fonds Jean-Richard Bloch conservées au Département des Manuscrits de la BnF. Parce que les archives manuscrites de « Tosia » sont justement rares, il est particulièrement intéressant de découvrir son écriture, penchée et faite d'arabesques ainsi que son maniement bien à elle de la langue française. Il nous est aussi possible de découvrir une femme passionnée, voir extatique face à ses idoles que sont les grands noms de la littérature de l'époque et, à l'instar de Jean-Richard Bloch, des personnages qui ont longtemps été ses intimes, soit par son salon soit par la politique.

Après son mariage de juillet 1929, Antonina Vallentin quitte Berlin où elle est installée depuis plus de dix ans pour suivre son mari, Julien Luchaire. Ainsi, l'intellectuel français décrit un événement à sensation dans le Berlin qu'ils fréquentent : *« Et nous résolûmes de nous épouser. Grande sensation dans le cercle fort étendu de nos connaissances. Affliction dans le cercle plus restreint de la cour qui l'entourait à Berlin, cour internationale ; il y eut des chagrins allemands, anglais, italien, serbes, bulgares, grecs. (...) Antonina était liée d'amitié avec le cardinal Pacelli, alors nonce à Berlin. Il s'inquiéta. Je dus venir « ad limita ». (...) Je m'étais amusé de cette agitation autour d'un mariage bourgeois, comme s'il se fût agi d'une union entre héritiers de couronnes royales. Quand j'avais annoncé cette décision à mon sous-directeur Zimmern, il avait pâli. C'est que ce mariage n'était pas tout à fait une affaire privée. Antonina – Tosia pour ses intimes – m'apportait en dot de précieux appuis politiques en Allemagne et en Grande-Bretagne surtout. J'accentuais le caractère international de ma personne et de mon activité. J'acquerrais par cette activité même, d'importantes garanties qui me manquaient. (...) Briand et Stresemann devaient être nos témoins au mariage ; le projet ne*

⁶²⁶ Lettre d'Antonina Vallentin à Jean-Richard Bloch (novembre 1928), Fonds Jean-Richard Bloch, BnF, NAF 28222 (188), correspondance vol. XLVI, 443 f., f. 271

*fût pas réalisé pour une difficulté de dates ; nous nous mariâmes cependant à Genève, comme il se devait, mais sans cérémonie. C'était en juillet 1929. »*⁶²⁷

Le mariage d'Antonina Vallentin, la salonnière peu conventionnelle, avec l'intellectuel réputé, spécialiste de l'Italie, employé à Genève, fait ainsi sensation et laisse le petit monde très fermé de ce Berlin franco-allemand ou transnational de l'entre-deux-guerres ébahi : « *Je vous ai dit que Frau Vallentin épouse Luchaire ?* »⁶²⁸ écrit Pierre Bertaux à son père. Ce n'est pas un couple qui s'unit, mais une femme, la fameuse « aventurière cosmopolite » décrite par Jean-Richard Bloch, l'une des plus grandes « saletés de Berlin »⁶²⁹, qui a fait son choix dans la cohorte d'admirateurs qui semble la suivre à la trace. Ce mariage, s'il est contesté, semble-t-il auprès des collaborateurs de travail de Julien Luchaire, le sera plus généralement par certains contemporains. Ainsi, l'amère Louise Weiss qui analyse cette union comme une illusion de Luchaire qui « *crut certainement parachever son œuvre publique de « Coopération Intellectuelle » par l'exemple de sa vie privée. Erreur cérébrale que ses rêves avaient dénationalisé : mes compatriotes ont l'esprit bien fait. Ils n'ont jamais confondu les jeux de l'édrédon avec ceux du tapis vert. Ils admirent mal que des relations intellectuelles à finement conduire dans l'intérêt de la France le fussent par un homme dont la meilleure moitié trempait dans la Spree.* »⁶³⁰

À l'instar des cocottes du XIXème siècle, le mariage d'Antonina Vallentin, cette divorcée aux mœurs légères et à la séduction scandaleuse dans le beau monde berlinois qui est resté résolument traditionnel en ce qui concerne la hiérarchie sociale, est vu comme une manœuvre politique, sociale et est rejeté par la grande majorité. Ainsi, le commentaire acerbe de Louise Weiss peut même aller jusqu'à rappeler – notamment en ce qui concerne le passage mentionnant la « meilleur moitié » de Luchaire qui « trempait dans la Spree » - des articles antisémites écrits pendant la Seconde Guerre mondiale où Antonina Vallentin est en danger suite à ses positions anti-hitlériennes. Un journal suisse collaborationniste, La Liberté, va jusqu'à l'accuser en 1941, d'être une « *éminence grise de la République de Weimar* ». En France, comme elle le fut à Berlin, Antonina Vallentin reste une étrangère. Et ce mariage, que Julien Luchaire assume décrire comme une entreprise d'intérêt politique et social réciproque,

⁶²⁷ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 174

⁶²⁸ Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 328

⁶²⁹ Cité par Jean-Richard Bloch dans une lettre à sa femme (23.3.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

⁶³⁰ Louise Weiss, *Combats pour l'Europe, 1919-1939*, Paris, Albin Michel, 1979, p. 63

n'engage pas la journaliste et salonnière dans les sphères mondaines. Cette dernière, toutefois, semble moins revendiquer, dans ses lettres, une telle obsession de l'échelle sociale. C'est d'ailleurs dans une plume exaltée qu'elle annonce son mariage avec Julien Luchaire à Jean-Richard Bloch à la fin de l'automne 1928 : « *Un hasard nous amenaient dans le même hôtel – une soirée d'été douce et languissante nous procurait une longue conversation. Nous avons vu le même vide en nous. Le même besoin d'un grand amour, le même regard d'une grande passion, éternité pour jamais. Nous étions portés irrésistiblement l'un vers l'autre – les jours passaient dans l'enchantement des rencontres, des longues conversations où toute l'amertume de notre vie sans amour s'égouttait peu à peu. J'ai compris – moi la première – que l'amour que je cherchais si désespérément jaillissait encore une fois dans mon âme – j'ai compris que ces flammes la étaient mon destin.* »⁶³¹

Si Antonina Vallentin est vue comme une intrigante par beaucoup de ses contemporains – dont la plupart ont fréquenté assidûment son salon et ont utilisé son réseau – elle ne témoigne pas, du moins dans sa correspondance, d'une telle soif de réussite sociale à travers le mariage. Pour la journaliste, il semblerait que sa position de salonnières, déjà bien installée au sein de la nomenklatura franco-allemande berlinoise et européenne, biographe, journaliste, traductrice, rédactrice en chef de la revue « Nord und Süd », n'a pas besoin, à ce stade de sa vie, à la toute fin des années 1920, d'un mariage avec Julien Luchaire pour s'affirmer socialement. Son deuxième mariage, toutefois, lui apportera la sécurité à partir de 1929 où elle emménage à Paris. Elle sera ainsi éloignée de l'Allemagne et de Berlin lors de la montée du nazisme. Cette évolution idéologique de la capitale qui marqua sa réussite sociale ne passe cependant pas inaperçue aux yeux de la journaliste politique qu'elle se targuait d'être et qui, c'est un fait, était particulièrement consciente des événements en Europe et principalement en Allemagne où elle a fait ses classes de journaliste politique.

Si le mariage du couple Luchaire - Vallentin est un événement mondain et marque l'émoi dans la petite communauté qu'ils fréquentaient à Berlin, Antonina Vallentin gardera cependant le nom de famille de son premier mari avec lequel elle s'est fait connaître et marque ainsi une véritable notion d'indépendance. Nouée dans l'ombre de la vénérable institution de Genève et au cours des rencontres du salon berlinois, l'union de Julien Luchaire avec Antonina Vallentin rend malgré tout compte d'un engagement politique jusque dans la vie privée. « *Je pus croire que les premiers temps, la joie aidant, que j'allais consolider ma position personnelle déjà*

⁶³¹ Lettre d'Antonina Vallentin à Jean-Richard Bloch (novembre 1928), Fonds Jean-Richard Bloch, BnF, NAF 28222 (188), correspondance vol. XLVI, 443 f., f. 271

*menacée ; je repartais pour de beaux espoirs »*⁶³², avoue Julien Luchaire dans ses Mémoires. Une constatation qui s'avèrera être une illusion pour plusieurs raisons, dont l'élément principale est le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale qui enlève à Antonina Vallentin, juive pratiquante, tous ses soutiens et démantèle son réseau dont la plupart des membres disparaissent, sont assassinés dans les camps ou s'exilent loin d'Europe. « *Reconstruisant ma vie intime, je la voyais en même temps s'intégrer dans une œuvre que je croyais grande et s'y magnifier [...] C'était trop demander à la vie »*⁶³³. La mort de Gustav Stresemann puis celle d'Aristide Briand qui sont les piliers de l'échafaudage mondain⁶³⁴ du couple Luchaire – Vallentin marque également la chute de l'appui mondain de la salonnière, sur lequel Julien Luchaire voulait faire reposer sa carrière professionnelle.

Cette biographie plus privée et plus intime d'Antonina Vallentin reste nécessaire pour décrire le développement de la salonnière et son parcours mondain et politique. La journaliste, nous l'avons vu, ne s'inscrit pas, à proprement parler, dans une dynamique traditionnelle de salons ; notamment de par son approche sociale très ancrée dans le mode de vie du Berlin des années 1920 qui s'apparente à une dynamique « underground » des « années folles ». Toutefois, sa vie privée est impliquée dans sa carrière professionnelle et de mondaine politique et culturelle. Ces éléments de vie permettent d'obtenir un aperçu plus large du parcours d'une hôtesse de salon de l'entre-deux-guerres berlinois. Le salon et le réseau qui en découlent sont plus qu'une fonction pour la « salonnière » mais bien plus l'engagement d'une vie pour une cause et une carrière mondaine. Enfin, le mariage de juillet 1929 à Genève, s'il prouve un véritable attachement à la capitale de la paix des bords du lac Léman, marque l'un des éléments perturbateurs du récit de vie d'Antonina Vallentin. Surtout, ce déménagement vers la France ouvre le deuxième chapitre de son salon : celui de sa concrétisation et de sa métamorphose d'un lieu de débat, de conversation, de séduction sociale et de mondanité à un lieu de refuge et d'exil.

En contextualisant l'emménagement parisien de « Tosia », il correspond justement à la fin de l'élan locarnien, à la chute de la toute-puissance de cet esprit ou des « climats » dont il est question sous la plume nostalgique d'Antonina Vallentin. « *Dans l'ordre chronologique, après le « climat » de Locarno, il y a eu le « climat » de Thoiry. Plus célèbre que l'auberge*

⁶³² Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 175

⁶³³ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 175

⁶³⁴ Op. cit.

d'Ascona, celle du Père Léger a eu sa grande heure de gloire (...) Et demain Stresa...mais Stresa a déjà son passé historique (...) l'importance des débats de Stresa fut effacée par l'échec de la conférence mondiale de Londres, dont elle fut la préparation, un autre rêve sans lendemain ». ⁶³⁵ Pour Antonina Vallentin, dont l'article cité est écrit en 1935, le monde dont elle rêvait, dans lequel elle croyait et sur lequel elle espérait régner comme « salonnière » et femme d'influence, n'existe déjà plus à partir de 1929. Ces différents « climats », dont elle déplore la disparition, commencent à s'effacer à partir de son déménagement parisien, c'est à partir de la fin des années 1920. C'est également, en plus de l'échec d'une politique idéaliste, où les intellectuels desquels son mari faisait partie, l'échec de son mariage – deux événements, privés et publics, officiels et intimes, qui sont, de fait, intimement liés. La fin de l'élan locarnien dans lequel s'inscrit Antonina Vallentin et son salon berlinois, s'inscrit en effet au cœur de la nouvelle vie intime de la salonnière. Le début des années 1930, en effet, représente, pour les acteurs de ce rapprochement franco-allemand qui fréquentaient la mondanité berlinoise, la fin d'un monde idéalisé. La mort de Gustav Stresemann en 1929 puis celle d'Aristide Briand en 1932, tout juste après qu'ils aient reçu le Prix Nobel de la Paix pour leur action et leur dynamique de rapprochement, sonne le glas d'une ère de « réconciliation internationale accomplie » ⁶³⁶. C'est dans ce contexte assombri que le salon berlinois d'Antonina Vallentin devient parisien puis, petit à petit, aux regards des événements historico-politiques, se transformera en « refuge » pour les membres du réseau qui lui, toutefois, se perpétue malgré le départ berlinois. Le rôle de cette hôtesse de salon, chantre d'une médiation franco-allemande, se transforme en médiatrice concrète et en actrice du sauvetage d'un univers voulu, construit, rêvé, idéalisé et alors aux abois. À l'instar des institutions créées dans les années 1920, Antonina Vallentin cherche à perpétuer, tout au long des années 1930, un réseau survivant et affrontant « le Moloch de la crise » ⁶³⁷ de la civilisation. En parallèle d'un lieu de refuge, le salon de la Villa des Ternes est interdépendant de la nouvelle cause pour laquelle se passionne Antonina Vallentin. Alors que Helene von Nostitz, son homologue de salon berlinois, est séduite par l'enthousiasme des masses pour le nazisme, Antonina Vallentin choisit l'opposition au nazisme. À travers son salon et ses écrits, notamment ses écrits journalistiques – elle est très prolifique dans les journaux français à partir de 1932/1933 – elle combat une idéologie et

⁶³⁵ Antonina Vallentin : « Les jardins de la paix. Locarno-Thoiry-Stresa. Mais où sont les oliviers d'antan ? », *Le Petit Journal* (10.04.1935), pp. 1-2

⁶³⁶ Op. cit.

⁶³⁷ François Chaubet, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, p. 269

perpétue le rôle de certains autres intellectuels habitués de son salon berlinois et dont la mondanité franco-allemande découlait en droite ligne : notamment les Décades de Pontigny. Ainsi, ce commentaire de François Chaubet au sujet des intellectuels engagés, tels que Paul Desjardins, semble convenir également à l'action d'Antonina Vallentin dans le Paris (et le Sanary) des années 1930 : « *En venant en aide aux immigrés et aux réfugiés, à des inconnus, à des étrangers, à des hommes du lointain, les Décades rappelaient aux intellectuels que leur devoir critique était de dénoncer le mal politique [...] maintenir le credo universaliste des intellectuels dreyfusards : être intellectuel, c'est être un peu la conscience de tous.* »⁶³⁸ Si Antonina Vallentin n'est, à proprement parler, pas une « intellectuelle » - elle n'est pas, du moins, considérée comme telle – elle évolue dans la sphère de ce champ universaliste transnational dont elle a fait sa carrière professionnelle et mondaine. Ainsi, son emménagement à Paris, plus encore qu'une césure, s'inscrit dans un destin de vie dont elle n'avait certainement pas conscience, alors à l'échelle de sa propre vie, mais qui fait de son salon et de son réseau, le plus intéressant des exemples berlinois.

Villa des Ternes, Paris XVème

Le couple Luchaire emménage au 96 Villa des Ternes et très tôt, recherche la mondanité et tient salon. Antonina Vallentin a rapidement réussi à réunir autour d'elle ses hôtes berlinois de passage à Paris, puis réfugiés en France à partir de 1933 ainsi qu'une certaine élite politique française. Une foule de nouveaux personnages font en effet leur entrée dans le cercle des connaissances Luchaire, dont l'existence en tant que couple semble régie par la lumière mondaine. Le salon, déjà politisé à Berlin mais qui laisse une forte place aux arts et, surtout, à la littérature, devient essentiellement politique dans le Paris des années 1930. Là encore, le plus prolixe reste Julien Luchaire dont les descriptions, écrites après-guerre, servent également de justificatif à une vie d'engagement qu'il cherche à éclairer au regard des agissements de son fils, Jean Luchaire, durant l'Occupation.

« *Étant alors rentrés, pour autant que nous pouvions le désirer, Tosia et moi, dans le train de la vie parisienne, nous voyions beaucoup de gens, chez nous et ailleurs [...] Des personnages politiques de divers partis vinrent à la maison : Painlevé, Emile Borel, Landry,*

⁶³⁸ François Chaubet, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, p. 266-267

Chautemps, de Monzie, Pomaret, Henry Moysset, Pierre Laval, Moro-Giafferri, Henri Paté, François de Tesson, Aimé Berthoud et d'autres ; je les laissais à ma femme, qui en avait le talent, entretenir la verve de chacun de ces ministres ou ministrables. [...] De temps en temps passait l'ancien ambassadeur de Grande-Bretagne à Berlin, Lord d'Abernon, colossal vieillard ralenti par l'âge [...] Parfois aussi le général Sikorksi, arrivait de Pologne, vif, rapide, sincère »⁶³⁹.

Les Luchaire cherchent, en effet, à s'assurer une place sur la scène mondaine politique française. Antonina Vallentin s'attèle à la rédaction de biographie, notamment, l'une de ses plus célèbres, celle de son mentor, Gustav Stresemann, tout juste décédé : ⁶⁴⁰« *Nous avons du travail par-dessus la tête [...] et je travaille actuellement à ma topographie de Stresemann – il m'est si difficile d'écrire sur quelqu'un qui m'était si cher et dont je connaissais si bien les qualités et les humiliations. Mais j'espère de me tirer d'affaires et de donner non seulement un portrait, mais aussi l'histoire d'un petit bourgeois allemand qui a fait lentement son chemin vers la pensée européenne et est devenu un grand homme d'état.* »⁶⁴¹ Cette biographie marque le début d'une nouvelle casquette professionnelle reconnue et célébrée qu'Antonina Vallentin ajoute à sa vie : biographe. Cette nouvelle fonction, en plus de son travail de journaliste, deviendra l'une de ses occupations principales. Le travail de biographe et l'engouement qu'il suscita dans sa vie et auprès de ses lecteurs disparaîtra totalement au lendemain de la Seconde Guerre mondiale – « *Je ne veux plus de biographies du tout. Je ne trouve pas encore de véhicule pour ce que j'ai à dire* »⁶⁴².

La biographie de Stresemann, à l'instar de celle de Heinrich Heine qu'elle publiera très rapidement par la suite, lui permet de présenter son idéal du franco-allemand et la construction européenne en laquelle elle a cru et en laquelle elle croit encore. Ce sont des « véhicules » qui l'aide à trouver ce qu'elle a à dire. Au cours des années 1930, c'est le nazisme qu'elle dénonce. Sa vie continue à être journalistique, un média qu'elle n'a, finalement, jamais lâché et elle utilise son réseau de connaissance pour écrire sur ces artistes allemands restés dans un pays dont le climat politique devient de plus en plus sombre. Elle se fait le chantre des oubliés, de ceux qui

⁶³⁹ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 184

⁶⁴⁰ Nous avons fait le choix de retranscrire, tel quel l'orthographe et le français hésitant et imagé d'Antonina Vallentin

⁶⁴¹ Lettre Antonina Vallentin à Jean-Richard Bloch (non datée), Fonds Jean-Richard Bloch, BnF, NAF 28222 (188), correspondance vol. XLVI, 443 f., f. 271

⁶⁴² Lettre d'Antonina Vallentin à Jean Richard Bloch (non datée, mais après 1945), Fonds Jean-Richard Bloch, BnF, NAF 28222 (188), correspondance vol. XLVI, 443 f., f. 271

fuient après avoir eu un rôle politique ou artistique particulièrement riche dans une Allemagne qu'elle désespère de voir disparaître. Les articles signés Antonina Vallentin et dénonçant les actions se multiplient à partir de 1933. Ses biographies font d'elle une femme de lettres reconnue par la presse. « *Polonaise d'origine, représentante de la presse anglaise à Berlin, elle a été la première à attirer l'attention du public sur les puissantes qualités politiques de Stresemann qui ne furent reconnues que bien plus tard ; elle a gagné l'absolue confiance de cet homme d'État qui la tenait au courant des événements les plus secrets et qui, espérant trouver en elle sa biographie future, lui communiquait ses documents confidentiels [...] Ce qu'elle a vu, personne ne l'a vu ; ce qu'elle a dit, personne ne le savait ; ajoutons que personne ne l'eût conté avec tant de force et de talent [...] C'est un critique anglais qui a dit que « Stresemann » d'Antonina Vallentin était « la date capitale de la littérature historique de ce temps ».* »⁶⁴³ La presse anglophone est en effet tout aussi dithyrambique sur le travail de la toute nouvelle biographe. Son « Stresemann » est critiqué positivement jusque dans le « Dayton Daily News »⁶⁴⁴ de l'Ohio en janvier 1939 ou bien dans le « The Province » de Vancouver en novembre 1935⁶⁴⁵.

Ce n'est qu'une fois à Paris que, finalement, Antonina Vallentin est reconnue telle qu'elle aurait voulu l'être pendant l'ère locarnienne et son règne mondain berlinois. Si son importance, inventée ou pas, dans la vie de Stresemann, n'est que partiellement reconnue par les intellectuels qu'elle fréquente et qu'elle reçoit, la biographie qu'elle publie lui permet de s'affirmer et de donner à sa vie de salonnière politique les lettres de noblesse auxquelles elle aspire. Ainsi, elle est vue, célébrée comme l'égérie politique d'un homme d'État décédé : « *Antonina Vallentin was a close friend of his (he called her his « second in Germany »).* »⁶⁴⁶

Suite à ce succès, Antonina Vallentin utilise cette soudaine reconnaissance pour faire passer de nouveaux messages, dont celui, qui deviendra central dans sa vie, du combat contre le nazisme ainsi que le fascisme en général, notamment à travers une série d'articles sur Oswald Mosley⁶⁴⁷ ainsi qu'une série d'interviews auprès de personnalités françaises parues dans « Le

⁶⁴³ *L'Homme Libre* (27.12.1931), p. 2

⁶⁴⁴ Frederick Oechsner, "French Foreign Minister declared to be afraid of notes left by Stresemann", *Dayton Daily News* (15.01.1939), p. 23

⁶⁴⁵ "Gustav Stresemann, Forgotten Patriot", *The Province* (30.11.1935), p. 47

⁶⁴⁶ Frederick Oechsner : "French Foreign Minister declared to be afraid of notes left by Stresemann", *Dayton Daily News* (15.01.1939), p. 23

⁶⁴⁷ Notamment : Antonina Vallentin, « La jeunesse britannique. C'est dans les heures de crise ou de détresse que se révèle le fond de l'âme anglaise », *L'Excelsior* (30.08.1933), p. 1, URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k46072218/fl.image>

Petit Journal » au cours du printemps 1933 sous le titre racoleur « La France veut-elle un dictateur ? ». Parmi les personnalités interrogées, on y trouve des hommes politique, ainsi que des représentants de l'Église catholique ou, le 7 avril 1933⁶⁴⁸, des femmes politiques telles que Mme Malaterre-Sellier.

Elle se spécialise toutefois dans l'interview et le récit au sujet de grandes figures politiques allemandes en exil à Paris. Ainsi, en octobre 1933, elle dédie un article dans « L'Excelsior » au Dr. Wirth « ancien chancelier du Reich, étudiant à Paris »⁶⁴⁹ : « *C'est vers la fin mars dernier qu'il a quitté l'Allemagne. S'il est exilé politique, il n'affiche pas sa condition d'émigré. Mais rien qu'à regarder ce visage ouvert et obstiné en même temps (...) on devine qu'il appartient à la race qui ne se laisse pas « mettre au pas »*⁶⁵⁰. En mai de la même année, dans le même journal, elle publie un reportage sur l'exil belge de son ami Albert Einstein⁶⁵¹, dont elle écrira également la biographie. Les interviews et les reportages peuvent transformer en plaidoyers et en accusations directes portées au régime nazi. Ainsi, en avril 1933, elle publie « L'Allemagne décapitée » dans « L'Excelsior », énumérant les crimes dont se rendent coupables les partisans de Adolf Hitler :

*« La grande action « d'épuration » qui se poursuit actuellement, avec violence, en Allemagne, correspond rigoureusement au programme du parti national-socialiste, tracé longtemps avec l'arrivée de Hitler au pouvoir. Les personnes y étaient désignées, les noms étaient écrits. Les nationaux-socialistes avaient utilisé neuf années d'attente et de lutte pour établir les listes de leurs ennemis et le plan minutieux de leur action contre ceux-ci dans tous les domaines, non seulement de la vie publique et administrative, mais aussi de la vie intellectuelle [...] depuis lors, les personnages mentionnés dans cet article ont été effectivement « liquidés » et le programme annoncé commence d'être exécuté. La nouvelle conception formulée par les nationaux-socialistes, et vite répandue dans le pays, repose sur la distinction entre ce qui est allemand et ce qui est qualifié « non allemand ». »*⁶⁵²

Ainsi que : « Le rassemblement des fascistes anglais. Sir Oswald Mosley disciple de Mussolini », *Le Petit Journal* (5.08.1934), p. 1

⁶⁴⁸ Antonina Vallentin : « La France veut-elle un dictateur ? XXVII. Ce qu'en pensent les femmes », *Le Petit Journal* (7.04.1933), pp. 1-2

⁶⁴⁹ Antonina Vallentin : « Le Dr. Wirth, ancien chancelier du Reich, étudiant à Paris », *Le Petit Journal*, (24.10.1933), p. 1

⁶⁵⁰ Op. cit.

⁶⁵¹ Antonina Vallentin : « Une conversation de notre envoyée spéciale avec le grand savant allemand Einstein exilé volontaire », *L'Excelsior* (22.05.1933), p. 1, www.gallica.bnf.fr, URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4607121x/fl.image>,

⁶⁵² Antonina Vallentin : « L'Allemagne décapitée », *L'Excelsior* (26.04.1933), p. 1, www.gallica.bnf.fr, URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k46095260.item>

En Septembre de la même année, elle publie également « Le Livre Brun et la terreur brune », toujours dans le journal « L'Excelsior », dans lequel elle entre dans les détails terribles des atrocités commises, photos à l'appui: « *Et voici la femme (Marie Jankowski) âgée de quarante-six ans, tirée la nuit de sa maison par vingt membres des troupes d'Assaut, amenée dans les locaux nazistes à Köpenick, dépouillée de ses vêtements, couchée sur une banquette couverte de la bannière de l'Empire, battue avec des matraques, avec des règles, avec des fouets, jusqu'à ce que son corps n'ait presque plus apparence humaine, comme en témoigne une photographie qui défie la reproduction.* »⁶⁵³ Il s'agit d'énumérer, de mettre des mots sur les drames, les horreurs, les tortures. « *Car il y a les assassinats dans la rue, les coups de revolver tirés sur les passants paisibles. Il y a les cadavres qui gisent dans les forêts autour de Berlin. [...] Pas un trait humain n'éclaire la nuit de ce cauchemar. Pas un mot de pitié [...] dans cette monotonie de la terreur.* »⁶⁵⁴

Antonina Vallentin collecte les informations sur la situation berlinoise, va à Berlin avant 1933 puis écoute les exilés et les réfugiés qui peuplent son salon. Là encore, c'est en effet son salon qui, délestant l'univers de la mondanité pure, se transforme en hall de gare ou en cabinet de psychothérapie. La salonnière se fait « écouteuse », prend des notes puis témoigne.

Le contexte politique de l'Allemagne dès 1933 devient en effet étouffant pour ceux qui osent s'opposer au tout puissant Adolf Hitler dont l'accent autrichien dérange terriblement Antonina Vallentin⁶⁵⁵. Poursuivis, dénoncés et menacés, de grandes figures des arts et de la politique allemande traversent la frontière pour chercher un air plus respirable. « *Espérons que le poids qui pèse sur les réfugiés de Paris s'est allégé et que quelques-uns sont casés* »⁶⁵⁶ lui écrit Stefan Zweig depuis Zurich en 1935, lui intimant de « *se recueillir pour faire face à cette époque terrible* »⁶⁵⁷. Ce sont les Mémoires de Julien Luchaire qui nous a permis d'avoir un aperçu de cette époque pendant laquelle Antonina Vallentin se révèle pleine de ressources. Une correspondance avec Klaus Mann, conservée dans le Fonds Antonina Vallentin de Francfort-am-Main, nous permet également de découvrir ses tentatives réelles pour faire sortir d'Allemagne ses amis écrivains. Il semblerait par exemple que ce soit elle qui ait eu l'idée de

⁶⁵³ Antonina Vallentin : « Le Livre Brun et la terreur brune », *L'Excelsior* (5.09.1933), p. 1, www.gallica.bnf.fr, URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4610164s.item>

⁶⁵⁴ Op. cit.

⁶⁵⁵ Antonina Vallentin: « Film parlant...film muet », *L'Excelsior* (10.09.1933)

⁶⁵⁶ Stefan Zweig à Antonina Vallentin (cachet de la poste 12.05.1935), dans *Correspondance de Stefan Zweig, 1932-1944*, Paris, Grasset, 2008, t. III., p. 134

⁶⁵⁷ Op. cit.

plaider la potentielle nationalité brésilienne de Klaus Mann pour qu'il puisse émigrer à Rio de Janeiro : « *Meine Eltern finden es auch ganz reizend, wenn ich Brasilianer werde. [...] Ich finde sie haben eine ganz geniale Idee gehabt* »⁶⁵⁸ écrit ainsi le fils de Heinrich Mann en mars 1934 depuis son refuge Suisse. Quelques jours plus tard, alors aux Pays-Bas, Klaus Mann explique à Antonina Vallentin la difficulté de ses démarches et espère obtenir un visa pour la France. Les tractations à l'ambassade du Brésil, opéré directement par Antonina Vallentin, n'ont rien donné et ils se tournent alors vers le Paraguay. Il demande également à son amie d'intercéder auprès de Roland de Margerie pour qu'il l'aide à obtenir plus rapidement son visa.⁶⁵⁹ « L'affaire Klaus Mann » est particulièrement intéressante dans le sens où elle marque le travail aboutit de médiatrice concrète qu'Antonina Vallentin choisit. Elle se fait interlocutrice, médiatrice du concret, utilise activement le réseau construit dans un esprit d'entrain intellectuelle. Ce rôle d'ange gardien, Antonina Vallentin l'apprécie et elle n'hésite pas à intercéder auprès de ses relations pour appuyer les demandes de ses amis écrivains. Avec son mari, ils font alors de leur salon de la Villa der Ternes un lieu où l'on réceptionne et on rassure les exilés allemands et autrichiens chassés de leurs pays.

*« Noter maison de la villa des Ternes devint un lieu de refuge pour des exilés allemands de toutes religions et de tout partis. Il y vint des hommes politiques, des journalistes, des financiers, des professeurs, des littérateurs, des artistes, des acteurs... Échantillons de toute une élite qui avait fui sa patrie. La plupart restaient de longues heures et revenaient. Ils pouvaient chez nous, parler leur langue, ils s'y sentaient à la foi en France et chez eux. Peut-être en effet l'air qu'ils respiraient aux Ternes était-il chose assez rare. Ils pouvaient trouver en d'autres maisons parisiennes (encore, pas très nombreuses) un accueil cordial ; cependant ils s'y sentaient encore étrangers, ce qui est une des pires peines, quand on n'a plus de patrie. Tosia était leur compatriote d'adoption »*⁶⁶⁰.

La métamorphose du salon d'Antonina Vallentin est particulièrement intéressante, car significativement rare dans l'histoire des salons. De lieu de sociabilité mondaine dans lequel, à Berlin, on rêvait à la paix éternelle, il se transforme en lieu de refuge où des conciliabules sont

⁶⁵⁸ Lettre de Klaus Mann à Antonina Vallentin (6.03.1934), Exilarchiv de Francfort sur le Main, EB 2001 / 072 I.A. 010

⁶⁵⁹ Lettre de Klaus Mann à Antonina Vallentin (28.03.1934), Exilarchiv de Francfort sur le Main, EB 2001 / 072 I.A. 010

⁶⁶⁰ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II, p. 227

fait contre le pouvoir. Antonina Vallentin deviendra d'ailleurs une personne recherchée par les autorités allemandes une fois l'Occupation actée. Les soirées de ce salon parisien d'un autre genre se déroulent, là encore, autour de « Tosia ». La figure centrale, dans ce cas féminine, qui est le point central de cette société de salon reste intacte. Le rôle de médiatrice échu à la « salonnière » est également préservé, Antonina Vallentin cherchant à organiser des conférences et des soirées musicales pendant lesquels elle met en avant ses visiteurs auprès de personnalités au potentiel d'aide assez considérable, à l'instar de Duff Cooper, futur ambassadeur britannique à Paris devant lequel le politicien Hermann Rauschnigg, habitué des soirées d'Antonina Vallentin, prononce un discours ayant pour but d'appeler à sauver l'Allemagne. Stefan Zweig écrit ainsi en janvier 1932 à sa femme : « *Chère F., ce fut délicieux, chez les Luchaire. Ils avaient invité, en mon honneur, Paul Valéry, Perret (secrétaire d'État et grand mathématicien), René Jouglet, Hannah Orloff, Crémieux et Julien Cain, le directeur de la Bibliothèque nationale, qui fut toute amabilité* »⁶⁶¹.

Le salon berlinois de la Landgraffenstrasse avait donc servi aux rêves et à la construction d'un idéal de paix et de rapprochement depuis disparu. Le salon parisien de la villa des Ternes se veut également un univers clos et bâtisseur d'idéologie : « *La communion spirituelle crée une sorte de patrie insaisissable* » écrit Julien Luchaire dans ses mémoires. « *Être certain que le fascisme, sous la forme hitlérienne ou sous toute autre, était tout bien pesé une erreur qui menait presque fatalement au crime ; avoir la ferme conviction qu'il ne triompherait pas longtemps ; considérer ensemble un avenir où la justice, la liberté, la mesure seraient un peu mieux assurés que dans le présent : là était le refuge* »⁶⁶².

Les caractéristiques d'un salon tel que le possédait Antonina Vallentin, c'est à dire la médiation, la mise en réseau et le partage d'influence trouvent un nouveau souffle et une nouvelle signification au milieu des années 1930 à Paris. De médiatrice, Antonina Vallentin devient opposante politique – envers la politique du régime nazi puis l'Occupation de la France – et protectrice. Pour Julien Luchaire, le salon de son épouse devient une « patrie insaisissable », un lieu clos, qui se veut protégé mais opposant. Il se transforme, finalement, de pôle de discussions et de débat pour la construction d'un monde meilleur en îlot protecteur au milieu d'un univers hostile.

⁶⁶¹ Stefan Zweig à son épouse, cité par Laurent Broche : « Une immense fosse commune. Une dénonciation de la réserve juive de Lublin au début des années 1940 », dans *Diaspora. Chercher Fortune*, 2006

⁶⁶² Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 228

Le salon d'Antonina Vallentin, Villa des Ternes quitte la rive des discussions mondaines et des projets littéraires. À l'instar des « salonnières » berlinoises et parisiennes du XIX^{ème} siècle, ce salon se veut plus politique et engagé qu'il ne l'était réellement à ses débuts. Cette métamorphose intervient plus forcée qu'intentionnelle, influencée par les événements historiques duquel le salon dépend. À l'image, par exemple, du salon de la « salonnière » berlinoise Luise von Voss qui, en 1806, lors de l'occupation de Berlin par les troupes napoléoniennes, transforma son salon en lieu imprégné de patriotisme et d'opposition à Napoléon⁶⁶³. L'Empereur français dû faire face à une opposition similaire dans des salons parisiens, notamment dans celui de Juliette Récamier qui dû d'ailleurs s'exiler. Tout au long du XIX^{ème} siècle, en France, les salons furent le lieu de réunions politiques, qu'elles soient françaises ou bien servant des causes d'autres pays, à l'image de la comtesse italienne Belgiojoso dont le salon éminemment politique était au service de l'unité italienne.

Les personnalités qui se bousculaient dans le salon parisien d'Antonina Vallentin et de Julien Luchaire ont toutes pour objectif d'émigrer. « *Ou est-ce que dans ta grande bonté tu te laisses toujours dévorer par les autres ?* »⁶⁶⁴ lui demande Stefan Zweig dans une lettre. Il paraît en effet que, plus encore qu'à Berlin, le cercle des habitués de la Villa des Ternes s'est élargi. En plus des figures politiques françaises, dont certaines s'illustreront de funeste manière pendant l'occupation, tel Pierre Laval, les émigrés germanophones à partir de 1933 et des généraux ou hommes politiques polonais inquiets se pressent dans le salon parisien. « *This woman, who was always so busy, spent every afternoon sitting knitting in her home, listening to the uprooted people who crowded her drawing room from 1933 till 1939* »⁶⁶⁵ écrit la journaliste berlinoise Gabriele Tergit dans une nécrologie consacrée à Antonina Vallentin en 1958, un an après son décès. Parmi les visiteurs de la Villa des Ternes désemparé par la situation politique allemande, il y avait beaucoup d'anciens hommes politiques qui avaient eu, dans les années 1920-1930, des postes décisionnels. Comme l'ancien ministre des Finances Hilferding que Julien Luchaire revoit « *dans un de nos fauteuils, désemparé, inconsolable. Et Breitscheid,*

⁶⁶³ Urte von Berg, *Patriotische Salons in Berlin 1806-1813*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2012, pp. 29-32

⁶⁶⁴ Stefan Zweig à Antonina Vallentin (cachet de la poste 12.05.1935), dans *Correspondance de Stefan Zweig, 1932-1944*, Paris, Grasset, 2008, t. III. p. 134

⁶⁶⁵ Gabriele Tergit, "Antonina Vallentin", *AJR Information, Association of Jewish Refugees in Great Britain*, Vol. XIII, Londres, Janvier 1958, p. 5.

haute silhouette fine, semblait osciller tristement de toute sa taille »⁶⁶⁶. Ils seront arrêtés en France, livrés par la Gestapo et assassinés par le régime nazi.

Paris : salon d'exil et de refuge

Les écrivains et les artistes, Antonina Vallentin les rencontrait sur la Côte d'Azur, à Sanary-sur-Mer, baptisée la « capitale de la littérature allemande » par Ludwig Marcuse. Le couple Luchaire y louait une maison tous les étés d'avant-guerre : « *Les derniers étés avant le temps de la grande catastrophe, nous les avons presque tous passés sur la côte, dans les environs de Toulon. On n'y oubliait pas l'angoisse, mais elle s'y endormait un peu sous le plein soleil, dans le parfum des romarins et des lavandes (...)* À Sanary, surtout, se rassemblait une colonie de réfugiés étrangers, presque tous écrivains et des artistes, pour la plupart allemands ». La liste des personnalités rencontrés autour du thé de quatre heures est impressionnante : Lion Feuchtwanger, la famille Mann dans sa totalité, Werfel, Ludwig Marcuse, Benjamin Crémieux, le metteur en scène Max Reinhardt, le sculpteur Landowski ou encore Aldous Huxley ainsi qu'une litanie d'autres grands noms des arts, qu'ils soient européens et notamment allemands. Cette colonie d'artiste ne s'est pas constituée en cette fin troublée des années 1930, mais peu à peu, réputée chez les artistes qui y avaient déjà des villas, comme le peintre Kisling, il se constitua naturellement un havre de paix éloignée de Berlin et de l'Allemagne du Troisième Reich. Véritable microcosme, on s'y reçoit en discutant des problèmes du monde et en prenant un café sur le port, tel que le décrit métaphoriquement Ludwig Marcuse dans ses Mémoires :

« *Zwischen 1933 und 1939 in Sanary, dem kleinen Fischer-Nest westlich von Toulon, in einem der zwei Cafés am Hafen zusammen [...] : Thomas Mann und Bruno Frank, Arnold Zweig und Lion Feuchtwanger, Ernst Toller und Bert Brecht, Alfred Kerr und René Schickele, Piscator und Antonina Vallentin, Julius Meier-Gräfe und der Maler Leo von König (einer der wenigen Besucher aus Deutschland), Fritzi Massary und die Sternheim-Tochter Mops, Hermann Kesten und Friedrich Wolf und Franz Werfel und Wilhelm Herzog, Arthur Koestler und Professor Gumbel, Spiro und Klossowki, Rudolf Leonhard und Balder Olden, dessen Frau mit Recht Primavera hieß* »⁶⁶⁷.

⁶⁶⁶ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 227

⁶⁶⁷ Marcuse, Ludwig, *Mein zwanzigstes Jahrhundert. Auf dem Weg zu einer Autobiographie*, Munich, Paul List, 1976, p. 179.

Ce port méditerranéen devient la nouvelle scène de l'exil intellectuel germanophone où Antonina Vallentin et son mari jouent un rôle. En septembre 1933, Thomas Mann note dans son journal : « *Pour le thé, M. et Mme Luchaire et Heinrich. Conversation politique. Mis au point avec Mme Luchaire la remise du volume « Jacob » à Gallimard. Plon, qui me fait attendre, doit être informé* »⁶⁶⁸. Ainsi Antonina Vallentin, par sa reconnaissance comme agent littéraire, intime des grandes figures politiques et littéraires, également de par son salon s'impose et offre sa voix dans un combat d'opposition idéologique par les lettres au Régime nazi.

Au milieu des années 1930, elle s'engage également auprès du « Cercle Lutetia », créé en 1934 comme opposition antifasciste par des auteurs allemands ainsi que des opposants à Hitler mené par Heinrich Mann et Willi Münzenberg. Le rôle de Münzenberg, militant communiste surnommé le « millionnaire rouge » dans le Berlin des années vingt, noua contact avec la Schutzverband der deutschen Schriftsteller, créé à Paris justement par Heinrich Mann. Le « Cercle Lutetia » se forma officiellement le 2 février 1935 à l'hôtel du boulevard Raspail. Environ 120 participants signèrent, regroupant des écrivains (Heinrich Mann, Klaus Mann, Lion Feuchtwanger), des communistes (Willi Münzenberg notamment) ou encore des sociaux-démocrates (Rudolf Breitscheid) sans oublier des socialistes et des journalistes. Antonina Vallentin soutint cette initiative et les personnages membres du « Cercle Lutetia » fréquentèrent son salon et la rencontrèrent à Sanary-sur-Mer.

« [...] nous étions 'anti-munichois', 'bellicistes', justement parce que nous espérions encore la paix et que nous savions que chaque succès diplomatique de l'Allemagne lui permettait un pas en avant vers la guerre »⁶⁶⁹, écrit Julien Luchaire à propos de cette colonie, cette « invasion pacifique »⁶⁷⁰ des intellectuels allemands.

L'intérêt de l'histoire pour une « salonnière » se limite le plus souvent à son salon. D'autant que les hôtes parisiennes et berlinoises, dont le salon fut célèbre, tinrent leur position sur la scène politique si ce n'est jusqu'à leur mort, du moins jusqu'à un âge avancé. L'exemple de Marie Radziwill est intéressant, justement parce qu'elle ne mit fin à ses activités

⁶⁶⁸ Thomas Mann dans son journal (17.09.1933), cité par Laurent Broche : « Une immense fosse commune. Une dénonciation de la réserve juive de Lublin au début des années 1940 », dans *Diaspora. Chercher Fortune*, 2006

⁶⁶⁹ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 239

⁶⁷⁰ « Du nouveau sous le soleil. V. Les grands intellectuels allemands proscrits à Sanary » (4.09.1933), *Paris-Midi*, p. 1

de « salonniers » dans son appartement de la Pariser Platz qu'à cause de la Première Guerre mondiale, lorsqu'elle fut déclarée suspecte de par ses origines françaises par les autorités du Reich et assignée à domicile dans son domaine de Silésie.

Le cas d'Antonina Vallentin est relativement différent. L'occupation de la France par les troupes du Troisième Reich ainsi que la mise en place du Régime de Vichy mirent, de fait, fin à ses activités de salonniers ainsi qu'à celles d'agent littéraire et de journaliste. Juive, d'origine allemande et controversée justement de par ses engagements d'avant-guerre, Antonina Vallentin passa les années d'occupation cachées en Auvergne, à Clermont-Ferrand et ce grâce à un réseau communiste, le Front-National. Il est intéressant de se demander pourquoi, à l'instar des auteurs qu'elle protégea et pour lesquels, à l'exemple de Klaus Mann, elle aida à trouver des réseaux de fuite loin d'Europe, elle ne choisit pas elle-même le chemin de l'exil et de la fuite outre-Atlantique. Le choix de rester, qu'elle regretta dans une lettre à Jean-Richard Bloch en 1945, fut imposé par Julien Luchaire auquel répugnait l'idée de quitter son pays dans un contexte belliciste et d'occupation : « *En 1941, Mrs Dorothy Thompson [...] envoya des Etats-Unis pour ma femme, sa mère et sa fille et moi-même, des « visa de danger »⁶⁷¹ que le gouvernement de ce pays accordait aux personnes qu'il jugeait particulièrement menacées. Ma femme l'était au plus haut point, non seulement par son origine raciale, mais par ses relations bien connues avec les hommes de la République de Weimar, et par ses écrits ; sa biographie de Stresemann, celle de Heine avaient été inscrites dès le début sur la fameuse liste Otto ; sa brochure sur les « Atrocités allemandes en Pologne » était contre elle un chef d'accusation mortel, si la Gestapo s'était saisie de sa personne. Nous dûmes prendre une décision dans l'angoisse. Je n'ai pas voulu partir »⁶⁷².*

L'influence de Dorothy Thompson (1893-1961) était grande : journaliste américaine au célèbre « New York Herald Tribune », elle fut déclarée en 1939 comme la deuxième femme la plus influente d'Amérique derrière Eleanor Roosevelt, First Lady de l'époque. Véritable dénonciatrice du nazisme, de sa montée à son apogée, elle habita Berlin dans les années 1920, ville où son amitié avec Antonina Vallentin se développa probablement. C'est par son entremise que l'on peut d'ailleurs avoir un aperçu du réseau de « Tosia ». Dorothy Thompson montera

⁶⁷¹ Ces visas étaient délivrés par le „Emergency Rescue Committee“ dont le plus célèbre membre n'est autre que le journaliste Varian Fry (1907-1967) qui, depuis Marseille, sauva entre 2000 et 4000 Juifs et militant antinazis.

⁶⁷² Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 260

une campagne pour défendre l'étudiant germano-polonais Herschel Grynszpan, auteur de l'assassinat du troisième conseiller d'ambassade d'Allemagne à Paris. Grâce à ses articles et sa levée de fonds, elle récoltera la somme nécessaire pour que le célèbre avocat Vincent de Moro-Giafferia le défende, ce même Moro-Giafferi qui fréquentera le salon d'Antonina Vallentin à Paris. La société mondaine était petite et évoluait dans les mêmes cercles. Qu'Antonina Vallentin ait fréquenté à Paris l'avocat corse ne signifie pas pour autant qu'ils étaient particulièrement intimes. Toutefois, cela dénote une position mondaine conséquente sur la scène berlinoise puis parisienne. Son intimité avec Dorothy Thompson semble toutefois être assez forte pour que cette dernière lui procure, en 1941 d'après Antonina Vallentin dans une lettre à Jean-Richard Bloch datée de 1945, « quatre visas pour les Etats-Unis, pour ma mère, ma fille, Julien et moi »⁶⁷³ Au même titre que ses protégés de salons, Antonina Vallentin peut bénéficier des visas d'urgence délivrés par le Emergency Rescue Committee⁶⁷⁴ qui sauvèrent certains de ses amis, comme Lion Feuchtwanger, Heinrich Mann ou encore Leonhard Frank.

« Madame des Capitales »⁶⁷⁵, telle que Julien Luchaire surnomme son épouse dans une lettre à leur ami commun Jean-Richard Bloch, en 1934, se retrouve à Clermont-Ferrand durant l'Occupation. Celle qui aimait écrire, se passionnait pour la politique et s'entourait « de la moitié de la Pologne et de la moitié de l'Allemagne », vit alors recluse, protégée par le réseau communiste Front National. Cet exil loin de Paris, de Londres, loin de la lumière lui pèse : « Tosia surtout frémissait de jalousie [...] peu lui aurait importé, disait-elle, si elle avait pu, au milieu des ruines, crier sa pensée »⁶⁷⁶. Habitant rue du Lycée à Clermont-Ferrand puis avenue Anatole-France dans cette même ville, le couple Luchaire est alors confronté à l'univers impitoyable de l'Occupation. « J'habite dans une banlieue ouvrière (ce n'est qu'auprès de cheminots qu'on était en sécurité et à l'abri d'une dénonciation [...]) »⁶⁷⁷ écrira Antonina Vallentin à Jean-Richard Bloch en janvier 1945. Ils sont tous les deux recherchés et ce, malgré le succès considérable de Jean Luchaire, fils de Julien, directeur des « Nouveaux Temps » et collaborationniste notoire qui se fourvoie avec les allemands et dont la fille, Corinne, fut une actrice vedette de ces années-là. Au contraire, Tosia et Julien Luchaire doivent faire face à la

⁶⁷³ Lettre d'Antonina Vallentin à Jean-Richard Bloch (5.10.1945) Fonds Jean-Richard Bloch, BnF, Département des Manuscrits, NAF 28222 (188), correspondance vol. XLVI, 443 f., f. 275

⁶⁷⁴ Sheila Isenberg, *A Hero of Our Own: The Story of Varian Fry*, Londres, Random House, 2001

⁶⁷⁵ Lettre de Julien Luchaire à Jean-Richard Bloch (2.01.1934) Fonds Jean-Richard Bloch, BnF, Département des Manuscrits, NAF 28222 (188), correspondance vol. XLVI, 443 f., f. 285

⁶⁷⁶ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 294

⁶⁷⁷ Lettre d'Antonina Vallentin à Jean-Richard Bloch (janvier 1945) Fonds Jean-Richard Bloch, BnF, Département des Manuscrits, NAF 28222 (188), correspondance vol. XLVI, 443 f., f. 273

répression et à la peur. Dans son mémoire, Anna Rabkin⁶⁷⁸ raconte que Zinna David, proche d'Antonina Vallentin, fut battue puis laissée nue dans sa cellule pendant quatre jours pour avoir refusé de livrer leur adresse à la Gestapo. Son mari sera envoyé dans un camp de concentration dont il ne reviendra pas. Les quelques lettres qu'Antonina Vallentin parvient à faire parvenir à ses proches sont désespérées. Toujours selon Anna Rabkin et ce d'après certaines lettres de « Tosia », elle aurait tenté de se suicider « *She had lost control of her life. One day when Luchaire returned home her door locked from the inside [...] Vallentin was unconscious. She had chosen suicide over life without dignity or freedom* »⁶⁷⁹. Le salon d'Antonina Vallentin ne renaîtra pas après la guerre mais elle tente, en 1945, de reprendre contact avec certains de ses anciens amis.

« *J'ai traversé vivante le cauchemar de ces dernières années – j'ai échappé comme par miracle à mille morts. Autour de moi, [illisibles] les camarades de la Résistance, toute ma famille a été déportée dans les fours crématoires ou fusillés par les Allemands. Je retrouve en tâtonnant les liens avec mon passé. J'ai eu par des amis américains de vagues nouvelles des vôtres. J'ai lu quelques récits de vos expériences en Allemagne. Je serai heureuse de pouvoir en parler avec vous longuement* »⁶⁸⁰.

Comme beaucoup alors, celle qui avait dénoncé dans une brochure⁶⁸¹ dès 1940 les atrocités nazies dans son pays natale, la Pologne, découvre l'étendue du charnier que sont alors les camps de la mort. Dans une autre lettre à Jean-Richard Bloch, datée de 1945, elle écrit que « *de toute ma nombreuse famille dans ma ville natale, il n'y a que quatre survivants. Les visages chers de mon enfance qui ont sombré dans un train de sang. Mais pire que la mort a dû être la vie qu'ils ont menée, leur lutte vaine et pitoyable contre l'horreur* »⁶⁸².

Après-guerre, traumatisée, Antonina Vallentin ne chercha pas à ouvrir de nouveau son salon. Il est intéressant de noter que l'historiographie des salons met souvent le point final de la période faste des « salonnières » à la Première Guerre mondiale. Nous avons pu démontrer, à l'instar de quelques autres travaux, qu'une tradition de salons avait substitué après 1918. La Seconde Guerre mondiale semble toutefois voir la fin de cette tradition qui, d'une certaine

⁶⁷⁸ Anna Rabkin, *Antonina Vallentin. A European of foreign affairs*, mémoire de master sous la dir. Henry Reichman, California State University, 2003, p. 86.

⁶⁷⁹ Op. cit. p. 87.

⁶⁸⁰ Lettre d'Antonina Vallentin à Klaus Mann (non datée), Exilarchiv de Francfort sur le Main, EB 2001 / 072 I.C. 002

⁶⁸¹ Antonina Vallentin, *Les Atrocités allemandes en Pologne*, Paris, Robert Denoël, 1940

⁶⁸² Lettre d'Antonina Vallentin à Jean-Richard Bloch (5.10.1945) Fonds Jean-Richard Bloch, BnF, Département des Manuscrits, NAF 28222 (188), correspondance vol. XLVI, 443 f., f. 276

manière, avait perduré depuis l'Ancien Régime. Antonina Vallentin continua à fréquenter la littérature, vivant avec sa mère et sa fille à Paris, après s'être séparée de Julien Luchaire. Les dernières véritables sources qu'il nous a été possible de consulter sont les souvenirs de Simone de Beauvoir qui, dans les années 1950, se souvient de l'ancienne reine de Berlin qu'elle rencontre au « Procope » ou bien chez elle :

« Mal habillée, mal chapeauté ou drapée dans des peignoirs disgracieux, je m'étonnai quand sur une photo je la vis jeune et belle ; mais son talent de biographe se retrouvait dans sa conversation : elle parlait très bien des gens. Amie de Stresemann, elle avait connu beaucoup d'hommes politiques et intimement Einstein sur qui elle écrivait un livre. Elle était aussi l'atour d'ouvrages sur Goya et sur Vinci qui avaient eu un vrai succès. Elle collabora aux « Temps modernes », surtout à titre de critique d'art. Nos relations se poursuivirent jusqu'en août 1957, où une crise cardiaque l'emporta »⁶⁸³.

Sa vie parisienne se déroule au rythme du journalisme qu'elle n'abandonne pas ainsi que de sa biographie de Einstein que ce dernier n'aima pas. Elle est encore invitée lors de soirées regroupant des intellectuels, tel que Simone de Beauvoir le relate⁶⁸⁴. Retournée en Allemagne, elle dénonce alors le néo-nazisme installée à l'Ouest et qu'elle combat dès le début des années 1950.

Si Antonina Vallentin fut largement oubliée par l'historiographie, ainsi que dans les mémoires de la plupart des habitués de son salon, elle a toutefois marqué son temps et l'intelligentsia franco-allemande dans laquelle elle évolua à partir du milieu des années 1920. Femme du monde, femme de lettres, biographe, journaliste politique, égérie de Gustav Stresemann (ou considérée comme telle), épouse indépendante, polonaise juive née en Autriche-Hongrie, allemande puis française d'adoption, persécutée et recherchée sous l'Occupation, proche d'un certain courant communiste, elle fut une figure à multiples facettes dont l'identité transnationale, de par sa naissance même, a marqué sa vie.

Contrairement aux autres salonnières berlinoises contemporaines, elle aussi investies dans le rapprochement franco-allemand et une certaine idée européenne, Antonina Vallentin est fantasque, critiquée mais pleine de ressources. Sa relation qu'on lui prête avec des personnalités politiques allemandes, dont, surtout, Gustav Stresemann, ainsi que son salon, font d'elle une figure au premier abord issu de l'ancien monde, celui de la Belle Époque pas tout à

⁶⁸³ Simone de Beauvoir, *La force des choses*, Paris, Gallimard, 1963, t. I., p. 341

⁶⁸⁴ Simone de Beauvoir, *La force des choses*, op. cit. p. 252

faire disparu au lendemain de la Grande Guerre. Toutefois, de par sa naissance, ses origines, sa manière d'appréhender son salon et d'utiliser la géographie berlinoise dans un objectif de réseau, font d'elle une personnalité plus complexe et plus intéressante encore, qu'une simple copie d'une tradition de sociabilité mondaine où la femme exerçait, à partir de l'Ancien Régime, une certaine influence dans un univers masculin, dans une dimension de « contre-pouvoir », d'évolution des limites imposées par la société. Antonina Vallentin est, plus encore qu'une tradition, une femme de tête, féministe et féminine, épouse mais aussi indépendante, « aventurière » et littéraire, politique et passionnée. Une passionaria de la pensée européenne et franco-allemande, qui utilise l'espace mondain et le rapprochement franco-allemand du « Locarno intellectuel » berlinois pour y imposer sa marque et se faire un nom. Femme d'engagement, elle choisit d'ouvrir sa porte parisienne aux exilés germanophones, opposants politiques à Hitler ou juifs, faisant de son salon, non plus un simple lieu de discussion et de débats, ni même d'influence politique, mais un lieu concret d'exil, profondément transnational et profondément engagé.

Polonaise, juive, elle défend la cause de la Pologne occupée par l'Allemagne nazie, déplorera l'extermination du peuple juif puis des rêves et de l'idéal qu'elle avait tenté de soutenir tout au long des années 1920 et 1930 dans un Berlin où tout semblait alors possible.

II. Jenny de Margerie, le salon de l'ambassade

« Hier soir, soirée chez Viénot avec Gide. Il y avait Ludwig Curtius, Frau Vallentin, les Nostitz, Graf Kessler [...] Baron von Münchhausen [...] les de Préveaux, Roland de Margerie et sa femme qui a quatre ou cinq noms – le vrai c'est Rothschild, on mange chez elle dans des assiettes en vermeil »⁶⁸⁵

Si Jenny de Margerie n'était pas apparentée au Rothschild, comme le faste dans lequel elle reçoit amuse et impressionne le jeune Pierre Bertaux qui en fait une comparaison, elle est toutefois issue de la haute bourgeoisie française, les influentes familles Germain et Fabre-Luce. Elle est également l'épouse d'une grande famille d'ambassadeurs. Berlin marque la première étape d'une carrière d'épouse de diplomate, d'ambassadrice de France à l'étranger. Étape brillante qui fera de Jenny de Margerie l'une des figures phares du Berlin mondain de l'entre-deux-guerres du rapprochement franco-allemand. Elle fait du rôle de représentation du palais de la Pariser Platz l'avant-centre de la stratégie de « diplomatie de salon, intellectuel, artistique et cosmopolite »⁶⁸⁶ mise en place par son mari et dont elle est l'un des piliers mondains.

Contrairement à Antonina Vallentin, dont il nous a été, malgré quelques difficultés, possibles de découvrir des sources écrites directement par elle, Jenny de Margerie est une salonnière silencieuse. Elle n'a pas publié ses Mémoires, au contraire de Helene von Nostitz et il ne nous a pas été possible de lire sa correspondance, toujours détenue par la famille de Margerie. Toutefois, Jenny de Margerie est présente dans les chroniques mondaines, mentionnée par ses hôtes, comme dans les lettres de Pierre Bertaux ou son ami Harry Graf Kessler, un habitué de sa sociabilité.

Le salon de Jenny de Margerie est celui de l'ambassade. Il n'est ni issu d'une carrière de femme mondaine, contestée, comme ce fut le cas par Antonina Vallentin ; ni celui d'une vitrine franco-allemande comme c'est le cas pour Helene von Nostitz. Toutefois, son parcours social s'approche plus de Helene von Nostitz-Wallwitz, qu'elle et son mari fréquentent

⁶⁸⁵ Lettre de Pierre Bertaux à sa famille (20.01.1928), dans Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 160

⁶⁸⁶ Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France à Berlin 1871-1933*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2017, p. 216

assidûment. Héritière de la famille Germain, née Fabre-Luce, épouse de la famille de Margerie, la belle-fille de l'ambassadeur de la Pariser Platz entre 1922 et 1932 règne sur un Berlin d'une aristocratie à l'Ancien Régime et du champs intellectuel omniprésent dans la capitale allemande. Son salon, en effet, se transforme en halte obligatoire, nécessaire et utile des visiteurs français en Allemagne et des curieux allemands d'un rapprochement avec la France et d'une culture à redécouvrir. Sa « sociabilité salonnière », enfin, est le moyen pour l'ambassade, d'entrer dans un Tout-Berlin au départ hostile. « *Cette sociabilité salonnière contribuait à insérer la diplomatie française dans l'effervescence avant-gardiste de la République de Weimar, et trouvait sa justification dans les résultats concrets qu'elle permettait d'obtenir. Elle favorisa, d'une part la diffusion des arts français en Allemagne* »⁶⁸⁷.

Plus encore qu'un simple salon mondain, qui s'inscrit dans une dimension aristocratique, habitude du grand monde issu de l'Ancien Régime ainsi que dans une tradition de représentation d'ambassade ; le rôle de Jenny de Margerie et de son mari, soutenu et encouragé par leur beau-père et père, l'ambassadeur Pierre de Margerie, consiste avant tout à « faire aimer la France » dans un pays et une capitale, particulièrement fermés à l'ennemi français depuis la fin de la Grande Guerre. Le palais de la Pariser Platz se doit de créer un intérêt et une bonne entente entre l'Allemagne et la représentation française.

Le salon de Jenny de Margerie est stratégique et, surtout, le relais officiel d'une politique d'abord officieuse (avant Locarno notamment) puis officielle. « *Pierre de Margerie considérait que deux peuples ne peuvent s'entendre qu'à la condition de se connaître, de se comprendre, voire de s'aimer.* »⁶⁸⁸ Il devance ainsi, en appliquant une stratégie diplomatique culturelle déjà mise en place lors de son précédent poste à Bruxelles au début des années 1920, la politique officielle française et pousse ses collaborateurs à nouer contact avec les Berlinoises avec l'appui des rencontres culturelles et mondaines. C'est lui qui nomme son fils, Pierre de Margerie. Bientôt doublement veuf – son épouse, Jeanne de Margerie, est décédée soudainement quelques mois auparavant alors qu'il était en poste à Bruxelles puis sa deuxième épouse, Nicole Delorme, meurt en couches à Berlin ⁶⁸⁹ – il compte sur le soutien mondain de sa belle-fille Jenny Fabre-Luce pour assurer le rôle d'une femme d'ambassadeur.

⁶⁸⁷ Marion Abbaléa, « Une diplomatie culturelle entre ambitions et limites de l'action officielle : l'ambassade de France à Berlin et le rapprochement culturel franco-allemand sous la République de Weimar », *Synergies Pays Germanophones* n°10 , (12.01.2017), p. 89-100

⁶⁸⁸ Bernard Auffray, *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique*, Paris, Librairie Klincksieck, 1976, p. 481

⁶⁸⁹ *Le Gaulois* (17.07.1922), p.3 ou encore *Le Petit Journal* (16.07.1922), p. 1

Le salon de Jenny de Margerie est donc à considérer différemment de celui d'Antonina Vallentin ou de Helene von Nostitz. La notion de couple est particulièrement importante ici, ainsi que celle de « stratégie diplomatique », sans oublier la tradition de représentation qui est propre à l'univers des ambassades. « *Cette sociabilité de salons n'est pas sans rappeler celles du XIXe voire du XVIIIe siècle, mais la mondanité du couple Margerie apparaît très professionnellement orientée, et rationnellement mise aux services des intérêts culturels français.* »⁶⁹⁰ comme l'écrit Marion Aballéa dont la thèse de doctorat, dédiée à l'ambassade de France à Berlin entre 1870 et le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, est l'un des ouvrages historiographiques où il est le plus massivement question du couple Margerie. Il s'agit donc d'appréhender ce salon comme un élément constitutif d'une politique diplomatique plus généralement dédié au rapprochement franco-allemand à travers une stratégie culturelle déjà éprouvée en Belgique.

Jenny de Margerie se met alors au service d'une mondanité utile, officielle et reconnue, celle de l'ambassade de France à Berlin. Une fois lancée, elle n'a pas besoin, à l'instar d'Antonina Vallentin ou de Helene von Nostitz, à alimenter son salon, ses soirées et ses après-midis. L'habitante du palais de la Pariser Platz est le passage obligé des Français en visite : artistes, hommes politiques, journalistes, écrivains. Elle est surtout l'instigatrice, avec son mari, d'événements culturels officiels et invite certaines grandes figures françaises à séjourner à Berlin : « *Jenny de Margerie, qui avait beaucoup admiré sa belle-mère, entoura son beau-père de la plus attentive affection et tint le rôle de l'ambassadrice absente, puis disparue. Très femme du monde, d'une rare culture, éprise d'art et de poésie, disant les vers avec un talent plein de charme, elle fut, à son tour, le centre de toute une société où l'intelligence le disputait à l'élégance et elle contribua au rayonnement de la France.* »⁶⁹¹ Si cet extrait, tiré de la biographie de Pierre de Margerie par Bernard Auffray, peut manquer d'un véritable sens critique, l'auteur étant particulièrement enthousiaste concernant la famille de Margerie dans son ensemble, il semblerait toutefois que le portrait d'une femme du monde, cultivée, très grande connaisseuse des arts et de la littérature (elle fut, notamment considérée comme l'une des grandes spécialistes de Rainer Maria Rilke⁶⁹²) soit celui qui corresponde à la jeune Jenny

⁶⁹⁰ Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France à Berlin 1871-1933*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2017, p. 217

⁶⁹¹ Bernard Auffray, *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique*, Paris, Librairie Klincksieck, 1976, p. 396

⁶⁹² La fondation Rilke, basée en Suisse, possède en effet une correspondance du poète avec Jenny de Margerie ainsi que la correspondance de Rilke avec Nimet Eloui Bey, des photographies et des articles

de Margerie en preuve des commentaires des habitués de ses soirées et de son salon. Une ambition mondaine, qui corrélée à celle de son mari habitué des ambassades et à l'aube d'une carrière diplomatique similaire à celle de son père, qui s'inscrit dans les traditions aristocratiques du grand monde où l'on reçoit pour voir et être vu et où le « jour » est, plus encore qu'une tradition d'ambassade, fait partie des occupations quotidiennes d'une épouse de la bonne société. Ainsi, la définition donnée par Alice Bravard de cette sociabilité mondaine que Jenny de Margerie a exercé au sein de l'ambassade de France à Berlin pendant une décennie, est celle qui définirait le mieux ce salon berlinois de l'entre-deux-guerres. C'est-à-dire, « *un ensemble de pratiques, collectivement distinctives et individuellement désintéressées, donnant lieu, dans des cadres privés, à l'affirmation d'une supériorité sociale.* »⁶⁹³ Ainsi, si Helene von Nostitz est aussi héritière de cette « supériorité sociale » qui fait de son salon l'une des expressions restantes d'un monde allemand aristocratique presque englouti, le salon de l'ambassade s'inscrit donc dans la tradition du grand monde tout en servant une cause, celle de la France ; au service d'une dynamique franco-allemande, laquelle, au contraire d'être essentiellement mondaine, est avant tout l'expression d'une politique. La mondanité de Jenny de Margerie à Berlin entre 1922 et 1932 est à appréhender aux côtés de son mari – qui fut le seul à écrire ses mémoires, où il laisse, dans le cas des extraits concernant Berlin, une large place au rôle de son épouse – comme une épouse de diplomate dans son rôle ainsi que comme un élément de stratégie politico-diplomatique dont l'issue est le service représentatif de la France au cours d'une décennie particulièrement riche sur le rapprochement franco-allemand.

de journaux donnés à la fondation par Diane de Margerie quelques années après la mort de sa mère, Jenny. www.fondationrilke.ch

⁶⁹³ Alice Bravard, *Le grand monde parisien. 1900-1939. La persistance du modèle aristocratique.* Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, p. 33

A. Un contexte diplomatique délicat

« *Au lendemain de la guerre, les Berlinoises dressent leurs chiens à venir uriner sur l'ancien paillason de Jules Cambon* »⁶⁹⁴. Cette anecdote, relatée par Marion Aballéa, pose le contexte ambiant de l'immédiat après-guerre en Allemagne et, plus spécifiquement, le rapport de force qui se joua entre la population berlinoise et l'ambassade de France nouvellement rouverte. La défaite du Reich est bien plus qu'amère pour l'Allemagne et ses habitants ; une humiliation dont les véritables raisons sont remises en cause dès le lendemain de la guerre et ce, tout au long de la Conférence de Paix (janvier-juin 1919) puis lors de la signature du Traité de Versailles. Le traité de la honte, signé le 28 juin 1919 dans la Galerie des Glaces du château de Louis XIV, est un camouflet que la population et ses dirigeants auront beaucoup de mal à surmonter. Le Reich de Guillaume II méritait-il d'avoir perdu la guerre ? Les conséquences de ces quatre années de conflits sont-elles justifiées pour les habitants de la alors toute nouvelle République de Weimar ? C'est dans un contexte de suspicion envers la France, dans un pays taraudé par des questions où résonnent avant tout les sentiments d'injustice et de vengeance, que l'ambassade de France ouvre à nouveau ses portes en juillet 1920 sur la Pariser Platz.

Fermé à partir de 1914 jusqu'à l'issue de la guerre et la signature des traités, le palais voisin de la Porte de Brandebourg a été laissé aux soins d'un majordome espagnol et sous la protection de l'ambassade d'Espagne, pays neutre⁶⁹⁵. Il s'agit alors, peu à peu, d'estomper les lendemains et surlendemain difficiles d'une première guerre mondiale qui a fait, au total, près de 20 millions de morts dont 9,7 millions de militaires et 10 millions de civils.

L'arrivée de la famille Margerie à Berlin marque le début d'une reprise officielle et instaurée des rapports diplomatiques entre les deux pays. L'ambassade de France à Berlin a vu passer plusieurs figures avant celle de Pierre de Margerie qui régna en maître sur la légation française Outre-Rhin. Suite à la mission Marcilly, qui se devait de préparer le terrain avant la nomination d'un ambassadeur officiel, c'est Charles Laurent qui s'installe et devient ainsi le

⁶⁹⁴ Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France à Berlin 1871-1933*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2017

⁶⁹⁵ Jean-Marc Delaunay, *En toute discrétion. L'Espagne protectrice des intérêts français en Allemagne, 1914-1919*, dans Jean-Marc Delaunay (dir.), *Aux vents des puissances*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2008, pp. 195-208

premier ambassadeur berlinois depuis le déclenchement de la Première Guerre mondiale. Il ne poursuit toutefois pas les mêmes objectifs, ni n'a été nommé avec la même mission que Pierre de Margerie après lui. Charles Laurent, en effet, spécialiste des questions économiques, est en Allemagne pour veiller au respect des décisions prises à Versailles. Arrivé en 1920, il laissera sa place à son prédécesseur à l'hiver 1922 au climax des tensions franco-allemandes. Les neuf années passées à Berlin sont, pour Pierre de Margerie, une succession d'évènements politiques d'importance, que ce soit l'occupation de la Ruhr, qui survient quelques semaines après son arrivée sur les bords de la Spree, les tensions franco-allemandes qui atteignent leur paroxysme puis le début d'une période de détente politique dont la stratégie mondaine qu'il met en place est une illustration. En ce qui concerne les murs de l'ambassade, Pierre de Margerie reprend ainsi une tradition déjà mise en place à la Belle Époque pendant laquelle, au tournant du siècle, Jules Cambon et son épouse reçoivent ce que la France a de plus célèbre sur le plan culturel et artistique : « *C'est toutefois à la Belle Époque que l'habitude de faire venir Pariser Platz des artistes français devient l'objet d'une action raisonnée, constituant alors une finalité, et non plus seulement un moyen d'agrémenter les soirées.* »⁶⁹⁶ En effet, dans un contexte apaisé après 1871 mais de plus en plus tendu à l'approche de 1914 et dès les tensions du début du siècle, notamment concernant le Maroc, les mondanités de l'ambassade et l'obsession culturelle qui en fait l'un des centres de sociabilité du Tout-Berlin jouent un rôle similaire à celui mis en place par Pierre de Margerie dans les années 1920, secondé brillamment par sa belle-fille, Jenny.

Même si la prise de poste de la famille Margerie fut difficile et délicate, deux évènements politiques d'importance compliquèrent, pour le premier, puis simplifièrent, pour le deuxième, leur mission diplomatique. En 1923, Raymond Poincaré, alors Président du Conseil et partisan d'une attitude sévère envers l'Allemagne, prit note des dettes de l'Allemagne envers le traité de Versailles qui, comme nous l'avons vu, évaluait les réparations à 20 milliards de mark-or. La France et la Belgique, les deux territoires matériellement les plus durement touchés par la guerre, cherchaient depuis la signature du Traité à faire respecter, dans leurs propres intérêts, les obligations financières de l'Allemagne. En désaccord avec les Américains et la Grande-Bretagne, mais soutenu par le roi des Belges Albert Ier, Raymond Poincaré met en place l'occupation de la Ruhr par les troupes françaises et belges en janvier 1923. L'objectif est de piocher dans les réserves de matières premières allemandes - le charbon, le fer et l'acier –

⁶⁹⁶ Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France à Berlin 1871-1933*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2017, p. 268

suite à son absence d'acquittement de sa dette. Cette décision, soutenue par une nette majorité parlementaire en France ainsi que par l'opinion publique, va renforcer le climat difficile régnant en Allemagne. Le journal illustré à grand tirage « L'Excelsior » témoigne d'un climat délétère de l'autre côté de la frontière, notant que « *devant le refus persistant et l'hostilité ouverte du gouvernement allemand, les commandements interalliés recourront à des mesures de contrainte de plus en plus strictes. À brève échéance, il va falloir prendre des mesures en vue d'une occupation de longue durée* »⁶⁹⁷. Les esprits s'échauffent dans la population et la vie politique des deux pays ennemis. Cependant, cette situation est, pour l'ambassade, particulièrement délicate et force l'ambassadeur de France ainsi que tous les membres du palais de la Pariser Platz à faire profil bas face à la véhémence de la population.

« *Cette mentalité s'exacerba davantage encore dès le début de 1923, lorsque la France, seule avec la Belgique – la Grande-Bretagne y était opposée – occupa la Ruhr. Les Allemands alors, en général, boycottèrent totalement les Français et cela dura jusqu'aux accords de Locarno en 1925. On en ressentait l'effet jusque dans la rue, à Berlin, où un Français risquait toujours de recevoir quelque avanie. Un jour, Pierre de Margerie s'étant arrêté dans la Wilhelmstrasse devant la vitrine d'une librairie où s'étalait une carte de la Ruhr indiquant la ligne avancée de l'occupation franco-belge, un passant le prit à témoin en s'exclamant avec violence : « Die Schweine werden bis nach Hamburg gehen... » [les porcs iront jusqu'à Hambourg] ignorant qu'il s'adressait à l'ambassadeur de France* »⁶⁹⁸.

La vie quotidienne et diplomatique à l'ambassade de France est, en effet, peu sociale. Roland de Margerie témoigne du boycott de la société berlinoise avec laquelle « *nous n'avions pas de contact [...] qu'à travers les fournisseurs* »⁶⁹⁹. Ce dernier relate également que lors de sa traversée de la Ruhr en train, dans le but de rejoindre Berlin, son wagon reçut une pluie de pierres de la part de la population⁷⁰⁰. Les cercles de la société berlinoise, dans ce contexte de tensions extrêmes, se ferment face aux diplomates installés depuis peu sur les bords de la Spree. L'histoire franco-allemande est faite de phases se succédant au rythme des événements politiques, que ce soit des périodes de détente comme le serai l'après-Locarno ou des périodes de haute tension. Le contexte de 1923 qui accueillit Pierre de Margerie à son poste du bord de

⁶⁹⁷ *L'Excelsior* (29.01.1923), p. 3.

⁶⁹⁸ Bernard Auffray, *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique de son temps*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1976, p. 408

⁶⁹⁹ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits. De l'enfance à 1922*, Dallas, édité par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. I., p. 79.

⁷⁰⁰ *Op. cit.*, p. 54.

la Spree est de ceux qui empêchent à la diplomatie française de se faire une place dans la vie mondaine et intellectuelle d'un Berlin alors en crise. Il s'agit alors de forcer l'entente entre les deux peuples, de mener une politique de séduction, stratégie qui paya dans un contexte moins grave, à Bruxelles pour le cas de Pierre de Margerie. Mettant le culturel au service de la politique et de la diplomatie, l'ambassadeur et son épouse servirent de médiateurs entre les différents mouvements belges et, d'une même main, engrangèrent des informations utiles à son pays : « *Mais c'est surtout dans le domaine culturel que les Margerie jouèrent alors un rôle très important pour les relations entre la France et la Belgique* »⁷⁰¹. Cette initiative culturelle joua un rôle dans un retournement de situation diplomatique spectaculaire que parvint à réaliser, notamment grâce à Roland et Jenny de Margerie, l'ambassadeur de France à Berlin au cours de ses dix années de présence sur la Spree.

Le deuxième évènement politique majeur pour la suite de la politique franco-allemande permit justement à Pierre de Margerie de mettre en place sa stratégie diplomatique. Les Accords de Locarno, signés en octobre 1925, furent l'évènement déclencheur d'une politique franco-allemande qui atteint son apogée jusqu'à 1933.

« *Ainsi voyons-nous de temps en temps, aux grands tournants de l'histoire, aux moments où il semble que la diplomatie internationale s'est de nouveau fourvoyée dans une impasse, une petite ville [...] devenir le point de mire du monde angoissé, conquérir une place ineffaçable dans l'histoire. C'est ainsi que Locarno fut un des premiers essais réussis d'une réconciliation internationale accomplie sous des conditions climatiques favorables* »⁷⁰². Avec nostalgie, la journaliste et historienne de l'art, Antonina Vallentin – dont le salon berlinois est de ceux dont il est question ici – semble regretter un idéal et un rêve inabouti dix ans après la signature des Accords. En effet, Locarno fit l'effet d'un choc sur la scène internationale alors au bord de l'impasse, moins de dix ans après la fin de la Première Guerre mondiale. Le 16 octobre 1925, les cinq puissances signataires – la France, l'Allemagne, la Grande-Bretagne, l'Italie et la Belgique – s'engagèrent à respecter l'inviolabilité de la frontière occidentale allemande. La Rhénanie, alors occupée par les Alliés, fut démilitarisée. L'accord entra en vigueur une fois l'Allemagne admise à la Société des Nations de Genève, en 1926. Locarno se voulait alors l'échelon qui devait mener à la paix. Ainsi l'article 7 stipule que : « *le présent Traité, destiné à*

⁷⁰¹ Bernard Auffray, *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique de son temps*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1976, p. 391

⁷⁰² Antonina Vallentin, « Les jardins de la paix. Locarno-Thoiry-Stresa. Mais où sont les oliviers d'antan ? », *Le Petit Journal* (10.04.1935), p. 1.

*assurer le maintien de la paix et conforme au Pacte de la Société des Nations, ne pourra être interprété comme restreignant la mission de celle-ci de prendre les mesures propres à sauvegarder la paix du monde »*⁷⁰³. Il s'agissait, au nom de la paix, de prévoir une prochaine guerre possible et que craignait, notamment, la France qui voulait ainsi s'assurer de l'inviolabilité de ses frontières communes avec l'Allemagne. Salués ou critiqués, les Accords de Locarno furent le début d'une nouvelle époque politico-diplomatico-culturelle ; celle qui permettait officiellement des rapports entre les deux voisins de chaque côté du Rhin, maintenant, semblait-il alors, sur le chemin de la paix.

L'ambassade de France à Berlin profita de « l'esprit de Locarno » pour mettre en place toute une série d'initiatives, notamment culturelles, dans le but, notamment, de faire connaître la France aux Allemands. L'Allemagne était alors au centre des préoccupations politiques et intellectuels de différents acteurs de la société, qu'ils soient artistes, universitaires, industriels ou politiques.

*« Or, que l'Allemagne trouvât son équilibre importait à tous les autres peuples. Le spectacle était passionnant. Des observateurs étrangers arrivaient de toutes parts : outre les membres des commissions internationales installées pour veiller aux interminables suites du traité de Versailles. Que l'Allemagne, pour trouver son équilibre, eût besoin du monde entier, ouvrait les yeux de ses dirigeants sur le monde ; du moins, je trouvais que certains d'entre eux étaient exceptionnellement avertis, et prêts aux solutions nouvelles et de grande envergure »*⁷⁰⁴.

L'intellectuel Julien Luchaire se veut enthousiaste d'une Allemagne qu'il découvre, lui qui vient alors de créer le premier institut français à Florence et dont le champ d'activité reste l'Italie. Ce Berlin dont il parle alors, se situe entre 1926 et 1930 ; c'est-à-dire, au lendemain des Accords de Locarno et de l'entrée, en grande pompe, de l'Allemagne dans la Société des Nations. Les acteurs de cette « détente » franco-allemande à Berlin, qu'ils soient Roland de Margerie, Antonina Vallentin ou Pierre Bertaux, témoignent en effet d'une vaste scène internationale qui se retrouve alors dans la capitale allemande. Les intellectuels, les artistes et les universitaires notamment, se ruent sur Berlin, devenue, finalement « ville ouverte » ou « ville à prendre ». L'ambassade de France œuvre pour inviter des personnalités françaises en son sein, dans le but de monter des conférences ou des rencontres, avec la fine fleur du « Tout-Berlin » d'alors. Roland de Margerie témoigne notamment dans ses mémoires de cette période

⁷⁰³ Traité entre l'Allemagne, la Belgique, la France, la Grande-Bretagne et l'Italie. Locarno (16.10-1935), dans www.wdl.org, URL : <https://www.wdl.org/fr/item/11586/view/1/3/>

⁷⁰⁴ Julien Luchaire, *Confession d'un français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 134.

d'activité intellectuelle et diplomatique intense, dans une ville devenue, d'une certaine manière, le centre de l'Europe :

« Je m'efforcerai donc surtout [...] de donner une impression de la vie à Berlin, pendant cette période, d'évoquer les amitiés que j'y ai nouées, les rencontres que j'y ai faites et de décrire un milieu aussi cosmopolite qu'allemand, qui s'est formé peu à peu à la faveur de contacts entre les cercles intellectuels des deux pays, grâce au fait que la capitale allemande fut, jusqu'à l'avènement de Hitler, l'un des centres principaux de l'activité littéraire ou artistique en Europe »⁷⁰⁵.

Ce « centre [...] de l'activité littéraire ou artistique » européen que devient Berlin ouvre alors ses portes à une longue liste de visiteurs. Des français notamment sont de ceux qui se pressent dans les rues de cette capitale longtemps honnie et longtemps, finalement, interdite, voire maudite. On y rencontre André Gide, Stefan Zweig, Ramsay MacDonald, l'actrice ... ou encore Anatole de Monzie en visite officielle. Là encore, Roland de Margerie nous est d'une grande aide lorsqu'il fait la liste des Français se pressant alors à Berlin. Il cite, pêle-mêle, Roger Martin du Gard, Alfred Fabre-Luce, Paul Reynaud, Jean Schlumberger, Jean Giraudoux ou encore Leonid Pasternak. Même chose pour Pierre Bertaux qui, dans ses Mémoires, relate avoir organisé « la venue à Berlin de personnalités parisiennes : Georges Duhamel, Jean-Richard Bloch 0, le ministre Anatole de Monzie, André Gide... »⁷⁰⁶. Cet « esprit de Locarno » figure le décor de scène, le contexte politique du salon de Pierre de Margerie puis, de Jenny et Roland de Margerie.

⁷⁰⁵ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits. De l'enfance à 1922*, Dallas, édité par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. I., p. 79

⁷⁰⁶ Pierre Bertaux, *Mémoires interrompues*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2000, p. 83

B. Pierre de Margerie : un ambassadeur français en Allemagne

Jenny de Margerie est la belle-fille du second ambassadeur à occuper le poste après 1918. Charles Laurent ayant quitté Berlin particulièrement fatigué par l'expérience, Pierre de Margerie est nommé contre son grès à sa succession en 1922. Désirant être nommé soit à Rome, soit au Vatican, Pierre de Margerie, dont la carrière diplomatique est alors couronnée de succès, accepte avec raideur l'ambassade de Berlin. Alors en poste à Bruxelles, il arrive au palais de la Pariser Platz début décembre 1922. Il est lesté des conseils de Raymond Poincaré, alors président du Conseil et ministre des Affaires étrangères : « *Je la résume en trois mots : Contentez-vous d'observer pour le moment. Barthou a trop causé avec les Allemands. C'est dangereux. Abstenez-vous. Sous peu nous aurons des résolutions graves à prendre...* »⁷⁰⁷.

La stratégie diplomatique de Pierre de Margerie durant ses neuf années berlinoises se résume surtout par un choix de faire connaître la France aux Allemands et ce par des initiatives culturelles, des soirées, dîners et conférences d'artistes ou universitaires français invités à séjourner à l'ambassade. Cette stratégie est la même dont il usa à Bruxelles et qui porta ses fruits. Le domaine culturel fut celui pour lequel Pierre de Margerie et son épouse, Jeanne s'investirent avec l'objectif de renouer le dialogue entre la France et la Belgique. Veuf depuis peu, Pierre de Margerie appelle à lui son fils, Roland comme collaborateur. Ce dernier avait épousé en 1921 Jenny Fabre-Luce. Petite-fille du fondateur du Crédit Lyonnais et fille de diplomate, Edmond Fabre-Luce qui fut collègue de Pierre de Margerie à Constantinople, Jenny de Margerie était une femme de monde, cultivée, éprise de poésie : « *Ma mère avait fait preuve d'un courage passionné en épousant mon père, si jeune et peu « rassurant » pour un milieu de banquiers* »⁷⁰⁸.

Jenny Fabre-Luce, également héritière de la famille Germain, est issue de la haute bourgeoisie d'argent. La caste de l'aristocratie ancienne des milieux d'ambassades semble, aux côtés de l'influence des banques, particulièrement rétrograde. Fille d'une époque où, comme le raconte Diane de Margerie, sa fille, on était « hanté par la peur du scandale », Jenny de Margerie met en œuvre une culture générale poussée pour s'inscrire dans une famille aristocratique et

⁷⁰⁷ Lettre de Pierre de Margerie citée par Bernard Auffray dans sa biographie *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique de son temps*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1976, p. 399.

⁷⁰⁸ Diane de Margerie, *Dans la spirale*, Paris, Editions Gallimard, 1996, p. 71

dans un univers, celui des ambassades. Diane de Margerie, sa fille, fera de Jenny Fabre-Luce un portrait saisissant dans ses écrits autobiographiques. Une femme de belle famille, où les dots, les mariages et les scandales étaient la base de la société d'un grand monde triomphant et flamboyant. « *Ma mère n'hésitait pas à s'exprimer, certes. [...] mes grands-mères, elles, se taisaient, tandis que ne cessaient d'écrire les hommes de la famille* »⁷⁰⁹. Ce silence mémorial est sociétal, tel que le décrit longuement Diane de Margerie dans ses souvenirs sur sa mère. « *Jeune, belle, longue et rêveuse, sensuelle aussi, et mélancolique, avec cette fragilité insolite qu'affichaient alors les femmes* »⁷¹⁰, Jenny de Margerie est cultivée et, mariée au neveu d'Edmond Rostand, elle fait, avec son mari, de la culture son arme mondaine.

En effet, les arts, la littérature et, plus généralement, la culture dans tout ce que le terme peut générer, consistèrent en la première des stratégies de ce couple de diplomates, que ce soit à Bruxelles, à Berlin puis dans les différents postes qu'ils occupèrent dont Londres : « *c'est ainsi que je fus introduite Gower Street, tout près du British Museum, chez lady Otteline Morrell, personnalité étonnante, que nous connaissons maintenant par les Mémoires de Bertrand Russell et par les biographes de Virginia Woolf et de Vita Sackville-West* »⁷¹¹. Les rares lignes écrites et publiées par Jenny de Margerie citées ci-dessus mentionnent la vie artistique de Londres et des salons qu'elle et son mari fréquente, dans la capitale britannique.

À Berlin, cette même stratégie de connaissance culturelle de la société dans laquelle ils évoluent est également de mise. Le couple avait déjà rejoint Pierre de Margerie à Bruxelles et le suivit ainsi dans la capitale allemande où Jenny de Margerie fit office d'ambassadrice : « *Ma femme accepta sans hésiter la perspective d'un départ pour Berlin (...) Il fut convenu que je serais nommé secrétaire à Berlin : cela ne représentait en rien une faveur, car personne, à cette époque (1922), ne souhaitait y aller, tout le monde, au contraire, fuyait un poste où la vie passait pour fort désagréable* »⁷¹².

Si Pierre de Margerie applique une stratégie de représentation par les arts et la culture, c'est-à-dire, une stratégie dans laquelle le salon de sa belle-fille et de sa femme, pour un court temps, font office de « soft power », il sera justement pour ce faire particulièrement apprécié.

⁷⁰⁹ Diane de Margerie, *Dans la spirale*, Paris, Editions Gallimard, 1996, p. 24

⁷¹⁰ Op. cit. p. 30

⁷¹¹ Jenny de Margerie, « Hommage à Georges Cattai », *Revue des Deux Mondes* (août 1983), pp. 396-397

⁷¹² Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits. De l'enfance à 1922*, Dallas, édité par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. I., p. 337

En effet, il termine sa carrière dans une ville où peu de membres du Quai d'Orsay veulent alors se rendre. Dans une capitale où, en 1922, lors de sa prise de fonction, il faut traverser une Allemagne, nous l'avons vu, particulièrement hostile aux Français. Si le train de Roland de Margerie se voit être lapidé de pierre lors de son passage de la Ruhr, cette politique de la force n'est pas du goût de Pierre de Margerie. Bernard Auffray, seul biographe, à ce jour, de l'ambassadeur de France, cite une lettre issue de la collection privée de la famille Margerie dans laquelle, le tout nouveau représentant de Paris à Berlin commente un dîner chez l'ancien ministre des Finances de Clémenceau, Klotz : « *un vrai cours pour petit ambassadeur se rendant à Berlin et qu'il faut prévenir contre Poincaré. J'en suis sorti à minuit, le crâne bourré* ». ⁷¹³ Si Pierre de Margerie est un ambassadeur avec de l'expérience, qui a officié aux États-Unis et à Constantinople, entre autres, il lui semble que Berlin prend des dimensions d'enfer diplomatique comme il n'a alors jamais connu tout au long de sa carrière. De fait, même Poincaré en personne, lui conseille d'avoir, d'abord, le moins de contact possible avec l'Allemagne – « *Barthou⁷¹⁴ a trop causé avec les Allemands. C'est dangereux. Abstenez-vous.* » ⁷¹⁵ - Pierre de Margerie concédera au Tout-Berlin une politique de curiosité et d'intérêt. Très rapidement, secondé par son fils et sa belle-fille, entre autres, alors jeune veuf, il utilise les arts et la culture en général comme appât dans le but de s'approcher, d'une manière ou d'une autre, des personnalités du grand monde berlinois lequel, humilié par la défaite, méprise alors les Français, plongeant l'ambassade dans un véritable désert mondain.

Cette stratégie du soft power, qui va à l'encontre, finalement, d'une politique dure et sévère envers l'Allemagne, fera de Pierre de Margerie, lors de son départ au début des années 1930, un ambassadeur regretté. Ainsi, son départ est salué par l'ancien ministre des Affaires Étrangères allemand, Richard von Kühlmann qui écrit dans le *Berliner Tageblatt* qui salue le dévouement exceptionnel de l'ambassadeur de France en Allemagne depuis une décennie : « *Renouer les liens avec l'Allemagne et les développer graduellement après la plus longue, la plus sanglante des guerres qu'eut connue l'histoire du monde, était certainement la tâche qui exigeait, en plus, de rares qualités de tact, de discrétion et d'objectivité.* » ⁷¹⁶ Les différentes

⁷¹³ Cité par Bernard Auffray, *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique de son temps*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1976, p. 400.

⁷¹⁴ Alors Garde des Sceaux – avait été président de la délégation française de la Conférence de Gènes (avril-mai 1922).

⁷¹⁵ Cité par Benard Auffray, *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique de son temps*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1976, p. 399

⁷¹⁶ *Op. cit.* p. 495

formes de mondanité de Jenny de Margerie ainsi que celle, jusqu'à son décès, de Nicole Delorme, s'inscrivant dans une stratégie d'abord mise en place par Pierre de Margerie lui-même, avant l'adoubement de sa politique de réconciliation par la mondanité et la culture à travers la signature des Accords de Locarno, sont l'expression de ce tact et de cette discrétion.

C. Le(s) salons de l'ambassade

Cette tradition de réception et de représentation n'est pas, bien sûr, une invention de Pierre de Margerie. Tradition, comme nous l'avons vu, dans le milieu diplomatique par excellence ; les salons des ambassadrices à Berlin occupèrent une place non négligeable. Ainsi, au lendemain de la guerre franco-prussienne de 1870-1871 comme au lendemain de 1918, l'ambassade de France a combattu le froid polaire social ambiant par une vie mondaine dynamique. « *Pour vaincre les portes fermées, l'ambassade de France fit, dès les années 1870, le choix d'ouvrir les siennes : si le monde berlinois était peu accueillant envers les diplomates français, un des moyens pour eux de l'aborder était de le faire venir Pariser Platz* »⁷¹⁷.

Il s'agissait, finalement, de faire venir un « Tout-Berlin » particulièrement réticent. Parce que l'ambassade de France des bords de Spree est difficile, les salons et les réceptions, cette diplomatie mondaine, sont d'autant plus nécessaires. De grandes « salonnières » ont déjà exercé une fonction similaire à celle de Jenny de Margerie ainsi qu'à ses prédécesseurs, dans un souci, de servir leur pays par la diplomatie. Madame de Lieven au service du Tsar, Lise Troubetzkoy ou encore la Duchesse de Dino nièce par alliance de Talleyrand, ont ouvert leurs portes à Londres, Berlin ou Paris dans le but de jouer les muses de leur mari et de la diplomatie du pays qu'il représentait. Femmes politiques en même temps que mondaines, elles recevaient les arts et les lettres, ainsi que des diplomates ou des journalistes, dans le but premier d'engranger des informations tout en faisant office de représentation pour leur pays. Ainsi, Lise Troubetzkoy, dans son salon blanc et or recevait les personnalités politiques parisiennes et russes, ainsi qu'étrangères sous le règne de Napoléon II puis sous la Troisième République, usant de son influence auprès de grands noms français, tel que Thiers pour informer ensuite le gouvernement russe « *qui la laissait agir à sa guise, sans l'entraîner ni la diriger, en profit[ant] largement, faisant mine peut-être de se désintéresser* »⁷¹⁸.

La tradition des salons de l'ambassade française de Berlin s'est accrue du fait des conflits franco-allemands et s'est perpétuée, notamment, jusqu'à Jenny de Margerie qui a poussé, avec son mari, l'art du réseau diplomatico-artistique par la mondanité jusqu'au succès.

⁷¹⁷ Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France à Berlin 1871-1933*, Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq 2018, p. 243

⁷¹⁸ *L'Echo de Paris* (18.10.1889), p. 3

Ambassadeur dans une Allemagne post 1871, Gontaut-Biron, veuf, a quatre filles qui reçoivent l'élite berlinoise : « *au même titre que les personnalités politiques, diplomatiques ou mondaines de la capitale allemande, l'ambassade française avait alors « son jour » en l'occurrence le samedi* ». Les ambassadeurs successifs perpétuent cette stratégie d'ouverture vers une société qui, d'elle-même, pour des raisons politiques, de victoire ou de défaite, n'accepte pas les représentants de la France. Le rôle de représentation et d'hôtesse fut, par tradition, dédié aux épouses, aux filles ou aux belles-filles. Madame Cambon, dans un contexte de pré-guerre mondiale, reçoit pour des thés musicaux.

La femme d'ambassadeur a d'ailleurs un titre : elle n'est pas que l'épouse, elle est ambassadrice. Ce titre fait office de profession : elle est « *non seulement l'ornement et l'honneur d'une ambassade, mais encore le meilleur auxiliaire de [son] mari* »⁷¹⁹. Elle est « *salonnière* », hôtesse et égérie politique, non pas, cette fois d'un homme d'État mais d'un pays. Objet de symbole et de mondanité, elle est aussi l'instrument d'une stratégie diplomatique. Les hôtesse qui firent les honneurs du palais de la Pariser Platz tout au long de l'histoire des relations franco-allemandes, voir même avant, ne peuvent toutefois pas prétendre à une situation aussi glorieuse et reconnue que certaines autres salonnières dont l'existence même se définissait par leur salon. Il s'agit, en effet, de différencier ces deux catégories d'hôtesse. Celles, qui en firent leur profession, tels que la Duchesse de Dino, Madame Récamier ou encore la princesse de Lieven. Mais dont les salons, loin d'être des lieux de discussions oisives sur les arts pour les arts, se révélèrent éminemment politiques. Ainsi, « *Le Gaulois* » émet l'hypothèse en 1923 que « *si, malgré tant de révolutions, nous avons eu, entre 1820 et 1870, une diplomatie et une politique étrangère, qui sait si ce n'est pas à cette heureuse collaboration que nous le devons ? Les salons de la Restauration ont peut-être plus fait pour relier la France moderne à celle du passé que l'École des Chartes ou celles des Sciences politiques* »⁷²⁰. Et puis il y eut les ambassadrices qui tinrent salons, le plus souvent, par devoir. C'est-à-dire, qu'elles obéissaient là à la vie diplomatique et participaient à la carrière de leur mari.

Le salon de l'ambassade s'inscrivait ainsi dans une vie mondaine instituée qui s'entrecroisait. Il ne s'agissait pas, finalement, d'une guerre de conquête de visiteurs et de personnalités, même si certains grands noms de la littérature étaient convoités par beaucoup

⁷¹⁹ Charles de Mouÿ, dans Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France à Berlin 1871-1933*, Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq 2018

⁷²⁰ *Le Gaulois* (27.08.1923), p. 1.

avec l'objectif de parer son salon d'importance. L'influence des hôtes et celle des hôtesse se complètent dans une solidarité mutuelle de bonne entente. Toutefois, les salons sont cantonnés à un groupe d'appartenance sociale qui ne se mélange pas. Ainsi, on remarque que les salons diplomatiques et ceux de la haute aristocratie ou très haute bourgeoisie juive étaient liés mais pas ceux dont les éléments centraux n'avaient pas de liens sociaux entre eux. Cette distinction est présente dans la construction même du salon. À Paris, même si Léon Gambetta fréquentait le célèbre salon de Juliette Adam⁷²¹ ainsi que celui, tout aussi célèbre mais pour d'autres raisons, de la belle « horizontale » La Païva, les deux hôtesse ne se fréquentaient pas et n'évoluaient pas dans la même société ni le même univers. Juliette Adam appartenait à ceux qui font et défont la politique, du moins qui poursuivent, via leur salon, cet objectif. La Païva, née Esther Lachmann, est de ces femmes qui ont fait leur célébrité et leur fortune par le succès de leurs charmes. Toutefois, les deux salonnières, se partageaient le même homme politique comme figure centrale de leur jour de réception, Léon Gambetta.

Ainsi, Jenny de Margerie et Helene de Nostitz-Wallwitz fréquentaient les mêmes cercles et les mêmes soirées mondaines, se recevaient mutuellement, « *celle qui fut bientôt, à Berlin, notre meilleure amie, Helene von Nostitz-Wallwitz* »⁷²². Toutefois, on remarque qu'Antonina Vallentin a, elle, relativement peu sa place dans cette même société. Même s'il est certain qu'elle était en contact avec Roland de Margerie – notamment de par un échange de lettres avec Klaus Mann à ce sujet dans les années 1930 – elle n'est pas citée par le couple Margerie ou encore, par Helene von Nostitz, ni par leurs hôtes.

« On était d'un salon », finalement, comme on est d'une classe sociale ou d'une famille. De par son rôle d'épouse de diplomate français, le salon de Jenny de Margerie fait figure d'exemple de rapprochement car il représente à lui seul un pays en terre ennemie. Les hôtes qui fréquentent les après-midis ou autres événements organisés par l'ambassade de France, ne cachent pas, ainsi, leur engagement dans la construction d'une relation franco-allemande. Le salon d'Antonina Vallentin pousse à un engagement plus contrasté. Cette dernière n'a de fonction que celle qu'elle s'est octroyée et d'influence que celle qu'elle a créée de toute pièce. Journaliste, rédactrice en chef d'un magazine, traductrice, au plus près des écrivains dont

⁷²¹ Juliette Adam, *Nos amitiés politiques avant l'abandon de la Revanche (1873-1877)*, dans *Mes Souvenirs*, Paris, Editions A. Lemerre, 1908, t. VI

⁷²² Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)* Dallas, édité par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 89

beaucoup sont des germanophones francophiles, Antonina Vallentin est, de fait, une médiatrice franco-allemande non-intentionnelle. Si son salon est devenu l'apanage d'un engagement qui s'avèrera concret par la suite, il n'a pas été créé dans un but de rapprochement. Celui de la Pariser Platz s'inscrit, comme il a été montré, dans une continuité si ce n'est de « séduction diplomatique », du moins dans une stratégie dont l'objectif repose essentiellement sur la pure tradition mondaine du « voir et être vu ». De plus, en marge de cet historique des salons d'ambassades, notamment à Berlin, celui des Margerie s'inscrit avant tout dans une politique de rapprochement d'abord officieuse, dans un cadre historico-social particulièrement difficile puis officiel dans la lignée d'une politique étatique affirmée.

Jenny de Margerie semble s'inscrire dans la lignée des ambassadrices de la Spree dont la fonction et, surtout, la place dans cette Allemagne toujours plus ou moins en conflit, depuis 1870, contre la France, poussaient à tenir salon pour représenter la France et se mettre « au service de la paix ». Mondaine et cultivée, fine connaisseuse de la littérature allemande, notamment de Rainer Maria Rilke dont elle fut l'intime, Jenny de Margerie ouvre son salon de concert avec son époux, Roland de Margerie. En parfaite continuité avec la tradition de ses successeurs, elle suit également, comme nous l'avons vu, une stratégie diplomatique déjà mise en place par son beau-père, Pierre de Margerie, en Belgique et réitérée en Allemagne. Enfin, le contexte diplomatique et « l'esprit de Locarno » qui régna, à partir de 1925, des deux côtés du Rhin, pousse à perpétuer cette politique étrangère franco-allemande par les arts. Le couple Margerie, cependant, fit de son salon, un lieu respectable et réputé qui eut pour objectif, de servir un certain idéal franco-allemand.

La diplomatie par les salons

À l'instar des salonnières dont il est question dans cette thèse de doctorat, Jenny de Margerie est restée également silencieuse sur sa vie. Épouse de diplomate par excellence, cette vie sociale, faisait partie de la carrière de son mari avec lequel elle œuvrait en tandem. Dans le cas de Berlin, destination peu souhaitée et peu souhaitable au lendemain de 1918 – « *Berlin est un séjour haïssable* » écrivait Oswald Hesnard – Jenny et Roland de Margerie se lancèrent dans une opération de séduction qui avait pour objectif de rendre populaire la France, perçue alors en Allemagne, comme l'éternelle ennemie.

Dans ses mémoires inédits, Roland de Margerie cite une lettre de l'ambassadeur Jules Cambon à son père, Pierre de Margerie, alors nommé conseiller d'ambassade à Washington en 1901 : « *je compte beaucoup sur elle [Jeanne de Margerie] pour nous permettre de lutter, socialement parlant, contre nos rivaux* »⁷²³. Cette remarque, destinée à l'épouse de l'ambassadeur, anodine au premier abord, est particulièrement intéressante. Jules Cambon, finalement, donne une mission à Madame de Margerie : celle de seconder son mari dans sa tâche de diplomate et ce, en luttant sur la scène sociale et mondaine des milieux d'ambassades. Jeanne de Margerie, alors que son mari accède à une haute fonction de représentation de la France à l'étranger, se trouve alors propulsée dans un rôle proche de celui de son époux dans l'exercice des obligations mondaines échues aux épouses de diplomates. Le champ lexical utilisé par Jules Cambon est dans ce sens surprenant car il est particulièrement belliciste : Madame de Margerie se devra de préparer la voie pour permettre à la France de « lutter socialement parlant » contre des « rivaux », voir, pourquoi pas, des ennemis mondains. Ainsi, il s'agira de se battre au cœur de la vie mondaine, d'œuvrer pour assurer à la France une position privilégiée dans la bonne société américaine. Grâce à son épouse, rapidement amie d'Alice Roosevelt, fille du Président américain, le couple de Margerie accède à la Maison Blanche de laquelle ils deviennent des habitués. Cette position, obtenue grâce au rôle joué avec succès par Jeanne de Margerie sur le ring de la mondanité, permet à Pierre de Margerie de récolter des informations de première main : « *C'est d'un grand avantage pour son mari qui a ainsi l'occasion d'avoir de nombreuses conversations privées avec le Président : il en profite pour fournir à son ministre, Delcassé, d'intéressantes communications* »⁷²⁴.

Ce rôle d'épouse de diplomate dans les relations internationales et, plus directement, dans la fonction de son mari, est celui que jouera Jenny de Margerie à Berlin à la fin des années 1920 et au début des années 1930. Cette lutte sociale qu'est celle menée par l'épouse, vérifie sa nécessité lors de conflits diplomatiques, dont les nœuds se dénouent sur les tables des négociations mais également lors des mondanités qui allaient de pair avec ce genre d'évènements. Ainsi, l'ambassadeur français Charles de Saint-Aulaire relate dans ses « Confessions d'un vieux diplomate » que les épouses avaient eu un rôle prépondérant lors de la Conférence d'Algésiras en 1906, dont l'objectif consistait à trouver une solution européenne aux tensions coloniales concernant le Maroc. Plusieurs puissances du continent européen

⁷²³ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits. De l'enfance à 1922*, Dallas, édité par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. I., p. 15

⁷²⁴ Bernard Auffray, *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique de son temps*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1976, p. 135.

avaient des vues sur ce pays d'Afrique du Nord, dont la France, l'Allemagne, la Grande-Bretagne et l'Espagne. Il s'agissait alors d'imposer les vues françaises ce à quoi oeuvrèrent, à l'aide de mondanités, et selon Charles de Saint-Aulaire, les épouses de diplomates :

« *La France y était de beaucoup l'élément le plus favorisé. Nos délicieuses, très jeunes et très élégantes compatriotes, Mme de Margerie (sœur d'Edmond Rostand), de Billy et de Chérisey servaient la cause de la paix. Sans penser à Molière et aux « précieuses » de Genève, sauf par contraste, je vois en elles nos précieuses d'Algésiras, leur concours nous y étant très précieux. Elles nous attiraient les sympathies des neutres, qui cessaient de l'être en les admirant et frémissaient d'horreur devant la menace d'une guerre d'agression contre un pays qui produisait de tels chefs d'œuvres* »⁷²⁵.

Il y aurait certainement beaucoup à dire sur cet extrait de traité de diplomatie à l'aube du XX^{ème} siècle. Charles de Saint-Aulaire va jusqu'à affirmer, avec éloge, que les « précieuses d'Algésiras » oeuvrèrent pour la paix. Il n'est certes pas question de discussion, de salon ou d'implication véritable de ces femmes qui, pour cet ambassadeur, n'ont avant tout pour mission que de briller aux yeux de ceux qui auraient pu affaiblir la position française en prenant partie pour un pays rival. Briller en société, donner une représentation et une image de la France favorable, faisaient partie intégrante du travail concret de ces « épouses de » dont le rôle mondain était l'influence. L'objectif consistait bien à servir « la cause de la paix » tel que Charles de Saint-Aulaire l'écrit, via leur présence dorée dans les différentes sociabilités d'une vie d'ambassade. Jenny de Margerie s'inscrit ainsi dans le sillage et la tradition du rôle déchu aux épouses de diplomates et, plus spécifiquement, d'ambassadeurs.

Roland de Margerie et son épouse, au cours de la décennie passée à l'ambassade de France des bords de Spree, ont appliqué, en y ajoutant un véritable engagement socio-culturel, une stratégie diplomatique semblable à celle mises en place, depuis toujours, dans les milieux d'ambassades. La pièce maîtresse de leur stratégie diplomatique restait, toutefois, plus que la vie mondaine, une connaissance accrue des relations culturelles au service de la diplomatie et, pourquoi pas, au service de la paix. La diplomatie par les arts, telle que le couple Margerie l'a exercé à Berlin via leur salon, ils n'en ont pas l'apanage. Elle s'inscrit, nous l'avons vu, dans une tradition plus profonde et, surtout, dans la lignée directe de son père, Pierre de Margerie, qui fit de la rencontre des artistes et des intellectuels, la pierre angulaire du rapprochement

⁷²⁵ Charles de Saint-Aulaire, *Confession d'un vieux diplomate*, Paris, Flammarion, 1953, cité par : Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits. De l'enfance à 1922*, Dallas, édité par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. I., p. 24

franco-belge à l'aube des années 1920. Alors ambassadeur à Bruxelles, il œuvre avec sa première épouse dans une société mondaine et artistique, organisant des événements culturels, dans le but d'une diplomatie plus générale.

« Mais c'est surtout dans le domaine culturel que les Margerie jouèrent alors un rôle très important pour les relations entre la France et la Belgique. Ils s'y sentaient plus libres, sans risque de froisser les susceptibilités belges. À l'effort qu'ils faisaient pour réunir des milieux belges, restant parfaitement hermétiques les uns par rapport aux autres, s'ignorant totalement, ils ajoutèrent celui de faire connaître à nos voisins la littérature et l'art français contemporains. [...] Ils purent ainsi susciter la venue de nombreux conférenciers et, la mode s'y mettant, on voit les Belges de tous les milieux se presser aux salles de conférences »⁷²⁶.

Le diplomate devient alors médiateur au sein même des factions politiques ou intellectuelles du pays dans lequel il exerce sa fonction. Ainsi, Pierre de Margerie et son épouse, ont œuvré à un certain rapprochement d'abord interne belge puis franco-belge, via, notamment les relations culturelles. La dynastie diplomatique de Margerie va jouer le rôle d'intermédiaire, ce qui, par essence même, est le métier de diplomate. Ils seront médiateurs de la culture française à l'étranger et, plus précisément dans ce cas donné, entre la France et l'Allemagne.

⁷²⁶ Bernard Auffray, *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique de son temps*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1976, p. 135

D. Jenny de Margerie, une épouse de diplomate à Berlin

« Elle [Madame de Margerie] parce que : « qui est ce jeune Français que je ne connais pas et qui parle avec Madame de Nostitz ? »⁷²⁷

Le salon de Jenny de Margerie est cité par Pierre Bertaux, André Gide ou encore Harry Graf Kessler. Il est le lieu où se rassemblent une grande partie de l'intelligentsia artistique berlinoise ainsi que les invités parisiens de passage ou invités par le couple Margerie dans la capitale allemande, sans oublier les ressortissants français qui font de l'ambassade un lieu de ralliement en terre étrangère. Roland de Margerie, dans ses Mémoires inédits – qui constituent la source de premier ordre de la vie de Jenny de Margerie « de l'intérieur » - décrit les difficultés rencontrées pour pénétrer le monde berlinois. C'est par les grandes familles juives, du monde des arts ou de l'industrie, que le conseiller d'ambassade se voit ouvrir les portes de la « société », c'est-à-dire, les quelques familles et personnalités qui comptent alors dans différents domaines.

« Peu à peu, le cercle de nos relations berlinoises s'étendait sérieusement. Il était composé d'abord de quelques puissantes familles israélites que leur cosmopolitisme protégeait contre la tentation d'une attitude nationaliste et contre les préjugés d'une aristocratie militaire ou administrative où l'on n'arrivait pas à surmonter les souvenirs de la défaite et de l'Empire allemand. Dans la banque, chez les grands antiquaires et les marchands de tableaux, à un moindre degré dans l'industrie, l'élément juif dominait par son intelligence et sa culture. Dans les milieux intellectuels, il se distinguait par un esprit corrosif qui n'épargnait pas plus la république de Weimar qu'il n'avait ménagé les Hohenzollern »⁷²⁸.

C'est parce qu'ils ont eux-mêmes été mis au banc d'une société à l'influence particulièrement nationale en ce lendemain de défaite que les cercles juifs berlinois n'ont pas peur d'ouvrir la porte aux représentants de la victoire honteuse et montrés du doigt par tous. L'avantage de la compagnie de grandes dames comme Madame von Friedlaender-Fuld,

⁷²⁷ Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes (1927-1933)*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presse Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 109

⁷²⁸ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits. De l'enfance à 1922*, Dallas, édité par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. I., p. 68

richissime collectionneuse de tableaux et dont le palais avoisine celui de l'ambassade, permet aux Margerie de ratisser larges dans les relations artistiques qui leur permettront ensuite de mettre en place leur stratégie diplomatique. Parmi ces relations, on compte dans les Mémoires de Roland de Margerie, outre les dames (mère et fille) Friedlaender-Fuld, les Mendelssohn dont la collection de tableau était considérable ; les Klemperer, spécialiste en art chinois ; les Feist, les Fürstenberg ou encore les Deutsch, dont la société se consacrait avant tout à la musique, sans oublier Madame Andrae, sœur de Walther Rathenau ministre des Affaires étrangères dont l'assassinat par des membres de l'extrême droite peu de temps avant l'avènement de Hitler, marqua durablement les esprits. Roland de Margerie décrit un milieu ouvert, aux mariages mixtes qui permirent à ces grandes familles de se faire une place dans la société aristocratique et administrative allemande et, plus spécialement, berlinoise. Puis, par suite logique, d'ouvrir aux Margerie, les portes d'un univers alors fermé : les Berlinoises.

Il est intéressant de connaître le destin vécu par les proches des Margerie à Berlin une fois Hitler puis la guerre installée en Allemagne et en Europe. Beaucoup furent déportés ou s'exilèrent en France, notamment de par leur origine juive ou leur opposition non dissimulée au Troisième Reich. Certains, toutefois, malgré leur engagement pour le franco-allemand dans l'entre-deux-guerres ou peut-être pour cette raison, choisirent de suivre les discours séducteurs hitlériens des années 1930. Ce fut ainsi le cas, notamment, de la troisième salonnière de cette thèse de doctorat, Helene von Nostitz-Walwitz, dont le mari, pourtant, fut le représentant à Paris du « Comité Mayrisch ».

Pour l'heure, toutefois, en ce milieu des années 1920, les contacts se multiplient entre les représentants de l'ambassade et la société berlinoise dont certains groupes ou cercles s'élargissent peu à peu. Il est intéressant de noter, alors ce travail de recherche s'articule autour de figures féminines et, plus généralement, de l'influence des femmes dans la construction d'une paix et d'un rapprochement franco-allemands. En effet, c'est par les femmes que Roland de Margerie et son épouse élargissent le cercle de leurs relations. Ainsi, là encore, le palais 1900 de Madame Friedlaender-Fuld sur la Pariser Platz où « *on respirait un air international* »⁷²⁹. Sa fille, Marianne, était connue en Europe pour ses nombreux mariages, dont celui avec le négociateur du traité de Brest-Litovsk et, surtout ses multiples talents culturels et linguistiques : « *Baby Friedlaender, comme on l'appelait communément, était notoire à travers*

⁷²⁹ Roland de Margerie : *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 79

l'Europe pour sa maîtrise des langues étrangères et son goût pour les arts. Elle correspondait avec Rainer Maria Rilke et Salomon Reinach, collectionnait les peintres impressionnistes et avait la passion du théâtre »⁷³⁰. La journaliste Geneviève Tabouis⁷³¹, quelques années avant la Première Guerre mondiale, alors nièce de l'ambassadeur de France à Berlin, Jules Cambon, cite également cette Baby dont les fêtes et soirées ravissaient les habitués de la légation française et étaient dédaignés par l'aristocratie prussienne mais dont l'influence européenne était, déjà au début du XXème siècle, indéniable. Le rôle joué par la haute bourgeoisie juive – et parfois anoblie, comme ce fut le cas pour la famille Friedlaender-Fuld, grands magnats du charbon silésien – comme parrains de l'ambassade française auprès de la population allemande, est d'ailleurs relatée par Geneviève Tabouis comme déjà existante dans la période trouble entre 1870 et 1914. Ainsi, la famille Mendelssohn, par exemple, est citée dans les Mémoires de la journaliste, future opposante acharnée à Hitler et au nazisme.

Roland de Margerie mentionne également les relations entretenues avec Katharina von Kardorff-Oheimb, salonnière et députée sous la République de Weimar sous la bannière du parti DVP (Deutsche Volkspartei – Parti populaire allemand qui était dirigé par Gustav Stresemann) dont l'influence, notamment auprès de son mari, vice-président du Reichstag. Dans son salon de la Kurfürstendamm, elle recevait tout ce que le Berlin d'alors comptait de personnalités. Sa rencontre avec l'ambassadeur « *posa peut-être le premier jalon de l'abandon de la résistance passive* »⁷³², pour Roland de Margerie. Ce dernier ne cache pas l'importance stratégique que fut l'entretien accordé par Katharina von Oheimb en 1923, c'est-à-dire en pleine ère glaciaire des relations franco-allemandes, la Ruhr et la Sarre étant occupées par les troupes françaises et belges. La rencontre entre une députée allemande et l'ambassadeur français constituent, en soit, à cette époque, une grande avancée pour le rapprochement des deux pays. Katharina von Oheimb est celle qui pousse, finalement, à une prise de contact indirecte, telle que Roland de Margerie le décrit, avec celui qui, avec Aristide Briand, sera la grande figure politique des relations franco-allemandes de l'entre-deux-guerres, Gustav Stresemann. Cette résistance passive mise en place par la population allemande dans la Ruhr qui avait pour objectif une non-coopération face aux troupes franco-belges, pousse les forces d'occupation à mettre fin, deux ans plus tard, à cette stratégie de récupération de matières premières, sans avoir atteint

⁷³⁰ Op. cit.

⁷³¹ Geneviève Tabouis, *Ils l'ont appelée Cassandre*, New York, Editions de la Maison Française, coll. « Voix de France », 1942, pp. 32-33

⁷³² Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*. Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 79

les buts recherchés. Cette résistance passive se manifeste dans la Ruhr par le refus d'obéir ou, dans le cas des mineurs, de coopérer à l'extraction de charbon. La société berlinoise, finalement, met en place un même processus avec la mise en place d'une forme de mort sociale, dans le sens où le refus de recevoir empêche aux représentants de l'ambassade d'effectuer leurs missions diverses, dont principalement, la collecte d'informations et la prise du pouls d'une population.

C'est donc par les femmes que l'ambassadeur Pierre de Margerie et son équipe posent un premier pied dans l'engrenage des relations mondaines. Peu à peu, le brouillard épais qui recouvrait les événements socio-culturels de la capitale se dissipe aux yeux des diplomates français. Il serait intéressant de noter les autres figures féminines allemandes qui décidèrent de casser la glace des relations franco-allemandes, comme celle de la princesse Mechthilde Lichnowsky, dont le salon, au même titre que celle de Katharina von Oheimb, faisait et défaisait les lois mondaines du Tout-Berlin.

Inspiré par l'exemple de son père, l'ambassadeur expérimenté Pierre de Margerie, le secrétaire d'ambassade Roland de Margerie l'est également par la tradition internationale des salons qu'il fréquentait à Paris avant son mariage. Car les après-midis et les rencontres culturelles organisées dans le palais de la Pariser Platz dans l'immédiat après-guerre, se doit être sans orage malgré, finalement, les dissonances de point de vue notamment politique qui peuvent s'y entrechoquer. *« À l'époque où je commençai à la fréquenter, le salon de madame Cahen d'Anvers était, depuis assez longtemps déjà, entré dans sa troisième phase. Les deux sœurs habitaient ensemble, Marie Kann [...] ayant dû renoncer à toute installation personnelle et se réfugier, rue de Grenelle, chez Lulia Cahen. Leurs amis avaient fusionné, de façon pittoresque, avec d'anciens habitués du salon de la princesse Mathilde morte en 1904, ou de la comtesse Potocka, disparue de la circulation. Des écrivains, des artistes, des hommes du monde retrouvaient rue de Grenelle des diplomates français ou étrangers ; la parenté internationale de la maîtresse de maison, la toute-puissante douceur de Madame Cahen, empêchait les dissonances »*⁷³³.

Les souvenirs mondains de Roland de Margerie expriment le caractère international des salons dont il a déjà été question dans cette thèse de doctorat. Cette habitude de l'internationalisme et du multipartisme dans certains salons – mis à part ceux dont l'essence

⁷³³ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits. De l'enfance à 1922*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2011, t. I., p. 209

même était celle de représenter un courant ou un parti – de la Belle Époque et d’avant, sont en droite ligne les ancêtres directs de celui de Jenny et Roland de Margerie. Salon multiple, celui de Madame Cahen d’Anvers que raconte Roland de Margerie dans ses Mémoires est celui d’une fin de siècle, près-1914, dont les portes s’ouvrent à tous dans un souci de pacification par la conversation. Cette « civilisation du loisir »⁷³⁴ née à l’époque des Lumières, finalement, persiste avec un objectif politique, cette fois. Dans le salon de la Pariser Platz de l’après-guerre, on recevait des artistes, des écrivains, des journalistes mais aussi des hommes et des femmes politiques ainsi que des diplomates et autres universitaires avec l’objectif d’utiliser la mondanité et les arts du loisir au service d’une stratégie diplomatique affirmée.

Parce que Jenny de Margerie est restée silencieuse sur sa vie berlinoise et son rôle de salonnière, c’est par le biais de son époux ainsi que celui de certains de ses hôtes, qu’il nous sera possible d’en apprendre plus sur son salon. Jenny de Margerie est née Fabre-Luce dans une famille attachée au cercle fermé des diplomates ainsi qu’au milieu de la banque. Fille de Edmond Fabre-Luce, ancien diplomate dont la carrière professionnelle s’était réorientée vers la banque après son mariage avec Henriette Germain, fille du fondateur du Crédit-Lyonnais. Par sa mère, Jenny de Margerie était également l’arrière-petite-fille d’Adolphe Vuitry, ministre du Second Empire. Le couple Margerie faisait partie de ces familles dont les aléas de la vie étaient relatés en toutes lettres dans les journaux, rubrique des mondanités. On y apprend les décès, la fiançailles ainsi que « *dans la plus stricte intimité, le mariage de M. Roland de Margerie, attaché à l’ambassade de France à Bruxelles, fils de Son Excellence M. de Margerie, ambassadeur de France en Belgique et de Mme, née Mante, avec Mlle Jenny Fabre-Luce, fille de M. Fabre-Luce et de Mme, née Germain. S. M. le roi des Belges, qui avait bien voulu accepter d’être le témoin du marié [...] les jeunes mariés sont partis pour les lacs d’Italie* »⁷³⁵. À l’heure où la carrière diplomatique est le symbole d’une appartenance à la bonne société, le mariage entre Jenny Fabre-Luce, dont le frère Alfred, journaliste, se distinguera par ses opinions politiques hasardeuses lors de l’Occupation, appartient à ces événements qui marque une caste sociale. Jenny de Margerie suivra son mari à Bruxelles et fera office d’ambassadrice à la place de sa belle-mère, Jeanne Rostand, décédée subitement en juillet 1922 des suites « *d’une longue maladie* »⁷³⁶. Si « Le Petit Journal » se veut plus prolix en détail et parle d’une

⁷³⁴ Marc Fumaroli, *La diplomatie de l’esprit. De Montaigne à La Fontaine*, Paris, Gallimard, 1998, pp. 338-339

⁷³⁵ *L’Excelsior* (13.10.1921), p. 6

⁷³⁶ *Le Gaulois* (17.07.1922), p. 3

maladie nerveuse qui aurait poussé Mme de Margerie à se jeter par la fenêtre⁷³⁷, « Le Gaulois » parle d'une ambassadrice qui avait fait « *du salon de l'ambassade de France l'un des premiers de Belgique, tant étaient grand le charme de son accueil, l'amabilité de son esprit et la délicatesse de son intelligence* »⁷³⁸. Devenir épouse de diplomate et belle-fille d'ambassadeur, c'est être alors propulsée dans une mondanité journalistique ; univers dans lequel Jenny Fabre-Luce avait déjà passé son enfance. C'est, d'après Roland de Margerie, une passion commune pour la littérature qui attira les deux amis d'enfance dont les familles avaient toujours été proches, notamment de par les liens qui unissaient Pierre de Margerie et Edmond Fabre-Luce, collègues d'ambassade à Constantinople à la fin du XIX^{ème} siècle. Cette grande connaissance de la littérature et de la culture française, puis allemande, en générale ont également servi, finalement, le couple Margerie, dans leur rôle d'hôtes et de réconciliateurs par la mondanité, au cœur d'une période troublée de l'histoire franco-allemande.

Une fois à Berlin, Jenny et Roland de Margerie appliquent une stratégie mondaine par l'organisation de dîners, d'évènements culturels et la mise en place de leur salon. Le couple, jeune et cultivé, attire à lui tout ce que la littérature allemande et française compte d'intéressés par ce Berlin neuf et par les relations nouvelles à construire entre les deux pays. Jenny de Margerie est, d'après son mari, « *en 1973, [...] certainement l'une des quelques personnes du monde entier qui possèdent l'intelligence la plus complète de tout ce qui se rapporte* » à Rainer Maria Rilke »⁷³⁹. Cette connaissance d'un grand auteur de la poésie allemande, est certainement due à son étude alors qu'elle était à l'ambassade de France à Berlin, leurs amis proches étant le couple de Münchhausen qui se présenta d'abord auprès de Roland de Margerie puis, devint avec son épouse, un habitué du salon, grâce à un billet de recommandation signé de la main de Rainer Maria Rilke.

Car le salon de l'ambassade, avant d'être politique, est avant tout culturel. Il se veut l'épicentre de ce qui deviendra, vers le début des années 1930 – c'est-à-dire à la prise de poste de André François-Poncet, le successeur de Pierre de Margerie – comme le lieu de rencontre de la culture franco-allemande. Dans un contexte d'après-guerre et, surtout, à partir des Accords de Locarno, les Français affluent sur Berlin.

« *8.11.1932 – Drieu La Rochelle a fait hier sur les surréalistes une conférence à l'Université, à la suite de quoi nous avons donné la petite soirée habituelle, à laquelle*

⁷³⁷ *Le Petit Journal* (16.07.1922), p. 3

⁷³⁸ *Le Gaulois* (17.07.1922), p. 3

⁷³⁹ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1922-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2011, t. II., p. 93

assistaient aussi Roger Martin du Gard et Philippe Barrès comme hôtes extraordinaires. François-Poncet s'est entretenu longuement dans un coin avec le comte Kessler, Alexandro Shaw et Martin du Gard. Celui-ci est de plus en plus passionné par le spectacle de la rue à Berlin. Il voit dans l'Allemagne le pays de l'avenir et fait partager son enthousiasme à son ami André Gide. Shaw avait déjeuné le matin avec le chancelier von Papen qui se déclarait satisfait du résultat des élections. »

Même si cet extrait du journal de Roland de Margerie, cité par lui-même dans ses Mémoires, évoque le début des années 1930, c'est-à-dire à la toute fin de son poste à Berlin, il décrit assez bien les habitudes protocolaires et mondaines mises en place par les Margerie pendant ces dix années passées à l'ambassade. De grands noms de la littérature de l'époque, Drieu La Rochelle et Martin du Gard, sont les invités phares de ce séjour berlinois. Il est également mentionné, en passant, André Gide et Harry Graf Kessler, tous les deux habitués du salon des Margerie et de Helene von Nostitz-Wallwitz ; Harry Graf Kessler étant l'un des témoins les plus prolixes sur les deux salons dans son journal⁷⁴⁰. L'extrait de Roland de Margerie est en effet intéressant dans ce sens où il donne un aperçu du déroulé d'évènements mondains autour de la littérature et des rencontres franco-allemandes, telles qu'ils avaient lieu tout au long de la décennie pendant laquelle ils se trouvaient en poste à Berlin. La présence d'auteurs français, célèbres, constituaient notamment l'élément essentiel du salon et des soirées attenantes. Parce que l'objectif recherché consistait à apporter à la population allemande une vision française différente de celle véhiculée depuis Versailles, les artistes et écrivains tenaient des conférences face à une assemblée choisie et régnaient alors en « hôtes extraordinaires ». Harry Graf Kessler confirme d'ailleurs par son propre journal, les quelques lignes rédigées par Roland de Margerie et citées plus haut :

« Berlin. 14 November 1932. Montag.

Nachher zum Souper bei Jenny de Margerie, wo wieder die La Rochefoucauld, Roger Martin du Gard, Frau Andrée, usw. Willy Haas meinte, wenn Hauptmann jetzt nicht 70ten Geburtstag gehabt hätte, wäre er „vollkommen vergessen“ gewesen! Auch Jenny de Margerie fragte mich, ob er denne wirklich ein so grosser Dichter sei? “⁷⁴¹

⁷⁴⁰ Harry Garf Kessler: *Das Tagebuch 1880-1937*, Stuttgart, Klett-Cotta, 2019, t. V.

⁷⁴¹ Harry Garf Kessler: *Das Tagebuch 1880-1937*, Stuttgart, Klett-Cotta, 2019, t. V., p. 526

En parallèle des conférences, les auteurs français venaient traduire leurs livres ou évaluer la mise en scène de leurs pièces montées sur la scène berlinoise. Antonina Vallentin, par exemple, propose la traduction⁷⁴² de « Voyage au Congo » en allemand, dans le but de le faire éditer à Berlin et fait monter la pièce, via son ami Erwin Piscator, de Jean-Richard Bloch. Encore en marge de ces activités littéraires, les Margerie s'attellent à mettre en place des expositions de peintres français ou des concerts musicaux. Roland de Margerie se présente dans ses Mémoires comme celui qui facilite les rencontres entre les grands noms des arts français et « *des Allemands de distinction* »⁷⁴³.

Lieu de rencontres propices à des événements culturels, le salon de l'ambassade est ainsi un médiateur direct entre Français et Allemands de renom. Ainsi, Roland de Margerie mentionne les « mystérieuses » occupations d'André Gide lors de ses fréquents séjours berlinois, notamment dans des salons du Tout-Berlin, dans des « maisons allemandes » ainsi que d'autres salonnières, comme Helene von Nostitz-Wallwitz qu'il avait rencontrée chez les Margerie. Parce qu'ils représentent l'ambassade de France, c'est-à-dire, qu'ils sont le lieu où se retrouvent, par obligation, des personnalités françaises, les Margerie s'emploient à créer des ponts entre des mondes. Leurs invités, finalement, ne leur appartenaient plus une fois que le processus de médiation culturelle avait abouti.

Il serait intéressant de tenter de retracer la naissance du salon de Jenny de Margerie. Un salon existait déjà, mis en place, sous forme de soirées musicales, par Nicole Delorme, la jeune belle-mère de Roland de Margerie et deuxième épouse de Pierre de Margerie. Puis, Jenny de Margerie « *prit l'habitude de recevoir chez nous nos compatriotes après leurs conférences et de réunir autour d'eux un certain nombre de personnalités allemandes qui s'intéressaient aux choses de France* »⁷⁴⁴. Même si, de par son statut, comme il a été montré, le salon des Margerie gardait l'aura d'un salon d'ambassade, il s'agissait de se faire un carnet d'adresses de champs d'activités culturelles et de personnalités prêts à ouvrir les portes d'un Berlin fermé. Il a déjà été question des familles juives berlinoises dont le statut social même leur permettait de créer des liens avec les représentants d'un pays honni. Harry Graf Kessler ou encore le baron

⁷⁴² Pierre Bertaux : *Un Normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes. 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 202.

⁷⁴³ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1922-1939)*. Dallas, édité par Laure de Margerie-Meslay, 2011, t. II. p. 125

⁷⁴⁴ Op. cit. p. 110

Thanknar de Münchhausen et son épouse⁷⁴⁵, qui se présentèrent d'eux-mêmes à l'ambassade sur le conseil du poète allemand Rainer Maria Rilke, sont ceux qui, parmi d'autres, firent connaître des personnalités du Tout-Berlin au couple Margerie. Le monde des arts, par les collectionneurs et les marchands de tableaux, ainsi que l'univers bigarré de la littérature, poussèrent peu à peu à l'ouverture sociale de l'ambassade et la réussite du salon. « *Roland et Jenny de Margerie multiplient les occasions où ces Français peuvent rencontrer les Allemands et avoir avec eux les plus fructueux contacts [...] Grâce à ces deux grands Allemands [Harry Graf Kessler et le baron de Münchhausen], les Margerie fréquentaient dans l'intimité des personnalités* »⁷⁴⁶ ajoute Bernard Auffray. En effet, que ce soit, du côté des Français, des écrivains tels que André Gide, Paul Valéry ou encore André Maurois, des intellectuels et des célébrités tels que Daniel Halévy, Francis de Croisset ; beau-père de Marie-Laure de Noailles ; André Malraux, Marc Allégret, Pierre Drieu La Rochelle ou encore Roger Martin du Gard... la liste des personnalités qui se pressent lors de séjours berlinois, dans les salons de Jenny et Roland de Margerie, est longue. Ils entrecroisent des grands noms allemands, tels que l'écrivain Carl Sternheim, l'actrice Tilla Durieux, Mechtilde Lichnowsky et d'autres noms aujourd'hui moins connus, là encore beaucoup de femmes, tels que : « [...] *Marguerite Knoop, russe d'origine sculpteur de talent [...] Ursula de Hohenlohe à l'esprit mordant, impertinente et élégante à la fois ; Maria Daelen, médecin et chirurgien, qui quittait la salle d'opération pour paraître en robe du soir et qui ressemblait au cavalier de pierre de la cathédrale de Bamberg ; Agathe von Tiedesmann, pianiste, élève de Cortot, qui devait mourir jeune ; Christa von Bodenhausen, filleule de Hofmannstahl, modelée comme une statuette de Saxe [...] ; Ingeborg von Koenigswald, aussi ravissante que son nom qui évoque toute la légende allemande ; Veronika von Globig, française par un quart de son ascendance...* »⁷⁴⁷.

Témoin sarcastique de ses mois passés à Berlin, Pierre Bertaux, alors en échange universitaire à la Friedrich-Wilhelm-II Universität, est un hôte assidu des salons berlinois, notamment franco-allemands. Dans ses lettres à son père, le germaniste Félix Bertaux, membre engagé des « Décades de Pontigny » de Paul Desjardins, le jeune Pierre Bertaux décrit Roland de Margerie avec toute l'intransigeance qui caractérise ses descriptions humaines dont est

⁷⁴⁵ Bernard Auffray, *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique de son temps*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1976, p. 483

⁷⁴⁶ Bernard Auffray, *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique de son temps*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1976, p. 483

⁷⁴⁷ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1922-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2011, t. II., p. 110

truffée sa correspondance. Le diplomate « *s'étale et se pavane* »⁷⁴⁸ mais est « *tout à fait gentil, affable, à l'œil – m'a invité à déjeuner lundi chez lui* »⁷⁴⁹. Pour Bertaux, dont le nom et ses relations lui offraient l'opportunité de voir les portes des salons et des réceptions du « Tout-Berlin » s'ouvrir sans difficulté face à lui malgré son jeune âge, Roland de Margerie représente l'ambassade. Il n'est d'ailleurs nullement mention de l'ambassadeur, Pierre de Margerie, et relativement peu de Jenny qui est qualifiée dans la correspondance de « *très gentille avec moi* »⁷⁵⁰ et d'une curiosité propre à une salonnière voulant connaître son monde : « *Beaucoup parlé avec De Margerie. Ils étaient curieux : lui, parce qu'on lui a demandé ici et là mon adresse [...] Elle, parce que : « qui est ce jeune Français que je ne connais pas et qui parle avec Madame de Nostitz ? »* »⁷⁵¹.

Des conversations qu'il rapporte avec les De Margerie, Pierre Bertaux mentionne surtout une vision de l'Europe et du franco-allemand exposé par Roland de Margerie : semer la Pologne, convaincre l'Allemagne de suivre dans une politique de rapprochement pour « *tout obtenir des banquiers américains* »⁷⁵².

Harry Graf Kessler, deuxième témoin extérieur du salon des Margerie, est plus centré sur la littérature. Il fait en effet partie des hôtes culturels et littéraires, dont la nationalité allemande, est une gageure pour la réputation et les objectifs recherchés du salon de Jenny de Margerie et de son époux. En Mai 1932, il mentionne une soirée à l'ambassade, où il rencontre Pierre Viénot, Annette Kolb et les Münchhausen, pour ne citer qu'eux. Quelques mois plus tard, à l'automne de la même année, il cite Roger Martin du Gard, Willy Haas, Edmée de La Rochefoucauld et encore le vice-directeur du Louvre de passage à Berlin. La vie mondaine des Margerie, les expositions de peinture française – notamment impressionniste – organisées, ainsi que les événements du salon, font partie de cette stratégie générale de diplomatie-mondaine dont l'objectif est le rapprochement franco-allemand.

⁷⁴⁸ Pierre Bertaux : *Un Normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes. 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presse Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 252

⁷⁴⁹ Op cit., p. 104

⁷⁵⁰ Pierre Bertaux, *Un Normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes. 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presse Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 113

⁷⁵¹ Op. cit. p. 109

⁷⁵² Op. cit. p. 120

III. Helene von Nostitz, le comité France-Allemagne

A. « De la vieille Europe »

« Und sie war Weltkind – ihr eigneten Weltoffenheit, Freude an der Mannigfaltigkeit des Lebens und der Natur, zugleich auch „delizöse Artigkeit“, nach einem Worte Hoffmannsthal, und Sinn für die Formen des menschlichen Umgangs. »⁷⁵³

Si, au contraire d'Antonina Vallentin et de Jenny de Margerie, Helene von Nostitz a bien écrit sur sa vie, elle n'a toutefois pas épilogué sur son salon et le rôle qu'il a ou qu'il aurait pu jouer dans un Berlin franco-allemand. Néanmoins, ses écrits constituent une réponse au silence assourdissant de l'histoire sur ces salonnières ainsi que le silence dont elles-mêmes furent hantées. Ce silence trouve ses réponses dans différentes composantes historiographiques, sociologiques – notamment genrées – qui feront l'objet d'une réflexion plus approfondie ici. Toutefois, il est intéressant à quel point Helene von Nostitz n'est pas silencieuse et a eu l'opportunité – au contraire d'Antonina Vallentin – de publier des écrits autobiographiques. C'est toutefois son fils, Oswald von Nostitz-Wallwitz qui, dans les années 1990, comprit à quel point sa mère, décédée en 1944, méritait un ouvrage sur sa vie riche en rencontres sociales et mondaines. « Muse und Weltkind », ainsi que se nomme le livre, marque les deux adjectifs qu'il estime le mieux qualifier sa mère. Muse und Weltking, pourrait être également la définition possible d'une salonnière à proprement parler. En effet, si certaines ont inspiré les hôtes illustres qu'elles recevaient, elles avaient avant toute cette capacité à l'ouverture au monde, qu'il fut « social », pluridisciplinaire ou bien véritablement transnational. Dans le cas des salonnières dont il est question ici, elles eurent la particularité d'abriter dans leurs salons à la fois des réunions dédiées aux arts, d'ouvrir leurs portes à des personnalités pluridisciplinaires et, de fait, à organiser des réunions finalement essentiellement transnationales. Helene von Nostitz fut de celles-là.

⁷⁵³ Oswald von Nostitz, *Muse und Weltkind. Das Lebens meiner Mutter Helene von Nostitz*, Zurich, Piper Verlag, 1991, p. 11

Si, nous l'avons vu, Antonina Vallentin a une vie de passe-frontières, Helene von Nostitz grandit dans un milieu de la haute noblesse silésienne – elle est la nièce directe de Paul von Beneckendorff und von Hindenburg. Sa mère est elle-même fille d'un ambassadeur allemand, issu lui aussi de la haute noblesse, et de son épouse russe, née duchesse Galitzine. Née en 1878, Helene von Nostitz est fille du tout jeune Empire allemand, proclamé dans la Galerie des Glaces de Versailles et marquant, finalement, le début de la mémoire franco-allemande assombrie. Si la France cherchait à venger l'humiliation, l'Allemagne de Bismarck menait tambour battant une politique étrangère à l'encontre de la France. Née à Berlin, Helene von Nostitz grandit dans l'Allemagne de fin de siècle sous les fastes de l'Empire wilhelmien puissant et avide de territoires, de conquêtes et d'une place longtemps désirée sur la scène internationale. Emmenée dans ses bagages par sa mère lors de voyages à l'étranger – ses parents sont séparés -, elle apprend très jeune à traverser les frontières et à maîtriser différentes langues européennes. Avant toutes choses, elle séjourne très souvent à Paris, où son grand-père maternel est ambassadeur depuis 1886. C'est notamment au sein de l'ambassade d'Allemagne dans la capitale française qu'elle apprend, comme petite-fille et seul élément féminin de ce grand-père ambassadeur, notamment la position de mondaine et de femme du monde, c'est-à-dire, également, « celle qui reçoit »⁷⁵⁴. Ainsi, dans les toutes dernières années du XIX^{ème} siècle, elle rencontre les personnalités de la politique française, culturelle et artistique dont Paris est rempli. C'est Delcassé, Waldeck-Rousseau ou Anatole France qu'elle rencontre dans les salons de la Résidence Beauharnais. « *Neben den Politikern verkehrten auch Mitglieder der Gesellschaft in der deutschen Botschaft ; einige dieser Gestalten aus dem Faubourg Saint-Germain werden in den Erinerrungen Helenes lebendig* ». ⁷⁵⁵ Du monde des arts, elle se souviendra notamment avoir croisé un certain Marcel Proust dont la célébrité n'était par encore acquise, plusieurs années avant la publication de « La Recherche », ou encore, l'Abbé Mugnier, le confesseur des figures du Tout-Paris, Sarah Bernhardt ou le sculpteur Rodin dont elle deviendra plus tard la muse. Cette vie parisienne glisse déjà Helene von Nostitz dans un rôle de future salonnière dont la fine connaissance, déjà de la langue française et d'une culture politique, artistique et culturelle française ainsi qu'allemande, feront de son salon berlinois de l'entre-deux-guerres, un haut lieu de rencontres franco-allemandes. Cette vie de salon, toutefois, n'est pas que parisienne et continuera d'abord dans différentes villes d'Allemagne

⁷⁵⁴ Oswald von Nostitz, *Muse und Weltkind. Das Lebens meiner Mutter Helene von Nostitz*, Zurich, Piper Verlag, 1991, p. 48-51

⁷⁵⁵ Op. cit. p. 48

puis, dans le cas qui nous préoccupe ici, surtout à Berlin où elle se forgera une réputation de salonnière purement intellectuelœ et mondaine, désintéressée – elle était, aux dires de Roland de Margerie, dépourvue de fortune –, de fait, l'épouse de « la cheville ouvrière de la section allemande du comité de rapprochement entre nos deux pays ».

Le salon de Helene von Nostitz est avant tout issu de cette « cohorte de femmes », pour reprendre les propos de Marguerite Yourcenar issu de la noblesse allemande, d'abord mais aussi d'une tradition plus ancienne de conversation au nom de l'esprit. « *Elle appartenait de toutes ses forces, par tous ses goûts, à cette société des esprits, qui fait passer la culture avant les antagonismes nationaux.* »⁷⁵⁶ Grande dame de Berlin, Helene von Nostitz – qui a raconté ses souvenirs dans un ouvrage très justement intitulé « De la vieille Europe » - se veut héritière d'une tradition aristocratique profondément transnationale, où l'on était du même monde par la naissance, d'abord, puis au nom d'une certaine communauté d'esprits. Elle est, finalement, la plus proche de la Française Marie Radziwill dont le salon entre deux siècles, devint l'un des centres franco-allemands dans le Berlin post-1870. Héritière, finalement, de ce que Jules Cambon, au sujet de Marie Radziwill en comparaison à la Duchesse de Dino, décrivait comme descendante d'un « esprit international » qui régnait sur les « hautes classes de la société européenne ». Si Marie Radziwill, en effet, représentait « la vieille cour d'autrefois » dans une Europe toute jeune du XXème siècle, Helene von Nostitz rappelait cet ancien monde, cette « vieille Europe ». De par sa naissance d'abord, de par le monde et la société qu'elle côtoya dans sa jeunesse puis dans sa vision partagée d'une Europe des esprits – vision malmenée par la politique allemande notamment.

⁷⁵⁶ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits*, (1922-1939), Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 89

B. Le « Comité Mayrisch » au service du rapprochement

Le salon de Helene von Nostitz-Wallwitz, plus encore que celui d'une partie de l'aristocratie allemande, est surtout le salon de représentation du « Comité Mayrisch » à Berlin. En effet, le « Comité franco-allemand de Documentation et d'Information », fondé à Luxembourg en mai 1926, posséda un bureau berlinois entre 1926 et 1929. Alfred von Nostitz-Wallwitz fut le président allemand du Comité, auparavant ministre plénipotentiaire de Saxe. Contrairement à Antonina Vallentin et Jenny de Margerie, comme précisé plus haut, Helene von Nostitz-Wallwitz fut bien la seule des trois à écrire ses Mémoires⁷⁵⁷. Son fils Oswald ajouta sa touche personnelle au souvenir de sa mère en publiant, tardivement, la biographie⁷⁵⁸ de la grande dame du franco-allemand qui prit le parti de Hitler et du national-socialisme jusqu'à sa mort soudaine en 1944.

Même si son salon n'est pas mentionné une seule fois dans ses Mémoires, les réunions de sa maison de Zehlendorf furent décrites de manière détaillée dans différents ouvrages, journaux ou Mémoires, tels que ceux de Roland de Margerie⁷⁵⁹ déjà abondamment cité ; les lettres de Pierre Bertaux à sa famille⁷⁶⁰ ou encore le journal de Harry Graf Kessler⁷⁶¹. Personnalité incontournable de l'intelligentsia franco-allemande berlinoise, le salon de Helene von Nostitz-Wallwitz – que tous appellent dans leurs écrits « Helene von Nostitz »⁷⁶² – est de ceux qu'on ne peut éviter lorsque, dans les années 1920, on visite Berlin comme intellectuel français. Amie des plus grands noms ainsi que du couple Roland et Jenny de Margerie, elle a su faire de ses rencontres régulières des lieux de conversations, dignes descendants des « lieux de société » parisiens de la toute fin du XVI^e siècle.

Salon considéré par beaucoup comme « conservateur », les réunions de Helene von Nostitz-Wallwitz s'inscrivent dans la lignée aristocratique de sa famille. Petite-nièce de

⁷⁵⁷ Helene von Nostitz-Wallwitz, *Aus dem alten Europa : Menschen und Städte*, Berlin, Insel Verlag, 1924

⁷⁵⁸ Oswald von Nostitz-Wallwitz, *Muse und Weltkind. Das Leben meiner Mutter Helene von Nostitz*, Zurich, Piper Verlag, 1991

⁷⁵⁹ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits. De l'enfance à 1922*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. I.

⁷⁶⁰ Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes (1927-1933)*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001

⁷⁶¹ Harry Graf Kessler: *Das Tagebuch 1880-1937*, Stuttgart, Klett-Cotta, 2019

⁷⁶² Nous ferons, par simplicité orthographique, de même

Hindenburg, autrement dit, l'homme qui s'installa à la plus haute fonction représentative allemande, Helene von Benckendorf und Hindenburg, épouse von Nostitz-Wallwitz recevait comme les dames d'un autre temps avaient leur « jour ». Née dans un milieu et une époque où la « Salonkultur » battait son plein en Allemagne, à la fin du XIXème siècle, elle reproduit, finalement, le monde d'hier. Son oncle, ambassadeur à Paris, l'introduit dans la haute société parisienne de la Belle Époque, celle de la Comtesse de Greffuhle et immortalisée par Proust. Pour Günter Erbe, elle est l'une des rares représentantes de l'ancienne société de salons qui évolua et garda une place importante sur la scène officielle du Tout-Berlin.

La géographie berlinoise de son salon, créé au milieu des années 1920 est multiple. Elle est d'abord dans la Maaßenstrasse, vers la Nollendorfplatz, au centre de Berlin – ce salon, rapporte encore Günter Erbe, fut considéré par certains comme « *den geistigen Salon der Reichshauptstadt* »⁷⁶³, le salon de la capitale impériale avec le plus d'esprit. Comme nous l'avons vu, avant de s'installer à Berlin, Helene von Nostitz fait les honneurs, notamment de Dresde, le bijou de la Saxe dont son mari est alors ministre plénipotentiaire. En 1925, alors à la tête de son salon berlinois devenu célèbre, elle publie justement ses Mémoires, dans lesquels ses souvenirs mondains ont une place non négligeable. Le Journal « Paris-Soir » français note d'ailleurs sa parution en allemand : « *Le maréchal Hindenburg a une cousine qui fait de la littérature. Elle s'appelle Helene von Nostitz-Wallwitz et vient de publier son premier livre intitulé « Au dem alten Europa »* »⁷⁶⁴. Du côté français, la salonnière est avant tout connu pour son amitié et sa correspondance avec Rodin, rencontré en France grâce au poste de son grand-père, le prince Münster, à l'ambassade d'Allemagne. Cette connaissance accrue de la culture, des arts et de la littérature française fait d'elle la partenaire privilégiée d'un rapprochement franco-allemand avant tout « d'esprit », ce que Heinrich Mann appelait « le Locarno intellectuel ». « *Elle appartenait de toutes ses forces, par tous ses goûts, à cette société des esprits, qui fait passer la culture avant les antagonismes nationaux* »⁷⁶⁵, écrit d'elle Roland de Margerie qui deviendra, avec son épouse, son amie jusqu'à la montée du nazisme en Allemagne.

⁷⁶³ Günter Erbe, *Das vornehme Berlin: Fürstin Maria Radziwill und die großen Damen der Gesellschaft 1871-1918*, Cologne, Böhlau Verlag, 2015, 329 p.

⁷⁶⁴ *Paris-Soir*, (23.07.1925), p. 2.

⁷⁶⁵ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 89

Le salon de la Maaßenstrasse, d’abord, puis de la maison de Zehlendorf ensuite, s’inscrit directement dans les initiatives engendrées par la reprise officielle des relations franco-allemandes suite aux Accords de Locarno d’octobre 1925. Fine connaisseuse de la France dont elle maîtrise parfaitement la langue, Helene von Nostitz-Wallwitz est surtout l’épouse d’un diplomate saxon, Alfred von Nostitz-Wallwitz, engagé dans le Comité franco-allemand de Documentation et d’Information créé en 1926.

Là encore, le lieu de médiation, s’inscrit différemment dans l’histoire berlinoise du rapprochement franco-allemand par les salons. Alors que Jenny de Margerie reçoit dans le cadre de la carrière professionnelle de son mari et qu’Antonina Vallentin se veut, avant tout, salonnière de l’actualité, de la politique et de la littérature ; Helene von Nostitz est l’exemple de la mondanité artistique de « l’après » Locarno. Celle qui faisait « *passer la culture avant les antagonismes nationaux* » est le lieu de rassemblements des grands noms de la littérature, que ce soit des Allemands, germanophones ou des Français, de passage à Berlin. André Gide, Jean Giraudoux, Harry Graf Kessler mais encore Hugo von Hofmannsthal et, bien sûr, les invités de l’ambassade de France qui défilent suite à leurs conférences.

À l’image des salonnières du XVIIIème siècle, celle dont l’art tout entier était celui de la conversation, Helene von Nostitz s’inscrit dans leur lignée. « *J’ai été chez Madame Nostitz ; elle vous force à parler ; elle veut à toute force tirer de vous quelque chose ; il faut parler – sinon, elle parle !* »⁷⁶⁶ écrit Pierre Bertaux à son père en janvier 1928. On retrouve d’ailleurs le même reproche chez l’étudiant Bertaux lorsqu’il parle d’Antonina Vallentin ou bien, encore, chez son mari, Julien Luchaire qui admire sa capacité à mettre les gens en relations. Helene von Nostitz, comme Antonina Vallentin et, à sa manière, comme Jenny de Margerie reproduit les mêmes règles des salons et des sociétés de la grande époque de l’Ancien Régime et des Lumières. « *Pour constituer un salon [...] il faut à la maîtresse de maison qui en a l’ambition l’art suprême de faire naître une causerie et de l’assurer sans jamais la dominer ; il lui faut savoir écouter et faire écouter ceux qu’elle excelle à faire parler* »⁷⁶⁷ écrit Arthur Meyer dans sa biographie de la comtesse de Loynes, elle-même célèbre salonnière du XIXème siècle parisien. Toutefois, là encore, malgré son importance mondaine et son rôle dans la sociabilité franco-allemande berlinoise de l’entre-deux-guerres, Helene von Nostitz sert les intérêts de son

⁷⁶⁶ Pierre Bertaux à ses parents (28.01.1928), dans Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes (1927-1933)*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 178

⁷⁶⁷ Arthur Meyer, *Ce que je peux dire. Avec un portrait de Mme la Comtesse de Loynes*, Paris, Librairie Plon, 1912, p. 89

époux et fait de son salon l'organe de médiation mondaine, non pas seulement du rapprochement franco-allemand mais de celui qu'on surnomma le « Comité Mayrisch ».

L'industriel luxembourgeois Emile Mayrisch (1862-1928) et son épouse, la femme de lettres elle aussi luxembourgeoise Aline de Saint-Hubert (1874-1947) firent partis de ceux qui, avant les Accords de Locarno, participèrent à la pacification de l'Europe par la reprise des relations intellectuelles et culturelles. Grand acteur de la convention de l'Entente internationale de l'Acier en septembre 1926 en Belgique, Émile Mayrisch pose alors la première pierre de la future Communauté européenne du charbon et de l'acier (CECA), ancêtre de l'Union européenne d'aujourd'hui. Cette volonté de mettre en place, moins de dix ans après la Première Guerre mondiale, un accord pan-européen regroupant des sidérurgistes luxembourgeois, allemands, français et belges, insuffle un même espoir et un même dynamisme dans la création du « Comité franco-allemand de Documentation et d'Information » créé la même année à Luxembourg. Ce rôle de médiateur, industriel d'abord, puis culturel sur l'impulsion d'Aline Mayrisch, fera du couple Mayrisch la base d'un réseau de relations artistiques et intellectuelles dans l'entre-deux-guerres. Dans leur maison de Colpach, ils reçoivent la fine fleur de la littérature et de la pensée européenne, principalement venus d'Allemagne et de France. Même si la foule des intellectuels invités est nombreuse, on y trouve ceux qui visitent ou visiteront Berlin et ses salons, que ce soient celui de Jenny de Margerie, d'Antonina Vallentin ou d'Helene von Nostitz. André Gide, Jean Schlumberger, Ernst Robert Curtius ou encore l'homme politique allemand Walter Rathenau dont la sœur possédait elle aussi un salon politique d'influence ainsi que l'idéaliste européen Richard Coudenhove-Kalergi. « *Nous conviendrons à Pontigny de nos horaires, et le meeting de Colpach sera merveilleux* »⁷⁶⁸ écrit André Gide à Aline Mayrisch en juillet 1922, réunissant ainsi dans une même phrase deux phares de la mise en réseaux franco-allemande, les « Décades de Pontigny » dont Paul Desjardin, le fondateur est un ami de la famille de Pierre Bertaux, chroniqueur de l'entre-deux-guerres berlinois maintes fois cité ici, ainsi que des réunions de Colpach.

Que ce soit les Décades de Pontigny ou les Rencontres de Colpach, ces lieux de rencontres d'intellectuels européens sont l'exemple même des instruments de médiation mis en place dans l'immédiat après-guerre par une élite artistique, littéraire et intellectuelle pacifique et idéaliste. Ce sont des lieux de discussions où tout est fait pour se rencontrer entre

⁷⁶⁸ André Gide /Aline Mayrisch, *Correspondance 1903-1946*, éd. Pierre Masson, Cornel Meder, Paris, Gallimard, 2003, p. 262

représentants et ressortissants de pays anciennement ennemis et toujours, sur le point officiel, à l'origine de tensions diplomatiques. D'abord littéraires, ces points de contacts se veulent paisibles, dans des cadres enchanteurs ; que ce soit la grande maison luxembourgeoise des époux Mayrisch où tout est fait pour que les hôtes n'est rien à penser si ce n'est à écrire et à se rencontrer ou bien la nature estivale de Pontigny créée par Paul Desjardin. Les Décades, toutefois, ont la primauté de l'âge, ayant été créée en 1910 dans une abbaye cistercienne du XIIème siècle justement rachetée par le journaliste et professeur Paul Desjardins. La pensée européenne fut en ébullition dans ce coin de nature de l'Yonne avant même la Première Guerre mondiale puis devinrent d'importance symbolique dans un après-guerre tendu, se déroulant jusqu'à 1939.

Que ce soit ceux des époux Mayrisch ou de Paul Desjardins, les noms reviennent souvent les mêmes, Jean Schlumberg ou André Gide, Roger Martin du Gard ou André Malraux, Jean-Paul Sartre, François Mauriac ou Ernst Robert Curtius. Même s'ils ne fréquentent pas nécessairement les deux réunions, ces personnalités littéraires seront à Berlin lorsque l'ambassade de France, notamment, organisera ces conférences dans le but de donner à l'Allemagne une image apaisée et culturelle de la France.

Le « Comité Mayrisch » se voulait « influenceur » d'opinion, cherchant à changer dans l'imaginaire public l'image de la France et de l'Allemagne, tout en servant les intérêts communs des deux pays ennemis. Cette dichotomie franco-allemande se retrouvait dans la volonté égalitaire des représentants du Comité. Il existait un président français – l'ancien ambassadeur de France à Berlin, Charles Laurent – ainsi qu'un président allemand, Alfred von Nostitz-Wallwitz. Deux bureaux, absolument identiques, servaient de représentation dans les capitales : à Paris, Gustav Krukenberg, épaulé d'un officier de marine français ; à Berlin, Pierre Viénot, secondé, lui aussi, d'un officier de marine allemand.

Pierre Viénot, gendre d'Emile Mayrisch, ouvra donc le bureau de Berlin en 1926 et se fit rapidement une place dans la société berlinoise, notamment celle qui, depuis peu, se retrouvait sous le signe du rapprochement franco-allemand. On le retrouve chez les Margerie, comme chez Helene von Nostitz ou Brigitte Fischer, fille de l'éditeur Samuel Fischer dont le salon jouait également un rôle dans ce Tout-Berlin de la ré-entente.

Il ne peut être question des médiateurs d'une idée franco-allemande dans l'entre-deux-guerres berlinois sans mentionner Pierre Viénot (1897-1944), dont la vie, un peu avant les affres de la Seconde Guerre mondiale, fut consacrée à la scène politique française. Toutefois, l'unique

gendre d'Emile Mayrisch⁷⁶⁹, est l'une des figures centrales des activités franco-allemandes des années 1920, notamment à Berlin. Comme représentant du Bureau du Comité franco-allemand de Documentation et d'Information de la capitale allemande, il avait pour objectif premier de jouer, finalement, les intermédiaires entre les délégués officiels (ministres, membres du gouvernement et des ministères) et officieux (universitaires, artistes, écrivains, haute-société mondaine) de l'Allemagne avec leurs pendants français. Idéaliste convaincu, il s'agissait, pour Pierre Viénot d'utiliser sa fonction pour « *favoriser des échanges équilibrés dans tous les domaines* »⁷⁷⁰. Malgré quelques divergences qui apparurent dès le début entre les représentants français et allemands du « Comité Mayrisch », le but recherché consistait avant tout à créer un réseau des élites intellectuelles, économiques et industrielles des pays. Ce travail de mise en réseau se joua de diverses manières, notamment à travers les journaux ou des conférences mises en place par Viénot à Berlin. Toutefois, l'univers mondain joua un rôle notable dans la construction de ces réseaux. Pierre Viénot lui-même recevait chez lui, dès avant son mariage à Andrée Mayrisch, dans son appartement berlinois. Ainsi, le 20 janvier 1928, Pierre Bertaux écrit à ses parents : « *Hier soir, soirée chez Viénot avec Gide. Il y avait Ludwig Curtius – de Heidelberg – Frau Vallentin, les Nostitz, Graf Kessler, qui a été très gentil avec moi* »⁷⁷¹. Par ce court résumé, Pierre Bertaux fait ici la liste des personnalités du Tout-Berlin franco-allemand mondain dont il est question dans cette thèse de doctorat. En effet, on y trouve Helene von Nostitz et son mari qui côtoyaient, semble-t-il, Antonina Vallentin. Ainsi que Harry Graf Kessler dont le journal est une source considérablement détaillée des salons de nos salonnières. Pierre Viénot, enfin, cette fois-ci reçoit. Il ne manque que les Margerie qui, au regard des récits de Bertaux ou de Graf Kessler, ne fréquentaient pas, en même temps, Antonina Vallentin et Helene von Nostitz. Ils semblaient, d'ailleurs, cotoyer que très peu la future épouse de Jean Luchaire mais beaucoup celle du président du Comité franco-allemand de Documentation et d'Information.

Le « Comité Mayrisch » pourrait, au premier abord, appartenir au club des mouvements, cercles et autres initiatives qui ont vu le jour suite aux Accords de Locarno dont la signature semble donner un « top-départ », au premier abord, à la reprise officielle des relations franco-

⁷⁶⁹ Il avait, en effet, épousé Andrée Mayrisch en juillet 1929

⁷⁷⁰ Guido Müller, *Pierre Viénot et le Bureau berlinois du Comité d'Études franco-allemand*, dans Hans-Manfred Bock (dir.), *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004

⁷⁷¹ Pierre Bertaux à ses parents (20.01.1928), dans Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes (1927-1933)*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 160

allemandes. La création des Mayrisch et de Pierre Viénot n'est, toutefois, certainement pas officieuse. Du moins, elle ne se veut pas loin des cercles officiels et publiques de la politique. Ils veulent être une voix, avant tout économique, puis plus générale, sur la scène politique des deux bords du Rhin.

Guido Müller écrit « *qu'il ne faut pas sous-estimer le rôle important que les salons de la capitale du Reich ont eu pour les activités de la médiation de Viénot dans la société allemande* »⁷⁷². Finalement, cette forme de sociabilité traditionnelle et mondaine qu'étaient les salons, notamment celui de Helene von Nostitz, furent les acteurs de la mission médiatrice du « Comité Mayrisch ». En tant qu'épouse du Président allemand du Comité, Helene von Nostitz recevait dans son salons les membres du Comité et les personnages proches de cet univers de médiation industrielle, économique et culturelle franco-allemande. Son salon, à l'exemple des milieux conservateurs dont elle venait, suivait l'ordre établi. C'est d'ailleurs par Pierre Viénot, représentant du Comité à Berlin que Helene von Nostitz reçoit l'ambassade de France à travers les personnes de Roland et Jenny de Margerie. Peu à peu, un contact régulier s'établit entre la grande dame de l'aristocratie allemande désargentée et artiste et les délégués mondains officieux de l'ambassade de France.

Le « Comité Mayrisch » a donc son salon officiel qui flirt – c'est son objectif – avec le monde ultra-mondain de la délégation française en Allemagne. Helene von Nostitz est « *toujours prête à accueillir les Français de passage que Pierre Viénot et moi [Roland de Margerie] lui amenions* »⁷⁷³. Ce rapport entre le Comité, son représentant – qui se considérait comme un « ambassadeur privé »⁷⁷⁴ - son président allemand (Alfred von Nostitz) ainsi que le palais de la Pariser Platz fait de ces rencontres un nœud de réseaux particulièrement important.

⁷⁷² Guido Müller, *Pierre Viénot et le Bureau berlinois du Comité d'Études franco-allemand*, dans Hans-Manfred Bock (dir.), *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 60.

⁷⁷³ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2011, t. II., p. 89

⁷⁷⁴ Cité par Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France à Berlin (1871-1933)*, Septentrion Presses Universitaires, Villeneuve d'Asq, 2017, p. 222

C. Le salon de Zehlendorf

Parce qu'elle ne fut que peu prolixe dans ses Mémoires sur son salon et que les témoignages sont relativement rares, il est difficile de décrire en détail ces soirées ou après-midi dédiés aux rencontres, notamment artistique, franco-allemandes. Parce que le salon, finalement, est un lieu de sociabilité particulièrement officieux, les réunions restèrent pour l'Histoire le plus souvent pleines de mystères. On sait que la conversation y joue un rôle prépondérant et qu'il est particulièrement nécessaire, pour la salonnière, de mettre en relations les invités ponctuels avec les habitués, ceux qui pourraient apporter à cet autre, une aide, un réseau, une main secourable ou un débat d'idées. « *Sa conversation [est] si attrayante que converge[ai]ent tout naturellement dans son salon les personnalités des paroisses les plus diverses* »⁷⁷⁵, écrit à son propos, là encore, Roland de Margerie. Pour l'historienne Gaby Sonnabend, ce sont également les liens qui unissaient Helene von Nostitz à la fille d'Emile Mayrisch et future épouse de Pierre Viénot, Andrée Mayrisch, qui, une fois à Berlin, agrandit également le cercle des connaissances utiles. Par sa naissance et son milieu, grâce auquel elle s'habitua à vivre en contact avec les personnalités du franco-allemand et du monde des arts des plus divers, il ne fut pas compliqué pour elle de se voir ouvrir les portes du Tout-Berlin franco-allemand. Toutefois, elle écrit à sa mère que sortir pour visiter « *Berlin bei nacht* » la « *repose de l'intimidation maladive que me cause l'élite intellectuelle* »⁷⁷⁶.

L'un des plus prolixes sur ses rencontres avec les salons berlinois reste l'étudiant Pierre Bertaux dont les compte-rendu à sa famille sont particulièrement détaillés. Le 12 décembre 1927, il pointe du doigt dans son court récit à son père, le système de dépendance entre hôtesse et hôtes célèbres : « *Puis nous avons été au thé chez Frau Baronin Helene von Nostitz, faire une apparition. Cette brave baronne, à 5h30, affolée, aucune « star » ne venait, ni le violoncelliste, ni la pianiste française promise (j'y pense, ça doit être Lucie Caffaret), ni Wassermann (Jakob) annoncé* »⁷⁷⁷. Il démontre là en effet la dépendance des salonnières avec

⁷⁷⁵ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2011, t. II., p. 89

⁷⁷⁶ Gaby Sonnabend, *Pierre Viénot (1897-1944): Ein Intellektueller in der Politik*, Munich, Oldenbourg, 2005, p. 179.

⁷⁷⁷ Pierre Bertaux à ses parents (12.12.1927), dans Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes (1927-1933)*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 136

la proportion de célébrités qu'elles recevaient chez elles ; un système qui fonctionnait aussi dans le sens inverse : les célébrités avaient besoin de ces hôtes pour avoir un soutien, un aperçu dans la société et également une place dans le débat franco-allemand qui s'imposait alors à Berlin comme une position privilégiée et à la mode. Dans la longue page de description suivante, Pierre Viénot donne un aperçu de ces soirées de salons où l'on rencontre auteurs, artistes et autres journalistes ou « influenceurs » qui se sont alors fait un nom. Les invités sont de différentes catégories, entre ceux qui sont là pour appuyer un projet ou une demande comme un « philosophard [...] *qui veut fonder un Nietzsche-Institut qui soit vivant, qui a un prix à attribuer, que Viénot me recommandait chaudement* »⁷⁷⁸. Alors que celui-ci est recommandé par Vienot, un autre semble un poulain de l'auteur André Germain – sans oublier la mère qui cherche à trouver un mari à ses filles, d'après l'étudiant direct qu'était alors Pierre Bertaux : « [...] *voilà la Marta qui me tombe sur le dos et me fait des reproches sanglants (avant de dire ni bonjour, ni merde, ni rien) de ne pas avoir écrit à ses filles, qui sont à Vienne (qu'elles y restent) et patati et patata, et qu'ils resteront à Berlin jusqu'à fin mars, et qu'ils iront à Paris, et que ceci, et que cela, et que j'irai les voir, puis quoi encore ? (j'irai les voir, d'ailleurs)* »⁷⁷⁹. Dans le style enlevé et familier qui est le sien lorsqu'il fait le compte-rendu à sa famille et notamment à son père, le germaniste Félix Bertaux, le jeune Pierre Bertaux semble être un observateur impitoyable de ces réunions mondaines qui, à première lieu, n'offrent d'intérêt que le fait de rencontrer quelques personnalités de la littérature et des arts dans une foule d'anonymes intéressés et bavards.

Dans la géographie des salons berlinois, il est intéressant de noter une certaine évolution. Jenny de Margerie, belle-fille de l'ambassadeur, est cantonnée dans le lieu de représentation qu'est l'ambassade de France. Son salon dépend, finalement, du lieu où il évolue. Les après-midis et les soirées organisés par le couple Margerie sont l'apanage d'une fonction et du lieu qu'est l'ambassade. La cartographie citadine est, dans le cas de ces salons berlinois, particulièrement important car ils s'attachent à décrire l'univers social dans lequel leurs hôtes et leurs visiteurs évoluent. Parce qu'elle est la belle-fille de l'ambassadeur, Jenny de Margerie reçoit. L'ambassade, de par l'histoire entre la France et l'Allemagne, se trouve au cœur représentatif de la capitale, c'est-à-dire, sur la Pariser Platz, à quelques pas de la porte de Brandebourg.

⁷⁷⁸ Op. cit., pp. 136-137

⁷⁷⁹ Op. cit., p. 137

Antonina Vallentin, elle aussi, reçoit dans le cercle proche des ambassades et des bâtiments du gouvernement ; c'est-à-dire, finalement, dans le couloir du pouvoir. Journaliste, présente à la SDN, elle se nourrit des décisions politiques, qu'elles soient celles des étrangers présents en Allemagne ou celle, plus directement, de la République de Weimar.

Enfin, Helene von Nostitz, après avoir reçu dans le centre-ouest de Berlin, aux alentours de la Nollendorfplatz et du Kurfürstendamm, installe son salon dans la banlieue chic de Berlin, dans le quartier de Zehlendorf. « *Le jardin de Zehlendorf ne s'effacera pas de la mémoire de ceux qui ont eu le privilège d'y être reçus au nombre de ses amis* »⁷⁸⁰ écrit Roland de Margerie en conclusion de son paragraphe dédié à Helene von Nostitz. À l'instar de l'éditeur Samuel Fischer et de sa fille, qui recevaient respectivement dans leurs villas de Grünewald, ces membres de la noblesse ancienne et de la bourgeoisie installée, choisirent comme lieu de réceptions et d'habitation des quartier particulièrement représentatifs de leurs appartenances sociales. Cossus et typiquement berlinois, aux grandes allées et belles villas, ces immenses « Wohnviertel » (quartier d'habitation) du sud-ouest de Berlin, plus proche de Postdam, finalement, que du centre de la capitale, sont l'apanage d'une certaine population sociale, que ce soit la noblesse et les self-made-men bourgeois et membre, actifs ou non, de la communauté juive. « *Bertaux erinnert sich in seinen Memoiren an seinen Sonntag bei uns in Grünewald im Februar 1928, an dem er viele unserer Freunde bei uns traf : Jakob Wassermann, Alfred Döblin, Ernst Toller, Alfred Kerr, George Grosz und Joseph Roth, der sagte : „In zehn Jahre wird a) Deutschland gegen Frankreich Krieg führen, b) werden wir, wenn wir Glück haben, in Schweiz als Emigranten leben, c) werden die Juden auf dem Kurfürstendamm geprügelt werden“* »⁷⁸¹.

Cette description particulièrement sombre mais prophétique, finalement, des relations franco-allemandes à la fin des années 1930 par un auteur juif allemand, Joseph Roth, qui finira, en effet, par émigrer hors d'Allemagne (Antonina Vallentin restera son agent auprès des maisons d'éditions françaises jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale), marque la fin d'un monde idéal où une certaine intelligentsia des deux pays espérait à la paix. Helene von Nostitz, à quelques kilomètres de la villa de Grünewald de la famille Fischer, choisit un autre chemin que celui de la bourgeoisie juive bien-pensante et intellectuelle qui s'exprimait alors à travers Joseph Roth puis dans les mémoires de Brigitte Fischer.

⁷⁸⁰ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II. p. 89

⁷⁸¹ Brigitte B. Fischer, *Sie schrieben mir oder was aus meinem Poesiealbum wurde*, Stuttgart, Werner Classen Verlag, 1978, p. 288

D. Le choix du national-socialisme

Helene et Alfred von Nostitz-Wallwitz firent en effet partie de ceux qui furent séduits par la pensée hitlérienne au début des années 1930. Roland de Margerie, avec un certain recul, décrit le revirement de ces penseurs du franco-allemand, membres du Comité Mayrisch dont beaucoup choisirent le camp du nazisme, notamment le représentant allemand du bureau parisien, Gustav Krukenberg.

« [...] les Nostitz se laissèrent gagner par le raz de marée qui submergeait l'Allemagne : non pas, bien entendu, jusqu'à se faire jamais inscrire au parti national-socialiste, mais jusqu'à se montrer sensibles à ces enthousiasmes de masse à quoi bien peu d'Allemands se montrèrent capables de résister. En 1938, quelque temps après le dernier voyage que je fis outre-Rhin pendant les vacances de Pâques, j'écrivis à Hélène pour lui dire que ma conviction était maintenant faite, et qu'après tout ce que j'avais vu et entendu à Berlin, dans la Ruhr et le pays rhénan, je tenais la guerre pour inévitable. Par retour de courrier, je reçus une réponse absolument consternée : Helene se refusait de toutes ses forces à croire qu'une telle abomination pût être possible et me conjurait de ne pas perdre confiance dans la sagesse des gouvernements et des peuples »⁷⁸².

Cette prise en compte de Roland de Margerie marque, non pas une conviction profonde de la nécessité de la pensée nazie pour l'Allemagne, mais un espoir intellectuel d'avoir fait le bon choix pour son pays. Décrite ensuite comme emprunte d'une certaine « naïveté », la baronne du Comité Mayrisch semble, dans le regard de ses anciens amis d'espoir des relations franco-allemandes, avoir fait le choix du nazisme par méconnaissance et, peut-être, immaturité politique.

Le cas de Helene von Nostitz est intéressant dans ce sens où elle est la seule salonnière présentée ici à avoir choisi le nazisme et à s'être éloignée, au premier abord, des idées qu'elle défendait dans son salon pendant l'entre-deux-guerres. Alors qu'Antonina Vallentin, parce que juive et opposante, dès les années 1930, à Hitler et à ses sbires, se cachait à Clermont-Ferrand

⁷⁸² Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 89

sous la protection des réseaux de résistance communiste ; et que Jenny de Margerie, comme épouse d'ambassadeur, épousait la cause, par fonction, de l'État; Helene von Nostitz, comme d'autres, voyait le nouvel ordre nazi comme un nouveau moyen de croire aux idées qu'elles avaient défendues et célébrées pendant les vingt-cinq ans qui séparaient les deux guerres mondiales. À l'instar d'autres engagés dans différents mouvements pour la jeunesse, littéraires ou politiques qui œuvraient à la ré-entente des peuples, elle vit la guerre puis l'occupation ainsi que, pourquoi pas, le collaborationnisme comme les enfants directs des idées franco-allemandes et de l'esprit de Locarno. Ainsi Jean Luchaire, en France (le fils de Julien Luchaire et beau-fils d'Antonina Vallentin) qui recevait dans son salon, à quelques mètres seulement de celui de son père et de sa belle-mère, dédié, à Paris, à l'exfiltration des opposants au nazisme, les futures grandes figures du collaborationnisme de l'Occupation.

« Quand nous nous étions installés en 1930, Tosia et moi, dans la villa des Ternes, il y avait bientôt loué une maison en face de la mienne. Elle fut un relai des courses ministérielles [...] J'ai aperçu un jour en sa compagnie un jeune allemand, appelé Otto Abetz. Ils travaillaient ensemble à un rapprochement des jeunesses françaises et allemandes, ce qui ne semblait pas inopportun. Le congrès des jeunesses française et allemande à Rethel, en août 1931, que Jean et Abetz avaient organisé, avait voté des motions irréprochables entre autres celle-ci, qui me plaisait : que le « devoir européen, avant d'être politique, est intellectuel »⁷⁸³.

Même si, au premier abord, cet extrait des Mémoires désenchantées de Julien Luchaire semble être éloigné de l'expérience de vie de Helene von Nostitz, elles parlent d'un même groupe d'idées. Ainsi, Jean Luchaire, fils de l'intellectuel, avait évolué dans la même pensée de rapprochement franco-allemand que son père et sa belle-mère ; ainsi Helene von Nostitz avait incarné la vie mondaine et la vie de réseaux du « Comité Mayrisch » dont l'objectif premier était bien de servir les intérêts, économiques d'abord, des deux pays longtemps ennemis et de la future Europe. Toutefois, Helene von Nostitz fait partie de ceux qui firent le choix de croire en ce monde nouveau où la guerre n'était que le passage nécessaire à un nouvel ordre européen. À l'instar de Jean Luchaire et Otto Abetz qui se rencontrèrent à Rethel en 1938 et, l'année auparavant, dans la Forêt Noire, Helene von Nostitz crut aux mensonges du nazisme et de la collaboration. Cette thèse de doctorat n'a pas choisi de poursuivre ses recherches par-delà

⁷⁸³ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 239

1933. Toutefois, il nous a semblé particulièrement intéressant et nécessaire, pour comprendre les véritables portées des salons dont il est question ici, de connaître les choix de vie des salonnières à partir de 1933. Helene von Nostitz, toutefois, semble avoir déchanté à partir de la guerre, tel que Roland de Margerie peut nous le laisser croire : « *Un peu plus tard, la guerre éclatait et, en 1941, son gendre fut tué sur le front russe. Elle-même disparut en 1944 sans qu'il nous eût été possible de la revoir auparavant. La catastrophe de l'Allemagne ne laissait alors rien debout de ce qui faisait autrefois la vie d'Helene [...] Mais, peu à peu, l'attachement de ses enfants, en assurant la publication de ses lettres, sut rendre sa place au souvenir d'une femme qui occupait, dans la société béotienne du temps de Guillaume II, dans la vie effrénée de Berlin de la république de Weimar, une place à la fois unique et rayonnante* »⁷⁸⁴.

Cette conclusion, sous forme d'hommage, semble clore la parenthèse d'une vie dédiée au rapprochement et aux grandes idées des lendemains de la Première Guerre mondiale et pour lesquels, la guerre semblait impossible. De par sa naissance et sa place dans une certaine classe sociale allemande, Helene von Nostitz n'eut d'abord pas à se soucier d'un conflit pour lequel, au premier abord, elle pouvait ne pas se sentir en danger. Décédée en 1944, elle ne vit pas la fin d'une guerre contraire à son idéal et en laquelle, jusqu'au bout, elle ne voulut pas croire ni s'imaginer.

⁷⁸⁴ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 89

MÉDIATEURS ET RÉSEAUX AU SERVICE DE LA PAIX

Dans ses Mémoires, Julien Luchaire reconnaît que son mariage avec Antonina Vallentin a été avant tout un évènement qu'il croyait stratégique dans la construction de sa carrière mondaine. Un phénomène qui, d'après lui, fit des remous dans la société internationale berlinoise de la fin des années 1920. Si, pour l'intellectuel français, cette union fut un échec, la démarche semble-t-il calculée, confirme une importance mondaine des « salonnières » dans ce « Tout Berlin » particulièrement tourné vers l'international. Une stratégie maritale qui repose avant tout, dans le cas de Julien Luchaire et d'Antonina Vallentin, dans une compréhension mutuelle d'influence importante dans le monde qu'ils fréquentent tous les deux. En effet, Julien Luchaire recherche dans ce mariage, le réseau et les connections sociales qu'Antonina Vallentin a agrandi, d'abord par son travail de journaliste puis, surtout, au sein de son salon de la Landgraffenstrasse.

Les hôtes de ces salons sont, de fait, à la tête d'un réseau constitué de leurs hôtes et des nouvelles figures qui pourraient venir agrémente leurs salons. Les réseaux ainsi constitués étaient en perpétuelle évolution et métamorphose, donnant à la « salonnière » l'influence qui la caractérisait dans le domaine dans lequel, elle avait choisi d'œuvrer. À Berlin, les chroniqueurs mondains, dans leurs lettres ou leurs journaux de bord, témoignent justement d'une vaste entreprise mondaine où l'objectif premier, dans cette stratégie de connaissance mutuelle entre la France et l'Allemagne, est l'expansion du réseau.

Le réseau, de fait, pose la question de la médiation et de son caractère intentionnel. En effet, si les « salonnières » obtiennent leur statut officieux de médiatrice, c'est avant tout de par leurs réseaux arachnéens. Ce processus d'influence par le salon est similaire à toutes les époques et influe sur l'influence féminine qui pourrait en résulter. La question de la médiation et de l'influence, féminine ou pas, intentionnelle ou non, est de fait, complexe. Si le parcours biographique des « salonnières » berlinoises a permis de sous-entendre un possible engagement intentionnel, le manque de sources directes de ces trois figures mondaines empêche une réponse concrète à la question de l'intentionnalité.

Les salons berlinois sont à la fois des espaces mondains et des espaces d'influence et de réseaux, où il est possible, dans un univers d'abord hostile aux Français puis, peu à peu, de plus en plus ouverts, une véritable interaction entre les différents acteurs de la cause franco-allemande.

Si la question du réseau et de la médiation par les salons représente l'un des éléments premiers de ce travail de recherche, la place de la femme en constitue le deuxième. En effet, si les salons sont tenus par des femmes, est-il possible de parler d'influence, voir même, de féminin. Les travaux historiographiques précédents, portant avant tout sur la France de la Belle Époque, sous-entendent une non influence féminine désirée. À l'instar du discours de Marguerite Yourcenar lors de son intronisation à l'Académie française, ces femmes « *se souciaient fort peu d'elles-mêmes* »⁷⁸⁵. L'académicienne va plus loin encore dans son raisonnement, estimant que ces femmes tiraient de l'ombre mémorielle dans laquelle elles se trouvaient, une véritable influence féminine. Si les salons sont « féminins » dans leur grande majorité, cela tient notamment au fait que cet espace privé était bien le seul lieu, lors de la création du concept même de « salon », où l'influence de la femme trouvait à s'exercer, créant ainsi une deuxième cour. Ainsi, c'est la notion de « contre-pouvoir » qui nous a intéressé ici, c'est-à-dire, la capacité à repousser les limites entre lesquelles les femmes ont été cantonnées par une société d'hommes.

Les salons berlinois, nous cherchons à le montrer, sont différents. De par l'époque dans laquelle ils évoluent, d'une part, mais également de par le contexte, plus transnational, dans une ville aux mœurs libérées, au sein duquel ils se situent. Toutefois, les éléments sociaux, les codes mondains, sont les mêmes et une hiérarchisation de ces salons, aux yeux d'une échelle des principes mondains, est de fait également possible. Les salons de Berlin sont à prendre, à la fois comme entité mondaine d'une société choisie mais également comme des espaces au destin particulier à chacun.

La question d'une possible influence féminine nous a paru essentielle, notamment dans une dimension plus générale de la place de la femme dans cette tentative de création d'un monde nouveau post-1918 – notamment à travers l'exemple de la Société des Nations. Surtout, la perception de cette nouvelle position féminine par les hommes qui la dirigeaient, nous a paru nécessaire. Si les salons berlinois sont des éléments utiles mais pas centraux d'une médiation que l'on veut générale et que l'on inscrit à l'échelle d'une ville – Berlin - ils s'inscrivent plus généralement dans une société dont les codes n'ont certes pas évolué depuis avant la Grande Guerre mais qui cherchent cependant à être changés.

⁷⁸⁵ Marguerite Yourcenar : Discours de réception à l'Académie française (22.01.1981), dans www.academie-francaise.fr, URL : <https://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-de-marguerite-yourcenar>

Antonina Vallentin, Jenny de Margerie et Helene von Nostitz sont, en effet, à la fois les héritières directes d'un modèle sociétal proche de l'Ancien Régime mais s'inscrivent également dans leur époque : c'est-à-dire, les chamboulements issus de la Grande Guerre.

I. L'agent médiateur

A. La figure de l'intellectuel dans l'entre-deux-guerres franco-allemand : l'agent médiateur par excellence ?

« Autour de la SDN se développe en effet dans les milieux intellectuels un projet politico-culturel identifiant l'idée d'Europe avec l'idée de paix et de raison [...] Pour la dernière fois, dans les années 20, émerge l'idée platonicienne d'une Europe athénienne, guidant le monde au nom de la raison, où l'intellectuel assume la fonction, remontant à Voltaire, du « guide spirituel » (H. Mann), du « philosophe-roi » qui, comme Bergson auprès du président Wilson, dialogue avec le « roi-philosophe » et inspire sa politique. Née dès l'immédiat après-guerre, l'idée d'une Internationale de l'esprit débouche sur la mise en place de structures de dialogues politico-culturel. »⁷⁸⁶

La figure de l'intellectuel transcende en effet les années de l'entre-deux-guerres. Si la constatation citée ci-dessus mentionne avant tout le rôle de ces intellectuels dans la construction de la paix, ou du moins dans l'idéologie pacifique, ainsi qu'auprès de la Société des Nations – avec notamment la création de la Commission internationale de coopération scientifique en 1922 – elle décrit toutefois le véritable tournant que représente cette décision du champ scientifique et intellectuel européen au cours de l'entre-deux-guerres en ce qui concerne un possible attachement au monde réel, à la scène politique, de figures célèbres de domaines variés des idées. La réconciliation franco-allemande n'échappe pas à cette tentative de création de « République des Lettres », d'abbaye de Thélème rêvée après une Grande Guerre particulièrement traumatisante et meurtrière – notamment dans le monde des idées, détruisant ainsi une grande partie de la nouvelle génération de chercheurs et d'intellectuels – dans un objectif de construction européenne, non pas politique mais idéalisée, une « Europe athénienne ». Si Heinrich Mann est l'un des chantres de cette pensée, il emporte dans son sillage

⁷⁸⁶ Henri Béhar, Pascaline Mourier-Casile : « L'Europe surréaliste ou la crise de la conscience européenne au XXème siècle », dans *L'Europe surréaliste. Contributions au colloque de Strasbourg dans Mélusine. Cahiers du centre de recherche sur le surréalisme*, N° XIV, Paris, Éditions L'Âge d'Homme, 1994, p. 33

une foule d'idéalistes sincère est conscients de l'importance politique et du rôle qu'ils peuvent jouer sur la scène européenne et internationale. Si l'Europe ne peut passer que par une réconciliation entre la France et l'Allemagne, catalyseurs des haines entre voisins européens et au centre d'une Histoire particulièrement mouvementée, la figure de l'intellectuel se doit donc d'y faire sa place.

S'il a déjà été abordée la question de la responsabilité de la figure intellectuelle dans ce travail de recherche, elle s'inscrivait dans une démarche de justification géographique – pourquoi Berlin ? – plutôt que dans une véritable analyse du rôle de « l'intellectuel » dans la construction d'une médiation franco-allemande. Toutefois, il est utile de rappeler que le contexte du « Locarno intellectuel » joue un rôle prépondérant dans l'exécution de cette politique d'un idéal ainsi que le contexte, plus général, d'une volonté pacifique dans un monde que l'on considérait véritablement comme post-apocalyptique. Ainsi, le champ intellectuel est vu comme un espace d'une neutralité utile car pouvant choisir son camp après la Grande Guerre. Si la question du pacifisme a, dès avant 1914 puis pendant la guerre et dans l'immédiat après 1918, remué les foules et les consciences, l'engagement pour une réconciliation franco-allemande vue comme nécessaire d'une future construction européenne, fait également partie des idéaux partagés par les intellectuels pour lesquels l'engagement semble la seule voie possible après la guerre. Une troisième voie, face aux autres choisies par leurs semblables (ainsi, le communisme pour certains ou le pacifisme radical) qui considère la réconciliation entre deux pays longtemps ennemis comme la seule solution pour construire une Europe rêvée et idéalisée. Une réconciliation qui se doit de passer par les élites intellectuelles des deux pays, seuls médiateurs, seuls « avant-diplomates »⁷⁸⁷ possibles et crédibles.

Cette « Internationale de l'esprit » se veut nécessaire et s'appuie sur des réseaux construits parfois avant 1914 et, surtout, durant l'entre-deux-guerres. La décennie 1920 est en effet riche en rencontres entre scientifiques, intellectuels, écrivains et figures ou personnalités de la sphère socio-culturelle. Plus encore que des rencontres essentiellement « intellectuelles », ces réseaux et ces projets pan-européens de l'esprit se veut moteur de la vie politique et du pouvoir : « *L'originalité des projets européens de la fin des années 1920 est dans le lien profond entre projet politique et culturel, entre pouvoir et esprit [...] C'est des intellectuels que*

⁷⁸⁷ Katja Marmetschke, *Un tournant dans le rapprochement franco-allemand ? La rencontre entre C.H. Becker, ministre de l'Éducation de Prusse et Anatole de Monzie, ministre français de l'Instruction publique, en septembre 1925 à Berlin*, dans Hans Manfred Bock, Gilbert Krebs (dir.), *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2005, p. 38

les politiques attendent des réponses sur l'organisation de la future Europe, qu'il s'agisse de sa définition philosophique, héritée des Lumières et du modèle de la Révolution française, ou des structures, fédérales ou supranationales. »⁷⁸⁸ Même si cette idée devient concrète à partir de la signature des Accords de Locarno qui ouvrent le champ des possibles et permettent aux intellectuels de concrétiser un idéal déjà bien enclenché, officieusement, au lendemain de 1918-1919 à travers des rencontres telles que Pontigny, Colpach ou d'autres initiatives semblables.

La base instrumentale de ce projet reste la médiation : il s'agit en effet, de connaître et de faire connaître, de rencontrer et de faire se rencontrer. Ainsi, l'objectif consiste à permettre aux intellectuels de créer cette bulle européenne et, donc, franco-allemande dans un objectif plus général d'entente européenne, voire internationale. Les initiatives sont diverses et variées : publication de revues, voyages organisés avec tournée de conférence dans le pays voisin, publication de livres, correspondance. La sociabilité, élément essentiel des relations humaines, joue un rôle essentiel dans la mise en place et la réussite, ou non, de la médiation

La médiation comme outil

Le champ intellectuel européen a choisi, dès 1919, l'engagement auprès des puissants dans un souci véritable de fonction utile dans la sphère publique, voire nécessaire aux vues des conséquences de la Grande Guerre qu'ils considèrent notamment comme imputable à l'absence de dimension « d'esprit » dans les décisions politiques européennes. « *La fonction politique de l'intellectuel joue alors à l'intérieur d'un cadre étendu aux dimensions du continent et l'idée européenne, en devenant un projet politico-culturel, acquiert par-là même son statut d'enjeu. L'entre-deux-guerres écrit le brouillon d'une page reprise et mise au net dans les années 1950.* »⁷⁸⁹ Si la notion « d'entre-deux-guerres » est bien évidemment une notion a-chronologique et posée par l'historiographie lors de son écriture et de son analyse, il est intéressant de considérer les tentatives intellectuelles de s'investir comme médiateur et acteur dans la sphère publique, comme une préhistoire non aboutie de ce qui aura lieu dans un monde de nouveau traumatisé post-1945. Toutefois, même si cette démarche implique d'intégrer à la

⁷⁸⁸ Henri Béhar, Pascaline Mourier-Casile, « L'Europe surréaliste ou la crise de la conscience européenne au XXème siècle », dans *L'Europe surréaliste. Contributions au colloque de Strasbourg dans Mélusine. Cahiers du centre de recherche sur le surréalisme*, N° XIV, Paris, Éditions L'Âge d'Homme, 1994, p. 33

⁷⁸⁹ François Chaubet, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion 2009, p. 105

réflexion européenne des décennies 1920/1930 une notion « d'échauffement » intellectuel qui servirait, non pas les lendemains de la Grande Guerre mais celle de la guerre mondiale suivante – notion qui nous paraît ici dérangeante car, d'un point de vue historiographique, non viable – elle donne d'autant plus à cette période un caractère vain, inutile et non-aboutit qui serait dommageable au vu de ce qui était alors désiré.

Si le terme « intellectuel » est, en 1919, relativement neuf dans l'histoire des idées et de la catégorisation que l'on pourrait considérer comme « sociale », il implique dans le cas de la période ensuite appelée « entre-deux-guerres » une notion de groupe forcément hétéroclite qui sous-entend de possibles schismes idéologiques et différentes voies choisies. Si les « intellectuels » européens font en effet des choix différents en tirant des conclusions parfois opposées à la Grande Guerre, ils ont toutefois en commun la volonté « d'engagement » qui nous paraît ici, dans la question qui nous préoccupe, c'est-à-dire la médiation, particulièrement intéressante. En effet, si la médiation devient l'un des outils premiers de cette course au rapprochement franco-allemand dans un objectif plus large de réconciliation et de bonne entente européenne, elle implique en effet une notion d'engagement. Sans omettre la possibilité de « médiation non-intentionnelle », la médiation franco-allemande dans l'entre-deux-guerres sous l'égide des intellectuels des deux pays ainsi que du continent européen, marque toutefois l'engagement des intellectuels pour une cause plus grande : leur implication dans le monde.

La médiation est ainsi un outil et les « médiateurs » se mettent alors au service d'une cause plus large. Dans le cas des salons, il s'agit de créer un espace neutre et mondain où les hôtes, choisis en conséquence, ont l'occasion de rencontrer, le plus souvent, leurs homologues. Ces rencontres sont des événements ayant lieu dans la sphère privée, des événements où il est courant de ne pas savoir avant qui on aura l'occasion de rencontrer ce soir-là. Les journaux de bord ou les lettres des hôtes de ces salons berlinois énumèrent souvent les personnalités croisées dans ces événements certes mondains mais officieux. L'hôtesse, impliquée dans la cause, choisit justement ses hôtes, en fonction des personnalités et des figures présentes, dans un souci de médiation directe et intentionnelle. À l'instar des conférences intimes telles que Pontigny ou les séjours de Colpach, plus privés, les salons jouent le rôle « d'entremetteurs », servant la cause de cet engagement des intellectuels, outils de rapprochement et de médiation. *« Je songe aux réunions de l'été dernier à Pontigny, aux entretiens au milieu de la campagne bourguignonne avec ses vignes et ses jardins [...] que n'a-t-on obtenu là en clarté, en franchise, comme involontairement et sans préparatifs : de quelle façon, surprenante parfois, se présentèrent des points de contact et des preuves d'unité intellectuelle [...] de telles rencontres font reconnaître des tendances qui sont encore à l'état de devenir et comme cachées mais qui peuvent un jour*

acquérir une réalité et s'exprimer au grand jour. »⁷⁹⁰ Si cette analyse d'Ernst Robert Curtius, intellectuel allemand, considéré comme un « propagandiste » de premier ordre par Pierre Viénot auprès de Pierre de Margerie, fait état des Décades de Pontigny en 1922, c'est-à-dire avant Locarno et la création des salons berlinois, elle pourrait toutefois s'appliquer très justement au rôle qu'ont joué ces intermédiaires du rapprochement, ces initiatives de médiation dont le caractère justement « privé » avait pour objectif de présenter « des points de contact et des preuves d'unité intellectuelle ». C'est-à-dire de créer un espace d'entente et de permettre, au même titre que Viénot l'expliquer dans son projet du Comité Mayrisch, la connaissance et la rencontre véritable entre homologues français et allemands, ainsi que plus largement européens voir même internationaux (des Américains ou des Soviétiques sont présents aux Décades de Pontigny) dans l'espoir de susciter l'étincelle qui verrait la concrétisation de « l'idée platonicienne d'une République des Lettres »⁷⁹¹.

Une médiation au service d'un « Geist » européen ?

Avant d'être spécifiquement franco-allemande, cette idée créatrice qui passe par l'engagement des intellectuels, est européenne. L'objectif s'échelonne en effet au-delà de la simple réconciliation entre deux pays ennemis : au contraire, cette réconciliation qui semble alors impossible, est alors dans les esprits un passage obligé pour la construction européenne. Une Europe des Esprits. « *Au-delà du discours sur l'identité européenne, les modalités du dialogue mettaient aux prises une minorité d'intellectuels qui adoptaient une position d'éclaireurs, loin devant les hommes politiques attachés à des raisonnements ou des comportements encore dictés par la guerre. Les premiers assument ainsi un rôle politique ou parapolitique.* »⁷⁹² L'intellectuel est ainsi défini comme celui qui pense le monde et en donne l'orientation.

⁷⁹⁰ Ernst Robert Curtius, « Français et Allemagne peuvent-ils se comprendre? », *Revue de Genève*, n°30, décembre 1922, pp. 714-725

⁷⁹¹ Henri Béhar, Pascaline Mourier-Casile, « L'Europe surréaliste ou la crise de la conscience européenne au XXème siècle », dans *L'Europe surréaliste. Contributions au colloque de Strasbourg dans Mélusine. Cahiers du centre de recherche sur le surréalisme*, N° XIV, Paris, Éditions L'Âge d'Homme, 1994, p. 33

⁷⁹² François Chaubet, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion 2009, p. 109

Des éclaireurs. Des organisateurs. Des médiateurs. Des agents précurseurs. Des « avant-diplomates ». Il est intéressant de voir à quel point ces intellectuels engagés pour la cause franco-allemande peuvent user de différents adjectifs, toutefois ayant tous traits à la médiation et au rôle spécifique qui est le leur dans la construction de ce rapprochement. Les intellectuels, en effet, se voient comme des Cassandre qui ont une mesure d'avance sur les politiques. Ils se voient, plus encore que médiateurs, comme les éclaireurs des hommes politiques. À l'instar du terme « médiateur » qui est lui-même auréolé de connotations positives⁷⁹³, ce groupe d'intellectuels de l'entre-deux-guerres et leurs dénominatifs divers s'inscrivent dans une perception socio-historique également positive. Ils sont ceux qui cherchent à établir un contact direct, dans un souci pacifique et qui usent de tous les outils pour instaurer cette idéologie qui s'identifie peu à peu à de la propagande : c'est-à-dire à la volonté de changer les pensées des populations concernées à travers l'action d'intellectuels.

Si c'est bien le « Geist européen » que l'on veut susciter, faire revivre, créer, il est intéressant de voir à quel point les intellectuels semblaient nécessaires dans l'élaboration de cette stratégie pacificatrice et de révolution des consciences. Si Katja Marmetschke⁷⁹⁴ catégorise l'engagement de ceux que l'on considère comme « médiateur » et il s'agit de chercher à entrapercevoir à quelle catégorie la figure de l'intellectuelle dans l'entre-deux-guerres berlinois appartient. En effet, entre « l'auteur », « l'organisateur » ainsi que le « multiplicateur », le choix de catégorisation est large et divers. Si l'auteur, est celui qui collecte des informations sur le pays étranger dans lequel il se trouve ou bien auquel il s'intéresse, des figures telles que Heinrich Mann ou encore Pierre Viénot, pour ne citer qu'eux, peuvent être considérés comme une catégorisation de la figure de l'intellectuelle de l'entre-deux-guerres impliquée dans la cause franco-allemande. Il en va de même pour « l'organisateur » qui met en place des rencontres transnationales ou des revues censées être publiées, vendues et traduites à l'étranger – ainsi, Otto Grautoff avec les conférences de sa Société franco-allemande mais aussi Roland de Margerie et son épouse, qui organisent des expositions, mais aussi, là encore, Pierre Viénot ou Aline Mayrisch avec la création de leur Comité sont des médiateur « organisateurs ». Enfin, la dénomination de « multiplicateur » qui s'attache surtout aux travaux des journalistes

⁷⁹³ Katja Marmetschke, *Was ist ein Mittler? Überlegungen zu den Konstituierungs- und Wirkungsbedingungen deutsch-französischer Verständigungsakteure*, dans Michel Grunewald, Hans Jürgen Lüsebrink, Reiner Markowitz, Uwe Puschner (dir.), *France-Allemagne au XXème siècle. La production de savoir sur l'Autre*, Berlin, Peter Lang, 2011, t. I., p. 183

⁷⁹⁴ Op. cit. p. 192

ou des professeurs, de ceux qui donnent l'information après l'avoir analysée, qui témoignent directement auprès d'un public plus large, concernent également la figure de l'intellectuel qui nous préoccupe ici.

Si l'intellectuel est le moteur de cette médiation, c'est une fonction qu'il se choisit. La plupart s'inscrivent en effet dans cette idée où la raison se doit de guider le monde, assumant ainsi « *la fonction [...] du guide spirituel* »⁷⁹⁵ comme il a déjà été cité ici. Ainsi, tous sont convaincus que la figure de l'intellectuelle est la seule capable de révolutionner les relations ternies, voir détruites, par la Grande Guerre. Ernst Robert Curtius qui voit la France comme celle qui doit être la première à faire un pas vers l'Allemagne, de par son statut de vainqueur, écrit en 1921 qu'« *il nous faudra attendre qu'un revirement se soit opéré dans les esprits [...] nous attendrons que l'opinion publique de la France intellectuelle ait retrouvé sa liberté intérieure pour reconnaître et apprécier pleinement la signification de l'esprit allemand dans le temps présent et dans le passé pour la communauté intellectuelle européenne.* »⁷⁹⁶ Outre une amorce de conflit de responsabilité intellectuelle entre la France et l'Allemagne, cet extrait d'article fait état d'une « communauté intellectuelle européenne » dès 1921 et qui se considère comme la seule solution possible pour faire avancer « l'opinion publique », certes, mais celle « de la France intellectuelle ». Le rapprochement des intellectuels franco-allemands, dans un objectif européen se dévoile ainsi d'abord élitiste. Ce sont les élites de la raison qui ont pour devoir de s'entendre, d'apprendre à se connaître. Le seul moyen, aux yeux des protagonistes de ce rapprochement, pour que les deux Nations, à long terme, fasse la paix définitivement : « *on aura beaucoup avancé si la prise de position que je formule, et avec laquelle vous êtes d'accord, était adoptée comme base par l'élite intellectuelle des deux nations* »⁷⁹⁷ écrit d'ailleurs Ernst Robert Curtius à son interlocuteur privilégié qui est André Gide, toujours en 1921.

⁷⁹⁵ Henri Béhar, Pascaline Mourier-Casile, « L'Europe surréaliste ou la crise de la conscience européenne au XXème siècle », dans *L'Europe surréaliste. Contributions au colloque de Strasbourg dans Mélusine. Cahiers du centre de recherche sur le surréalisme*, N° XIV, Paris, Éditions L'Âge d'Homme, 1994, p. 33

⁷⁹⁶ Ernst Robert Curtius, « Problèmes intellectuels franco-allemands », dans *Revue rhénane*, n°1 (1.10.1921), pp. 845-848, trad. de « Deutsch-Französische Kulturprobleme », *Der Neue Merkur*, 5e année, n°III, juin 1921, pp. 145-155, cité dans André Gide / Ernst Robert Curtius : *Correspondance (1920-1950)*, éd. Peter Schnyder, Juliette Solvès : Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 312

⁷⁹⁷ Lettre de E.R. Curtius à A. Gide (24.07.1921), dans André Gide / Ernst Robert Curtius, *Correspondance (1920-1950)*, éd. Peter Schnyder, Juliette Solvès, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 63

Plus encore que médiateur, l'intellectuel, nous l'avons vu, se veut acteur véritable d'un monde en lequel il croit avec ferveur. Une fois encore, dans une lettre adressée toujours à André Gide, en décembre de la même année, Ernst Robert Curtius persiste et signe son rôle de « propagandiste » tel que le décrira plus tard Pierre Viénot à Pierre de Margerie : « *aussi longtemps que je tiens à garder le rôle – assez modeste, je le sais bien – d'intermédiaire intellectuel entre nos deux pays. Rôle qui n'est pas facile – ni matériellement (...) ni moralement (...)* »⁷⁹⁸ Il s'inscrit ainsi dans une dynamique de pionniers. Une dynamique que lui et ses contemporains sont fiers de défendre. Si les intellectuels sont en effet utilisés comme médiateurs – là encore, l'exemple d'Anatole de Monzie envers Heinrich Mann est flagrant – à partir de la période pré-locarnienne (c'est-à-dire, vers 1924/1925) et reconnus comme tels ; leurs tentatives de construction d'entente y est pour beaucoup. Ainsi, les Décades de Pontigny, cherchent à recevoir des Allemands dès 1922 et les conversations, même si divergentes notamment au sujet de la responsabilité allemande, tendent vers l'entente et la compréhension. Les dialogues entre intellectuels des deux pays se font ainsi lors des conférences intimes de l'abbaye de Pontigny, au Luxembourg sous l'égide bienveillante d'Aline Mayrisch ou encore à travers des revues dont le rôle « multiplicateur » de la médiation, devient peu à peu primordial.

Ce travail de médiation intellectuelle fait de la figure, justement, de l'intellectuel, est un acteur incontournable de ces premières années de l'entre-deux-guerres et jusqu'à l'éclatement de la bulle qu'ils avaient cru forger, en 1933. C'est sur le rôle de l'intellectuel dans une conception, certes idéalisée, d'un monde d'immédiat après-guerre qu'une première construction médiatrice franco-allemande se fait, d'abord loin de Berlin puis au sein même de la capitale allemande. Cette « Europe des Esprits » se veut cosmopolite, transnationale et, surtout, pleine de rêves, à l'image des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles ces âges de l'éloquence, pour reprendre les propos de Marc Fumaroli⁷⁹⁹. Le rapprochement franco-allemand et sa médiation ne sont qu'une étape, un outil en direction de cet « *universalisme concret, constitué par l'attachement au patrimoine culturel européen, de Dante à Einstein.* »⁸⁰⁰

L'intellectuel est ainsi le premier invité dans les salons berlinois de l'entre-deux-guerres et on y croise une véritable intelligentsia européenne et, par là-même, franco-allemande. Ils

⁷⁹⁸ Lettre de E.R. Curtius à A. Gide (10.12.1921), André Gide / Ernst Robert Curtius, *Correspondance (1920-1950)*, éd. Peter Schnyder, Juliette Solvès, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 79

⁷⁹⁹ Marc Fumaroli, *L'âge de l'éloquence. Rhétorique et « res literaria » de la renaissance au seuil de l'époque classique*, Genève, Librairie Droz, 2009

⁸⁰⁰ François Chaubet, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, p. 197

reprennent ainsi les codes d'une société de certains salons atypiques où, traditionnellement, plus encore que la mondanité et le réseau, c'est la connaissance et le savoir que l'on recherche : « *nous créerions un autre monde, si nous le pouvions* ». ⁸⁰¹

Un espace intellectuel, élitiste et médiateur

La figure de l'intellectuel devient ainsi la médiatrice privilégiée du rapprochement franco-allemand. S'il la « construit » dès l'aube des années 1920, il s'intègre ensuite dans une officialisation de la réconciliation et de la politique de rapprochement. Cette importance de l'intellectuel repose donc avant tout sur l'engagement d'une grande majorité des intellectuels européens – voir même, internationaux – au lendemain de la Grande Guerre. En effet, nous l'avons vu, si certains choisissent le champ franco-allemand comme domaine d'activité et comme espace d'engagement, d'autres s'engagent plus généralement pour la cause pacifique et ce, selon différentes voies (radicales, internationalistes, etc). L'Europe, mythe de construction de la paix, fait partie de ces choix politique des grands penseurs que la situation suivant la Grande Guerre poussa à « faire quelque chose » à travers la figure du « philosophe-roi » comme conseillers des puissants.

Il se crée ainsi, dans une dimension transnationale, un espace élitiste et médiateur franco-allemand tout à fait intéressant et, dans un sens, absolument inédite qui préface les futures relations du « couple franco-allemand » post-1945. Si cet espace n'a, rétrospectivement, pas abouti, il marque toutefois les premières pierres d'une cause que ses acteurs n'ont pas abandonnée, pour certains, et ont même perduré après la Seconde Guerre mondiale. Ainsi, si Antonina Vallentin est relativement oubliée après 1945 et si, de par la disparition et l'exil de ses hôtes et des membres de son réseau, elle semble particulièrement affaiblie d'un point de vue mondain et social, elle continue à prendre part aux initiatives qui se succèdent alors et se mettent en place dans un monde post-génocide et post-guerre mondiale : « *Her eagerness to attend international conferences, to meet her old friends, and to influence public opinion, were at odds with her husband's retirement from public life [...] she wanted a cosmopolitan life and*

⁸⁰¹ Journal de Rahel Varnhagen (27.01.1825), cité dans Hannah Arendt, *Rahel Varnhagen. La vie d'une Juive allemande à l'époque du romantisme*, Paris, Petite Biblio Payot Classiques, 2016, p. 388

a public role where her experience and her expertise would bring her recognition and the ability to influence public understanding of post-war foreign affairs ». ⁸⁰²

Cette volonté de perpétuation du réseau, de perpétuation de la cause au lendemain d'une guerre encore plus fauchée de vie que le premier conflit mondial, opère chez la plupart des survivants de l'engagement des années 1920/1930. Si Antonina Vallentin fréquente assidûment les conférences de l'UNESCO dans le but de renouer « avec de vieux amis » ⁸⁰³, elle retrouve, justement, ceux qui ont survécu à la guerre. Cette addiction de l'engagement, malgré, en somme, l'échec du premier rapprochement des intellectuels, marque justement l'importance pour ces pionniers, de ces réseaux parallèles où on cherche à changer le statut d'un monde tout en célébrant à une image transnationale de la figure intellectuelle.

Cet espace intellectuel et élitiste, qui voit ces personnages le plus souvent célèbres, comme des médiateurs, est également le signe de l'échec de ce rapprochement. Il s'agit, pour des personnalités telles que Ernst Robert Curtius, André Gide, les Mayrisch, Pierre Viénot ou encore les Margerie, d'évoluer dans un milieu justement particulièrement élitiste, éloigné de la réalité d'une population encore très fermée, que ce soit d'un côté ou de l'autre du Rhin. Ainsi, si Curtius plaide pour le rôle primordial des intellectuels dans une lettre, déjà citée, à André Gide ; si Aline Mayrisch ferme les portes de Colpach à ceux qu'elle n'estime pas être dignes de cet engagement et de ce lieu qu'elle transforme en terre sacrée de l'échange intellectuel. Curtius affirme plusieurs fois auprès de Gide « *que les meilleurs esprits des deux nations pourraient se rencontrer sur la base de valeurs qu'ils partageaient : une conviction européenne cosmopolite (et non pas nationaliste) fondée sur un sentiment national (et non pas nationaliste) inoffensif et non déformé.* » ⁸⁰⁴ C'est ainsi donc « les meilleurs esprits » qui doivent se réunir et qui ont le rôle de médiateur à jouer en connaissance de cause. Si les esprits sont éclairés, de l'avis de personnalités comme Curtius, ils permettront ensuite, comme un vase communicant, la naissance de sociétés meilleures et, de fait, de sociétés dirigées, en somme, par le flambeau des intellectuels.

⁸⁰² Anna Rabkin, *Antonina Vallentin. A European of Foreign Affairs*, mémoire de mastert sous la dir. de Henry Reichman Hayward, California State University, 2003, p. 103

⁸⁰³ Op cit. p. 105

⁸⁰⁴ Joseph Jurt, « La réflexion sur l'Europe par les intellectuels de l'entre-deux-guerres (Gide, Curtius, Malraux) », dans *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte / Cahiers d'Histoire des Littératures Romanes*, N°1/2, p. 88

C'est cet espace, créé de toutes pièces au lendemain de la Grande Guerre, qui fait de la réconciliation franco-allemande, un évènement sans précédent : l'application d'un mythe d'une Abbaye de Thélème où seul l'esprit peut changer le monde et l'état dans lequel, suite à la Grande Guerre, les intellectuels estiment l'avoir vu tomber. C'est donc un entre-deux-guerres « élitiste », c'est-à-dire, dans un sens de compréhension du terme qui sous-entend un sentiment de supériorité. Si, nous l'avons vu, les pionniers de cette pensée intellectuelle commune, ceux de Colpach ou de Pontigny, peuvent en effet évoquer un tel sentiment, Ernst Robert Curtius, dans ses écrits et sa correspondance avec notamment André Gide ou C.H. Becker, Ministre de l'Éducation de la République de Weimar, est le grand défenseur d'une pensée de ce que Hans Manfred Bock appelle une « bildungsaristokratische Führung »⁸⁰⁵. C'est-à-dire, la conviction que seuls une minorité d'élites intellectuelles sont à même, en effet, de construire ce monde nouveau auquel ils aspirent, cette « Europäertum des Geistes »⁸⁰⁶ pour citer justement Ernst Robert Curtius. Ainsi, comme il le précise en effet plusieurs fois auprès d'André Gide dans la foisonnante correspondance⁸⁰⁷ entre les deux intellectuels, c'est un club de gentlemen, à la mode britannique, où les entrées sont vérifiées, que les grands penseurs de ce rapprochement intellectuel veulent mettre en place. Une place de l'élite qui semble aller de soi et, qui doit surtout être là pour combattre une idée que le romaniste et universitaire allemand poursuit depuis plusieurs années, notamment au sein de ses déjà nombreux engagements successifs avant la Grande Guerre puis au cœur du Locarno intellectuel dont il fait ardemment partie : « *die behördlich geföhrdete 'Massenbildung' mit ihrem Folgen der Überfüllung der Universitatent und der Niveausenkung* »⁸⁰⁸.

Les salons, lieux de réception et de rencontres privilégié des intellectuels, font alors partie intégrante de cet espace transnational élitiste et socialement choisi et fermé, où doit se construire cette nouvelle cause franco-allemande et se poursuivre cet idéal européen. Ils dépassent, en effet, le seul qualificatif de lieux traditionnellement dévoué à l'exercice de la sociabilité, tels qu'ils l'ont été ainsi défini par Antoine Lilti ou par Maurice Agulhon. En effet,

⁸⁰⁵ Hans Manfred Bock, Die Politik des « Unpolitischen ». Zu Ernst Robert Curtius' Ort im politisch-intellektuellen Leben und in den deutsch-französischen Beziehungen der Weimarer Republik, dans Hans Manfred Bock (dir.), *Kulturelle Wegbereiter politischer Konfliktlösung. Mittler zwischen Deutschland und Frankreich in der ersten Halfte des 20. Jahrhunderts*, Tübingen, Gunter Narr Verlag 2005, p. 94

⁸⁰⁶ Ernst Robert Curtius (24.08.1921), op. cit.

⁸⁰⁷ André Gide et Ernst Robert Curtius, *Correspondance (1920-1950)*, éd. Peter Schnyder, Juliette Solvès, Paris, Classiques Garnier, 2019

⁸⁰⁸ Ernst Robert Curtius, *Deutscher Geist in Gefahr*, Berlin, 1932, p. 73

s'ils s'inscrivent directement dans la pratique de la sociabilité et en droite ligne de cette tradition sociale et mondaine, les salons berlinois sont des outils plus encore que des événements mondains ponctuels. Ainsi, Roland de Margerie utilise cet espace de sociabilité comme instrument d'une diplomatico-culturelle : « *La diplomatie par la culture apparaît dès lors plus complexe que l'utilisation ornementale des artistes français dans les réceptions de l'ambassade impériale. Elle constitue à la fois l'arme d'une stratégie volontariste pour asseoir l'influence française en Allemagne, et le signe d'un encouragement d'échanges culturels allant dans le sens du rapprochement franco-allemand* »⁸⁰⁹. Ainsi, comme le démontre Marion Aballéa qui s'est attelée dans sa thèse de doctorat à suivre le parcours et le développement de l'ambassade de France à Berlin entre 1871 et 1933, c'est-à-dire, à l'échelle de deux grands conflits franco-allemands, la mondanité au service des intellectuels et, plus généralement, de la culture, fait en effet office de « soft-power » à la française dans un milieu alors socialement hostile. Si le salon de Jenny de Margerie poursuit en effet cette stratégie, c'est aussi le cas de celui de Helene von Nostitz – qui suit, nous l'avons vu, la politique du « Comité Mayrisch » dont le soft-power par la médiation intellectuelle est également la première composante – ou d'Antonina Vallentin.

Ainsi, les salons et l'expression de la mondanité à travers ses rencontres hebdomadaires, mondaines, diverses et riches en personnalités françaises, allemandes mais également européennes, se dévoilent plus encore que de simple espace d'expression mondaine, des lieux de médiation politico-culturelle au service d'une cause : celle du rapprochement franco-allemand et, plus généralement, de la construction théorique d'une pensée intellectuelle commune européenne.

Plus encore que les salons, c'est cette vitrine berlinoise qui transcende le séjour peu à peu obligé de l'intellectuel français soucieux des questions européennes et internationales. Ainsi, Pierre Bertaux dans ses Mémoires, décrit les séjours de personnalités telles qu'André Gide ou René Crevel dont l'agenda mondain est chronométré par des célébrités féminines : « *André Gide fut ravi de ce séjour à Berlin, le Berlin des « Goldene Zwanziger », des années vingt, qui firent de Berlin une métropole intellectuelle. La femme de l'écrivain Carl Sternheim, Théa, « Stoisi » pour les amis, le pilotait, lui faisait visite l'Institut pour la Recherche sexuelle, très audacieux pour l'époque, et son musée [...] Pendant ce temps, de son côté, la fille de Stoisi, Mops Sternheim, pilotait à Berlin René Crevel [...]* ». ⁸¹⁰ Si Berlin devient en effet une

⁸⁰⁹ Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France à Berlin 1871-1933*, Villeneuve d'Ascq, Presses du Septentrion 2017, p. 129-130

⁸¹⁰ Pierre Bertaux, *Mémoires interrompus*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2000, p. 83

métropole intellectuelle, les salons en sont un élément important et pourtant relativement oublié. Considéré comme essentiellement mondains, ils marquent toutefois l'un des centres de la cohésion sociale, nécessaire dans la construction d'une société, certes d'intellectuels, mais également d'une société idéale.

Cet espace intellectuel, élitiste, médiateur qui se crée notamment à Berlin fait des salons, donc, un centre névralgique de mise en réseau. On y rencontre des homologues, des personnalités diverses ainsi que des grandes figures, plus ou moins connues, d'une certaine médiation intellectuelle. Les salonnières deviennent les médiatrices et leur salon, cet espace transnational privilégié s'inscrivant dans le projet plus général de l'intellectuel comme « conseiller du puissant ». On y discute les problèmes du monde, on y rencontre des hommes politiques, des journalistes, des écrivains – c'est-à-dire, en somme, les différentes « catégories » de médiateurs tels que Katja Marmetschke⁸¹¹, nous l'avons vu, les catégorise : multiplicateur, auteur, organisateur. Le salon, en somme, est cet espace où la médiation s'exprime en tant que telle et où tous ceux qui peuvent jouer un rôle dans cet espace peuvent se réunir et échanger. La salonnière joue, finalement, un rôle d'entremetteuse, de médiatrice des médiateurs. Et le salon, de fait, perdure son rôle d'espace de rencontres mondaines, de sociabilisation et de réseau.

Si la figure de l'intellectuel est, de fait, une figure primordiale voir même, pionnière dans le rapprochement franco-allemand de l'entre-deux-guerres, notamment et surtout après 1925, elle évolue dans plusieurs espaces essentiellement transnationaux, dont Berlin est le centre et la vitrine et qui s'étend sur une période relativement courte, de 1925 à la montée du nazisme en Allemagne⁸¹². Si les espaces de compréhension, de rencontre et d'expression de cet

⁸¹¹ Katja Marmetschke, *Was ist ein Mittler? Überlegungen zu den Konstituierungs- und Wirkungsbedingungen deutsch-französischer Verständigungsakteure*, dans Michel Grunewald, Hans Jürgen Lüsebrink, Reiner Marcowitz, Uwe Puschner (dir.), *France-Allemagne au XXe siècle. La production de savoir sur l'Autre*, Bern, Peter Lang, 2011, t. I.,

⁸¹² Si l'arrivée de Hitler ne met pas immédiatement fin à une certaine coopération franco-allemande intellectuelle et, notamment, à la velléité de ces derniers de croire encore à l'idéal construit au lendemain de la Grande Guerre ; elle marque toutefois un frein puis le déclin, avant la disparition totale et la fuite, de cette intelligentsia franco-allemande à la perspective européenne. Toutefois, la vision européenne, d'une Europe constitutive et d'un nouvel ordre européen, ainsi que les démarches déjà effectuées, seront reprises par l'idéologie nazie. Otto Abetz en est le premier exemple, ainsi que le futur groupe Collaboration – pour ne citer que ces quelques exemples parmi tant d'autres. Lire notamment : Barbara Lambauer, *Otto Abetz et les Français ou l'envers de la collaboration*, Paris, Fayard, 2001, 895 p. ; Julien Prévotaux, *Un Européisme nazi : le groupe Collaboration et l'idéologie européenne dans la Seconde Guerre mondiale*, Paris, François-Xavier de Guibert, 2010, 277 p. ;

idéal sont multiples – tels que nous avons tenté de le décrire ici – Berlin en constitue un lieu géographique particulièrement important, un centre où tous se retrouvent au moins une fois dans le parcours de l'intellectuel comme agent médiateur franco-allemand. Espaces transnationaux, les salons berlinois sont toutefois constitutifs de Berlin jusqu'à l'arrivée inopinée d'Antonina Vallentin à Paris mais dont l'objectif diffère cependant, marquant ainsi une césure, un changement d'époque et d'esprit.

Symboles d'une époque, les salons sont l'expression mondaine ainsi que l'outil nécessaire dans la construction du réseau. Ils fonctionnent comme des plaques tournantes de l'information et de la mise en réseau. Ils sont des lieux où les célébrités, les personnes à même de construire, aux yeux des médiateurs organisateurs tels que Pierre Viénot pour ne citer que lui, la réconciliation franco-allemande, se retrouvent, se croisent et, finalement, font de ces salons des lieux où il faut être vus et avoir été lors de son séjour berlinois. Si Julien Luchaire dit rencontrer le Tout-Berlin dans le salon de Landgrafenstrasse 11, Jean-Richard Bloch parle du « seul salon de Berlin » dans une lettre à son épouse ou Pierre Bertaux cite, plusieurs fois, les hauts lieux de la mondanité berlinoise comme des lieux d'informations et de réseaux. En ce qui concerne la diplomatie, Roland de Margerie assume sa stratégie diplomatico-culturelle qui, à l'instar de ses prédécesseurs comme Jules Cambon qui visitait celui de Marie Radziwill au début du siècle pour obtenir une place dans la société berlinoise et être informé, il côtoie cette mondanité franco-allemande, cette sociabilité de la réconciliation, dans un objectif de raffermissement français en Allemagne et de politique du rapprochement.

Si les intellectuels de l'entre-deux-guerres ont voulu, par des moyens divers, « changer le monde », le façonner dans un objectif de pacifisme total, d'un monde sans guerre, ceux de la réconciliation franco-allemande en font partie. Aline Ménard-Dorian ou Louise Weiss tenaient des salons politico-pacifistes, la mondanité s'évertuait de suivre cette mode de s'engager pour une cause éloignée de la simple rencontre mondaine qui pourrait être qualifiée d'inutile pour le bien être d'une société qu'on cherche à sauver. Antonina Vallentin, Helene von Nostitz ou encore Jenny de Margerie ont, à Berlin, cherché également, à l'instar de leurs homologues européennes et pacifistes, à s'imposer dans une cause où la figure intellectuelle se voulait médiateur, « avant-diplomate », pionniers et précurseurs d'une nouvelle perception du monde après les tranchées traumatisantes de la Grande Guerre.

Si la figure de l'intellectuel s'impose, en effet, comme « médiatrice », celle de la salonnière est la médiatrice des médiateurs, l'organisatrice et la multiplicatrice de rencontres et de réseaux. Elle est, en somme, celle qui, à l'instar de Rahel Varnhagen, voulait « changer le monde, si nous le pouvions »⁸¹³ ; tout en restant la figure traditionnelle de la mondanité, nécessaire, comme nous le fait entrapercevoir, pour ne citer que lui, Maurice Agulhon⁸¹⁴, pilier utilise, instrument social, d'un regroupement sociétal comme le Berlin de la fin des années 1920 le devint. Berlin est la capitale intellectuelle, la capitale transnationale d'une micro-société cherchant à changer le monde à travers une certaine révolution intellectuelle européenne qui passe par une réconciliation des élites franco-allemandes. Les salonnières sont à la fois l'apanage du monde d'hier, désignant finalement la continuité directe entre la Belle Époque et ce monde de l'après-guerre dont les bases sociales reposent encore sur des codes datant d'avant le premier conflit mondial ; mais également le signe d'une époque de la médiation transnationale.

⁸¹³ Journal de Rahel Varnhagen (27.01.1825), cité dans Hannah Arendt, *Rahel Varnhagen. La vie d'une Juive allemande à l'époque du romantisme*, Paris, Petite Biblio Payot Classiques, 2016, p. 388

⁸¹⁴ Maurice Agulhon, *Le cercle dans la France bourgeoise 1810-1848. Étude d'une mutation de sociabilité*, Cahier des Annales, N°36, Paris, Librairie Armand Colin, 1977

B. Femmes mondaines, femmes intellectuelles, femmes médiatrices ?

« En 1928, je ne parvins à Pontigny qu'au prix de quelques efforts. Selon André, ce lieu où soufflait l'esprit devait être, tel le mont Athos, réservé à la masculinité »⁸¹⁵

S'il est question, dans les Mémoires de Clara Malraux, des Décades de Pontigny, auxquelles elle assiste quelques fois aux côtés de l'écrivain André Malraux, il serait intéressant de voir à quel point il a été peu question des femmes dans le cadre du rapprochement intellectuel européen et franco-allemand de l'entre-deux-guerres. À Pontigny, elles sont les compagnes, les épouses, les filles « de » ou bien les élèves de Paul Desjardins. À Colpach, mise à part Aline Mayrisch qui joue, toutefois, le rôle d'entremetteuse intellectuelle et sociale – même si son intelligence est louée par beaucoup de ses hôtes, tels qu'André Gide avec lequel elle entretiendra une foisonnante correspondance⁸¹⁶ - la femme est toujours épouse et toujours mondaine, organisatrice. À Berlin, enfin, celles dont il est question ici, sont des salonnières, des mondaines ou des actrices : ainsi, les descriptions de Jean-Richard Bloch à son épouse sont généralement peu flatteuses. En effet, s'il y est question d'Antonina Vallentin dont le cerveau féminin est salué au contraire de sa vie privée largement décrite, il y est aussi question de Brigitte Bermann Fischer, décrite comme peu intelligente et d'actrices aux longues jambes et coupes de cheveux à la garçonne. Enfin, les femmes, celles de la rue, celles qui, en somme, n'ont pas maille à partir avec l'univers très fermé de cette petite intelligentsia, sont quelconques et au « *teint couperosé, la figure sèche ou soufflée, l'air stupide, l'œil vide* »⁸¹⁷. Les femmes, ainsi, existent mais ne sont pas intellectuelles, n'appartiennent pas au même monde de l'esprit et si elles se rattachent au grand projet d'Europe des élites, de réconciliation franco-allemande par les intellectuels, elles ne sont que des personnages qui sortent de la masse, certes, mais dont l'intérêt réside avant tout dans l'utilité, l'instrumentalité. Les femmes, en somme, à première vue, ne sont dans le monde du rapprochement franco-allemand, que des outils.

⁸¹⁵ Clara Malraux, *Le bruit de nos pas. Voici que vient l'été*, Paris, Grasset, 1973, t. IV., p. 63

⁸¹⁶ André Gide, Aline Mayrisch, *Correspondance (1903-1946)*, éd. Pierre Masson, Cornel Meder, Paris, Gallimard, 2003

⁸¹⁷ Lettre de JR Bloch à sa femme (24.3.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

Bien sûr, cette instrumentalisation des femmes, le cantonnement dans lequel elles semblent confinées, c'est-à-dire, dans la stature traditionnelle d'épouse et de salonnières, ne doit pas être un fait généralisé. Des femmes furent invitées à Pontigny, en tant que figures intellectuelles et reconnues – comme Edith Wharton. Toutefois, Berlin et les hôtes francophones dans la capitale allemande au cours de la période 1925/1933, n'ont pas privilégié une présence féminine autre que mondaine ou utile. Sans malgré tout oublier le voyage de Colette à Berlin, ou de personnalités du cinéma telles qu'Yvette Guilbert ou Gaby Morlay.

Où sont les femmes ? L'historiographie s'est en effet beaucoup penchée sur la question des femmes durant la Grande Guerre, ainsi que celles qui, à l'instar des suffragettes britanniques ou des disciples d'Hubertine Auclert, se sont battues pour la cause des femmes avant 1914 puis après 1918 ainsi qu'aux côtés des pacifistes, jusque sous les dorures de la Société des Nations. Les exemples de femmes ayant revendiqué leurs places dans la marche du monde durant l'entre-deux-guerres ne manquent pas. Toutefois, celles de l'entre-deux-guerres franco-allemand, qui sont présentes à Berlin ainsi qu'aux rencontres, tel Pontigny, des intellectuels cherchant à créer une nouvelle société idéaliste et intellectualisée, ne sont mentionnées que rarement. Si « l'approche par le genre est en train de prendre toute son importance dans l'historiographie française, après une longue période de purgatoire »⁸¹⁸, les travaux consacrés à ces figures de femmes et aux différentes catégorisations possibles dans lesquelles elles peuvent être classifiées, sont encore peu nombreux.

Il y a, en effet, celles qui accompagnèrent, dans l'ombre, l'époux, le compagnon, l'idole. Ainsi, femme pourtant libérée et intellectuelle, Maria van Rysselberghe choisit de publier les « Cahiers de la Petite Dame »⁸¹⁹ qui ne sont ni plus ni moins que la description quotidienne d'un disciple pour son idole absolue, André Gide. Toutefois, ne nous y trompons pas. Si Aline Mayrisch est bien une « épouse », elle est le moteur d'une réconciliation des intellectuels européens dans son château de Colpach. À l'instar, de Helene de Nostitz ou de Jenny de Margerie qui, tout en étant épouses d'hommes respectables, d'hommes forts et reconnus dans le milieu, ont tout de même imposé un espace influencé par elles et devenant centres d'influence, de réseau et de médiation. Enfin, il y eut les journalistes et les femmes du monde, telles qu'Antonina Vallentin, qui usèrent de leur liberté de vie pour s'imposer. Toutefois, aussi

⁸¹⁸ Anne-Marie Duranton-Crabol, Nicole Racine, Rémy Rieffel (dir.), *Pontigny, Royaumont, Cerisy : au miroir du genre*, Paris, Editions Le Manuscrit, 2008, p. 13

⁸¹⁹ Maria van Rysselberghe, *Les Carnets de la Petite Dame*, Paris, Gallimard, 1973

bien que Maria van Rysselberghe semble ne résumer sa vie qu'à Gide, qu'Aline Mayrisch n'évolue que dans le cadre que lui offre Colpach et des gens qui y séjournent, que Jenny de Margerie est justement connue comme « l'épouse », « l'ambassadrice », « la petite Margerie » comme l'écrit Harry Graf Kessler, Antonina Vallentin est à son tour celle dont les mœurs aventurières et la relation intime avec des personnalités telles que Gustav Stresemann, ont poussé sur le devant d'une scène mondaine et élitaire. Si cette perception est, avant tout, celle de leurs habitués, de leurs contemporains et des hôtes qui séjournent auprès d'elles et dont, finalement, elles dépendent, il ne nous est pas permis, dans la plupart des cas cités ici, de connaître, à l'instar des mémoires inexistantes de Jenny de Margerie ou d'Antonina Vallentin, leur point de vue. Et si d'aventure, leurs mémoires sont écrites et publiées, ainsi Helene von Nostitz en ce qui concerne les salonnières berlinoises dont il est question ici, leur place et leur importance n'y sont pas mentionnées. Ainsi, Clara Malraux qui fréquente ce monde élitiste des intellectuels européens de l'entre-deux-guerres, notamment dans le cadre des Décades de Pontigny, s'exclame dans ses Mémoires : « *Je ne m'aimais pas dans le rôle de râleuse, mais je n'en pouvais plus d'être réduite à incarner la femme au foyer [...] quant aux créatures féminines à part entières [...] sans doute n'existait-il pas à l'époque, aux yeux des pontignaciens du moins.* »⁸²⁰

Cette thèse de doctorat a justement choisi de s'intéresser, non pas aux figures de la lumière, aux quelques intellectuelles qui, n'en déplaise à Clara Malraux, se retrouvaient malgré tout, certes en très petit nombre⁸²¹, au cœur de cette intelligentsia dont la misogynie générale s'intégrait dans une époque. Ce sont justement celles restées dans l'ombre, malgré leurs atouts et l'influence certaine qu'elles exerçaient qui nous a intéressé ici. Une « troupe invisible de femmes »⁸²² dont l'importance est à l'aune de leur disparition. Un oubli mémoriel qui, certes, a lieu particulièrement après leur mort mais, plus important encore, que l'on retrouve très présent, de leur vivant. Il est intéressant de noter à quel point, ces femmes du Locarno intellectuel sont partout sans être là. Mentionnées dans la correspondance, les mémoires, les journaux de bord de ceux qu'elles recevaient, elles n'ont pas elles-mêmes, cru bon de publier leurs mémoires. Ou bien, dans certains cas, n'en n'ont pas eu l'opportunité. Ainsi, il semblerait

⁸²⁰ Clara Malraux, *Le bruit de nos pas. Voici que vient l'été*. Paris, Grasset 1973, t. IV., p. 64

⁸²¹ David Steel, *Femmes à Pontigny : voix anglo-américaines*, dans Anne-Marie Duranton-Crabol, Nicole Racine, Rémy Rieffel (dir.), *Pontigny, Royaumont, Cerisy : au miroir du genre*, Paris, Editions Le Manuscrit, 2008, p. 17-41

⁸²² Marguerite Yourcenar, Discours de réception à l'Académie française (22.01.1981), dans www.academie-francaise.fr, URL : <https://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-de-marguerite-yourcenar>

qu'Antonina Vallentin ait cherché à publier son récit d'Occupation et celui de ses engagements sans que celui-ci ne trouve preneur auprès des maisons d'éditions pour lesquelles, toutefois, elle avait travaillé en tandem comme traductrice et comme petite main entre les grands auteurs germanophones et les éditeurs français.

Si les salonnières berlinoises et les mondaines de cette intelligentsia franco-allemande locarnienne n'ont pas trouvé leur place dans l'historiographie et la mémoire de ces années-là, elles ne sont cependant pas les seules à être tombées dans l'oubli. Ainsi, si Colpach ou Pontigny peuvent être vus, ainsi que les rencontres de Cerisy, comme des galops d'échauffements des futures rencontres berlinoises dans un souci de médiation, les « épouses de » n'ont pas leur place dans le récit. Ainsi, ce sont des « femmes au foyer », que le monde pontignacien, pour reprendre les propos de Clara Malraux, ne voit guère comme utile aux causes qu'il défend : « *En 1928, je ne parvins à Pontigny qu'aux prix de quelques efforts. Selon André [Malraux], ce lieu où soufflait l'esprit devait être, tel le mont Athos, réservé à la masculinité.* »⁸²³ Si Clara Malraux constate, amère, le peu de place des femmes dans ce monde où pourtant, elles auraient des choses à dire, d'autres voient leur statut de maîtresse de maisons comme un moyen d'affirmer leur influence. Ainsi, Aline Mayrisch qui se transforme, en plus d'un carnet d'adresses raisonnablement immense de l'élite franco-allemande et européenne, en gardienne de cette vision aristocratique par la pensée d'un monde qui n'est pas censé être ouvert à tous : « *L'image d'Aline Mayrisch est celle d'une intellectuelle libérale et philanthrope. Mais elle bien plus que cela : elle fut l'un des personnages clés du milieu pro-européen des années vingt. [...] Il faut dire que Pontigny n'aurait pas été la même sans l'esprit, les relations amicales et le soutien moral et financier d'Aline Mayrisch. D'autre part, elle n'aurait jamais pu exercer une telle influence sans son réseau d'amis de la NRF et de Pontigny.* »⁸²⁴ Si la journaliste Gaby Sonnabend voit à travers la figure d'Aline Mayrisch, une véritable influence féminine, presque un « pouvoir » féminin, c'est à travers le prisme du genre d'une historiographie et d'un monde du XXI^{ème} siècle et qui s'ouvre dorénavant largement à la question du genre et, petit à petit, à l'implication des femmes dans ce monde entre deux conflits mondiaux qui influèrent, par la suite, la construction européenne post-1945. Toutefois, Aline Mayrisch, à l'instar de son amie Maria van Rysselberghe, est avant tout une épouse libérale, égale de son mari, certes, mais dont le rôle d'hôte et d'influenceuse de Colpach, se joue dans l'ombre de ses hôtes les plus célèbres,

⁸²³ Clara Malraux, *Le bruit de nos pas. Voici que vient l'été.*, Paris, Grasset, 1973, t. IV, p. 63

⁸²⁴ Gaby Sonnabend, *Aline Mayrisch et Andrée Viénot : deux Luxembourgeoises à Pontigny*, dans Anne-Marie Duranton-Crabol, Nicole Racine, Rémy Rieffel (dir.), *Pontigny, Royaumont, Cerisy : au miroir du genre*, Paris, Editions Le Manuscrit, 2008, pp. 83-84

comme, pour ne citer que lui, le célèbre André Gide dont le rôle au sein d'une réconciliation franco-allemande des élites n'est plus à démontrer. Aline Mayrisch est, finalement, une médiatrice similaire aux salonnières berlinoises : recevant, mettant en contact, soignant un réseau qui marque son influence. Cette influence est issue, comme dans la structure traditionnelle des salons, de l'exercice du donnant-donnant : Pontigny a eu besoin d'Aline Mayrisch comme Aline Mayrisch a eu besoin de Pontigny.

Les salons berlinois, dont il a été largement moins question dans l'historiographie – cela s'expliquant notamment par un manque certain de sources directes, dues, en plus du silence des hôtes principales, à la forme même du salon qui est, par nature, officieux et privé – sont issus d'une même structure que Colpach ou que Pontigny où la fille de Paul Desjardins, Anne Heurgnon, exerçait et exerça après la mort de son père, une non moindre influence.

Ainsi, plus encore que les écrivaines, les personnalités, les intellectuelles, les femmes de ce travail de recherche sont celles de l'ombre, comparables à celles mentionnées par Marguerite Yourcenar à propos des salonnières de l'Ancien Régime. Indispensables mais oubliées.

Où sont les femmes et comment sont-elles alors perçues par ceux qui constituent cette intelligentsia franco-allemande, ce cœur du Locarno intellectuel notamment berlinois ? Si André Malraux voyait en Pontigny un espace des esprits à l'image du Mont Athos, c'est-à-dire, finalement, interdit aux femmes ; les visiteurs de Berlin, les intellectuels français et allemands du Locarno intellectuel ne partageaient-ils pas ce point de vue ? Lorsqu'on lit les comptes rendus de Pierre Bertaux, Jean-Richard Bloch ou encore de Harry Graf Kessler, pourtant grand admirateur et ami de Helene von Nostitz ou de Jenny de Margerie, il nous est permis d'en faire une certitude. « *Quant à la Vallentin, c'est un cerveau masculin, et une forte une grande intelligence, mais au service du plus entièrement féminin des tempéraments* »⁸²⁵ écrit Jean-Richard Bloch à sa femme, restée en France, en 1928 à propos de celle qui, depuis le début de son séjour berlinois, fait de sa vie quotidienne une succession de rencontres professionnelles quant à Harry Graf Kessler lui, ne voit dans le conflit qui oppose Jenny de Margerie à sa belle-mère, Nicole Delorme, qu'une affaire de femmes. Pierre Bertaux ne mentionne Antonina Vallentin qu'en ajoutant un « la » déconcertant devant son nom de famille tandis que, dans ses lettres à son père, Helene von Nostitz, est une « brave baronne » angoissée par le possible échec

⁸²⁵ Lettre de JR Bloch à sa femme (9.4.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

d'un dîner. Femmes mondaines, femmes du monde, femmes intellectuelles, femmes médiatrices ?

Femmes de l'ombre, femmes mondaines ?

Si l'exemple d'Aline Mayrisch est, de fait, celui qui semble le plus parlant et le plus prégnant dans la question du rôle des femmes au sein de cette structure de rapprochement franco-allemand, il est surtout nécessaire comme premier élément de réponse. Aline de Saint-Hubert, épouse Mayrisch (1874-1947) porte en effet en elle les principales caractéristiques de la médiatrice de cette intelligentsia européenne, dont est issue la pensée franco-allemande et qui s'inscrit, contextuellement, dans le cadre du Locarno intellectuel. Fille d'industriel, épouse d'industriel, Aline Mayrisch marque une appartenance sociale particulièrement privilégiée, impliquant également – ce qui n'était pas un cas général pour les femmes de son époque – une formation élitiste et une sensibilité à la cause féminine. S'inscrivant, finalement, dans une pensée paternaliste de la société, Aline Mayrisch utilisera l'influence financière et sociale de son père puis de son époux, l'industriel métallurgiste Emile Mayrisch, pour asseoir son influence, d'abord comme membre de la haute bourgeoisie fortunée auprès des démunis – dont, surtout, des femmes⁸²⁶ - puis, après la Première Guerre mondiale, dans le grand projet d'entente franco-allemande à travers de multiples initiatives culturelles. Si la question abordée ici est bien celle du rôle de la femme, on peut observer, dans le parcours d'Aline Mayrisch, une véritable notion d'association de bienfaisance d'une épouse de la haute bourgeoisie paternaliste de cette première moitié du XXème siècle. La femme ouvrière, l'épouse de l'ouvrier, sont des questions alors au centre des revendications féminines mais également des membres de la haute bourgeoisie impliquée, comme il se doit, auprès d'organisations de bienfaisance. Ainsi, si Aline Mayrisch marque son temps par son tempérament, sa liberté d'esprit, l'égalité des choix et de liberté de mouvements et d'actions qu'elle partage avec son mari, la question de l'engagement franco-allemand dans son domaine de Colpach pourrait s'inscrire dans une démarche similaire à celle poursuivie par elle au début du XXème siècle auprès des femmes. Alors qu'elle s'est engagée pour ses œuvres sociales et féministes, elle est attirée par les arts et les lettres et c'est en sa demeure de Colpach, nouvellement achetée au tout début des années 1920, qu'Aline Mayrisch reçoit. Il s'agit de proposer du repos et un lieu privilégié où les intellectuels se rencontrent et discutent de cette nouvelle Europe intellectuelle qu'ils voient alors comme la

⁸²⁶ Au sein de son association fondée en 1906, « l'Organisation pour les intérêts de la femme »

seule solution face aux dérives d'un monde. Ainsi, on s'y repose – « *très fatigué – immense besoin de Colpach pour me défricher un peu les nerfs* »⁸²⁷ - et on s'y rencontre dans un objectif de changement de monde. Ainsi Gide rencontre-t-il des personnalités allemandes telles que Walther Rathenau et, bien sûr, Ernst Robert Curtius, dans l'intimité de Colpach : « *Même sans que je le formule explicitement, vous aurez ressenti à quel point vous rencontrer dans l'accueillant cadre de Colpach a été significatif pour moi et m'a rendu heureux* »⁸²⁸.

Si Aline Mayrisch est une philanthrope, une médiatrice, une femme de lettres aux convictions et aux engagements sociaux et artistiques considérés par ses contemporains, elle est également une femme de sa classe sociale et une femme de son temps : elle reçoit, elle entretient, elle crée un réseau de personnalités diverses au même objectif de réconciliation franco-allemande et de construction d'une Europe des esprits. Comme les dames de l'ancien temps, comme les salonniers de l'Ancien Régime, elle écrit et sa correspondance est très fournie avec les grands noms européens des lettres qu'elle reçoit principalement à Colpach. Dans sa bâtisse luxembourgeoise, elle est la maîtresse de maison qui reçoit, dans toute la liberté que ce statut – elle règne sur l'espace privé – lui confère. Ainsi, suite à la publication de « Corydon », le livre d'André Gide qui fit fureur dans les années 1920, elle demande à son époux le droit de continuer à recevoir l'auteur. Ce dernier autorise, donne son absolution, à cette maîtresse de maison dont l'influence, même si elle est grande, ne dépasse pas l'espace privé et sa correspondance : « *Aussitôt que votre lettre m'est arrivée, je l'ai fait lire au patron de ce lieu, et, la lecture faite, lui ai demandé si après cette publication et le scandale qui en pourrait résulter, il vous recevrait ici encore aussi volontiers et aussi cordialement que jadis, à quoi il m'a répondu qu'il me laissait entièrement libre de vous y inviter tant que je voudrais et que nulle considération extérieure ne compterait jamais pour vous.* »⁸²⁹ Même si la réaction d'Émile Mayrisch est celle d'un époux moderne, notamment face aux rumeurs et aux réactions extérieures, c'est la demande d'Aline Mayrisch elle-même à son mari qui laisse rêveur : celle d'une femme de l'ancien monde, « épouse de », dont l'influence, malgré son importance réelle, son « pouvoir féminin » qui n'est plus à faire auprès de l'intelligentsia franco-allemande qu'elle

⁸²⁷ Lettre d'André Gide à Aline Mayrisch (3.08.1921), dans André Gide / Aline Mayrisch, *Correspondance 1903-1946*, éd. Pierre Masson, Cornel Meder, Paris, Gallimard, 2003, p. 237

⁸²⁸ Lettre de Ernst Robert Curtius à André Gide (12.07.1921), dans André Gide / Ernst Robert Curtius : *Correspondance (1920-1950)*, éd. Peter Schnyder, Juliette Solvès, Paris, Classiques Garnier, 2019, pp. 58-59

⁸²⁹ Lettre d'Aline Mayrisch à André Gide (6.07.1924), dans André Gide / Aline Mayrisch : *Correspondance 1903-1946*, éd. Pierre Masson, Cornel Meder, Paris, Gallimard, « Les cahiers de la NRF », 2003, p.287

fréquente, dépend tout de même d'une conception plus traditionnelle de son propre rôle. Émile Mayrisch paraissait également aux yeux des hôtes de Colpach comme « le patron », tel que son épouse le surnomme dans sa correspondance à André Gide : « *Il nous apparaissait comme une sorte de demi-dieu, rustique et puissant, pas tout à fait le Centaure du monde latin, plein d'élan (...) pas non plus tout à fait le Nibelung germanique, roi des minerais et des forges (...) mais un croisement de ces deux races.* »⁸³⁰

Si Aline Mayrisch n'est pas, à proprement parler, une « salonnière », elle joue le même rôle d'hôtesse et d'entremetteuse des relations franco-allemandes qu'Antonina Vallentin, Helene von Nostitz et Jenny de Margerie à Berlin. Elle joue le rôle de pionnière d'un statut oublié : celui des femmes de l'ombre, femmes du monde, femmes lettrées, cultivées, qui ont mis en place une stratégie de corrélation d'un certain pouvoir mondain tout en servant une cause en laquelle elles croient.

Avant d'être question des salons berlinois et de leurs hôtesse, il nous a donc paru essentiel de nous intéresser justement aux femmes des Décades de Pontigny où les intellectuels ont cherché à affirmer leur place dans la marche du monde en se rencontrant. Un monde d'intellectuels justement dépourvu de femmes, c'est-à-dire, à première vue, dépourvu de femmes qui ont la parole et qui peuvent être considérées comme membres à part entière de la catégorie des intellectuels. En effet, « *l'histoire des intellectuels (...) a longtemps été une histoire d'hommes qui ignorait les femmes et qui, par habitude ou par indifférence, passait sous silence leur ascendant auprès de nombreux hommes de lettres, d'artistes et de savants* »⁸³¹. Ce silence, qui a englué les salonnières berlinoises dans l'oubli est particulièrement bien visible et étudié au sein des rencontres de Pontigny, dont le rôle dans la construction d'un réseau et d'une médiation franco-allemande, peut être considéré comme une « préhistoire » des salons berlinois. Si quelques femmes intellectuelles, telle Edith Wharton ou Elizabeth Shepley Sergeant, toutes deux anglophones, ont pu se faire une place au sein de cette société presque exclusivement masculine, il est intéressant de remarquer à quel point Pontigny, comme le Berlin de l'intelligentsia franco-allemande de la fin des années 1920, regorge toutefois de personnalités et de figures féminines. Si plusieurs catégorisations, de l'étudiante de Desjardins, à la « fille de », de l'invitée intellectuelle à « l'épouse de », sont possibles, le talent de l'hôtesse, des hôtesse, à organiser, mettre en contact, garder une relation par la correspondance,

⁸³⁰ Cité par Jeannine Wurth-Rentier, « Emile et Aline Mayrisch. Un couple luxembourgeois prestigieux de l'entre-deux-guerres », *Revue des Deux Mondes* (octobre 1984), p. 84

⁸³¹ Anne-Marie Durantont-Cabrol, Nicole Racine, Rémy Rieffel (dir.), *Pontigny, Royaumont, Cerisy : au miroir du genre*, Paris, Editions Le Manuscrit, 2008, p. 227

influencer etc, reste important : « *N'oublions pas non plus, même si le sujet est paradoxalement peu abordé, le talent de séductrices de quelques-unes d'entre elles [...] les rapports de ruse, de désir et de séduction viennent parfois perturber ou faire vaciller les hiérarchies les mieux établies.* »⁸³² De ces différentes catégorisations, c'est l'hôtesse – telle Aline Mayrisch à Colpach – la médiatrice, l'influenceuse de l'ombre, qui nous intéresse le plus. Ainsi, Marie-Amélie Desjardins, Anne Heurgon-Desjardins, sa fille ainsi qu'Aline Mayrisch, sont, à l'instar d'Antonina Vallentin, de Jenny de Margerie ou de Helene von Nostitz, au centre d'un salon, certes plus grand, moins formel ainsi que d'une durée plus longue. Persévérantes, organisatrices, multiplicatrices, médiatrices et, bien sûr, femmes du monde, les salonnières berlinoises sont, tout comme leurs camarades des rencontres privées informelles de Pontigny, les « *gardiennes du temps, suscitant les rencontres (...) assurant nombre de responsabilités intellectuelles, notamment celle de promouvoir de nouvelles générations d'intellectuel* »⁸³³. Si Pontigny est dédié, finalement, au pur esprit « intellectuel », les salons berlinois sont plus mondains, certes, de par leur structure même, mais les salonnières particulières assurent toutefois un rôle bien plus important que celui de seule femme du monde celle que l'on a longtemps attaché à la vie légère et presque essentiellement cantonné à un rôle dédié aux femmes⁸³⁴.

Les salons berlinois, dont il est question ici, sont ainsi menés par des femmes dont le rôle se rapproche plus de celui de personnalités telles qu'Aline Mayrisch ou Anne Heurgon-Desjardins, plutôt que les figures de l'Ancien Régime ou, plus encore, de la Belle Époque. Il est important de faire toutefois la différence entre deux aspects de cette question. C'est-à-dire, la perception des intellectuels et des habitués, des Décades et des salons – qui étaient souvent les mêmes personnes – envers ces femmes de l'ombre et l'évaluation du rôle et du statut de ces figures dans la tentative d'instauration de « République des esprits » de l'entre-deux-guerres intellectuel franco-allemand.

Car, ni Antonina Vallentin, ni Helene von Nostitz, ni Jenny de Margerie, à l'instar d'Aline Mayrisch, d'Andrée Viénot à Berlin ou d'Anne Heurgon-Desjardins ou encore sa mère,

⁸³² Op. cit., p. 230

⁸³³ Anne-Marie Duranton-Cabrol, Nicole Racine, Rémy Rieffel (dir.), *Pontigny, Royaumont, Cerisy : au miroir du genre*, Paris, Editions Le Manuscrit, 2008, p. 231

⁸³⁴ Lire notamment Alice Bravard, *Le grand monde parisien. 1900-1939. La persistance du modèle aristocratique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes 2013 ainsi que Norbert Elias, *La Société de Cour*, Paris, Flammarion, 2008 ou encore les travaux de Anne Martin-Fugier sur la Belle Époque ainsi que ceux de Antoine Lilti sur les salons de l'Ancien Régime.

Marie-Amélie, n'ont joué de rôle dans la lumière. Elles ne furent pas des intellectuelles, reconnues – certes, difficilement parfois pour certaines – par leurs pairs ; voir même, pour certains, des « bonnes dames auxquelles il fallait faire la conversation » comme le déplore Jacques Nantet⁸³⁵ ou comme le regrette André Gide dès le début du siècle au sujet de la présence des « épouses de » aux Décades de Pontigny : « *ce fut une grande imprudence d'avoir admis les femmes* »⁸³⁶. Si la lettre de Gide date de 1910, les perceptions n'ont alors guère changé auprès de ces misogynes du siècle, par tradition et par désintérêt qui, dès 1922, reprennent les Décades, vont à Berlin, rencontrent des femmes, ont besoin d'elles et peuplent leurs mondanités et leurs rencontres avec des homologues – masculins – allemands ou français, voir même, européens. Les femmes ne sont ainsi pas considérées comme une menace intellectuelle mais comme des personnalités de l'ombre, des organisatrices qui ont pour premier objectif, de faciliter le quotidien de ces hommes en train de refaire le monde.

Si les salonnières ont été décrites, au cours de ce travail, comme des personnalités à part entière, des médiatrices, des « passeuses », des organisatrices ou multiplicatrices de prises de contact et de mises en réseaux, elles sont également là où la société masculine les a cantonnées : c'est-à-dire, dans le rôle traditionnel de la femme au service de l'homme. Pontigny, Cerisy, Royaumont puis l'espace berlinois d'unité et de rapprochement intellectuel franco-allemand furent, certes, des lieux de mixité où la présence féminine reste forte. Toutefois, elle est, dans le Berlin qui nous préoccupe, au sein de cette société à majorité masculine, tout de même particulièrement semblable à la structure alors traditionnelle, finalement encore très imprégnée de l'esprit de la Belle Époque et de l'ancien monde, celui du XIX^{ème} siècle. Le Berlin de l'entre-deux-guerres franco-allemand est ainsi, profondément peu ouvert à une mixité active.

Les femmes sont partout, pourtant. Et pas seulement les salonnières Antonina Vallentin, Jenny de Margerie ou Helene von Nostitz. Ainsi, Pierre Bertaux mentionne des rencontres, au sein de thés, de dîners, de soirées informelles ou privées, chez « *Madame Lauret* » ou le couple Wilhelm, dont la « *femme [qui] a l'air aussi d'un drôle de personnage* »⁸³⁷. Il y est aussi question, dans ses lettres, de Mme Olden, épouse de Balder Olden, écrivain et journaliste notamment au « *Lokal Anzeiger* » ; de Brigitte Bermann-Fischer, bien sûr ainsi que de Mme

⁸³⁵ Cité dans Pierre Grémion, *La plume et la tribune. Jacques Nantet, homme de lettres parisien*, Paris, Gallimard, 2001, p. 179

⁸³⁶ Lettre d'André Gide à Jean Schlumberger (10.07.1910) : André Gide / Jean Schlumberger, *Correspondance 1901-1950*, éd. Pascal Mercier, Peter Fawcett, Paris, Gallimard 1993, p. 294

⁸³⁷ Pierre Bertaux, *Un Normalien à Berlin (1927-1933)*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 96

Wechssler – elle aussi « épouse de », de Eduard Wechssler, ami de Ernst Robert Curtius, romaniste et historien de la littérature – Bertha Zuckerkandl⁸³⁸, Andrée Viénot ainsi qu’une multitude d’autres. Harry Graf Kessler énumère, lui aussi, à l’instar de Roland de Margerie, toute une série de noms d’épouses, de journalistes, d’actrices, de femmes du monde, qu’ils rencontrent, qu’ils croisent et dont, la plupart du temps, les contacts, les amis, le réseau, leur sont utiles. Ainsi, le 15 février 1926, Harry Graf Kessler inscrit dans son journal de bord les invités d’un dîner : « *Abends assen bei mir Albert Einstein mit Frau, die Roland de Margeries, die Gräfin Sierstoff geb. Stumm, Helene und Jean Schlumberger U (von der « Nouvelle Revue Française »). Nach Tisch Mme Mayrisch und Tochter, Goertz, Guseck, Alfred (Nostitz)* »⁸³⁹. Toutes les femmes y assistent, en qualité d’épouses et/ou femmes du monde. Roland de Margerie, à son tour – même s’il consacre plusieurs pages à quelques grands noms de femmes intellectuelles, à l’instar d’Annette Kolb ou de Mechtilde Lichnowsky ainsi que Maria Daelen « *remarquable à la fois par sa beauté fort irrégulière mais éclatante à l’occasion et par ses dons intellectuel* »⁸⁴⁰ – liste des femmes rencontrées, invitées dans les salons de l’ambassade ou au détour d’une soirée berlinoise : « *tout un essaim d’agréables jeunes femmes les entourait : Marguerite Knoop, russe d’origine, sculpteur de talent (...): Ursule de Hohenlohe à l’esprit mordant, impertinente et élégante à la fois ; Maria Daelen, médecin et chirurgien, qui quittait la salle d’opération pour paraître en robe du soir et qui ressemblait au cavalier de pierre de la cathédrale de Bamberg ; Agathe von Tiedesmann, pianiste (...) Christa von Bodenhausen, filleule de Hofmannstahl, modelée comme une statuette de Saxe (...) Veronika von Globig, française par un quart de son ascendance...André Maurois se promenait avec ravissement au milieu de ces belles personnes ; et tout un soir, elles écoutèrent avec fascination le très jeune André Malraux (...)* »⁸⁴¹. Si elles sont intelligentes, elles sont également toutes issues des hautes familles de l’aristocratie allemande, du Tout-Berlin. Leur beauté ainsi que leur ascendance, notamment paternelle, est forcément noté. André Maurois, André Malraux ainsi que Pierre Drieu La Rochelle, pour ne citer qu’eux, sont ravis de ces compagnes féminines, lesquelles, même si considérées comme intelligentes, femmes d’esprit et « impertinentes », sont

⁸³⁸ Bertha Zuckerkandl-Szepe (1864-1945), salonnière viennoise, lire à ce propos Michael Schulte, *Berta Zuckerkandl. Salonière, Journalistin, Geheimdiplomatin*, Zurich, Atrium, 2006 ainsi que ses mémoires *Souvenirs d’un monde disparu : Autriche 1878-1938*, Bermann-Fischer Verlag, Stockholm, 1939

⁸³⁹ Harry Graf Kessler, *Das Tagebuch* (1923-1926), Stuttgart, Klett-Cotta, 2004, t. VII., p. 728

⁸⁴⁰ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d’auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 79

⁸⁴¹ Op. cit. p. 110

tout de même des attributs féminins, une cour à des intelligences masculines forcément supérieures.

Si on ne s'approche pas du concept de « femme objet », la femme est, nous le voyons ainsi dans les témoignages des contemporains, considérée comme un attribut mondain, social et utile. Si elles ne sont pas, de fait, médiatrices – à l'instar de celles présentées ici par Roland de Margerie lors d'une soirée à l'ambassade de France – elles sont utilisées dans un sens de représentation, d'attribut, certes intellectuel mais également décoratif à une soirée dédiée à des personnalités de la culture française. Ainsi, dans l'exemple donné par Roland de Margerie dans ses Mémoires, les noms énumérés sont avant tout allemands et s'inscrivent, finalement, dans un même sens de médiation par la mondanité, de « stratégie diplomatico-mondaine » très suivie par le couple Margerie à l'ambassade de France en cette fin des années 1920. Les intellectuels français sont ainsi flattés et charmés face à des jeunes femmes, certes toutes issues de la bonne société, mais, avant tout, de nationalité allemande. C'est-à-dire, des attributs d'un Tout-Berlin dans un double sens stratégique : à la fois faire connaître une autre facette de ce qu'un Français des années 1920, ayant vécu la Première Guerre mondiale, pouvait concevoir de l'Allemagne et de ses habitants ; ainsi qu'une percée dans la société berlinoise au début relativement hostile et dont l'objectif est également de porter à la conviction, qu'à travers les arts et les lettres français, un rapprochement est possible.

Ainsi, cette conception de « médiation non-intentionnelle », dans laquelle ces figures féminines mondaines jouent un rôle de médiation au profit d'une cause, non pas « malgré elle » mais suite à une décision ou une dynamique personnelle, est prégnante dans le rôle que peut jouer la femme mondaine berlinoise ou française au cœur de cette intelligentsia franco-allemande de la capitale allemande. La question de cette médiation par les salons peut également se poser : fut-elle intentionnelle ou non-intentionnelle ? Nous avons vu, à travers les parcours des trois salonnières, à quel point elles choisirent, finalement, le rôle de médiatrice. Un choix, certes, mais également imprégné d'un rôle fondamentalement féminin qu'on attribuait aux « salons » et à leurs hôtes. Même si - les cas sont nombreux - les salons purent également être tenus par des hommes – qui jouèrent ainsi, à l'instar, par exemple, de Boni de Castellane, un rôle de gentleman mondain – le rôle du grand monde que représente, en soit, les salons - qu'ils furent essentiellement dédiés au divertissement ou bien soutenant une cause politique ou artistique – est généralement relié aux femmes. Roland de Margerie a, en soit, continué la tradition de sa classe sociale, en « utilisant » son épouse et la « fonction » symbolique de celle-ci – ambassadrice par intérim, de par le double veuvage de Pierre de

Margerie – pour mettre en place sa stratégie diplomatico-culturelle. Cet homme de la bonne société, issu de la noblesse et de la diplomatie, a toujours évolué dans un monde de grande mondaine et de salons tenus par des femmes à l’intelligence éclairée et au rôle social bien établi. « *Autour d’elles deux [Jeanne de Billy et Madame Pierre de Margerie] s’était formé un groupe d’habitues, surtout composé de collègues du Quai d’Orsay [...] Maurice Paléologue, Théodore de Berckheim, les Saint-René-Taillandier, entre autres, en faisaient partie, auxquels se joignaient les diplomates de passage, et, parfois, Robert de Billy lui-même, qui avait pour ma mère une vive admiration et se félicitait fort de l’heureuse influence qu’elle avait sur sa propre femme.* »⁸⁴² Ainsi, Roland de Margerie, sans présenter le « groupe d’habitues » de sa mère et de son amie, elle-même épouse de diplomate Jeanne de Billy, comme un salon à proprement parler, en fait tout de même un lieu de rencontres et, certes de divertissement mais toutefois limités à une certaine caste sociale : celle du Quai d’Orsay. Le salon de l’ambassade de France à Berlin eut un semblable rôle, plus officiel, de médiation par la culture. Jenny de Margerie fut, à l’instar des belles de Paris, considérée comme une reine de Berlin. Femme mondaine, certes, mais à des fins stratégiques assumées : « *individuellement, les diplomates français envoyés à Berlin jouèrent ainsi le rôle de trait d’union facilitant, par leur exemple, un contact interculturel entre les deux pays. De ce point de vue, de manière le plus souvent incidente, ils contribuèrent effectivement à rapprocher la France et l’Allemagne.* »⁸⁴³

Jenny de Margerie, comme Antonina Vallentin et Helene von Nostitz, jouent ainsi le rôle de femmes mondaines impliquant leurs salons au cœur d’une cause plus générale. Elles s’inscrivent toutefois dans un univers particulièrement fermé à une place féminine, c’est-à-dire, à une place équivalente à celle des hommes dans les débats intellectuels, au sujet des arts, des lettres et, surtout, au cœur des débats sur cette « République des Lettres », ce rapprochement par les élites du « Locarno intellectuel » de la fin des années 1920 et du débat des années 1930. Elles sont avant tout vues comme des organisatrices, des femmes d’intérieur, des femmes aux foyer, dont l’importance est avant tout organisationnelle. Ou, dans le cas des salonnières, un rôle de mondaines. Une mondanité qui reste, toutefois, organisationnelle. Ainsi, elles se doivent de créer un univers propice aux conversations masculines. Univers masculins, donc, où les femmes ont un rôle certes important - duquel elles repoussent les frontières – mais qui garde

⁸⁴² Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits. De l’enfance à 1922*, Dallas, édité à compte d’auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. I., p. 101

⁸⁴³ Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l’ennemi. L’ambassade de France à Berlin 1871-1933*, Villeneuve d’Ascq, Éditions du Septentrion 2017, p. 321

une certaine limite. Critiquée si elles sont trop indépendantes, trop modernes, trop audacieuses, notamment dans leur vie privée, elles se doivent de rester dans un certain rôle lié aux closes traditionnelles des femmes hôtes de salons. À l'instar de leurs semblables, telles Aline Mayrisch ou Maria Van Rysselberghe ou encore, leur contemporains, Andrée Viénot, les salonnières berlinoises de cette thèse n'ont de pouvoir mondain et d'influence véritable que le nom. Si elles sont indépendantes d'esprit, aux commandes de leur vie, elles utilisent toutefois, dans un monde profondément masculin et misogyne – la comparaison de Pontigny par André Malraux au Mont Athos, lieu sacré de la foi orthodoxe interdit aux femmes, est particulièrement parlant – les codes sociaux et traditionnels, s'installant dans un rôle où elles peuvent encore justement exercer cette influence sociale et mondaine. Il s'agit, bien sûr, de ne pas oublier la place primordiale de certaines femmes dans ces rencontres internationales et européennes intellectuelles, lesquelles, même si elles sont minoritaires, sont toutefois bien présentes. Toutefois, les femmes dont il est question ici n'ont pas particulièrement cherché – mis à part, peut-être, à sa manière, Antonina Vallentin – à s'imposer dans un autre cadre que celui offert par une structure traditionnelle de la société et affiliée à ce microcosme intellectuel européen, international et, surtout, franco-allemand. Plus encore que des maîtresses de maison, elles sont le chaînon important d'une chaîne de transmission de contacts : « *Constat plus inattendu : les femmes furent sans conteste des médiatrices importantes entre plusieurs cultures, favorisant par leur curiosité intellectuelle et leur sensibilité, les transferts d'une aire culturelle à l'autre.* »⁸⁴⁴ À la fois « gardiennes d'un temple », elles sont médiatrices et, à travers les salons berlinois, un lieu finalement d'espace transnational.

⁸⁴⁴ Anne-Marie Duranton-Cabrol, Nicole Racine et Rémy Rieffel (dir.), *Pontigny, Royaumont, Cerisy : au miroir du genre*, Paris, Éditions Le Manuscrit, 2008, p. 232

C. Salons et hôtes : une médiation intentionnelle ?

« Il [le Comité Mayrisch] sait que bien souvent les difficultés franco-allemandes ont leur origine dans l'ignorance et dans les idées fausses que les deux pays ont l'un sur l'autre. Il s'attache en conséquence à étudier les conceptions et les mentalités des deux pays et leur situation à tous les points de vue, à dissiper les malentendus dès qu'ils se manifestent, et, d'une façon générale, à favoriser un examen plus objectif des problèmes franco-allemands. »⁸⁴⁵

Le Comité Mayrisch, porté avant tout par Pierre Viénot, se veut volontairement instigateur d'une médiation entre la France et l'Allemagne. Autrement dit, les fondateurs du Comité ainsi que les acteurs qui en constituent l'organe central sont intentionnellement engagés dans une perspective de médiation franco-allemande. Ainsi, les objectifs recherchés par l'organisation menée activement de front à Berlin par Viénot, sont avant tout la mise en place d'un réseau d'élites qui servirait à déconstruire les stéréotypes mentaux perdurant notamment depuis la fin de la Grande Guerre au sein des deux nations : « Pour Viénot et Mayrisch, l'objectif du Comité et de ses deux bureaux était d'influencer l'opinion publique en Allemagne et en France [...] et de combattre la vieille mentalité reposant sur l'idée de l'ennemi héréditaire ». ⁸⁴⁶

À l'image d'autres figures de la médiation, tels Otto Grautoff et sa deutsch-französische Gesellschaft (ou DFG), le Comité Mayrisch s'inscrit ainsi dans une fonction médiatrice que l'on peut, sans risque, qualifier de « médiation intentionnelle ». Autrement dit, Pierre Viénot fait du rapprochement psychologique et de la bonne entente entre la France et l'Allemagne, une véritable fonction qu'il exerce à l'image d'un diplomate officieux ou d'un lobbyiste. S'il utilise le monde des arts, de la littérature et de la culture, c'est-à-dire, le monde des élites, pour mettre en place son idéologie voir même, sa propagande, les acteurs eux-mêmes qu'il invite en Allemagne, ne sont pas forcément des médiateurs intentionnels. Ainsi, pour les acteurs, les

⁸⁴⁵ Brochure du Comité Mayrisch de l'année 1931, citée par Hans Manfred Bock, *Kulturelle Wegbereiter politischer Konfliktlösung. Mittler zwischen Deutschland und Frankreich in der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts*, Tübingen, Gunter Narr Verlag 2005, p. 296

⁸⁴⁶ Guido Müller, *Pierre Viénot et le bureau berlinois du Comité d'Études franco-allemand*, dans Hans Manfred Bock, Gilbert Krebs (dir.) : *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, pp. 54-55

médiateurs intentionnels de ce rapprochement franco-allemand des années 1920/1930, il s'agit de créer un espace : « où peuvent se rencontrer l'élite et les forces actives des deux nations, un milieu qui ne se contente pas de recherches superficielles et qui pourtant embrasse tous les éléments nécessaires à la compréhension du peuple voisin »⁸⁴⁷. Si cette description se veut être celle de la Deutsch-Französische Gesellschaft d'Otto Grautoff par Henri Jourdan, elle peut être considérée ici comme une qualification plus générale de ce qui a été entrepris dans le Berlin de l'après-Locarno par les médiateurs actifs, intentionnels, auprès des élites intellectuelles et artistiques des deux nations. Si le Comité Mayrisch comme la DFG peuvent être ainsi vus comme des « espaces privilégiés », il en est de même, voir plus directement des salons dont il est question ici. Qu'en est-il, en effet, des salonnières ? Créatrices d'espaces dédiés à l'interaction transnationale, elles sont, de fait, impliquées dans la médiation de différentes manières : comme médiatrices elles-mêmes, tout d'abord mais également comme multiplicatrices de médiation, comme instigatrices d'interaction.

Espaces de médiation ?

La médiation et le rôle du médiateur sont au cœur des recherches historiographiques franco-allemandes, notamment dans l'immédiat après-guerre mais également dans la période entre 1918 et 1939. En effet, le rôle qu'ont pu jouer certaines grandes figures que l'on attribue depuis, justement, à la construction de la préhistoire de ce qui deviendra aujourd'hui le « couple franco-allemand », a fait l'objet de nombreux sujets de recherches [mettre ref.]. Il s'agit d'inscrire, dans la communauté de ces acteurs – intentionnels ou non, comme nous y reviendrons plus tard – les salonnières et leurs salons. Les médiateurs – ou « Mittler »⁸⁴⁸, dans la langue de Goethe – ont été classifiés en différentes catégories notamment par Joachim Umlauf et Nicole Colin⁸⁴⁹. C'est-à-dire : « Organisatoren », « Autoren » et

⁸⁴⁷ Henri Jourdan, « L'activité de la Société franco-allemande à Berlin », dans *Revue d'Allemagne et de pays de langue allemande*, 1930, p. 150

⁸⁴⁸ L'utilisation du terme „Mittler“ nous paraît particulièrement pertinente ici dans son sens étymologique. « Mittler », en effet, vient du verbe allemand « vermitteln », c'est-à-dire en français « transmettre ». Une signification qui nous semble pleine de sens en ce qui concerne les médiateurs franco-allemands de l'entre-deux-guerres et les salonnières, en particulier.

⁸⁴⁹ Joachim Umlauf, Nicole Colin, *Eine Frage des Selbstverständnisse? Akteure im deutsch-französischen champ culturel. Plädoyer für einen erweiterten Mittlerbegriff*, dans Nicole Colin, Corine Defrance, Ulrich Pfeil, Joachim Umlauf (dir.), *Lexikon der deutsch-französischen Kulturbeziehungen nach 1945*, Tübingen, Günter Narr Verlag, 2015, pp. 71-82

« Multiplikatoren ». Cette catégorisation, dont il a déjà été question ici, joue un rôle également dans la perception que nous cherchons à avoir des salonnières au centre de ce sujet de recherche. De plus, la figure du « Mittler » se doit d'être également hiérarchisée, comme cela a été fait, entre ceux qui ont intentionnellement servi la cause franco-allemande – ainsi, Pierre Viénot avec la création du Comité Mayrisch, pour ne citer que lui – et ceux qui, non-intentionnellement, ont été mis à profit d'une cause qui les dépassait peut-être mais qu'une action, le plus souvent professionnelle ou artistique, ou un parcours de vie, a servi la propagande idéologique du rapprochement franco-allemand. Ainsi, si au cours de ce travail de recherche, il a particulièrement été question du rôle des intellectuel dans ce rapprochement au cours de l'entre-deux-guerres. C'est-à-dire, le rôle volontaire joué par cette certaine élite dans le cadre d'une volonté de construction d'une République des lettres, dans l'objectif, notamment, de rejeter la guerre et ses horreurs. Il ne doit pas être omis de préciser à quel point certains acteurs cités ici ne se sont pas volontairement, ni intentionnellement, engagés pour cette cause mais ont, dans une moindre mesure, de manière répétée ou isolée, de par leurs actions professionnelles, leurs écrits ou leurs carrières artistiques, servis une idéologie. C'est le rôle des « vrais » médiateurs, c'est-à-dire ceux qui, intentionnellement, s'engagent pour la réconciliation franco-allemande, qui entre alors en scène. Il s'agit en effet de remuer le plus grand nombre, de faire interagir des personnalités et des figures issues de domaines et de sphères d'influence diverses et variées, parfois particulièrement éloignées les unes des autres mais, dans le cas qui nous préoccupe, toutes issues du domaine des arts, des lettres et de l'élite intellectuelle française des deux nations.

Le travail du médiateur devient, plus encore que celui de « fusible transmetteur », celui du propagandiste comme nous l'avons déjà démontré au cours de ce travail de recherche. Ainsi, Pierre Viénot mentionnant le rôle potentiel que pourrait jouer Ernst Robert Curtius à Pierre de Margerie : « *À Heidelberg, j'ai pu me rendre compte de l'influence considérable dont Curtius jouit et de la netteté et de la franchise avec lesquelles il la fait servir à l'amélioration des relations franco-allemandes. C'est pour nous un véritable propagandiste et de l'espèce la plus précieuse, un propagandiste ayant des racines profondes dans le sol national et capable de se faire écouter de tous les milieux y compris le plus international* »⁸⁵⁰. Si le romaniste allemand, éminemment professeur de Heidelberg, ne peut être qualifié de médiateur non-intentionnel, il

⁸⁵⁰ Lettre de Pierre Viénot à Pierre de Margerie (17.11.1925), coll. privée de la famille de Margerie, cité par Bernard Auffray, *Pierre de Margerie et la vie diplomatique de son temps (1861-1942)*, Paris Librairie C. Klincksieck, 1976, p. 483

s'agirait toutefois de le voir comme une « victime volontaire » du travail de propagande de médiateurs actifs tels que Pierre Viénot. Si Ernst Robert Curtius s'est engagé dans un travail de réconciliation bien avant 1925 et sa rencontre avec le fondateur du « Comité Mayrisch » - il fait notamment partie des visiteurs des Décades de Pontigny dès 1922, sur invitation d'André Gide avec lequel il entretint pendant plusieurs années une colossale correspondance – il est considéré par ce que nous pourrions considérer comme le « médiateur principal », c'est-à-dire Pierre Viénot, comme un acteur passif possiblement actif et intentionnel dans la construction plus élaborée de « l'amélioration des relations franco-allemandes ». Pour se faire, plus encore que son poste privilégié comme professeur dans la célèbre université de Heidelberg, c'est le public élargi potentiel qu'il lui est possible d'approcher qui intéresse notamment Pierre Viénot et l'ambassadeur de France à Berlin. Autrement dit, Ernst Robert Curtius, plus encore qu'un nouveau médiateur est avant tout un futur instrument d'expansion du réseau de médiation franco-allemande. Un médiateur se doit d'avoir un réseau toujours plus étendu de médiateurs intentionnels ou non. Une « salonnière » possède ainsi un réseau étendu qui alimente son influence au sein de l'espace mondain et transnational qu'est son salon berlinois. Cette influence étend, dans une dynamique de réciprocité, la possibilité de réseau. Ainsi, la médiation dépend du réseau et vice-versa.

Les salonnières berlinoises s'inscrivent ainsi directement dans la structure « médiation / réseau » de la réconciliation franco-allemande. En effet, si la question de l'intentionnalité de leur parcours et de leur engagement reste encore à définir ici, leur rôle de médiatrice et de constructrice de réseau au cœur de la réconciliation franco-allemande est toutefois à préciser. Que ce soit Antonina Vallentin, Helene von Nostitz ou encore Jenny de Margerie, les salonnières ont toutes un rôle multiple d'actrice active auprès des acteurs actifs franco-allemands présents à Berlin. Leurs salons sont l'espace dédié à l'interaction possible entre les différentes catégories de médiateurs – elles créent la rencontre entre des figures telles que Pierre Viénot et des acteurs, auteurs ou autres personnalités allemandes ou françaises des arts et de la culture dont l'influence rendra le lien avec l'opinion publique possible. Plus encore que l'espace que représentent les salons, les salonnières créent un réseau; par là même elles permettent à d'autres d'étendre leurs réseaux. Ainsi, Pierre Bertaux est le témoin privilégié, dans ses lettres à sa famille, de la construction de ces réseaux, à première vue mondains ou essentiellement professionnels, mais dont l'objectif premier, pour les médiateurs intentionnels intéressés, est l'ouverture à la « propagande idéologique » ; pour reprendre l'exemple de Pierre Viénot et de Ernst Robert Curtius.

Si le salon est, par nature, un lieu de réseau et de rencontres ; ceux de Berlin - dans le cadre de la réconciliation franco-allemande, font partie des espaces où il est possible de rendre concrète la conviction que la bonne entente des élites culturelles des deux nations est la base de ce rapprochement.

« *Rapports de Viénot avec l'ambassade quelque chose de curieux ; personnellement très bien et rôle politique de Viénot, dont je ne puis vous parler. Très symptomatique, d'ailleurs, qu'on passe par-dessus l'ambassade* ». ⁸⁵¹ Cette remarque, a priori anodine de Pierre Bertaux à son père, le célèbre germaniste Félix Bertaux, dont la réputation n'est alors plus à faire, marque le véritable impact de la stratégie mise en place par les médiateurs du franco-allemand, notamment à travers les salons. Si Viénot a en effet un rôle important à jouer, l'ambassade de France elle-même utilise cette stratégie diplomatico-culturelle mondaine grâce aux salons pour s'imposer également sur la scène de la médiation et des réseaux élitistes franco-allemands. Ainsi, comme le confirme Roland de Margerie dans ses mémoires : « *bientôt prit [Pierre Viénot] à Berlin la tête du bureau permanent, qui devint une véritable succursale de l'ambassade, tout en jouissant d'une liberté que celle-ci n'avait pas. Les relations affectueuses que Viénot et moi entretenions depuis le lycée nous permirent de collaborer étroitement en toute indépendance ; bien souvent, les renseignements qu'il apportait nous furent précieux, comme ceux qu'il tenait de nous facilitaient sa propre tâche* ». ⁸⁵² Cette réciprocité n'est pas cantonnée, nous le voyons, aux salonnières mais bien aux acteurs de la médiation franco-allemande. Les salonnières, toutefois, occupent une place particulière dans la hiérarchie des médiateurs franco-allemands. Elles sont, nous l'avons vu, à la fois à la tête d'un réseau étendu qui est l'élément clef de leur influence sociale et mondaine au sein de l'organigramme de l'élite franco-allemande – voire, européenne – qui se retrouve à Berlin au cours de ces années d'entre-deux-guerres ; mais également organisatrice d'un espace créant volontairement l'opportunité de la rencontre. « *[...] j'avais passé la soirée chez Mme Vallentin qui voulait me présenter Paul Lévy, le député au Reichstag, socialiste de gauche. Nous étions morts de sommeil, lui et moi. Elle nous a mené finir la soirée au Schwanecke [...] vu des tas de gens, Walter Mehring, l'écrivain [...] une foule de gens, d'artistes, d'hommes politiques, d'écrivain – le président de*

⁸⁵¹ Lettre de Pierre Bertaux à ses parents (18.11.1927), dans Pierre Bertaux : *Un Normalien à Berlin (1927-1933). Lettres franco-allemandes*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 102

⁸⁵² Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 68

la république badoise, etc. »⁸⁵³ Cette foule de gens est particulièrement hétéroclite, que ce soit des hommes politiques, des acteurs de la scène littéraire et culturelle, des journalistes ou des diplomates. Les différents acteurs de cette médiation se rencontrent sous la tutelle d'Antonina Vallentin qui, dans l'exemple cité, joue l'agent médiateur, le chaînon entre les différents domaines concernés par le rapprochement franco-allemand. Jean-Richard Bloch, dont la correspondance est une chronique courte mais détaillée de cette vie mondaine et sociale de la médiation des élites franco-allemandes dans l'entre-deux-guerres berlinois, démontre une véritable diversité des parcours et des personnes rencontrées grâce à la mise en relations d'Antonina Vallentin. Si le dramaturge français se dit volontairement curieux de cette Allemagne d'après-guerre ; c'est-à-dire, finalement, avec un sens de l'engagement voulu et assumé. Ainsi Jean-Richard Bloch est l'exemple vivant du sentiment que voulait faire naître Pierre Viénot auprès des populations respectives des deux nations. Le dramaturge, qui connaît déjà l'Allemagne d'avant la guerre, est curieux, presque enthousiaste envers ce pays qu'il redécouvre après une guerre mondiale : « *Le geste paternel et magnifique avec lequel le douanier allemand a refusé de s'arrêter à une vétille (...) Je retrouve Berlin vide, propre, clair, comme je l'ai laissé il y a vingt-cinq ans* »⁸⁵⁴. Jean-Richard Bloch fait ainsi partie des visiteurs déjà engagés dans un processus si ce n'est de réconciliation, du moins d'intérêt, de curiosité. Il travaille son allemand, qu'il maîtrise déjà, comme bon nombre de membres de l'élite intellectuelle française de sa génération ; il multiplie les rencontres. Si sa présence berlinoise n'est touristique, elle est d'autant plus symbolique dans le cadre d'un rapprochement : la traduction de sa pièce « Le Dernier Empereur » en allemand et sa mise en scène au théâtre de Nollendorfplatz par l'équipe du grand Erwin Piscator.

L'exemple de Jean-Richard Bloch, déjà évoqué plusieurs fois ici, nous semble particulièrement intéressant. En effet, l'auteur lui-même est un « engagé volontaire » du rapprochement franco-allemand, à peine dix ans après l'armistice mais il répond à une invitation. S'il se trouve à Berlin, au-delà de son propre intérêt, c'est dans le cadre d'un travail de rapprochement entre les deux nations par la culture : en effet, on serait en droit de se demander si, tout enthousiaste qu'il n'est, Jean-Richard Bloch aurait entrepris ce long voyage en train dans une Allemagne longtemps ennemie juste pour son simple plaisir touristique ou pour la nostalgie de sa jeunesse pendant laquelle il effectua un premier séjour à Berlin. Bloch

⁸⁵³ Lettre de Jean-Richard Bloch à sa femme (21.3.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

⁸⁵⁴ Cit. op. (14.03.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28 222 (110)

et son épouse se sont cependant montrés revanchard, notamment en ce qui concerne les réparations de guerre : « *Dire que nos imbéciles de gouvernements s'imaginent pouvoir rattraper ce qu'ils n'ont pas su exiger à temps (...) Pour finir, la France ne touchera jamais rien, c'est aussi sûr que deux et deux font quatre* »⁸⁵⁵, écrit Marguerite Bloch à son mari en janvier 1923. Pourtant, cette position, qui a pu évoluer, n'empêche pas une véritable curiosité pour cette Allemagne aux portes de nouveau ouvertes en direction de la France. L'intentionnalité de la médiation, c'est-à-dire de l'engagement pour cette cause de rapprochement – qui ne s'effectuait pas seulement au nom du franco-allemand mais également du pacifisme et de l'entente entre les peuples après un conflit mondial traumatisant – ne s'inscrit pas essentiellement dans une démarche de continuité. L'exemple de Bloch, toutefois, démontre une intentionnalité véritable mais également intéressée – le succès que pourrait rencontrer sa pièce sur la scène berlinoise puis viennoise – ainsi qu'une médiation qui, tout en s'inscrivant dans un terreau fertile, est utilisée et augmentée par des médiateurs sur place, tels qu'Antonina Vallentin, les salons en général ou encore l'ambassade de France. Jean-Richard Bloch, en effet, rencontre beaucoup de gens de différents horizons : « *dans quel tourbillon je vis. Je soupe avec des académiciens (allemands...), je vais tous les soirs – professionnellement – au théâtre, je déjeune chaque jour chez des gens, j'ai déjà pacifié une très âpre querelle entre la maison Fischer et Madame Vallentin, laquelle (...) veut me faire connaître les milieux homosexuels de Berlin ; je fréquente le consulat où l'on se montre d'une amabilité exquise.* »⁸⁵⁶ Ce tourbillon, dans lequel est plongé Jean-Richard Bloch, est avant tout mené par les « experts de la médiation » que sont Pierre Viénot, l'ambassade de France, Antonina Vallentin ou, dans une certaine mesure, le couple influent de l'édition Bermann-Fischer.

Le salon d'Antonina Vallentin agit, dans le cas de Jean-Richard Bloch, comme une dynamique à la rencontre transnationale dans des espaces qui ne sont pas essentiellement cantonnés à l'appartement de la salonnière et journaliste mais bien plutôt à un univers élitiste franco-allemand, ou du moins, ouvert à un rapprochement possible où les médiateurs potentiels – intentionnels ou non – se croisent et nouent des liens.

⁸⁵⁵ Lettre de Marguerite Bloch à son mari (9.1.1923), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (130)

⁸⁵⁶ Lettres de Jean-Richard Bloch à sa femme (18.03.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

Antonina, Jenny et Helene : intentionnalité de l'engagement

Si les salons sont des lieux où peuvent se croiser librement des figures de la médiation, des personnalités évoluant dans ce cercle ou des figures épisodiquement présentes dans ce milieu, qu'en est-il de l'intentionnalité et de l'engagement de la salonnière ?

Le choix de l'engagement est avant tout dépendant, plus encore qu'un contexte politique, d'un parcours de vie. Les salonnières dont il est question ici ont eu trois parcours relativement différents, c'est-à-dire également trois manières d'aborder leur rôle de salonnières – une différence qui influe sur le contexte et l'intentionnalité de l'engagement pour la cause franco-allemande. Ainsi, il nous a semblé nécessaire d'aborder cette question à travers les trois parcours ainsi que les salons de Jenny de Margerie, d'Helene von Nostitz et d'Antonina Vallentin.

En effet, ce sont trois femmes, trois parcours, trois appartenances à des classes sociales différentes ainsi qu'à différentes nations. Toutefois, si Antonina Vallentin est bien polonaise suite à l'indépendance acquise par cette dernière à l'issue du premier conflit mondial, elle fait le choix de son pays d'adoption notamment de par sa proche relation avec Gustav Stresemann, prenant fait et cause pour l'Allemagne et parfois contre la France : « *Elle [Antonina Vallentin] accuse Briand de fausseté, était sur le point d'écrire contre lui un article.* »⁸⁵⁷ Si Oswald Hesnard, l'auteur de ces lignes, n'apprécie que peu Antonina Vallentin – dont il fréquente toutefois le salon - il montre dans ses carnets à quel point la salonnière, plus encore qu'allemande d'adoption, avait choisi de soutenir Gustav Stresemann, son appui politique et, primordial en ce qui la concerne, mondain. Plus tard, alors à Paris et spectatrice de la purge des élites germanophones juives ou opposantes à Hitler, elle continuera à servir la cause de ceux dans lesquels elle croyait au cours de l'entre-deux-guerres. Si le cas d'Antonina Vallentin est plus délicat, ceux d'Helene von Nostitz et de Jenny de Margerie sont plus simples et nous permettent d'expliquer une intentionnalité de profession, voir même, pourrait-on dire, de carrière, assumée et répétée dans les différentes postes de son mari en ce qui concerne Jenny de Margerie ; et un engagement qui s'inscrit dans une continuité mondaine, dans une habitude et une tradition sociétale ainsi, également, que dans un cadre plus vaste de profession honorifique d'Alfred von Nostitz au sein du « Comité Mayrisch » en ce qui concerne Helene von Nostitz.

⁸⁵⁷ *La recherche de la paix France-Allemagne. Les carnets d'Oswald Hesnard (1919-1931)*, éd. Jacques Bariéty, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2011, p. 416

Jenny de Margerie, « la petite Margerie » comme la surnomme Harry Graf Kessler, est épouse et belle-fille de diplomates dont la stratégie au cours de cet entre-deux-guerres de tous les dangers, est la diplomatie par l'interaction culturelle par la mondanité. Ainsi, Roland de Margerie, sur l'impulsion de son père Roland, utilise la mondanité comme outil médiateur. Aux côtés de son épouse, les réceptions qu'il donne ont pour objectif premier d'incorporer la France sur la scène berlinoise et de permettre une ouverture diplomatique vers la réconciliation : « *Ce dernier [Roland de Margerie], excellent germaniste à la différence de son père, tient sur les bords de la Spree, avec son épouse Jenny, un salon diplomatico-artistique où défila tout ce que le Berlin weimarien comptait d'intellectuels plus ou moins francophiles [...]. Cette sociabilité salonnière contribuait à insérer la diplomatie française dans l'effervescence avant-gardiste de la République de Weimar et trouvait sa justification dans les résultats concrets qu'elle permettait d'obtenir [...]. Le salon, passage obligé des intellectuels français se rendant à Berlin, permettait par ailleurs d'entretenir le dialogue entre les élites culturelles des deux pays* »⁸⁵⁸. Le salon du couple Margerie est ainsi à la fois une initiative privée et, surtout, diplomatique et donc, officielle. Si cette stratégie s'inscrit dans la continuité de ce qui avait déjà été fait par Pierre de Margerie à Bruxelles⁸⁵⁹, elle est d'autant plus nécessaire dans une Allemagne humiliée par la défaite et une société berlinoise particulièrement fermée à une quelconque présence française. La mondanité par les arts, la diplomatie par la culture, facilitent l'entrée de la France auprès du Tout-Berlin dont la curiosité de certaines élites est titillée par ces intellectuels français invités par l'ambassade. Ainsi, Jenny de Margerie, plus encore qu'une médiatrice intentionnelle ou pas, est avant tout l'épouse d'un diplomate. Au-delà de la sphère privée, la vie mondaine est consacrée au service du pays que l'on représente. Le salon devient la pierre angulaire d'une politique de rapprochement officieuse d'abord – notamment sous l'influence de l'occupation des régions frontalières allemandes – puis officielle après Locarno. Par manque d'accès aux sources directes, il nous est bien sûr impossible de connaître l'avis personnel de Jenny de Margerie. Les mémoires de son mari, toutefois, évoquent un duo stratégique et complet, presque en chasse, si on s'en tient au champ lexical choisi par Roland de Margerie : « *Ma femme et moi, de notre côté, rabattions les écrivains et les propriétaires de galeries de tableaux vers les*

⁸⁵⁸ Marion Abbaléa, « Une diplomatie culturelle entre ambitions et limites de l'action officielle : l'ambassade de France à Berlin et le rapprochement culturel franco-allemand sous la République de Weimar », *Synergies Pays Germanophones*, n°10, (12.01.2017), pp. 93-94

⁸⁵⁹ Lire à ce propos Bernard Auffray, *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique de son temps*, Paris, Klincksieck 1976

salons du Pariserplatz »⁸⁶⁰. Le diplomate laisse l'initiative à son épouse : « *Ma femme prit l'habitude de recevoir chez nous nos compatriotes après leurs conférences et de réunir autour d'eux un certain nombre de personnalités allemandes qui s'intéressaient aux choses de la France.* »⁸⁶¹ Jenny de Margerie et son mari font ainsi de cette stratégie diplomatico-culturelle un véritable rôle de médiateurs qui s'impliquent très rapidement dans le rapprochement franco-allemand. Un engagement qui restera très prégnante par la suite – recevant en France les réfugiés allemands qu'ils recevaient et fréquentaient dans le Berlin du « Locarno intellectuel ». En effet, l'ambassade française à Berlin, à travers notamment les membres de la famille Margerie, s'implique activement dans le processus de rapprochement. Suivant une politique officielle franco-allemande au lendemain de Locarno, elle s'inscrit également dans un processus de rapprochement plus officieux, notamment à travers ses relations avec Pierre Viénot - que Pierre Bertaux, nous l'avons déjà cité, considère comme une sorte d'agent officieux de l'ambassade – ou à travers son rôle mondain par les réceptions données par Nicole Delorme⁸⁶² d'abord, puis par le couple Roland de Margerie.

Le rôle de médiatrice de la première de nos salonnières qu'est Jenny de Margerie, repose ainsi sur un double engagement qui implique une intentionnalité professionnelle, d'abord puis une intentionnalité privée. Ainsi, si la mondanité et la représentation sont un des piliers des diplomates, Jenny de Margerie s'inscrit dans une continuité des salons de l'ambassade de France, à Berlin comme ailleurs. Marion Aballéa a recensé rapidement le rôle des épouses et filles d'ambassadeurs qui ont reçu dans le palais de la Pariser Platz entre 1871 et 1933, perpétuant ainsi, non pas seulement une tradition de représentation diplomatique mais également un véritable outil pour s'investir auprès de la vie mondaine berlinoise⁸⁶³. Pour Charles de Moüy, diplomate, une ambassadrice est en effet, « *non seulement l'ornement et l'honneur d'une ambassade, mais encore le meilleur auxiliaire de son mari* »⁸⁶⁴. Jenny de Margerie, ainsi, joue sa fonction d'ambassadrice par intérim, notamment après le décès de sa première belle-mère puis de la seconde.

⁸⁶⁰ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits(1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 108

⁸⁶¹ Op. cit. p. 110

⁸⁶² La deuxième épouse de Pierre de Margerie, très jeune belle-mère de Jenny de Margerie, qui mourra cependant en couches à la fin des années 1920

⁸⁶³ Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France à Berlin 1871-1933*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2017, pp. 258-260

⁸⁶⁴ Charles de Moüy, *Souvenirs et causeries d'un diplomate*, Paris, Plont-Nourrit et Cie, 1909, p. 342, cité par : Cit.op. pp. 258

Mais le couple Margerie va au-delà de la simple fonction de représentation diplomatique. En effet, ils suivent d'abord une politique de médiation par la culture et les arts mise en place par Pierre de Margerie dès son poste de Bruxelles précédant l'ambassade de Berlin. Ils poursuivent également une stratégie mise poursuivie également par Roland de Margerie, convaincu du rapprochement et hautement germanophone à l'instar de son épouse, célèbre connaisseuse de Rilke. « *Roland et Jenny de Margerie multiplient les occasions où ces Français peuvent rencontrer les Allemands et avoir avec eux les plus fructueux contacts. La parfaite connaissance qu'a le jeune ménage des milieux intellectuels et artistiques germaniques est fort utile en la circonstance. Jenny de Margerie avait connu à Paris Rainer Maria Rilke et s'était liée avec lui, puis l'avait revu peu avant sa mort survenue en 1926 [...] Le baron Thankmar von Münchhausen, qui était un familier des Margerie, apportait aux contacts qui s'établissaient ainsi le prestige de son nom et de sa culture étendue. Il en était de même du comte Harry Kessler, lui aussi d'esprit très européen [...] grâce en partie à ces deux Allemands, les Margerie fréquentaient dans l'intimité des personnalités.* »⁸⁶⁵

Ainsi, si l'intentionnalité de la médiation de Jenny de Margerie paraît bien évidemment tomber sous le sens de par sa fonction d'épouse d'ambassadeur, elle est d'autant plus évidente lorsqu'il est question de sa connaissance parfaite de la langue allemande et de la conviction européenne partagée par son mari. Leurs connaissances du milieu intellectuel et artistique allemand, et surtout berlinois, leurs permettent, en effet, d'assurer un rôle de « salon-étape » aux mondanités élitistes qu'ils offrent aux personnalités françaises de passage. Ainsi, ils ouvrent la perspective de rapprochement également à ceux des Français qui n'ont pas ou ne partagent pas forcément une vision positive ou bienveillante envers l'ancien ennemi. S'il nous est permis de tenter de catégoriser le rôle de médiateurs de Jenny de Margerie – ainsi que de son mari – à l'aide de l'échelle hiérarchique dressée par Nicole Colin et Joachim Umlauf⁸⁶⁶, il nous paraît censé de les hiérarchiser comme « organisateurs » de rencontres mais aussi de « multiplicateurs ». Ces deux catégories sont à la fois une conséquence de leurs fonctions de diplomates – qui leur permettent, finalement, de s'inscrire dans une dynamique – mais

⁸⁶⁵ Bernard Auffray, *Pierre de Margerie et la vie diplomatique de son temps (1861-1942)*, Paris, Librairie Klincksieck 1976, pp. 483-484

⁸⁶⁶ Joachim Umlauf, Nicole Colin. *Eine Frage des Selbstverständnisse? Akteure im deutsch-französischen champ culturel. Plädoyer für einen erweiterten Mittlerbegriff*, dans Nicole Colin, Corinne Defrance, Ulrich Pfeil, Joachim Umlauf, *Lexikon der deutsch-französischen Kulturbeziehungen nach 1945*, Tübingen, Günter Narr Verlag 2015, pp. 71-82

également de par leur fine connaissance de l'Allemagne ainsi que d'une conviction partagée de rapprochement entre les deux nations, notamment de leurs élites respectives.

Si, comme nous l'avons vu, le salon de Jenny de Margerie s'inscrit dans une démarche plurifonctionnelle – c'est-à-dire, s'inscrivant à la fois dans une tradition de représentation de l'ambassade, mais aussi dans une démarche plus stratégique poursuivie par son mari et son beau-père au sein de l'ambassade dans un contexte post-locarnien et, enfin, grâce à sa germanophilie et sa connaissance du milieu des élites intellectuelle allemandes (notamment à travers son amitié avec Rilke). À l'ambassade, en effet, « *les femmes se voient ainsi conférer un double rôle – distractif voire décoratif, d'une part, organisationnel et logistique de l'autre* »⁸⁶⁷, la fonction de salonnière de Helene von Nostitz agit dans un sens équivalent. En effet, elle-même issue d'une famille socialement puissante de la haute aristocratie allemande – elle est la petite-nièce de Hindenburg – elle exerce ses premiers pas de femme du monde auprès de son grand-père, ambassadeur d'Allemagne à Paris. Plusieurs années avant la Première Guerre mondiale, elle vit un destin similaire à celui de Jenny de Margerie à Berlin plusieurs décennies plus tard. En effet, exerçant le rôle d'ambassadrice par l'absence d'une épouse, elle rencontre la « fine fleur » de la société parisienne et, par là-même, ses élites à l'instar de Rodin dont elle devient la muse et amie. Épouse d'un aristocrate et diplomate allemand, Alfred von Nostitz, elle continuera à être au centre d'une vie mondaine bien remplie notamment à Dresde, Weimar puis à Berlin au lendemain de la Première Guerre mondiale : « *1904 heiratete sie den damaligen Legationssekretär der sächsischen Gesandtschaft und späteren sächsischen Kulturminister Alfred von Nostitz-Wallwitz, der zum Freundeskreis Kesslers gehörte. Die nächsten Jahre verbrachte sie in Dresden, Weimar, Auerbach im Vogtland, Leipzig und Wien.* »⁸⁶⁸

Helene von Nostitz est ainsi issue du même milieu social que Jenny de Margerie. Une aristocratie dont les membres sont établis dans la société. Un univers où tenir un salon fait partie, finalement, de la fonction même d'épouse bien née et bien mariée. À l'instar de la France, la Grande Guerre n'a pas mis fin, en Allemagne, à cette habitude du « grand monde » où l'on reçoit, où l'on est reçu, où l'on doit voir et être vu. En effet, le premier grand conflit mondial n'a, malgré tout, pas détruit l'habitude du XIX^{ème} siècle européen où « *le déclin des*

⁸⁶⁷ Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France à Berlin 1871-1933*, Villeneuve d'Ascq. Presses Universitaires du Septentrion, 2017, p. 258

⁸⁶⁸ Günter Erbe, *Das vornehme Berlin : Fürstin Maria Radziwill und die großen Damen der Gesellschaft 1871-1918*, Cologne, Böhlau Verlag, 2015, p. 227

élites anciennes [...] s'esquisse-t-il lentement dans l'entre-deux-guerres »⁸⁶⁹. Si cette constatation concerne la France, elle est finalement très vraie en ce qui concerne les salons dont il est question ici. Les codes restent les mêmes et Helene von Nostitz fait fonction, dans le cadre du travail de son époux, d'organe central mondain, représentatif mais aussi, comme dans la majorité des cas, instigateur de réseaux.

Son salon berlinois de l'entre-deux-guerres est issu de cette tradition représentative aristocratique, du rôle qu'y joue l'élément féminin d'une maisonnée. Enfin, il est la vitrine d'une organisation dédiée au rapprochement des élites franco-allemandes qu'est le Comité Mayrisch. En effet, si Pierre Viénot lui-même, reçoit des personnalités françaises et allemandes qu'il juge à même de servir sa cause, il n'a pas un salon qui possède son aura. Helene von Nostitz possède le carnet d'adresse, le réseau et la posture mondaine et sociale nécessaire au rôle de salonnière. L'importance du rôle féminin dans la construction de cette mondanité médiatrice est, pour Viénot notamment, l'une des bases fondatrices de sa stratégie de rapprochement franco-allemand. Si le salon de Helene von Nostitz n'est pas dépendant du Comité Mayrisch – il serait tout à fait faux de considérer l'hôtesse comme redevable de l'initiative de Pierre Viénot et de Emile Mayrisch pour son positionnement sur la scène mondaine berlinoise – il est utilisé par le Bureau allemand du Comité comme une des « plaques tournantes » mondaines où peut être discuté ce rapprochement des élites. En effet, « *das Gewicht Viénots als offiziöser Mittler zwischen beiden Ländern resultierte in überwiegenden Maße aus seinen persönlichen Kontakten mit führenden Persönlichkeiten. Bei der Herstellung dieser Verbindung waren ihm die kulturellen Treffpunkte der Hauptstadt besonders hilfreich* ».

⁸⁷⁰ Comme l'écrit Gaby Sonnabend, la situation mondaine de Pierre Viénot dépend avant tout de son réseau de personnalités mais surtout de son utilisation des différents cercles de la société civiles et culturelles où se rencontrent de multiples figures de domaines étrangers les uns aux autres mais liés entre eux. Le salon de Helene von Nostitz, à l'instar de celui d'Antonina Vallentin, du couple Bermann-Fischer ou de Jenny de Margerie, est de ceux-là. Toutefois, de par la fonction honorifique d'Alfred von Nostitz, comme président du Comité Mayrisch ainsi que par l'intime connexion de Helene avec la France et les milieux intellectuels et artistiques français – par exemple, sa relation intellectuelle avec Rodin -, font du salon de Helene von Nostitz de la Maaßenstrasse puis de Zehlendorf, un des centres les plus importants du Comité

⁸⁶⁹ Alice Bravard, *Le grand monde parisien 1900-1939. La persistance du modèle aristocratique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013

⁸⁷⁰ Gaby Sonnabend, *Pierre Viénot (1897-1944) : Ein Intellektueller in der Politik*, Munich, Oldenburg, 2005, p. 175

Mayrisch dans la capitale. « *Alfred Nostitz, un peu timoré d'abord (...) était devenu peu à peu la cheville ouvrière de la section allemande du comité de rapprochement entre nos deux pays* ». ⁸⁷¹

Le couple Nostitz, notamment à travers la figure de Helene, est l'un des maillons de ce « soft power » recherché par Pierre Viénot dans une Europe post-locarnienne où le rapprochement franco-allemand par les élites n'a jamais été si central. Helene von Nostitz fait de cette vie sociale et mondaine un engagement par défaut. Ne possédant pas de sources directes, il nous est difficile de considérer dans sa totalité l'intentionnalité de l'engagement de la salonnière pour une certaine cause franco-allemande. Toutefois, son passé étroitement lié avec la France, notamment de par son histoire familiale et son rôle à l'ambassade d'Allemagne à Paris au début du siècle, ainsi que la position honorifique de son époux, sans oublier sa volonté farouche de recevoir les personnalités artistiques françaises lors de leurs passages à Berlin, font de son salon l'un des cercles les plus courues de cette mondanité franco-allemande, construite de toutes pièces dans un contexte, certes favorable, mais qui nécessite toutefois des bases stables sur la scène berlinoise.

L'engagement d'Antonina Vallentin est, de fait, plus complexe. De par sa nationalité tout d'abord, autrichienne de naissance et polonaise par conviction farouche, elle ne peut, en effet prétendre à un attachement patriotique à l'un des deux pays concernés. Pourtant, Antonina Vallentin, en plus de maîtriser parfaitement la langue allemande, s'installe à Berlin dès la Première Guerre mondiale et n'en bougera plus jusqu'à son deuxième mariage avec Julien Luchaire. Au lendemain de la Grande Guerre et, surtout, de la Conférence de Paris et du Traité de Versailles que la population allemande estime injustes, Antonina Vallentin choisit l'Allemagne à travers la figure de Gustav Stresemann. De fait, c'est de par son engagement aux côtés de l'homme politique allemand que la journaliste, salonnière puis biographe s'inscrit dans une dimension franco-allemande de la politique. Antonina Vallentin, en effet, s'attacha avant tout à la figure de l'homme politique qu'est Gustav Stresemann. Si ses détracteurs ne voient en elle qu'une vulgaire « mondaine »- dans tout ce que ce terme, dans leurs propos, peut impliquer sous les lampes de la célébrité sociale, une personnalité engagée, journaliste, que les événements et les institutions de l'entre-deux-guerres, à l'instar de la Société des Nations, permettent de se développer une réputation. « *La maîtresse de Stresemann, traductrice de je ne*

⁸⁷¹ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 89

*sais qui (Upton Sinclair ou quoi ?), animatrice de « Nord und Süd », la revue de Prof. Ludwig Stein, que je dois voir aussi ».*⁸⁷²

L'engagement d'Antonina Vallentin est multiple. Celui qu'elle portera par la suite dans le cadre du rapprochement franco-allemand s'inscrit toutefois dans une dimension plus générale d'eng Julien Luchaire : *Confessions d'un français moyen (1914-1950)*, vol. 2, Florence, Leo S. Olschki, 1965, p. 135agement politique. En effet, si la journaliste choisit la cause de l'indépendance polonaise – et ce, bien avant la promulgation de cette dernière, comme le montre sa correspondance avec Johann von Boloz Antoniewicz au sujet d'une « Polnische Kunstausstellung » pendant la Grande Guerre⁸⁷³ – elle est aussi au sein de la Société des Nations, comme nous l'avons vu plusieurs fois, à défendre cette fois les intérêts d'une Allemagne avide de retrouver une place sur la scène internationale. L'engagement d'Antonina Vallentin se veut politique, européen, pacifique, international. Il se veut également artistique et journalistique, cette dernière utilisant ses deux domaines où elle exerce sa carrière pour l'instauration de ses idées.

Ses détracteurs l'ont en effet vu plus proche d'une demi-mondaine plutôt que d'une femme réellement au fait de sa carrière politique et de sa vie sociale. Ainsi, aux yeux des hôtes qu'elle reçoit, Antonina Vallentin semble avant tout une femme dont l'intentionnalité de l'engagement pour la cause franco-allemande – dans le cas qui nous préoccupe – repose avant tout sur une avidité sociale et de reconnaissance mondaine. « Intrigue faite femme »⁸⁷⁴ qui se « donnait pour l'égérie de Stresemann »⁸⁷⁵, Antonina Vallentin est vue comme une de ces cocottes du demi-monde des capitales du XIXème siècle où l'engagement n'est autre qu'une passion mondaine. Rappelons toutefois qu'elle est rédactrice au sein de la revue « Nord und Süd », qu'elle se veut confidente de Gustav Stresemann et que son salon, le seul de Berlin aux yeux de Jean-Richard Bloch, se veut l'antichambre réaliste d'une République des Lettres franco-allemande. « Bête politique », elle était, aux yeux de son mari engagée pour l'Europe, connaissant « à fond l'histoire récente de ce monde enfiévré, mais [elle] avait des divinations surprenantes. Je ne crois pas qu'il y eût alors une tête où fut mieux conçue l'Europe telle qu'elle aurait dû être, et où en même temps fût mieux sentie, dans un constant frémissement,

⁸⁷² Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin (1927-1932), Lettres franco-allemandes*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 85

⁸⁷³ Correspondance entre le 5.10.1915 et le 24.04.1917 entre A.V. et J. von B A, Deutsch Exilarchiv, EB 2001 / 072 I.A. 002

⁸⁷⁴ Louise Weiss, *Combats pour l'Europe 1919-1939*, Paris, Albin Michel, 1979, p. 63

⁸⁷⁵ Cit. op.

l'incertitude de l'avenir, tous les dangers amassés sur le proche horizon »⁸⁷⁶. Antonina Vallentin, de par ses origines profondément transnationales, se veut européenne avant tout. Elle choisit le camp de ceux qui veulent la paix et le rapprochement et soutient ainsi Stresemann dans sa politique locarnienne, aux côtés de Briand qu'elle choisit également comme témoin de mariage.

Plus encore peut-être que Helene von Nostitz ou Jenny de Margerie, Antonina Vallentin nous semble être une figure particulièrement intéressante dans la construction de cet « intentionnalité » de l'engagement, c'est-à-dire, de la médiation. Au contraire de ses deux « homologues » de salon dans le Berlin des années 1920/1930, Antonina Vallentin semble par là même faire un choix. Celui de la médiation et de la force médiatrice qu'elle inculque à la revue qu'elle co-dirige et à son salon. À la SDN, auprès de Stresemann puis par ses engagements plus personnels encore – notamment à travers son mariage éminemment politique – Antonina Vallentin choisit l'engagement. « *L'atmosphère de la Landgraffenstrasse était en permanente et complexe vibration, qu'accentuait l'incessante sonnerie de téléphone* ». ⁸⁷⁷ Julien Luchaire, l'auteur de ces lignes, la voit également occupée, à forger une nouvelle Europe. Si Antonina Vallentin est critique, elle l'est non pas sur son intelligence, mais, finalement, sur sa dangerosité mondaine et sa force médiatrice. Pierre Bertaux dont les lettres à sa famille sont pleines de l'arrogance critique d'un adolescent se sachant brillant, le reconnaît d'ailleurs : « *Mme Antonina Vallentin, qui mène « Nord und Süd » avec le professeur Ludwig Stein – dangereuse, donne ici du fil à retordre* ». ⁸⁷⁸ Au contraire, dans une même lettre, Helene von Nostitz est « *touchante et naïve, à encourager* »⁸⁷⁹. Si les appréciations diffèrent, d'une salonnière à une autre, c'est, plus encore qu'une simple dépréciation personnelle, un signe de dangerosité mondaine que représente ainsi Antonina Vallentin. L'engagement d'Antonina Vallentin dans le rôle de médiatrice prend ainsi plusieurs formes.

L'intentionnalité de l'engagement pose ainsi la question de la médiation. Si les salons ont longtemps été perçus comme des espaces dédiés aux arts, aux divertissements, aux rencontres, au grand monde – ils ont toujours été des espaces où le réseau prend forme et/ou se confirme. L'intentionnalité, toutefois, ne va pas de soi. Les hôtes, d'abord, ainsi que le cercle

⁸⁷⁶ Julien Luchaire, *Confessions d'un français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II,, p. 135

⁸⁷⁷ Op. cit.

⁸⁷⁸ Op. cit. p. 105

⁸⁷⁹ Op. cit.

plus ou moins élargie de ceux qui visitent les salons, n'ont pas, de fait, une velléité quelconque à l'engagement – franco-allemand dans le cas qui nous concerne ici. Ainsi, une habitude du grand monde, de la sociabilité, un choix de carrière ainsi que d'autres raisons plus générales ou d'ordre plus privé, peuvent conduire à une visite, ponctuelle ou régulière, dans les salons berlinois. Les hôtes, même si elles composent l'élément central de ce cercle de mondanité et de sociabilité, n'ont pas, de prime abord, un parcours forcément franco-allemand ou qui pût laisser entendre à un aboutissement franco-allemand de leur carrière mondaine. Si Jenny de Margerie est avant tout la représentation de l'ambassade, poursuivant ainsi une politique officielle, Helene von Nostitz inclut à son salon les éléments franco-allemands de la carrière de son mari, alors président d'honneur puis de son engagement véritable pour la cause. Antonina Vallentin, enfin, s'inscrit d'abord dans une dimension journalistique dont l'épisode genevois lance dans la carrière politique auprès de Gustav Stresemann – un engagement pour un homme, avant d'être celui d'un pays, qui la conduira à une médiation franco-allemande et, plus largement européenne, complète.

D. La médiation au service du rapprochement franco-allemand

« À Heidelberg, j'ai pu me rendre compte de l'influence considérable dont Curtius jouait et de la netteté et de la franchise avec lesquelles il a fait servir à l'amélioration des relations franco-allemandes. C'est pour nous un véritable propagandiste et de l'espèce la plus précieuse, un propagandiste ayant des racines profondes dans le sol national et capable de se faire écouter de tous les milieux y compris le plus international. »⁸⁸⁰

Les accords de Locarno viennent tout juste d'être conclus et l'officialisation d'un certain dégel des relations entre la France et l'Allemagne est en marche, lorsque Pierre Viénot écrit cette lettre à l'ambassadeur de France à Berlin, Pierre de Margerie. Il s'agit là, que ce soit le destinataire ou l'expéditeur, de figures centrales de la médiation franco-allemande dans l'entre-deux-guerres. À l'aide de la société civile, des relations culturelles, du vaste champ intellectuel – c'est-à-dire, finalement, d'acteurs non impliqués comme des professionnels du monde politique – les deux personnages, qui seront tout à fait centraux dans l'organisation d'un espace franco-allemand à Berlin, poursuivirent une politique de médiation. Plus encore que des « médiateurs », Pierre Viénot considère les personnalités issues des différents milieux des deux pays voisins comme des « propagandistes ». Autrement dit, les porteurs d'un message, d'une campagne publicitaire ou d'un message idéologique qu'il s'agit de faire passer auprès des populations françaises comme allemandes.

La médiation reste en effet au cœur de cette dynamique de l'entre-deux-guerres, dans laquelle Berlin devint une sphère, un centre, une vitrine. La vitrine d'une idéologie et d'une cause qui, à l'instar du pacifisme lui aussi alors particulièrement soutenu dans les différents champs culturels et intellectuels, ainsi que politiques, régnait puissamment sur l'Europe de l'après-1918.

Il s'agit, en effet, de contrer l'image négative et réciproque qu'on les deux nations l'une envers l'autre. Cette politique, qui a lieu bien avant l'officialisation d'une politique de rapprochement, se veut justement une politique officieuse de médiation. C'est-à-dire, une dynamique qui se doit d'agir en parallèle d'une politique officielle, à travers des domaines

⁸⁸⁰ Lettre de Pierre Viénot à Pierre de Margerie (17.11.1925), cité par Bernard Auffray, *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique de son temps*, Paris, Librairie Klincksieck, 1979, p. 483

d'interaction principalement élitistes et notamment intellectuels : « *faire naître, grâce aux élites, une opinion publique binationale et transnationale* »⁸⁸¹ en ce qui concerne l'un des principaux acteurs de cette dynamique de rapprochement qu'est alors Pierre Viénot. C'est en effet une idée de « propagande idéologique » de laquelle les membres actifs ne sont pas issus d'un milieu politique officielle mais jouent le rôle de médiateur à l'ombre de cette même politique, la devançant parfois. « C'est pour nous un véritable propagandiste » dit en effet Pierre Viénot de Ernst Robert Curtius à l'ambassade de France en Allemagne, Pierre de Margerie. Un « propagandiste » dont l'action principale se joue sur une scène plus large de médiation. L'objectif recherché consiste à contrer une opinion publique allemande comme française défavorable à un rapprochement, coupant l'herbe sous le pied d'une presse peu amène et construisant des réseaux binationaux particulièrement puissants pour survivre à des crises potentielles futures.

Les initiatives furent nombreuses et Pierre Viénot, dont le nom revient forcément en tête de liste des acteurs de cette dynamique qui fit de Berlin, pendant quelques courtes années, une capitale franco-allemande élitiste et intellectuelle notoire et réputée dans cet univers particulier du rapprochement, ne fut qu'un nom parmi d'autres. Ainsi, il s'agit notamment de citer Otto Grautoff et sa Société franco-allemande, ainsi que l'ambassade de France à Berlin dont la famille de Margerie fut l'un des piliers entre 1922 et 1932.

Qu'en est-il des salonniers ?

Antonina Vallentin, Jenny de Margerie ou Helene von Nostitz ont-elles joué un rôle directement dans la construction de cette médiation ? Ou bien s'inscrivirent-elles dans une dimension moins active ? C'est-à-dire, quelles parts réelles jouèrent-elles dans cette dimension structurelle du rapprochement franco-allemand berlinois où des personnages comme Pierre Viénot tinrent eux aussi, si ce n'est un salon, du moins une sociabilité mondaine et de réseau ?

Jenny de Margerie, belle-fille de l'ambassadeur, s'inscrit directement dans ce tableau franco-allemand, jouant ainsi le rôle d'ambassadrice « bis » d'abord seule puis aux côtés de sa belle-mère, Nicole Delorme, puis, à la mort de cette dernière, de nouveau seule. La sociabilité mondaine de Jenny de Margerie repose essentiellement sur la fonction traditionnelle et essentielle d'ambassadrice – s'inscrivant notamment dans une tradition de l'ambassade de

⁸⁸¹ Guido Müller, *Pierre Viénot et le Bureau berlinois du Comité d'Études franco-allemand*, dans Hans Manfred Bock, Gilbert Krebs, *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 67

France à Berlin - ainsi que sur une stratégie réelle « diplomatico-culturelle » mise en place, sous l'égide de Pierre de Margerie, par son époux Roland. Le couple Margerie devient l'une des figures centrales de cette mondanité intellectuelle franco-allemande dont l'objectif essentiel est de pousser à la réconciliation entre les deux pays, à la reprise diplomatique sérieuse et officielle des relations. Ce, à travers le rapprochement et le titillement de la curiosité par la construction d'une vitrine des arts français au sein de l'ambassade de France sur la Pariser Platz. Le salon de Jenny de Margerie, ainsi, devient cette succursale, s'inscrivant au sein d'une politique officielle à laquelle Pierre de Margerie de par sa présence dynamique à Berlin dès 1922, avait beaucoup contribué. Cette médiation officielle, dont le premier atout consiste avant tout dans le travail de représentation qui échoit à toute ambassade, s'inscrit dans cette même dynamique franco-allemande dont il a déjà été question à travers la personnalité de Pierre Viénot. Toutefois, même si le salon et la sociabilité mondaine du couple Margerie joue en effet un rôle primordial dans la structure de la dynamique du rapprochement pendant l'entre-deux-guerres ainsi que l'attractivité de Berlin, la médiation première n'est pas issue des palais de Pariser Platz.

Helene von Nostitz, dont le salon est un élément encore profondément issu et attaché aux codes traditionnels, fait de sa sociabilité berlinoise l'un des relais du Comité Mayrisch à Berlin au sein duquel son mari exerce une fonction honorifique de président allemand. Son salon, ainsi, est l'un des atouts mondains de ce Comité pour lequel une place sur la scène intellectuelle, artistique et mondaine berlinoise, est nécessaire. Roland de Margerie écrit d'ailleurs d'elle, qu'elle « *appartenait de toutes ses forces, par tous ses goûts, à la société des esprits, qui fait passer la culture avant les antagonismes nationaux* »⁸⁸². Elle s'inscrit, ainsi, dans la perspective intellectuelle de Pierre Viénot pour lequel, les antagonismes nationaux sont en effet le premier obstacle à une possible, espérée et souhaitée réconciliation entre deux pays depuis si longtemps ennemis.

Antonina Vallentin, enfin, est peut-être celle dont le rôle de médiatrice est le plus originalement exercé et le plus surprenant. Si Jenny de Margerie et Helene von Nostitz s'inscrivent dans une démarche traditionnelle, dans le respect des codes sociaux et dans une dynamique personnelle plus naturelle car s'inscrivant, pour la première, au sein de la fonction de son mari et celle, officieuse, qu'elle exerce – c'est-à-dire, ambassadrice intérimaire – et, pour la seconde, correspondant aux codes de sa classe sociale, dans un respect des règles d'une

⁸⁸² Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1922-1939)*, Dallas, édité par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 89

femme issue de la très haute aristocratie prussienne – nièce de Hindenburg, petite fille d’ambassadeur – ainsi que dans le cadre d’une organisation dont l’objectif principal consiste en la médiation. Antonina Vallentin, au contraire, ne s’inscrit ni dans une démarche sociale – elle est issue de la bourgeoisie de Lemberg, est d’origine polonaise, de naissance austro-hongroise et berlinoise d’adoption – ni même au sein d’une dynamique particulière qui pourrait faire d’elle l’un des instruments d’une politique de rapprochement. À l’instar de certaines autres, elle s’immisce dans une dynamique de réconciliation, dans une cause idéologique et politique, au nom d’une position sociale – ses relations avec Gustav Stresemann semblent être le point de départ de cet intérêt – ainsi que d’une démarche plus personnelle et professionnelle, de rapprochement européen (plus encore que franco-allemand) dans un but de pacifisme dans l’immédiat après-guerre. Il nous semble toutefois nécessaire de mentionner l’intérêt personnel que cette journaliste multilingue et à la recherche d’une situation mondaine, puise dans cette nouvelle démarche intellectuelle et politique, notamment dans le cadre de ses relations avec Stresemann qui scelle une nouvelle alliance politique avec Briand. De journaliste, Antonina Vallentin se fait salonnière et devient, intentionnellement ou pas, un chantre d’un rapprochement franco-allemand, à travers une mondanité culturelle qui se veut au service d’une cause plus générale de réconciliation et de compréhension internationale – une démarche, somme toute, similaire à celle de Pierre Viénot. Ainsi, si Antonina Vallentin rêve d’une maison d’édition internationale, elle s’inscrit en effet dans une vision plus large d’un avenir commun, que le « simple » devoir de réconciliation franco-allemande. Pour elle, comme pour Viénot, il s’agit de « *ne jamais perdre de vue l’intérêt commun de l’Europe par-delà les très légitimes intérêts, souhaits et particularités nationales* »⁸⁸³. La salonnière, plus encore qu’une simple mondaine ou élément de cet univers franco-allemand, de cette intelligentsia qui fit de Berlin l’avant-centre d’une stratégie et d’un espoir européen à travers l’étape que représentait le rapprochement franco-allemand, s’investit justement auprès d’institutions, de clubs ou d’associations dont l’élément central reste une pensée commune européenne : ainsi, on la retrouve à la Société des Nations comme correspondante du *Manchester Guardian* ; elle épouse Julien Luchaire qui est lui-même un haut membre de Comité de Coopération Intellectuelle et s’investit auprès du PEN-Club – dont l’intérêt comme agent médiateur franco-allemand, finalement, dans un même devoir structurel que les salons, reste encore à faire aujourd’hui – et

⁸⁸³ Guido Müller, *Pierre Viénot et le Bureau berlinois du Comité d’Études franco-allemand*, dans Hans Manfred Bock, Gilbert Krebs : *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 67

du Wednesday Society Club⁸⁸⁴ après 1945 dont les invités restent des diplomates, des politiques, des écrivains : c'est-à-dire, les mêmes que ceux qu'elle recevait dans ses salons berlinois et parisiens.

Antonina Vallentin fait de son salon une étape, un élément de cette professionnalisation du rapprochement et du rêve européen de l'entre-deux-guerres, confirmé par les événements et conjonctures historiques dont ils dépendent. De par son parcours, son rôle mondain, de journaliste et de sa position au sein de ces relations franco-allemandes berlinoises, cette « herméneutique interculturelle »⁸⁸⁵, dans lesquelles elle évolue à Berlin puis à Paris.

Une utilisation de la médiation ?

« De Monzie avait invité Heinrich Mann chez lui, dans un cadre privé, et avait d'abord demandé à l'écrivain de lui exposer par le menu les impressions qu'il avait recueillies au cours de son séjour dans la capitale [...] De Monzie estimait qu'il ne fallait pas attendre le congrès suivant du PEN-Club, prévu au printemps 1926 à Berlin, pour envoyer officiellement en Allemagne des écrivains français et qu'il fallait saisir « n'importe quelle occasion qui se présenterait avant cela », ajoutant qu'il serait très heureux si de telles invitations venaient de Berlin. De Monzie expliqua à Heinrich Mann que les écrivains lui paraissaient tout particulièrement aptes à jouer le rôle d'« avant-diplomates » dans le domaine du rapprochement franco-allemand et il le demanda explicitement à son interlocuteur allemand « de le faire savoir à Berlin ».⁸⁸⁶

Cette longue citation issue du travail de Katja Marmetschke sur l'agent médiateur et le rôle de cette médiation dans la construction d'un rapprochement franco-allemand au cours de

⁸⁸⁴ D'après Anna Rabkin, dans son mémoire de master *Antonina Vallentin. A European of Foreign Affairs*, mémoire de master sous la dir. de Henry Reichman, California State University, 2003, p. 39

⁸⁸⁵ Guido Müller, *Pierre Viénot et le Bureau berlinois du Comité d'Études franco-allemand*, dans Hans Manfred Bock, Gilbert Krebs, *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 67

⁸⁸⁶ Katja Marmetschke, *Un tournant dans le rapprochement franco-allemand ? La rencontre entre C.H. Becker, ministre de l'Éducation de Prusse, et Anatole de Monzie, ministre français de l'Instruction publique, en septembre 1925 à Berlin*, dans Hans Manfred Bock, Gilbert Krebs, *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 38

l'entre-deux-guerres mentionne ici plusieurs éléments qui nous semblent nécessaires à analyser. Anatole de Monzie, alors Ministre de l'Instruction Publique, reçoit Heinrich Mann, chez lui, à Paris. Un signe, pour le ministre, de l'importance du rôle de l'espace privé dans une collaboration qui se veut alors officieuse, la politique franco-allemande n'ayant pas encore été scellée par des événements historico-politiques officiels. Cet espace privé dans lequel Anatole de Monzie accueille le célèbre écrivain allemand Heinrich Mann, au-delà de la portée symbolique d'un ministre qui reçoit, au-delà de la scène politique et médiatique, un allemand, certes profondément francophile ; sous-entend une certaine similarité de lieux et d'espaces avec les salons dont la part « privée » est l'un des points centraux de cet espace mondain. De Monzie cherche à connaître un avis allemand, éloigné des discours officiels, voulant semble-t-il accéder à ce que Pierre Viénot appelle « *l'identité profonde, humaine qui existe entre eux et nous* »⁸⁸⁷. Heinrich Mann, au-delà de la célébrité qu'il représente, est également reçu comme membre du PEN-Club. Il semblerait que cette institution, dont le prochain sommet devait alors avoir lieu à Berlin, avait notamment, dans le processus intellectuel et politique d'Anatole de Monzie, comme rôle de permettre un premier échange de regards et de rencontres entre des écrivains français et allemands. En 1925, quelques mois avant la signature des Accords de Locarno, avant-même l'entrée de l'Allemagne de la Société des Nations, le ministre français de l'Instruction publique, imaginait un premier rapprochement, une « Vorgeschichte » de la réconciliation franco-allemande à travers des figures de la société civile. Si le rôle de cette « société civile » a déjà été étudiée et rappelée ici, elle transparaît comme essentielle dans cette préhistoire du rapprochement franco-allemand dans l'entre-deux-guerres. L'exemple d'Anatole de Monzie et de C.H. Becker, relaté par Katja Marmetschke⁸⁸⁸, représente, non pas la politique de leurs pays respectifs mais une prise de conscience du rôle d'acteurs de la société civile. Autrement dit, d'acteurs périphériques, éloignés de la scène politique mais dont l'implication et la personnalité les prédisposent, en plus de leur implication dans « la cause », à une action médiatrice. Cette tentative de rapprochement de 1925 marque le début d'une politique

⁸⁸⁷ Lettre de Pierre Viénot au Maréchal Lyautey (1.9.1922), cité dans Hans Manfred Bock, « Der Weg Pierre Viénots von Lyautey zu de Gaulle. Biographische Stationen eines nonkonformistischen Intellektuellen », in *Galerie. Revue culturelle et pédagogique*, Luxembourg, 1997, p. 106

⁸⁸⁸ Katja Marmetschke, *Un tournant dans le rapprochement franco-allemand ? La rencontre entre C.H. Becker, ministre de l'Éducation de Prusse, et Anatole de Monzie, ministre français de l'Instruction publique, en septembre 1925 à Berlin*, dans Hans Manfred Bock, Gilbert Krebs, *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 35-51

d'utilisation des « *relations transnationales dans les domaines de la culture et de la société en tant que dimension spécifique du tissu de relations entre deux États* »⁸⁸⁹.

Ainsi, ces acteurs de la société civile, essentiellement issus des univers culturels et sociétaux, s'impliquent dans une médiation officieuse, éloignée des lumières officielles comme des agents de l'ombre. À l'instar de Pierre Viénot, d'Otto Grautoff et des différents acteurs de la médiation franco-allemande dans l'entre-deux-guerres, ces acteurs ont avant tout la capacité transnationale de passer les frontières et la volonté de s'impliquer dans ce nouveau monde post-guerre mondiale traumatisante.

La médiation par des membres de la société civile devient essentielle, utile et prend différents aspects. Elle semble alors nécessaire dans la construction d'un rapprochement entre deux pays à la relation profondément déconstruite par la guerre de 1870 et le premier conflit mondial. L'importance de la société civile, au-delà du rôle sur lequel nous reviendrons, des intellectuels et du monde de la culture, s'inscrit surtout dans la conviction que c'est toute la société et sa perception de « l'Autre » qui doit être changée. « *Ce qui m'a frappé au contraire, à retrouver les Allemands dans leur vie de tous les jours, sortant du bureau, partant le dimanche en parties de plaisir, à retrouver en Allemagne, comme chez nous, des amoureux, des enfants jouant, comme chez nous, à la trottinette (...) on finit par vous la faire oublier, à force d'âneries, qui, quoiqu'on fasse, vous influencent et on se laisse entraîner même à prendre comme tout le monde une position sentimentale, dans ce conflit stupide de deux opinions publiques également haineuses et égarées.* »⁸⁹⁰ Cette conviction qui animera la création du « Comité Mayrisch » ainsi que les principaux médiateurs de cet entre-deux-guerres berlinois. Le but de Pierre Viénot est de présenter l'Allemagne et les Allemands comme un pays semblable à la France, avec les mêmes aspirations et les mêmes soucis du quotidien en ce qui concerne les habitants du pays. S'il utilise cet aspect de la vie quotidienne, il insiste toutefois, ainsi que ses rivaux dans la construction d'un modèle franco-allemand, auprès d'une certaine élite. Ainsi, si Ernst Robert Curtius est, à ses yeux, « le parfait propagandiste », il en va de même pour les réunions de la Société franco-allemande qui prévoit des conférences de célébrités françaises en Allemagne ainsi que, dans une certaine mesure, les salons berlinois qui se disputent les figures de passage et les contacts prestigieux pour l'élaboration d'un réseau.

⁸⁸⁹ Op. cit. p. 50

⁸⁹⁰ Lettre de Pierre Viénot au Maréchal Lyautey (1.9.1922), cité dans « Hans Manfred Bock : Der Weg Pierre Viénots von Lyautey zu de Gaulle. Biographische Stationen eines nonkonformistischen Intellektuellen“, in: *Galerie. Revue culturelle et pédagogique*, Luxembourg 1997, p. 106

Ce sont ce que Hans Manfred Bock nomme les « elitär-kooptativen Gruppen »⁸⁹¹ qui, de fait, deviennent les maillons centraux d'un objectif de médiation. Cette politique de la médiation se veut créatrice de nouveaux espaces, des « zivilgesellschaftlicher Interaktionsfeldern » qui permet une « neue transnationale Beweglichkeit »⁸⁹² entre la France et l'Allemagne au lendemain d'une crise qui, au final, aura duré plusieurs décennies. Ces espaces socio-culturels, implantés dans la société, poussent à l'interaction entre des acteurs triés sur le volet – tous issus d'une élite intellectuelle française et allemande – sur lesquels reposent une certaine forme de médiation. Il s'agit, finalement, de surmonter et de se rendre indépendant des crises économiques et politiques qui jalonnent l'histoire franco-allemande. Ces lieux d'interaction, reposant sur une notion nouvelle de transnationalité, se doivent d'être indépendants, libres des contraintes politiques et économiques. Si les salons sont en effet une forme de rencontre sociale et de mondanité transnationale élitiste – dans ces cas spécifiques – ils ne sont pas les seuls lieux où se respire, à Berlin notamment, cet air de transnationalité au sein de la société civile : clubs, conférences, l'ambassade de France, salons, évènements mondains, vernissages d'expositions... « *J'y ai trouvé, à quelques pas du Kurfürstendamm, un peu de ce parfum éthéré qu'ont les idées lorsqu'elles n'appartiennent plus à un drapeau, à une officine, à une boutique* »⁸⁹³ écrit André Germain à cette époque. Il exprime ainsi l'objectif recherché par cette médiation franco-allemande à travers la société civile : croire à une possible unité intellectuelle, sincèrement transnationale, c'est-à-dire, éloignée de toute idée de frontières nationales que l'on pourrait retrouver dans des processus intellectuels et que les médiateurs stars du franco-allemand de l'entre-deux-guerres combattaient justement.

La médiation devient donc l'un des outils centraux de ce rapprochement franco-allemand. Plus encore qu'un simple concept, il se dévoile comme une stratégie au service d'une propagande de rapprochement. Il s'agit de changer les états d'esprits, de transformer les regards et de construire une nouvelle identité, une nouvelle « nation transnationale » franco-allemande. C'est-à-dire, une nation purement intellectuelle, où « *les idées [...] n'appartiennent plus à un drapeau* » et où les salons, à l'instar des autres formes de sociabilité, forment un espace neutre, nécessaire et utile, à la propagation de cet esprit de médiation.

⁸⁹¹ Hans Manfred Bock, *Berlin-Paris (1900-1933) : Begegnungsorte, Wahrnehmungsmuster, Infrastrukturprobleme im Vergleich*, Bern, Peter Lang, 2006, p. 55

⁸⁹² Op. cit. p. 22

⁸⁹³ Louise Freydaival, « Les clubs et le cosmopolitisme à Berlin », *Revue d'Allemagne*, 1928, p. 657

Salons, évènements mondains : agents médiateurs ?

« C'était probablement le lieu de Berlin où se discutaient avec le plus d'ampleur et de liberté les problèmes de l'heure, en des langues variées [...] et il était rare que les étrangers notables de passage ne vinssent pas sonner au rez-de-chaussée de la Landgrafenstrasse. »⁸⁹⁴ Si Julien Luchaire cherche, bien sûr, à décrire sous son meilleur jour le salon de son épouse (alors seule connaissance intime), les détracteurs d'Antonina Vallentin ou bien ses hôtes à l'œil critique, font en effet de son salon un lieu de rencontres où il est possible, en effet, de faire connaissance avec un Tout-Berlin divers et varié. Ainsi, Pierre Bertaux admire « l'habilité de Frau Vallentin qui tout de suite savait mon nom, ce que je faisais, me présentait aux gens intéressants. »⁸⁹⁵. Le salon, à travers les exemples relatés ici concernant celui d'Antonina Vallentin, est ainsi un espace neutre de médiation où l'habilité de la salonnière consiste en l'élaboration, justement, d'un lieu de discussion et de rencontres diverses. La recherche, en effet, de « propagandistes », comme les appelle Pierre Viénot, pour servir cette « stratégie de l'interaction » à travers la société civile, se fait ainsi notamment dans les salons : « *Viénots Büro in Berlin war nicht nur eine Verständigungsagentur, sondern von Beginn an auch ein gesellschaftlicher Treffpunkt.* »⁸⁹⁶

Si la médiation est au centre des préoccupations de ces « agents » de la réconciliation franco-allemande au sein d'un certain champ d'élites intellectuelles, elle se construit relativement toujours de la même manière dans le Berlin de l'entre-deux-guerres. Elle fait ainsi appel aux codes traditionnels de la hiérarchie et de la construction mondaines et sociales. Il s'agit de se construire un univers, un réseau dans lequel on puise des informations et, surtout, on permet à des acteurs des deux pays, intéressés ou pas par cette transnationalité intellectuelle (et industrielle) rêvée, à se rencontrer.

Le salon est, par sa forme et ses codes, un espace privilégié à la médiation. Il permet la rencontre dans un lieu neutre, un espace où il est permis de discuter, c'est du moins ce que veut donner le salon comme illusion, en toute confiance. Où l'on rencontre des personnalités célèbres ou des gens plus intimes, plus dans l'ombre, mais qu'on le peut penser utiles à sa

⁸⁹⁴ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 135

⁸⁹⁵ Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes (1927-1932)*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 85

⁸⁹⁶ Gaby Sonnabend, *Pierre Viénot (1897-1944): Ein Intellektueller in der Politik*, Munich, Oldenburg, 2005, p. 175

stratégie politique et propagandiste. Ainsi, Jean-Richard Bloch rencontre, dans le salon de la Landgrafenstrasse, des célébrités, à l'instar d'ambassadeurs ou de la cousine de Walther Rathenau, qui le fascine ; mais également des gens moins célèbres, comme « *Wilhelm, du consulat et sa charmante femme* », un certain homme que Pierre Bertaux ne tient qu'en piètre estime : « *Quelques tuyaux sur Wilhelm, ce type de l'ambassade vu chez Vallentin – un type louche, à tout faire, fait des fiches sur tout, sait tout, etc – avec l'aide de sa femme qui a l'air aussi d'un drôle de personnage* »⁸⁹⁷. Si le couple Wilhelm n'a rien de bien flamboyant, il est un maillon de cette chaîne médiatrice, structurelle des réseaux qui se font et se défont dans l'ombre de ces lieux officiels mais espaces de médiation. S'il est question ici principalement des salons, il s'agit toutefois de préciser à quel point la sociabilité en elle-même, dénuée du terme de « salons » est le socle, dans sa conception générale, de cette médiation. Ainsi, Harry Graf Kessler reçoit chez lui des personnalités diverses et témoigne de dîners donnés par Mechtilde Lichnowsky ou par Helene von Nostitz ainsi que l'ambassade de France. Plus encore que les salons, qui se définissent comme des lieux essentiellement dédiés à cela, la mondanité en général et les normes sociales qui régissent les événements culturels, les dîners informels et les soirées d'ambassades ou dans les palais des industriels ou célébrités journalistiques, artistiques ou politiques berlinoises, constituent les principaux instruments de ce projet de réconciliation franco-allemande orchestrée dans l'entre-deux-guerres, officieusement d'abord puis plus officiellement. La médiation s'exerce dans la mondanité, sous les feux des projecteurs mais éloignés de la scène politique, dans l'intimité de l'espace privé et des foyers, créant ainsi, finalement, une deuxième cour⁸⁹⁸ non pas monarchique mais essentiellement politique et dédiée, dans le cas de Berlin, aux relations franco-allemandes.

Le rapprochement franco-allemand doit se faire dans la douceur, dans la compréhension de l'autre et dans sa découverte. Il s'agit ainsi d'impliquer tous les éléments qui constituent la vie sociale, la vie en société dans un objectif d'unité entre deux populations longtemps ennemies. Recréer les liens en les impliquant dans une dimension de vie en communauté propre aux êtres humains – cette « *aptitude de l'espèce humaine à vivre en société [...] la sociabilité*

⁸⁹⁷ Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes (1927-1932)*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 96

⁸⁹⁸ Alice Bravard, *Le grand monde parisien (1900-1939). La persistance du modèle aristocratique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, p. 21-30

*contribue éminemment à définir ce qui sépare l'homme de la bête. »*⁸⁹⁹ C'est cette constatation que fait, finalement, Pierre Viénot et les futurs acteurs de la médiation franco-allemande : recentrer les relations entre les deux pays autour d'une conception finalement profondément ancrée dans l'espèce humaine, qui la définit, comme le propose ici Maurice Agulhon, et la différence de l'espèce animale qui en est dépourvue. Si la société s'est construite sur des codes sociaux dont fait partie la sociabilité, il semble alors presque normal, essentiel, de permettre un rapprochement entre les deux pays à travers une nouvelle conception de ces populations aux a priori très implantés depuis les deux dernières guerres et exacerbé par la Grande Guerre, vécu comme une vengeance du côté français – l'Allemagne reste un danger – et comme une injustice du côté allemand – la France a injustement conspiré pour punir l'Allemagne à Versailles suite à sa défaite de 1870. Si cette sociabilité est normale à l'espèce humaine, constitutive même, de l'humanité, les événements mondains, les expositions, les salons, les conférences et tout ce qui sera mis en place durant ces quelques années de rapprochement au cours de ce qui sera considéré comme « l'entre-deux-guerres » paraissent alors véritablement essentiels. Le monde de la culture et la mondanité sont utilisés comme instrument de médiation dans un objectif, justement, de rapprochement : *« Ce fut l'époque des expositions retentissantes, consacrées à Manet, à Daumier, à Toulouse-Lautrec, dont j'ai parlé déjà. Le triomphe que ces manifestations remportèrent auprès du public allemand le plus cultivé compensait, et bien au-delà, le refus obstiné que continuaient d'opposer à tout contact avec la France les milieux conservateurs et nationalistes. »*⁹⁰⁰

Cette stratégie par la culture et la mondanité est ainsi l'apanage de la société civile qui est au cœur de cette médiation franco-allemande de l'entre-deux-guerres mais qui reste, cependant, cantonnée à une société essentiellement élitiste et intellectuelle. Ainsi, les « propagandistes » se doivent être des représentants de ce champ intellectuel qui est vu comme le seul moyen, après la Grande Guerre, de reprendre la main sur un monde qui a couru à sa perte entre 1914 et 1918. Les salons, les cercles, les clubs et tous les événements comme les pièces de théâtres (œuvres traduites parfois !), les expositions de peintures, les concerts et les conférences sont des éléments essentiels dans la construction mondaine médiatrice. Antonina Vallentin, Helene von Nostitz ou encore Jenny de Margerie reçoivent l'élite et, à l'instar d'Aline Mayrisch à Colpach ou de Paul Desjardins à Pontigny, n'ouvrent pas leurs portes à

⁸⁹⁹ Maurice Agulhon, *Le cercle dans la France bourgeoise 1810-1848. Étude d'une mutation de sociabilité*, Cahier des Annales, N°36, Paris, Librairie Armand Colin, 1977, p. 8

⁹⁰⁰ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 108

n'importe qui. S'il est le plus souvent question des trois figures centrales considérées comme « salonniers », il nous paraît nécessaire de citer également les soirées et les après-midis de Brigitte Bermann-Fischer, l'héritière de la Fischer Verlag, de Mechtilde Lichnowsky ou encore d'Annette Kolb⁹⁰¹ – « surnommée la Kolbannette dans les milieux littéraires berlinois »⁹⁰² - le couple Münchhausen ou, dans une mesure moins dédiée directement au rapprochement, l'élite juive - « que leur cosmopolitisme protégeait contre la tentation d'une attitude nationaliste et contre les préjugés d'une aristocratie militaire »⁹⁰³ d'après Roland de Margerie, dont le premier combat fut celui d'instaurer une véritable stratégie diplomatico-culturelle basée sur la création d'un réseau mondain étendu⁹⁰⁴.

Ce « Locarno intellectuel » qui se développe alors, utilise la médiation comme une stratégie douce. Un véritable « réseau de communication transnational complexe » entre la France et l'Allemagne se met alors en place, dépendant des capitales qui représentent alors les centres géographiques de cette politique. Un réseau porté par ce que Hans Manfred Bock appelle des « gesellschaftlichen Akteuren »⁹⁰⁵, c'est-à-dire des figures issues de la société civile. Si la population n'est pas directement concernée par ces initiatives – autrement dit, les événements mis en place ne sont pas destinés au « grand public » - ils concernent un champ intellectuel que la Grande Guerre et les conflits profonds qu'elle a engendré par-delà l'armistice, a convaincu de s'engager en politique. Cette « euphorie locarnienne » évolue dans cette société civile intellectuelle (et industrielle, en ce qui concerne également les tentatives d'Emile Mayrisch) qui utilisa la culture pour mettre en place un « intérêt pour les biens culturels de l'autre nation »⁹⁰⁶.

Les salons sont un centre, parmi d'autres, où se construit cette stratégie socio-culturelle transnationale censée faire des ruines de la Grande Guerre un monde nouveau qui passe par une

⁹⁰¹ Lire notamment Annette Kolb, *Ich hätte dir noch so viel zu erzählen. Briefe an Schriftstellerinnen und Schriftsteller*, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 2019

⁹⁰² Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 68

⁹⁰³ Op. cit.

⁹⁰⁴ Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France à Berlin 1871-1933*, Villeneuve d'Ascq, Éditions du Septentrion, 2017

⁹⁰⁵ Hans Manfred Bock, Ilja Mieck, *Berlin-Paris (1900-1933) : Begegnungsorte, Wahrnehmungsmuster, Infrastrukturprobleme im Vergleich*, Bern, Peter Lang Verlag, „Convergences“, 2005, p. 38

⁹⁰⁶ Hans Manfred Bock, *Transaction, transfert et constitution de réseaux. Concepts pour une histoire sociale des relations culturelles transnationales*, dans Hans Manfred Bock, Gilbert Krebs, *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 23

réconciliation franco-allemande. « *Expliquer, expliquer et expliquer, voilà ce qu'il y a lieu de faire à l'heure actuelle. Il faut à cette fin l'action d'hommes, capables d'un véritable bilinguisme intellectuel, difficiles à trouver* »⁹⁰⁷ écrit Pierre Viénot à Pierre de Margerie en juin 1925. Ces hommes, que l'on se doit d'attirer, le sont par cette curiosité, de par et d'autre, aiguïser grâce à des domaines socio-culturels dont ils sont eux-mêmes issus. Il s'agit de les rassembler dans un même lieu, un même espace où dans l'intimité du « privé », il leur est possible de rencontrer leurs homologues allemands. Si les expositions et les conférences, événements publics s'inscrivant dans une véritable stratégie de médiation comme nous l'avons vu, sont ouverts à tous et permettent la « création de la curiosité », soit, de rendre attractif ce que l'on veut montrer dans une vitrine ; les salons et les dîners, privés, sont particulièrement nécessaires à la vie en communauté, tout d'abord ainsi qu'à créer un espace « neutre » tout en étant mondain et stratégie, où il est possible voir naturel, de rencontrer des personnalités diverses. De plus, par-delà le rôle de médiatrice constitutif de la fonction de salonnière, le salon se veut également « multiplicateur », c'est-à-dire chargés, par les réseaux qu'ils constituent, de faire connaître, de faire se rencontrer et de créer, finalement, de nouveaux médiateurs, dans un souci assumé de création de réseaux transnationaux. Ainsi, les contemporains de ces salons, du point de vue français, s'émerveillent de rencontrer tant de personnalités diverses dans les salons berlinois qu'ils fréquentent et, surtout, témoignent d'une meilleure connaissance de ces Allemands tant redoutés et méconnus : « *Tout le monde se dit républicain, francophile, pacifiste. En attendant, l'argent coule à flots et ils n'en ont pas, me dit l'attaché commercial français à l'ambassade. Un luxe, une dépense folle. Un bluff, une énergie, une vitalité, un besoin de s'étourdir qui n'ont aucune commune mesure avec notre vie. Tout cela m'amuse fort. Je vais bien. Je mange à des heures extraordinaires. Les étangs de Tiergarten sont gelés, on patine. [...] Les Bermann-Fischer sont l'amabilité même [...] Mme Bermann Fischer veut m'apprendre à danser !* »⁹⁰⁸ Jean-Richard, dans ses lettres à sa femme, semble avoir traversé le miroir et rencontrer, grâce aux gens qu'on lui fait se rencontrer – c'est-à-dire, un certain monde, il reconnaîtra d'ailleurs, toujours auprès de sa femme, ne pas avoir tout vu de Berlin mais une certaine élite intellectuelle et bohème choisie – une Allemagne et des Allemands qu'il reconnaît découvrir avec surprise et émerveillement. Ces Allemands-là sont différents, ils sont même mieux, finalement, que les Français. Les rencontres ont lieu dans des espaces choisis,

⁹⁰⁷ Lettre de Pierre Viénot à Pierre de Margerie (23.06.1925), coll.priv. cité par Bernard Auffray, *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique de son temps*, Paris, Librairie Klincksieck 1979, p. 482

⁹⁰⁸ Lettre de JR Bloch à sa femme (18.3.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

confinés, des restaurants, des salles de théâtre, à l'ambassade de France et, dans les salons. Ainsi, la longue liste d'invités qu'il croise dans le salon d'Antonina Vallentin, relaté dans une lettre du 4 avril 1928 à sa femme⁹⁰⁹ : de l'ambassadeur grec, à Pierre Viénot, Oswald Hesnard ou encore certaines femmes allemandes comme la cousine de Walther Rathenau. Même chose pour Pierre Bertaux qui fait de la vie mondaine franco-allemande l'une des bases centrales de son séjour berlinois : « *Me disait hier [Crémieux à Pierre Bertaux] que je devrais faire pour l'Allemagne ce qu'il a fait pour l'Italie ; s'informer, être le type qui connaît. Il a peut-être raison [...]* Réflexion d'ordre général : quand on a 1 relation, on peut en avoir 2 ; mais quand on en a 2, en en jouant, on peut en avoir 5. De même pour les renseignements : tous les tuyaux que j'ai, que je peux utiliser, me servent à en avoir d'autres ; j'ai déjà épaté Viénot par ce que je savais – et il me renseigne. Il faut que nous nous aidions tous les trois, les renseignements qu'on se passe sont extrêmement précieux. »⁹¹⁰ Cette notion de renseignement, dont Bertaux fait l'apanage, il ne la conçoit qu'à partir des événements mondains et, surtout, ayant lieu en privé comme les salons ou les dîners. Il s'amuse de ce qu'il découvre et de ce qu'il y apprend et fait de son succès mondain, l'objectif central de son séjour berlinois. Ces lieux privés, tels les salons, sont en effet les espaces de communication transnationale où le projet de personnalités telles que Pierre Viénot, voir même, dans un sens, Anatole de Monzie dans ce qu'il présente auprès de Heinrich Mann – c'est-à-dire, l'utilisation de la société civile et de ses acteurs à des fins de réconciliation et, donc, de politique – voit le jour et s'active véritablement. Antonina Vallentin, Jenny de Margerie ou Helene von Nostitz, ainsi que les événements privés, comme les dîners – comme ceux de Harry Graf Kessler – ou les soirées « intimes » - à l'instar de celles de Pierre Viénot, pour ne citer que lui – sont les outils de la mise en place de cette stratégie médiatrice au sein d'une société civile et d'un champ intellectuel au centre de ces nouvelles négociations franco-allemandes.

⁹⁰⁹ Lettre de JR Bloch à sa femme (4.4.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

⁹¹⁰ Lettre de Pierre Viénot à ses parents (16.11.1927), dans Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes (1927-1933)*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 101

II. Les réseaux de salons

A. Réseau féminin, réseau intime, réseau de salon... ?

« *Le relais pris par les femmes à Cerisy qui, loin de signifier [...] une sorte de virilisation de leur fonction, ouvre bien d'autres questionnements, tant sur la place croissante des femmes dans le champ intellectuel que sur leur refus de s'en tenir aux rôles traditionnellement assignés* »⁹¹¹

Si cette analyse de la place des femmes dans le champ intellectuel et sa concrétisation notamment internationale lors des grands colloques privés de l'entre-deux-guerres, ne repose donc pas sur la question des salons mais sur la place des femmes dans la représentation intellectuelle. Il s'agit, bien sûr, de faire la différence entre les salons de divertissement, les jours de visite traditionnels ainsi que les salons artistiques et à tendance politique. Ce travail de recherche s'est intéressé à la place des femmes dans une approche franco-allemande. C'est-à-dire, finalement, de poser la question de la place des femmes comme actrices et médiatrices au sein de l'histoire du rapprochement. Les salons furent des lieux avant tout dédiés, dans l'époque et les cas qui nous intéressent ici, au champ intellectuel et à la question du rôle joué par cette « Europe des Esprits », centrale dans la construction du bilatéralisme intellectuel franco-allemand de l'entre-deux-guerres. Si les écrivains sont des « avant-diplomates »⁹¹² pour des figures des balbutiements du rapprochement politique tel Anatole de Monzie, c'est tout le champ intellectuel qui va ainsi s'investir pour cette cause, au même titre qu'il s'est investi – jusqu'à choisir des voies radicalement différentes - pour la paix au lendemain de la Grande

⁹¹¹ Michel Trebitsch, « Pour en finir avec l'histoire des intellectuels », dans *S.I.E.C.L.E.*, Colloque de Cerisy, 100 ans de rencontres intellectuelles de Pontigny à Cerisy, éditions de l'IMEC, 2005, p. 27

⁹¹² Propos de Anatole de Monzie rapportés par Heinrich Mann dans une lettre à Carl Heinrich Becker (30.05.1926), cité par : Katja Marmetschke, *Un tournant dans le rapprochement franco-allemand ? La rencontre entre C.H. Becker, ministre de l'Éducation de Prusse et Anatole de Monzie, ministre français de l'Instruction publique, en septembre 1925 à Berlin*, dans HM Bock. G Krebs (dir.), *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 38

Guerre. La question du genre dans cet engagement a déjà été, dans une moindre mesure, traité par l'historiographie⁹¹³ mais jamais à travers les salons.

Nous l'expliquons notamment par la réputation que colporte avec elle, justement, la sociabilité de salons : lieu de divertissements, de plaisir, fortement imprégné par les règles de l'aristocratie ou de la haute bourgeoisie, notamment financière au XIX^e siècle. L'entre-deux-guerres et ses salons n'ont que très peu, voir pas du tout, comme nous l'avons démontré dans notre thèse de doctorat, intéressé l'historiographie et la recherche en général. Les salons sont la plupart du temps vus comme des reliquats de la Belle Époque, dont l'heure de gloire fut l'Ancien Régime, un lieu où la conversation s'était transformée en art mais sans véritable lien avec l'extérieur et sans influence aucune sur son époque. Si les « salonnières » sont considérées comme des points centraux de la société mondaine, elles ne sont pas vues comme véritablement puissantes ou influentes. Leur situation sociale et la place qu'elles occupent à, toutefois, un effet sur leurs hôtes, notamment sur leurs carrières. Ainsi, ce n'est pas le personnage de la salonnière qui fait de son salon un lieu essentiel à la mondanité et, dans certains cas, au monde politique, mais bien plus le rôle qu'elle y joue et le réseau qui constitue son salon.

Si la question du réseau est donc essentielle, elle mérite un approfondissement en ce qui concerne ceux de l'entre-deux-guerres qui nous préoccupent ici ainsi que, plus généralement, « le réseau de salon ». Ce réseau mondain nous semble doublement important dans le domaine du rapprochement franco-allemand car il constitue un moyen de regroupement intellectuel divers. Ainsi, les mondanités et leurs réseaux associés, plus encore qu'un élément mondain, sont constitutifs et acteurs d'une cause, d'un rapprochement voir même, d'une idéologie où l'être intellectuel devient conseiller du politique. Leurs salons, en effet, représentent des centres issus de la société civile des divers protagonistes au sein d'une même cause, intentionnellement ou non.

« [...] Cela conduirait nécessairement à une volonté toute nouvelle d'information objective. Si celle-ci n'existe pas à l'heure actuelle, c'est avant tout, en effet, parce que l'on ne sait pas, de part et d'autre, qu'elle a à exister, parce que chacun des pays est enfermé dans

⁹¹³ Lire, en ce qui concerne le rôle du genre dans l'entre-deux-guerres et le rapprochement des intellectuels Anne-Marie Duranton-Crabol, Nicole Racine, Rémy Rieffel (dir.), *Pontigny, Royaumont, Cerisy : au miroir du genre*, Paris, Éditions Le Manuscrit, 2008

*l'idée de l'hostilité nécessaire [...] Expliquer, expliquer et expliquer [...] Il faut à cette fin l'action d'hommes capables d'un véritable bilinguisme intellectuel ».*⁹¹⁴

Dans cette lettre à l'ambassadeur de France en Allemagne à l'aube de la signature des Accords de Locarno et du rapprochement « officiel » entre les deux pays, Pierre Viénot, fondateur entre autres choses du « Comité Mayrisch » et acteur engagé du rapprochement franco-allemand, décrit en quelques mots le programme recherché par ce qui sera le « Comité franco-allemand d'information et de documentation » (ou « Comité Mayrisch ») et, surtout, mentionne le rôle joué par des « hommes capables d'un véritable bilinguisme intellectuel ». Ces « hommes » sont les hôtes des salonniers qui sont, par là même, les actrices, elles aussi, d'un bilinguisme intellectuel semble-t-il nécessaire mais surtout, au centre de l'activité mondaine berlinoise de l'entre-deux-guerres dont il a été question ici. Si Viénot cherche des médiateurs, comme il le précisera également dans une lettre à l'ambassadeur⁹¹⁵, il base son projet sur les réseaux mondains qui voient le jour notamment à Berlin et, notamment, dans les quelques salons berlinois et les relations mondaines qui se créent alors dans la capitale. En effet, son objectif de « propagande psychologique » dont l'élément essentiel est la connaissance d'autrui, c'est-à-dire, des Français et des Allemands, repose sur le rapport entre les intellectuels des deux pays, qu'il voit comme les premiers médiateurs éventuels. Cette rencontre n'est possible qu'à travers des événements convenus dans ce but : conférences, traductions et mise en scène de pièces de théâtres, etc. qui supputent une vie mondaine dans la plus pure tradition de la Belle Époque, que ce soit en France, comme en Allemagne et le reste de l'Europe. Si les intellectuels habitués des séjours de Colpach et des Décades de Pontigny, dont Viénot lui-même est « originaire » sur le plan social et mondain, se connaissaient déjà, ils sont également là pour labourer socialement dans la société parisienne ou berlinoise, dans le champ intellectuel et mondain. Ces réseaux, qui se créent en marge de ses rencontres – qui ne sont pas seulement instituées par le « Comité Mayrisch », ainsi l'ambassade de France qui est toutefois lié avec le germaniste ainsi que la Société de Otto Grautoff – sont finalement basées sur un même modèle social : rencontres, conférences, invitations puis événements mondains qui permettent, dans un terrain à première vue neutre – un salon – d'organiser les rencontres.

Si les trois salons berlinois dont il est question dans cette thèse de doctorat sont les éléments de médiation et de regroupement du rapprochement franco-allemand intellectuel qui

⁹¹⁴ Lettre de Pierre Viénot à Pierre de Margerie (23.06.1925), coll. priv., cité par Bernard Auffray, *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique de son temps*, Paris, Librairie C. Klincksieck 1976, p. 482

⁹¹⁵ Lettre de Pierre Viénot à Pierre de Margerie (17.11.1925), coll. priv., cité dans op. cit. p. 483

se met alors en place à Berlin, ils sont également et avant tout un moyen structurel de la mise en place de réseaux censés perdurer dans la durée et offrir la possibilité d'un monde nouveau, loin des conflits inhérents au passif historique entre la France et l'Allemagne.

Ainsi, si le salon est un lieu de médiation, il est un lieu de réseau et ce, d'autant plus, dans la confirmation structurelle des trois salons berlinois d'Antonina Vallentin, de Jenny de Margerie et de Helene von Nostitz, tels que nous les avons présentés ici. Réseaux franco-allemands, ils sont également des réseaux féminins et politiques tout en s'inscrivant dans le domaine culturel comme outil de médiation. Ils s'insèrent dans une tradition sociale parfaitement intégrée alors en Europe mais que l'historiographie voit comme quasiment disparue à partir de 1914. Cette scène mondaine, essentielle à la construction du « monde » avant la Grande Guerre, que ce soit en Allemagne comme en France et dans le reste des sociétés aux traditions sociales occidentales, est reconnue alors, dans le Berlin de l'entre-deux-guerres, comme de nouveau essentielle dans la construction d'un réseau et d'un monde franco-allemand.

Si les salonnières qui les dirigent restent toutefois indépendantes, notamment dans leurs fonctionnements et le choix de leurs invités, elles s'inscrivent toutefois dans un univers cloisonné, dédié à la poursuite d'une cause. Ce sont des réseaux de communication, où il est essentiel d'avoir une place et de jouer un rôle – ainsi les lettres et comptes-rendus de Pierre Bertaux à ses parents le démontrent, lorsqu'il y est question de victoires mondaines, notamment auprès des hôtes des salons chez lesquelles le jeune étudiant rencontre un franc succès – poursuivant ainsi la construction traditionnelle du salon et du « grand monde ». Cette socialisation mondaine est perçue, pour prendre l'exemple de Pierre Bertaux, comme l'un des éléments essentiels de la réussite mondaine et, finalement, du rôle de médiateur franco-allemand qu'il veut jouer et qu'il jouera dans ce Berlin de l'entre-deux-guerres, au lendemain des Accords de Locarno jusqu'à la montée du nazisme.

Ces réseaux sont, certes, féminins mais, surtout, ils sont privés et éloignés des sphères officielles : « *Ces cercles de communication franco-allemande, d'un caractère privé ou officieux, reflétaient le plus directement la nouvelle inspiration donnée par le Traité de Locarno aux relations entre les deux pays. Ils étaient d'ordre privé dans le cas des Salons tenus par quelques grandes dames de la société berlinoise.* »⁹¹⁶. Lieux éphémères de convivialité, tel que

⁹¹⁶ Hans Manfred Bock, *Les „années folles“ de Berlin (1927-1933). Le témoignage de Pierre Bertaux, dans Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 20

Hans Manfred Bock les décrits, c'est leur caractère privé et officieux qui leur donne leur importance et leur influence aux réseaux qui en découlent.

S'il est question ici des réseaux des salons berlinois, ce sont les réseaux de salons qui, plus généralement, nous intéressent également. Dans un prochain point, il nous a semblé nécessaire de nous intéresser aux salons comme lieux de réseaux par excellence, il nous paraît toutefois primordial de faire la part des choses entre les différents et, de fait, les différents réseaux qui en découlent. Il ne s'agit pas, bien sûr, de faire une étude complète des salons et de leurs hôtes, ainsi que des catégorisations possibles qui en découlent. Toutefois, si ce salon permet à certaines femmes de la haute société d'appartenir officiellement au grand monde, ou, dans un sens contraire, si leur appartenance au grand monde leur permet de tenir salon, c'est la question du réseau qui nous intéresse ici. Dans quel cadre peut-on parler véritablement de « réseau de salon » ? En ce qui concerne les salons berlinois qui nous préoccupent ici, rappelons également qu'ils entrent dans une hiérarchisation plus délicate, à la fois lieux consacrés aux arts, au monde dit « intellectuel » et à une vision plus largement politique de la société. Leurs réseaux, binationaux, parfois plus généralement internationaux, poursuivent un objectif véritable de création de rencontres, d'alliances dans un but plus complet d'entente entre deux peuples à priori résolument ennemis. Si ces réseaux se veulent concrets, découlent-ils de l'action même de l'hôtesse ainsi que de son influence, ou créent-ils, justement, l'influence de cette dernière ?

Réseaux de salons, réseaux féminins, espace intime, privé ou officieux...à travers les salons berlinois, est-il possible de dresser une image plus complexe de cette mondanité essentielle au fonctionnement du « monde » des capitales et de la société, tout en faisant une histoire franco-allemande ?

Si un réseau dépend de la mise en place de contacts entre personnes, le salon est l'un des espaces les plus à-même de créer cette opportunité. Dans le cas des réseaux berlinois dans le cadre du rapprochement franco-allemand dont il est question ici, ce sont des salons politico-culturels, où la culture reste au service d'un idéal politisé plus que sociétal et mondain. Si les règles du grand monde s'y appliquent toutefois, c'est, comme expliqué plus haut, un atout dans une cause qui se veut sociétale et qui crée sa propre société, au sein d'un lieu donné – Berlin – au cours d'une époque essentielle dans la construction franco-allemande – l'entre-deux-guerres – où ces lieux de réseaux mondains et officieux se veulent les éléments parallèles à une politique officielle qui a besoin de ces appuis de sociabilité mondaine. Ainsi, les réseaux dont il est

question ici sont des éléments utiles d'une politique certes indépendante mais inscrite dans un courant plus officiel.

Mais avant tout, ces réseaux franco-allemands s'inscrivent dans une tradition mondaine européenne, intimement lié à l'expression aristocratique d'abord, puis bourgeoise. Il s'agit, si ce n'est de réseaux, dans la plupart des cas, de femmes. Toutefois, précisons ici que des hommes ont tenus également des réseaux de salons et que l'objectiver ainsi à travers la seule présence et puissance ou influence féminine, serait réduire la caractéristique des salons à un simple combat des genres et, surtout, exagérer un pouvoir politique féminin contesté par l'historiographie⁹¹⁷. Les salons restent cependant un lieu d'expression féminine, à l'image même de la mondanité, domaine dans lequel « on ne peut ignorer le rôle moteur joué par les femmes »⁹¹⁸. Le mythe de la « puissance féminine » reste cependant à prouver, sans pour autant sous-évaluer un rôle majeur des « salonnières » dans la construction d'un réseau et la propagation d'un idéal, d'un courant politique ou d'une expression artistique.

⁹¹⁷ Adeline Daumard, *La bourgeoisie parisienne de 1815 à 1848*, Paris, Albin Michel, 1996, 688 p.
Antoine Lilti, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 2005, 569 p.

⁹¹⁸ Alice Bravard, *Le grand monde parisien. 1900-1939. La persistance du modèle aristocratique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, p. 15.

B. Salon : lieu de mise en réseau par excellence

« *Quand on pense que ce salon [...] a été un des foyers littéraires de la seconde moitié du XIXème siècle [...] on ne peut s'empêcher de croire que certains pouvoirs mondains peuvent avoir, malgré tout [...] une influence féconde et que de tels pouvoirs peu de femmes en firent un aussi noble usage que la princesse.* »⁹¹⁹

Cette citation de Marcel Proust qui se veut, en son temps et à travers ses chroniques mondaines ainsi que son œuvre monumentale « *À la recherche du temps perdu* », le journaliste des salons et des relations de réseaux mondains, déploie justement la notion de « pouvoirs mondains », dont la fécondité dans la société parisienne de ce début du XXème siècle est insufflé par une femme (la princesse Mathilde Bonaparte). Ce « pouvoir mondain » attribué aux femmes, que ce soit dans le domaine des arts, des lettres ou de la politique, a depuis, été remis en question par l'historiographie⁹²⁰. Si ce « pouvoir féminin » mondain dont les salons représentent, à première vue, l'un des instruments les plus célèbres et les plus méconnus à la fois - notamment de par l'absence de sources directes, c'est-à-dire, de comptes rendus, de listes de membres, etc – semble donc être particulièrement récréé, il ne peut être remis en cause quand il s'agit de la question des réseaux résultants de ces salons. « Mode européenne » notamment des XIXe et XXe siècle, tel que Günter Erbe⁹²¹ le présente dans ces travaux, ces réseaux de « großen Damen » présents de manière presque uniforme au cœur des principales métropoles européennes d'alors, ont une portée dans les domaines dans lesquels ils se meuvent, les arts comme la politique.

En effet, si nous avons cherché à marquer la différence entre les salons « politiques » et les salons « artistiques », en plus des événements essentiellement mondains, il est important de

⁹¹⁹ Guillaume Pinson, « Marcel Proust, journaliste. Réflexions sur les « Salons parisiens » du Figaro », dans *Marcel Proust aujourd'hui*, 2005, t. III., p. 131

⁹²⁰ Notamment dans les travaux de Adeline Daumard, *Noblesse et aristocratie en France au XIXe siècle*, dans *Les noblesses européennes au XIXe siècle*. Actes du colloque de Rome, 21-23 novembre 1985. Rome, École Française de Rome, 1988, pp. 81-104 ; ainsi que Steven Kale, *French Salons. High Society and Political Sociability from the Old Regime to the Revolution of 1848*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 2006, 308 p.

⁹²¹ Günter Erbe, *Das vornehme Berlin. Fürstin Marie Radziwill und die großen Damen der Gesellschaft 1871-1918*, Cologne, Böhlau Verlag, 2015

voir le réseau comme un élément propre à l'existence d'un salon. Il ne sera pas question ici d'une quelconque « puissance féminine » qui pourrait être considérée comme propre au rôle de salonnière. Toutefois, la notion même de réseau, qui va de pair avec un salon, sous-entend également une influence possible de l'hôtesse du salon. Ainsi, même dans les salons politiques qu'elles dirigeaient et dont certains ont été au cœur des grandes métropoles européennes, les salonnières n'avaient pour sphère d'influence que les hôtes qu'elles recevaient, lors de leurs réunions de salons. Cette influence politique possible ne dépasse toutefois pas le cercle imposé par la fonction même de salonnière, c'est-à-dire, l'univers domestique où les femmes sont alors cantonnées. Ce « contre-pouvoir » que peut représenter le salon, autrement dit ce lieu d'influence où la salonnière règne absolument sur ses hôtes, n'a que très peu souvent dépassé les limites de ces réunions intimes.

Dans le cas des salons politiques, les femmes s'engagent avant la guerre de 1914 mais dans les limites de cette « citoyenneté qui n'est encore que de seconde zone »⁹²² et leur influence politique réelle, c'est-à-dire une certaine « puissance féminine » notamment dans le domaine du politique, qui aurait pu leur être reconnu, est presque inexistante. Cette particularité de réseau « hors-les-murs » mais d'influence « dans-les-murs » n'est pas particulière au XIX^{ème} siècle, au début du XX^{ème} siècle voir même aux Lumières, que ce soit en France ou en Europe, mais bien propre à la forme même du salon. Ainsi, Helene von Nostitz, Jenny de Margerie ou Antonina Vallentin, dont la sociabilité de salon s'exerce après la Grande Guerre et la césure que l'historiographie lui prête, sont également à la base de création d'un réseau mais dont l'influence n'a que très difficilement dépassé le cercle de leurs mondanités. La métamorphose du lieu géographique et de la forme traditionnelle, c'est-à-dire, « le salon » avait également pour objectif de tenter de sauver le réseau créé lors d'une chute possible – et le plus souvent avérée – du salon comme lieu de rencontres et d'interconnections, donc d'influence et de puissance, avant tout masculine dans le domaine du politique. Là encore, l'exemple de Juliette Adam, dont la création de la « Nouvelle Revue » a pour objectif de s'échapper des restrictions de paroles et d'influence que représente son salon.

Le salon est ainsi un réseau. Un réseau essentiellement « construit » par l'hôtesse elle-même et qui structure le salon. Il s'agit, la plupart du temps, de mélanger le plus possible les hôtes pour en faire un lieu d'interconnections. Définir un salon est particulièrement compliqué

⁹²² François Blum, *Aline Ménard-Dorian, du salon à la scène politique*, dans Gilles Manceron, Emmanuel Naquet (dir.), *Être Dreyfusard hier et aujourd'hui*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009, p. 141

car plus encore qu'une définition, c'est un lieu interchangeable dépendant essentiellement de ce que la salonnière en fait : « *The salon was like a royal court, a university, an academy, a republic, a monarchy, a publishing house, a medium of communication (...) Salons could be either marginal or mainstream, bougeois or aristocratic (...) public or private, feministe or masculinist (...) frivolous or serious, literary or political, or both.* »⁹²³ Si le salon est indéfinissable, c'est qu'il est dépendant de la dynamique que lui donne sa salonnière, dépendant de la figure féminine centrale et des hôtes qu'elle décide d'inviter et le réseau qui, de fait, se constitue par la suite. Ainsi, le réseau peut être multiple et, surtout, comme dans le cas de certaines salonnières, opérer par cycles. Artistique, politique ou essentiellement mondain. Ainsi, en France, Juliette Adam qui, après avoir été la muse de Léon Gambetta transforme son salon en cercle littéraire et musical. Aline Ménard-Dorian, elle, fait de son salon républicain, un salon littéraire puis dreyfusard. À Berlin, Marie Radziwill politise sa mondanité après 1870, transformant son salon en cercle francophile dans une Empire allemand hostile ; Antonina Vallentin, pour sa part, transforme son salon politico-artistique en lieu d'opposition à l'Allemagne nazie, une fois en France.

Si les salons sont l'objets de métamorphoses et d'évolutions, les réseaux perdurent. Ce « pouvoir féminin » peut, certes, être un mythe institué notamment à travers les différents mémorialistes et le manque de source mais l'investissement d'un réseau dans une cause, à travers l'usage d'un salon, contribue toutefois « à favoriser la profession des débats idéologiques et l'organisation de cercles politiques, sans jamais exercer de fonction au sein des instances dirigeantes »⁹²⁴. Sans exercer, en effet, une quelconque fonction ou influence au sein même des institutions politiques, voir même littéraires (les salonnières n'ont, jamais, par exemple, influé sur la constitution d'un gouvernement), les réseaux constitués et les espaces de relative neutralité qui en résultent, font de ces lieux un élément structurel de la société européenne.

S'il est souvent question du XIX^{ème} siècle et de la Belle Époque, cela s'explique par les exemples donnés se rapprochant considérablement des salonnières de l'entre-deux-guerres dont il est question ici. En effet, au contraire de certaines thèses historiographiques, qui marquent la fin d'un monde en 1914, et ainsi donc, le point final des salons tels qu'ils avaient lieu avant la Grande Guerre, il nous a été possible de voir une véritable continuité entre les

⁹²³ Steven Kale, *French Salons. High Society and Political Sociability from the Old Regime to the Revolution of 1848*, Baltimore, The John Hopking University Press, 2006, p. 4.

⁹²⁴ Alice Bravard, *Le grand monde parisien. 1900-1939. La persistance du modèle aristocratique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, p. 173

salons et la sociabilité féminine active d'avant 1914 et celle de l'entre-deux-guerres. Il semblerait toutefois, comme le démontre Alice Bravard dans son ouvrage sur le grand monde parisien, l'impact de la Grande Guerre sur les codes sociaux n'a pas été aussi grand que l'historiographie a voulu s'y accorder. Ainsi, les salons de l'entre-deux-guerres, avec leurs codes, leurs rôles d'influence et la place que les femmes se sont alors octroyées, est relativement proche, voir complètement, de ce qui avait cours à l'aube du premier grand conflit mondial. Laure Rièse⁹²⁵, dans son livre sur les salons littéraires parisiens parus relativement tôt dans les années 1960, mentionne les salons de l'entre-deux-guerres ainsi que ceux d'après 1945.

Les salons ne disparaissent pas ainsi avec la Grande Guerre et la fin des Empires. Surtout, les réseaux qu'ils représentent, que ce soit dans le domaine artistique comme dans le domaine politique, et l'appui qu'ils ont dans les vies des hôtes masculins qui les fréquentent.

Le système de réseau, en effet, repose sur l'utilité du salon pour une carrière, que ce soit celle de l'hôte ou celle de l'hôtesse. « *La relation entre les maîtres de maison et les écrivains qu'ils reçoivent est asymétrique mais elle n'est pas unilatérale. Les écrivains sont recherchés, à la fois pour les compétences qui leur sont propres et pour la considération dont jouissent ceux qui les reçoivent* ». ⁹²⁶ Ainsi, le réseau auquel les écrivains – il en va de même pour les autres fonctions artistiques ou les hommes politiques – adhèrent à travers le ou les salon(s) qu'ils fréquentent joue en leur faveur dans leurs carrières professionnelles. Dans le cas des hôtesse qui les reçoivent, la présence de certains hôtes particulièrement célèbres rend à leur salon une légitimité certaine et, de ce fait, un réseau plus étendu. Si la notion de protection est, pour Antoine Lilti, centrale⁹²⁷, notamment en ce qui concerne les rapports entre hommes de lettres et salonnières, c'est aussi celles de l'utilité et de la nécessité qui jouent un rôle important dans ces rapports qui aboutissent à un réseau. Les salonnières jouent le rôle de médiatrices au sein de leurs réseaux, c'est-à-dire, au sein des hôtes qu'elles ont choisi d'inviter. En effet, cette notion de réseau est avant tout dû à la toute-puissance de ces salonnières en ce qui concerne ceux qu'elles reçoivent : elles ont la liberté de choisir qui inviter, qui recevoir et, de fait, qui protéger et qui servir. Ainsi, pour reprendre l'exemple d'Aline Ménard-Dorian, dont l'importance sur la scène européenne, du combat féminin et de la Société des Nations n'est plus

⁹²⁵ Laure Rièse, *Les salons littéraires parisiens du second Empire à nos jours*, Paris, Privat Éditeur, 1962, pp. 181-209

⁹²⁶ Antoine Lilti, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 2005, p. 178

⁹²⁷ Op. cit. p. 182

à démontrer, qui fit de son salon un haut lieu du dreyfusisme. Ce choix politique, peu anodin à l'époque de la fameuse « Affaire » à la fin du XIX^{ème} siècle, est fait en toute connaissance de cause et, surtout, implique un réseau essentiellement dreyfusard : « *L'histoire du rôle des salons dans l'Affaire reste encore à faire, mais c'était incontestablement des lieux où pouvaient se forger des alliances, voir des stratégies* »⁹²⁸. Si l'histoire du rôle des salons reste à faire dans la plupart des affaires politiques – sans oublier, toutefois, l'ouvrage qui leur a été consacré, en ce qui concerne la France, dans le développement de la Troisième République par Anne Martin-Fugier – l'exemple donné par celui d'Aline Ménard-Dorian prouve notamment une importance primordiale de ces salons dans la construction d'alliances politiques, de stratégies et, c'est-à-dire, de réseaux politiques. Ainsi, à l'instar d'Antonina Vallentin qui regroupa les partisans, avant tout issus d'une élite intellectuelle, de la cause franco-allemande dans l'entre-deux-guerres, Aline Ménard-Dorian fait de son salon, comme Geneviève Strauss ou d'autres comparses du dreyfusisme – sans oublier celles qui s'engagèrent pour la cause anti-dreyfusarde – un haut lieu de rencontres et de regroupement politique. Ainsi, si des historiens comme Adeline Daumard ou Steven Kale, on vu dans les salons un lieu de non-influence politique féminine, il est à noter toutefois de l'importance véritable que les réseaux, qui en résultèrent, impliquèrent dans certains combats ou évènements historico-politiques ou artistiques. Ainsi, en France, les impressionnistes ont leurs salons, comme celui de Berthe Morisot tout comme les hugoliens, les dreyfusards, les boulangistes, les républicains, les monarchistes puis les partisans de Thiers, de Gambetta ou encore ceux qui cherchèrent à rétablir l'Empire. Les pacifistes, les partisans d'Édouard Drumont (notamment celui de Julia Daudet) puis, plus tard, tous les mouvements littéraires qui concernèrent l'entre-deux-guerres jusqu'au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. En France, celui d'Antonina Vallentin à partir de 1929 à Paris, fait partie de cette grande lignée des salons parisiens qui font la politique dans l'ombre. Si les salonnières n'influencent pas directement, elles multiplient et permettent les rencontres, elles soutiennent une cause dans un univers mondain nécessaire, elles lancent un homme politique, un écrivain, un peintre, elles informent les journalistes et les diplomates qui sont invités dans leurs salons. Si elles ne font pas de la politique, elles permettent la politique. En Allemagne, il y aura les salons pro-Bismarck (Bismarckfreundlich) et anti-Bismarck (Bismarckfeindlich)

⁹²⁸ Françoise Blum, *Aline Ménard-Dorian, du salon à la scène politique*, dans Gilles Manceron, Emmanuel Naquet (dir.), *Être Dreyfusard hier et aujourd'hui*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes 2009, p. 140

dont fait partie celui de Marie Radziwill que l'attachement à la France et à l'ancien monde de Guillaume Ier ne peut se satisfaire de l'impérialisme autoritaire du chancelier allemand.

Les salons sont aussi divers que variés mais, surtout, ils offrent la possibilité d'adhérer à différents réseaux auxquels, se rattacher et au sein desquels prospérer politiquement ou artistiquement. La caractéristique du réseau dans les salons, en effet, est générale à tous les salons, qu'ils soient européens, américains, artistiques ou politiques. En ce qui concerne la politique, c'est le réseau d'influence qui semble le plus intéressant car il pose la question de l'influence féminine possible dans un domaine alors largement dominé par les hommes. « *No clear barrier separated political and high society (...) politicians, diplomats, artists and journalists frequented the same salons and participated in the same system of social networks. Salons inhabited a sphere of unofficial politics from which women were never fully excluded* ». ⁹²⁹ Le propre des réseaux de salons, en plus d'être dominés par une influence féminine – contestée et contestable par l'historiographie – sont leur diversité des membres ainsi que leur caractère privé voir intime.

Les salons se doivent d'être discrets et le premier atout d'une salonnière est justement sa discrétion totale dans les cercles mondains. Cette caractéristique de la discrétion pousse justement la salonnière dans son rôle de médiatrice toute puissante⁹³⁰, car au courant des affaires de ses hôtes et, dans certains cas, de la politique, mais régie par un code du silence particulièrement fort qui fait de son salon une forteresse des confidences.

À la tête de réseaux faisant état de loi, médiatrice mais silencieuse dans l'espace public, femme de pouvoir, en ce qui concerne les salonnières politiques, mais sans l'être – c'est-à-dire, sans intercéder véritablement dans les sphères du pouvoir, notamment politique – il est très délicat de définir les salonnières et leurs salons. Lieux de sociabilité nécessaires et utiles, ils sont l'apanage d'une société qui fonctionne justement en réseaux. Si la société, d'abord aristocratique qui s'étend ensuite aux autres strates sociales, notamment avec l'essor de la bourgeoisie – et, dans le cas de l'Allemagne, l'essor de la « *Bildungsbürgertum* » qui a ses

⁹²⁹ Steven Kale, *French Salons. High Society and Political Sociability from the Old Regime to the Revolution of 1848*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 2006, p. 7

⁹³⁰ Lire notamment à ce propos Steven Kale, *French Salons. High Society and Political Sociability from the Old Regime to the Revolution of 1848*, Baltimore, The John Hopkins University Press, pp. 137-140

Ainsi que les deux ouvrages d'Anne Martin-Fugier, *Les salons de la IIIe République. Art, littérature, politique*, Paris, Perrin, 2003, 512 p., et, du même auteur, *La vie élégante*, Paris, Perrin, 2003, 608 p.

propres salons – est hiérarchisée en réseaux qui rend les salons nécessaires au fonctionnement même de cette hiérarchie structurelle.

Mais les réseaux sont-ils issus de ces salons et de cette structure hiérarchique ? Ou l'existence même de ces réseaux « *donne [...] un sens à la sociabilité mondaine* »⁹³¹ ? Si cette hiérarchie sociale fait de la sociabilité mondaine, dont les salons sont un des nombreux épicycles, un élément constitutif, il nous paraît important de voir ces réseaux comme un rouage d'un échange entre les hôtes et leurs hôtesse. Autrement dit, les hôtesse ont un besoin charnel de ce réseau pour la survivance même de leur existence, notamment comme protectrices des arts ou comme élément du monde politique de leurs pays respectifs. Leurs hôtes, au contraire, qu'ils soient artistes, hommes politiques, journalistes ou diplomates, voient les relations mondaines et leurs enchevêtrements comme essentiels à leurs carrières, notamment les salons. Le réseau de salon est constitué librement par la salonnière et non pas induit par sa société. Il représente la liberté et, de fait, est l'élément pouvant être possiblement considéré comme la caractéristique de « puissance » de la salonnière. Si cette dernière ne peut, en effet, jouer véritablement un rôle dans la politique ou la carrière artistique direct d'un protagoniste et hôte de son salon, son réseau instaure une alliance d'influence entre les hôtes et sa personne. Personnellement, la salonnière, concrètement, ne gagne rien à son réseau, si ce n'est une position sociale. Elles se souciaient, en effet « fort peu d'elles-mêmes »⁹³² et faisaient de cette discrétion l'élément central de leurs réseaux, élément sans lequel ils leur auraient été possible, en soit, de le constituer. Dans son discours à l'Académie française, Marguerite Yourcenar va plus loin : pour elle, les salonnières « *eussent elles cru déchoir [...] de leur souveraineté féminine* »⁹³³ en prétendant à une place plus visible dans le réseau d'influence qu'elles ont constitué. Si les historiens s'étant consacré à ce sujet, tels Adeline Daumard, Antoine Lilti ou Steven Kale ont insisté sur le mythe créé autour d'un soi-disant « pouvoir féminin » issu des salons, niant une influence politique et/ou artistique véritable de la salonnière, Marguerite Yourcenar voit ce silence et ce choix de l'ombre comme un élément justifié, choisi et central du rôle de salonnière. Ce silence, les ténèbres de l'oubli dans lesquelles les salonnières, dans leur grande majorité, sont plongées, seraient donc voulu, recherché et, de fait, une conséquence

⁹³¹ Alice Bravard, *Le grand monde parisien 1900-1939. La persistance du modèle aristocratique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, p. 166

⁹³² Discours de réception à l'Académie française de Marguerite Yourcenar (22.01.1981), www.academie-francaise.fr, URL : <https://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-de-marguerite-yourcenar>

⁹³³ Op. cit.

directe de leur fonction. Antonina Vallentin, Helene von Nostitz ou Jenny de Margerie, si elles sont mentionnées comme telles dans les mémoires, journaux de bord ou correspondances des hôtes qu'elles ont reçu ont, d'une part, gardé le silence – ce qui ne fut pas le cas de toutes les salonnières, notamment quelques grandes figures du XIX^{ème} siècle – et, surtout, n'ont pas été présentées comme des femmes de pouvoir, des femmes d'influence, à la tête d'un réseau pourtant existant et fécond. En effet, si, par exemple, Antonina Vallentin tente de sauver le travail et, dans un sens, la vie de ses amis, tous opposants ou recherchés par Hitler, elle fait de son réseau un outil concret d'aide, comme ce fut le cas pour la fuite de Klaus Mann vers la France. Ainsi, son réseau fut fécond et actif. Mais Antonina Vallentin elle-même n'en tira aucun bénéfice direct, tels que les historiens déjà cités plus haut ont voulu le démontrer au sujet de salonnières du XIX^{ème} siècle notamment.

Les réseaux constitués autour des salons ne sont pas, en effet, un outil d'influence pour soi-même, c'est-à-dire pour celui ou celle qui l'a constitué. Il est un objet utile pour ceux qui sont concernés par ce salon. L'hôtesse de salon possède sa liberté intellectuelle justement à travers le choix qu'elle fait de ses invités et la stratégie d'invitation mise en place. « *Consulter les premiers occupants d'un salon avant d'y laisser pénétrer les suivants, afin qu'il y ait des fondateurs ou qui se croient tels* »⁹³⁴ conseille Marie d'Agoult à sa protégée, puis rivale, Juliette Lambert (future Juliette Adam, égérie, notamment, de Léon Gambetta). En effet, si la presse du XIX^{ème} siècle, est truffée d'annonces de salons⁹³⁵, leur entrée se fait sur décision des salonnières qui sont, à ce titre, les seules forces décisionnelles. Cette tradition se retrouve également, dans un autre contexte, à Colpach, où Aline Mayrisch refuse toute personne cherchant à se faire inviter, estimant qu'elle est la seule à faire ce choix. Ainsi, si elle garde fermées les portes de sa maison à certains, elle cherche absolument à recevoir d'autres personnalités, à l'image des salonnières d'avant 1914 : « *Pour faire inviter Mme Krestovsky, intellectuelle russe, comment s'y prendre ?* »⁹³⁶ écrit-elle à Jean Schlumberger dans une lettre en 1925. Car si ce réseau implique la salonnière, il implique aussi ceux qu'elle cherche à recevoir à tout prix : ainsi Antonina Vallentin lors du séjour d'André Gide à Berlin. « *À l'académie vu Mme Vallentin qui veut absolument recevoir Gide. Nous nous la renvoyons,*

⁹³⁴ Cité par Anne Martin-Fugier, *Les salons de la III^e République. Art, littérature, politique*, Paris, Éditions Perrin, 2003, p. 38

⁹³⁵ Comme cette annonce dans le *Gil Blas* du (1.01.1880) qui prévient de la réouverture du salon de la princesse russe Lise Troubetzkoi

⁹³⁶ Lettre d'Aline Mayrisch à Jean Schlumberger (8.05.1925), cité dans François Chaubet, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion 2009, p. 122

Viénot et moi [...] il faudrait éviter que Gide soit la proie de gens comme ça. »⁹³⁷ Antonina Vallentin parviendra toutefois à recevoir le célèbre auteur français. Cette bataille mondaine fait du réseau, qui est lui-même constitué justement par les noms qui sont représentés dans le carnet d'adresses de ces salonnières, l'élément essentiel du salon.

Ainsi, si le salon n'est pas lieu d'exercice d'un pouvoir féminin véritable, il est tout de même le socle d'une sociabilité mondaine où la femme joue un rôle central, notamment à travers la constitution du réseau. L'existence du réseau sous-entend un jeu de double intérêt et de retour de services rendus : si les hôtes fréquentent les salons, qu'ils soient artistiques ou politiques, c'est dans un souci d'utilité voir même de nécessité sociale et mondaine qui fait de la position dans le monde un élément constitutif d'une carrière. La présence de ces hôtes, par conséquent, d'autant plus s'ils sont célèbres, offre à la salonnière une visibilité et à son réseau une crédibilité et, surtout, une influence. Ce « pouvoir féminin » qui leur est contesté, n'est en effet contestable dans le seul aspect d'une influence personnelle, dans un objectif de puissance personnelle. Les salonnières ne servent pas leur cause mais bien celles de ceux qu'elles choisissent de soutenir. « *Access to high society made available to gens du monde the politically valuable "service" salons traditionally provided: introductions, connections and patronage. A salon's reputation had a lot to do with its social utility, or the quality and quantity of the useful contacts that could be made there.* »⁹³⁸. L'utilité des salons dans la société, auprès de ses hôtes et de ce qu'ils représentent, repose ainsi donc essentiellement sur le réseau qu'ils représentent et dont ils usent pour s'impliquer dans une cause politique.

Cette notion de réseau sous-entendrait donc un sentiment de solidarité entre les membres qui le constitue ainsi qu'une continuité de ce qui a été lié ou noué dans un deuxième temps, hors du cadre des salons et de l'ombre médiatique de la salonnière. Toutefois, ce réseau n'a ni membres officiels, ni officialisation quelconque, ni comptes-rendus. Il ne sous-entend donc aucune obligation aux hôtes de ce salon. La salonnière est ainsi la première concernée, usant de ce carnet d'adresses constitués pour jouer d'une influence réelle et attirer de nouveaux hôtes. Si un échange de bons procédés a bien lieu entre l'hôte et l'hôtesse, la salonnière est dépendante directement de son salon et de son rôle social et mondain que lui offre cette forme de sociabilité. Elle est la seule médiatrice et le lien immuable des membres du réseau. Tout passe par elle et

⁹³⁷ Pierre Bertaux, *Un Normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes (1927-1933)*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 153

⁹³⁸ Steven Kale, *French Salons. High Society and Political Sociability from the Old Regime to the Revolution of 1848*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 2006, p. 140

doit le rester. Ainsi, Lise Troubetzkoy qui permet à des membres de partis différents, voir opposés, à se retrouver chez elle comme nulle part ailleurs : « *quoique très intime, cette réunion rappelait les soirées impossibles à oublier, où le charme et la rare intelligence de la princesse Lise avait su grouper autour d'elle toutes les sommités politiques et où les différents esprits de parti abaissaient devant elle la pointe de leurs épées* »⁹³⁹.

Le réseau de salon est un réseau essentiellement mondain. Autrement dit, il ne joue pas de rôle dans des sphères éloignées de celle dans laquelle il évolue mais, au contraire, n'a d'influence qu'au sein même de ce réseau construit par la salonnière. C'est dans le cercle de cette mondanité que le réseau fonctionne et construit quelque chose. Il a la capacité de « *reformuler dans le langage mondain les enjeux politiques* »⁹⁴⁰ et a pour rôle l'instauration d'une influence et une sécurité, finalement, sur laquelle les hôtes qui cherchent un appui peuvent compter. Bien plus que le salon en lui-même, qui est un espace de conversation et de rencontres neutres, c'est le réseau que les hôtes recherchent et ce qu'il sous-entend. Si la catégorie des hôtes que nous pourrions considérer comme « demandeurs », c'est-à-dire ceux pour lesquels le jeu mondain est une utilité, voir même une nécessité de carrière, voit les salons et leurs réseaux comme centraux et nécessaires ; la catégorie de ceux qui viennent y chercher des informations, dans un même objectif de carrière, y est tout aussi importante. Autrement dit, les journalistes et les diplomates, qui représentent une proportion non négligeable des habitués de salons, que les réseaux assurent d'une information sûre et multiple ainsi que, surtout, une entrée dans les différentes sphères qui constituent le grand monde : « *Avec Hesnard et avec Roland de Margerie, l'ambassade des années 1920 développe ainsi une culture de réseau perçue comme une méthode de travail. [...] Une constante se dégage pourtant : la nécessité, pour les agents français, de trouver dans la société berlinoise des médiateurs bienveillants pouvant leur servir d'introducteurs, de porte-parole ou d'informateurs auprès de cercles où ils ont peine à être admis.* »⁹⁴¹ Ainsi, cette médiation par les salonnières est avant tout constituée par le réseau qui les structurent. Si ces femmes ont du poids et, de fait, ce que nous pourrions considérer comme l'exercice d'un certain « pouvoir féminin », il est issu de leur position sociale initiale : c'est-à-dire, leur appartenance à une classe sociale (aristocratie, bourgeoisie traditionnelle, bourgeoisie financière juive, etc) bien intégrée dans la hiérarchie sociale. Ainsi,

⁹³⁹ *Le Figaro* (19.05.1882), p. 1

⁹⁴⁰ Antoine Lilti, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard 2005, p. 364

⁹⁴¹ Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France à Berlin 1871-1933*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2017, p. 217

si les figures de cette mondanité sont nombreuses et différentes⁹⁴², elles permettent toutes une possibilité d'ouverture mondaine.

Le réseau est l'un des éléments centraux du salon politique et artistique. Il lui donne ses caractéristiques et son importance sociale. Dans le cadre d'un objectif qui dépasse le simple divertissement, le réseau de salon permet son existence et certifie à la salonnière des appuis et une légitimité qui pousse ses hôtes à rechercher sa compagnie. La structure même du salon, enfin, fait de ce lieu un espace de rencontres possibles avec d'autres acteurs d'une même cause ou, dans certains, les membres d'une opposition politique voir même, pourquoi pas, d'une rivalité artistique. Si, dans une grande majorité des cas, la salonnière a été le plus souvent désignée comme l'égérie d'un homme politique, le relais mondain d'un seul artiste ou son salon, le lieu d'expression d'une cause (artistique ou politique), elle joue également le rôle de médiatrice dont la discrétion est le deuxième socle, après le réseau, de son salon.

Certains salons n'hésitent pas à faire part de leur avis – ainsi Marie Radziwill à Berlin, dont, d'après Jules Cambon, l'influence était crainte : « *Elle avait beaucoup de justesse d'esprit, quoiqu'elle fut passionnée, et, il faut l'avouer, pas toujours indulgente. Aussi, craignait-on sa critique : on savait que son autorité sociale était grande* ». ⁹⁴³ Plus encore que la position sociale de Marie Radziwill qui, rappelons-le, est une intime de l'Impératrice sous le règne de Guillaume Ier, c'est son autorité sociale, justement, qui est grande et crainte, plus que son avis. Cette autorité sociale repose, non seulement sur la position et l'appartenance à une certaine classe sociale de la salonnière – une position et une appartenance qui ne se vérifient toutefois pas avec Antonina Vallentin et dans certains autres cas – mais enfin et surtout sur les hôtes qui visitent le salon, c'est-à-dire, sur le choix fait par la salonnière, la direction qu'elle donne à sa sociabilité ; autrement dit, sur son réseau.

Dans le Berlin de l'entre-deux-guerres et les salons dont il est question ici, on y découvre le même fonctionnement. Ainsi, dans les rares comptes-rendus de ces soirées mondaines berlinoises essentiellement franco-allemandes, dans leurs lettres ou journaux de bords, les hôtes

⁹⁴² Au sujet de Berlin, lire notamment Geneviève Tabouis, *Ils l'ont appelée Cassandre*, New York, Éditions de la Maison française, coll. «Voix de France », 1942

Ainsi que les Mémoires de Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II.,

⁹⁴³ Jules Cambon (préface), dans *Une française à la cour de Prusse. Souvenirs de la Princesse Antoine Radziwill (née Castellane) 1840-1873*, Paris, Librairie Plon, 1931 dans [www.gallica.bnf.fr](https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k97612480.r=une%20fran%C3%A7aise%20%C3%A0%20la%20cour%20de%20prusse?rk=21459;2), URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k97612480.r=une%20fran%C3%A7aise%20%C3%A0%20la%20cour%20de%20prusse?rk=21459;2>

justifient avant tout leur visite par les rencontres qu'ils pourront y faire et les noms que les salonnières parviennent à rassembler en une seule soirée. C'est avant tout une succession de noms, comme de longues listes de personnalités que l'on se félicite d'avoir rencontrées. Ainsi, habitué des rencontres chez Jenny de Margerie, Harry Graf Kessler mentionne, par exemple, en mai 1932 : « *Nachher zu Jenny de Margerie, wo Viénot, der das Buch über Deutschland geschrieben hat und eben zum Abgeordneten gewählt worden ist, Henry Bidou, der in Deutschland eine Goethe Ausstellung für Paris zusammensucht, Annette Kolb, Wollferts von der Hochschule für Politik, Münchhausen usw. Angenehmer, angeregter Abend.* »⁹⁴⁴ Jenny de Margerie, dont le salon est le centre d'une stratégie diplomatique mise en place notamment par son mari, possède un réseau éclectique du point de vue artistique et résolument d'une mondanité utile. Il s'agit de s'informer, d'être informé et, surtout, d'être une vitrine des arts français et d'une dynamique franco-allemande.

Si le réseau de Jenny de Margerie poursuit un but très précis, il en va de même pour Helene von Nostitz dont les origines familiales jouent d'autant plus dans l'importance de son salon et la construction de son réseau qui est l'un des épicycles mondains du « Comité Mayrisch » en Allemagne. Si Helene von Nostitz possède, finalement, la carte de visite mondaine essentielle : c'est-à-dire, les origines sociales, elle met en place un salon qui se veut l'héritier direct des salons du siècle précédent : « *Helene von Nostitz-Wallwitz, comme on l'appelait communément, était fille d'un général de Hindenburg, cousin-germain du maréchal-président (...) on y voyait Hugo von Hofmannsthal et Lanza del Vasto, Jean Giraudoux et Nabokov, le comte Kessler et le peintre Leonid Pasternak. Dépouvue de fortune, elle recevait le plus simplement du monde (...) où elle était toujours prête à accueillir les Français de passage que Pierre Viénot et moi nous lui amenions.* »⁹⁴⁵ Le réseau d'Helene von Nostitz repose sur sa position sociale que le diplomate et aristocrate Roland de Margerie précise tout naturellement puis sur un réseau multiculturel et divers, basé avant tout sur une diversité de choix d'invités et d'une pensée franco-allemande.

Antonina Vallentin ne possède, pour promouvoir et faire vivre son salon, que son réseau, construit de par son activité de journaliste et ses contacts mondains, tels que ses relations avec des personnalités telles que Gustav Stresemann. Si elle est vue, par certains comme Oswald Hesnard, comme une cocotte digne, pourquoi pas, d'être une Païva de cet après-guerre, elle

⁹⁴⁴ Harry Graf Kessler, *Das Tagebuch (1923-1926)*, Stuttgart, Klett-Cotta, 2004, t. VII., p. 422

⁹⁴⁵ Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont faits. Mémoires inédits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II., p. 89

possède un salon superbe, célèbre et célébré même si invariablement critiqué. « *Ensuite, chez Mme Vallentin. Elle est Polonaise, parle n+1 langues, connaît toute le monde, prétend que l'on vent à Paris 200 exemplaires de « Nord und Süd » (...) et c'est tout* »⁹⁴⁶ résume Pierre Bertaux à son père. Pour Jean-Richard Bloch, qui la fréquente assidûment lors de son séjour berlinois en 1928, elle est une reine de Berlin, possède le salon le plus en vu et, malgré ses nombreux défauts, lui permet la rencontre avec une foule de personnalités les plus diverses et les plus intéressantes pour sa carrière.

⁹⁴⁶ Pierre Bertaux, *Un Normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes (1927-1933)*, éd. Hans Manfred Bock., Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 206

C. L'exemple du salon d'Antonina Vallentin : un réseau au service du concret

« Notre maison de la villa des Ternes devint le lieu de refuge pour des exilés allemands de toute religion et de tout parti. Il y vint des hommes politiques, des journalistes, des financiers, des professeurs, des littérateurs, des artistes, des acteurs...Échantillons de toute une élite qui avait fui sa patrie. »⁹⁴⁷

A partir de son mariage à Genève en 1929, Antonina Vallentin quitte Berlin pour Paris où elle s'installe dans le 15^{ème} arrondissement avec son mari. La nouvelle Madame Vallentin-Luchaire ne met toutefois pas fin à son salon. Ces rencontres mondaines diplomatico-culturelles prennent alors un aspect itinérant. Si Berlin était bien le centre de la galaxie Vallentin, elle fait de la capitale française son nouveau lieu d'influence. Cette itinérance du salon soulève plusieurs éléments. Il s'agit, d'abord, de voir le salon comme un élément intimement lié avec la salonnière elle-même, ne pouvant être « remplacé » par une autre figure mondaine, dépendant de celle qui en construit et modèle le réseau. Si les salons sont, de fait, dépendants à de fortes codifications sociales, ils sont avant tout un ensemble de pratique dont le centre absolu est la salonnière. Antonina Vallentin, ainsi, démontre une véritable continuité des traditions et des codes de cette sociabilité. Son salon, finalement, ne change que de capitale mais ni d'enveloppe, ni de manière, ni de réseaux. Les membres sont fidèles et la salonnière les veut dépendants d'elle. Un salon ainsi, est, comme le rappelle Anne Martin-Fugier, avant tout « une femme qui a de l'esprit ». C'est également une institution régulière, fréquenté par quelques habitués. « *Un salon est une réunion intime, qui dure depuis plusieurs années [...] les personnes qui reçoivent servent de lien entre celles qui sont invitées, et ce lien est plus intime quand le mérite reconnu d'une femme d'esprit l'a formé* »⁹⁴⁸, ainsi la salonnière célèbre en son temps Virginie Ancelot donne une définition de cette forme de sociabilité, avant tout féminine et, dans le cas d'Antonina Vallentin et des salonnières éminemment politique. Le salon marque une continuité que les événements politiques, s'ils les marquent de leurs sceaux, ne sous-entendent toutefois pas leur dissolution,

⁹⁴⁷ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 227

⁹⁴⁸ Virginie Ancelot, *Les salons de Paris : foyers éteints*, Paris, Éditions J. Tardieu, 1858, dans [www.gallica.bnf.fr](https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k97359371/f137.texteImage), URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k97359371/f137.texteImage>

notamment en ce qui concerne les salons politiques. Si Antonina Vallentin, de par son mariage, quitte Berlin pour Paris, elle entraîne avec elle, dans une nouvelle période et un nouveau contexte politique, son réseau d'influence – c'est-à-dire, son salon – avec elle dans la capitale française.

Dans le cas d'Antonina Vallentin, toutefois, le contexte politique a son importance. Cela s'explique notamment de par la position même d'Antonina Vallentin dont la carrière de journaliste et de salonnière est dépendante, justement, de la question politique et du contexte franco-allemand dont elle a fait sa préoccupation première. Les premières années de son mariage avec Julien Luchaire marquent donc un tournant dans l'évolution de la cause franco-allemande, notamment au sein du monde des intellectuels qui gravitent autour du salon d'Antonina Vallentin ainsi, donc, dans l'évolution même du dit-salon. Suite à la détérioration des rapports entre les deux pays et la montée, notamment en Allemagne, d'un sentiment nationaliste exacerbé, le début des années 1930 est très éloigné des rapports d'espoir portés par les intellectuels qui fréquentent le salon d'Antonina Vallentin suite aux Accords de Locarno et l'entrée de l'Allemagne à la Société des Nations - *C'est la fin de cette politique de méfiance qui dressait certains États européens les uns contre les autres et les mettait continuellement en conflit* »⁹⁴⁹. L'arrivée de Hitler au pouvoir en Allemagne, en janvier 1933, marque le début d'une fuite de ses opposants, cet « Emigrantenstrom »⁹⁵⁰ qui s'abat notamment sur la France à partir de 1935. Si Antonina Vallentin ne fait pas partie intégrante de ces Allemands en exil, elle s'intègre toutefois à ce club des exilés, le plus souvent opposants politiques au nazisme, intellectuels engagés, artistes ou allemands d'origine juive, et fait de son salon parisien l'une des « plaques tournantes » d'un réseau de fugitifs. « *Führende politische Persönlichkeiten der Weimarer Republik, Wissenschaftler, Künstler, Schriftsteller, Journalisten und viele Angehörige der jüdischen Bürgertums* » : cette liste de ces Allemands fuyant cette nouvelle Allemagne particulièrement agressive dressée par Ursula Langhau-Alex est justement celle que l'on pourrait dresser des hôtes du salon parisiens d'Antonina Vallentin au cours de ces tumultueuses années 1930.

⁹⁴⁹ *L'Excelsior*, 18.09.1926, p. 1

⁹⁵⁰ Ursula Langhau-Alex, „Deutsch Emigrationspresse. Auch eine Geschichte des „Ausschusses zur Vorbereitung einer deutschen Volksfront“ in Paris“, dans *International Review of Social History*, Cambridge, Cambridge University Press, n° 2, 1970, p. 169

Si le salon de la Villa des Ternes devient, selon les propres mots de Julien Luchaire, un « refuge »⁹⁵¹, il se transforme, non plus en un lieu essentiellement dédié à la conversation, à l'instar d'un salon de forme traditionnelle, mais comme un lieu d'opposition, de concrétisation de ce qui a été construit auparavant, une continuité de la cause débattue dans l'entre-deux-guerres berlinois. Ainsi, le salon d'Antonina Vallentin se veut lieu de réseau, mais lieu d'action ; lieu de discussion mais lieu d'opposition. La salonnière, ainsi, plus encore qu'hôtesse, se fait égérie non pas idéale mais concrétisée, au service d'hôtes pour lesquels elle se dévoue plus encore qu'entre les murs de sa demeure. Si Antonina Vallentin ne fut pas, en soit, la salonnière traditionnelle par excellence, recevant notamment, nous l'avons vu, dans les lieux interlopes d'un Berlin des années 1920 souterrain et controversé, elle traduit ici une véritable continuité dans la métamorphose de son salon itinérant devenu français par mariage d'abord puis par nécessité politique ensuite. En changeant de pays, dans un contexte politique différent, Antonina Vallentin fait vivre à son salon une métamorphose. Bien plus qu'un simple lieu politique, il devient avant tout un avant-centre de l'opposition à Hitler et, surtout, un lieu d'exil.

*« Nous ne pouvions vous envoyer en échange une carte pareille à la vôtre : nous sommes des gens sans paysage propre. Tous les pays du monde nous appartiennent – ou pas une pierre – suivant notre humeur. Celle-ci est plutôt, pour le moment, de nous renfermer dans la coquille provisoire des Ternes, elle est peinte à l'intérieur en couleurs claires, ce qui nous fait mieux supporter le gris du temps et l'incertitude de notre destin. »*⁹⁵²

Avant d'être un lieu de refuge pour les exilés allemands, anciens hôtes du salon berlinois d'Antonina Vallentin, Julien Luchaire dépeint la Villa des Ternes comme, avant toutes choses, un lieu d'exil pour le couple. Tout juste arrivé à Paris, ils font de cette Villa des Ternes du 15^{ème} arrondissement, une « maison charmante, entourée des arbres, gaie et agréable »⁹⁵³, un îlot dans un horizon qu'il estiment déjà bien sombres à l'aube des années 1930. « Nous sommes des gens sans paysage propre » écrit Julien Luchaire. Toutefois, il fait de ce caillou parisien qu'est la maison des Ternes, un cocon à l'image d'Antonina Vallentin, c'est-à-dire très proche des arts

⁹⁵¹ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II, p. 227

⁹⁵² Lettre de Julien Luchaire à Jean-Richard Bloch (31.01.1931), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, Département des Manuscrits, NAF 28222 (188), correspondance vol. XLVI, 443 f.

⁹⁵³ Lettre d'Antonina Vallentin à Jean-Richard Bloch (non datée), Fonds Jean-Richard Bloch, BnF, Département des Manuscrits, NAF 28222 (188), correspondance vol. XLVI, 443 f., f. 285

et, bien entendu de la politique. La journaliste va, en effet, très rapidement après 1933 faire de sa carrière un tremplin d'opposition politique et, par la même, fait suivre à son salon, la même dynamique. La Villa des Ternes est, pour le couple Luchaire, le lieu de refuge et de mondanités où, peu à peu, ils s'intègrent à une certaine sociabilité parisienne : « *après quelque temps l'ostracisme fut peu à peu levé [...] nous n'étions nullement assoiffés de mondanité ; mais dans les conditions où nous étions, faute d'un peu d'atmosphère parisienne, nous aurions été asphyxiés. Même pour retrouver ma place de fonctionnaire, il était imprudent de compter seulement sur mon droit.* »⁹⁵⁴. Il est important de noter que cette mondanité de l'exil qui sera mis en place très rapidement au cœur du réseau franco-allemand d'Antonina Vallentin, n'a pas lieu directement après leur arrivée en France. Ce salon itinérant s'ouvre d'abord à Paris de manière traditionnelle : ainsi, d'après le témoignage de Julien Luchaire, la mondanité du couple Luchaire-Vallentin, est avant tout nécessaire à un bien-être social mais aussi, à sa carrière de haut fonctionnaire français délégué notamment à la Société des Nations comme membre de la Commission internationale de coopération intellectuelle. Ce n'est qu'après que cette mondanité traditionnelle, où la sociabilité, avant d'être dépendante d'une certaine « conspiration des esprits »⁹⁵⁵, se veut pratique, professionnelle et au service d'une fonction – en l'occurrence, celle de l'homme. Toujours selon Julien Luchaire, ils reçoivent des personnalités politiques ainsi que de la scène publique française : « *Étant alors rentrés, pour autant que nous pouvions le désirer, Tosia et moi, dans le train de la vie parisienne, nous voyions beaucoup de gens, chez nous et ailleurs [...] Des personnages politiques de divers partis vinrent à la maison : Painlevé, Emile Borel, Landy, Chautemps, de Monzie, Pomaret, Henry Moysset, Pierre Laval, Moro-Giafferri, Henri Paté, François de Tessan, Aimé Berthoud et d'autres ; je laissais ma femme, qui en avait le talent, entretenir la verve de chacun de ces ministres ou ministrables [...] Entre autres salons du Paris d'alors, nous allions chez Joseph Caillaux, septuagénaire pétulant, mordant, pirouettant, impitoyable dans ses jugements, si intelligent qu'il faisait peur.* »⁹⁵⁶

Cette sociabilité parisienne du couple Luchaire-Vallentin est donc, avant d'être concrétisée à travers l'accueil des réfugiés allemands, dont il est abondamment question dans

⁹⁵⁴ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo. S. Olschki, 1965, t. II, p. 184

⁹⁵⁵ Marc Fumaroli, *Quand l'Europe parlait français*, Paris, Éditions de Fallois, 2001, p. 12

⁹⁵⁶ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II, p. 184

les mémoires de Julien Luchaire⁹⁵⁷, celle d'une tradition mondaine où il est bon de recevoir et d'être reçu. Ainsi, si Luchaire, haut fonctionnaire, reconnaît que cette mondanité est notamment nécessaire pour sa carrière professionnelle, elle l'est également pour Antonina Vallentin. Toujours journaliste, cette dernière se consacre alors à la biographie de Gustav Stresemann qu'elle continue ainsi à mystifier plus ou moins comme une gloire politique personnelle, en digne égérie qu'elle veut être pour l'histoire. Dans la liste donnée par Luchaire, on découvre avant tout les grands noms de la politique française d'alors – « ministres ou ministrables » - tous sont issus du parti radical-socialiste et ont été ou furent ministres des différents gouvernements de la Troisième République, notamment depuis 1918. Certains, à l'image d'Émile Borel⁹⁵⁸ ou François de Tesson⁹⁵⁹, sont engagés auprès de la SDN, le premier comme scientifique de renom au sein du Comité fédéral de Coopération européenne dont on comprend l'importance pour la carrière de Julien Luchaire et le deuxième comme délégué de la France à la Société des Nations à la fin des années 1920. Cette place que se fait Julien Luchaire et Antonina Vallentin dans la société parisienne radicale-socialiste et, avant tout, auprès des grands hommes du pouvoir français d'alors (Paul Painlevé, Joseph Caillaux et Camille Chautemps furent successivement Président du Conseil), démontre également la confirmation de l'utilité politique et mondaine de leur union. Ainsi, si Julien Luchaire présente avant tout son mariage avec Antonina Vallentin comme un « *alliage où entraient comme composantes la politique et la mondanité* »⁹⁶⁰, il précise en effet qu'il accentuait alors « *le caractère*

⁹⁵⁷ Il s'agit ici de préciser que Julien Luchaire a publié ses mémoires après-guerre, dans une volonté notamment de réhabilitation, ce dernier ayant vu sa réputation entachée dans l'immédiat après-guerre par les opinions et les actions politiques collaborationniste de son fils, Jean Luchaire – journaliste bien connu de l'Occupation et de la nomenklatura collaborationniste. Dans le deuxième tome de ses mémoires particulièrement, il cherche à justifier une grande partie de ses actions notamment durant les années 1920/1930

⁹⁵⁸ Emile Borel (1871-1956), mathématicien, membre de l'Académie des Sciences, député radical socialiste, membre du Comité fédéral de la Coopération européenne au sein de la SDN, ministre de la Marine (1925) sous Paul Painlevé et créateur de l'ancêtre du CNRS avec Jean Zay et Jean Perrin en 1936. Après la Seconde Guerre mondiale, il sera notamment président du Comité des Sciences de l'UNESCO (1948)

⁹⁵⁹ François de Tesson (1883-1944), journaliste, grand reporter pour « La Liberté » et « Le Matin » aux États-Unis, ami intime de Franklin D. Roosevelt, député de la Marne (1928-1942), plusieurs fois sous secrétaire d'État pour le Travail et la prévention sociale (1932-1933) et pour les Affaires Étrangères (1933-1934) et (1937-1938), il fut délégué français à la Société des Nations. Meurt à Buchenwald, où il fut déporté en raison de son action dans la Résistance.

⁹⁶⁰ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 175

*international de ma personne et de mon activité. J'acquerrais par cette activité même, d'importantes garanties qui me manquaient.»*⁹⁶¹

Le salon parisien du couple Luchaire-Vallentin qui s'inscrit pourtant dans un certain esprit de continuité avec celui de Berlin, est donc, avant tout, au début des années 1930, une mondanité de raison, de réseaux et de carrière. Si Julien Luchaire trouve ainsi appui sur la capacité de sa femme à réunir autour d'elles des personnalités diverses⁹⁶², Antonina Vallentin y trouve toutefois également le réseau nécessaire à la position politique qu'elle cherche à maintenir. Sa proximité avec Gustav Stresemann et la biographie de l'homme politique allemand dont elle est l'auteur – «*toute l'histoire de l'Allemagne depuis la guerre*»⁹⁶³ - lui ouvre également les portes de la mondanité parisienne. Ces « tribunes diplomatiques »⁹⁶⁴ de la Villa des Ternes en font lieu des lieux prisés du monde parisien proche du parti radical-socialiste. Antonina Vallentin ne se contente pas de recevoir le Tout-Paris masculin et politique, elle accueille notamment l'ancien ambassadeur de Grande-Bretagne à Berlin, rencontré dans la capitale allemande, Lord d'Abernon ainsi que des expatriés polonais, hommes politiques ou généraux, à l'instar du général Sikorski. Peu à peu, c'est l'Europe qui entre dans le salon parisien de la Villa des Ternes, avec des représentants célèbres, pas encore en exil mais déjà inquiets. Éloignée du journalisme, elle se veut égérie des arts et de la politique, biographe réputée⁹⁶⁵. Si on rencontrait le tout-Berlin à la fin des années 1920 dans son salon rouge de la Landgrafenstrasse, c'est un certain Tout-Paris qu'on croise à la Villa des Ternes. À partir du milieu des années 1930, suite à l'arrivée de Hitler au pouvoir, c'est bientôt les intellectuels d'Allemagne et d'Autriche que l'on retrouve auprès d'Antonina Vallentin et de son mari.

Cette sociabilité de salon prend alors une autre ampleur à partir des années 1930, s'adaptant ainsi aux événements de politique européenne et internationale, notamment en ce qui concerne l'Allemagne, son pays d'adoption. Très rapidement, journaliste, Antonina Vallentin choisit la voix de la presse pour dénoncer les actions politiques Outre-Rhin et

⁹⁶¹ Op. cit.

⁹⁶² Parmi les invités nommés par Julien Luchaire dans ses Mémoires, deux seront jugés pour collaborationnisme et haute trahison après la Seconde Guerre Mondiale : Pierre Laval et Henry Moysset alors que François de Tesson et Emile Boret seront notamment actifs dans la Résistance.

⁹⁶³ *L'Oeuvre* (7.01.1932), p. 2

⁹⁶⁴ Cédric Meletta, *Jean Luchaire, l'enfant perdu des années sombres*, Paris, Place des éditeurs, 2013, p. 130

⁹⁶⁵ Suite à sa biographie de Gustav Stresemann (1930), elle publie une biographie de Léonard de Vinci et de Heinrich Mann, puis, plus tard, d'Albert Einstein qu'elle fréquente assidument, notamment via son épouse.

s'engage ainsi publiquement au soutien de ses hôtes de passage à la Villa des Ternes. Ainsi, en 1933 dans « L'Excelsior » puis en 1938, notamment, dans « Ce Soir », elle témoigne de la présence à Paris d'hommes politiques allemands alors fugitifs. Écrits dans un style enlevé, presque sur le ton de la conversation, elle rappelle bien connaître ces personnalités allemandes, s'assurant ainsi sa position mondaine et politique, puis dénonce la situation dans laquelle ils se trouvent à Paris. Ainsi, en octobre 1933, elle raconte une rencontre qu'elle présente comme inopinée avec Joseph Wirth⁹⁶⁶, ancien chancelier allemand, à la Bibliothèque Nationale. « *Mais son passé parle assez éloquemment : un passé qui est une grande part de l'histoire de l'Allemagne qu'il s'apprête à écrire. Le moment où le Dr. Wirth est arrivé au pouvoir était particulièrement sombre et difficile. En mars 1921, la commission des réparations ayant constaté les manquements de l'Allemagne, les premières sanctions sont appliquées [...] on cherche longtemps un candidat chancelier prêt à assumer une responsabilité aussi ingrate. Enfin, un homme se trouve, que l'impopularité menaçante n'effraye pas : Joseph Wirth.* »⁹⁶⁷

Ce portrait, qu'elle veut grandiose, Antonina Vallentin l'assume. Joseph Wirth, d'ailleurs, fera partie des hôtes du salon de la Villa des Ternes. Très vite, son salon devient politique, s'affirme dans l'opposition à ce qu'elle appelle « la terreur brune » et qu'elle dénonce, là encore, dans les journaux – « *il faut lire le Livre Brun pour connaître la tragédie d'Outre-Rhin, pour voir de ses yeux cette sauvage nuit de Walpurgis, cette incroyable sarabande de visages ensanglantés et de soudards agitant la croix gammée* »⁹⁶⁸ - puis qu'elle combat à travers son accueil des anciens visiteurs de son salon berlinois puis à travers diverses actions.

Lieu de conversation, de débat, de contre-pouvoir féminin tout en se maintenant dans les limites privées d'une condition féminine, les salons se sont maintenus dans un même cadre, à quelques exceptions près, à travers les XVIIIème et XIXème siècles, que ce soit en France, en Allemagne ou en Europe. Si les salons de l'entre-deux-guerres franco-allemand et berlinois s'approchent par certains aspects de cette continuité mondaine féminine, Antonina Vallentin y fait plusieurs fois défaut. Par la dynamique et la forme qu'elle donne à son salon berlinois,

⁹⁶⁶ Joseph Wirth (1879-1956), chancelier allemand (1921-1922) sous la République de Weimar, il est le signataire, à travers la figure célèbre de son Ministre des Affaires Étrangères Walther Rathenau (assassiné en 1922 par des membres d'un groupuscule de l'extrême-droite allemande), les accords de Rapallo en 1922 qui brise notamment l'isolement de l'Allemagne sur la scène politique et diplomatique. Rejetant les pleins pouvoirs de Hitler en 1933, il s'exile en Suisse, puis voyage aux États-Unis et à Paris.

⁹⁶⁷ Antonina Vallentin, « Le Dr. Wirth ancien chancelier du Reich, étudiant à Paris », dans *L'Excelsior* (24.10.1933), p. 1

⁹⁶⁸ Antonina Vallentin : « Le Livre Brun et la terreur brune », dans *L'Excelsior* (5.09.1933), p. 1

d'abord, recevant en-dehors des limites de son appartement de la Landgraffenstrasse (notamment dans les cabarets des nuits berlinoises) puis à travers cette métamorphose du concret de son salon parisien (ainsi qu'à Sanary-sur-Mer, l'été) où elle reçoit, pourvoit et console les éprouvés de l'exil allemand. « *Ou est-ce que dans ta grande bonté tu te laisses toujours dévorer par les autres ?* » l'interroge Stefan Zweig dans une lettre du printemps 1935, continuant ensuite sur les réfugiés qui peuplent son salon « *espérons que le poids qui pèse sur les réfugiés de Paris s'est allégé et que quelques-uns sont casés [...] il faut que tu me racontes tout ça !* »⁹⁶⁹.

Ce salon parisien, Antonina Vallentin le vit comme un moyen, bien sûr, de perpétuer une continuité avec ce qu'elle avait construit à Berlin et ce à quoi, dans un sens, elle avait renoncé en épousant Julien Luchaire. Si on sait que ce mariage est vu par le haut fonctionnaire et intellectuel français comme une stratégie avant tout professionnelle et mondaine, on ne connaît à ce sujet pas le point de vue d'Antonina Vallentin. Il semblerait toutefois, au premier abord, que cette union qu'elle scelle en juillet 1929 à Genève la pousse tout de même à quitter de vie une nouvelle fois et à s'adapter à une nouvelle forme de sociabilité qu'elle reforme très vite autour d'elle. Nous l'avons vu, par les contacts de son mari et leur position au sein de l'univers radical-socialiste français, Antonina Vallentin se forge un nouveau cercle de relations avant tout politiques. Les événements outre-Rhin transforment ainsi, une nouvelle fois, son salon et sa mondanité pour en faire un salon d'un nouveau genre où il est, en effet, toujours question de politique mais où, également, les hôtes, plus encore que pour débattre, viennent pour se ressourcer et s'arrêtent comme une étape sur le chemin de l'exil. Là encore, Antonina Vallentin allie son travail journalistique dans lequel elle dénonce ardemment la situation en Allemagne et en Autriche de ses anciens compagnons rencontrés à Berlin et son cercle mondain où elle assure un sentiment de refuge. Les mémoires de Julien Luchaire sont peuplées de descriptions moroses de réfugiés allemands. Ainsi, Stefan Zweig et Joseph Roth, deux amis intimes d'Antonina Vallentin s'arrêtent régulièrement à la Villa des Ternes : « *Stefan Zweig n'était pas gai [...] avec lui, ou seul, son ami Joseph Roth demandait parfois aux Ternes une heure de pause à son désarroi. Le puissant romancier de Radetzky-Marsch était en exil, une épave. [...] Seul l'alcool le soutenait, pour le conduire à la mort, qui est venue.* »⁹⁷⁰. Les pages des Mémoires de Julien Luchaire dédiées à cette période d'exil germanophone sont également

⁹⁶⁹ Lettre de Stefan Zweig à Antonina Vallentin (12.05.1935), dans *Correspondance de Stefan Zweig (1932-1944)*, Paris, Livre de Poche, 2010

⁹⁷⁰ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 198-199

décrites dans des lettres à leur ami commun, Jean-Richard Bloch ainsi que dans certaines correspondances notamment avec Stefan Zweig qui la tutoie et la traite comme une amie chère.

Le salon d'Antonina Vallentin, déjà métamorphosé, subit alors une véritable évolution, remarquable par sa rapidité et liée directement aux événements politiques en Allemagne et en Autriche qui s'accroissent sensiblement. Ainsi, si les premiers réfugiés s'installent à la Villa des Ternes, pour quelques jours, inquiets et malades, c'est peu à peu une véritable horde qui s'abat sur la maison du 15^{ème} arrondissement. Si le ton, au début, est encore à la mondanité : « *je n'avais pas pu, bien entendu, décider mon obstinée « Madame des Capitales » à m'accompagner dans un village perdu au fond des bois. Je l'ai retrouvée dans son salon, devant une table chargée de cocktails et de gâteaux, entourée de la moitié de la Pologne et de la moitié de l'Allemagne* »⁹⁷¹ écrit Julien Luchaire à Jean-Richard Bloch à la nouvelle année 1934. Ce ton change très rapidement pour devenir plus tragique. Dès 1933, Antonina Vallentin alertait dans les journaux français les actions de cette Allemagne nazie nouvelle dont on ne savait encore que penser et que certains des hommes politiques français qu'elle recevait alors dans son salon de la Villa des Ternes, avant l'époque dédiée aux réfugiés germanophones et polonais, encenseraient quelques années plus tard. Elle dénonce une « *grande action d'épuration qui se poursuit avec violence* »⁹⁷² dès avril 1933 et dénonce régulièrement jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale la présence omniprésente et autoritaire de Hitler dans cette nouvelle Allemagne⁹⁷³ qu'elle a quitté que quelques années auparavant. Ce combat pour l'Allemagne devient plus généralement un combat contre le fascisme, la salonnière et journaliste s'attaquant également à Oswald Mosley contre lequel elle met en garde avec son analyse politique reconnue par ses pairs déjà bien avant 1933 : « *De ce même ridicule est émergé Hitler et son succès a été dû en grande part à la conviction de ses adversaires que son mouvement était quelque chose de trop absurde pour qu'on dût le combattre sérieusement* »⁹⁷⁴.

Ainsi, sa carrière journalistique, déjà extrêmement liée au monde politique, prend un tournant d'opposition notable à Hitler et au fascisme au général, que ce soit Mosley, Mussolini ou le chancelier allemand. Son salon suit la carrière professionnelle de sa propriétaire et prend des allures de camps de réfugiés d'intellectuels de renom :

⁹⁷¹ Lettre de Julien Luchaire à Jean-Richard Bloch (2.01.1934), Fonds Jean-Richard Bloch, BnF, Département des Manuscrits, NAF 28222 (188), correspondance vol. XLVI, 443 f.

⁹⁷² Antonina Vallentin, « L'Allemagne décapitée », dans *L'Excelsior* (26.04.1933), p. 1

⁹⁷³ Notamment *L'Excelsior* (10.09.1933), p. 1

⁹⁷⁴ *Le Petit Journal* (5.08.1934), p. 1 ou encore : *L'Excelsior* (30.08.1933), p. 1

« Il y vint des hommes politiques, des journalistes, des financiers, des professeurs, des littérateurs, des artistes, des acteurs...Échantillons de toute une élite qui avait fui sa patrie. La plupart restaient de longues heures, et revenaient. Ils pouvaient chez nous, parler leur langue, ils s'y sentaient à la foi en France et chez eux [...] Il y a très peu de vrais cosmopolites, même parmi ceux dont les relations internationales sont le plus étendues. Parmi nos visiteurs des Ternes, il en était que leur position éminente avait mis en rapport avec le monde entier. [...] Ceux-là tentaient de se refaire une existence, sur le sable mouvant de l'exil, dans l'incertitude mondiale. Spectacle touchant par sa fragilité. »⁹⁷⁵

Antonina Vallentin reçoit ceux qu'elle côtoyait à Berlin : Stefan Zweig, le couple Einstein, HG Wells, l'ancien chancelier Wirth, la famille Mann dans sa presque totalité, Lion Feuchtwanger ou encore les hommes politiques Hilferding, Breitscheid, Rauschnigg, Ernst Toller, Paul Landowski, Harry Graf Kessler ainsi qu'une foule d'autres figures. La sociabilité du couple Luchaire-Vallentin se cristallise autour de ce combat. « *Nachher bei Mme Luchaire (Antonina Vallentin), wo Klaus Mann, ein sehr hübsches Fräulein Schwarzenberg (seine Freundin), eine Vicomtesse de Kergouet und eine Mme Malopolska, die eine Freundin von Pau Boncou sein soll* »⁹⁷⁶, rapporte Harry Graf Kessler en juin 1933 lors d'un passage à Paris où il retrouve également une autre salonnière berlinoise alors tout juste rentrée également en France, Jenny de Margerie. Mais ce salon des réfugiés va bien au-delà des mondanités. Antonina Vallentin s'organise autour des initiatives prises par les réfugiés eux-mêmes. Ainsi, elle est proche de ce qui fut ensuite appelée le « Cercle Lutetia » et s'engage à leurs côtés contre le fascisme. Elle tente également de créer une maison d'édition dédiée entièrement à ces auteurs en manque d'argent et, surtout, opposés au nazisme et à son idéologie.

Surtout, ce salon s'éloigne résolument de la simple mondanité lorsqu'il est question, plus encore de recevoir chez elle les intellectuels germanophones réfugiés, mais de les aider à traverser la frontière, à trouver asile en France ou à l'étranger. Ainsi, l'exemple déjà mentionné ici⁹⁷⁷ de Klaus Mann, lequel, depuis la Suisse puis les Pays-Bas, appelle la salonnière à l'aide pour obtenir un passeport brésilien dans le but de fuir l'Europe où, de par ses origines juives, il n'est plus en sécurité. Ainsi, si l'idée elle-même semble, d'après Klaus Mann lui-même, avoir été proposée par Antonina Vallentin – « *meine Eltern finden es auch ganz reizen, wenn ich*

⁹⁷⁵ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 227

⁹⁷⁶ Harry Graf Kessler : *Das Tagebuch 1880-1937*, Stuttgart, Klett-Cotta, 2004, t. IX., p. 589

⁹⁷⁷ Voir partie III, sous partie i – dédiée à Antonina Vallentin

Brasilianer werde [...] Ich finde sie haben eine ganz geniale Idee gehabt »⁹⁷⁸ - les tractations à Paris sont menées également par la salonnière auprès de son réseau français, notamment à travers la figure de Roland de Margerie, rencontré probablement à Berlin lorsqu'il était en poste à l'ambassade, même si aucun document ne peut nous permettre de l'attester, puis à travers l'obstination d'Antonina Vallentin qui semble mener les tractations avec les ambassades d'Amérique du Sud⁹⁷⁹.

Plus encore qu'un lieu de discussion, son salon devient donc ce qu'Anna Rabkin appelle le « hotbed of antifascist dissenters and a haven for German and other refugees »⁹⁸⁰. En plein cœur de Paris, elle reçoit et, surtout, elle soutient. « *This woman, who was always so busy, spent every afternoon sitting knitting in her home, listening to the uprooted people who crowded her drawing room from 1933 till 1939.* »⁹⁸¹ Si elle n'est pas la seule à le faire – Julien Luchaire prend ainsi l'exemple de Vera Gutmann qui ouvre ses salons et dépense ses millions jusqu'à son suicide⁹⁸² - elle est intéressante justement par l'utilité concrète de son salon et, par là même, de son réseau. Pour Julien Luchaire, c'est une « patrie insaisissable » qui permet aux anciens hôtes de Berlin alors au climax de leur gloire de trouver un refuge auprès de la salonnière devenue parisienne mais au sens politique, qu'elle veut toujours aussi affuté. Paris, puis Sanary-sur-Mer⁹⁸³, où elle suit, avec son mari, les intellectuels allemands qui s'y sont installés et qui se reçoivent, dans cette république des lettres exilées, où se sont réunis les grands auteurs et grands penseurs germanophones. Là encore, dans l'ombre, Antonina Vallentin ne se fait pas oublier.

⁹⁷⁸ Lettre de Klaus Mann à Antonina Vallentin (6.03.1934), Deutsche Exilarchiv, Fonds Antonina Vallentin, EB 2001 / 072 I.A. 010

⁹⁷⁹ Lettres du 28.03.1934 et du 14.04.1934 – où il est notamment mentionné le Paraguay en plus du Brésil, op. cit.

⁹⁸⁰ Anna Rabkin, *Antonina Vallentin, A European of Foreign Affairs*, mémoire de master sous la dir. de Henry Reichman, California State University, 2003, p. 71

⁹⁸¹ Gabriele Tergit, "Antonina Vallentin", *Association of Jewish Refugees in Great Britain*, January 1958, p.5

⁹⁸² Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschick, 1965, t. II., p. 227

⁹⁸³ Lire notamment Heinke Wunderlich, *Sanary-sur-Mer. Deutsche Literatur im Exil*, Edition Isele 2004, 312 p. ; Magali Nieradka-Steiner, *Exil unter Palmen. Deutsche Emigranten in Sanary-sur-Mer*, Darmstadt, Theiss Verlag, 2018, 272 p. ; Manfred Flügge, *Das Flüchtige Paradies. Künstler an der Côte d'Azur*, Berlin, Aufbau Taschenbuch, 1999

Ou encore les journaux et mémoires des auteurs allemands sur le sujet, dont Ludwig Marcuse, *Mein zwanzigtes Jahrhundert. Auf dem Weg zu einer Autobiographie*, Munich, Paul List, 1963, 388 p.

Cette itinérance du salon en fait également un lieu d'opposition, à l'image finalement d'autres salonnières du XIX^{ème} siècle - ainsi la comtesse de Belgiojoso⁹⁸⁴ qui fait de son salon parisien un haut lieu de soutien au mouvement du Risorgimento. A son image, Antonina Vallentin se fait combattante d'un idéal qu'elle soutient, au même titre qu'elle s'est portée aux côtés de Gustav Stresemann et du rapprochement franco-allemand. Elle reçoit l'Allemagne, l'Autriche et la Pologne⁹⁸⁵, se démultiplie et fait de sa vie parisienne un combat qu'elle mène de front, gardant un pied dans un monde de politique qu'elle cherchait à faire tenir debout.

Si les salons sont avant tout des lieux, par essence, de conversation et de sociabilité statique, l'évolution entre ceux de l'Ancien Régime⁹⁸⁶ et celui d'Antonina Vallentin est grande. Déjà au XIX^{ème} siècle, une nostalgie de l'ancien monde et de ses salons est perceptible, presque à la mode. Ainsi, l'ouvrage célèbre en son temps de Virgine Ancelot « *Les Salons de Paris : foyers éteints* »⁹⁸⁷ qui rejoignent les remarques et les soupirs de ses contemporains sur la grande époque de la conversation où « causer » était un art. Même si cette évolution certaine entre le salon aristocratique, ainsi que celui des Lumières⁹⁸⁸, où l'expression et la rhétorique en constituaient le centre, n'a pas mis fin, à proprement parler, aux salons européens, elle en a toutefois transformé l'objectif. Sous la Troisième République, en France, le salon est également objet politique. L'homme de lettres, l'homme des arts est remplacé par l'homme politique dont la carrière, au même titre que l'écrivain, passe également par cette sociabilité hautement féminine. Ainsi, l'admonestation de Juliette Adam auprès de Léon Gambetta, son protégé : « *Ne riez pas, Gambetta, et soyez certain qu'à Paris on ne va pas loin quand on ne fait pas partie des gens qu'on peut voir. [...] Vous pouvez être de l'opposition dans les cafés, mais vous ne pourrez être du gouvernement que dans le monde [...] C'est à Belleville, c'est au grand U qu'on fait les révolutions et les oppositions ; c'est dans les salons qu'on fait les*

⁹⁸⁴ Cristina Trivulzio Belgiojoso (1808-1871), patriote italienne, femme de lettres, activiste et militante du mouvement Risorgimento pour l'unité italienne. Lire notamment : Karoline Rörig, *Cristina Trivulzio di Belgiojoso (1808-1871). Geschichtsschreibung und Politik im Risorgimento*, Bonn, 2013

⁹⁸⁵ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 257

⁹⁸⁶ Antoine Lilti, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2005

⁹⁸⁷ Virgine Ancelot, *Les Salons de Paris. Foyers Éteints*, Paris, Editions J. Tardieu, 1858, dans consultable sur www.gallica.bnf.fr, URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k97359371/f240.item>

⁹⁸⁸ Anne-Marie Lugan Dardigna, *Ces dames au salon. Féminisme et fêtes galantes au XVIII^e siècle*, Paris, Odile Jacob, 2014

gouvernements. »⁹⁸⁹. Cette entrée du politique dans cet univers féminin et dédié, par tradition, à la conversation éloignée de toute concrétisation véritable du monde, qui s'opère avant tout au XIX^{ème} siècle, est également visible en Allemagne à la même époque. À Berlin, notamment, nous l'avons vu, c'est l'occupation napoléonienne, même si relativement courte, qui métamorphose le salon, le rendant lieu d'opposition voir même, de complot⁹⁹⁰. Même si les salons de l'époque de la conversation ne sont pas imperméables à une pensée politique, ce que Anne-Marie Lugan Dardigna appelle les « idées subversives »⁹⁹¹, ils ne sont pas entièrement dédiés à un homme politique, une cause, une classe, un combat. Cette évolution est attribuable à l'évolution de l'évènement politique et à l'implication de la femme dans cet évènement, non plus comme instrument d'influence mais de décor.

Si la conversation reste toutefois le centre du salon, tel qu'il se doit d'être, voir même comme instrument de subversion politique, comme élément ou outil de la femme pour s'imposer dans un monde d'homme – ainsi Juliette Adam en France, ou, plus tardivement, Marie Radziwill à Berlin dont il a déjà été question ici – le salon se concrétise comme lieu de réseau actif et, surtout, dans le cas d'Antonina Vallentin, va plus loin et se transforme en lieu de refuge pour ses hôtes. Le réseau qui en découle, ainsi, plus encore qu'un élément qui permet une carrière, est là pour « sauver ». Le salon continue à représenter le pouvoir féminin – d'une femme, en l'occurrence ici – ainsi que le centre d'idées subversives, d'opposition politique et de centre névralgique de l'information, il marque également la continuité d'un réseau qui ressemble ainsi, plus à un club solidaire de membres dispersés qui y cherchent soutien et réconfort. Ainsi, Stefan Zweig, Klaus Mann (et la famille Mann dans son ensemble, notamment à Sanary-sur-Mer), Breitscheid, Wirth ou encore Theodre Dreiser, sans oublier d'autres personnalités germanophones plus célèbres encore, se tournent vers Antonina Vallentin pour y puiser secours dans une époque politique radicalement changée depuis la création du salon et donc, du réseau, à Berlin puis en France.

Réseau concret, réseau actif, le salon d'Antonina Vallentin devient l'apanage d'une communauté transfrontalière, extra-étatique. Plus encore qu'un réseau ou qu'un instrument

⁹⁸⁹ Juliette Adam à Léon Gambetta, cité par Anne Martin-Fugier, *Les salons de la III^e République. Art, littérature, politique*, Paris, Éditions Perrin 2001, p. 65

⁹⁹⁰ Lire notamment Petra Wilhelmy-Dollinger, *Der Berliner Salon im 19. Jahrhundert (1780-1914)*, Berlin, De Gruyter Verlag, 1989 ; Verena von der Heyden-Rynsch, *Europäische Salons. Höhepunkt einer versunkenen weiblichen Kultur*, Munich, Artemis & Winkler Verlag, 1992 ; Günter Erbe, *Das vornehme Berlin. Fürstin Marie Radziwill und die großen Damen der Gesellschaft 1871-1918*, Cologne, Böhlau Verlag, 2015

⁹⁹¹ Anne-Marie Lugan Dardignan, *Ces dames au salon. Féminisme et fêtes galantes au XVIII^{ème} siècle*, Paris, Odile Jacob, 2014, pp. 15-19

officieux d'opposition politique, tel un club, c'est un mantra, une cause que présente alors Julien Luchaire dans ses mémoires dans un long paragraphe à la dimension presque mystique.

« Notre modeste refuge des Ternes pouvait être détruit, comme il l'a été en effet ; mais d'autres pareils se trouveraient ailleurs, comme toujours. La communion spirituelle crée une sorte de patrie insaisissable ; je l'ai senti à certaines heures avec ceux de nos hôtes, qui, ayant perdu leur patrie, conservaient une foi et une espérance, partagée avec nous-même, et avec beaucoup d'autres sur toute la terre. Être certain que le fascisme, sous la forme hitlérienne ou sous toute autre, était tout bien pesée un risque qui menait presque fatalement au crime ; avoir la ferme conviction qu'il ne triompherait pas longtemps ; considérer ensemble un avenir où la justice, la liberté, la mesure seraient un peu mieux assurés que dans le présent : là était le refuge. »⁹⁹²

Ainsi, ce n'est plus un simple lieu où l'on reçoit, où l'on combat par les mots (qu'ils soient essentiellement oraux ou écrits, à travers les articles de journaux), ni même à travers d'actions de réunions pacifiques – ainsi le Cercle Lutetia créé notamment par la célèbre figure de Heinrich Mann en 1935 et dont Antonina Vallentin est proche – mais à travers un mantra, des règles d'appartenance qui en font une communauté, plutôt qu'un salon ou qu'un club. Si cette métamorphose est, à nos yeux, avant tout liée à l'avancée des événements politiques, elle est également naturelle dans la conception d'un salon à proprement parler. C'est-à-dire, en effet, la conception d'un groupe humain, réuni par une même idéologie, cause ou vision du monde et qui fait face à une situation qui tend à l'opposé de cette conception, dans le cas du salon d'Antonina Vallentin, européenne, pacifique. Le salon de la Landgraffenstrasse à Berlin, nous l'avons vu, est né d'une conception, plus encore que mondaine, mais bien plutôt politique et dédiée à une cause, s'est développé à travers la personne d'Antonina Vallentin dans les cercles de la Société des Nations ou bien, à travers ses hôtes berlinois, dans des regroupements humains tels que les Décades de Pontigny ou les réunions de Colpach, et a tendu vers un objectif de révolution de l'ordre du monde au lendemain d'une guerre mondiale assourdissante et meurtrière. C'est de par son emménagement dans une autre capitale que le salon d'Antonina Vallentin survit et se développe en un centre mystico-politique tel que Julien Luchaire le décrit avec force lyrisme. Cette « communauté spirituelle » se dévoue ainsi à « considérer ensemble

⁹⁹² Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 227

un avenir où la justice, la liberté, la mesure seraient un peu assurés que dans le présent ». Autrement dit, plus encore que le développement d'un réseau à travers cet art centenaire de la conversation, c'est une cause politique presque spirituelle que l'on défend alors. Un jusqu'aboutisme qui fait de la concrétisation du salon d'Antonina Vallentin une cause à défendre.

D. Et ensuite ? La perpétuation des réseaux à la disparition des salons

« *Quel dommage qu'ils aient disparu tous ces jolis petits Parlements mondains ! Interrogez les vétérans dont je parlais tout à l'heure, ils vous diront qu'on ne s'y ennuyait pas.* »⁹⁹³

Cet extrait d'un article du « *Matin* » évoque un sentiment de nostalgie envers les salons « disparus », notamment et surtout des salons politiques, qui a perduré dès la fin du XIX^{ème} siècle jusqu'à la Première Guerre mondiale. Les carnets mondains des journaux français sont régulièrement dédiés à cette non-continuité des salons féminins, notamment politiques et de la disparition des égéries. Ainsi, certaines figures, telles que la princesse russe Lise Troubetzkoi, sont décrites, vers 1880-1890, comme les dernières du genre, ces femmes dont « le champ de bataille »⁹⁹⁴ est le salon. La tradition des salons politiques, toutefois, se perpétuera jusqu'à la Première Guerre mondiale en Europe et, nous le verrons, au-delà de l'armistice de 1918. Cette question de la disparition des salons semble avoir en effet été au centre de la plupart des discussions mondaines. Une nostalgie qui, loin d'être propre à la France, s'applique aussi à l'Allemagne, notamment au lendemain de la Première Guerre mondiale. Toutefois, elle est présente à chaque nouvelle période historico-politique et, finalement, historico-mondaine, évoquant ainsi la peur de la rupture mondaine et de la fin d'un monde avec ses codes – codes sociaux dont les salons étaient dépendants. Ainsi, tout au long du XIX^{ème} siècle, cette nostalgie de l'Ancien Régime, en France, fait la une des mémorialistes, des nostalgiques et de la presse mondaine. Plus encore qu'un changement radical ou qu'une disparition définitive – la tradition des salons a été perpétuée bien au-delà de la Première Guerre mondiale – c'est l'évolution des salons qui inquiète et on regrette un certain « paradis perdu », embaumant une « *intimité idéale, telle qu'on imaginait qu'elle se pratiquait dans les siècles précédents* »⁹⁹⁵. Si la nostalgie de cette mondanité de l'Ancien Régime et, surtout, des Lumières et d'une certaine concordance intellectuelle européenne poursuit l'histoire des salons et en fait un élément de leur structure

⁹⁹³ *Le Matin*, (17.03.1887), p. 1

⁹⁹⁴ *Gil Blas* (2.02.1909), p. 1

⁹⁹⁵ Anne Martin-Fugier, *Les salons de la III^e République. Art, littérature, politique*, Paris, Perrin, 2003, p. 411-412

propre, elle pose la question de cette continuité qui est au centre de la question de cette sous-partie. C'est-à-dire, la question de la perpétuation du réseau et de la disparition du salon. Mais de quels salons, finalement, s'agit-il ? Si le terme « salon » est utilisé ici de manière générale, il implique surtout sa forme politisée et moins sa compréhension mondaine. Ce qui nous a particulièrement intéressé d'aborder est la perpétuation du réseau, notamment politisé, de ces salons. Autrement dit, les réseaux utiles qui font de ces lieux mondains des éléments décisifs dans l'avancement d'une carrière, que ce soit celle d'un homme politique ou d'un écrivain et, surtout, dans la construction structurelle, la médiation et la multiplication d'une cause ou d'une idéologie. Le salon est donc, par nature, au centre de la carrière de l'hôtesse, tout d'abord, puis de l'hôte, dans un échange d'influence mutuelle. Si cette influence est au centre d'un réseau, la disparition ou, au contraire, la perpétuation d'un salon, marque-t-elle la fin ou la continuité possible de cette influence et de ce réseau ?

La question de la continuité des salons au-delà de leur simple existence et, de fait, de leurs réseaux, mériterait une thèse à elle seule. Il s'agirait en effet d'observer leur évolution, notamment les réseaux politiques et leur égérie, à travers leurs époques et les événements d'importance politique et sociale propres. Il nous faut toutefois faire la différence entre la disparition d'un salon – c'est-à-dire, la fin d'un réseau personnel dû, le plus souvent, au décès de l'hôtesse ou à un événement politique à forte portée – et la disparition des salons, c'est-à-dire de cette « Salongeselligkeit » dont la chute a été notamment étudiée par le sociologue allemand Günter Erbe⁹⁹⁶. Si les salons disparaissent, la tradition elle-même s'est effacée de la vie mondaine bien après l'acte de disparition le plus souvent posée par l'historiographie, c'est-à-dire non pas au lendemain de la Première Guerre mondiale, mais au contraire, des suites de 1945.

Dans la plupart des cas de disparition de salon, c'est la mort de la salonnière, ou, plus simplement, sa vieillesse ainsi que le départ de ses hôtes, peu à peu, pour des salons proches ou que l'on considérait alors comme rivaux, qui en sont les causes. Ainsi, c'est le cas du salon d'Aline Ménard-Dorian et celui de Louise Weiss dans le Paris de l'entre-deux-guerres : « *Peu à peu, les habitués du salon Ménard-Dorian avaient pris le chemin de la rue des Vignes où [...] la jeune Louise Weiss recevait dans son atelier.* »⁹⁹⁷. Ou encore, toujours en France, Marie

⁹⁹⁶ Günter Erbe, *Das vornehme Berlin. Fürstin Marie Radziwill und die großen Damen der Gesellschaft 1871-1918*, Cologne, Böhlau Verlag, 2015

⁹⁹⁷ Geneviève Tabouis, *Ils l'ont appelée Cassandra*, New York, Edition de la Maison française, Coll. « Voix de France », 1942, p. 73

d'Agoult qui reproche à la jeune Juliette Adam de lui avoir volé son salon⁹⁹⁸. Dans le cas de Marie Radziwill, à Berlin, c'est un évènement d'importance dans l'histoire franco-prussienne – la guerre de 1870 – qui donne à son salon ses lettres de noblesses d'influence française en milieu allemand et c'est un même évènement – la Première Guerre mondiale – qui y met fin.

Le cas des salons berlinois de l'entre-deux-guerres, est justement différent. Si la tradition des salons n'a certes, pas disparue après 1918, elle s'est bien transformée. La sociabilité de salon, en effet, s'est métamorphosée notamment avec l'évolution de la position des femmes dans la société. La place de la capitale, de la société des métropoles et d'une influence parallèle jouent également un rôle dans cette disparition qui, au contraire d'être soudaine telle que l'historiographie l'a souvent évoquée avec le déclenchement de la Première Guerre mondiale, s'est faite progressivement. Le sociologue Günter Erbe évoque, en plus d'une évolution de la place de la femme – voir même, une résistance féminine face à la passivité d'une fonction cantonnée, au premier abord, à un seul lieu – des éléments historico-géographiques. Si la disparition de l'influence de l'aristocratie n'a opéré, dans l'évolution des salons, qu'un remous certains mais peu dramatique - la bourgeoisie, financière, industrielle ou artistique ayant pris le pas sur la classe sociale en déclin – la construction d'un nouveau « type féminin », la perte d'une « orientation cosmopolite »⁹⁹⁹ ainsi que la déconstruction de la société, que Erbe met sur le compte d'une uniformisation du monde occidental, sont autant d'aspects explicatifs de cette disparition progressive des salons.

Plus encore que la disparition de cette sociabilité, il s'agit d'étudier les réseaux des trois salons principaux de ce travail de recherche et leur perpétuation par-delà l'époque à laquelle ils sont affiliés, autrement dit l'entre-deux-guerres et le rapprochement franco-allemand. Les parcours de ces salons et de leurs hôtes sont radicalement opposés. Si la mondanité de Jenny de Margerie est par nature même portée à l'éphémère – c'est-à-dire qu'elle est dépendante de la fonction de diplomate de son mari – et par là même, similaire et interchangeable, la mondanité diplomatico-culturelle s'adaptant à l'ambassade où elle évolue et non à son contexte politique ni même à la situation personnelle de la salonnière, les salons de Helene von Nostitz et d'Antonina Vallentin méritent une analyse plus profonde en ce qui concerne la perpétuation de leurs réseaux. En effet, ils furent largement influencés par les évènements politiques qui constituèrent leur décor. Alors qu'Antonina Vallentin, nous l'avons vu, choisit l'opposition

⁹⁹⁸ Anne Martin-Fugier, *Les salons de la IIIe République. Art, littérature, politique*, Paris, Perrin, 2003

⁹⁹⁹ Günter Erbe, *Das vornehme Berlin. Fürstin Marie Radziwill und die großen Damen der Gesellschaft 1871-1918*, Cologne, Böhlau Verlag, 2015, p. 241

politique au nazisme, Helene von Nostitz pencha vers un intérêt certain pour la nouvelle idéologie de masse ayant alors cours en Allemagne. Si la salonnière ne semble pas défendre le fascisme directement, autrement dit, si elle ne s'oppose pas directement à l'action d'Antonina Vallentin, elle semble malgré tout fascinée par l'œuvre d'Adolf Hitler dans son pays et l'enthousiasme qu'il procure alors aux foules. Ainsi, les deux salons, dont les préoccupations, dans l'entre-deux-guerres, furent généralement similaires et défendirent une cause, ils se différencièrent radicalement par les chemins empruntés à partir du milieu des années 1930 et, surtout, à travers leur continuité. Si le salon de Helene von Nostitz disparut complètement avec la cause franco-allemande que, dans un sens, elle abandonna ; le réseau d'Antonina Vallentin parvint à se maintenir, dans une moindre mesure, pendant et après la guerre.

Une perpétuation par la métamorphose ?

Il s'agit toutefois ici de s'intéresser à la perpétuation d'un réseau, plus encore que de la tradition du salon. C'est-à-dire la continuité du réseau organisé par l'hôtesse. Ou, plus largement, sa subsistance possible après la mort de la salonnière. Les salons, nous l'avons vu, s'ils ne disparaissent pas, se transforment. Ainsi, bien avant Antonina Vallentin, d'autres exemples l'ont démontré : Juliette Adam qui fait de son réseau une revue politique – « La Nouvelle Revue » créée en 1879 : « *Emilie de Girardin me juge très forte d'avoir remplacé mon salon, où je ne pouvais plus rien inspirer ni rien dire, par ma revue où je peux tout critiquer et tout dire.* »¹⁰⁰⁰ Ainsi, une des salonnières politiques les plus centrales de la Troisième République, qui reçoit les personnalités des Chambres et de l'assemblée, et dont le travail de médiation entre les différents partis politique est reconnu, se lasse d'être cantonnée dans cette fonction de représentation. Elle cherche à dire, à faire, à être active dans une fonction alors largement à la mode et particulièrement chargée de sens, notamment dans l'univers politique : la presse. Son salon, auquel elle continue de se consacrer, est toutefois intimement lié avec la revue – elle l'utilisera en effet, au même titre que les réunions de Gif-sur-Yvette, notamment dans un souci de perpétuation de son réseau. Cette métamorphose du salon se rapproche du parcours d'Antonina Vallentin qui chercha, en effet, à utiliser son réseau à travers l'institution d'une maison d'édition internationale, d'abord, puis à travers son travail de journaliste notamment comme au sein de « Nord und Süd » où elle est rédactrice en chef. Mais c'est à

¹⁰⁰⁰ Anne Martin-Fugier, *Les salons de la IIIe République. Art, littérature, politique*, Paris, Perrin, 2003, p. 77

travers son aide multiple envers ses hôtes en exil et non pas à travers une revue, qu'Antonina Vallentin perpétua son réseau.

Le salon, ainsi, ne se présente pas comme une finalité. C'est-à-dire, ni une finalité politique ou d'influence, ni une finalité dans la fonction des salonnières. Si tous les salons n'ont pas opéré cette transition, certaines cherchent toutefois à organiser leur succession en dehors de ce seul statut de « salonnière » ou « femme du monde ». Au contraire, elles utilisent cette influence et ce réseau dans un objectif de perpétuation, d'élargissement et d'ouverture. Le projet de maison d'édition d'Antonina Vallentin devait, en plus d'ouvrir une perspective internationale à l'idéologie de cette République des Lettres à laquelle elle avait adhéré dans les années 1920, permettre à son réseau d'écrivains alors en détresse en France, au cœur des années 1930, à être publié, c'est-à-dire, à percevoir un revenu. « *She threw herself into creating an international publishing house, an idea which won the interest of publishers Gallimard in Paris, Gollancz in London and Viking in New York. Her plan was to organize all the major German writers in the struggle against Nazism. Letters went flying between Vallentin and Thomas, Heinrich and Klaus Mann about ways to keep the writers banned by the Nazis before the reading public by starting their own publishing operation.* »¹⁰⁰¹

Cette première tentative de perpétuation de son salon s'inscrit, là encore, dans une démarche similaire à celle de Juliette Adam qui estimait ne plus pouvoir « rien inspirer ni rien dire » dans son salon à la fin du XIX^{ème} siècle et s'était lancée dans la carrière journalistique, ayant alors le vent en poupe mais considéré comme peu propice aux femmes. Si dans le XX^{ème} siècle d'Antonina Vallentin, le journalisme est un domaine alors largement usité par les femmes, notamment dans une époque post-SDN, elle choisit d'utiliser le monde des lettres, qu'elle fréquente assidûment à travers son salon berlinois puis parisien, pour placer son réseau sur un socle autrement plus solide qu'un simple salon, c'est-à-dire, en somme, aux yeux du public, qu'un simple évènement mondain, pour le transformer en zone d'influence concrète. Tout en servant une vision internationaliste et, surtout, pacifique, ainsi qu'elle le fait depuis les années 1920, elle permet également à son réseau, alors mis en danger par les évènements politiques et idéologiques ayant cours en Europe, de se perpétuer et d'être protégé. Il semblerait que ce projet de maison d'édition, qui ne vit jamais le jour, ait également eut maille à partir avec la NRF – « *Die NRF plant (etwa unter Leitung der Frau Vallentin-Luchaire) einen deutschen Emigranten Verlag in Verbindung mit dem amerikanisch-englischen Verleger*

¹⁰⁰¹ Anna Rabkin, *Antonina Vallentin. A European of Foreign Affairs*, mémoire de master sous la dir. Henry Reichman, California State University, 2003, p. 64

Knopf. »¹⁰⁰² Cette tentative de maison d'édition d'exil, qui n'a, à notre connaissance, encore jamais fait l'objet d'un travail de recherche véritable, mériterait en effet des recherches plus poussées, offrant ainsi la possibilité, au même titre que d'autres actions plus officieuses, à l'instar du Cercle Lutetia ou, dans un sens, du salon d'Antonina Vallentin ou des rencontres de Sanary-sur-Mer, d'assurer un avenir à cette intelligentsia en fuite. Si cette maison d'édition ne fut qu'une chimère dans l'esprit fantasque de la salonnière et journaliste, il marque toutefois l'intention de perpétuation et de concrétisation du salon.

Lieu éphémère voué à disparaître et à être perpétué ?

Le souci de perpétuation est l'apanage d'un salon. S'il représente, tout au long de son existence, un champ de bataille mondain, il l'est également pour sa préservation et pour sa perpétuation. Un salon est, par nature, un lieu éphémère plus ou moins long, dépendant d'une femme et d'une époque ou/et d'un courant politique. Il est ainsi, par essence même, voué à disparaître plus ou moins rapidement. Il serait intéressant d'évaluer la durée moyenne d'un salon, étant lié le plus souvent avec la longévité, biologique ou mondaine, de ses propriétaires. Ainsi, Marie d'Agoult, voit son salon être de moins en moins à la mode, « mangé » par celui de Juliette Adam, ce qu'elle lui reprochera toute sa vie durant¹⁰⁰³. Le réseau forgé par les hôtes en est également dépendant. L'influence de l'hôtesse est également dépendante du salon. « *Solange si einen Salon führe, war sie in der Lage (...) ihren Kenntnissen und Einschätzungen an die maßgeblichen Entscheidungsträger weiterzugeben und auf diese Weise Politik mitzugestalten.* »¹⁰⁰⁴ Pour la faire taire, pour lui ôter cette influence qui, à partir du déclenchement de la Grande Guerre, est beaucoup trop anti-français, Marie Radziwill est privée de son salon et envoyée sur ses terres dans un exil mondain duquel elle ne reviendra pas. Les exemples de ces salonnières dont l'influence est jugée dangereuse et, par là même, le réseau qui en résultait, notamment en ce qui concerne le domaine du politique, sont nombreux et, surtout, européens. Lieu éphémère de l'influence du pouvoir, de création d'un réseau possiblement jugé dangereux, le salon d'une égérie politique cherche à se perpétuer dans le

¹⁰⁰² Hermann Kesten, Franz Schoenberner, *Briefwechsel im Exil 1933-1945*, Mayence, Wallstein Verlag, 2008, p. 33

¹⁰⁰³ Anne Martin-Fugier, *Les salons de la IIIe République. Art, littérature, politique*, Paris, Perrin, 2003

¹⁰⁰⁴ Günter Erbe, *Das vornehme Berlin. Fürstin Marie Radziwill und die großen Damen der Gesellschaft 1871-1918*, Cologne, Böhlau Verlag, 2015, p. 118

temps, notamment à travers son réseau. La perpétuation des réseaux de salons pose également la question de la menace qu'ils peuvent représenter pour le pouvoir. Ainsi, Mme Roland, dont le salon fit d'elle l'égérie des Girondins, et qui termina sa vie sur l'échafaud ou Mme Tallien, la dame de Thermidor à laquelle « *le général Bonaparte, devenu Empereur, porta le coup mortel aux fameuses réunions 'de la chaumière de l'allée des veuves' en refusant obstinément de recevoir à sa cour Mme Tallien, devenue la princesse de Chimay.* »¹⁰⁰⁵

Si, dans la plupart des cas, les salons disparaissent avec leurs propriétaires – c'est-à-dire, le plus souvent, suite au décès de l'hôtesse ou le manque d'intérêt soudain qu'il peut susciter – ils sont également la cible d'opérations de perpétuation à travers d'autres formes d'influence féminine. Il ne s'agit évidemment pas, ici, de retracer une histoire des salons et les différentes formes de perpétuation qu'ils ont pu engendrer. Toutefois, l'évolution même de la société et l'évolution de la place des femmes dans cette même société européenne, va de pair avec le développement général des salons comme lieux d'influence et de réseaux féminins¹⁰⁰⁶.

La question de la perpétuation et de la continuité, en ce qui concerne le domaine du salon politique, va de pair, avant tout, avec la période politique donnée. Ainsi, si Helene von Nostitz possède un salon très couru dans les années 1920 et au début des années 1930, il sera déserté par ses habitués puis disparaîtra complètement à partir de l'arrivée de Hitler au pouvoir, notamment de par son changement radical d'opinion politique. Si l'épouse du président d'honneur allemand du « Comité Mayrisch » possède un salon dont la fonction principale est avant tout d'être la vitrine du Centre de Documentation et d'Information créé sur l'impulsion de Pierre Viénot notamment, son choix politique, même s'il ne sera pas radical au point d'adhérer officiellement, ne permettra ni à son salon de se perpétuer mais, surtout, le poussera à disparaître : « *Als Harry Graf Kessler im Juli 1932 seine Freundin Helene von Nostitz besuchte, stellte er fest, dass die « Atmosphäre im Nostitzschen Haus [...] ganz nationalsozialistisch durchsetzt » war.* »¹⁰⁰⁷

L'exemple de Helene von Nostitz marque l'importance, plus encore que des événements politiques, des changements et des révolutions idéologiques. En effet, si la Grande Guerre n'a pas mis fin aux salons en Europe, la Seconde Guerre mondiale, de par sa force idéologique, a beaucoup contribué à leur disparition. La perpétuation de ces salons de l'entre-deux-guerres

¹⁰⁰⁵ *Le Gaulois* (5.01.1908), p. 1

¹⁰⁰⁶ Précisons également que nous avons fait le choix, dans cette sous-partie, de nous intéresser aux salons politiques et politisés, c'est-à-dire, de mettre de côté les salons dédiés essentiellement aux arts.

¹⁰⁰⁷ Gaby Sonnabend, *Pierre Viénot (1897-1944) : Ein Intellektueller in der Politik*, München, Oldenburg, 2005, p. 203

berlinois, dont le socle est principalement idéologique, reposant sur la théorie du rapprochement franco-allemand et de la pacification internationale et européenne à travers diverses figures européennes, reste alors d'autant plus délicate. Si la continuité, dans ce cas, reste difficile, sa perpétuation, si elle est avérée, repose avant tout sur un réseau qui serait potentiellement resté intact après-guerre et sur la longévité de la salonnière. Dans le cas de Jenny de Margerie, son réseau n'est avant tout que diplomatique et éphémère, tel que nous l'avons vu – son salon est donc inhérent aux différents postes de son mari en ambassade. Ainsi, si elle est bien la salonnière de la Pariser Platz jusqu'en 1932, elle est, tout au long des années 1930 et du basculement idéologique de l'Europe, en poste à Londres où elle tient également le salon de l'ambassade et règne sur sa mondanité. Même si le couple Luchaire garde un contact parfois étroit avec certaines personnalités rencontrées à Berlin – ainsi Graf Kessler, la princesse Mechtilde Lichnowsky ou encore Annette Kolb – il n'opère plus de véritable influence dans le milieu franco-allemand tout en en restant proches. Antonina Vallentin voit son salon disparaître au lendemain du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale mais reste en contact avec certaines grandes figures qui deviennent par la suite des amis, comme par exemple Jean-Richard Bloch avec lequel elle continue une correspondance poussée à partir de 1945. Les quelques lettres d'Antonina Vallentin destinées à Jean-Richard Bloch entre la fin de 1945 et le début de 1946, c'est-à-dire, alors que les contacts reprennent doucement au lendemain de la guerre, prouvent un effritement soudain et total du réseau constitué avant-guerre. Si, en effet, la journaliste et salonnière germano-polonaise, a fait de la Villa des Ternes une plaque tournante de l'exil des anciens hôtes de son salon berlinois alors en fuite, 1945 marque la fin inexorable d'un réseau éclaté. Si certains sont morts – ainsi, Stefan Zweig au Brésil, dont elle était l'amie proche, l'homme politique Breitscheid déporté en Allemagne avec son épouse et décédé à Buchenwald – d'autres se sont installés aux États-Unis, comme Einstein ou, à l'instar de Jean-Richard Bloch, reviennent tout juste de cet ailleurs qu'ils avaient choisi pour passer la guerre. L'écrivain français, en effet, revient en France de plusieurs années d'exil en URSS, avec son épouse. Antonina Vallentin, qui a passé la guerre cachée à Clermont-Ferrand, cherche à reprendre contact avec cet ancien ami intime. Toutefois, ces quelques lettres démontrent un éclatement du salon et du réseau constitué, autrement dit, le point final d'une histoire politico-mondaine qui a survécu de la fin des années 1930 jusqu'au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. *« Mais encore pire est pour moi cette solitude absolue doublement sensible après les*

quatre ans de séparation de nos amis »¹⁰⁰⁸ écrit-elle en janvier 1945 depuis Clermont-Ferrand. Dans d'autres lettres, elle mentionne les quelques échanges qu'elle a avec H.G. Wells quelques mois avant son décès et marque une profonde nostalgie de la fin d'une vie révolue : « *Le journalisme, les soirées mondaines, les satisfactions d'amour propre [...] se sont écroulés d'une chiquenaude. Vous m'avez tout empli de Berlin et de mon travail [...] aujourd'hui vous pliez de nouveau des pierres dans la maison de verre de ce qu'on pourrait appeler ma carrière.* »¹⁰⁰⁹

La nostalgie désespérée d'Antonina Vallentin marque le requiem de son salon et, de fait, de son réseau. Après être parvenue, tout au long des années 1930, à métamorphoser son influence mondaine en un réseau itinérant solide et concret, les affres de la Seconde Guerre mondiale, notamment avec la perte d'une grande partie des membres de ce club construit autour d'elle, y mettent une fin définitive. Si le salon de Jenny de Margerie n'est pas concerné, à proprement parler, par la question de la perpétuation, ce dernier se renouvelant invariablement à chaque poste d'ambassade de Roland de Margerie, celui d'Helene von Nostitz ne survit pas à son évolution idéologique. Ce sont les événements politiques bouleversants qui, à l'instar d'autres réseaux d'avant-guerre, mettront fin au réseau d'Antonina Vallentin. Si la Première Guerre mondiale a vu, à ses lendemains, une perpétuation d'une vie d'avant, notamment mondaine – particulièrement en ce qui concerne la sociabilité de salons en Europe – la Seconde, de par sa violence idéologique et civile, ainsi que ses conséquences sociales, bouleversent de manière définitive des traditions également mondaines qui appartenaient à un monde à jamais englouti.

Les salons politiques sont, en somme, par nature, voués à être éphémères, c'est-à-dire, à s'inscrire dans un objectif politique ou idéologiques. Si cette sociabilité mondaine est en effet nécessaire pour exister politiquement, faisant du salon justement, à son apogée, un lieu à l'importance particulière, ils disparaissent le plus souvent en même temps que la salonnière et non pas à la suite d'événements politiques. Ainsi, on voit là l'évolution de cette sociabilité mondaine, cette *Salongeselligkeit*, à travers cette non-continuité : si la fin du Second Empire,

¹⁰⁰⁸ Lettre d'A.V à J.R. Bloch (janvier 1945), Fonds Jean-Richard Bloch, BNF, Département des Manuscrits, NAF 28222 (188), correspondance vol. XLVI, 443 f.

¹⁰⁰⁹ Lettre d'A.V. à J.R. Bloch (non datée, probablement 1946), Fonds Jean-Richard Bloch, BnF, Département des Manuscrits, NAF 28222 (188), correspondance vol. XLVI, 443 f.

en France, n'a pas bouleversé l'ordre mondain¹⁰¹⁰ ni même la Première Guerre mondiale qui n'a pas mis fin aux salons et à leurs traditions ainsi qu'aux codes sociaux qui leur correspondent¹⁰¹¹, la Seconde Guerre mondiale et ses conséquences, notamment dans l'histoire des femmes, a mis un terme aux salons essentiellement politiques. À travers l'exemple d'Antonina Vallentin, en effet, dont le réseau fut le plus résistant aux temps et aux bouleversements historiques, on remarque une destitution inébranlable de ces femmes mondaines qui tiraient leurs influences de leur rôle de médiatrice mais dont les différentes tentatives de métamorphose de ce rôle tout au long des années 1930 n'ont pas abouti. Ainsi, Simone de Beauvoir décrit¹⁰¹², au cours des années 1950, une femme oubliée dont le passé mondain et de multiplicatrice, a totalement été oublié dans ce nouveau Paris où elle n'a plus de repères. Ses actions sont mentionnées au passé : « *Amie de Stresemann, elle avait connu beaucoup d'hommes politiques et intimement Einstein.* »¹⁰¹³

Si la perpétuation des salons, nous l'avons vu, fut au centre des préoccupations des salonnières elles-mêmes, ces dernières cherchant à l'étendre ou à le métamorphoser à travers d'autres, elle dépend justement des figures féminines à la base de ces réseaux. Si Antonina Vallentin cherche à perpétuer son réseau à travers une concrétisation véritable, elle voit ses contacts disparaître avec les bouleversements de la Seconde Guerre mondiale. « *Although she continued to host a political and literary salon, her circle was getting older and smaller. Salons were considered old fashioned. Now intellectuals prefer to gather in cafés, or be interviewed on radio, television or film. She was no longer of the avant-garde.* »¹⁰¹⁴ À l'instar des salonnières avant elle, Antonina Vallentin, en plus de devoir faire survivre son réseau à un événement aussi tragique qu'une guerre mondiale doit également faire face à la fin d'un monde. Ainsi, Marie d'Agoult remplacée par Juliette Adam, Aline Ménard-Dorian effacée par Louise Weiss. Si aucun salon ne prend l'avantage sur celui d'Antonina Vallentin, c'est le changement d'époque, l'évolution des codes sociaux et de leurs préférences, qui empêche la continuité de son salon et sonne son requiem.

¹⁰¹⁰ Anne Martin-Fugier, *Les salons de la IIIe République. Art, littérature, politique*, Paris, Éditions Perrin, 2003, page 51

¹⁰¹¹ Günter Erbe, *Das vornehme Berlin. Fürstin Marie Radziwill und die großen Damen der Gesellschaft 1871-1918*, Cologne, Böhlau Verlag, 2015

¹⁰¹² Simone de Beauvoir, *La force des choses*, vol. 1, Paris, Gallimard, 1972, p. 341

¹⁰¹³ Op. cit.

¹⁰¹⁴ Anna Rabkin, *A European of Foreign Affairs*, Master Thesis, Hayward, State University California, 2003, p. 124

Ainsi, en plus de vivre une perpétuation impossible, les salonnières de l'entre-deux-guerres franco-allemand voient également la révolution sociale d'une époque. Le salon, lieu d'influence féminine, voir même, de pouvoir féminin – « *the confort zone for women* »¹⁰¹⁵ - n'a plus lieu d'être dans une Europe alors en ébullition notamment dans le rapport des sexes. Ainsi, Louise Weiss qui se vantait déjà à la grande époque de la SDN, de « recevoir en professionnelle »¹⁰¹⁶, devient active en politique et n'a plus besoin de son salon pour gagner en influence. La femme politique devient animal politique et s'engage. Ainsi, Louise Weiss deviendra députée européenne, son influence politique, qui passera également par la presse, ne verra entre les quatre murs d'un salon qu'un pis-aller mondain qu'elle rejetait déjà au temps de la SDN, lorsque ses semblables, telles qu'Antonina Vallentin sont alors à l'apogée de leur carrière mondaine.

« *La maison de verre que vous appelez ma carrière* » écrit justement Antonina Vallentin à Jean-Richard Bloch dans les années d'après-guerre. La journaliste a été rédactrice en chef, biographe reconnue et encensée par la critique, elle a aussi été surtout celle qui écoute, celle qui prenait ses aiguilles au coin du feu d'après son amie Gabriele Tergit¹⁰¹⁷. Mais au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, où en est la carrière d'une salonnière ? Antonina Vallentin, toutefois, tente de réveiller son réseau au cours des années 1945/1950. Femme de lettres, elle est une femme de l'information, de la politique, des organisations internationales, une femme active : « *She wanted a cosmopolitan life and a public role where her experience and expertise would bring her recognition and the ability to influence public understanding of post-war foreign affairs.* »¹⁰¹⁸

Si son réseau a difficilement survécu à la guerre, notamment de par de nombreux décès de ses anciens hôtes, le rôle « d'influenceuse » du politique, de multiplicatrice des réseaux, ne semble pas terminé dans l'esprit d'Antonina Vallentin. Toutefois, le changement d'époque, la nouvelle conception du monde, l'éloignement politique, font de cette nouvelle tentative à revenir sur le devant de la scène publique, un échec.

¹⁰¹⁵ Op. cit, p. 141

¹⁰¹⁶ Michel Marbeau, *Une timide irruption : les femmes dans la politique étrangère de la France dans l'entre-deux-guerres*, dans Yves Denéchère (dir.), *Femmes et diplomatie. France XXème siècle*, Paris, Presses interuniversitaires européennes, 2004, p. 73

¹⁰¹⁷ Gabriele Tergit, "Antonina Vallentin", dans *Association of Jewish Refugees in Great Britain*, January 1958, p.5

¹⁰¹⁸ Anna Rabkin, *Antonina Vallentin. A European of Foreign Affairs*, mémoire de master sous la dir. Henry Reichman, State University of California, 2003, p. 103

Et après ? Le sociologue allemand Günter Erbe explique la déchéance puis la disparition des salons au lendemain de la Seconde Guerre mondiale comme la conséquence de l'uniformisation américaine du monde. Si les salonnières elles-mêmes, tel que le présente l'exemple d'Antonina Vallentin, cherche à perpétuer leurs réseaux de différentes manières, l'époque post-Seconde guerre mondiale n'est pas favorable à la continuité de salons politiques dominés par des femmes. Les hôtes n'ont plus d'intérêt à fréquenter cette mondanité politique dans l'objectif, non pas purement littéraire – les salons mondains continueront d'exister, notamment à travers des figures telles que Nathalie Clifford Barney – mais politisés, les occasions s'offrant à eux de différentes manières : à travers les organisations internationales (UNESCO, ONU) notamment ou les conférences internationales qui sont plus répandues que dans l'entre-deux-guerres où des rencontres intimes tels que Pontigny, qui se voulait pourtant à la portée internationale, restaient peu courantes et très privées. Les femmes qui pouvaient, potentiellement, tenir salons, n'ont elles-mêmes plus de raison de s'enfermer dans une vision que l'on considère alors comme émergeant d'un monde en ruine. Si cette mondanité reste très présente dans le monde diplomatique ou dans la belle société des métropoles, elle n'est plus considérée comme un levier central pour une carrière professionnelle et, surtout, politique. Enfin, les femmes s'engagent et d'anciennes salonnières, telles que Louise Weiss, font leurs classes dans un monde politique plus ouvert que celui de la Société des Nations.

On cherche alors à réinventer son salon, à l'instar de Juliette Adam un demi-siècle plus tôt. Ces lieux éphémères, mondains, essentiels pourtant, ne sont plus au centre d'une préoccupation de carrière et d'un monde déchu. Cette carrière à la fragilité d'une « maison de verre » s'effrite peu à peu. Le réseau constitué survit difficilement mais Antonina Vallentin, à la fin des années 1950, même si elle semble multiplier les rencontres et les conférences internationales – la seule photo que nous ayons d'elle fut prise à la fin des années 1940, lors d'une rencontre d'une PEN-Club à Venise – n'est plus à la mode et vit la déchéance d'une salonnière dont le réseau, éclaté, disparaît peu à peu. « *Mal habillée, mal chapeauté ou drapée dans des peignoirs disgracieux, je m'étonnai quand sur une photo je la vis jeune et belle* »¹⁰¹⁹. La description de Simone de Beauvoir, qui lui consacre pourtant quelques lignes dans ses mémoires, marque la fracture entre une femme de lettres dont l'influence politique sera essentielle dans ces années d'après-guerre, d'existentialisme puis de communisme intellectuel. Un choc des générations où la femme d'avant, celle des salons de l'entre-deux-guerres, est

¹⁰¹⁹ Simone de Beauvoir, *La force des choses*, Paris, Gallimard 1963, t. I., p. 341

vue comme une relique d'un temps anciens, qui avait pu, étonnamment, « jeune et belle ». Ainsi, Geneviève Tabouis dans sa description amusée d'Aline Ménard-Dorian, pionnière féministe et européenne dont le salon réputé, reçut les plus grands noms de la politique française et internationale – « *je retrouvais Madame Ménard-Dorian vieillie, fatiguée [...] vêtue de dentelles noires, le visage encadré de légers cheveux blancs, ses mains et ses bras toujours élégamment gantés de suède. De son grand peigne d'écaille qui couronnait sa coiffure jusqu'au bout de ses fins souliers plats, elle demeurait grande dame* ». ¹⁰²⁰ Si le réseau d'Aline Ménard-Dorian est absorbé par le salon de Louise Weiss, Antonina Vallentin disparaît dans le monde de l'après-guerre et décèdera jeune. Son réseau ne se perpétue pas au-delà de son décès et sa mort soudaine d'une crise cardiaque en 1957 passe relativement inaperçue. À l'image de Louise Weiss, le réseau ne se perpétue, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale qu'à travers la métamorphose totale du lieu d'exercice de l'influence de l'ex-salonnière.

¹⁰²⁰ Geneviève Tabouis, *Ils l'ont appelée Cassandra*, New York, Éditions de la Maison française, coll. « Voix de France », 1942, p. 73

III. La paix au féminin ?

A. Les femmes à Genève

« *Toi et ta femme, vous devez connaître tout le monde. Vous allez à Genève depuis quatre ans. Ta femme y est célèbre : on l'appelle la Muse internationale du lac Léman.* »¹⁰²¹

Dans leur pièce de théâtre inachevée, Francis de Croisset¹⁰²² et Robert de Flers¹⁰²³, font de Genève et des femmes qui s'y côtoient, les personnages principaux. Les deux auteurs s'amuse de cette population féminine qui se presse au cœur et aux alentours de la Société des Nations. À travers notamment deux personnages que sont « La Baronne » et « Yvonne », ils mettent en scène, avec les éléments d'une comédie de vaudeville, les figures féminines que ces hommes de la bonne société trouvent incongru de les voir s'intéresser de politique. Ainsi, « La Baronne » est dépeinte comme une matrone de la politique et des questions internationales, siégeant dans des commissions « *où on reblanchit les âmes internationales et on rebadigeonne les morales universelles. Ma femme donne là-dedans* »¹⁰²⁴ et dont le mari s'efface face à l'importance soudaine de son épouse. Les deux auteurs raillent ce couple particulier et, surtout, cette épouse convaincue de son rôle, à ses yeux essentiel, pour la construction de la paix. Ainsi, le dialogue entre le Baron et la Baronne Grégoire : « *Mais qu'est ce que vous allez toutes faire là-bas ?* » « *Ce que nous allons faire, monsieur ? Ce que seules des femmes peuvent concevoir : une morale nouvelle, pauvre être ! Et la paix du monde sur la terre, malheureux !* »¹⁰²⁵.

La figure féminine est ainsi montrée comme s'inscrivant directement dans la succession de l'homme, comme le salut après l'échec d'une politique internationale essentiellement

¹⁰²¹ Robert de Flers / Francis de Croisset, *Les précieuses de Genève*, Paris, Les Éditions des Portiques, 1928, p. 92

¹⁰²² Francis de Croisset (1877-1937), romancier, librettiste, dramaturge, homme du monde. D'origine allemande, né en Belgique, Francis Wiener, se fait naturaliser en même temps qu'il ajoute une particule à son nom (de Croisset)

¹⁰²³ Robert de Flers (1872-1927), dramaturge, librettiste, académicien, homme du monde, directeur littéraire du Figaro

¹⁰²⁴ Robert de Flers / Francis de Croisset, *Les précieuses de Genève*, Paris, Les Éditions des Portiques, 1928, p. 93

¹⁰²⁵ Op. cit. p. 174

masculine. Après la guerre et les combats, il est temps pour la femme de saisir le monde à bras le corps et de réussir là où les hommes ont échoué. Si Francis de Croisset et Robert de Flers traitent le sujet de manière humoristique – le titre se veut d’ailleurs un rappel aux « Précieuses ridicules » de Molière, qui se targuaient, pour le célèbre dramaturge, d’être intellectuelles, allant jusqu’à inventer un langage, sans se rendre compte de leur ridicule – ils s’ingénient à décrire le bouleversement que fut la Société des Nations, dans la suite directe de la Première Guerre mondiale, pour le mouvement féministe et la place des femmes dans la politique et les relations internationales. Si « La Baronne » est avant tout un personnage humoristique, dont la haute opinion qu’elle a d’elle-même ainsi que de ses propos prêtent à rire – « *C’est ma trouvaille d’hier : nous les appelons désormais les commotionnées du sens moral* » dit-elle au sujet des prostituées – elle est avant tout une figure féminine puissante. Ce n’est pas elle qui tient salon, reçoit et accompagne son mari pour la saison genevoise mais bien le contraire : ce mari qui semble dépassé par les événements et que les amis masculins visitent pour obtenir les faveurs de son épouse au sein de la Société des nations, comme un miroir inversé de ce qui avait été l’apanage de toute une époque. L’homme est ainsi le personnage extérieur, celui qui voit sans agir, qui raconte sans faire : « *Moi ? Parmi tous ces gens-là, je suis peut-être un des seuls à penser que c’est une belle chose qu’on prépare, une grande pièce avec un magnifique dénouement, oh ! lointain. Seulement, qu’est-ce que tu veux ? Moi, je ne suis que dans les coulisses, et c’est effrayant ce qu’on peut y entendre de sottises et de niaiseries !* »¹⁰²⁶. Cette inversion d’une société codifiée et mondaine, où les femmes constituent, dans la majorité des cas, l’élément social de la carrière de leur mari. Cette division sexuelle, cette catégorisation de la société, que ce soit dans le domaine public ou privé, semble ainsi bouleversé et propre à l’humour, selon les auteurs, célèbres mondains en leur temps. Si le pouvoir des hommes, dans la société européenne et occidentale, semble être le premier aspect de cette division sexuelle sociétale, il est toutefois utile de rappeler que la puissance et l’influence féminine a certes toujours existé mais jamais « au grand jour ». La Société des Nations et cette présence omniprésente et soudaine des femmes comme égales des hommes sur un terrain essentiellement masculin - les silhouettes masculines ont toujours été au centre des grands rassemblements internationaux – crée un bouleversement sur la scène public qui est tourné en dérision par les « Précieuses de Genève ». Ainsi, elles sont « La Baronne » avec son vocabulaire, ses grands airs et sa ressemblance avec les « Précieuses ridicules » d’un autre siècle. Cette volonté

¹⁰²⁶ Robert de Flers / Francis de Croisset, *Les précieuses de Genève*, Paris, Les Éditions des Portiques, 1928, p. 185

humoristique d'un fait social pourtant révolutionnaire peut rappeler en effet cette angoisse masculine face à l'évolution des femmes dans la société. Ce que nous pourrions considérer d'ailleurs comme la tentative des femmes de s'octroyer une place en dehors de la mondanité simple, c'est-à-dire, à l'image des « Précieuses ridicules », sur le terrain de l'intelligence ou des affaires internationales, est donc déconsidéré. Ainsi, Michelle Perrot rappelle que « *de tout temps, les hommes ont eu peur des femmes. La Femme, c'est l'Autre, l'étrangère, l'ombre, la nuit, le piège, l'ennemie. La Femme, c'est Judith ou Dalila qui met à profit le sommeil de l'homme pour lui ôter sa chevelure : sa force* »¹⁰²⁷. Cette peur masculine de la femme est donc également notable dans la révolution que constitue la Société des Nations et la tentative de canalisation se trouve dans la presse, dans la littérature voir même, dans la manière de traiter ces femmes qui prétendent à être l'égal de l'homme – ainsi le bon mot de René Viviani au sujet du bavardage des délégués féminines, élément que l'on attribue essentiellement aux femmes ou bien un journal qui, dans les années 1930, s'étonne de la déroute des précieuses, c'est-à-dire l'absence des femmes : « *Où est-il le temps où la comtesse de Noailles, la princesse d'Arenberg (...) Mme Louise Weiss, Mme Van Diest et leur suite collectionnaient les entretiens bruyants avec les « ténors » de la session ?* »¹⁰²⁸. Les femmes ne sont décrites qu'accompagnées d'une suite bavarde et insupportable, propre à créer de la mondanité nécessaire aux hommes et à les interroger. Ainsi, si l'historiographie s'est beaucoup intéressée au rôle de la Société des Nations dans une certaine émancipation féminine, autour du pacifisme d'abord puis à travers la présence d'employées femmes ainsi que le fameux article 7 du Pacte de la Société des Nations, il s'agit toutefois d'organiser une nouvelle approche de cette présence de l'Histoire des femmes à Genève, notamment la perception de leurs contemporains. Il est intéressant de noter, comme nous l'avons fait, une distance masculine, pleine d'ironie dans leurs commentaires, sur cet engagement féminin dans les questions internationales. Si, dans ce cas-là, les employées, traductrices, sténodactylographes ou secrétaires ne sont pas mentionnées, voir totalement oubliées par la presse, c'est qu'elles semblent ainsi être à leurs places, c'est-à-dire, celles des femmes : « *Seule une femme peut occuper utilement ce poste, car un homme, d'intelligence et*

¹⁰²⁷ Michelle Perrot, *Pouvoir des hommes, puissance des femmes ? : l'exemple du XIXe siècle*, dans, Luc Courtois, Jean Pirotte et François Rosart (dir.), *Femmes et pouvoirs. Flux et reflux de l'émancipation féminine*, cité dans Michelle Perrot, *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 2020, [2^e édition], p. 312-313

¹⁰²⁸ *Candide* (26.09.1935), p.1, cité dans Michel Marbeau, *Les femmes et la Société des Nations (1919-1945). Genève, le clé de l'égalité ?*, dans Jean Marc Delaunay, Yves Denéchère (dir.), *Femmes et relations internationales au XXe siècle*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2007, p. 165

de capacités égales, aura très vite la prétention d'obtenir une situation plus indépendante »¹⁰²⁹, il est intéressant de noter les préjugés également féminins au sujet des femmes à la SDN. Ainsi, la journaliste Monique Berger, pourtant très impliquée dans la question des droits des femmes et des droits sociaux, énumèrent les appréciations sexistes au sujet des femmes présentes à Genève, présence qu'elle juge pourtant nécessaire et sous-estimée. Dans une série de deux articles sur « Les femmes à la S.D.N » publiés en page 1 et 3 de l'Excelsior les 16 et 17 février 1933, la journaliste, également rédactrice au très féministe La Fronde aux côtés de Séverine et Marguerite Durand, s'enthousiasme d'abord pour cet engagement féminin, notamment à travers la figure de Germaine Malaterre-Sellier, première déléguée féminine française lors d'une commission de la SDN : « *Et pourtant, je suis persuadée que les femmes n'apportent pas encore à Genève ce qu'elles apporteront quand elles seront vraiment mêlées à tous les mouvements de l'humanité. Celles qui sont déléguées (...) témoignent d'une intelligence et d'un savoir technique poussés au maximum ; mais elles sont encore trop l'exception. Le privilège, le choix dont elles sont l'objet donnent à leur mission un caractère extraordinaire, alors qu'elles devraient seulement représenter à Genève l'opinion de la masse des femmes* ».¹⁰³⁰ Toutefois, Monique Berger ne voit pourtant dans les sujets donnés à traiter aux femmes, c'est-à-dire, des missions concernant essentiellement les femmes et les enfants, ainsi que les addictions, c'est-à-dire, des missions qualifiées alors d'intérêt social, comme élémentaires aux femmes, car « *quoi de plus essentiellement féminin que toutes ces questions ? Seule une femme peut trouver les accents nécessaires à la défense de ses droits, de sa vie, de celle de ses enfants* ».¹⁰³¹ Il s'agit ainsi, de cantonner les femmes, malgré leur place reconnue dans les commissions de la Société des Nations, à une sphère d'actions considérée comme « féminine ». Ainsi, elles sont maintenues dans la vocation de la sphère privée, de par leur nature biologique, usant de leurs compétences dans des domaines qu'on estime comme une « *tâche féminine qui se confond généralement avec le devoir féministe* »¹⁰³². S'il est question des capacités des hommes, il est, au sujet des déléguées genevoises, plutôt mentionné le dévouement et le cœur que ces femmes, parce qu'elles sont justement femmes, mettent dans leur entreprise. À l'image des deux reportages de Monique Berger, pourtant elle-même femme dans un monde d'homme – le journalisme –, on reconnaît à l'implication des femmes dans la Société des Nations, avant tout une nature biologique, des compétences dans des domaines que l'on considère comme

¹⁰²⁹ Monique Berger, « Les femmes à la SDN », dans *L'Excelsior* (16.02.1933), p. 1 et 3

¹⁰³⁰ Op. cit., p. 3

¹⁰³¹ Op. cit.

¹⁰³² *L'Écho d'Alger* (9.12.1933), p. 2

essentiellement féminins, mettant à jour ce que Michelle Perrot appelle « *l'utilisation harmonieuse des compétences dans la complémentarité des deux sexes pour le plus grand bien de la société toute entière* »¹⁰³³. Par les sujets qu'on leur confie – dont les intéressées ont déjà fait, le plus souvent, dans leurs combats féministes ultérieures, les principales causes de leur engagement (c'est-à-dire, la traite des femmes et des enfants, autrement dit la reconnaissance de la cause des femmes comme sujet international) – ces missionnaires se font complémentaires des hommes qui s'occupent de questions internationales au premier abord beaucoup plus centrales.

Si en effet, la journaliste voit en effet ces missions « humanistes » comme le moyen pour les femmes de défendre leurs causes sur le plan international, il est également clairement énoncé que, dans un sens, habituées à ces questions sociales, à l'image des dames de la haute société visitant les pauvres et les orphelinats, elles transcendent ainsi des questions auxquelles les hommes ne comprendraient rien. Monique Berger, à l'image des contemporaines de son temps, évoque ainsi la délimitation des espaces entre les hommes et les femmes¹⁰³⁴. Toutefois, l'historiographie a montré comment les femmes ont justement utilisé les limites et les frontières imposées subtilement, pour instaurer ce que Michelle Perrot considère comme des « contre-pouvoirs » dans un objectif de « subvertir les rôles apparents ». La Société des Nations devient, plus encore qu'une revendication féministe, un instrument international au service d'une vision, plus encore que simplement utile à l'établissement des droits des femmes, plus largement dédiée à l'élaboration d'un nouvel ordre en réponse à la société masculine qui, incapable de construire la paix, a surtout amené à une guerre mondiale dévastatrice. Ainsi, « *le pouvoir féminin comme contre-pouvoir et comme pouvoir modèle. Les femmes comme ferment de régénération de l'humanité* »¹⁰³⁵.

« Les Précieuses de Genève » sont également le miroir burlesque d'une vague féminine que la société européenne d'alors, notamment française, voit avec surprise se former au bord du lac Léman. Cette critique au vitriol n'a cependant rien de futile. « *Il atteste une prise de*

¹⁰³³ Michelle Perrot, *Public, privé et rapports de sexe*, dans Jacques Chevallier (dir.), *Public/privé*, Paris, PUF, 1995, p. 65-73

¹⁰³⁴ Michelle Perrot, *Pouvoir des hommes, puissance des femmes ? : l'exemple du XIXe siècle*, dans : Luc Courtois, Jean Pirotte et François Rosart (dir.), *Femmes et pouvoirs. Flux et reflux de l'émancipation féminine*, cité dans, Michelle Perrot, *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 2020, [2^e édition], p. 312-327

¹⁰³⁵ Op. cit. p. 326

conscience, un intérêt et un engagement croissant des femmes dans la vie politique, économique et sociale de leur temps ». ¹⁰³⁶

Si les associations féministes voient dans la Société des Nations, un moyen de faire entendre leur voix – au même titre, finalement, que le principe de Wilson du droit des peuples à disposer d’eux-mêmes qui voit des Empires se morceler et de nouveaux États faire leur entrée dans cette chambre internationale – elles ne sont pas les seuls viviers de figures féminines de la Société des Nations. Cette administration internationale « *dans laquelle les femmes ont une certaine place, une tribune où elles peuvent faire entendre leur cause et exposer leurs préoccupations sociales et politiques* » ¹⁰³⁷ est un lieu neutre où des femmes, qui n’ont dans leur pays, pas nécessairement le droit de vote et donc l’accès à la politique, cherchent à s’offrir une voix et une carrière au sein de la SDN. Plus que des associations, il y a aussi, tout simplement, les employés – principalement des secrétaires ou des traductrices – de l’organisation internationale.

Il aurait pu être question ici des organisations féminines et féministes qui considèrent alors la SDN comme « *un atout dans leur stratégie* » ¹⁰³⁸ qui voient ainsi les couloirs de Genève envahies d’associations diverses. La plus grande partie des recherches, en effet, fut consacrée aux liens entre l’organisation internationale et ces mouvements. Ainsi, Francisca de Haan voit la Société des Nations comme le premier pas des organisations féministes internationales dans la « participation des femmes à la gouvernance mondiale » ¹⁰³⁹. La SDN est en effet considérée comme un tournant dans l’histoire des femmes, permettant leur présence sur le même pied d’égalité que les hommes, comme le voulait la charte de la Société des Nations signée en 1919, ainsi qu’une certaine protection des droits des femmes. C’est-à-dire, une avancée notoire pour la reconnaissance des droits des femmes sur la scène internationale, comme actrice d’abord et également comme sujet des questions de diplomatie internationale. ¹⁰⁴⁰ Autrement, c’est « reconnaître que le droit des femmes est une question d’échelle mondiale, au même titre que

¹⁰³⁶ Michel Marbeau, *Les femmes et la Société des Nations (1919-1945). Genève, la clé de l’égalité ?*, dans Jean-Marc Delaunay, Yves Denéchère (dir.), *Femmes et relations internationales au XXe siècle*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2007, pp. 163-175

¹⁰³⁷ Op. cit. p. 163

¹⁰³⁸ Christine Bard, *Les filles de Marianne. Histoire du féminisme 1914-1940*, Paris, Fayard, 1995, p. 135

¹⁰³⁹ Francisca de Haan, *Les femmes européennes dans les principales organisations internationales de femmes*, Encyclopédie pour une histoire numérique de l’Europe [en ligne], mis en ligne le 26/06/2020, URL : <https://ehne.fr/fr/node/21305>

¹⁰⁴⁰ Lire notamment Françoise Gaspard, « Les femmes dans les relations internationales », dans *Politique Étrangère*, vol. 65, no. 3/4, 2000, pp. 731-741, dans www.jstor.org, URL : www.jstor.org/stable/42677547

l'esclavage ou la protection des jeunes et des minorités »¹⁰⁴¹. Il est intéressant de noter que, dans le cas des Françaises, dont le droit de vote – c'est-à-dire la première reconnaissance de droits citoyens – ne leur sera reconnu qu'en 1945, peuvent malgré tout avoir une voix au sein de la SDN, au même titre que d'autres pays plus en avance sur les questions de droit des femmes au sein même de leurs frontières¹⁰⁴². L'historiographie a ainsi fait de la Société des Nations une étape essentielle dans la construction de l'histoire des femmes. Les différentes occupations par des femmes à Genève ont généralement été traitées dans leur globalité. La mondanité, dont il est fortement question dans la pièce vaudevillesque de Francis de Croisset et Robert de Flers, « Les Précieuses de Genève », qui se veut pourtant à l'époque de la Société des Nations, justement le premier élément mentionné lorsqu'il est question des femmes dans la « capitale du monde » dans la presse européenne et, principalement, française, a toutefois relativement été peu étudiée par l'historiographie. Dans son ensemble, pourtant, la mondanité genevoise mériterait des recherches plus poussées, comme l'expression d'un contre-pouvoir féminin par rapport à une domination masculine. Cantonnée à la sphère privée, pour certaine, dédiée à une certaine expression sociale, la mondanité représente un moyen d'influence en général et plus particulièrement dans la société internationale qui se rencontre à Genève. Ces femmes qui ont été moquées ou dont l'importance dans la construction d'une pensée, voir même d'un nouvel ordre international, a été sous-évalué volontairement par une grande majorité de leurs contemporains masculins et féminins. En effet, à l'image de Louise Weiss qui dit, dans ses Mémoires, chercher à tout prix à ne pas être confondue avec les mondaines errantes du Lac Léman, une part féministe, en majorité des journalistes, ne tient pas être réduite à cette expression féminine essentiellement mondaine.

Genève est un lieu féminin. Si la majorité y est bien évidemment masculine, la presse rapporte une présence féminine forte qui est, à l'image de la comédie de vaudeville déjà citée, le plus souvent tourné en dérision. Ville mondaine qui attire les femmes de la haute société,

¹⁰⁴¹ Francisca de Haan, *Les femmes européennes dans les principales organisations internationales de femmes*, Encyclopédie pour une histoire numérique de l'Europe [en ligne], mis en ligne le 26/06/2020, URL : <https://ehne.fr/fr/node/21305>

¹⁰⁴² Ainsi, l'exemple, côté français, de Germaine Malaterre-Seille ou Génia Avril de Sainte-Croix. Lire notamment Karen Offen, « *La plus grande féministe de France* » : *pourquoi a-t-on oublié l'inoubliable féministe internationale française Ghénia Avril de Sainte-Croix*, dans Christine Bard (dir.), *Les féministes de la première vague*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, pp. 181-194

ainsi que Alison S. Fell, *Germaine Malaterre-Seille, la Grande Guerre et le féminisme pacifiste de l'entre-deux-guerres*, dans op. cit., pp. 207-216

lassée de Deauville, la SDN va jusqu'à être assimilée à une femme dans la presse. Une femme sans attrait, sans cervelle, impuissante face aux problèmes de l'heure. Une femme, finalement, dans le sexisme de l'heure qui fait de l'organisation une administration incapable, attachante mais peu efficace, bourdonnante et bavarde.

Il s'agit de différencier les différentes représentations féminines qui se côtoient à Genève et dans les couloirs de la SDN. Si une mondanité y est en effet très présente, sur laquelle nous reviendrons, des employés y sont nombreuses, représentant, sur le plan administratif, la moitié du personnel, notamment en tant que sténodactylo et téléphoniste. La journaliste Monique Berger consacre au début des années 1930 un long article dans le quotidien L'Excelsior aux femmes actives dans la Société des Nations et s'intéresse notamment à ses employées. Écrit à chaud, depuis Genève, cette convaincue des droits des femmes s'enthousiasme pour ces femmes dont elle estime qu'il est trop question dans la presse, les rendant donc méconnues du grand public : « *On a pas encore compris tout ce que leurs qualités, si essentiellement féminines, apportent de rayonnement à l'œuvre de la paix. Le travail des femmes à la Société des Nations s'échelonne entre celui, très humble, des jeunes fille du « Ronéo », qui impriment les jours d'assemblée plus de quatre-vingt mille feuilles en trois langues différentes et celui, le plus brillant de tous, des déléguées [...] Du point de vue administratif, elles représentent environ 50% du personnel utilisé à Genève* ». ¹⁰⁴³ La journaliste poursuit ensuite, dans un descriptif très détaillé, en énumérant les différentes professions occupées par les femmes, rendant hommage à leurs différentes qualités de travail mais tombant, là encore, dans les clichés allant de pair avec les femmes et le travail qu'elle justifie par l'univers dans lequel elles ont toutes, par leur condition féminine, été élevées, concluant : « *Les femmes rendent donc à Genève d'inappréciables services, et si, dans les hauts postes, il arrive que se révèlent quelques déficiences particulièrement féminines, c'est à la loi qui les oppresse, à la coutume qui les relègue arbitrairement sur un plan inférieur, qu'il faut en faire grief : la nature féminine demeure hors de cause* ». ¹⁰⁴⁴

Mais l'élévation dans la hiérarchie professionnelle de la SDN reste plus délicate. À l'instar de la comédie des « Précieuses de Genève », des femmes sont toutefois nommées comme déléguées, la grande majorité dans le cadre des questions sociales, notamment en ce qui concerne la traite des femmes et des enfants. Si Francis de Croisset et Robert de Flers s'en

¹⁰⁴³ Monique Berger, « Les femmes à la SDN », dans *L'Excelsior* (16.02.1933), p. 1

¹⁰⁴⁴ Op. cit. p. 3

amusent à travers la nomination de la Baronne Grégoire comme « *chargée de toutes les questions relatives à la morale publique, à savoir : 1° répression du trafic des stupéfiants, opium, cocaïne etc... ; 2° répression de la traite des blanches ; 3° secours intellectuels et moraux aux femmes déchues et tombées ; 4° inspection générale des harems ; 5° réglementation de la galanterie internationale* »¹⁰⁴⁵, une part de vérité dans cette nomination vaudevillesque est toutefois à noter. Les femmes, en effet, étaient le plus souvent déléguées aux questions sociales, concernant les mœurs, les femmes et les enfants. Si elles semblent avoir une place dans les relations internationales à travers leurs responsabilités comme déléguées ou représentantes lors des commissions de la SDN, leurs missions se cantonnent en effet essentiellement aux questions humanitaires et sociales. « *Les femmes jouent un rôle très actif dans les commissions. L'Angleterre a pris l'habitude d'envoyer tous les ans une nouvelle représentante. La duchesse d'Atoll avait remplacé Mme Cumm-Tennend. Cette année, c'est Mme Edith Lyttlet qui fait partie de la délégation britannique. La cinquième commission s'occupant des questions sociales et humanitaires est l'antre habituel de ces vestales de la diplomatie, plus intelligentes que séduisantes* ». ¹⁰⁴⁶ Cet « antre » des « vestales de la diplomatie » reste ainsi essentiellement cantonné à ce que l'on considère comme des questions féminines. À l'image de la bourgeoisie et de la noblesse, dont les représentantes du beau sexe allaient visiter leurs pauvres, leurs orphelinats ainsi que les centres dédiés à l'accueil des prostituées, ces femmes de la haute société déléguées ou représentantes de leur pays, s'investissent dans les questions sociales. Si les harems ne furent pas inspectés, ni la galanterie internationale réglementée, comme l'inventent les auteurs des « Précieuses de Genève », les autres points listés par eux dans la mission offerte à la Baronne Grégoire furent de vrais sujets. Ainsi, dans les archives de la Société des Nations de Genève¹⁰⁴⁷, les rapports concernant les femmes et les enfants dans les années 1922/1926 mentionnent le plus souvent le nom de déléguées féminines.

Si la présence des femmes à la SDN est donc multiple, comme nous avons pu le voir, elle est également mondaine. Cette sociabilité genevoise, même si maintes fois mentionnées dans la presse et les récits de l'époque, ainsi que les mémoires des hôtes concernés, n'a que très

¹⁰⁴⁵ Robert de Flers, Francis de Croisset, *Les précieuses de Genève*, Paris, Les Éditions des Portiques, 1928, p. 170

¹⁰⁴⁶ « La Liberté à Genève. Impressions de séance et de couloirs », dans *La Liberté* (12.09.1926), p. 3

¹⁰⁴⁷ United Nations Archives Geneva, dans www.biblio-archiv.unog.ch, ULR : <https://biblio-archiv.unog.ch/resultatliste.aspx>

peu été traitée par l'historiographie. Cette « vie parallèle »¹⁰⁴⁸ mondaine est pourtant un instrument de cette influence féminine sur la scène internationale et un moyen, dans le cas de certaines grandes figures, à l'instar de Geneviève Tabouis, Louise Weiss ou, la salonnière berlinoise Antonina Vallentin, de s'imposer à la fois sur la scène internationale ainsi que politique de leurs pays respectifs, tout en gagnant une visibilité mondaine. Si les parcours de ces trois femmes sont radicalement différents, et n'amènent à aucune comparaison, la Société des Nations a toutefois joué un grand rôle dans leurs carrières mondaines.

Cette sociabilité genevoise, qu'il s'agit de catégoriser, entre les belles mondaines et les figures ayant un objectif politique ou journalistique, desservit toutefois cette cause des femmes et l'utilité de la présence des femmes à la Société des Nations, comme hauts fonctionnaires ou déléguées officielles, notamment dans la presse française. La mondanité, avec tous les fantasmes et les dérives qu'elle transporte avec elle, fut également un moyen de moquer les figures féminines de la Société des Nations dans leur ensemble : « *et les charmantes mondaines un peu lasses des dernières saisons de danse, ce qui faisait dire hier à un délégué érudit : « On demande des calculatrices, on envoie des danseuses ».*¹⁰⁴⁹

Si la mondanité genevoise est tournée en ridicule, notamment à travers le regard désabusé du « Baron », elle est également représentée par la figure de la jeune Yvonne, nièce de la Baronne et qui veut, elle aussi, changer le monde. Si le Baron voit son départ pour Genève avec désespoir – « *comme s'il n'en y avait pas assez !* »¹⁰⁵⁰, sa tante veut faire d'elle la relève de l'ancienne génération : « *Ah ma chère enfant, je suis ravie ! On va faire de toi une femme sérieuse, une nouvelle recrue* »¹⁰⁵¹. Son départ pour la Société des Nations, en grande pompe, dans les bagages de sa tante nommée représentante de la France « *à la Cinquième commission de la Société des nations, chargée de toutes les questions relatives à la morale publique* », déplaisent à son fiancé qui croit la voir partir dans les bras de la mondanité et des périls de mauvaise vie qui la guette – « *Te voilà jaloux maintenant « Mais, à t'entendre, la Société des nations serait un lieu de rendez-vous, c'est admirable ! Comme si ce n'était pas là qu'on*

¹⁰⁴⁸ Michel Marbeau, *Les femmes et la Société des Nations (1919-1945). Genève, la clé de l'égalité ?*, dans Jean-Marc Delanay, Yves Denéchère (dir.), *Femmes et relations internationales au XXe siècle*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle 2007, p. 165

¹⁰⁴⁹ *La Liberté* (12.09.1926), p. 3

¹⁰⁵⁰ Robert de Flers, Francis de Croisset, *Les précieuses de Genève*, Paris, Les Éditions des Portiques, 1928, p. 174

¹⁰⁵¹ Op. cit.

*rencontre le plus de femmes sérieuses ! »*¹⁰⁵² - ne pouvant s'imaginer la jeune Yvonne engagée pour des questions internationales.

Enfin, la troisième figure féminine, la belle Yseult représente la mondanité genevoise. Celle des femmes bien nées, bien mariées, qui hantent les couloirs de la Société des Nations, reçoivent et papillonnent et dont la seule présence change la politique. Cet « être éblouissant », née à l'Opéra, dans une loge, personnage romanesque pas excellence, est considérée comme « l'égérie » de la délégation de « La Baronne ». Yseult, par son romantisme et son exaltation, est finalement le personnage féminin le plus drôle de cette comédie de vaudeville qui se veut le miroir humoristique d'une société féminine que les auteurs, s'ils ne la désapprouvent pas directement, la tournent ouvertement en ridicule. « *Valentin, j'ai renoncé aux hommes, je me donne aux peuples* » annonce Yseult à la délégation française. « *N'est-ce pas, qu'est ce qu'un homme ? C'est quelconque, insistant, sentimental, égoïste, médiocre. Un homme, c'est démodé ! Tandis qu'un peuple inconnu, opprimé, dispersé, qu'on découvre, qu'on rassemble, qu'on lance et auquel on refait une âme, ma chère, c'est le grand frisson !* ».¹⁰⁵³

Yseult de Gromsoë, épouse du « ministre de la Gothie polaire » présent à Genève, veut d'un peuple comme on dispose d'un homme. Amoureuse platonique, le personnage d'Yseult est finalement le climax de cette galerie de portraits féminins, l'exemple même du ridicule mondain, qui voit la Société des Nations comme un marché de peuples, d'ethnies et d'États que l'on peut cueillir, acheter, marchander et lancer dans le monde. « *Je voudrais un peuple farouche, distingué, malheureux et joli garçon. Où le trouver ?* »¹⁰⁵⁴ s'interroge, presque tragique, Yseult de Gromsoë.

À travers les personnages de l'autoritaire et ambitieuse Baronne, de la jeune Yvonne et de la fantasque et « croqueuse de peuples » Yseult, « Les Précieuses de Genève » se veut être une comédie burlesque où la Société des Nations, loin d'instaurer la paix tel qu'elle le prétend, n'est autre qu'une assemblée d'États, aux représentants convaincus de leur importance dans l'instauration d'un nouveau monde. Les riches dames de la belle société se disputent des peuples comme on se disputait les hommes dans les salons du Tout-Paris – « *On m'avait signalé un groupement si intéressant, au nord de la Patagonie, tout à fait mon affaire, et cette rosse de duchesse me l'a chipé !* »¹⁰⁵⁵.

¹⁰⁵² Op. cit. p. 145

¹⁰⁵³ Robert de Flers, Francis de Croisset, *Les précieuses de Genève*, Paris, Les Éditions des Portiques, 1928, p. 196

¹⁰⁵⁴ Op. cit.

¹⁰⁵⁵ Op. cit.

S'il est très peu question des employés dans la presse, c'est surtout de ces femmes gagnant peu à peu un pied dans les relations internationales ainsi que celles présentes à Genève par « snobisme » et mondanités qui est au centre des préoccupations notamment journalistiques. Le journal « La Liberté » qui consacre de longues colonnes aux couloirs de la SDN, s'intéresse particulièrement à cette présence féminine foisonnante : « *Cette année, à côté des éléments féminins des délégations, il y a toute une série de nouvelles recrues, venues à Genève par snobisme. La SDN est devenue un spectacle à la fois populaire et mondain, qui attire les masses en quête de l'avenir – « Panem et circenses ! » murmurait un Japonais qui parle latin – et les charmantes mondaines un peu lasses des dernières saisons de danse, ce qui faisait dire hier à un délégué érudit : « On demande des calculatrices, on envoie des danseuses »*¹⁰⁵⁶. Les commentaires sexistes pleuvent tout en dévoilant une certaine fascination pour ce soudain afflux de femmes dans des milieux – la diplomatie, les relations internationales, les questions de société – où leur droit à s'exprimer ne fut que très peu respecté auparavant. Ainsi, « La Liberté » rapporte un agacement sexiste de René Viviani lors d'une séance de la commission : « *C'est là qu'un jour, Viviani, agacé par leur papotage ininterrompu – alors qu'elles discutaient la traite des blanches – s'écria : « Vous demandez toutes l'abolition de la traite, mais qu'est-ce que cela peut vous faire, puisque aucune d'entre vous ne pourrait faire l'objet de ce commerce ? »*¹⁰⁵⁷. Ces bons mots envers cette population féminine se multiplient dans la presse, principalement envers les belles habituées des saisons de Deauville qui se retrouvent alors à Genève – « *c'est comme à Deauville pendant la saison, s'exclamaient les diplomates qui, à mes côtés, prennent d'assaut, en gare de Genève, les omnibus d'hôtels, autos de délégations et vulgaires taxis genevois pour essayer de trouver à se loger. Genève est subitement devenue la capitale du monde et les Genevois en sont tout surpris* ». ¹⁰⁵⁸ Cette saison genevoise se veut centrale dans la construction sociale de la SDN. La mondanité, plus généralement, s'inscrit dans un processus décisionnel, notamment autour des grandes figures politiques des États – ainsi Geneviève Tabouis¹⁰⁵⁹ et son récit des soirées autour d'Aristide Briand dans les lobbies des hôtels du lac Léman. Loin des tables rondes, des réunions officielles

¹⁰⁵⁶ « „La Liberté“ à Genève. Impressions de séance et de couloirs », dans *La Liberté* (12.09.1926), p. 3

¹⁰⁵⁷ « „La Liberté“ à Genève. Impressions de séance et de couloirs », op. cit., p. 3

¹⁰⁵⁸ Geneviève Tabouis, *Ils l'ont appelée Cassandre*, New York, Les Éditions de la Maison française, coll. « Voix de France », 1942, p. 45

¹⁰⁵⁹ Op. cit.

et des séances plénières, les décisions et les réflexions se font également au cœur même de ces éléments mondains menés, en majorité, directement par les femmes.

Les salons ne peuvent être considérés comme essentiellement mondains dans leur généralité, ainsi que le laissent entendre les témoignages de cette mondanité genevoise, qui ne voit, au premier abord, les soirées en marge de la SDN que comme simplement inutiles. On ne voit de cette féminité genevoise que la place qu'on veut donner aux femmes dans les relations internationales. C'est-à-dire, essentiellement comme une capitale mondaine du point de vue féminin, et non pas comme une possibilité, pour les femmes, de prétendre à une égalité professionnelle. Ainsi, « *dans les bancs publics, il y a des femmes, beaucoup de femmes. La curiosité féminine n'est pas un vain mot. Elles ont vite fait de repérer les vedettes et leurs yeux ne s'en détachent plus [...]* À la fin des séances plénières, les femmes ont perdu leur fard. Mais elles consentent à s'enlaidir pour l'amour de la politique. »¹⁰⁶⁰ Ainsi, ces mondaines, ces femmes qui perdent leurs atouts féminins aux yeux de cette gente masculine, qui « consentent à s'enlaidir pour l'amour de la politique ». Cet amour de la politique devient, dans les propos de ces journalistes, tout aussi ridicule que dans la satire au vitriol de Francis de Croisset et Robert de Flers, qui font de la Baronne un personnage ridicule. Les figures féminines de la SDN, celles en vue, ne peuvent avoir qu'un amour charnel, sans disposition politique, au même titre que « l'Étoile polaire », la Yseult de Gromsoë des « Précieuses de Genève » qui voit dans les peuples réunis dans l'assemblée de la SDN que de nouveaux amants en puissance : « *Un homme, c'est démodé ! Tandis qu'un peuple [...] ma chère, c'est le grand frisson !* ». Ces femmes à la recherche du grand frisson, auquel on ne confie, comme mission internationale, que la cause des femmes et des enfants, sont une révolution dans le microcosme diplomatique et des relations internationales. Si la Société des Nations fut le moyen, pour beaucoup, de pouvoir prétendre, officiellement, au même traitement professionnel que les hommes¹⁰⁶¹, elle représente également une opportunité d'asseoir une présence féminine dans un milieu international. Non pas, cette fois, à travers le *soft power* de la sociabilité¹⁰⁶² que purent être les

¹⁰⁶⁰ François Gignon, « La capitale du monde », dans *L'Illustration* (20.09.1930)

¹⁰⁶¹ Avec de nettes différences de salaires et un plafond de verre très bas – Myriam Piguet, *Gender Distribution in The League of Nations : The Start of a Revolution ?*, dans Gram-Skjoldager K, Ikonomou H (dir.), *The League of Nations : Perspective from the Present*, Aarhus, Aarhus University Presse, 2019, pp. 60-70

¹⁰⁶² Carolyn James / Glenda Sluga, *Introduction. The long international history of women and diplomacy*, dans Carolyn James / Glenda Sluga (dir.), *Women, Diplomacy and International Politics since 1500*, Routledge, London, 2015, p. 6

salons ou la mondanité, mais par la nomination directe de femmes comme déléguées au sein de commissions de la SDN notamment tout au long des années 1920.

Les femmes ne sont pas seulement représentées au sein de délégations officielles, au cœur des salonniers qui viennent, dit-on, par snobisme ni même comme employées. Geneviève Tabouis ou Louise Weiss, pour ne citer qu'elles, représentent le monde du journalisme. La plupart ne veulent d'ailleurs pas être comparées ou assimilées aux belles du Lac Léman ou de l'Hôtel des Bergues, ainsi, Louise Weiss : « *Il me fallait aussi rester une journaliste professionnelle, ce qui n'était point aisé dans le climat mondain presque galant qui s'était soudain substitué à l'atmosphère juridique des premières Assemblées. Je ne devais autoriser quiconque à me confondre avec les futiles Parisiennes installées dans leurs demeures de location au-delà de « La Perle du Lac » et dont le seul souci était de manier avec plus d'habileté que leurs rivales leur canne de pêche aux ministres.* »¹⁰⁶³ Cette défiance envers ce qui semblait être considéré alors comme une mondanité inutile, embrasse les salons de Genève dans le seul paysage d'un Paris ou Deauville exporté sur les bords du Lac Léman.

La mondanité genevoise, toutefois, garde son importance, notamment comme base de construction de réseaux d'influence. Qu'en est-il, ainsi, des salonniers berlinois dont il est question ici ? Si Jenny de Margerie, image même du soft power de la diplomatie de salon, n'y est pas mentionné, à l'instar de Helene von Nostitz, c'est Antonina Vallentin qui y fait ses classes politiques. Fréquentant, on l'a vu¹⁰⁶⁴, les événements mondains qui aboutira à son mariage, à Genève en 1929, avec Julien Luchaire – « *les salons encombrés de l'hôtel Carlton [...] en frac et grande toilette de soirée* » - elle fait justement partie de celles mentionnées plus haut par Louise Weiss, qui louent des villa pendant les assemblées de la SDN qui sont devenues, dans le langage des habitués, les saisons de Genève. Ainsi, le controversé quotidien « L'Action française » déterre en 1932, un scandale judiciaire de 1927 concernant Julien Luchaire et Antonina Vallentin, alors son épouse : « *Au début de l'été 1927, M. Luchaire, directeur de l'Institut international de coopération intellectuelle à la SDN, louait à M. Sundt, pour la durée des vacances, sa villa de la Boverie, située à Satagny, village distant de quelques 10 kilomètres de Genève [...] Durant tout le séjour de la famille Luchaire à la Boverie, ce ne furent que thés, réceptions, repas somptueux. On a même conté que les plus hauts personnages des délégations françaises et allemandes s'y rencontrèrent autour de la table du directeur.* »¹⁰⁶⁵ Si « L'Action

¹⁰⁶³ Louise Weiss, *Combats d'une Européenne (1914-1934)*, Paris, Albin Michel, 1978, p. 210

¹⁰⁶⁴ Julien Luchaire, *Confessions d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 174

¹⁰⁶⁵ *L'Action française* (6.11.1932), p. 2

française », maurassien et profondément anti-allemand, a de bonnes raisons de contester, notamment, des rencontres franco-allemandes au sein de cette villa rendues abimée, d'après le journal, à son propriétaire, il témoigne toutefois d'une vie genevoise des Luchaire et de la présence de la salonnière, habitant alors Berlin¹⁰⁶⁶, dans les sphères de la Société des Nations.

Si les formes de sociabilité, dont les salons sont un élément influent, sont considérées comme une étape dans les relations, notamment diplomatiques, dans une dynamique de soft-power, ainsi la mondanité genevoise dont il n'est pas fait grand cas dans l'historiographie actuelle, se doit d'être traitée ici. Les salons genevois, plus encore qu'une copie d'une mondanité inutile et surtout d'apparat de Paris ou de Londres, sont avant tout un lieu où il est possible d'influer, de rencontrer, de nouer contact avec des membres d'une délégation étrangère, de convaincre un délégué aux vues différentes ainsi que de se créer un carnet d'adresses. Il s'agit de différencier, en effet, les salons que l'on pourrait qualifier de purement mondains, c'est-à-dire, ceux sur lesquels Robert de Flers et Francis de Croissant ironisent à travers le personnage de la belle Yseult et les salons à l'objectif de prise de contact et de réseau. Ainsi, le salon de Louise Weiss qui mentionne plusieurs fois ne pas vouloir être confondue avec les belles parisiennes qui cherchaient à recréer la saison de Deauville à Genève mais dont le salon, à l'instar de celui de Pauline Ménard-Dorian, était très recherché.

Ces événements mondains permettent, surtout, une cohésion entre les plus de cinquante nations qui se retrouvent alors, pour un laps de temps court, au cœur de ce qui est alors considéré comme « la capitale du monde ».

« Plus de cinquante nations se rassemblent, sous les espèces de délégués, d'experts, de secrétaires, de conseillers secrets. Qu'on y ajoute une multitude de journalistes, de curieux, d'intrigants, d'humanitaires. Enfin des émissaires d'États qui n'appartiennent pas encore à la Ligue (...) De nobles Hindous promènent leurs turbans et leurs barbes. Des Abyssins sombres et solennels en vêtements blancs recouverts de pèlerines de soie noire, invoquent le Lion de Juda. Beaucoup de gens parlent anglais. D'autres, plus nombreux à chaque fois, parlent allemand. Cette foule cosmopolite, diverse de langages et de teints, d'allures, de geste et de regards, roule à heures fixes de la Salle de Réformation, où se tient l'Assemblée, au Secrétariat où siègent les Commissions. Elle passe les ponts, assailli par des photographes, des camelots

¹⁰⁶⁶ Les événements, rapportés en 1932, ont pourtant eu lieu en 1927

criant le Journal de Genève, la Chicago Tribune *ou* les Débats, la Frankfurter *en même temps que* le Corriere »¹⁰⁶⁷.

Cette description du romancier suisse, Robert de Traz, fondateur de la très européenne « Revue de Genève », se veut l’apanage d’une tour de Babel que l’on juge alors, au lendemain d’un premier conflit à dimension mondiale, comme un miracle de paix. C’est dans cette ambiance de cosmopolitisme, « diverse de langages et de teints », qu’Antonina Vallentin se crée un nom. Au milieu de cette mondanité dont le but premier, en dehors des délégations, est d’unifier un monde radicalement différent. Ainsi, ces lieux de sociabilité qui se développent naturellement tout autour de cette intelligentsia mondiale diplomatico-politico-culturelle, se veulent l’un des moyens où peuvent « se déployer le jeu des affinités sélectives par-delà les préventions et les comportements hérités du conflit »¹⁰⁶⁸. Ces réseaux de communication, dont l’objectif, plus encore que la résolution de débats dans le cadre des commissions de la Société des Nations, se veut communautaire, pacifique et idéalisé. Cette vie parallèle, en marge de la Société, au cœur des beaux salons de l’Hôtel des Bergues et des villas louées pour la saison, est, plus encore qu’un simple évènement mondain, un évènement politique qui se renouvelle sans cesse.

Les salonnières de Genève, sur lesquelles nous reviendrons de manière plus complète dans une prochaine sous-partie, peuvent être ainsi catégorisées en deux sous-catégories sur une échelle d’utilité de la sociabilité à travers l’exercice de la mondanité. Il nous a ainsi été permis de différencier les mondaines à l’image du personnage d’Yseult de Gramœ des « Précieuses de Genève » de celles dont les salons sont plus l’expression d’une sociabilité utile et qui cherchent, notamment à travers ces lieux de sociabilité, d’augmenter et de sécuriser une certaine influence et des informations de politique internationale. Antonina Vallentin, à l’image de Louise Weiss ou Geneviève Tabouis, en fait partie. Au contraire de Louise Weiss qui défend l’image plus générale d’une Europe, ou de Geneviève Tabouis qui est absolument française et peu enthousiaste de l’entrée de l’Allemagne à la Société des Nations, Antonina Vallentin s’installe sur les bords du Lac Léman suite à l’entrée de son pays d’adoption, à la Société des Nations en 1926. Ainsi, Antonina Vallentin se veut une mondaine professionnelle, une salonnière de fonction, une journaliste politique informée, qui ouvre sa porte pour récolter des

¹⁰⁶⁷ Robert de Traz, *L’Esprit de Genève*, Paris, Grasset, 1929, pp. 58-59

¹⁰⁶⁸ Landry Charrier, « La „Revue de Genève“. Hantise de la décadence et avenir de l’Europe (1920-1925) », *Études germaniques* n°254, 2009, p. 366

informations et prétendre à une vision politique et une influence politico-culturelle plus large. Qu'elles soient employées, mondaines, journalistes ou déléguées, les femmes s'engagent dans la Société des Nations avec l'objectif certain de repousser les limites d'un univers féminin imposés par le pouvoir masculin, au service d'une pensée européenne. Une deuxième réalité mondiale se crée alors à Genève, au même titre qu'une deuxième société, un deuxième monde où les femmes, contrairement, notamment dans le cas des Françaises, à leur pays d'origine, obtiennent un semblant de liberté sur la scène internationale et surtout, une voix : « *peu à peu, je m'habituais au fait qu'il y avait deux mondes : celui de la fiction, celui de Genève et des conférences internationales ; et le monde de la réalité, celui des gouvernements, des parlements chaque année plus étroitement nationalistes, voire même xénophobes : comment cela finirait-il ?* »¹⁰⁶⁹. Si la journaliste Geneviève Tabouis anticipe dans ses souvenirs de la SDN des années 1922/1925, la montée des extrêmes-droites en Europe qui marqueront, à travers la Seconde Guerre mondiale, la fin de l'idylle genevoise, c'est ce monde de fiction qu'elle voit dans Genève qui est particulièrement intéressant ici. Si la Société des Nations véhiculait l'espoir et le mythe d'un nouvel ordre du monde – « *pour développer la coopération entre les nations et pour leur garantir la paix et la sûreté* »¹⁰⁷⁰ - où les guerres étaient proscrites et désormais impossibles, c'est également le mythe, pour l'histoire des femmes, d'un tournant définitif. Cette assemblée, à quelques pas, dans le cas des Françaises, de la frontière d'un État où elles n'avaient pas le droit de vote, leur promettait une égalité des sexes sur le point de vue professionnel, notamment salarial et une voix sur la scène internationale. « *N'est-il pas pour le moins paradoxal qu'une femme puisse avoir devant l'assemblée genevoise les mêmes droits qu'un président du Conseil et ne puisse ouvrir seule un compte en banque, disposer de son argent, obtenir un passeport sans l'autorisation de son mari ?* »¹⁰⁷¹ s'interroge ainsi la journaliste Monique Berge dans son reportage sur les femmes à la Société des Nations paru dans l'Excelsior en février 1933. Résultat de la Grande Guerre, la Société des Nations appartient à cette idée communément répandue que la condition féminine s'est résolument transformée, totalement métamorphosée au lendemain de 1918. Il est en effet communément admis que la Grande Guerre représente, à travers différents aspects du monde du travail, une révolution pour les femmes en Europe et dans le monde occidental. Toutefois, pour reprendre les termes de Geneviève Tabouis, Genève ne

¹⁰⁶⁹ Geneviève Tabouis, *Ils l'ont appelée Cassandre*, New York, Éditions de la Maisons française, coll. « Voix de France », 1942, p. 75

¹⁰⁷⁰ Pacte de la Société des Nations, 28.06.1919, dans www.mjp.univ-perp.fr, URL : <https://mjp.univ-perp.fr/traites/sdn1919.htm>

¹⁰⁷¹ Monique Berger, « Les femmes à la SDN », dans *L'Excelsior* (17.02.1933), p. 3

participerait-elle pas ainsi à une illusion générale de l'évolution de la condition féminine, que ce soit dans les droits des femmes ou dans l'expression politique et plus largement professionnelle tel que l'entend Michelle Perrot dans son essai sur les rapports des guerres et de l'évolution de l'histoire des femmes¹⁰⁷². Si les conséquences des guerres sont multiples et touchent toutes les catégories de la population, acteurs passifs ou actifs de la société, la condition féminine fut en effet très largement considérée améliorée par l'historiographie et, surtout, par la littérature et la connaissance collective en général, elles n'ont pas forcément joué un rôle aussi prégnant dans l'histoire des femmes. Si le retour à la paix diffère dans les pays impliqués dans la Première Guerre mondiale – l'Allemagne octroyant le droit de vote aux femmes, contrairement à la France qui attendra le lendemain du second conflit mondial – ils sont en général « *limités par les rôles sexuels traditionnels qui se trouvent même renforcés* »¹⁰⁷³. La Société des Nations, toutefois, se trouve en marge de par sa neutralité étatique tout d'abord ainsi que grâce à l'article 7 du Pacte qui mentionne et octroie une égalité des sexes¹⁰⁷⁴ ensuite. Les femmes qui y travaillent sont vues par Monique Berger¹⁰⁷⁵ comme des prisonnières d'une vie dans un statut de liberté conditionnelle, c'est-à-dire, illusoire car dépendantes d'une organisation internationale mais éloignées des propres réalités de l'État dont elles sont originaires. Toutefois, cette place des femmes gagnées à la Société des Nations, se veut l'apanage de combats antérieures à la Grande Guerre. Si les conséquences du conflit ont été utilisées, notamment à travers le pacte de la Société des Nations, c'est avant tout par des associations féministes déjà existantes dont le lobbying a poussé l'organisation internationale à réfléchir au nouvel ordre mondial jusque dans l'indifférenciation des sexes tout en « *attisant le féminisme futur* »¹⁰⁷⁶.

Ce monde de fiction qu'est Genève, pour reprendre une nouvelle fois les propos de Geneviève Tabouis, se veut ainsi une illusion féministe, tout en y gardant, justement, la différenciation des sexes : ainsi, aux femmes déléguées on confit des sujets considérés comme féminins ; aux employées, on propose des postes de sténodactylos, de traductrice ou de téléphoniste ; aux mondaines, dont on use toutefois, on propose le miroir déformé de femmes superficielles dont l'utilité sociale est nulle sur l'échelle genevoise. « *La voie de la Société des*

¹⁰⁷² Michelle Perrot, *Sur le front des sexes : un combat douteux*, dans Michelle Perrot, *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 2020, [2^e édition], p. 503-515

¹⁰⁷³ Op. cit. p. 507

¹⁰⁷⁴ Sans toutefois parler „d'égalité“ mais « d'accessibilité aux mêmes fonctions »

¹⁰⁷⁵ Monique Berger, « Les femmes à la SDN », dans *L'Excelsior* (16.02.1933), p. 3

¹⁰⁷⁶ Michelle Perrot, *Sur le front des sexes : un combat douteux*, dans Michelle Perrot, *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 2020, [2^e édition], p. 515

Nations est à peine plus ouverte. Seules quelques femmes tirent leur épingle du jeu dans la presse, où elles sont reconnues pour la qualité de leur information et leur créativité. La participation de ces quelques femmes à la politique étrangère de leur pays est cependant essentielle »¹⁰⁷⁷. La Société des Nations, toutefois, fut pour beaucoup de femmes, au-delà de la question féminine et féministe, le moyen de s'affirmer une place dans une société encore très imprégnée de force masculine, elle fut également construite sur un modèle d'avant-1914. La mondanité, portée en ridicule dans la presse, fut l'un des leviers de cette influence féminine. Utilisant les limites sociétales d'une Europe encore peu préparée à un changement radicale dans les rapports de sexes et, notamment, leurs sphères d'influence, les femmes font des salons un contre-pouvoir, lieu professionnel de discussion du monde et de construction de réseau influent.

¹⁰⁷⁷ Michel Marbeau, *Une timide irruption : les femmes dans la politique étrangère de la France dans l'entre-deux-guerres*, dans Yves Denéchère (dir.), *Femmes et diplomatie. France, XXème siècle*, Bern, Peter Lang, 2004, p. 74

B . La mondanité : contre-pouvoir féminin au service de la paix ?

« *The League showcased the importance of informal connections and networks, of expertise and technical know-how - areas open to women* ». ¹⁰⁷⁸

Premier pas d'une expertise et d'une entente internationale, au service de la défense de la paix, la Société des Nations s'est également ouverte aux femmes, leur offrant une place qu'elles n'avaient pas forcément obtenu dans leur propre pays. Plus que les assemblées plénières et les commissions où les femmes avaient leur place et dont il a été question dans l'historiographie mais qui mérite toutefois d'être encore traité de manière plus détaillée aujourd'hui, c'est la vie parallèle de la Société des Nations, ce monde genevois en marge des assemblées mais également en marge des États représentés, dont il va être question ici. Un « Tout-Genève » internationale – « *cette foule cosmopolite, diverse de langages et de teints, d'allure, de geste et de regards* » ¹⁰⁷⁹ - qui se retrouve, les soirs d'assemblées ou de commissions, durant la saison de Genève qui a plutôt lieu à l'automne, dans des événements mondains. Ces soirées de la Société des Nations, se veulent utiles. Elles sont, comme le précisent Glenda Sluga et Carolyn James, le pendant d'un monde d'hommes. Les hommes se retrouvent dans les salons, les soirées, les dîners où il est plus facile de rencontrer le délégué d'un État éloigné, particulièrement étranger et, possiblement, en désaccord sur des questions débattues le jour même : « *When it came to international politics, without the presence of salons, and the force of sociability, male diplomats would have to spin a different fabric of international relations* ». ¹⁰⁸⁰ Si les salons ne sont pas le seul élément mondain notable et que les soirées de Genève étaient utilisées de multiples façons, ils sont par la même intéressants car ils représentent, de par leur tradition, un espace presque essentiellement féminin. C'est-à-dire, un espace où les femmes ont pu, depuis le XVI^{ème} siècle français et notamment le Siècle des

¹⁰⁷⁸ Madeleine Herren, *Gender and international relations through the lens of the League of Nations (1919-1945)*, dans Glenda Sluga / Carolyn James (dir.), *Women, Diplomacy and International politics since 1500*, Londres, Routledge, 2015, p. 183

¹⁰⁷⁹ Robert de Traz, *L'Esprit de Genève*, Paris, Grasset, 1929, pp. 58-59

¹⁰⁸⁰ Carolyn James / Glenda Sluga, *Introduction. The long international history of women and diplomacy*, dans Glenda Sluga / Carolyn James (dir.), *Women, Diplomacy and International politics since 1500*, Londres, Routledge, 2015, p. 7

Lumières, exercer une influence au-delà du salon où la société genrée les avaient cantonnées. Cette guerre des sexes sur le front sociétal, où l'homme a fait du salon, en dehors des espaces de pouvoir que put être la cour, le lieu par excellence de l'exercice de l'influence féminine, a poussé la femme à exercer, justement, ce que Michelle Perrot considère comme un « contre-pouvoir ». C'est-à-dire, repousser les limites des frontières de l'espace féminin pour en faire, sans sortir de chez soi, un haut lieu de l'influence et du réseau informel. Si les grandes capitales européennes ont, à travers les siècles, vu l'empire des salons s'exercer au grès des événements de politique intérieure et internationale, voir même dans le domaine des arts, Genève et la Société des Nations ont vu se développer un même phénomène. Lieu de regroupement humains, lieu de pouvoir, la « capitale du monde » appelle à elle, par une mise en place naturelle de la sociabilité comme espace de répercussion de ces pouvoirs, des éléments de mondanité. Autrement dit, la mondanité genevoise a plusieurs objectifs concrets dont le premier est la régulation de la multiplicité des membres, des délégations et, ainsi, des avis à influencer ou à diriger. Les salons appartiennent au déploiement naturel de ces formes de sociabilité dont l'existence était considérée comme traditionnelle, malgré le tournant que l'on considère être pris après 1918. La Société des Nations, ainsi, malgré ses nombreux positionnements qui peuvent être considérés comme révolutionnaires, utilise des éléments et des codes sociaux d'avant 1914 et qui ont toujours cours jusqu'à la Seconde Guerre mondiale et la dissolution de la SDN. Cette mondanité, plus encore qu'un élément de l'horizon politique, est un moyen de lutte d'influence au sein d'une organisation internationale où s'achoppent différentes espérances et moult avis sur la politique étrangère. Ainsi, à l'image de la « flore féminine » d'Algésiras que reporte Auguste de Saint-Aulaire alors présent, les femmes sont considérées comme un atout dans une politique menée par les hommes : « *Nos délicieuses, très jeunes et très élégantes compatriotes (...) servaient la cause de la paix. Sans penser à Molière et aux « précieuses » de Genève, sauf par contraste, je vois en elles nos précieuses d'Algésiras, leurs concours nous y étant précieux. Elles nous attiraient les sympathies des neutres, qui cessaient de l'être en les admirant et frémissaient d'horreur devant la menace d'une guerre d'agression contre un pays qui produisait de tels chefs-d'œuvre.* »¹⁰⁸¹ Si l'exemple des mémoires de l'ambassadeur de Saint-Aulaire est pertinent, il se rapproche toutefois plus de la mondanité de représentation, celle que l'on trouve dans les ambassades et qui est comparable à un combat.

¹⁰⁸¹ Auguste de Saint-Aulaire, *Confessions d'un vieux diplomate*, Paris, Flammarion, 1959, cité dans Roland de Margerie, *Tous mes adieux sont fait. De l'enfance à 1922*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2011, t. I., p. 32

Cette sociabilité de la représentation, de la lutte – « *je compte beaucoup sur elle pour nous permettre de lutter, socialement parlant, contre nos rivaux* »¹⁰⁸² écrit Jules Cambon au sujet de l'épouse de l'ambassadeur Pierre de Margerie - entre représentants d'États voisins, instrument de la diplomatie et dont les épouses, dont la vie est également dédiée à la représentation de l'État à l'instar de leur époux, mais à l'ombre de la société mondaine, est visible à la Société des Nations. Elle se rapproche des commentaires des contemporains de l'organisation internationale, qui voit dans cette sociabilité du snobisme, non pas un évènement utile, mais un devoir de représentation non nécessaire : « *Cette année, à côté des éléments féminins des délégations, il y a toute une série de nouvelles recrues, venues à Genève par snobisme. La SDN est devenue un spectacle à la fois populaire et mondain, qui attire (...) les charmantes mondaines un peu lasses des dernières saisons.* »¹⁰⁸³. Toutefois, que ce soient les épouses de diplomates d'Algésiras ou, plus tard, de l'ambassade de France à Berlin, ou bien les salons dont il va être question par la suite, l'importance de cette mondanité est, même si peu relatée, impérative.

La mondanité de Genève a, de fait, plusieurs visages. Si elle est multiple notamment sur la forme, les salons représentent une forme concrète de sociabilité et, surtout, d'espace clos où peut s'exercer une influence féminine. Cette mondanité genevoise, trop peu considérée par l'historiographie à part entière, s'inscrit pourtant dans l'histoire des femmes et, a fortiori, dans l'avancée que peut représenter la Société des Nations dans l'évolution du « front des sexes »¹⁰⁸⁴ au sein d'une histoire plus généralement européenne. Si les femmes ont su gagner leur place au sein de cette nouvelle organisation mondiale qu'était la SDN au lendemain de la Grande Guerre – « *afin que, par l'entrée des femmes à la Société des Nations, soit réparée l'injustice séculaire qui interdisait aux femmes de prendre part à l'élaboration de lois, de traités, d'ententes, dont, tout comme les hommes, elles étaient les bénéficiaires ou les victimes* »¹⁰⁸⁵ - leur présence dans cette neutralité égalitaire que représentait la ville du Lac Léman fut multiple de formes et de fonds. Genève se veut féminin et cela s'exprime dans différents domaines ou de différentes manières. Si l'historiographie¹⁰⁸⁶ s'est particulièrement intéressée au rôle des associations et

¹⁰⁸² Lettre de Jules Cambon à Pierre de Margerie en 1901, cité par : cit.op. . p. 15

¹⁰⁸³ « La Liberté à Genève. Impressions de séance et de couloirs », dans *La Liberté* (12.09.1926), p. 3

¹⁰⁸⁴ Michelle Perrot, « Sur le front des sexes : un combat douteux », *Vingtième siècle, Revue d'histoire*, n°3, dans Michelle Perrot : *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 2020, [2^e édition], pp. 503-515

¹⁰⁸⁵ Ghénia Avril de Sainte-Croix, « Les Femmes et la Société des Nations », dans *La Fronde* (10.11.1926), p. 1

¹⁰⁸⁶ Lire notamment Jean Michel Guieu, *Le rameau et le glaive. Les militants français pour la Société des nations*, Paris, Presses de SciencesPo, 2008, 308 p.

organisations féministes, ainsi qu'aux déléguées féminines des commissions, aux employées et aux égalités salariales réelles ou supposées, la présence de femmes journalistes et le rôle qu'y a joué la mondanité sont encore relativement peu traités. Toutefois, la présence des femmes à la Société des Nations ne peut être évoquée sans ces deux aspects de la situation. Il s'agit ici de tracer une rapide analyse de la mondanité genevoise, à travers le rôle qu'ont pu avoir les salons.

Si la sociabilité est constituée de différentes formes, que ce soient les salons, les clubs ou les événements mondains comme les bals, les salons sont toutefois l'espace d'influence féminine par excellence. Un espace qui s'est perpétué dans une continuité relativement linéaire ainsi que développé par-delà les frontières françaises et européennes. Si la sociabilité, par les salons, a été traitée par l'historiographie, elle s'est toutefois principalement cantonnée à l'Ancien Régime¹⁰⁸⁷, aux Lumières et à la Belle Époque¹⁰⁸⁸, l'avant-1914¹⁰⁸⁹. S'il ne s'agit pas ici, de présenter une nouvelle fois l'importance des salons dans la construction d'une sociabilité et d'une « puissance » féminine, il est toutefois intéressant d'embrasser de manière générale la question de la mondanité genevoise et son rôle dans la construction de la Société des Nations, parallèlement aux séances. Cette continuité des salons démontre également une véritable implication des codes sociaux de « l'ancien monde » dans des milieux que l'évolution soudaine qu'on prête à l'immédiat après-guerre ainsi qu'aux années qui suivent, n'a pas été généralisée à tous les domaines. Les milieux politiques utilisèrent encore les codes mondains de la Belle Époque, eux-mêmes hérités des siècles précédents, pour l'élaboration et la solidification des contacts et des réseaux.

La mondanité est ainsi celle des salons. Cette « sociabilité salonnière », prégnante dans le Genève de la Société des Nations peut toutefois être catégorisée. Il nous a en effet semblé pertinent d'établir une échelle des salons mondains genevois hiérarchisée en trois sous-catégories.

Ainsi que Jean-Claude Allain, *Les femmes et les responsabilités internationales*, dans Jean-Marc Delaunay, Yves Denéchère (dir.), *Femmes et relations internationales au XX^e siècle*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2007, pp. 21-25

François Rabelais, *La Société des Nations. Vers un monde multilatéral 1919-1946*, Paris, Gallimard, 2017, 302 p.

Françoise Gaspard, « Les femmes dans les relations internationales », *Politique Étrangère*, vol. 65, n°3/3, pp. 731-741

¹⁰⁸⁷ Antoine Lilti, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris aux XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2005

¹⁰⁸⁸ Les travaux de Anne Martin-Fugier notamment.

¹⁰⁸⁹ Dans sa « bible » sur les salons berlinois, Petra Wilhelmy met fin à la grande histoire des salons en 1914, *Der Berliner Salon im 19. Jahrhundert (1780-1914)*, Berlin, Walter de Gruyter, 1989, 1030 p.

Ce sont ces évènements mondains qu'on retrouve dans les journaux, annoncés dans la presse, comme les grands moments d'une vie mondaine qui est, pour une bonne société, un élément indispensable du groupe social. Des soirées que des journalistes dédiés au récit mondain, s'imposant presque comme un style littéraire, publié en première page des quotidiens du XIXème et du début du XXème siècle : « *Après avoir traversé un océan d'habits noirs, une mer de jupes de satin et de dentelles, moutonnant dans deux salons cramoisis, on arrive au salon de la Princesse.* »¹⁰⁹⁰ Cette sociabilité au premier abord inutile se veut avant tout, objet de coordination et de cohésion sociale. Normalement rangée par classes, cette mondanité est visible dans toutes les grandes capitales ainsi que dans les villes de province. Genève s'y plie également, malgré ses multiples nouveaux statuts jugés révolutionnaires, recopiant ainsi ce qui était considéré à l'époque comme l'ancien monde, c'est-à-dire, la vie avant 1914. C'est cette mondanité qui, loin d'être inutile, se veut avant cohésive avant d'être au service d'une cause, dont il est le plus souvent question dans les rapports des soirées genevoises. Si la « mondanité » est bien ce qui « relève de la société des gens en vue, à la mode »¹⁰⁹¹ ou, plus généralement, qui traduit « la fréquentation du monde », elle est la mondanité au sens propre du terme. Elle est évolutive et s'inscrit naturellement au centre d'un rassemblement de ce microcosme que représente alors le Genève de la Société des Nations, se développant peu à peu dans un lieu où se construit une hiérarchie sociale avec ses élites et, justement, ses « gens en vue ». Si maltraitée dans la presse et les mémoires des contemporains de cette époque, si elle a été mentionnée ici notamment à travers l'œuvre drolatique et cynique de Robert de Flers et de Francis de Croisset « Les Précieuses de Genève » - « *on parlait d'abord de la session de Genève, puis la session est devenue saison [...] c'était le temple de la paix, c'en est aujourd'hui le Casino !* » - elle n'a pas vocation à être plus à même mentionnée et détaillée ici.

Genève est aussi la scène naturelle d'une « mondanité diplomatique », allant de pair avec la fonction même de diplomate. C'est mondanité d'après-séance, c'est-à-dire les rencontres des acteurs de cette organisation internationale qui reçoivent, que ce soit des délégués, des hauts fonctionnaires ou, à l'instar de Aristide Briand recevant sa cour à L'Hôtel des Bergues tel que Geneviève Tabouis le décrit dans ses Mémoires¹⁰⁹². Ces espaces de

¹⁰⁹⁰ «Carnet d'un mondain. Une soirée chez la Princesse Mathilde », *Le Figaro* (17.05.1881)

¹⁰⁹¹ Dictionnaire Larousse, dans www.larousse.fr, URL : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/mondanite/C3%A9/52174>

¹⁰⁹² Geneviève Tabouis, *Ils l'ont appelée Cassandre*, New York, Éditions de la Maison française, coll. « Voix de France », 1942

représentation, tenus également par des femmes, le plus souvent – mais pas inévitablement – par les épouses des acteurs concernés, est celle de Jenny de Margerie à Berlin ainsi que le rôle de l’ambassade de France de la Pariser Platz. Cette mondanité représentative, dont l’objectif premier est de soutenir une politique étatique officielle au sein d’une organisation internationale cette fois, non pas dans les couloirs et les assemblées de la Société des nations. Ces rencontres mondaines continuent, le plus souvent, ce qui a été décidé ou introduit par un pays en particulier auprès des représentants d’une nation encore indécise, neutre mais dont l’appui est nécessaire pour la suite des séances. Cette mondanité, plus encore que celle qu’on retrouve dans les ambassades en pays étrangers, dont la première mission est en effet représentative, s’organise naturellement autour d’organisations internationales. Ainsi, déjà au Congrès de Vienne (1814-1815), chaque nation représentée avait son salon, sa salonnière, son espace féminin d’influence : « *Während des Kongresses spielte die gepflegte, geistvolle Konversation keine Rolle mehr. Nichts war wichtiger als Repräsentation (...) Jedes Teilnehmerland wurde durch einen eigenen Salon auf Zeit repräsentiert (...) Die Gäste dieser Salons sprachen selbstverständlich auch über Politik, doch lag das Schwergewicht auf unterhaltsamen Darbietungen.*»¹⁰⁹³ Cet art de la représentation et non plus de la conversation, se rapproche de cette mondanité sociale, cette mondanité considérée comme inutile dont il a déjà été question plus haut. Toutefois, le rôle réel de ces mondanités ponctuelles repose essentiellement sur un travail de diplomatie parallèle, où on convainc dans un lieu qui se veut neutre, un espace de futilité à première vue et, surtout, menés généralement par des femmes. Il est intéressant de noter que la Société des Nations, première organisation internationale au service de la paix et, plus largement, premier sommet véritablement international et destiné à perdurer sur le temps, fonctionne toutefois sur le canevas de réunions internationales historiques, tel le Congrès de Vienne, mettant à son service, des codes sociaux équivalents. Mondanité que Jenny et Roland de Margerie utilisent dans un souci de représentation de la France en Allemagne, entre les années 1922 et 1932, ainsi que pour s’abroger une place dans le Tout-Berlin encore méfiant de l’après-guerre. Cette mondanité diplomatique, véritable lutte sociale où les femmes - plus précisément les épouses - jouent un rôle prépondérant, se veut nécessaire et naturelle dans la « capitale du monde » où les soixante-trois États envoient leurs représentants. Elle n’est, pour la femme, qu’une suite logique de la mondanité de la Belle Époque et du XIX^{ème} siècle plus généralement où il fallait voir et être vu.

¹⁰⁹³ Michael Schulte, *Berta Zuckerkandl. Saloniere, Journalistin, Geheimdiplomatin*, Zurich, Atrium Verlag, 2006, p. 15-16

Il y a, enfin la mondanité de salons, cette mondanité que Louise Weiss qualifie de « professionnelle » et laquelle, dans certains cas, perdure au-delà de la saison genevoise, notamment à Paris. Ces lieux purement d'influence, où on va pour nouer des relations et s'appuyer, justement, sur les contacts des maîtresses de maison, se rapprochent du rôle des salons berlinois franco-allemands, à l'instar de ceux de Helene von Nostitz ou d'Antonina Vallentin. Ces trois espaces sont, à part égales, féminins et dédiés à la médiation. S'ils s'inscrivent plus généralement dans les différentes formes de mondanité présentes à toutes les époques dans les capitales européennes voir, occidentales, ils sont particulièrement prégnants à Genève. Toutefois, ils sont présents, notamment en France, dès la Troisième République et se partagent l'Europe dans une pensée de « sociabilité politique »¹⁰⁹⁴ et non plus de divertissements. Cette mondanité sert une cause, une idéologie. Dans le cas de la Société des Nations, elle est au service d'une vision européenne, le plus souvent, ou celle de la cause de femmes. Contrairement aux deux autres formes de mondanités présentées ici, les salons de conversations et d'idées, ne sont pas ponctuels et ne dépendent pas d'une saison ou d'une mode. Ainsi, Louise Weiss, journaliste à la Société des Nations, créatrice de « La Nouvelle Europe », ouvre son salon parisien où la question européenne et, a fortiori, la société genevoise, y est toujours débattue, surtout en-dehors des saisons du lac Léman. Ainsi, Geneviève Tabouis dresse un portrait de ces salons des « grands hommes » où le monde d'après cherchait à se façonner.

« À l'époque, les salons d'avant-guerre se mourraient. [...] Deux salons se disputaient alors les grands hommes : celui de la vieille Madame Ménard-Dorian, dans lequel avait passé tout ce que la France et l'Europe depuis vingt-cinq ans, comptaient d'esprit acquis à l'idéal démocratique et celui de Louise Weiss, directrice-fondatrice de « L'Europe Nouvelle ». [...] Je retrouvais Madame Ménard Dorian vieille, fatiguée, mais toujours souriante, vêtue de dentelles noires [...] ses bras magnifiques, toujours élégamment gantés de suède [...] Peu à peu, les habitués du salon Ménard-Dorian avaient pris le chemin de la rue des Bignes où, entre un lavoir municipal et un garage, la jeune Louise Weiss recevait dans son atelier auquel était attenante une petite kitchenette. Là, sans préparation, sans invitation, se retrouvaient les nouvelles élites de la France, jeunes littérateurs et hommes politiques, grands diplomates et ministres étrangers. L'atelier ne comprenait pas d'antichambres. Les invités jetaient leurs

¹⁰⁹⁴ Sylvie Aprile, « La République au salon : vie et mort d'une forme de sociabilité politique (1865-1885) », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, Année 1991, (38-3), p. 474

pardessus, capes ou manteaux, sur la rampe de l'escalier. Aussi, invariablement, quand on arrivait 73 rue des Vignes, on trouvait un ambassadeur, un Président du Conseil ou un général, jovialement occupés à récupérer tout le vestiaire qui s'était effondré du huitième étage jusqu'en bas de la cage d'escalier. »¹⁰⁹⁵

Pauline Ménard-Dorian et Louise Weiss, alter-ego séparées par une génération, ont vu la question européenne et pacifique évoluer, ainsi que la mondanité des salons. Si la première reçoit dans un décor de la Belle Époque, en dentelles noires et « gantées de Suède », la deuxième accentue, dans son atelier, l'indépendance gagnée des femmes où la mondanité se construit de nouveaux codes tout en restant dans une forme traditionnelle : c'est-à-dire autour d'une femme, avec principalement des hommes comme invités. Européenne convaincue, future députée au Parlement européen, Louise Weiss fait partie, à Genève, aux acteurs du deuxième cercle de la Société des Nations. Elle est journaliste, mondaine par profession : « *je reçois en professionnelle [...] et non en femme du monde...je veux que les réunions que je donne soient des réunions utiles [...] mais surtout, je veux amener mes invités à parler des problèmes nécessaires à résoudre pour l'avenir de tous les pays.* »¹⁰⁹⁶ Cette professionnalisation de la profession de « salonnière », que l'on reverra à Berlin dans l'entre-deux-guerres et, notamment à travers le parcours d'Antonina Vallentin, relativement similaire à celui de Louise Weiss, la forme de sociabilité mondaine qui se rapproche le plus des salons du Siècle des Lumières et que l'on peut également trouver tout au long du XIX^{ème} siècle en Europe où le premier objectif reste « l'art de la conversation ». Égéries discrètes de la Société des Nations, ces salonnières engagées sont en effet, plus encore que mondaines, à l'image des « européennes » que furent Dorothea von Sagan ou Germaine de Staël. Cette mondanité engagée, mondanité de salons où la représentation – Louise Weiss réfute le terme de « femme du monde » - n'est pas de mise, mais bien plutôt la profession de multiplicatrices de contacts et la construction de réseaux internationaux.

S'il nous a semblé essentiel, pour le développement de cette thèse de doctorat, de catégoriser la mondanité genevoise, c'est avant tout pour pouvoir situer Antonina Vallentin, salonnière berlinoise puis parisienne, dont les salons furent au service d'une cause européenne, d'abord puis, par nécessité due à sa géographie (Berlin) et les personnalités qu'elle fréquente,

¹⁰⁹⁵ Geneviève Tabouis, *Ils l'ont appelée Cassandre*, New York, Éditions de la Maison française, coll. « Voix de France », 1942, p. 72-73

¹⁰⁹⁶ Michel Marbeau, *Une timide irruption : les femmes dans la politique étrangère de la France dans l'entre-deux-guerres*, dans Yves Denéchère, *France et diplomatie : France, XX^e siècle*, Bern, Peter Lang, 2004, p. 73

d'une idéologie franco-allemande. Antonina Vallentin, nous le verrons plus tard, fut en effet, à l'instar de Louise Weiss, un membre à part entière de cette foule journalistique qui cercla autour de la Société des Nations et, surtout, une femme parmi les quelques autres dont les articles de journaux, loin de ne s'intéresser qu'aux femmes et à leurs places sur la scène internationale, se voulaient essentiellement politiques. En effet, si les femmes ont leur place sur les bords du lac Léman, place dûment gagnée et par la suite défendue ardemment à travers les nombreuses figures de ce combat – notamment les associations féministes – ainsi qu'à travers l'action des déléguées étatiques ou, plus simplement, à travers le rôle des employées administratives de la Société des Nations, les femmes telles que Louise Weiss, Geneviève Tabouis ou Antonina Vallentin, ne font de la cause des femmes qu'un décor de leurs combats. Elles ne se positionnent jamais comme « femme » - Louise Weiss, d'ailleurs, fuyait plutôt cette comparaison ainsi que ses semblables – mais comme figure politique, à l'avis clairement présenté. Si elles sont femmes, elles sont tout politiques et usent de leur connaissance de la Société des Nations pour s'affirmer une place sur une scène internationale encore largement, malgré les avancées diverses, dominée par les hommes. Nous l'avons vu, si les femmes ont droit de parole et sont traitées d'égal à égal avec les hommes au sein de ce microcosme neutre que représentent les assemblées et les couloirs de l'organisation internationale, elles sont dédiées à des causes considérées comme « féminines ». C'est-à-dire, des causes que les associations féministes européennes défendaient – des questions hautement importantes, ainsi la traite des femmes et des enfants, qui voient des commissions s'intéresser notamment à la condition féminine au Proche-Orient¹⁰⁹⁷ ainsi qu'aux exilés russes¹⁰⁹⁸ - ou bien aux droits fondamentaux des femmes comme citoyennes, ainsi la question de la nationalité dans le cas de mariages binationaux. Dans les mémoires de Louise Weiss ou de Geneviève Tabouis, il n'est que très peu question de la condition féminine, des commissions tenues par des femmes, des rapporteurs célèbres telle que Emilie Gourd¹⁰⁹⁹ mais bien plutôt de cette scène internationale, européenne et surtout, politique.

¹⁰⁹⁷ United Nations Archives Geneva, dans www.biblio-archiv.unog.ch/detail.aspx?ID=85291, URL : <https://biblio-archiv.unog.ch/detail.aspx?ID=85291>

¹⁰⁹⁸ United Nations Archives Geneva, dans www.biblio-archiv.unog.ch/detail.aspx?ID=85213, URL : <https://biblio-archiv.unog.ch/detail.aspx?ID=85213>

¹⁰⁹⁹ Emilie Gourd (1879-1946), journaliste suisse, militante du droit des femmes, engagée dans les associations suisses romanes pour le suffrage féminin, elle est rédactrice en chef du journal « Le Mouvement féministe », s'engage pour les questions d'hygiène sociale et morale, lutte contre la prostitution et sera rapporteur au sein de la Société des Nations. Voir notamment : la Fondation Emilie Gourd, www.emiliegourd.ch ainsi que Martine Chaponnière, *Emilie Gourd (1879-1946)*, dans *Guide des femmes disparues*, 1993, Genève, Métropolis, pp. 68-77

Geneviève Tabouis se veut politique, rencontre Briand, en fait son amie, veut « savoir », rapport, décortique. Ainsi Louise Weiss. Ainsi Antonina Vallentin.

Cette caste des journalistes féminines, cet accès au monde politique et à la scène internationale par le journalisme, pour les femmes, notamment à travers l'exemple de la Société des Nations est flagrant dans les cas cités ici, ainsi que dans beaucoup d'autres figures féminines de cette époque et mériterait, au même titre que la multiplicité de la mondanité genevoise, des recherches plus poussées de l'historiographie européenne. Si nous nous intéressons ici à des figures francophones, il s'agit bien évidemment de ne pas oublier les femmes européennes, notamment germanophones¹¹⁰⁰, qui se sont impliquées dans la question de la Société des Nations, non pas à travers des associations féministes, mais bien plutôt comme « reporter du politique ». Si le journalisme des femmes est, semble-t-il, l'une des portes d'entrées de la scène politique interne ou internationale [mettre citation Geneviève Tabouis], il n'enlève pas l'obligation à une participation mondaine active. Lieux d'information, les salons, notamment, sont d'abord nécessaires. Ils représentent également des lieux de vie sociale par excellence où beaucoup se fait, se décide et se vit. Il semblerait qu'Antonina Vallentin, au même titre que ses semblables, aient justement la possibilité de participer à toutes les formes de mondanité réunies sur les bords du lac Léman.

Ces trois sous-catégories, que nous avons retranscrits à Genève pour deux raisons évidentes, sont en effet, il ne faut pas l'oublier, liées entre elles. Comme toutes les formes de mondanités, elles ne sont pas distinctement séparées et forment un tout, la sociabilité elle-même, dont elles représentent les éléments nécessaires à une élite sociale. Si Genève est au centre de cet énoncé mondain, c'est avant tout par le microcosme que représente la SDN. Cette société individuelle que représente en effet le palais de l'organisation internationale et qui, malgré la révolution que représente, par exemple et dans le cas qui nous intéresse, la présence des femmes - est constitué des mêmes éléments de sociabilité qu'un État à part entière.

La mondanité des salons d'influence, qu'elle soit située à Paris entre les sessions de la Société des Nations ou à Genève, notamment à l'automne – a donc joué un rôle notable dans l'établissement de l'influence féminine sur la scène internationale. Cette utilisation des limites

¹¹⁰⁰ Le désintérêt de l'historiographie germanophone au sujet des figures féminines, notamment allemandes, à la Société des Nations, soit comme journaliste, militante féministe ou mondaine, démontre un réel besoin d'un développement urgent de ce sujet à travers des figures importantes, ainsi Nora von Beroldingen (1889-1953), journaliste et membre de la délégation allemande à la Société des Nations entre 1926 et 1930 mais sur laquelle l'historiographie reste toutefois silencieuse.

imposées aux femmes, véritable contre-pouvoir, se découvre d'abord dans l'assiduité des salons par les figures politiques et diplomatiques masculines, ainsi que par la défiance de leurs homologues masculins, envers certaines personnalités féminines notables. Ainsi, si les femmes dont il a été ici question sont tout avant tout critiquées – elles représentent « les mondaines » aux yeux des visiteurs et témoins masculins. Toutefois, elles parviennent à contrer cet enfermement social en utilisant les limites données pour en faire des espaces d'influence. Il s'agit, nous l'avons vu, de différencier le monde et les salons où la politique se veut être discutée sérieusement si ce n'est écrite.

C. Antonina Vallentin à Genève : l'apprentissage politique ?

« *she married the writer¹¹⁰¹ Luchaire, whom she had met¹¹⁰² at the League of Nations in Geneva where she was a well-known figure.* »¹¹⁰³

Il nous a paru particulièrement intéressant, dans la construction de cette thèse de doctorat, de remonter à la source de création des salons berlinois. Si, comme nous l'avons vu¹¹⁰⁴, ils découlent naturellement d'une volonté des intellectuels européens de penser le monde et d'y jouer un rôle actif, ils sont aussi dépendants de l'importance capitale que gagne Berlin dans cette Europe de l'entre-deux-guerres. Les salons berlinois, toutefois, doivent également être perçus comme des « espaces d'influence féminine », c'est-à-dire, des lieux où s'exerce un pouvoir au féminin. S'inscrivant, certes, dans une tradition sociétale de plusieurs siècles et se rapprochant dans ce sens, notamment, des salons de conversation de l'époque des Lumières, ils sont avant toutes choses des lieux politisés où les arts sont utilisés dans un but de rapprochement, de construction d'une nouvelle perception du monde ainsi que mise en place de réseaux. Il s'agit, toutefois, de percevoir ces salons comme des lieux d'influence féminine. Ces femmes, s'inscrivant certes dans une continuité directe avec les « européennes »¹¹⁰⁵ des XVIIIème et XIXème siècles, sont avant tout des femmes politiques ou, du moins, politisées. Elles se veulent préoccupées politiquement, avec une vision commune à celles de leurs hôtes. Ainsi, dans le cas des salons berlinois, si les arts sont, à première vue, leur préoccupation centrale, ils sont avant tout vecteur d'une action politique ou de la mise en place d'une idéologie ou d'une perception nouvelle du monde (et, dans ce cas, de l'Europe). Si Jenny de Margerie est la salonnière diplomatique par excellence, autrement dit, au service d'une ambassade, c'est-à-

¹¹⁰¹ Julien Luchaire (1876-1962) était surtout un romaniste, spécialiste de la littérature et de la civilisation italienne. Créateur de l'Institut français de Florence, il sera inspecteur général de l'instruction publique et sera, à la Société des Nations, nommé en 1921 à la Commission internationale de coopération intellectuelle.

¹¹⁰² Antonina Vallentin et Julien Luchaire se rencontrent en réalité à Berlin, au domicile de la Landgrafenstrasse d'Antonina Vallentin, près du Tiergarten.

¹¹⁰³ Gabriele Tergit, "Antonina Vallentin", dans *Association of Jewish Refugees in Great Britain*, (Janvier 1958), p. 5

¹¹⁰⁴ Voir partie I, sous partie III, points a, b et c

¹¹⁰⁵ Préface de Jules Cambon, dans *Une Française à la cour de Prusse. Souvenirs de la princesse Antoine Radziwill (née Castellane) 1840-1873*, Paris, Librairie Plon, 1931

dire, de son pays ; le salon de Helene von Nostitz découle plus directement des actions mises en place au sein d'une élite intellectuelle européenne et, avant tout, franco-allemande, dans l'immédiat après-guerre. C'est-à-dire, nous l'avons vu, Colpach, les Décades de Pontigny et le Comité Mayrisch : son salon est la vitrine et la base du réseau berlinois. Antonina Vallentin, cependant, possède un salon politique né de rencontres avec des personnalités, avant tout à travers son travail de journaliste. Même si, nous l'avons vu, ses préoccupations politiques sont nombreuses – ainsi l'indépendance puis le renforcement de l'État polonais – elle fait avant tout ses classes à Genève et au sein de la Société de la Nation, sous l'ombre protectrice de Gustav Stresemann.

Genève, en effet, a eu une importance autant professionnelle que privée, dans la vie d'Antonina Vallentin – cette dernière ayant intensifié ses relations avec son futur mari, Julien Luchaire, justement lors des saisons genevoises. Si elle le rencontre à Berlin par le biais de leur ami commun, Jean-Richard Bloch – « *C'est Julien Luchaire, l'homme que vous m'avez fait comprendre d'estimer. Vous vous rappelez la soirée quand Luchaire est venu pour la première fois avec vous chez moi ?* »¹¹⁰⁶ - il semblerait que ce soit à Genève, d'après Julien Luchaire lui-même, que la décision de se marier ait été prise. « *Je voyais Antonina Vallentin à Genève. Une grande intelligence et beaucoup de grâce composaient une vive séduction. J'avais cinquante-deux ans. Elle avait été mariée, elle avait vécu. [...] Un jour je la vis, sur le quai des Eaux Vives, accompagnée d'un jeune ministre lithuanien, s'embarquer riieuse et légère, sur les eaux transparentes. Elle n'était pas seulement la femme politique, on pouvait glaner avec elle les quelques brins de poésie épars dans la Genève de la SDN.* »¹¹⁰⁷ Cette femme politique qu'est alors Antonina Vallentin, elle l'est à Genève comme elle l'est à Berlin. Ses préoccupations sont essentiellement européennes et franco-allemandes, essentiellement basées sur l'idéal pacifique que partageaient les intellectuels de l'entre-deux-guerres. Journaliste de plus en plus réputée, correspondante du « Manchester Guardian » ainsi que de journaux polonais, elle est également rédactrice du magazine « Nord und Süd ». Activités professionnelles qui font d'elles, en effet, une véritable passionaria de la politique. Ce travail, ainsi que ses contacts privilégiés avec des personnalités telles que Gustav Stresemann, bien sûr, ainsi que, par conséquence, Aristide Briand, la lance également comme salonnière. Son salon de la Landgrafenstrasse devient un lieu d'influence berlinois, que certains considèrent d'ailleurs comme le meilleur salon de la

¹¹⁰⁶ Lettre d'Antonina Vallentin à Jean-Richard Bloch (novembre 1928), Fonds Jean-Richard Bloch, BnF, Département des Manuscrits, NAF 28222 (188), correspondance vol. XLVI, 443 f.

¹¹⁰⁷ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 174

capitale allemande¹¹⁰⁸. Il s'agit là d'une mondanité professionnelle, d'influence, utilisée à des fins, plus encore qu'artistiques – Antonina Vallentin reçoit pourtant beaucoup de personnalités littéraires – surtout politiques. Mondaine, elle l'est par ambition politique et son influence, dans le Berlin intellectuel européen, est reconnue : « *I must admit that I, like many others, could not see the sense in the coming together of people who said in six different languages : « How do you do ? »*, “*Do you know that Prince X was at Y's luncheon?*” and so on. [...] *From these seeming banalities Tozia built up something very important.*”¹¹⁰⁹ Cette chose importante qu'Antonina Vallentin construisait s'axait surtout d'un projet de réseau mondain où elle joua le rôle de médiatrice assumée. Cette politique et cette influence, elle l'a gagnée à Genève où, au sein de la Société des Nations et de sa mondanité multiple, elle s'abroge une place importante.

Si Antonina Vallentin est une femme politique, elle l'est à travers son travail de journaliste et, bien sûr, à travers la mondanité de salons dont il a été déjà question précédemment. Avant toutes choses, cette journaliste germano-polonaise, française par mariage, autrichienne de naissance, est une femme mondaine. Tout en ne correspondant pas particulièrement à des codes sociétaux et avant tout sociaux¹¹¹⁰, elle cherche cependant à jouer un rôle véritable au sein d'une élite européenne pacifiste de l'entre-deux-guerres. La mondanité et ses attributs, malgré tout, définissent sa carrière. Par ses contemporains qui n'hésitent pas à la critiquer, elle est séductrice, dangereuse, à l'influence tentaculaire. « *Madame Vallentin, élégante, excitée, se multipliant, me présentant à tout le monde.* »¹¹¹¹ Cette mondanité, elle la perpétue, elle l'apprend à Genève où la Société des Nations la façonne. Cette influence, qu'elle veut phénoménale, et qui l'était certainement moins qu'elle ne l'aurait voulue véritablement, est flamboyante au sein des rendez-vous mondains de la Société des Nations. Si Louise Weiss y voit la preuve d'une femme futile, vantarde ; son mari Julien Luchaire admet un mariage d'amour mais, surtout, de raison sociale. Ainsi, Louise Weiss décrit une mondaine genevoise qui semble comporter tout ce qu'elle reproche chez ses contemporaines féminines impliquées dans la cause européenne.

Si ce mariage de raison repose, au regard de Louise Weiss, essentiellement sur cette influence mondaine, Julien Luchaire le confirme toutefois dans ses Mémoires, arguant « *un*

¹¹⁰⁸ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 135

¹¹⁰⁹ Gabriele Tergit, “Antonina Vallentin”, *Association of Jewish Refugees in Great Britain*, (Janvier 1958), p. 5

¹¹¹⁰ Elle n'appartient ni au monde de la diplomatie, ni à celui de l'aristocratie éclairée ou de la bourgeoisie éduquée et intellectuelle

¹¹¹¹ Lettre de JR Bloch à sa femme (21.3.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

alliage où entraient comme composantes la politique et la mondanité »¹¹¹², précisant que ce mariage n'avait pas seulement été fait « *d'un attrait sentimental et sensuel.* »¹¹¹³ Un salon qui, à l'instar des salonnières politiques du XIX^{ème} siècle, est, plus encore qu'essentiellement professionnel, également très présent sur le plan privé. Ainsi, Julien Luchaire, comme Antonina Vallentin, fait de son mariage un élément mondain et de perpétuation d'influence. La mondanité est démontrée ici, par ce propre mariage, comme le premier instrument de l'influence d'Antonina Vallentin dont Julien Luchaire veut profiter, un instrument politique qui permet à la salonnière de se faire une place dans une certaine société de l'entre-deux-guerres. Cette vie mondaine, si importante aux yeux de Julien Luchaire pour sa carrière – « *j'accentuais le caractère international de ma personne et de mon activité* »¹¹¹⁴ - ira de pair, à l'instar de la vie berlinoise d'Antonina Vallentin dans le cadre de laquelle ils se sont connus, avec celle de Paris et du monde politique des années 1930¹¹¹⁵. Cette mondanité, qu'elle fut genevoise, berlinoise ou parisienne, fut l'un des axes de la vie publique – et, dans un sens, privée – d'Antonina Vallentin, un élément autour duquel elle construisit sa place de femme politique, politisée et d'influence, notamment à travers le domaine des arts.

C'est notamment à Genève qu'Antonina Vallentin se fait une place aux côtés des hommes politiques tels que Gustav Stresemann, au cœur de l'espace décisionnel de la politique internationale. C'est également dans la ville du lac Léman qu'elle se fait une place et se forge un avis sur les questions franco-allemandes et européennes. Si beaucoup ne voient sa présence qu'à travers un opportunisme de bon aloi, ces contemporains ont tous une critique issue d'un objectif de reconnaissance dans ce même domaine d'influence franco-allemande et européenne, plus ou moins assumé. Ainsi, les carnets d'Oswald Hesnard, le traducteur et seul témoin de l'entrevue de Thoiry dont la portée symbolique, plus encore que sa portée politique, a enthousiasmé les foules. Antonina Vallentin n'est, à ses yeux, qu'une mondaine, une femme qui « abonde en racontars » tout en voulant se mêler de politique, ce dont elle semble, pour lui, absolument incapable. Ainsi, entre l'année 1928 et 1929, les carnets d'Oswald Hesnard détaillent très largement son énervement envers la salonnière et journaliste qui s'octroie, semble-t-il penser – rejoignant ainsi Louise Weiss – une place dans l'intimité des plus grands

¹¹¹² Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II,, p. 174

¹¹¹⁴ *Op. cit.* p. 175

¹¹¹⁵ *Op. cit.*

qu'elle ne mérite pas. Ses rencontres avec la journaliste ont le plus souvent lieu dans le train qui les amène ou qui les ramène à ou de Genève. Toutefois, si cette journaliste « qui bavarde avec Pertinax, fait l'importante, commence toutes ses phrases par « je » » est critiquée pour sa mondanité, les carnets d'Oswald Hesnard démontre une forte présence à Genève ainsi qu'un véritable chassé-croisé entre les trois grandes villes de la sphère politique d'Antonina Vallentin : Genève, Paris et Berlin. « *Je fais une visite à Madame Antonina Vallentin de retour de Paris [...] Fort peu rassurée de ce qu'elle a observé là-bas, Antonina Vallentin ne l'est guère davantage en ce qui touche Berlin. Elle prévoit la crise¹¹¹⁶ : elle paraît convaincue parce qu'elle prétend savoir de première source que Stresemann [...] est décidé, s'il ne peut engager une conversation concrète au début de septembre avec des intéressés, à frapper un grand coup : invoquer le témoignage de la Société des Nations et, en cas d'échec, s'en aller en claquant les portes.* »¹¹¹⁷ Si cette annotation, dans son carnet, traduit cette capacité dont témoigne autant Julien Luchaire, que Jean-Richard Bloch ou Pierre Bertaux, dont voulait s'attribuer Antonina Vallentin, c'est-à-dire : être partout et surtout où tout se fait et se discute, elle traduit également le ressentiment de ses contemporains pour son intimité avec Gustav Stresemann et ses avis sur le monde. Avis et analyses que l'on ne semble pas vouloir permettre à une mondaine, à une femme, dont le travail de journalisme est finalement très facilement occulté, dans les récits de ses contemporains, par sa fonction de salonnière dont elle paraissait faire grand cas. Cette critique de la mondanité, ou, plus simplement, de la femme mondaine, est accentué par la place soudaine qu'ont gagné les femmes à Genève et que leurs collègues et contemporains masculins n'acceptent que difficilement. Les critiques sont avant tout centrées justement sur la figure de la femme mondaine et futile. Ainsi, c'est également le cas pour Antonina Vallentin dont la futilité et sa « capacité aux racontars » sont les premières caractéristiques que l'on attribue à la journaliste et salonnière, au même titre qu'à ses contemporaines.

Sa relation avec Gustav Stresemann, que tout le monde reconnaît tout en contestant son importance et sa véritable influence, est un élément intéressant du pouvoir mondain d'Antonina

¹¹¹⁶ Un évènement qui sera également, preuve d'un certain parallèle entre la vie berlinoise et genevoise d'Antonina Vallentin, commenté dans la correspondance de Pierre Bertaux : « *Viénot semble très embêté par le discours de Stresemann, celui de Rheinbaren (La Vallentin y est-elle pour quelque chose ? Pure supposition mais pas déraisonnable après certaines remarques* » dans Pierre Bertaux, *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes 1927-1933*, ed. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 182

¹¹¹⁷ Oswald Hesnard (25.06.1928), dans *La recherche de la paix France-Allemagne. Les carnets d'Oswald Hesnard 1919-1931*, éd. Jacques Bariéty, Presses Universitaires de Strasbourg, Strasbourg, 2011, p. 391

Vallentin ainsi que de son rapport avec Genève, notamment en ce qui concerne sa future carrière de médiatrice, multiplicatrice des rapports franco-allemands. En effet, il est à noter que la présence genevoise d'Antonina Vallentin n'a pas lieu en amont de son salon berlinois mais bien plutôt en parallèle de sa vie de « reine de Berlin »¹¹¹⁸. Ainsi, les deux mondanités s'imbriquent et se complètent, dans une course à l'influence politique. Pour alimenter sa présence berlinoise, Antonina Vallentin accompagne la vie politique genevoise : elle est, sur tous les fronts du pacifisme, de la pensée européenne et – Oswald Hesnard le démontre bien dans ses carnets – sur le front du rapprochement franco-allemand. Il n'est, en effet, que question d'Aristide Briand et de Gustav Stresemann, de Thoiry, de Locarno et de Genève. Si, pour Hesnard, « *elle a peur, Stresemann faisant défaut, de perdre toute importance politique* »¹¹¹⁹, elle joue un rôle, non pas de mondaine mais « d'influenceuse » politique, proche du pouvoir et se voulant intimement liée aux grandes figures de ce pouvoir-là. Sa présence à Genève traduit non pas un début de carrière comme figure de l'ombre politique mais de perpétuation des contacts, ainsi, de son réseau. Si son salon berlinois est en grande partie fréquenté par des intellectuels – ainsi que par des diplomates – sa présence dans la « capitale du monde » n'est que politique. Elle reçoit, elle fréquente, elle ouvre les portes du salon des maisons qu'elle loue pour la saison, dans un but de rapprochement, de conversation, de débat voir même, dans le sens non négatif du terme, dans un objectif de complot politique.

Antonina Vallentin n'est cependant pas, à proprement parler « une femme politique ». Elle est cette voix journalistique, certes, mais surtout mondaine, qui semble tout savoir, fait part de ce qu'elle sait, invoque les personnalités qu'elle fréquente – et par là, bien évidemment, Gustav Stresemann – et utilise les noms de son carnet d'adresses pour d'affirmer une place dans ce microcosme franco-allemand berlinois et genevois à la fois. Ainsi, plus encore que la salonnière des arts, qu'elle fut à Berlin, elle est la salonnière du politique, la médiatrice, la multiplicatrice. Genève, à l'instar de Paris, est le lieu où elle puise ses contacts, ses amitiés et ses informations qu'elle distille ensuite au prix de mondanités d'influence. Elle semble courir les événements des soirées genevoises – « *elle n'était pas seulement une femme politique, on pouvait glaner avec elle les quelques brins de poésie épars dans la Genève de la SDN. On pouvait s'échapper des salons encombrés de l'hôtel Carlton, et, en frac et en grande toilette de*

¹¹¹⁸ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 135

¹¹¹⁹ Oswald Hesnard (25.06.1928), dans *La recherche de la paix France-Allemagne. Les carnets d'Oswald Hesnard 1919-1931*, éd. Jacques Bariéty, Presses Universitaires de Strasbourg, Strasbourg, 2011, p. 416

soirée, trouver que les jardins, dans la nuit, s'emplissaient soudain d'un délicieux mystère »¹¹²⁰ - et y faire son marché de personnalités dont elle garde ensuite, le contact pour plus tard. Antonina Vallentin est, en somme, la définition même d'une égérie politique, à l'image des Lise Troubetzkoy et autre Juliette Adam¹¹²¹ de son temps. Elle se veut, en effet, oreille d'un homme qu'elle a façonné et se rapproche ainsi de la figure de la salonnière telle qu'elle fut notamment dans la France de la Troisième République¹¹²². Le salon, son oreille bienveillante, sa séduction qu'elle veut sensible, sa non-appartenance à une société définie, sa caractéristique d'être étrangère, la pousse à se voir en une nouvelle Lise Troubetzkoy, dont le salon parisien et le salon pétersbourgeois, se voulaient le boudoir d'une entente franco-russe¹¹²³.

Antonina Vallentin, ainsi, fait de son salon et de sa compagnie, un lieu de sociabilité politique de l'entre-deux-guerres, se partageant entre Berlin, Paris et Genève, au fait d'une politique qu'elle, même si critiquée par ses contemporains, arrive à faire sienne. Elle est la « compagne utile »¹¹²⁴ aux yeux des hommes politiques, que ce soit Stresemann ou, plus tard, Luchaire dont la sociabilité si elle est nécessaire, est apparentée à la futilité des salons du XIXème siècle où l'art de la conversation, celui de l'Ancien Régime et des Lumières, a moins d'importance et de place qu'à l'époque de la création des salons. Pourtant, Antonina Vallentin se veut égérie, politique, c'est-à-dire, dans un sens, la multiplicatrice d'un pouvoir mondain. Son lien avec Gustav Stresemann va de pair avec sa présence à Genève qui, même si parallèle à sa vie de salonnière berlinoise, joue un rôle essentiel dans la construction de sa figure et de sa présence qu'elle veut rendre indispensable dans les débats franco-allemands de l'entre-deux-guerres, notamment à partir de Locarno. Gustav Stresemann est, à l'instar, par exemple de Juliette Adam qui se veut la muse et la mère politique et mondaine de Léon Gambetta, Antonina Vallentin cherche à se présenter comme la figure mondaine maternelle, dans un sens, de l'homme politique qu'est Gustav Stresemann. « *Égérie du plus inspiré des pacifistes allemands Gustav Stresemann* »¹¹²⁵, Antonina Vallentin va en effet toujours œuvrer dans le sens du

¹¹²⁰ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 135

¹¹²¹ Lire notamment Anne Martin-Fugier, *Les salons de la IIIe République. Art, littérature, politique*, Paris, Perrin, 2003

¹¹²² Lire notamment Sylvie Aprile, « La République au salon : vie et mort d'une forme de sociabilité politique (1865-1885) », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, Année 1991, (38-3) pp. 473-487

¹¹²³ Lire notamment les récits de ses salons dans *L'Echo de Paris* en octobre 1889.

¹¹²⁴ Anne Martin-Fugier, *Les salons de la IIIe République. Art, littérature, politique*, Paris, Perrin, 2003, p. 65

¹¹²⁵ Cédric Maletta, *Jean Luchaire, l'enfant perdu des années sombres*, Paris, Perrin, 2013, p. 130

Ministre des Affaires Étrangères allemand, se gargarisant d'avoir fait sa carrière, elle-même issue d'un monde très éloigné de l'univers politique. Dans ses Mémoires, Julien Luchaire voit en elle, une certaine prophétesse de la future carrière politique de Stresemann, justifiant ainsi son mariage (alors terminé) avec une figure de la mondanité franco-allemande de l'entre-deux-guerres : « *La plus remarquable des divinations d'Antonina Vallentin avait été Gustav Stresemann. Tout ce qu'on peut faire dans un salon politique pour la carrière d'un homme d'État, elle l'avait fait pour lui. Elle était – personne ne pouvait l'ignorer bien qu'elle prît soin de ne pas en faire montrer – la confidente et la conseillère du ministre des affaires étrangères de la nouvelle Allemagne. (...) Stresemann avait besoin d'une informatrice de cette valeur. C'est par elle que je l'approchais.* »¹¹²⁶

S'il a beaucoup été reproché à Antonina Vallentin, notamment, semble-t-il, ses nombreux fantasmes de sociabilité avec des grandes figures politiques, sa relation largement considérée par tous comme intime, avec Gustav Stresemann, n'est que très rarement remise en question. Elle fut, selon la rumeur admise dans les salons berlinois, la maîtresse de Stresemann et sa présence, même si jamais relatée par les contemporains de son salon de la capitale allemande, dans la vie mondaine d'Antonina Vallentin, n'est plus à prouver. Ainsi, son amie Gabriele Tergit, dans sa nécrologie pour son amie décédée en 1957 dans un journal, ne peut s'empêcher de préciser que « *she admired Stresemann and she had faith in the correctness of his policy. Stresemann never forgot this. There was never a more important dinner party at the German Foreign Ministry without Tozia.* »¹¹²⁷ Cette intimité avec Stresemann n'est toutefois pas mentionnée dans les écrits traitant de ce dernier, si ce n'est, bien sûr, la biographie de l'homme politique publiée par Antonina Vallentin elle-même juste après sa mort, au début des années 1930. Simone de Beauvoir, dans le milieu des années 1950, mentionne cette voisine du « Procopé » qu'elle rencontre pour déjeuner ou pour l'après-midi, qui « *parlait bien des gens* » et était « *amie de Stresemann, elle avait connu beaucoup d'hommes politiques et intimement Einstein sur qui elle écrivait un livre.* »¹¹²⁸ Il s'agit, bien sûr, de différencier ce qui a été raconté sur Antonina Vallentin – elle-même n'ayant jamais publié ses mémoires – et sa relation avec Gustav Stresemann, ce qui était connu dans la société qu'elle fréquentait et ce qu'elle racontait auprès de ceux qu'elle rencontrait fréquemment. Il semblerait, si on se base

¹¹²⁶ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 136

¹¹²⁷ Gabriele Tergit, « Antonina Vallentin », dans *Association of Jewish Refugees in Great Britain*, (Janvier 1958), p. 5

¹¹²⁸ Simone de Beauvoir, *La force des choses*, Paris, Gallimard, 1963, t. I., p. 341

sur les propos de Hesnard ou de Pierre Bertaux, voir même, de Jean-Richard Bloch qu'elle considérait comme un ami intime, que son intimité avec l'homme politique allemand ait été connu de tous, considérée comme véridique et utilisée, d'après Hesnard et Louise Weiss dont les propos sur leurs contemporains sont relativement amers, par elle à des fins politique et d'influence.

Toutefois, cette relation genevoise et berlinoise avec la figure politique allemande qu'il fut l'un des passeports qu'elle emprunta, en plus de son travail de journaliste, pour se présenter dans la mondanité genevoise, celle du divertissement et celle de la représentation diplomatique et politique, et s'y faire un nom. Il est en effet vérifiable qu'Antonina Vallentin fut présente à toutes les saisons genevoises dès 1926, c'est-à-dire, à partir de l'entrée de l'Allemagne à la Société des Nations et qu'elle y mena une vie active à l'image de ses semblables. Si ce n'est pas à Genève qu'elle rencontra Julien Luchaire mais bien à Berlin, où il traîne dans son entourage mondain et devient un habitué de son salon – « *Puis j'ai mené bébé Luchaire au Schwanecke où nous attendait, buvant whisky sur whisky, la célèbre Antonina, et nous avons regardé débiter le gratin de la bohème politique et littéraire.* »¹¹²⁹ - c'est à Genève qu'ils se marient. « *Briand et Stresemann devaient être nos témoins au mariage ; le projet ne fût pas réalisé pour une difficile de dates ; nous nous mariâmes cependant à Genève, comme il se devait, mais sans cérémonie. C'était en juillet 1929.* »¹¹³⁰

Genève et Stresemann, s'ils ne créent pas le salon berlinois d'Antonina Vallentin, assurent sa stature mondaine et son influence dans le milieu franco-allemand. Ainsi, Genève se trouve une nouvelle fois au centre d'une carrière féminine, qui trouve notamment son sens à travers le journalisme politique qu'elle exerce, à l'instar de figures plus célèbres telles que Geneviève Tabouis ou Louise Weiss, au sein du microcosme de la Société des Nations. Antonina Vallentin utilise la figure de Gustav Stresemann comme elle utilise l'aura de la Société des Nations et les célébrités que l'organisation internationale appelle à elle. Son rapport avec Gustav Stresemann, tout d'abord, s'inscrit dans une relation traditionnelle entre une salonnière et son hôte. Ainsi, si Antonina Vallentin a besoin de l'ombre de l'homme politique sur son salon et son exercice de la sociabilité, Gustav Stresemann fait du salon de la journaliste, également un centre où il peut exercer une politique par la mondanité alors nécessaire à tout homme politique voulant se faire une réputation et une carrière. Le salon devient ainsi

¹¹²⁹ Lettre de Jean-Richard Bloch à sa femme (23.3.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

¹¹³⁰ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 175

l'exemple de cette « mico-société » où ses acteurs sont unis par des intérêts communs. Si le salon est une micro-société, la Genève de la Société des Nations l'est à plus grande échelle et Antonina Vallentin y tisse la toile de son réseau qui servira ensuite à Berlin, comme à Paris. Dans la maison qu'elle loue avec Julien Luchaire, elle reçoit, en marge des sessions, la fine fleur des représentants français et allemands : « *Durant tout le séjour de la famille Luchaire à la Boverie, ce ne furent que thés, réceptions, repas somptueux. On a même conté que les plus hauts personnages des délégations françaises et allemandes s'y rencontrèrent autour de la table du directeur* [Julien Luchaire]. »¹¹³¹

Genève est, pour Antonina Vallentin, l'un des lieux de son apprentissage politique. C'est également l'un des lieux de sa mondanité. À l'instar des deux autres salonnières dont il est question ici, Antonina Vallentin a un salon itinérant. Ainsi, Helene von Nostitz tiendra sa mondanité d'influence à Dresde comme à Berlin, évoluant toutefois dans deux mondes radicalement différents – son salon berlinois étant avant tout dédié à un certain idéal de rapprochement franco-allemand, s'inscrivant ainsi comme vitrine principale du Comité Mayrisch dont son mari est l'un des membres honorifiques. Jenny de Margerie, épouse de diplomate, future épouse d'ambassadeur, use de la mondanité comme fonction et établira son univers de sociabilité à chaque poste de son époux. La mondanité diplomatique est, par nature même, finalement, itinérante.

En ce qui concerne Antonina Vallentin, sa sociabilité s'axe donc autour de trois grandes capitales – Genève, Berlin et Paris¹¹³² – trois villes centrales dans la construction de ce qu'elle poursuit : c'est-à-dire, une conception européenne et, par là-même, une pensée franco-allemande qu'elle articulera notamment à travers les arts (principalement la littérature). La mondanité genevoise, par sa diversité, sa richesse, son caractère occasionnel – c'est-à-dire, au rythme des « saisons » des séances de la Société des Nations – le thème de la paix et de la concession politique et diplomatique autour de laquelle elle s'articule, se forge comme le lieu d'apprentissage d'une mondanité politique pour Antonina Vallentin. Ainsi, Genève, microcosme véritable où sont reconstruits les éléments des sociétés dont, notamment, leurs castes élitistes qui représentent une majorité notable de cette organisation internationale, est le lieu où elle exerce ses griffes, où elle forge un réseau solide, où elle s'affirme comme la

¹¹³¹ *L'Action française* (6.11.1932) (l'article relate des faits survenus en 1929), p. 2

¹¹³² Ainsi que, occasionnellement, et seulement l'été des années 1930 jusqu'au déclenchement de la guerre, à Sanary-sur-Mer, la ville des exilés allemands, principalement hommes de lettres

« compagne utile »¹¹³³ de Gustav Stresemann. Journaliste, bien informée sur la politique européenne et mondiale, Antonina Vallentin continue son travail de salonnière influente au sein de la Société des Nations, notamment dans la villa de La Boverie où, en compagnie de Julien Luchaire, elle reçoit Français et Allemands, une fois l'Allemagne membre de la Société des Nations en 1926. Le salon devient une utilité stratégique où elle impose Gustav Stresemann et où elle récolte les grands noms qui parsèmeront son salon berlinois et/ou parisien à partir de 1929 : « *La principale raison d'être de l'agglomérat était l'utilité. Utiles, ces réunions où l'on échangeait des services, utiles, les conciliabules au fumoir où des hommes politiques et des journalistes, les mains enfoncées dans leurs poches, font la traite des places. Certains salons deviennent une espèce de Bourse* »¹¹³⁴. Cette bourse aux réseaux, c'est le Genève de la Société des Nations, celui d'Antonina Vallentin qui, à travers son travail de journaliste et son intimité avec Gustav Stresemann, la place sur la scène internationale – c'est-à-dire, dans la société politico-mondaine d'une certaine élite de la Société des Nations. Une certaine élite notamment franco-allemande qu'elle reçoit en Suisse puis à Berlin, pour enfin, pour certains, les accueillir, en exil, à Paris, une fois Hitler au pouvoir.

Si on ne sait pas comment Antonina Vallentin et Gustav Stresemann se sont rencontrés et ont tissé des liens, ce fait établi rapporté par tous leurs contemporains du microcosme élitiste qui verra dans Locarno le symbole d'une nouvelle Europe – « *Locarno [...] resta comme une des rares nouveautés réelles parmi les décombres d'une paix précaire* »¹¹³⁵ - semble se fortifier à Genève où la salonnière se fait la porte-parole, ou du moins se présente comme telle, du Ministre des Affaires Étrangères allemand. C'est notamment à travers les grands moments de Stresemann au sein des affaires internationales, qu'Antonina Vallentin s'affirme : ainsi, Genève, ainsi Locarno et Thoiry – dont ce qu'elle semble savoir déplaît fortement au seul témoin de l'entretien, comme traducteur, la figure mi-politique mi-mondaine, notable dans la société berlinoise Oswald Hesnard – qu'elle utilise ensuite, au cours des années 1930, comme événements fondateurs d'une politique internationale et européenne qu'elle défend encore et qu'elle soutient avoir joué un rôle prégnant. Si le seul témoignage véritable que nous ayons de cette action politique à Genève, est celui de Oswald Hesnard, qui n'est pas particulièrement positif envers cette journaliste qu'il fréquente et visite toutefois, pour son réseau et pour y

¹¹³³ Anne Martin-Fugier, *Les salons de la IIIe République. Art, littérature, politique*, Paris, Perrin, 2003, p. 65

¹¹³⁴ Duchesse de Clermont-Tonnerre, citée par : op. cit. p. 72

¹¹³⁵ Antonina Vallentin : « Les jardins de la paix. Locarno-Thoiry-Stresa. Mais où sont les oliviers d'antan », dans *Le Petit Journal* (10.04.1935), p. 1

récolter des informations – il est toutefois certain qu'elle y a joué un rôle notable pour sa carrière de salonnière et de mondaine politique. Présence confirmée par les témoignages, moins détaillé, de ses proches, que ce soit Gabriele Tergit, Julien Luchaire ou, de manière plus critique, Louise Weiss. Ainsi, elle se présente comme une informatrice de choix, notamment en ce qui concerne les états d'âme de Gustav Stresemann et sa position politique au sujet de Thoiry et, plus généralement, les intentions allemandes au sujet de la Société des Nations. Oswald Hesnard, ainsi, la visite pour connaître les dernières nouvelles de cette journaliste directement informée, dit-on, par le Ministre des Affaires Étrangères allemand – « *je fais une visite à Madame Antonina Vallentin de retour à Paris* ». S'il la visite, il part toutefois du constat que cette informatrice est peu fiable. Cette non-fiabilité est notamment définie par une figure considérée comme ultra-mondaine, donc peu politique et certainement pas détentrice d'informations sérieuses. Cette considération est d'ailleurs vérifiable par l'évolution du dénominateur d'Antonina Vallentin dans les carnets d'Oswald Hesnard. Si elle est « Madame » en 1928, elle n'est plus que « La Vallentin » un an après : « *La Vallentin continue à faire ses confidences pessimistes* » écrit-il en mars 1929, peu de temps après la mort de Stresemann. Annonçant la maladie du Ministre des Affaires Étrangères allemand, elle n'est pas crue, ni par Oswald Hesnard qui se targue d'être bien informé, ni par Aristide Briand lui-même : « *Elle vient chez Briand lui dire tout cela : il l'écarte de la main : « Mais non voyons, M. Stresemann a une situation très forte, il ne sait pas même jusqu'à quel point – il n'est pas si malade, etc. » Et à moi il ajoute : « Ce qu'il y a d'agaçant, c'est que ces gens, venant à Genève, veulent toujours en revenir avec un prix ou un bon point, comme à l'école ».*¹¹³⁶

Il est intéressant de noter que même Aristide Briand, d'après Oswald Hesnard, voit Antonina Vallentin comme une mégère mondaine dont la présence à Genève repose essentiellement sur une certaine curiosité malsaine – « veulent toujours en revenir avec un prix ou bon point » - lui qui, pourtant, d'après Julien Luchaire lui-même¹¹³⁷, devait être le témoin de mariage du couple Luchaire - Vallentin en juillet 1929. Si cela ne prouve pas une défiance envers Antonina Vallentin, c'est envers cette sociabilité genevoise en général qu'il semble être défiant. Une cour mondaine, curieuse, qui cherche à s'imposer autour des hautes personnalités de la Société des Nations. Il s'agit toutefois de rappeler qu'au sujet de la maladie de Gustav

¹¹³⁶ Oswald Hesnard (10.03.1929), *La recherche de la paix France-Allemagne. Les carnets d'Oswald Hesnard 1919-1931*, éd. Jacques Bariéty, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2011, p. 483

¹¹³⁷ Julien Luchaire, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II, p. 175

Stresemann, Antonina Vallentin était toutefois bien informée, le Ministre des Affaires Étrangère allemand, atteint de la maladie de Basedow depuis la Première Guerre mondiale, décèdera en effet quelques mois plus tard en 1929. Si les propos, les « racontars » de la journaliste et salonnière sont donc ainsi malheureusement confirmés, Oswald Hesnard ne semble toutefois rien vouloir lui concéder, voyant même dans cette maladie de Stresemann : « *une conséquence des bavardages pessimistes de Vallentin* ».

Si les carnets d'Oswald Hesnard ne sont guère descriptifs et détaillés au sujet de la présence d'Antonina Vallentin, ils représentent toutefois la seule source directe que nous ayons – avec les Mémoires de Julien Luchaire – au sujet de la présence de la salonnière et journaliste à la Société des Nations et dans la bonne société genevoise. Il est intéressant de noter à quel point, au même titre que les belles mondaines critiquées dans la presse de l'époque, Antonina Vallentin ne récolte guère d'honneurs au sujet de son rôle, abondamment remis en question, à Genève ainsi qu'aux côtés de Stresemann. Si cette constatation ne peut faire que l'objet de suppositions et d'hypothèses, elle peut toutefois prêter à deux analyses s'inscrivant directement dans la vision de cette présence au féminin au sein de la politique et de la scène internationale. Mondaine, salonnière, intime d'un homme politique, Antonina Vallentin est certainement vue comme une « une compagne inutile ». Une mondaine qui, au même titre que la belle Yseult des « Précieuses de Genève »¹¹³⁸, n'apporte aux questions internationales rien d'autre qu'une présence féminine débordante. Cette défiance envers une femme qui s'occupe de politique et qui se targue, assez bruyamment en ce qui concerne Antonina Vallentin, de mieux savoir, mieux connaître l'avis d'un homme politique allemand, figure essentielle de cette époque ainsi que pour le rapprochement franco-allemand, démontre à quel point cela semble alors inacceptable.

Il ne nous a été possible de découvrir que peu de choses sur le parcours mondain d'Antonina Vallentin, notamment sur ce qui l'a amené à devenir l'une des principales salonnières berlinoises de l'entre-deux-guerres franco-allemand. Toutefois, le point de vue de sa vie genevoise, nous a paru particulièrement nécessaire dans la construction de cette thèse de doctorat. Principalement, dans la retranscription de son parcours de vie. Salonnière « particulière », mondaine genevoise puis berlinoise, journaliste avant tout, femme du politique et de pouvoir, se voulant égérie d'un homme important des relations franco-allemandes, impliquées dans le rapprochement entre les deux pays ennemis plus par nécessité politique que

¹¹³⁸ Robert de Flers, Francis de Croisset, *Les précieuses de Genève*, Paris, Les Éditions des Portiques, 1928

par intérêt personnel – polonaise, allemande d’adoption, Antonina Vallentin n’a dans le rapprochement franco-allemand qu’une vision de plus globale de construction européenne et, surtout, de positionnement politique. Journaliste, elle utilisera également, à Berlin, les arts et la culture pour s’abroger une place dans un univers berlinois post-locarnien une place particulière de salonnière professionnelle.

Genève fut ainsi, pour Antonina Vallentin, l’apprentissage politique d’une salonnière qui « débute » alors dans le Berlin franco-allemand. La journaliste s’invite dans la capitale du monde en même temps que l’entrée de l’Allemagne à la Société des Nations et s’inscrit ainsi dans une présence allemande et dans un soutien total à l’œuvre et à la politique de Gustav Stresemann. Ce dernier, Ministre des Affaires Étrangères, a besoin d’Antonina Vallentin – « sorti de la petite bourgeoisie, ayant peu voyagé et ne connaissant guère son pays, Stresemann avait besoin d’une informatrice de cette valeur »¹¹³⁹ - comme Antonina Vallentin a besoin de lui. Si c’est à Berlin qu’Antonina Vallentin assied son empire mondain et, surtout, son influence de réseau, elle a besoin de Genève pour se donner un souffle politique international et se trouver une place sur une scène politique particulièrement étendue. C’est en effet à la fois dans le contexte de Locarno et de l’entrée de l’Allemagne à Genève qu’Antonina Vallentin fait ses classes en politique internationale et, surtout, en politique franco-allemande. La carrière mondaine et de « salonnière professionnelle », pour reprendre les mots de Louise Weiss, dépend en effet de l’évènement politico-mondain lui-même, qui appelle à la sociabilité et induit justement l’action d’une figure telle qu’Antonina Vallentin. La mondanité genevoise est ponctuelle et dépendante de l’évènement mondain, au même titre, dans un sens, de la mondanité berlinoise dont il est question ici, induite par le contexte politique de l’après-guerre et la volonté intellectuelle de rapprochement notamment franco-allemand. Ainsi, la carrière mondaine d’Antonina Vallentin, bien plus que sa carrière journalistique, est dépendante des évènements auxquels elle se raccroche, c’est-à-dire, les grandes dates et les grands sommets d’une politique internationale et franco-allemande : Locarno, l’entrée de l’Allemagne à la Société des Nations – ce qui, dans ce cas, sous-entend par la suite Genève dans son ensemble, puis les différents évènements politico-culturels franco-allemands et européens. Si, en 1885, une chroniqueuse mondaine du Figaro¹¹⁴⁰, écrivait que la capitale française possédait des « salons leaders qui

¹¹³⁹ Julien Luchaire, *Confession d’un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II., p. 136

marchent à la tête de l'opinion et prononcent des jugements ayant force de loi », c'est dans le sillage de cette image de la mondanité dépendante de l'actualité politique, telle Marie Radziwill à Berlin ou Juliette Adam en France, pour ne citer qu'elles, que s'inscrit Antonina Vallentin.

Genève n'est qu'une étape nécessaire dans son parcours politique et, surtout, parallèle à Berlin mais dont les événements font de ces lieux et de ces moments de la scène franco-allemande le terreau fertile d'une influence et d'un réseau qui sert à Antonina Vallentin et où elle se place avantageusement. Ainsi, en 1935, une dizaine d'années après sa démarche mondaine triomphale dans cette cour internationale, elle réunit en un seul événement Locarno, Thoiry et Stresa et les présente comme le socle d'un rapprochement franco-allemand alors, au moment de l'écriture de cet article, extrêmement fragile. Si dans son récit nostalgique, sous-titré d'ailleurs « mais où sont les oliviers d'antan », Antonina Vallentin présente ces villes comme « *une petite ville heureuse* » qui se trouve au centre des préoccupations « *des grands tournants de l'histoire, aux moments où il semble que la diplomatie internationale s'est de nouveau fourvoyée* », il est avant tout question d'un climat dans lequel elle se voit avoir eu un rôle à jouer. Rôle d'égérie, dit-elle, rôle de journaliste et de mondaine, ce sont les échelons d'une carrière de salonnière politico-culturelle qu'elle retrace alors.

D. Les salons – contre-pouvoir et puissance des femmes ?

« *Entre fugacité des traces et océan de l'oubli, ils sont étroits les chemins de la mémoire des femmes* »¹¹⁴¹

Ce grand silence, propre à l'histoire des femmes comme des historiennes telles que Michelle Perrot¹¹⁴² ou Yannick Ripa¹¹⁴³, pour ne citer qu'elles, cherchent à le démontrer depuis les années 1970/1980, qui s'est abattu sur ces figures d'une intelligentsia franco-allemande des années 1920/1930. Si les salons ont fait l'objet de travaux de recherches - notamment ceux de l'Ancien Régime ou de la Belle Époque en ce qui concerne la France et l'époque du « Sturm und Drang » et du XIX^{ème} siècle pour l'Allemagne – les « salonnières » comme figures féminines et féministes centrales de l'Histoire européenne n'ont que très peu été traitées. Il s'agirait, en effet, non pas de se consacrer à une figure en particulier, mais de retracer plus généralement le rôle des salons comme espaces de contre-pouvoir féminin c'est-à-dire, de réappropriation d'un lieu où se cantonnaient les femmes en un lieu, si ce n'est de « pouvoir », sinon d'influence.

Un certain « caractère féminin » du salon ne doit cependant pas être vu comme l'apanage de cette forme d'expression mondaine dont la mode traversa toute l'Europe à partir de la fin du XVIII^{ème} siècle jusqu'à la Grande Guerre, voir, comme nous l'avons vu, au-delà de 1918. Si la majorité des hôtesse étaient justement bien des femmes et que cet espace, au sein même de leur maison, témoignait d'un rôle qui se confirma certes comme un rôle d'influence et de médiation, mais qui était avant tout cantonné à l'espace intime de la vie publique, quelques hommes¹¹⁴⁴ y trouvèrent également moyen de s'y exprimer et de recevoir. Ainsi, que ce soit fait sous la bannière d'un couple – à l'instar, par exemple, de Monsieur et Madame Necker¹¹⁴⁵ - ou bien à travers la figure d'un seul homme comme ce fut le cas pour

¹¹⁴¹ Michelle Perrot, *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 2020, [2^e édition], p. 45

¹¹⁴² Michelle Perrot, *La place des femmes. Une difficile conquête de l'espace public*, Paris, Les Éditions Textuel, 2020, 178 p.

¹¹⁴³ Yannick Ripa, *Femmes d'exception, les raisons de l'oubli*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2018, 240 p. ou de la même autrice : *Les femmes dans la société*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2016, 164 p.

¹¹⁴⁴ Comme le rappelle notamment Antoine Lilti dans, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^{ème} siècle*, Paris, Fayard, 2005

¹¹⁴⁵ Op. cit. p. 369-370

Boni de Castellane sous la III^{ème} République ou encore, moins éloigné de nous dans le temps, Pierre Viénot qui recevait, dans le Berlin de l'entre-deux-guerres, les hautes figures de son objectif de rapprochement franco-allemand.

Si la première problématique d'appréhension du « salon » et des univers qu'il colporte avec lui consiste, dans le cas qui nous préoccupe, à la question du genre – le salon comme lieu de divertissement, de création artistique ou de réseau politique et culturel, est également une complexité en plus. L'image des salons est, de plus, complexifiée par son évolution à travers les siècles et les événements historico-politiques ainsi que leur appréhension historiographique dans le contexte franco-allemand de l'entre-deux-guerres. S'ils peuvent être, à la fois, féminins et masculins, ainsi que lieu de divertissement, d'expression de tradition sociale, de conversation, de création artistique et culturelle ainsi que de stratégie politique, ils furent, dans le cas des salons de l'entre-deux-guerres berlinois, à la fois culturels et politiques et fondamentalement féminins.

Il nous tenait à cœur, au cours de ce travail de doctorat, d'appréhender le salon à travers une perception différente de ce qui a déjà été fait dans l'historiographie plus ancienne comme actuelle. Les « salons » et les « salonnières », en effet, furent avant tout considérés comme des lieux mondains sans importance véritable, aux secrets d'alcôves et aux péripéties amoureuses que l'absence conséquente de sources rendait d'autant moins appréhensible du point de vue de la recherche. La perception des salons, ainsi, sont des lieux contestés d'un quelconque pouvoir féminin¹¹⁴⁶ et impriment d'abord à leurs hôtes l'image de figures féminines « *semé[es] à la ville* » ; des « *allégories ou symboles [qui] couronnent les grands hommes, ou se prosternent à leurs pieds, reléguant un peu plus dans l'oubli les femmes réelles qui les ont soutenus ou aimés, et les femmes créatrices dont l'effigie leur porterait ombrage* »¹¹⁴⁷ dont une possible importance politique est totalement occultée. Toutefois, si l'image des salonnières et des salons est avant tout cantonné à celle d'une aristocratie finissante et d'une bourgeoisie adepte des codes de l'ancien monde, ainsi qu'ayant disparu avec la chute des Empires et la fin de la Grande Guerre, le silence assourdissant de ces salonnières de l'entre-deux-guerres, plus encore qu'une

¹¹⁴⁶ Alice Bravard, *Le monde parisien 1900-1939. La persistance du modèle aristocratique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013 ainsi que Steven Kale, *French Salons. High Society and Political Sociability from the Old Regime to the Revolution of 1848*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 2004 ou encore Adeline Daumard, *La vie de salon en France dans la première moitié du XIX^e siècle*, dans Etienne François (dir.), *Sociabilité et société bourgeoise en France, en Allemagne et en Suisse, 1750-1850*, Paris, Recherche sur les Civilisations, pp. 81-94

¹¹⁴⁷ Michelle Perrot, *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 2020, [2^e édition], p. 47

conséquence d'un délaissement de la recherche durant plusieurs années, est avant tout à « *la carence de traces dans le domaine des sources auxquelles s'alimente l'historien* »¹¹⁴⁸. Une carence, que Michelle Perrot considère comme issue directement d'une « déficit de l'enregistrement primaire »¹¹⁴⁹. Cette absence de sources est avant tout dû, en effet, au silence des salonnières elles-mêmes. Ce manque de traces est général dans l'histoire des salons : de par leur structure même, ils ne sont pas génératifs de sources primaires et concrètes, comme des listes de membres ou des comptes-rendus de séances mais, par la pression mondaine, le manque de considération par leurs contemporains et par elles-mêmes, les salonnières elles-mêmes n'ont pas cherché à se rappeler à l'Histoire. Constat qui semble encore plus sévère et prégnant en ce qui concerne les salonnières de l'entre-deux-guerres « locarnien berlinois », c'est-à-dire, à l'instar de Helene von Nostitz, Antonina Vallentin et Jenny de Margerie, les réseaux mondains et intellectuels d'une intelligentsia franco-allemande des années 1920 jusqu'à la montée du nazisme en Allemagne.

Ainsi, si pour toutes ces raisons, l'histoire des salons de l'entre-deux-guerres berlinois fut particulièrement complexe à réaliser ici et le parcours de leurs salonnières ainsi que leur influence réelle reste d'autant plus difficile à retracer. Quelle influence les salons, politiques ou culturelles, eurent-ils véritablement sur la cause, l'idéologie ou la stratégie qu'ils poursuivaient (dans le cas où ils en suivaient) ? Dans quelle mesure, la médiation et la construction de réseaux, qui eurent lieu entre leurs murs et sous la férule d'une hôtesse toute puissante au sein de ce dit salon, peuvent-ils s'inscrire dans une notion de contre-pouvoir féminin ? C'est-à-dire, la victoire évolutive, sur un monde d'hommes où elles ne sont vues que comme allégories – d'où la notion « d'égérie » - en imposant cet espace intime comme un des centres officieux mais nécessaires de l'espace public ? Enfin, quelle importance les salons ont-ils eu sur la cause franco-allemande, quel rôle ont-ils joué, à travers le réseau construit par les figures qui les dirigent, dans le Berlin locarnien de l'entre-deux-guerres ?

Lors de son entrée à l'Académie française, Marguerite Yourcenar, première femme à y être accueillie, rendit hommage aux femmes de l'Ancien Régime. Ces figures de la littérature – dans le cas de Yourcenar – qui « *n'avaient pas songé à franchir votre seuil, et peut-être*

¹¹⁴⁸ *Op. cit.*, p. 47

¹¹⁴⁹ *Op. cit.*

eussent elles cru déchoir, en le faisant, de leur souveraineté féminine »¹¹⁵⁰ s'approchent d'une certaine conception de la salonnière qui expliquerait, finalement, le silence assourdissant autour des trois femmes de l'entre-deux-guerres berlinois dont il est question ici et, plus généralement, de la plupart des salonnières, peu importe leur domaine d'activité.

Déchoir de sa souveraineté féminine. Cela signifierait ainsi que ces femmes de l'Ancien Régime « reines de salons » voyaient leur position sociale et l'influence qu'elles tiraient de ces espaces intimes sur lesquels elles régnaient, comme un moyen d'affirmer leur rôle de femmes au sein d'un monde normé et à la masculinité dirigeante. Cette influence féminine ne semble pas, à première vue, être l'instrument ou l'espace d'une possible puissance des femmes. Les règles et les codes d'un salon, en effet, poussaient l'hôtesse à garder une place particulièrement discrète. Une salonnière, en effet, ne se doit pas être une femme d'influence mais une figure discrète de la mondanité. Si, pour Antoine Lilti, il s'agit de ne pas cantonner l'univers des salons à un rôle essentiellement féminin – cela impliquerait, d'après lui, une exagération d'un pouvoir justement pouvant être considéré comme féminin ainsi que l'oubli conséquent du rôle masculin de certains hôtes. Les grands ou petits salons européens, peu importe le domaine, toutefois, furent majoritairement tenus par des femmes – « *Un salon, c'est d'abord une femme. Et, de préférence, une femme qui a de l'esprit* »¹¹⁵¹. Ils représentent, de plus, à l'instar de la vision de Marguerite Yourcenar, un espace d'influence qui, certes, n'augure aucune puissance personnelle de la salonnière mais une place dans la hiérarchie sociale ainsi qu'une influence reconnue dans la sphère d'occupation du dit salon. Si certains ne sont que des lieux de divertissements, ce sont ceux qui s'occupent d'art, de littérature, de musique ou de politique qui se transforment en antichambre d'une carrière, ou, dans certains cas, du pouvoir. Ainsi, les salonnières se font conseillères intimes, « écouteuses professionnelles » d'une personnalité dont la discrétion est l'une des caractéristiques centrales de ces salons. Certaines hôtesse peuvent aller jusqu'à plaider la cause de certains, intervenir dans la carrière d'autres, faire ou défaire un début de vie sociale réussie, en invitant ou n'invitant plus une figure de cette scène mondaine, pilier de base de la société. Les salonnières ne sont, certes, pas des femmes politiques à proprement parler mais entretiennent un lieu où il est possible discourir librement, éloigné d'une censure possible, que ce soit celle, officielle, d'un État ou bien celle, plus générale, de la

¹¹⁵⁰ Discours de réception à l'Académie française de Marguerite Yourcenar (22.01.1981), www.academie-francaise.fr, URL : <http://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-de-marguerite-yourcenar>

¹¹⁵¹ Anne Martin-Fugier, *Les salons de la IIIe République. Art, littérature, politique*, Paris, Editions Perrin, 2003, p. 8

société même. Elles sont, de fait, la plupart du temps respectées par leurs hôtes : « *On leur adresse sans cesse la parole ; on veut en être écouté ; on craint de les fatiguer ou de les ennuyer ; et l'on prend une facilité particulière de s'exprimer, qui passe de la conversation dans le style. Quand elles ont du génie, je leur en crois l'empreinte plus originale qu'en nous.* »¹¹⁵²

Le respect et l'influence des salonnières n'est cependant pas partagé par tous. Si les salonnières ont leurs réseaux et, ainsi, leurs membres solidaires et respectueux, qui leur doivent en partie, leur place sociale ou leur carrière littéraire et/ou politique ; les salonnières peuvent être particulièrement critiquées, notamment à partir du XIX^{ème} siècle. Ainsi, ce ne sont bien que des femmes qui se mêlent de politiques (le plus souvent) ou bien des cocottes, de belles horizontales, à l'instar de La Païva déjà citée, dont la réputation est extrêmement mauvaise ce qui ne l'empêche pas d'être visitée par des grands noms du Tout-Paris. Si le salon est un lieu neutre, où il est possible de rencontrer des personnalités que l'on a pas, forcément, l'occasion de rencontrer ailleurs – il en va ainsi, particulièrement, pour les salons de l'entre-deux-guerres berlinois – il n'est toutefois pas exempté des règles et des codes sociaux et de bonnes mœurs qui règnent sur la bonne société des capitales européennes. Ainsi, La Païva n'est qu'une ambitieuse et une aventurière dont le succès mondain auprès des grands noms de l'époque est à mettre sur le compte de la curiosité malsaine pour ses mauvaises mœurs. Ainsi, Edmond et Jules de Goncourt rapportent le dédain social et le mépris de la Princesse Mathilde Bonaparte à l'encontre de cette rivale de mauvaises vie : « *Elle s'élevait contre les grands exemples de domination de ces femmes, honorées de la fréquentation des philosophes, des hommes de lettres, des savants, des penseurs, « contre la puissance de ces fillasses n'ayant point pour excuse un art, un talent, un nom, le génie d'une Rachel et chez qui les plus purs allaient manger les truffes de la Courtisane.* »¹¹⁵³ La réputation sociale, si elle est primordiale dans ce XIX^{ème} siècle finissant qui marque la gloire de la Païva – semble l'être tout autant pour le Berlin de l'entre-deux-guerres : l'exemple d'Antonina Vallentin, considérée comme une aventurière, une « saleté » par certains et dont la fréquentation des bars à la mode et des lieux de vie homosexuels paraissaient, pour ses semblables à l'instar de Helene von Nostitz ou Jenny de Margerie, ainsi

¹¹⁵² Denis Diderot, *Sur les femmes*, dans *Oeuvres Complètes*, Paris, Gallimard, 1951, p. 958, cité dans Anne-Marie Lugan Dardigna, *Ces dames au salon. Féminisme et fêtes galantes au XVIII^e siècle*, Paris, Editions Odile Jacob, 2014, p. 67

¹¹⁵³ Edmond et Jules de Goncourt, *Journal. Mémoires de la vie littéraire 1887-1896*, éd. Robert Ricatte, Paris, Robert Laffont, 1989, t. III., p. 224

que certains grands noms du champ intellectuel et de la politique franco-allemande, absolument scandaleux et ouvertement critiquable.

C'est peut-être là, finalement, que cette « puissance féminine » dont les salons pourraient être une des caractéristiques à première vue, semble illusoire. Si les femmes ont vraisemblablement utilisé ce cantonnement social féminin dans un espace intime, c'est-à-dire éloigné de l'espace public et officiel, dans une notion de contre-pouvoir féminin, la société dans laquelle elles évoluent est toutefois réglementée et observée, même après la Grande Guerre dans un Berlin qui se voulait être la capitale de la liberté des années folles. Femmes libérées, femmes politiques, femmes d'influence, femmes de réseaux, elles furent toutefois et surtout, des femmes dont l'espace intime, réglementée par une société d'homme et des codes aristocratiques prégnants, ne s'évadait pas au-delà du salon.

Un réseau de salon – un réseau d'espace clos ?

Pour Anne Martin-Fugier, dont les travaux sur les salons s'échelonnent autour de la III^e République en France, un salon « c'est d'abord une femme », c'est une « *réunion intime, qui dure depuis plusieurs années, où l'on se connaît et se cherche, où l'on a quelque raison d'être heureux de se rencontrer* »¹¹⁵⁴. Antoine Lilti rappelle toutefois, qu'un salon est avant tout « *une pièce d'architecture désignant une grande salle à plafond cintré* »¹¹⁵⁵ qui « *s'imposa progressivement, dans les hôtels urbains, comme le lieu où l'on recevait les invités* »¹¹⁵⁶. Autrement dit, un salon est un lieu clos où règne, le plus souvent, une femme qui reçoit régulièrement des hôtes qu'elle a choisi dans un objectif de réunion mondaine, de structure sociale et, finalement, de réseau. Les « salonnières » sont informées, à proprement parler, sans sortir de chez elles et font de l'information un flux direct jusqu'au cœur de leurs salons : « *Avoir un salon, n'être jamais seule, être renseignée sur tout et sur tous, elle n'a jamais prétendu à autre chose* » se souvient Prosper Mérimée au sujet de Juliette Récamier, dont l'influence politique a inquiété jusqu'à Napoléon I^{er}. « *On trouve dans un salon un certain nombre*

¹¹⁵⁴ Virginie Ancelot, *Les Salons de Paris : foyers éteints*, Paris, J. Tardieu 1858, p. 14-15, cité par : Anne Martin-Fugier, *Les salons de la III^e République. Art, littérature, politique*, Paris, Editions Perrin 2003, p. 8

¹¹⁵⁵ Antoine Lilti, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard 2005, p. 9

¹¹⁵⁶ *Op. cit.*

*d'opinions et d'idées toutes faites, qu'on prend et qu'on répand ailleurs. C'est un arsenal où l'on va puiser des munitions pour faire du bruit. De là, la gloire pour une femme d'avoir le grand arsenal qui approvisionne les autres ; mais [...] il faut attirer les gens d'esprit et les retenir. »*¹¹⁵⁷

Lieu clos, clôturé, où la femme est contrainte de suivre les codes sociaux d'une société aristocratique dont l'influence, peu à peu, disparaît mais qui perdure à travers les événements mondains dont font partie les salons. Si les salons évoluent de leur âge d'or, sous l'Ancien Régime en France, jusqu'à ceux de l'entre-deux-guerres, une certaine continuité y est cependant palpable. Leur appréhension comme « espace public/privé »¹¹⁵⁸ qui fait de la maison un espace sexué, exclusivement celui des femmes mais où il leur est possible d'exercer finalement une sorte de « pouvoir » féminin en utilisant un espace sexué, délimité, féminisé en un lieu qui repousse cette limitation en l'utilisant dans une notion de contre-pouvoir. « *Dans une société globalement dominée par le pouvoir masculin, les femmes ont néanmoins exercé tout le pouvoir possible. Les femmes du XIXe siècle (...) n'ont pas été seulement des victimes et des sujets passifs. En utilisant les espaces et les tâches qui leur étaient confiés, elles ont parfois élaboré des contre-pouvoirs qui pouvaient subvertir les rôles apparents* »¹¹⁵⁹. Si les propos de Michelle Perrot s'apparentent au XIXe siècle à la forte ségrégation du genre, au cours duquel les femmes et les hommes ont leurs espaces délimités et où les femmes n'ont guère accès aux lieux publics et aux lieux dits « de pouvoirs », on découvre une même analyse apparente dans la construction des salons de l'entre-deux-guerres berlinois. Ainsi, si la femme est perçue comme « dangereuse », elle semble toutefois encore l'être dans les années 1920 comme il est possible de le découvrir dans les propos des hôtes de ces salons, la plupart masculins, et dont le ton, ironique, amusé, choqué, paternaliste, n'est guère porté à l'admiration envers Jenny de Margerie – « die kleine Margerie »¹¹⁶⁰ -, Helene von Nostitz – dont les bavardages incessants agacent Pierre Bertaux : « *il faut parler, sinon elle parle !* »¹¹⁶¹ - ou encore, dans une moindre

¹¹⁵⁷ Prosper Mérimée, *Correspondance générale*, Toulouse, Edouard Privat, 1957, p. 108-110, cité dans Anne Martin-Fugier, *Les salons de la IIIe République. Art, littérature, politique*, Paris, Perrin 2003, p. 9

¹¹⁵⁸ Notamment à travers les travaux de Jürgen Habermas, *L'Espace public*, Paris, Payot, 1962 ainsi que Michel Foucault, *Espace, savoir et pouvoir*, dans *Dits et écrits, 1980-1988*, Paris, Gallimard, 1994, vol. IV

¹¹⁵⁹ Michelle Perrot, *Pouvoir des hommes, puissance des femmes ? L'exemple du XIXe siècle*, dans *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 2020, [2^e édition], p. 310

¹¹⁶⁰ Harry Graf Kessler, *Das Tagebuch (1923-1926)*, Stuttgart, Klett-Cotta., t. VII., p. 760

¹¹⁶¹ Lettre de Pierre Bertaux à ses parents (29.01.1928), dans *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes (1927-1933)*, éd. Hans Manfred Bock, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001

mesure Brigitte Bermann, considérée par Jean-Richard Bloch comme « *je ne crois pas du tout que Brigitte B. Fischer soit intelligente. Elle n'est même pas très jolie* »¹¹⁶² - et, bien sûr, Antonina Vallentin qui est considérée, au choix, comme une aventurière, une intrigante, une égérie ratée, « *une juive polonaise sur le retour, tournant en ce moment à la grosse petite dame, avec quelques beaux restes, et qui a un vaste passé d'aventurière cosmopolite* »¹¹⁶³. Cette dangerosité féminine, dont les commentaires déjà présentés ici ainsi que ci-dessus, démontrent une véritable clause d'absence de bienveillance envers une présence féminine qui s'avère, certes nécessaire et utile mais qui, même auprès des hôtes masculins les plus assidus de ces salons, n'est en rien comparable à ceux qui se considèrent comme les véritables acteurs d'un rapprochement franco-allemand du champ intellectuel alors au centre des préoccupations des salons dont il est question ici.

Ce silence assourdissant de la mémoire historiographique ainsi que des salonnières elles-mêmes qui n'ont pas cherchées, pour la plupart, à témoigner de leurs actions diverses dans la société dans laquelle elles s'inscrivaient pourtant en toutes lettres est ainsi mis en parallèle avec la critique constante de ceux qui avaient pourtant besoin des réseaux issus des salons. Lieux clos, lieu pourtant ouverts sur un vaste monde artistique et politisé qui leur parvenait sans qu'elles n'aient à quitter, véritablement, l'espace public/intime de leurs salons. Les salonnières sont des médiatrices du monde et des réseaux mondains qui, pourtant, n'ont dans le champ dans lequel elle s'inscrive une voix à part entière. On les loue, les adore – ainsi, la citation de Denis Diderot citée plus haut – on fait confiance à leur jugement mais on ne cherche pas à faire de leur personnage, une voix publique officielle et respectée. C'est également et surtout le cas pour l'entre-deux-guerres, où les trois femmes dont il a été question ici, n'ont pas de voix propre - même si, en ce qui concerne Antonina Vallentin elles peuvent chercher à s'y imposer – et sont, dans la plupart des cas, critiquées par leurs hôtes, ironisées, moquées et mises sous un boisseau social particulièrement puissant.

Le salon s'inscrit-il ainsi dans une perspective de pouvoir masculin mais de potentielle puissance féminine ? L'histoire des salons de l'entre-deux-guerres berlinois, dont il nous a été donné ici d'esquisser un aperçu, c'est également réfléchir sur la question du rapport des genre. Pour reprendre les propos de Michelle Perrot, c'est en effet : « *tenter de réfléchir en termes de*

¹¹⁶² Lettre de Jean-Richard Bloch à sa femme (9.4.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

¹¹⁶³ Lettre de Jean Richard Bloch à sa femme (24.3.1928), BNF, Fonds Jean-Richard Bloch, NAF 28222 (110)

*frontières, de partages, d'équilibre ; de séduction et d'amour ; mais aussi de conflits et de compromis, de déplacements, de pouvoirs et de contre-pouvoirs. »*¹¹⁶⁴ L'univers du salon est, ainsi, un espace où s'exerce, en plus d'une influence féminine certaine, les frontières des genres ainsi qu'un certain « contre-pouvoir ». Cette forme de sociabilité s'inscrit toutefois dans une structure sociétale typique, traditionnelle, où les femmes n'ont une voix pour la seule raison qu'elles servent les intérêts des hommes et restent dans l'ombre. Si Anne-Marie Lugan Dardigna voit dans les classes sociales inférieures dans l'Ancien Régime une « intériorisation de l'infériorité »¹¹⁶⁵ féminine « attribuée par les hommes », elle est sensiblement la même pour les femmes de salon de l'entre-deux-guerres. Femmes puissantes mais femmes du monde avant tout, c'est-à-dire, inscrites dans un processus structurel fort où l'homme reste la figure à servir et où les femmes sont sensiblement celles qu'il est possible voir salutaire, malgré leur position et les services rendus pour une carrière, de diminuer. Une infériorité féminine intériorisée. Mais qu'en est-il de ce possible sentiment de supériorité qui fait de cette place de l'ombre une supériorité féminine de laquelle il se serait agi de déchoir en s'affichant publiquement et dont il est question dans les propos de Marguerite Yourcenar¹¹⁶⁶ ?

Nous n'avons, malheureusement, pas assez d'écrits d'Antonina Vallentin, de Jenny de Margerie ou de Helene von Nostitz pour pouvoir permettre aux salonnières un droit de réponse. Toutefois, leur silence ne pourrait-il pas faire foi ? En effet, si Antonina Vallentin avait, semblait-il, prévu de publier ses Mémoires - projet qui n'aboutira pas - probablement aurait-elle consacré une place importante à ces personnalités qu'elle recevait entre le milieu des années 1920 jusqu'au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, c'est-à-dire presque quinze ans, elle dont les contemporains notaient l'aspect mondains voir presque vantard en référence aux grandes figures intellectuelles qu'elle voulait appeler « ses amis ». Toutefois, il semblerait, qu'aucune des trois ne sous-estimaient la place mondaine importante qu'elles pouvaient tirer de ces salons de l'entre-deux-guerres berlinois. Il est, de fait, ainsi pour toutes les salonnières : un sentiment d'influence notable et assumé. Ainsi, Marie Radziwill se montre, dans ses souvenirs¹¹⁶⁷, particulièrement fière de ses relations intimes avec le roi et la reine de Prusse tout

¹¹⁶⁴ Michelle Perrot, *Pouvoir des hommes, puissance des femmes ? L'exemple du XIXe siècle*, dans *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 2020 [2^e édition], p. 312

¹¹⁶⁵ Anne-Marie Lugan Dardigna, *Ces dames au salon. Féminisme et fêtes galantes au XVIIIe siècle*, Paris, Odile Jacob, 2014, p. 107

¹¹⁶⁶ Discours de réception à l'Académie française de Marguerite Yourcenar (22.01.1981), www.academie-francaise.fr, URL : <http://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-de-marguerite-yourcenar>

¹¹⁶⁷ *Une française à la cour de Prusse. Souvenirs de la Princesse Antoine Radziwill (née Castellane) 1840-1873*, Paris, Librairie Plon, 1931, dans www.gallica.bnf.fr, URL :

en se permettant de véritables critiques quant à la manière de gérer la paix franco-prussienne (défaut qu'elle attribue notamment à Bismarck qu'elle n'apprécie pas, son salon faisant partie des « Bismarckfeinflich ») puis en ce qui concerne, bien plus tard, la politique de Guillaume II. Juliette Adam, dont il a déjà été plusieurs questions ici de par l'exemple qu'elle donne comme médiatrice politique et multiplicatrice de rencontres, donc de réseau, se permet également de rappeler plusieurs fois à Léon Gambetta combien il doit à la sociabilité mondaine que représentent les salons et en particulier le sien : « *Ne riez pas, Gambetta, et soyez certain qu'à Paris on ne va pas loin quand on ne fait pas partie des gens qu'on peut voir. Le succès des hommes de l'ordre moral, c'est que tous appartiennent à la société [...] Vous pouvez être de l'opposition dans les cafés, mais vous ne pourrez être du gouvernement que dans le monde [...] C'est à Belleville, au grand U qu'on fait les révolutions et les oppositions ; c'est dans les salons qu'on fait les gouvernements.* »¹¹⁶⁸ Pour Juliette Adam, qui fit de la politique, le point central de sa mondanité, la sociabilité dont fait partie intégrante son salon, est le lieu où seul est possible la carrière réussie d'un homme politique. La femme – ainsi que son mari, Juliette et Edmond Adam étant liés du point de vue mondain – qui tient salon est donc celle, sous-entend la salonnière de la Troisième République, qui fait les hommes politiques et non la politique qui fait le salon.

Si la plupart, en effet, n'ont pas profité de cette popularité mondaine et ont œuvré, dans l'ombre, pour la carrière d'un seul homme ou d'un mouvement, politique ou artistique – ainsi qu'une cause, comme ce fut le cas pour les salonnières de l'entre-deux-guerres dont il est question ici – c'est bien cette ombre mémorielle et sociale qui les rend supérieure et non leur possible activité publique sur une scène qu'elles cherchent à dominer depuis l'espace où la société masculine les a cantonnées. « *La femme apparaît comme un élément central de la vie mondaine [...] Invitée dans la haute société, elles interviennent comme des agents dynamiques de la sociabilité parisienne. Maîtresses de maisons les plus distinguées, elles polarisent autour de leur personne des cercles mondains qui s'entrecroisent. Le rayonnement de certaines d'entre elles prend une dimension inégalée par les hommes. Les femmes conçoivent, reçoivent,*

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k97612480/f16.item.r=une%20fran%C3%A7aise%20%C3%A0%20la%20cour%20de%20prusse> ainsi que, *Une grande dame d'avant-guerre. Lettres de la princesse Radziwill au Général de Robilant 1889-1914*, vol. 1 (1889-1895), Bologne, Paris, 1933

¹¹⁶⁸ Juliette Adam, *Nos amitiés politiques avant l'abandon de la revanche*, Paris, Alphonse Lemerre 1908, p. 117-118, cité dans Anne Martin-Fugier, *Les salons de la IIIe République. Art, littérature, politique*, Paris, Perrin, 2003, p. 65

sélectionnent, donnent le ton, font et défont les réputations. »¹¹⁶⁹ La définition d'Alice Bravard, même si apparentée au grand monde parisien, reste la même pour Berlin et, de fait, pour l'entre-deux-guerres berlinois. Cette polarisation qui découle sur la mise en place de réseaux, font de ces salonniers, des éléments essentiels dans la construction d'une société structurée autour d'une cause – la cause franco-allemande.

Supériorité féminine ? Puissance de femmes ? Espace d'influence ? Les salons sont, de fait, bien plus qu'un simple lieu de divertissement mondain ou, comme ils le furent le plus souvent démontrés – et à raison, dans certains cas – un espace bourgeois, aristocratique, c'est-à-dire éloigné du monde et de ses réalités. Si l'espace dans lequel les hôtesse et leurs hôtes évoluent, c'est-à-dire, a fortiori, un espace hors du temps par excellence car espace intime et non pas public (au contraire des clubs, des restaurants ou des hôtels ainsi que les événements officiels de la cour, française ou allemande, ou de la République), l'objectif reste à garder un pied dans une réalité ou bien artistique ou bien politique. Ainsi, Marie Radziwill est très au courant de la situation franco-allemande et, ses lettres à son mari lors de la guerre franco-prussienne et notamment lors de la construction de la paix, sont flagrantes d'une conscience politique accrue chez une femme dont les sorties principales sont pour l'impératrice Augusta et les événements de la cour, en parallèle de son salon.

Les flux d'information des salons se construisent dans un seul sens : l'information vient jusqu'à la salonniers et la salonniers n'a pas, sauf dans certains cas, à mener une campagne politique ou artistique à l'extérieur. C'est par cette caractéristique structurelle de son réseau et de l'espace que représente le salon où l'hôtesse exerce son influence que l'influence féminine directe de la salonniers semble à première vue illusoire, voire, impossible. L'hôtesse de salon se doit d'être discrète et, surtout, statique. Le salon est un lieu privilégié, immuable, qui ne change pas d'adresse, ni de jour. Antonina Vallentin, dans ce sens, en recevant également dans les cabarets berlinois – au contraire des deux autres salonniers dont il est question ici – bouleverse les convenances. Si le salon est un espace d'influence, il l'est par sa capacité à récolter les informations tout en restant, aux yeux de ses hôtes, un lieu profondément intime et privé. Anne Verjus, dans ses travaux sur les « diners de veuves » du couple Morand de Jouffrey analyse cette structure mi-privée, mi-publique, « informelle » et dont le statut, particulier, semble s'approcher de celui des salons : « *Au sens immatériel du terme, ce matériaux met au jour un espace de sociabilité qui a un joué un rôle dans l'enchaînement des petites décisions,*

¹¹⁶⁹ Alice Bravard, *Le grand monde parisien 1900-1939. La persistance du modèle aristocratique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, p. 89

des rencontres et des réceptions (...) chaînon parmi d'autres dans le complexe et long processus de la décision politique, ni plus ni moins important en soi que les autres (...) c'est l'une de celles qui interrogent le mieux les relations entre deux mondes que l'on considère habituellement comme distincts et que l'on étudie, surtout, de manière séparée : le monde privé de la famille et le monde public du politique (...) nous obligeant à nous interroger sur l'appartenance de cet espace intermédiaire, flou et secret, à celui, plus formel à priori, du politique. »¹¹⁷⁰ La comparaison entre les « diners de veuves » et les salons est plus complexe que la simple question de cette « informalité » ainsi que du flou entre vie privée / vie publique. Toutefois, c'est cet espace d'influence difficilement définissable, qui rend notamment la question de la « puissance » concrète de la salonnière particulièrement compliquée.

La question de la supériorité féminine et de l'influence de la salonnière reste pourtant l'une des questions centrales de cette thèse de doctorat. En effet, comment statuer sur le rôle véritable joué par les trois « reines de Berlin » dans l'entre-deux-guerres, en ce qui concerne le rapprochement franco-allemand essentiellement, si une influence véritable des salons et de cette mondanité si spéciale, mi mondaine mi privée, ne peut être officiellement admise ? La particularité de la recherche sur les salons consiste, comme nous l'avons plusieurs fois précisé, en la difficulté des sources, des termes, de la définition même de « salon » et de la conclusion quant à son rôle véritable dans une société élitiste extrêmement socialisée et, ainsi, adepte des habitudes mondaines. Ce « *nœud où se croisèrent des flux d'information venant de la cour, du monde littéraire, des cafés et des journalistes* », permettant ainsi « *la construction de carrières politiques et se muer en foyer d'opposants et surtout en des lieux que les diplomates utilisèrent souvent* »¹¹⁷¹, fait du salon un monde à part. L'absence de sources, de récits, de mémoires des salonnières – en ce qui concerne les salons berlinois : un silence mémoriel assourdissant ; l'oubli historiographique ainsi que le parti pris choisi par les mémorialistes, les contemporains ainsi que, jusqu'à un certain point, les historiens rendent la recherche sur les salons d'autant plus nécessaire mais d'autant plus semée d'embûches. En ce qui concerne une quelconque influence, supériorité ou bien « puissance » féminine à travers cet espace d'expression

¹¹⁷⁰ Anne Verjus, *Une informalité ordonnée. Les „diners de veuves“ du couple Morand de Jouffrey*, dans François Ploux, Michel Offerlé, Laurent Le Gall, *La politique sans en avoir l'air. Aspects de la politique informelle, XIXe-XXe siècles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2019, p. 209-224

¹¹⁷¹ Eric Saunier, article de recension sur « Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIIIème siècle » (Paris, 2005), dans *Annales historiques de la Révolution française. Guerre(s), société(s), mémoire*, (n°348), avril/juin 2007

mondaine et de construction de réseaux, les salonniers elles-mêmes n'ont pas particulièrement cherché, après coup ou pendant, à en faire étalage. Femmes de l'ombre, n'ont elles pas délibérément choisi de le rester, permettant ainsi, pour Marguerite Yourcenar, à une « supériorité féminine » de perdurer. Si la plupart sont moquées ou montrées du doigt ou bien, même si respectées par leurs contemporains, elles sont relativement jugées comme des « égéries » en robes, des « parlements mondains » qui égayaient leurs soirées ou leurs « jours » propres aux dames, par des occupations politiques ou artistiques, leur importance est finalement considérée.

Ainsi, elles sont à la fois inspiratrices, médiatrices ; à la tête de réseaux puissants qui peuvent faire ou influencer une carrière politique ou artistiques. Elles sont également des informatrices discrètes et des hôtes qui font de cet espace de vie qu'est le salon, un lieu devenu nécessaire à l'expression mondaine ainsi que, plus généralement, à la société. « *A salonniers never gains any personal advantage from these services, because of the assistance she rendered was never accomplished on her own behalf* » écrit Steven Kane¹¹⁷² au sujet des salonniers du XIX^{ème} siècle français. Toutefois, elle est également une « conseillère politique » d'après le même auteur, ainsi qu'un accès direct à la haute société, ce que des hommes politiques – Léon Gambetta avec Juliette Adam¹¹⁷³ ou les diplomates français à Berlin à partir de 1871 jusqu'à la Seconde Guerre mondiale¹¹⁷⁴ – recherchaient justement. Elle peut également, se faire arbitre ou médiatrice : « *[she] could undertake the reconciliation of political differences on their own initiative because they usually controlled a salon's composition and had the authority to direct its conversation* »¹¹⁷⁵ sans toutefois faire du salon le lieu des décisions politiques ; cependant, elles sont le fruit de rencontres qui poussent à des décisions tardives. Les salonniers sont donc à la fois des animaux politiques mais mondains, sans influence directes mais dont les salons qu'elles possèdent exercent un rôle et une certaine autorité dans les domaines qu'ils représentent. Si elles n'ont pas d'influence politique concrète, elles règnent cependant, dans l'espace clos de leurs salons, sur les hôtes qu'elles invitent et sur les discussions abordées, influant ainsi possiblement sur les rencontres et les débats qui peuvent ensuite, en

¹¹⁷² Steven Kale, *French Salons. High Society and Political Sociability from the Old Regime to the Revolution of 1848*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 2004, p. 141

¹¹⁷³ Juliette Adam, *Nos amitiés politiques avant l'abandon de la revanche*, Paris, Alphonse Lemerre 1908, p. 117-118, cité dans Anne Martin-Fugier, *Les salons de la III^e République. Art, littérature, politique*, Paris, Editions Perrin, 2003, p. 65

¹¹⁷⁴ Marion Aballéa, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'ambassade de France à Berlin (1871-1933)*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2017

¹¹⁷⁵ Steven Kale, *French Salons. High Society and Political Sociability from the Old Regime to the Revolution of 1848*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 2004, p. 141

dehors du salon, donner lieu à des conséquences politico-culturelles plus concrètes et définitives.

Femmes politiques ? Femmes mondaines ? Qui étaient, finalement, ces femmes de salons dont l'Histoire – européenne notamment – est peuplée ? Elles furent, avant tout, femmes du monde, s'inscrivant dans la tradition de « posséder » une société, être dans le monde, être du monde, en faire partie et s'intégrer ainsi à des codes sociaux conventionnels, traditionnels. Jouer, finalement, son rôle de femmes de l'élite, de la bourgeoisie et de l'aristocratie : « *une vie mondaine est donc une vie de salon, organisée autour de domiciles privés où un maître ou une maîtresse de maisons riches reçoivent régulièrement les amis, hommes et femmes, qui forment « leur société » et dont l'ensemble forme (...) « La Société ».* »¹¹⁷⁶ Si le salon n'est pas à proprement parler un attribut « féminin », les plus célèbres furent toutefois tenus par des femmes. Il est d'ailleurs communément admis que ce rôle de réception, de médiation, de neutralité de l'espace de rencontre, est une affaire de femmes. Premièrement pour les caractéristiques que l'on donnait aux femmes. C'est-à-dire, ce rôle de médiatrice douce et frivole dans lequel on cantonnait les femmes : « *Il appartient aux femmes de maintenir autour d'elles la politesse des mœurs, la courtoisie, l'urbanité qui caractérisent la sociabilité française. C'est par là qu'elles peuvent le mieux exercer leur empire* »¹¹⁷⁷ écrit un journaliste de « Gil Blas » en 1908. Le salon devient, d'abord, la prison sociale des femmes où elles se doivent de se tenir – autrement dit, éloignée des sphères de pouvoir, qu'il soit politique ou plus généralement culturel. La vie publique n'est pas une affaire de femmes, du moins, pas lorsqu'elle s'éloigne du simple divertissement où elle semble alors être l'ornement nécessaire à un grand monde normé. Elles sont des « *agents dynamiques de la sociabilité parisienne* »¹¹⁷⁸, un « *élément central de vie mondaine* »¹¹⁷⁹ où elle joue « *un rôle moteur dans le dynamisme mondain* »¹¹⁸⁰. Alice Bravard le reconnaît elle-même, si l'aménagement de l'espace domestique, la vie privée, l'intérieur de la maison est un domaine que l'on a totalement délaissé aux femmes, « *elles lui confèrent un véritable pouvoir* »¹¹⁸¹, qui font de certaines hôtesse de

¹¹⁷⁶ Maurice Agulhon, *Le cercle dans la France bourgeoise 1810-1848. Étude d'une mutation de sociabilité*, Cercle des Annales, n°36, Paris, Librairie Armand Colin, 1977, p. 24

¹¹⁷⁷ J. Ernest-Charles, « Salons politiques », dans *Gil Blas* (28.10.1908), p. 1

¹¹⁷⁸ Alice Bravard, *Le grand monde parisien. 1900-1930. La persistance du modèle aristocratique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes 2013, p. 89

¹¹⁷⁹ Cit. op.

¹¹⁸⁰ Cit. op. p. 93

¹¹⁸¹ Cit. op. p. 90

salon de véritables professionnelles. « *Apte à tout comprendre, à aborder toutes les questions qui intéressent les gens distingués, à suivre les différentes manifestations de leur goût et de leur pensée avec sympathie et intelligence, cette vocation suffit à ses aspirations* »¹¹⁸² écrit Juliette Lamber au sujet de la marquise de Jaucourt. Elle liste là les caractéristiques d'une « bonne salonnière », les mêmes recommandations que Marie d'Agoult, sa mentor puis rivale mondaine, lui avaient faites lors des débuts dans le grand monde de celle qui deviendra Juliette Adam. Les salonnières, ainsi, s'imposent alors sans quitter le cercle familial, privé, intime dans lequel la bonne société les veut cantonner. Ainsi, Marie Radziwill, à Berlin, qui fait de son appartement de la Pariser Platz, au plus proches des ambassades et de la chancellerie allemande, un lieu d'informations et de pouvoir sans toutefois quitter son salon et, surtout, tout en restant une adepte de ces traditions sociales. C'est un « véritable pouvoir dans l'espace privé » qui est ainsi conféré aux femmes qui imposent ainsi un « contre-pouvoir »¹¹⁸³, c'est-à-dire, l'utilisation des limites imposées dans le but de créer un espace où règne une possible et certaine, si ce n'est puissance, du moins « influence » féminine.

Car, « *ce qui est refusé aux femmes, c'est la parole publique* »¹¹⁸⁴, écrit Michelle Perrot. Une interdiction qui est bien plus profonde que simple respect des convenances sociales : ainsi, le silence des salonnières, notamment celles de l'entre-deux-guerres berlinois dont il est ici question, peut être considéré comme « *un acte d'autodestruction [...] aussi une forme d'adhésion au silence que la société impose aux femmes, faites, comme l'écrit Jules Simon, « pour cacher leur vie » ; un consentement à la négation de soi qui est au cœur des éducations féminine, religieuse ou laïque et que l'écriture [...] contredisait.* »¹¹⁸⁵ Un acte de silence mémoriel volontaire que Marguerite Yourcenar interprète comme un gage de supériorité féminine mais qui, pour le sens de l'histoire, a contribué à faire disparaître une notion moins frivole de ces femmes mondaines que l'on estimait avant tout objet de la bourgeoisie et de l'aristocratie et de la société de divertissement du grand monde.

Ainsi, Antonina Vallentin, Jenny de Margerie ou Helene von Nostitz ont, par leur silence (dans le cas de Helene von Nostitz, qui a publié une autobiographie, un silence concernant son salon) s'inscrivent alors dans une longue tradition de femmes mondaines dont

¹¹⁸² Comte Paul Vassili (pseudonyme de Juliette Lamber) : *La société de Paris. Le Monde politique*, dans www.gallica.bnf.fr, URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64813459>

¹¹⁸³ Michelle Perrot, *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, « Champshistoire », 2020, [2^e édition]

¹¹⁸⁴ *Op. cit.* p. 544

¹¹⁸⁵ *Op. cit.* p. 51

le rôle fut nécessaire dans la construction d'une société élitiste berlinoise franco-allemande qui se voulait, en somme, en marge d'un monde car à la base d'une nouvelle conception politique et sociale – une pensée européenne – mais dont l'oubli est caractéristique et grandiose.

« *Ich kann Ihnen nur sagen [...] dass ich ganz besonderes unglücklich bin, dass Tosia nicht mehr Zeit hatte, ihre Memoiren zu schreiben, die für spätere Historiker so unendlich aufschlussreich gewesen wäre. Es bleibt uns nichts als nun in das Unabänderliche zu fügen und auf ein Wiedersehen in einer anderen Welt zu hoffen.* »¹¹⁸⁶ Ainsi, pour son amie Marie-Louise Hiller réfugiée, après-guerre, en Nouvelle-Zélande, les Mémoires d'Antonina Vallentin auraient dû être publiées : dans un intérêt historique, d'abord mais également dans un but de mémoire, de non-oubli. Morte, sans traces autobiographiques, Antonina Vallentin semble alors, aux yeux de son amie, totalement vouée à l'oubli et au silence. Ainsi, le travail de mémoire autobiographique des femmes, des salonnières de l'entre-deux-guerres, est vu comme le seul moyen de faire face à la vague historiographique qui, si elle ne les oubliera pas, ne s'y intéressa guère, notamment dans un souci de sources manquantes ou incomplètes. Dans le cas d'Antonina Vallentin, si l'oubli mémoriel est bien prégnant, il n'est peut-être pas dû seulement à sa seule personne et à sa seule histoire (« Tosia » mourra jeune, à l'âge de 64 ans) mais également à un désintérêt certain dans lequel elle était déjà tombée de son vivant. Ainsi, Simone de Beauvoir, dans ses Mémoires, parle d'une femme que l'on image déjà vieille et dont l'aspect physique n'impressionne guère la parisienne : « *Mal habillée, mal chapeauté ou drapée dans des peignoirs disgracieux, je m'étonnai quand sur une photo je la vis jeune et belle [...] Amie de Stresemann, elle avait connu beaucoup d'hommes politiques et intimement Einstein sur qui elle écrivait un livre [...] Nos relations se poursuivirent jusqu'en août 1957 où une crise cardiaque l'emporta.* »¹¹⁸⁷ Ce désintérêt d'une nouvelle génération, de ceux qui cherchaient également, à l'instar de Simone de Beauvoir, à écrire le monde de l'après-guerre, est palpable dans la plupart des écrits posthumes et des souvenirs sur Antonina Vallentin après 1945. Même si elle continue à mener une vie sociale et mondaine tambour battant, elle n'est plus la médiatrice, « l'influenceuse » dont le salon berlinois puis parisien brillait au sein d'une élite intellectuelle disparate et transnationale. « *Her circle was getting older and smaller. Salons were considered*

¹¹⁸⁶ Lettre de condoléance de Marie-Louise Hiller à Edwine Silberstein à l'occasion du décès de sa fille Antonina (16.09.1957), Deutsch Exilarchiv, Frankfurt am Main, EB 2001 / 072 I. D. 001

¹¹⁸⁷ Simone de Beauvoir, *La force des choses*, Paris, Flammarion, 1979, t. I., p. 341

old fashioned. Now intellectuals prefers to gather in cafés, or be interviewed on radio, television or film. She was no longer of the avant-garde.”¹¹⁸⁸

Cette disparition des salons, qui fut longtemps datée au début de la Grande Guerre dont la symbolique de césure semblait parfaitement correspondre avec la chute des codes d’un ancien monde, se statue en effet plutôt après 1945. L’oubli mémoriel autour des salonnières berlinoises dont il est question ici est notamment dû à cette perte d’intérêt pour une tradition que l’on estimait, déjà dans les années 1930 mais plus marqué encore lors des bouleversements économiques, politiques et sociaux au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, comme appartenant à un monde vieillissant. De plus, de par le déclenchement, justement, du deuxième conflit mondial, les initiatives de l’entre-deux-guerres, notamment en ce qui concerne la place des femmes, furent oubliées. Ce désintérêt de l’historiographie et, par la suite, des *gender studies* pour ces femmes mondaines, que l’on pouvait ranger dans une certaine caste élitiste, privilégiée ; des femmes apparentées aux cocottes ne semblaient pas, à première vue, correspondre à une certaine histoire des femmes. En effet, les salonnières sont, il est vrai, membre à part entière d’une société masculinisée et n’ont pas cherché, au premier abord, à se soulever de cet espace essentiellement féminin – l’espace privé – dans lequel elles avaient été cantonnées. Il peut d’ailleurs être surprenant de retrouver des salonnières, c’est-à-dire directement issue d’un monde que l’on croyait révolu, dans un Berlin des années folles réputé pour le symbole de liberté sexuelle, morale, genrée qu’il représentait. Mis à part Antonina Vallentin qui utilise, nous l’avons vu, ces caractéristiques d’une ville en construction pour alimenter sa sociabilité d’éléments nouveau, voir même, révolutionnaires ; les salonnières du Berlin de l’entre-deux-guerres sont des reliquats d’un monde aux codes sociaux strictes et au rôle des femmes, malgré l’utilisation de ces limites, encore résolument normé.

« Pouvoir des hommes, puissances des femmes ». Pour Michelle Perrot, la question sociétale se pose alors. Les salons de l’entre-deux-guerres s’inscrivent dans une continuité sociale et élitiste où la question des rapports des genres n’est pas posée mais subie. En effet, il s’agit d’être influente sans avoir de voix sur la scène publique. Il s’agit d’être animal politique sans faire de politique. Il s’agit d’utiliser la mondanité dans un cadre plus général, éloigné du divertissement. Il s’agit, en somme, de repousser les limites du salon pour créer une influence féminine, professionnelle, sur laquelle repose un rapport du genre conventionnel et normé :

¹¹⁸⁸ Anna Rabkin, *Antonina Vallentin. A European of Foreign Affairs*, mémoire de master sous la dir. de Henry Reichman, California State University, 2003, p. 124

l'hôtesse du salon représente un réseau, une médiation, un univers, voir même, pourquoi pas une scène ou une vitrine où l'homme, qu'il soit issu des arts ou de la politique, puise ce qu'il juge nécessaire dans la poursuite de sa carrière politique.

Vitrine, lieu d'influence, lieu de médiation, espace de rencontres, de discussions, de « pré-diplomatie » où se discutent les problèmes de mondes différents mais qui se retrouvent au salon. C'est la sociabilité, l'aptitude de l'espèce humaine à vivre en société¹¹⁸⁹ mais aussi la nécessité sociale d'avoir une mondanité. Cette intelligentsia franco-allemande de l'entre-deux-guerres, comme toute société, a eu besoin de ces salons, lieux de rencontres, lieux de mondanités où certaines femmes régnaient à la mode de l'ancien monde toujours bien présent dans les années 1920/1930 et duquel elles furent oubliées. Un silence, en somme, qui va de pair avec le salon et la salonnière et qui les engloutit.

¹¹⁸⁹ Maurice Agulhon, *Le cercle dans la France bourgeoise 1810-1848. Étude d'une mutation de sociabilité*, Cercle des Annales, n°36, Paris, Librairie Armand Colin, 1977

Conclusion

« *Nous, la France et l'Allemagne, nous sommes, c'est vrai, le cœur de l'Europe et ces deux pays doivent arriver un jour à s'entendre.* »¹¹⁹⁰ C'est de ce constat qu'est née une grande majorité des initiatives franco-allemandes de l'entre-deux-guerres. Si Stefan Zweig, ami d'Antonina Vallentin dont il fréquente le salon, notamment à Paris au début des années 1930, considère le désamour entre la France et l'Allemagne comme un « crime », il s'inscrit dans une pensée globale d'une part des intellectuels français et allemands au lendemain de la Grande Guerre. Ce souhait de l'auteur autrichien s'est esquissé au cours des années post-locarniennes, sur la scène berlinoise d'une intelligentsia convaincue de son rôle nécessaire dans la construction d'un monde nouveau. En effet, cette réconciliation franco-allemande devient le centre des esprits de ceux - intellectuels comme diplomates, journalistes comme écrivains – dont l'objectif ultime était « *l'information psychologique* »¹¹⁹¹. Les salonniers s'inscrivent dans cette dynamique de propagation des idées, de propagande idéologique et de mise en place de réseaux d'élites. Des médiateurs, tels que Pierre Viénot ou Ernst Robert Curtius, recherchent la construction d'une élite transnationale, particulièrement solide et solidaire, dont l'objectif premier est l'entente commune. Une entente des têtes pensantes des deux pays, destinée à la propagation d'une idéologie avec pour objectif une révolution des esprits, de toutes les strates de la société, cette fois.

Ainsi, les années 1926/1933 sont significatives, nous l'avons vu, de par l'esprit intellectuel, cet esprit de Locarno qui souffle alors dans les têtes des grands cerveaux français comme allemands. Déjà intéressés par une certaine idée de paix, les premiers acteurs de cette reconstruction élitiste de l'entente franco-allemande, malgré le lourd passé que les deux nations se partagent, s'inscrivent dans une démarche volontariste, active. Une dynamique du rapprochement qui les pousse à jouer un rôle dans la construction d'une Europe nouvelle, voir même, dans un sens plus global, dans le changement de l'état d'esprit de deux nations ennemies – « *Erbfeind* ». Un changement dont l'avenir pacifique du monde semble dépendre.

¹¹⁹⁰ Lettre de Stefan Zweig à Romain Rolland (19.10.1914), cité par : Jean-Yves Brancy : *Européens et pacifistes dans la Grande Guerre : l'amitié de Romain Rolland – Stefan Zweig*, in : Rémi Fabre, Thierry Bonzon, Jean-Michel Guieu, Elisa Marcobelli, Michel Rapoport (dir.) : *Les défenseurs de la paix (1899-1917)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, « Hors Série », 2018, p. 363

¹¹⁹¹ Pierre Viénot à Pierre de Margerie (coll. privée famille de Margerie) (25.06.1925), cité par : Bernard Auffray : *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique de son temps*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1976, p. 482-483

C'est le Berlin de l'après 1918, de par son caractère profondément nouveau et le vent de liberté qui semble y souffler, qui devient la capitale de cette « propagande » psychologique présentés comme certains grands penseurs, tel Pierre Viénot, comme la seule solution pour un avenir pacifique durable. Un Berlin choisi, ville vitrine, ville mise alors en scène. « *La ville la plus jeune du monde* »¹¹⁹² qui s'auréole d'un esprit franco-allemand. C'est dans ce Berlin nouveau, dans ce contexte de réconciliation franco-allemande par les élites comme vecteur médiateur, que les salonnières Antonina Vallentin, Jenny de Margerie et Helene von Nostitz inscrivent leurs salons. De fait, si ce n'est pas cette période de détente post-locarnienne qui font d'elle des femmes du monde, des salonnières reconnues et adulées, le Berlin des années 1926/1933 marque toutefois l'apogée d'une influence concrète. Une influence cette fois-ci pas seulement artistique mais dont l'objectif s'inscrit dans une stratégie politique de réconciliation, d'abord officieuse puis, à partir des Accords de Locarno, officielle.

Ainsi, s'il a été question ici avant tout des trois salonnières et de leurs salons comme espace de médiation et de réseau, il s'est agi d'inscrire tout ceci dans une contextualisation plus générale et dans un processus évolutif. De fait, si les salons berlinois ont cette importance, s'ils s'inscrivent dans une telle dynamique, c'est avant tout de par la construction politique d'un rapprochement rendu possible d'abord par les intellectuels puis par les politiques étatiques. En effet, si Antonina Vallentin ou Helene von Nostitz ont mis leurs salons au service d'un homme politique ou à celui d'une organisation civile au centre de la propagation d'une révolution des idées de rapprochement, le salon de Jenny de Margerie est avant tout celui de l'ambassade, s'inscrivant ainsi dans une tradition de réception de ce lieu de représentation de la France et dans une politique partagée par l'ambassadeur dont la stratégie diplomatico-culturel se veut dans l'élan locarnien alors de mise. Les trois salons présentés ici ont leur particularité et leur histoire propre mais s'articulent autour des mêmes acteurs et sont induits par les mêmes événements historiques et les mêmes espaces géographiques. Ainsi, nous avons fait le choix d'écrire d'abord le parcours historique et politique qui a permis cette réconciliation franco-allemande des élites puis de déconstruire le rôle que Berlin a pu avoir au cours de cette période. De fait, Berlin devient la capitale franco-allemande, le centre d'une société bâtie sur une illusoire « *Europe des Esprits* »¹¹⁹³. Ville symbolique par son existence même, ville de l'Empire, du Kaiser, ville honnie, Berlin est la cité perdue, la Sodome et Gomorrhe de Jean

¹¹⁹² Jean Cassou : « *Le comique et le tragique de Berlin* », in : Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande, n° 28, 4^{ème} année, (février 1930), p. 5

¹¹⁹³ François Chaubet : *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Villeneuve d'Asq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, pp. 107-110

Giraudoux¹¹⁹⁴ où tout est possible et où tout est à faire. Si la ville, de fait, est en ruines, à l'état pure de capitale en ébullition, laissée à tout vent, politiques, comme artistique, elle est l'espace neutre, l'immense salon, où l'histoire d'une nouvelle Europe peut s'écrire. Les salons et les salonnières, en effet, ne sont d'abord que des éléments de cette société nouvelle, cette Europe des Esprits qui fait de Berlin, ville nouvelle, ville jeune, la capitale d'une idéologie franco-allemande. Si Locarno marque le volte-face politique et l'assurance, pour les intellectuels déjà habités par la question de cette entente et hantés par la conception de l'intellectuel comme conseiller du puissant, il marque les prémices d'une société microcosmique, principalement édifiés de têtes pensantes et de citoyens de passage : des artistes, écrivains, dramaturges, journalistes ou écrivains français qui viennent découvrir cette nouvelle Allemagne et, pourquoi pas, y rencontrer le succès.

Les salons sont les carrefours où ces rencontres désirées par les figures médiatrices de cette réconciliation sont rendues possibles. Berlin, de fait, nous paraît comme la seule ville où un tel élan, une telle dynamique des intellectuels, est possible. Si Berlin est une ville carrefour à elle toute seule, les salons sont eux-mêmes un espace de rencontres. Pourrait-on ainsi parler de salons locarniens ? Il s'agit de différencier la vie mondaine des salonnières et leurs salons dont il est question ici, dans une période donnée, c'est-à-dire le Berlin des années 1926/1933. Si, comme nous l'avons vu, Helene von Nostitz ou Jenny de Margerie ont eu une vie mondaine et une vie de salon bien avant ce Berlin locarnien, d'autres comme Antonina Vallentin y découvrent un nouveau rôle.

La question de l'influence de ces salons, forges de la paix, nous apparaît avant tout être explicable par le rôle joué par Berlin et la dynamique intellectuelle de ces années-là. Si les salons sont constitutifs des événements politiques, ceux-là s'inscrivent dans une démarche intimement liée par le contexte post-locarnien ; les hôtes d'Antonina Vallentin, Jenny de Margerie ou Helene von Nostitz, appartenant tous à cette société élitiste intellectuelle franco-allemande et, plus largement dans certains cas, européenne. Au-delà, nous avons cherché à nous intéresser aux destins biographiques de ces salonnières dans l'objectif de comprendre les motivations personnelles, différentes à chacune, qui ont permis de les rendre vecteurs et médiatrices de cet engagement franco-allemand. Cette question des réseaux et de la médiation, ainsi que le rôle des femmes mondaines qu'elles étaient, que nous avons choisi d'exposer en troisième partie, nous a semblé également un axe argumentaire nécessaire. De fait, après nous

¹¹⁹⁴ Jean Giraudoux : *Berlin*, Paris, Editions Emile-Paul, 1932

être intéressé au contexte à la fois historique, politique et géographique qui permet de justifier, ainsi, l'existence même des salons ; puis d'avoir exposé les éléments biographiques et les motivations personnelles des trois salonnières que nous avons choisi comme centres incontestés de cette médiation franco-allemande du Berlin élitiste de l'entre-deux-guerres, il nous a semblé cohérent, dans notre processus intellectuel, de regrouper la question de l'agent médiateur et des réseaux, dont les salons sont tributaires puis de nous intéresser à la place des femmes mondaines, trop souvent oubliées, dans la construction à la fois de la paix au lendemain de la Grande Guerre et dans la dynamique de réconciliation franco-allemande.

Les salonnières peuvent-elles alors prétendre avoir joui d'une influence concrète dans ce microcosme franco-allemand et berlinois des années 1926/1933 ? Si l'historiographie s'est très peu intéressée à elles et que, plus généralement, la recherche a vu les salons comme des éléments mondains, dédiés avant toutes choses au divertissement ou aux tractations politiques, cette thèse de doctorat défend l'idée d'une véritable influence de ces grandes mondaines dans la stratégie diplomatico-culturelle de cet entre-deux-guerres berlinois.

Si elles s'inscrivent dans une démarche traditionnelle de construction des salons, elles pourraient s'inscrire dans des codes d'influence féminine en un espace privé au service d'une société masculino-centrée. Il est intéressant de remarquer à quel point, au cœur d'une époque de profonds changements et au lendemain d'une guerre mondiale, les codes sociétaux n'ont guère évolué. En effet, les salons et leurs salonnières sont, à première vue, au service des traditions qui constituent les salons, certaines s'inscrivent toutefois dans une démarche plus moderne. Si la femme est un élément décisif de la vie mondaine en général, les salons berlinois dévoilent en effet un respect certains des traditions mondaines : issues de la haute société, moteur d'une dynamique mondaine nécessaire à la constitution de ladite société, elles sont les maîtresses de maison où les personnalités et les figures intellectuelles concernées s'entrecroisent. Elles choisissent qui recevoir, mettent en relations et s'inscrivent alors dans une démarche de médiation, permettant aux homologues français et allemands de se rencontrer dans le but de la constitution de cercles mondains. Cette influence est mise au service d'une cause et des personnalités qui la constituent. De fait, les salonnières elles-mêmes, dans la plus pure tradition des salons, ne servent pas leurs propres intérêts, si ce n'est leur situation mondaine qui est régulée par les rencontres qu'elles organisent et les personnalités qu'elles reçoivent. Ainsi, nous l'avons vu, le séjour d'André Gide à Berlin à la fin des années 1920 marque le début d'un conflit mondain qui poussent les trois salonnières à chercher à recevoir le célèbre écrivain et

chantre de l'entente franco-allemande qui qualifié les affres de la société berlinoises de « barbelés »¹¹⁹⁵ dans lesquels il semble s'être débattu.

Éléments de sociabilité, les salonniers berlinoises ont cherché à propager une idéologie, intentionnellement ou non, dans une notion d'engagement avant tout mondaine mais dont la base est leur engagement ultérieur pour l'entente entre les deux pays. Leur influence, de fait, dépend de leur engagement initial, du contexte politique dans lequel elles s'inscrivent et le rôle qu'elles décident d'y jouer. Toutefois, si leurs raisons sont toutes personnelles, elles servent toutes une cause qui va au-delà de leurs propres intérêts. Helene von Nostitz, femme du monde, fait de son salon une vitrine du « Comité Mayrisch » où son mari occupe une position honorifique ; si Jenny de Margerie est avant tout un outil de représentation au service de l'ambassade de France, Antonina Vallentin, même si elle n'a de cesse de se trouver une place dans cette société berlinoise, semble dépendre d'un homme politique, Gustav Stresemann puis de son mari, Julien Luchaire.

Pourtant, si elles servent une cause et qu'elles sont au service des personnalités qu'elles reçoivent, les salonniers dont il est question ici, s'inscrivent dans une démarche, nous l'avons vu, de « contre-pouvoir féminin ». Autrement dit, elles utilisent les limites où la société traditionnelle les a cantonnées pour y devenir indispensable. « Reines de Berlin », comme elles sont le plus souvent décrites par les hôtes qu'elles reçoivent, elles donnent aux rencontres une dimension amicale, mondaine, possible et privée. Enfin, le réseau construit par elles perdure dans le temps. Ainsi, l'exemple d'Antonina Vallentin dont les connexions sociales en France sont utiles à Klaus Mann qui cherche à fuir l'Allemagne dans les années 1930.

Vues comme des éléments périphériques par l'historiographie, peu considérées dans les mémoires, correspondances et les journaux de bord de ceux qu'elles recevaient, les salonniers berlinoises ont été, parfois même sur leur propre fait, mis de côté de leur vivant. Si Antonina Vallentin déplore ne pas pouvoir écrire ses mémoires après la Seconde Guerre mondiale, la discrétion de Jenny de Margerie dont la fonction de salonniers s'inscrit dans la lignée du métier de son mari, et le silence de Helene von Nostitz sur son rôle mondain dans ses écrits, inscrivent ces trois personnalités directement dans l'oubli mémoriel et historiographique. Si le silence est le propre des femmes dans l'histoire, nous avons cherché à répondre à la question de l'influence possible de ces trois salonniers de manière concrète. De fait, nous n'avons pas cherché à répondre directement négativement à la question du « pouvoir » que ces dernières pouvaient

¹¹⁹⁵ André Gide à Aline Mayrisch (30.01.1928), in : *André Gide / Aline Mayrisch. Correspondance 1903-1946*, Paris, Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », 2003, p. 299

posséder mais à l'influence qu'elles ont pu opérer dans cette société microcosmique du Berlin franco-allemand des années 1926/1933. En effet, si elles ne peuvent revendiquer, à proprement parler, un « pouvoir » personnel – c'est-à-dire, dans le sens concret où elle gagnerait personnellement à la cause qu'elles défendent -, elles ont influencé, à leur manière, une société élitiste en lui permettant de se recevoir chez elle. Si elles n'ont pas cherché à sortir de cette ombre profonde qui les recouvraient déjà de leur vivant, les salonniers ont permis, de par leur influence médiatrice, la constitution d'une société en s'inscrivant comme des espaces inchangés et neutres.

Cet oubli historiographique ne nous permet pas d'avoir un véritable outil de comparaison. De fait, si ce n'est Hans Manfred Bock¹¹⁹⁶ qui les considère comme des cercles de communications nécessaires dans la constitution de cet entre-deux-guerres des intellectuels, les salonniers dont il est question ici n'ont pas fait l'objet de travaux dédiés. Toutefois, malgré ce vide historiographique, il est intéressant de noter à quel point, lorsqu'elles sont mentionnées dans les littératures secondaires, les salonniers sont traitées comme des figures périphériques. Elles sont alors doublement, dans un sens, plongées dans l'ombre qui caractérise leurs fonctions.

Si certaines salonniers ont pu rédiger leurs mémoires, celles traitées ici sont particulièrement peu dissertes sur leurs fonctions. Par là même, au-delà de l'historiographie, elles n'ont été que peu considérées comme influentes et importantes par leurs contemporains, si ce n'est Roland de Margerie à l'égard de son épouse avec laquelle il tenait salon. De fait, ce travail de doctorat s'inscrit dans une démarche nouvelle, celle de s'intéresser aux principaux piliers mondains de la réconciliation franco-allemande, s'attardant sur celles dont il n'a jamais été question. Si cet oubli mémoriel s'explique notamment par le manque de sources directes, il s'agit toutefois de s'éloigner des figures centrales de cette scène berlinoise et de reconfigurer, à travers ces trois salonniers, un groupe social dont les codes rappellent ceux d'une société aux allures traditionnelles et dont la mondanité fait partie des éléments centraux. Enfin, il s'agit également de nous intéresser plus spécifiquement, d'abord aux salons puis au rôle de la mondanité. En effet, il n'a encore jamais été question de ces salonniers de l'entre-deux-guerres un peu particulière du fait de leur position géographique et de la part éphémère qui caractérise

¹¹⁹⁶ Ainsi que Marion Aballéa dans sa thèse de doctorat : *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'Ambassade de France à Berlin, 1871-1933*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2017

l'époque et les conditions dans laquelle elles ont évolué. Enfin, nous avons cherché à combler un vide, celui gigantesque qui reste encore à combler concernant les salonniers et le rôle, plus généralement, des mondaines dans la construction à la fois de la paix et de cette idéologie franco-allemande.

En effet, nous avons fait le choix de nous centrer autour de trois salonniers, c'est-à-dire, Antonina Vallentin, Helene von Nostitz et Jenny de Margerie de par leurs particularités personnelles, les différents parcours sociaux qu'elles représentent, rendant ainsi possible une catégorisation des salonniers entre elles. Car si elles ont exercé la même fonction recevant, globalement, les mêmes hôtes, elles n'ont pas le même passif d'engagement ni les mêmes motivations personnelles. Si les intellectuels qu'elles reçoivent ont fait connaître leurs propres motivations, les salonniers nous ont justement paru intéressantes de par l'absolu mystère qui entourait leur engagement.

Ce silence s'explique par la rareté des sources. En effet, il nous est apparu que la figure de « salonnière » sous-entend plus une image que des informations concrètes, que ce soit dans l'historiographie ou, dans le cas par exemple d'Antonina Vallentin, de leur vivant. Ainsi, si « *les femmes sont beaucoup plus décrites ou racontées* »¹¹⁹⁷, c'est le cas des salonniers dont il a été question ici tel que nous avons tenté de le démontrer. La pandémie de covid-19 nous a empêché de traverser les frontières, notamment Outre-Atlantique, pour pouvoir y retrouver la correspondance de ces femmes. Une correspondance qui, en réponse à des mémoires ou bien jamais écrites ou bien indifférentes sur leur rôle de salonnière, reste la seule porte à ouvrir pour découvrir ces trois femmes et leur propre récit de leurs engagements de l'entre-deux-guerres. Il nous reste alors, la correspondance de leurs hôtes ainsi que les mémoires des maris, ou des fils que la tradition et la compréhension d'une société particulièrement inégalitaire permet de raconter au contraire des femmes elles-mêmes. Si cette thèse de doctorat est achevée, elle reste incomplète de par toutes ces archives encore à découvrir et qu'il nous a été impossible de consulter. Certains documents, enfin, restent disparus, notamment en ce qui concerne les écrits d'Antonina Vallentin, éparpillés à travers le monde ou achetés par des collectionneurs. De fait, de nombreux aspects de ces femmes sont encore à découvrir et il serait intéressant de nous attarder plus longtemps sur chaque en particulier dans le but d'en construire un récit plus complet.

¹¹⁹⁷ Michelle Perrot : *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, « Champshiver », 2020, [2^{ème} ed.], p. 20

La mondanité, enfin, est un aspect encore particulièrement inexploité notamment en ce qui concerne le rôle qu'elle peut avoir joué au cours de certains grands événements politiques ou comme vecteur de cohésion sociale. Nous avons dû faire un choix parmi les événements mondains et nous nous sommes concentrés sur l'un des aspects, que sont les salons. Toutefois, les différents événements mondains qui constituent la mondanité de l'entre-deux-guerres mériterait une plus large étude. Autrement dit, nous aurions pu étudier la mondanité comme vecteur et objet de médiation, au-delà de l'aspect des salons et du récit biographique des salonnières elles-mêmes.

La question de la mondanité, de manière générale, mériterait une étude plus poussée, en ce qui concerne son rôle de regroupement social, que ce soit aux abords de la Société des Nations – où il a beaucoup été question des « précieuses » de Genève¹¹⁹⁸ - comme dans le Berlin franco-allemand de l'entre-deux-guerres. De fait, les salonnières ne sont pas les seuls éléments de sociabilité de la capitale allemande entre 1926/1933. Étudier la mondanité et le rôle que ses acteurs ont pu avoir, c'est également remettre au centre la place des femmes, notamment celles dont la fonction est considérée avant tout comme divertissante et légère. Nous avons cherché à analyser cet aspect social, non pas comme un simple élément périphérique des cercles de communications sociétal, mais bien plutôt comme un aspect élémentaire de la construction de réseau et de la médiation. Antonina Vallentin, Jenny de Margerie et Helene von Nostitz, malgré leur appartenance à une société codifiée et traditionnelle, où elles n'ont, à première vue, qu'un rôle de subalterne, ont eu un rôle de médiateur.

Médiation, réseau, transnationalisme, mondanité...les adjectifs pouvant qualifier les trois salonnières présentées ici sont nombreux. Ils constituent la structure de notre travail dont l'axe principal reste le rôle joué par ces femmes, l'influence qu'elles ont pu exercer au sein de la société franco-allemande du Berlin des années 1926/1933 ainsi que la constitution de réseaux nécessaires à l'expansion d'une idéologie revendiquée par les acteurs principaux de cette réconciliation. Si la salonnière est, le plus souvent, cantonnée à un certain rôle passif dont l'espace premier consiste dans son salon privé, les salonnières de l'entre-deux-guerres peuvent prétendre à un rôle plus actif dans les nombreux rôles qu'elles ont pu jouer au service de la réconciliation franco-allemande. De fait, elles sont médiatrices et multiplicatrices, permettant

¹¹⁹⁸ Pour reprendre le titre de la pièce de théâtre de vaudeville de Robert de Flers et de Francis de Croisset : *Les précieuses de Genève*, Paris, Éditions des Portiques, 1929

aux médiateurs de se regrouper, ainsi que de convaincre de nouvelles figures à se faire « propagandiste »¹¹⁹⁹ franco-allemand. Leurs « maisons de verre » telles qu'Antonina Vallentin décrivait sa propre carrière dépend en effet du contexte et des hôtes qui visitent leurs salons. Si les salonnières s'inscrivent dans une vision de la société au service des hommes qui occupent les grandes fonctions, elles choisissent qui recevoir, qui conseiller et font de leurs salons des espaces d'influence et de médiation.

« *Écrire l'histoire des femmes suppose qu'on les prenne au sérieux, qu'on accorde au rapport des sexes, un poids, même relatif, dans les événements ou dans l'évolution des sociétés.* »¹²⁰⁰ C'est ce silence que nous avons voulu percer, un silence certes induit par la société mais propagé par les salonnières elles-mêmes dont la reconnaissance à l'influence leur été refusée par leurs hôtes. Ces différents constats, que ce soit celui de la mondanité, absente des considérations historiographiques dans les récits des grands événements qui sous-entendent la mise en place des codes sociétaux ; ou bien celui de la place des salonnières et de l'influence possible, ont marqué les axes principaux de notre thèse de doctorat. L'activité médiatrice, qui sous-entend l'influence des salonnières, s'est jouée à Berlin, dans leur capacité à créer les rencontres et à agrandir leurs réseaux dans un objectif d'utilisation objective et concrète. « *J'admire l'habileté de Frau Vallentin qui tout de suite savait mon nom, ce que je faisais, me présentait aux gens intéressants.* »¹²⁰¹ Ce témoignage de Pierre Bertaux définit parfaitement le rôle joué par ces femmes, dont Antonina Vallentin faisait partie, mais dont le rôle, pas tout à fait défini – étaient-elles des mondaines, des intrigantes, des maîtresses de maison, des intellectuelles périphériques ? – n'a pas permis à l'historiographie d'élucider leur rôle. De fait, l'histoire des salons et des salonnières, ainsi ce que cela implique de mondanité et de sociabilité, reste à faire, notamment dans la construction de la paix dans l'immédiat après-guerre et la réconciliation franco-allemande ou, plus généralement, la création d'un esprit d'entente européenne. Si, « écrire l'histoire des femmes suppose qu'on le prenne au sérieux », c'est bien le contraire qui a été fait, notamment par leurs propres contemporains, en ce qui concerne les salonnières berlinoises de cet entre-deux-guerres enthousiastes d'une paix que l'on croyait presque acquise.

¹¹⁹⁹ Lettre de Pierre Viénot à Pierre de Margerie (17.11.1925), coll. privée de la famille de Margerie, cité par Bernard Auffray : *Pierre de Margerie et la vie diplomatique de son temps*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1976, p. 483

¹²⁰⁰ Michelle Perrot : *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, « Champshiver », 2020, [2^{ème} ed.], p. 23

¹²⁰¹ Pierre Bertaux : *Un normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes (1927-1933)*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2005, p. 85

Salonnières, mondaines, mais aussi journalistes, femmes de diplomate ou écrivains, Anotnina Vallentin, Jenny de Margerie et Helene von Nostitz se sont inscrites, à travers leurs nombreuses fonctions, comme des figures centrales de la tentative de réconciliation franco-allemande de l'époque locarnienne. Si elles aspirèrent à des destins différents lors des grands bouleversements moraux et idéologiques car provoquèrent la Seconde Guerre mondiale, elles s'inscrivirent dans un même idéal de paix et de réconciliation entre deux pays ennemis. Figures transnationales de la médiation, elles régnèrent sur un Berlin intime, un Berlin élitiste, aux allures de République des Lettres dans une illusion platonicienne. Si l'Histoire semble les avoir vu échouer, elles ont participé à une grande aventure morale, idéologique, artistique, intellectuelle et culturelle en construisant ainsi la « préhistoire » du couple franco-allemand. Cette thèse de doctorat a vocation de n'être qu'une esquisse. De nombreux autres aspects, de nombreuses autres figures de l'ombres, féminines avant tout, attendent encore, que l'on écrive leur histoire.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE (BNF)

Archives et manuscrits

Fonds Jean-Richard Bloch :

NAF 28222. Série « Correspondance » (110) (1923-1930) 349 f.

NAF 28222. Série (188) « Lettres reçues » vol. XLVI, 443 f

NAF 28222. Série 171 « Lettres reçues », vol. XXIX. Lombard-Mahn. Division F. 100-134

ARCHIVES NATIONALES (AN, Pierrefitte-sur-Seine)

Série AR : AR/37 – Fonds Geneviève Tabouis

DEUTSCHES EXILARCHIV 1933-1945

EB 2001 / 072 I.A. 001 – I.D. 001 - Fonds Antonina Vallentin

UNIVERSITÄTS ARCHIV DER HUMBOLDT-UNIVERSITÄT ZU BERLIN

Studentenliste des semestres : année 2020

1921/1922

hiver 1922

SOURCES NON PUBLIÉES (EN LIGNE)

ZENTRAL- UND LANDESBIBLIOTHEK BERLIN

Annuaire téléphonique (en ligne) des années : 1924, 1927, 1928, 1929
et 1932

www.digital.zlb.de

SOURCES PUBLIÉES

(Correspondance)

BERTAUX, Pierre, *Un Normalien à Berlin. Lettres franco-allemandes (1927-1933)*, éd. Hans Manfred BOCK, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001

GIDE, André, MAYRISCH, Aline, *Correspondance 1903-1946*, éd. Pierre MASSON et Cornel MEDER, Paris, Gallimard, 2003.

GIDE, André, SCHLUMBERGER, Jean, *Correspondance 1901-1950*, éd. Pascal MERCIER, Peter FAWCETT, Paris, Gallimard, 1993.

GIDE, André, CURTIUS, Ernst Robert, *Correspondance (1920-1950)*, éd. Peter SCHNYDER et Juliette SOLVÈS, Paris, Classiques Garnier, 2019.

MARTIN DU GARD, ROGER, *Correspondance générale (1930-1932)*, Paris, Gallimard, 1988, t. V.

MARTIN DU GARD, Roger, GIDE, ANDRÉ, *Correspondance I (1913-1934)*, éd. Jean Delay, Paris, Gallimard, 1988.

SALONNIÈRES

PUBLICATIONS

Antonina Vallentin

(Biographies choisies)

VALLENTIN, Antonina, *Stresemann*, Paris, Flammarion, 1931.

VALLENTIN, Antonina, *Les atrocités allemandes en Pologne*, Paris, Robert Denoël, 1940.

VALLENTIN, Antonina, *Le drame d'Albert Einstein*, Paris, Plon, 1954.

(Articles de journaux)

L'EXCELSIOR

VALLENTIN, Antonina, « L'Allemagne décapitée » (26.04.1933), p. 1

VALLENTIN, Antonina, « Une conversation de notre envoyée spéciale avec le grand savant allemand Einstein exilé volontaire », (22.05.1933), p. 1

VALLENTIN, Antonina, « La jeunesse britannique. C'est dans les heures de crise ou de détresse que se révèle le fond de l'âme anglaise », (30.08.1933), p. 1

VALLENTIN, Antonina, « Le Livre Brun et la terreur brune » (5.09.1933), p. 1

VALLENTIN, Antonina, « Film parlant...film muet », (10.09.1933), , p. 1

VALLENTIN, Antonina, « Le Dr. Wirth ancien chancelier du Reich, étudiant à Paris », (24.10.1933), p. 1

LE PETIT JOURNAL

VALLENTIN, Antonina, « La France veut-elle un dictateur ? XXVII. Ce qu'en pensent les femmes ? », (07.04.1933), pp. 1-2

VALLENTIN, Antonina, « Le rassemblement des fascistes anglais. Sir Oswald Mosley disciple de Mussolini », (05.08.1934), p. 1

VALLENTIN, Antonina, « Les jardins de la paix. Locarno-Thoiry-Stresa. Mais où sont les oliviers d'antan ? » (10.04.1935), p. 1

VALLENTIN, Antonina, « L'Autriche restera fidèle au programme de Dolfuss », (29.07.1934), p. 1

Helene von Nostitz

NOSTITZ-WALLWITZ (VON), Helene, *Aus dem alten Europa*, Berlin, Insel Verlag, 1924.

NOSTITZ-WALLWITZ (VON), Helene, *Berlin. Erinnerung und Gegenwart*, Leipzig, Berlin, Beyer, 1938.

Jenny de Margerie

MARGERIE (DE), Jenny, « Hommage à Georges Cattai », *Revue des Deux Mondes*, août 1983, pp. 396-397

PUBLICATIONS SUR LES SALONNIÈRES

Antonina Vallentin

BROCHE, Laurent, « Une immense fosse commune ». Une dénonciation de la réserve juive de Lublin au début de 1940 présenté par Laurent Broche », *Diaspora. Histoire et sociétés*, N°9, 2006, pp. 169-179.

BROCHE, Laurent, « Julien Luchaire, itinéraire d'un Français faussement « moyen » pendant la tourmente », Acte du colloque : *Déplacements, dérangements, bouleversements : Artistes et intellectuels déplacés en zone sud (1940-1944)*, Marseille, 3-4 juin 2005

LUCHAIRE, Julien, *Confession d'un Français moyen (1914-1950)*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, t. II.

RABKIN, Anna, *Antonina Vallentin. A European of Foreign Affairs*, mémoire de master sous Henry Reichman, State University of California, 2003.

SIMONET-TENANT, Françoise, « Histoire d'une découverte épistolaire. Lettres de Julien Luchaire à Antonina Vallentin », *Revue de l'Aire*, n°29, hiver 2003, pp. 151-160.

Gabriele TERGIT, « Antonina Vallentin », *Association of Jewish Refugees in Great Britain*, Janvier 1958, p. 5.

Helene von Nostitz

NOSTITZ-WALLWITZ (VON), Oswalt, *Muse und Weltkind. Das Leben der Helene von Nostitz*, Munich, Piper Verlag, 1991.

Jenny de Margerie

MARGERIE (DE), Diane, *Dans la spirale*, Paris, Gallimard, 1996.

MARGERIE (DE), Roland, *Tous mes adieux sont faits. De l'enfance à 1922*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2011, t. I

MARGERIE (DE), Roland, *Tous mes adieux sont faits (1923-1939)*, Dallas, édité à compte d'auteur par Laure de Margerie-Meslay, 2012, t. II

MÉMOIRES, CARNETS ET BIOGRAPHIES

AUFFRAY, Bernard, *Pierre de Margerie (1861-1942) et la vie diplomatique de son temps*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1976.

BERMANN FISCHER, Brigitte, *Sie schrieben mir oder Was aus meinem Poesiealbum wurde*, Zurich, Stuttgart, Wener Classen-Verlag, 1978.

BERTAUX, Pierre, *Mémoires interrompus*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2000.

BOUISSOUNOUSSE, Jeanine, *La nuit d'Autun : le temps des illusions*, Paris, Calmann-Lévy, 1977.

HESNARD, Oswald, *La recherche de la paix France-Allemagne. Les carnets d'Oswald Hesnard 1919-1931*, éd. Jacques Bariéty, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2011.

KESSLER (GRAF), Harry, *Das Tagebuch 1880-1937*, Stuttgart, Klett-Cotta Verlag, 2010.

KOLB, Annette, *Ich hätte dir nich so viel zu erzählen. Briefe an Schriftstellerinnen und Schriftsteller*, Francfort, S. Fischer Verlag, 2019.

MARCUSE, Ludwig, *Mein zwanzigstes Jahrhundert. Auf dem Weg zu einer Autobiographie*, Munich, Paul List, 1976.

MANN, Golo, *Erinnerungen und Gedanken. Eine Jugend in Deutschland*, Francfort, S. Fischer Verlag, 1986.

RADZIWILL, Marie, *Chroniques de 1831 à 1862*, Paris, Plon, 1909.

Une Française à la cour de Prusse. Souvenirs de la Princesse Antoine Radziwill (née Castellan) 1840-1873, Paris, Plon, 1931. (en ligne)

SONNABEND, Gaby, *Pierre Viénot (1897-1944) : Ein Intellektueller in der Politik*, Munich, Oldenburg, 2005.

STRESEMANN, Wolfgang, *Mein Vater Gustav Stresemann*, Munich, Berlin, Herbig Verlag, 1979.

VIÉNOT, Pierre, *Incertitudes allemandes. La crise de la civilisation bourgeoise en Allemagne*, Paris, Librairie Valois, 1931.

PRESSE EN LIGNE

L'ACTION FRANÇAISE

BAINVILLE, Jacques, « Dans la Galerie des Glaces », (29.06.1919), p. 1

Léon Daudet, « De Briand à Lénine et à Ludendorff », (11.01.1922), p. 1

L'EXCELSIOR

Rubrique « Fiançailles », (13.10.1921), p. 6.

« Après l'ultimatum des alliés », (21.01.1922), p. 1

« Les Allemands tentent de saboter les voies ferrées et les lignes téléphoniques des pays occupés », (29.01.1923), p. 3.

« Au Reichstag. Un discours de M. Stresemann », (29.01.1924), p. 1

« M. Austen Chamberlain a fait aux communes une longue déclaration relativement aux accords paraphés à Locarno », (19.11.1924), p. 1.

« Dans un petit village français situé près de la frontière suisse, MM. Aristide Briand et Stresemann ont eu un long entretien », (18.09.1926), p. 2

BERGER, Monique « Les Femmes à la SDN », (16.02.1933), pp 1 et 3

BERGER ; Monique, « Les Femmes à la SDN » (17.02.1933), p. 1 et 3

L'ÉCHO D'ALGER

(9.12.1933), p. 2

LE FIGARO

« Carnet d'un mondain. Une soirée chez la Princesse Mathilde », (17.05.1881), p. 1
(19.05.1882), p. 1

Étincelle, « Les Égéries », (25.09.1882), pp. 1-2

« Madame de Païva », (25.01.1884), p. 2

MALLET, Alfred, « La Conférence de Locarno », (11.10.1925), p. 3

ULYSSE, « L'esprit de Locarno », (29.01.1929), p. 1

BOULANGER, Marcel, « Le Locarno de la Païva », (10.10.1929), p. 5

CHALMEIX, André, « La crise politique allemande », (19.07.1930), p. 1

LA FRONDE

AVRIL DE SAINTE CROIX, Ghénia, « Les Femmes et la Société des Nations »,
(10.11.1926), p. 1

LE GAULOIS

« Déclarations de MM. Muller et Bell », (26.06.1919), p. 1

GIL BLAS

(1.01.1880), p. 1

J. Ernest-Charles, « Salons politiques », (28.10.1908), p. 1

ANET, Claude, « Jour de réception » (02.02.1909), p. 1

L'INTRANSIGEANT

GOBART (DE), A., « Ce matin à Genève. L'Allemagne a été solennellement reçue à la SDN »,
(11.09.1926), p. 1.

« Colette à Berlin. Le riant voyage...et elles ont toutes des robes longues », (1.11.1929), p. 1.

DORGELÈS, Roland, « Vive la Liberté ! », (24.01.1937), p. 1

MALLET, Alfred, « La guerre vue à travers les journaux » (3.03.1941), p. 1

LE JOURNAL

G. BLUM, « Déclarations du bureau politique du parti nationaliste allemand sur le rapprochement avec la France », (03.01.1927), p. 3

LA LIBERTÉ

VALQUIÈRE, L. , « La Liberté à Genève. Impressions de séance et de couloirs », (12.09.1926), p. 3

LE MATIN

(17.03.1887), p. 1

LE PETIT JOURNAL

« Le premier janvier » , (02.01.1928), p. 3

« Mort soudaine de Mme de Margerie », (16.07.1922), p. 5

OUTILS HISTORIOGRAPHIQUES

SALONS, SALONNIÈRES, MONDANITÉ

(Mémoires, récits biographiques)

ARENDDT, Hannah, *Rahel Varnhagen. La vie d'une Juive allemande à l'époque du romantisme*, Paris, Petite Biblio Payot Classiques, 2016.

BERTIN, Célia, *Louise Weiss*, Paris, Albin Michel, 1999.

LE SENNE, Emile, *Madame de Païva*, Paris, Archives Karéline, republiée en 2018.

LOLIÉE, Frédéric, *La Païva. La légende et l'histoire de la Marquise de la Païva. D'après les pages retrouvées sur sa vie*, Paris, Taillandier, 1920.

RÖRIG, Karoline, *Cristina Trivulzio di Belgiojoso (1808-1871). Geschichtsschreibung und Politik im Risorgimento*, Bonn, 2013.

SCHULTE, Michael, *Berta Zuckerkandl. Saloniere, Journalistin, Geheimdiplomatin*, Zurich, Atrium, 2006.

TABOUIS, Geneviève, *Ils l'ont appelée Cassandra*, New York, Éditions de la Maison française, coll. « Voix de France », 1942.

WEISS, Louise, *Mémoires d'une Européenne*, Paris, Payot, 1968-1976, 6 tomes.

ZUCKERKANDL, Berta, *Souvenirs d'un monde disparu : Autriche 1878-1938*, Stockholm, Bermann Fischer Verlag, 1939.

(Ouvrages et articles de revues)

AGULHON, Maurice, *Le cercle dans la France bourgeoise 1810-1848. Étude d'une mutation de sociabilité*, Cahier des Annales, n°36, Paris, Librairie Armand Colin, 1977.

APRILE, Sylvie, « La République au salon : vie et mort d'une forme de sociabilité politique (1865-1885) », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, n° 38-3, Année 1991

BERG (VON), Urte, *Patriotische Salons in Berlin 1806-1813*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2012.

BISMARCK (VON), Otto, *Aus Bismarcks Briefwechsel*, Stuttgart, Berlin, J.G. Cotta'sche Buchhandlung Nachgolger, 1901.

BLUM, Françoise, *Aline Ménard-Dorian, du salon à la scène politique*, in Gilles MANCERON et Emmanuel NAQUET (dir.), *Être dreyfusard aujourd'hui*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009, pp. 139-142.

BOCK Hans Manfred et KREBS, Gilbert, *Introduction. Transaction, transfert et constitution de réseaux. Concepts pour une histoire sociale des relations culturelles transnationales*, in Hans Manfred BOCK et Gilbert KREBS, *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2005, pp. 7-31.

BRAVARD, Alice, *Le Grande monde parisien. 1900-1939. La persistance du modèle aristocratique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013.

DAUMARD, Adeline, *La bourgeoisie parisienne de 1815 à 1848*, Paris, Albin Michel, 1996

DUGGAN, Anne E., *Salonnières, Furies and Fairies. The Politics of Gender and Cultural Change in Absolutist France*, Newark, University of Delaware Press 2005.

ELIAS, Norbert, *La Société de Cours*, Paris, Calmann-Lévy, 1994.

ERBE, Günter, *Das vornehme Berlin. Fürstin Marie Radziwill und die großen Damen der Gesellschaft 1871-1918*, Cologne, Böhlau Verlag, 2015.

FUMAROLLI, Marc, *Quand l'Europe parlait français*, Paris, Édition de Fallois, 2001.

FUMAROLI, Marc, Gabriel BROGLIE (DE) et CHALINE, Jean-Pierre, *Élites et sociabilité en France*, Paris, Perrin, 2003.

GOODMANN, Dena, *The Republic of Letters: A Cultural History of the French Enlightenment*, Ithaca, Cornell University, 1994.

GONCOURT (DE), Edmond et Jules, *Journal. Mémoires de la vie littéraire (1887-1896)*, éd. Robert RICATTE, Paris, Robert Laffont, 1989, t. III.

HABERMAS, Jürgen, *L'Espace public*, Paris, Payot, 1962.

HELLEGOUARC'H, Jacqueline, *L'Esprit de société. Cercles et « salons parisiens », au XVIIIe siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2000.

HEYDEN-RYNSCH (VON DER), Verena, *Europäische Salons. Höhepunkt einer versunkenen weiblichen Kultur*, Munich, Artemis & Winkler Verlag, 1992.

KALE, Steven, *French Salons. High Society and Political Sociability from the Old Regime to the Revolution of 1848*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 2004.

KOSZYK, Kurt, *Nord und Süd. Ein elitäres Friedensforum*, in MICHEL, GRÜNEWALD et Hans Manfred BOCK (dir.), *Le discours européen dans les revues allemandes (1918-1933)*, Bern, Peter Lang, 1997, pp. 15-34

LEUWERS, HERVÉ, *Élites et sociabilité au XIXe siècle. Héritages et identité*, Colloque de Douai 1999, ANRT, 2001.

LILTI, Antoine, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIIIème siècle*, Paris, Fayard, 2005.

- LUGAN-DARDIGNA, Anne-Marie, *Ces dames au salon. Féminisme et fêtes galantes au XVIIIème siècle*, Paris, Odile Jacob, 2014.
- MARTIN-FUGIER, Anne, *Les salons de la IIIe République. Art, littérature, politique*, Paris, Perrin, 2003.
- MARTIN-FUGIER, Anne, *Les salons de la IIIe République*, Paris, Perrin, 2003.
- MARTIN-FUGIER, Anne, *La vie élégante ou la formation du « Tout-Paris » (1815-1848)*, Paris, Fayard, 1993.
- MINORET, Bernard, ARNAUD, Jean-Claude, *Les Salons*, Paris, JC Lattès, 1985.
- PINSON, Guillaume, « Marcel Proust, journaliste. Réflexions sur les « Salons parisiens » du Figaro », *Marcel Proust aujourd'hui*, 2005, t. III.
- REIBNIT (VON), Kurt, *Die große Dame. Von Rahel bis Rakthinka*, Dresde, Reissner, 1931.
- RIÈSE, Laure, *Les salons littéraires parisiens du Second Empire à nos jours*, Paris, Privat Éditeur, 1962.
- VERJUS, Anne, *Une informalité ordonnée. Les « diners de veuves » du couple Morand de Jouffrey*, in François PLOUX, Michel OFFERLÉ, Laurent LE GALL, *La politique sans en avoir l'air. Aspects de la politique informelle, XIXe-XXe siècles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2019, pp. 209-224.
- WILHELMY, Petra, *Der Berliner Salon im 19. Jahrhundert (1780-1914)*, Berlin, New York, De Gruyter Verlag, 1989.

HISTOIRE FRANCO-ALLEMANDE

- ABALLÉA, Marion, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi. L'Ambassade de France à Berlin, 1871-1933*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2017.
- ABALLÉA, Marion, « Une diplomatie de professeurs au cœur de l'Allemagne vaincue : la mission Haguenin à Berlin (mars 1919-juin 1920) », *Relations internationales*, n°150, 2012, pp. 23-36.
- ABALLÉA, Marion, « Émile Haguenin de l'université à la diplomatie : trajectoire berlinoise et médiation franco-allemande (1901-1924) », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, n°47-2, 2015, pp. 517-530.
- BARIÉTY, Jacques et POIDEVIN, Raymond, *Les relations franco-allemandes : 1815-1975*, Paris, Armand Colin, 1977 [2^e ed. 1979]

- BELITZ, Ina, *Befreudung mit dem Fremden. Die Deutsch-Französische Gesellschaft in den deutsch-französischen Kultur- und Gesellschaftsbeziehungen der Locarno-Ära*, Francfort, Peter Lang Verlag, 1997.
- BEAUPRÉ, Nicolas, *Le traumatisme de la Grande Guerre. 1918-1933*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2012.
- BOCK, Hans MANFRED et MEYER-KALKUS, Reinhardt, *Entre Locarno et Vichy : les relations culturelles franco-allemandes dans les années 1930*, Paris, CNRS Éditions, 1993, t. I.
- BOCK, Hans Manfred, *Kulturelle Wegbereiter politischer Konfliktlösung. Mittler zwischen Deutschland und Frankreich in der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 2005.
- BOCK, Hans Manfred, *Kulturelle Wegbereiter politischer Konfliktlösung: Mittler zwischen Deutschland und Frankreich in der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 2005.
- BOSQUELLE, Dominique, *La maison académique de Berlin*, in : BOCK, Hans Manfred, CHARRIER, Landry, « « La Revue de Genève ». Hantise de la décadence et avenir de l'Europe (1920-1925), Études Germaniques, n°254, 2009, pp. 363-374.
- CHARRIER, Landry, *Tensions internationales et relations intellectuelles franco-allemandes (1918-1925)*, in Gerd KRUMREICH et Nicolas BEAUPRÉ, *L'autre Allemagne : rêver la paix (1914-1924)*, Milan, S. Continents, 2008, pp. 95-101.
- DASQUE, Isabelle, « La diplomatie française au lendemain de la Grande Guerre. Bastion d'une aristocratie au service de l'État ? », *Vingtième Siècle*, n°99, 2008, pp. 33-49
- DEFRANCE, Corine, *La Maison du Livre français à Berlin (1923-1933) et la politique française en Allemagne*, in : BOCK, Hans Manfred, KREBS, Gilbert (dir.), *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2005, pp. 159-174
- DELAUNAY, Jean-Marc, *En toute discrétion. L'Espagne protectrice des intérêts français en Allemagne 1914-1919*, in Jean-Marc DELAUNAY (dir.), *Aux vents des puissances*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2008.
- DISTELBARTH, Paul H., *Das andere Frankreich. Aufsätze zur Gesellschaft, Kultur und Politik Frankreichs und zu den deutsch-französischen Beziehungen 1932-1953*, Bern, Berlin, Peter Lang, 1997.
- ESPAGNE, Michel, *Les transferts culturels franco-allemands*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999.

- FLÜGGE, Manfred, *Das Flüchtlige Paradies. Künstler an der Côte d'Azur*, Berlin, Aufbau Taschenbuch, 1999.
- HUDEMANN, Rainer, « Erfahrungen – Verhaltensweisen – Vernetzungen. Zu Faktoren der Entstehung des deutsch-französischen « Motors » in der Europäischen Integration », *Études Germaniques*, n°254, 2009, pp. 399-412.
- HUDEMANN, Rainer et SOUTOU, Georges-Henri, *Eliten in Deutschland und Frankreich im 19. und 20. Jahrhundert : Strukturen und Beziehungen / Élités en France et en Allemagne aux XIXème et XXème siècles : structures et relations*, Munich, Oldenburg, 1994.
- ISENBERG, Sheila, *A Hero of Our Own : The Story of Varian Fry*, Londres, Random House, 2001.
- KÖNIGE, Mareike et JULIEN, Elise, *Rivalités et interdépendances 1870-1918*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2018.
- KREBS, Gilbert (dir.), *Sept décennies de relations franco-allemandes : 1918-1988 : Hommage à Joseph Rovin*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 1989.
- KREBS, Gilbert (dir.), *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2005, pp. 143-158
- KRUMREICH, Gerd, *L'impensable défaite. L'Allemagne déchirée 1918-1933*, Paris, Belin, 2019.
- LAMBAUER, Barbara, *Otto Abetz et les Français ou l'envers de la Collaboration*, Paris, Fayard, 2001.
- L'HUILLIER ; Fernand, *Dialogues franco-allemands 1925-1933*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1972.
- LORRAIN, Sophie, *Des pacifistes français et allemands, pionniers de l'entente franco-allemande 1871-1925*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- MARMETSCHKE, Katja, *Un tournant dans le rapprochement franco-allemand ? La rencontre entre C.H. Becler, ministre de l'Éducation de Prusse et Anatole de Monzie, ministre français de l'Instruction publique en septembre 1925 à Berlin*, in BOCK, Hans Manfred, KREBS, Gilbert (dir.), *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2005, pp. 36-49
- MELETTA, Cédric, *Jean Luchaire. L'enfant perdu des années sombres*, Paris, Perrin, 2013.
- MERLIO, Gilbert, « Le pacifisme en Allemagne et en France entre les deux guerres mondiales », *Les cahiers d'Irice*, n°8, 2011, pp. 39-59

- MIECK, Ilja et GUILLEN, Pierre, *Nachkriegsgesellschaft in Deutschland un Frankreich im 20. Jahrhundert*, Munich, Oldenburg, 1998.
- MONDOT, Jean, « Le trop bref printemps de la première « amitié franco-allemande » avant 1914 », *Allemagne d'aujourd'hui*, n°204, 2013, pp. 31-47
- MÜLLER, Guido, *Europäische Gesellschaftsbeziehungen nach dem Ersten Weltkrieg. Das Deutsch Französische Komitee und der Europäische Kulturbund*, Munich, Oldenburg Verlag, 2005.
- MÜLLER, Guido, *Europäische Gesellschaftsbeziehungen nach dem Ersten Weltkrieg. Das Deutsch-Französische Studienkomitee und der Europäische Kulturbund*, Munich, Oldenburg, 2005.
- NIERADKA-STEINER, Magali, *Exil unter Palmen. Deutsche Emigranten in Sanary-sur-Mer*, Darmstadt, Theiss Verlag, 2018.
- ORY, Pascal, *Les Collaborateurs 1940-1945*, Paris, Éditions du Seuil, 1977.
- PRÉVOTAUX, Julien, *Un Européisme nazi : le groupe Collaboration et l'idéologie européenne dans la Seconde Guerre mondiale*, Paris, François-Xavier de Guibert, 2010.
- RENOUVIN, Pierre, *Les relations franco-allemandes de 1871 à 1890*, Paris, Tourniers et Constans, 1952.
- SCHÖTTLER, Peter, « Trois formes de collaboration. L'Europe et la réconciliation franco-allemande à travers la carrière de Gustav Krukenberg, chef de la Division Charlemagne », *Allemagne d'aujourd'hui*, n°207, 2015, pp. 225-246.
- THALMANN, Rita, *Du Cercle de Sohlberg au Comité France-Allemagne : une évolution ambiguë de la collaboration franco-allemande*, in Hans Manfred Bock, Reinhard Meyer-Kalkus, Michel Trebtisch (dir.), *Entre Locarno et Vichy*.
- UMLAUF, Joachim et COLIN, Nicole, *Eine Frage der Selbstverständnisse? Akteure im deutsch-französischen champ culturel. Plädoyer für einen erweiterten Mittlerbegriff*, in Nicole COLIN, Corine DEFRANCE, Ulrich PFEIL, Joachim UMLAUF (dir.), *Lexikon der deutsch-französischen Kulturbeziehungen nach 1945*, Tübingen, Günter Narr Verlag, 2015, pp. 71-82.
- UNTEUTSCH, Barbara, *Vom Sohlbergkreis zur Gruppe Collaboration : ein Beitrag zur Geschichte der deutsch-französischen Monatshefte (1931-1944)*, Münster, Kleinheinrich Verlag, 1990.

BERLIN ENTRE-DEUX-GUERRES

- BARBEY-SAY, Hélène, *Le voyage de France en Allemagne de 1871 à 1914*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1995.
- BOCK, Hans Manfred et KREBS, Gilbert (dir.), *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2005
- BOCK, Hans Manfred, *Otto Grautoff et la Société franco-allemande de Berlin*, in BOCK, Hans Manfred, KREBS, Gilbert (dir.), *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2005, pp. 69-105
- BOCK, Hans Manfred, *Reisen zwischen Berlin und Paris in der Zwischenkriegszeit. Ein historisch-soziologischer Überblick*, in Wolfgang ASHOLT et Claude LEROY (dir.), *Die Blicke der Anderen Paris-Berlin-Moskau. Reisen Rexte Metropolen*, Bielefeld, Aisthesis Verlag, 2006, t. III.
- BOCK, Hans Manfred, *Berlin-Paris, Paris-Berlin : Zur Topographie zivil-gesellschaftlicher Begegnung in der Locarno-Ära*, in Hans Manfred BOCK, *Berlin-Paris (1900-1933). Begegnungsorte, Wahrnehmungsmuster und Infrastrukturprobleme im Vergleich*, Bern, Peter Lang, 2005.
- CASSOU, Jean, « Le comique et le tragique de Berlin », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, n°28, 1930, pp. 4-5
- CHOMBARD-GAUDIN, Cécile, « Berlin vu par les voyageurs français (1900-1933), *Vingtième Siècle*, N°27, juillet-septembre 1990, pp. 27-42.
- DEMPS, Laurenz, *Der Pariser Platz: der Empfangssalon Berlin*, Berlin, Henschel, 1995.
- FRANÇOIS, Etienne et WESTERHOLT, Egon (GRAF) (dir.), *Berlin. Capital, mythe, enjeu*, actes du colloque organisé par le Goethe-Institut de Nancy, 30-31 octobre 1987, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1988.
- FRANÇOIS-PONCET, André, *Souvenirs d'une ambassade à Berlin*, Paris, Flammarion, 1946.
- GAYNOR, Johnson, *The Berlin Embassy of Lord d'Abernon*, New York, Palgrave Macmilan, 2002.
- GLATZER, Ruth, *Berlin zur Weimarer Zeit: Panorama einer Metropole (1919-1933)*, Berlin, Siedler Verlag, 2000.
- JOURDAN, Henri, « Puzzle berlinois », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, n°28, 1930, pp. 119-132

- JOURDAN, Henri, « L'Activité de la société franco-allemande à Berlin », n°28, 1930, pp. 149-154.
- KENK, Françoise, *Entre Vienne et Berlin*, in Gilbert KREBS, *Berlin, carrefour des années vingt et trente*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 1992.
- KREBS, Gilbert (dir.), *Berlin : carrefour des années vingt et trente*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 1992.
- MORAND, Paul, *Journal d'un attaché d'ambassade*, Paris, Gallimard, 1948.
- MOUÏ (DE), Charles, *Souvenirs et causeries d'un diplomate*, Paris, Plon, 1909.
- MÜLLER, Guido, *Pierre Viénot et le Bureau berlinois du Comité d'Études franco-allemand*, in BOCK, Hans Manfred, KREBS, Gilbert (dir.), *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2005, pp. 51-67
- RITTE, Jürgen, *Les mœurs berlinoises vues à travers les yeux des voyageurs français (1920-1930)*, in BOCK, Hans Manfred, KREBS, Gilbert (dir.), *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2005, pp. 333-349
- SALLÉE, Frédéric, *Sur les chemins de terre brune : voyages en Allemagne nazie (1933-1939)*, Paris, Fayard, 2017.
- SCHÄFER, Claus W., *André-François Poncet als Botschafter in Berlin (1931-1938)*, Munich, Oldenburg, 2004.
- SOMBERT, Nicolaus, *Jugend in Berlin. 1933-1943. Ein Bericht*. Munich, Hanser Verlag, 1984.
- THURET, MARC, *Voyageurs français à Berlin 1918-1933*, in Gilbert KREBS (dir.), *Sept décennies de relations franco-allemande 1918-1988 : Hommage à Joseph Rovin*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 1989, pp. 7-24.
- TABOUIS, Geneviève, *Jules Cambon par l'un des siens*, Paris, Payot, 1938.
- TABOUIS, Geneviève, *Vingt ans de suspens diplomatique*, Paris, Albin Michel, 1958.
- TABOUIS, Geneviève, « À Berlin avec Jules Cambon (1911-1914) », *Revue des Deux Mondes*, octobre 1958, pp. 635-653

RELATIONS INTELLECTUELLES FRANCO-ALLEMANDES

Pontigny, Colpach

BARIÉTY, Jacques, « Sidérurgie, littérature, politique et journalisme : Une famille luxembourgeoise, les Mayrisch, entre l'Allemagne et la France après la Première Guerre mondiale », *Bulletin de la Société d'histoire moderne*, n°10, 1969, pp. 7-21.

BARTHEL, Charles, *Émile Mayrisch et les dirigeants de l'Arbed entre la Belgique, la France et l'Allemagne. Rivalités et complicités (1918-1925)*, in BARTHEL, Charles, *La fusion des groupes sidérurgiques Arbet-Terres Rouges, reflet de la nouvelle diplomatie d'affaires dans l'Europe des années 1920*, in Jean-François ECK et Michel-Pierre CHÉLINI (dir.), *PME et grandes entreprises en Europe du Nord Ouest XIX-XXe siècle. Activités, stratégies, performances*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2012, pp. 61-79.

CHAUBET, François, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009.

DEMEL, Julie-Anne, « L'Esprit de Colpach ou l'esprit de la Nouvelle Europe. D'après la correspondance entre André Gide et Aline Mayrisch », *Synergies Pays germanophones*, n°10 (2017), pp. 15-29.

DURANTON-CABROL, Anne-Marie, RACINE, Nicole et RIEFFEL, RÉMY (dir.), *Pontigny, Royaumont, Cerisy : au miroir du genre*, Paris, Le Manuscrit, 2008.

JANKÉLÉVITCH, Vladimir, *Une vie en toutes lettres. Correspondance*, Paris, Liana Lévy, 1995, in *Centenaire des Décades de Pontigny. Abbaye de Pontigny*.

LEBOUTTE, René, *Histoire économique et sociale de la construction européenne*, Bruxelles, Peter Lang, 2018.

MALRAUX, Clara, *Le bruit de nos pas. Voici que vient l'été*, Paris, Grasset, 1973, t. IV.

RIVIÈRE, Alain, *Isabelle Rivière ou la passion d'aimer*, Paris, Fayard, 2014.

SONNABEND, Gaby, *Aline Mayrisch et Andrée Viénot : deux Luxembourgeoises à Pontigny*, in DURANTON-CABROL, Anne-Marie, RACINE, Nicole, RIEFFEL, Rémy (dir.), *Pontigny, Royaumont, Cerisy : au miroir du genre*, Paris, Le Manuscrit, 2008, pp. 65-86.

STEEL, David, *Femmes à Pontigny : voix anglo-américaines*, in DURANTON-CABROL, Anne-Marie, RACINE, Nicole et RIEFFEL, Rémy (dir.), *Pontigny, Royaumont, Cerisy : au miroir du genre*, Paris, Le Manuscrit, 2008, pp. 17-41.

TREBTSICHE, Michel, « Pour en finir avec l'histoire des intellectuels », *S.I.E.C.L.E.*, Colloque de Cerisy, 100 ans de rencontres intellectuelles de Pontigny à Cerisy, Éditions de l'IMEC, 2005.

VAN RYSSELBERGHE, Maria, *Cahiers de la Petite Dame*, Paris, Gallimard, 1974, t. III.

WURTH-RENTIER, Jeannine, « Emile et Aline Mayrisch. Un couple luxembourgeois prestigieux de l'entre-deux-guerres », *Revue des Deux Mondes* (octobre 1984).

Réseaux intellectuels

ASHOLT, Wolfgang, « Une leçon d'europanisme » : le Berlin de Jean-Richard Bloch, in BOCK, Hans Manfred, KREBS, Gilbert (dir.), *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2005, pp. 295-312

BÉHAR, Henri et Pascaline MOURIER-CASILE, « L'Europe surréaliste ou la crise de la conscience européenne au XX^{ème} siècle », *L'Europe surréaliste. Mélusine. Cahiers du centre de recherche sur le surréalisme*, n°XVI, Paris, Éditions l'Âge de l'Homme, 1994, pp. 9-21.

BRIEGEL, Manfred, *Paris als zweite Heimat? Deutsche Schriftsteller im Exil der 30er Jahre*, in WIEDEMANN, Conrad (dir.), *Rom-Paris-London. Erfahrung und Selbsterfahrung deutscher Schriftsteller und Künstler den fremden Metropolen. Ein Symposium*, Stuttgart, J.B. Metzler, 1985, pp. 523-536.

CHARLE, Christophe, *Naissance des « intellectuels »*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1990.

CHARLE, Christophe, *Paris fin de siècle, culture et politique*, Paris, Le Seuil, 1998.

CHARLES, Christophe, *Les réseaux intellectuels de deux universités centrales (Paris et Berlin, 1890-1930)*, in BOCK, Hans Manfred, KREBS, Gilbert (dir.), *Échanges culturels et relations diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2005, pp. 107-133

DELORI, Mathias, « La mémoire de l'exil et de la résistance antifasciste comme ciment d'une identité supranationale », *Cahiers d'Histoire. Revue d'Histoire critique*, n°100, 2007, pp. 99-117

DOGRAMACI, Burcu et WIMMER, Karin, *Netzwerke des Exils. Künstlerische Verflechtungen Austausch und Patronage nach 1933*, Berlin, Mann Verlag, 2011.

DUFAY, François, *Le voyage d'automne. Octobre 1941, des écrivains français en Allemagne*, Paris, Perrin, 2008.

- DÜRING, Marten et EUMANN, Ulrich, « Historische Netzwerkforschung. Ein neuer Aufsatz in den Geschichtswissenschaften », *Geschichte und Gesellschaft*, n°39-3, 2013, pp. 369-390.
- FOUCAULT, Michel, *Espace, savoir et pouvoir*, in *Dits et écrits, 1980-1988*, Paris, Gallimard, 1994, t. IV.
- GODÉ, Maurice, « „Wo ich bin, ist Deutschland“. Thomas Mann et les États-Unis », *Recherches Germaniques*, n°41, 2011, p. 73-96.
- JASPER, Will, *Hôtel Lutetia. Ein deutsches Exil in Paris*, Munich, Carl Hanser Verlag, 1994.
- JEANNELLE, Jean-Louis, « Julien Luchaire : coopération internationale et nationalisme littéraire », Acte du colloque *La République des Lettres dans la tourmente (1919-1939)*, 27-28 novembre 2009
- JEANNELLE, Jean-Louis, « Le sexe des Mémoires », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, n°, 2011, pp. 13-28.
- JOUVENEL (DE), Bertrand, *Vers les États-Unis d'Europe*, Paris, Valois, 1930.
- LANGAU-ALEX, Ursula, « Deutsch Emigrationspresse. Auch eine Geschichte des „Ausschusses zur Vorbereitung einer deutschen Volksfront“ in Paris, *International Review of Social History*, Cambridge, Cambridge University Press, n°2, 1970.
- LEMERCIER, Claire,, « Analyse de réseaux et histoire », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, n°52-2, 2005/2, pp. 88-112.
- NIEMETZ, Serge, *Stefan Zweig, le voyageur et ses mondes*, Paris, Livre de poche, 1998.
- PORCHASSON, Christophe et RASMUSSEN, Anne, *Au nom de la patrie. Les intellectuels et la Première Guerre mondiale (1910-1919)*, Paris, Éditions de la Découverte, 1996.
- ROBERT, Valérie, *Partir ou rester ? Les intellectuels allemands devant l'exil (1933-1939)*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001.
- SCHOERNBERNER, Franz et KERSTEN, Hermann, *Briefwechsel im Exil 1933-1945*, Göttingen, Wallstein, 2008.
- SCHOR, Ralph, « Lion Feuchtwanger et les exilés de langue allemande en France de 1933 à 1941 », *Cahiers de la Méditerranée*, n°81, 2010, pp. 383-385
- SCHRECKENBERGER, Helga, *Networks of Refugees from Nazi Germany. Continuities, Reorientations and Collaborations in exile*, Boston, Leiden, Brill, 2016.

CONSTRUCTION DE LA PAIX ET PLACE DE LA FEMME

- ALLAIN, Jean-Claude, *Les femmes et les responsabilités internationales*, in Jean-Marc DELAUNAY, Yves DENÉCHÈRE (dir.), *Femmes et relations internationales au XXème siècle*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2007, pp. 21-25
- BARD, Christine, *Les filles de Marianne. Histoire du féminisme 1914-1940*, Paris, Fayard, 1995.
- BARD, Christine (dir.), *Les féministes de la Grande Guerre*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015.
- BRANCY, Jean-Yves, *Européens et pacifistes dans la Grande Guerre : l'amitié Romain Rolland – Stefan Zweig*, in Rémi FABRE, Thierry BONZON, Jean-Michel GUIEU, Elisa MARCOBELLI et Michel RAPOPORT, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2018, pp. 355-368.
- DASQUE, Isabelle, *Être femme de diplomates au début du XXe siècle : pouvoir social et pouvoir d'influence*, in Yves DENÉCHÈRE, *Femmes et Diplomates. France, XXe siècle*, Bruxelles, Peter Lang, 2004, pp. 23-41.
- FELL, Alison S., *Germaine Malaterre-Seille, la Grande Guerre et le féminisme pacifiste de l'entre-deux-guerres*, in Christine Bard (dir.), *Les féministes de la Grande Guerre*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, p. 207-216.
- GUIEU, Jean-Michel, *Gagner la paix. 1914-1919*, Paris, Éditions du Seuil, 2015.
- HERREN, Madeleine, *Gender and international relations through the lens of the League of Nations (1919-1945)*, in Carolyn JAMES; Glenda SLUGA (dir.), *Women, Diplomacy and International Politics since 1500*, Routledge, Londres, 2015, pp. 182-201.
- JAMES, Carolyn, SLUGA, Glenda, *Introduction. The long international history of women and diplomacy*, in Carolyn JAMES, Glenda SLUGA (dir.), *Women, Diplomacy and International Politics since 1500*, Routledge, Londres, 2015, pp. 1-12.
- MANN, Heinrich, « Europe, État suprême », *Europe*, n°6, (15.07.1923), pp. 129-149
- MANN, Heinrich, « Un Locarno intellectuel? », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, n°4, février 1928.
- MARBEAU, Michel, *Une timide interruption : les femmes dans la politique étrangère de la France dans l'entre-deux-guerres*, in Yves DENÉCHÈRE (dir.), *Femmes et diplomatie. France, XXème siècle*, Bern, Peter Lang, 2004.
- MARBEAU, Michel, *La Société des Nations. Vers un monde multilatéral 1919-1946*, Tours, Presses Universitaires François Rabelais, 2017.

- MARÉCHAL, Denis, *Geneviève Tabouis : les dernières nouvelles de demain (1982-1985)*, Paris, Nouveau monde éditions, 2003.
- NAQUET, Emmanuel, *La Ligue des droits de l'homme : une association en politique (1898-1940)*, Thèse de doctorat, IEP de Paris, 2005.
- OFFEN, Karen, « *La plus grande féministe de France* » : pourquoi a-t-on oublié l'inoubliable féministe internationale française Ghénia Avril de Sainte-Croix, in Christine Bard (dir.), *Les féministes de la Grande Guerre*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, pp. 181-194.
- PRAT, Olivier, *Marc Sangnier et la paix : Bierville et les congrès démocratiques (1921-1932)*, Université Paris IV Sorbonne, 2003.
- PRAT, Olivier, *Marc Sangnier et la paix à la Chambre bleue horizon, 1919-1924*, in : Claude CARLIER et Georges-Henri SOUTOU (dir.), *1918-1925. Comment faire la paix ?*, Paris, Economica, 2001
- PERROT, Michelle, *La place des femmes. Une difficile conquête de l'espace public*, Paris, Les Éditions Textuel, 2020.
- PERROT, Michelle, *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 2020 [2eme ed.]
- PERROT, Michelle, *Pouvoir des hommes, puissances des femmes? : l'exemple du XIXe siècle*, in Luc COURTOIS, Jean PIROTTE et François ROSART (dir.), *Femmes et pouvoirs. Flux et reflux de l'émancipation féminin*, Louvain, Presses Universitaire de Louvain, 1992.
- PUGUET, Myriam, *Gender Distribution in The League of Nations : The Start of a Revolution?*, in K. GRAM-SKJOLDAGER, H. IKONOMOU (dir.), *The League of Nations : Perspective from the Present*, Aarhus, Aarhus University Press, 2019., pp. 60-70.
- REBELAIS, François, *La Société des Nations. Vers un monde multilatéral 1919-1946*, Paris, Gallimard, 2017.
- RIPA, Yannick, *Les femmes dans la société*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2016.
- RIPA, Yannick, *Femmes d'exception, les raisons de l'oubli*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2018.
- SOUTOU, Georges-Henri, *La grande illusion. Quand la France perdait la paix 1914-1920*, Paris, Taillandier, 2015.
- TRAZ, Robert, *L'Esprit de Genève*, Paris, Grasset, 1929.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	9
INTRODUCTION.....	15
BERLIN, CAPITALE FRANCO-ALLEMANDE.....	43
I. LOCARNO OU L'ERE DE L'APAISEMENT.....	47
A. AU LENDEMAIN DE VERSAILLES – UNE REPRISE OFFICIEUSE AU SERVICE DE LA PAIX	47
B. UNE REPRISE OFFICIEUSE AU SERVICE DE LA PAIX ?	55
C. LES ACCORDS DE LOCARNO OU LE VOLTE-FACE POLITIQUE	72
D. LOCARNO ET SES CONSEQUENCES SOCIO-CULTURELLES : UN « ESPRIT » A LA MODE	89
II. POURQUOI BERLIN ?.....	107
A. LA VILLE SYMBOLE.....	107
B. BERLIN, LA VILLE CHOISIE.....	124
C. L'AMBASSADE : ATTRACTIVITE ET MONDANITE	137
D. BERLIN-PARIS, UNE ASYMETRIE MONDAINE DES RAPPORTS FRANCO-ALLEMANDS	156
III. CAPITALE D'UN IDEAL	181
A. VILLE CARREFOUR DE L'INTELLIGENTSIA : UNE MEDIATION DES ELITES	181
B. LES RENDEZ-VOUS DES ELITES AU SALON	193
C. UNE HISTOIRE BERLINOISE FRANCO-ALLEMANDE DES SALONS	207
D. UN CONFLIT MONDAIN ET MEMORIEL ?.....	223
TOSIA, HÉLÈNE ET JENNY	243
I. ANTONINA VALLENTIN, FEMME DU MONDE, JOURNALISTE, EGERIE ?.....	245
A. UNE JEUNESSE TRANSNATIONALE. LE CHOIX DE LA DIASPORA	248
B. LE TEMPS DE L'ENGAGEMENT	260
C. UNE REINE BERLINOISE.....	273
D. PARIS ET SANARY, LE SALON DE L'EXIL ET DU REFUGE.....	297
II. JENNY DE MARGERIE, LE SALON DE L'AMBASSADE.....	319
A. UN CONTEXTE DIPLOMATIQUE DELICAT.....	323
B. PIERRE DE MARGERIE : UN AMBASSADEUR FRANÇAIS EN ALLEMAGNE.....	329
C. LE(S) SALONS DE L'AMBASSADE	333
D. JENNY DE MARGERIE, UNE EPOUSE DE DIPLOMATE A BERLIN	340

III. HELENE VON NOSTITZ, LE COMITE FRANCE-ALLEMAGNE.....	355
A. « DE LA VIEILLE EUROPE ».....	355
B. LE « COMITE MAYRISCH » AU SERVICE DU RAPPROCHEMENT	359
C. LE SALON DE ZEHLENDORF	366
D. LE CHOIX DU NATIONAL-SOCIALISME	369
MÉDIATEURS ET RÉSEAUX AU SERVICE DE LA PAIX.....	373
I. L'AGENT MEDIATEUR	377
A. LA FIGURE DE L'INTELLECTUEL DANS L'ENTRE-DEUX-GUERRES FRANCO-ALLEMAND : L'AGENT MEDIATEUR PAR EXCELLENCE ?	377
B. FEMMES MONDAINES, FEMMES INTELLECTUELLES, FEMMES MEDIATRICES ?	392
C. SALONS ET HOTES : UNE MEDIATION INTENTIONNELLE ?	406
D. LA MEDIATION AU SERVICE DU RAPPROCHEMENT FRANCO-ALLEMAND	423
II. LES RESEAUX DE SALONS.....	439
A. RESEAU FEMININ, RESEAU INTIME, RESEAU DE SALON... ?.....	439
B. SALON : LIEU DE MISE EN RESEAU PAR EXCELLENCE	445
C. L'EXEMPLE DU SALON D'ANTONINA VALLENTIN : UN RESEAU AU SERVICE DU CONCRET	458
D. ET ENSUITE ? LA PERPETUATION DES RESEAUX A LA DISPARITION DES SALONS.....	473
III. LA PAIX AU FEMININ ?.....	487
A. LES FEMMES A GENEVE	487
B. LA MONDANITE : CONTRE-POUVOIR FEMININ AU SERVICE DE LA PAIX ?	506
C. ANTONINA VALLENTIN A GENEVE : L'APPRENTISSAGE POLITIQUE ?	517
D. LES SALONS – CONTRE-POUVOIR ET PUISSANCE DES FEMMES ?	532
CONCLUSION.....	551
BIBLIOGRAPHIE	561
SOURCES	563
OUTILS HISTORIOGRAPHIQUES.....	571

Les salons berlinois, forges de la paix (1926-1933) ? Le rôle des salonnières dans la construction du dialogue franco-allemand pendant l'entre-deux-guerres

Résumé

La période « post-locarnienne » (1926-1933) marque l'apogée d'une tentative de rapprochement riche en relations et en voyages transnationaux. Les intellectuels, notamment, concernés par une construction européenne pacifique, cherchèrent à mettre en place une véritable « Europe des Esprits ». Berlin, capitale d'une très jeune République, devint le centre d'une réconciliation franco-allemande où les différents acteurs de ce rapprochement se retrouvèrent. Des salons y furent créés, dans un objectif de regroupement social. Trois femmes, Antonina Vallentin, Jenny de Margerie et Helene von Nostitz, ont marqué ce microcosme élitiste franco-allemand berlinois en dirigeant une mondanité médiatrice. Oubliées de l'historiographie, silencieuses à la fois par choix et par obligation sociale, ces trois salonnières ont pourtant permis la cohésion d'une société aux nombreux acteurs issus d'horizons et de domaines différents. Femmes de réseaux, elles ont joui d'une influence certaine et ont encouragé la médiation et la propagation de l'idéal de réconciliation défendue par ses théoriciens. Ce travail de médiation et cette influence féminine dans une société de l'entre-deux-guerres masculino-centrée permet de reconnaître aux salonnières une place aux côtés de leurs hôtes. Ce travail de recherche nous permet d'avoir un aperçu, à la fois de la place de ces femmes et de leur rôle central, ainsi qu'une vision complète de la mondanité et de ses attributs dans la structure d'une société. Il s'agit, de fait, d'écrire l'histoire franco-allemande de figures médiatrices transnationales plongées dans l'ombre mémorielle.

Mots-clés : [salons ; Berlin ; entre-deux-guerres ; médiation ; réseaux ; réconciliation franco-allemande ; mondanité ; sociabilité ; intellectuels ; place des femmes]

The Berlin salons, forges of peace (1926-1933)? The role of the salonnières in the construction of the French-German dialogue between the two world wars

Summary

The "post-Locarnian" period (1926-1933) marked the apogee of an attempt at rapprochement rich in relationships and transnational travel. Intellectuals, in particular, concerned with a peaceful construction of Europe, sought to set up a true "Europe of Spirits". Berlin, capital of a very young Republic, became the center of a French-German reconciliation where the different actors of this rapprochement met. Salons were created there, with the objective of social regrouping. Three women, Antonina Vallentin, Jenny de Margerie and Helene von Nostitz, left their mark on this elitist French-German microcosm in Berlin by leading a mediating mundanity. Forgotten by historiography, silent both by choice and by social obligation, these three salonnières nevertheless allowed the cohesion of a society with numerous actors from different backgrounds and fields. As women of networks, they enjoyed a certain influence and encouraged mediation and the propagation of the ideal of reconciliation defended by its theorists. This work of mediation and this feminine influence in a society of the inter-war period, which was male-centered, allows us to recognize the place of the salonnières alongside their hosts. This research work allows us to have an overview of both the place of these women and their central role, as well as a complete vision of worldliness and its attributes in the structure of a society. It is, in fact, a question of writing the Franco-German history of transnational mediating figures plunged into the memorial shadow.

Keywords : [salon ; Berlin ; interwar period ; mediation ; networks ; French-German reconciliation ; worldliness ; sociability ; history of the intellectuals ; women's role]

UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

ÉCOLE DOCTORALE :

Intitulé de l'ED II – Histoire moderne et contemporaine ED 0188

Adresse de l'ED Maison de la Recherche, 28 rue Serpente, 75006 Paris, FRANCE

DISCIPLINE : Histoire moderne-contemporaine